



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

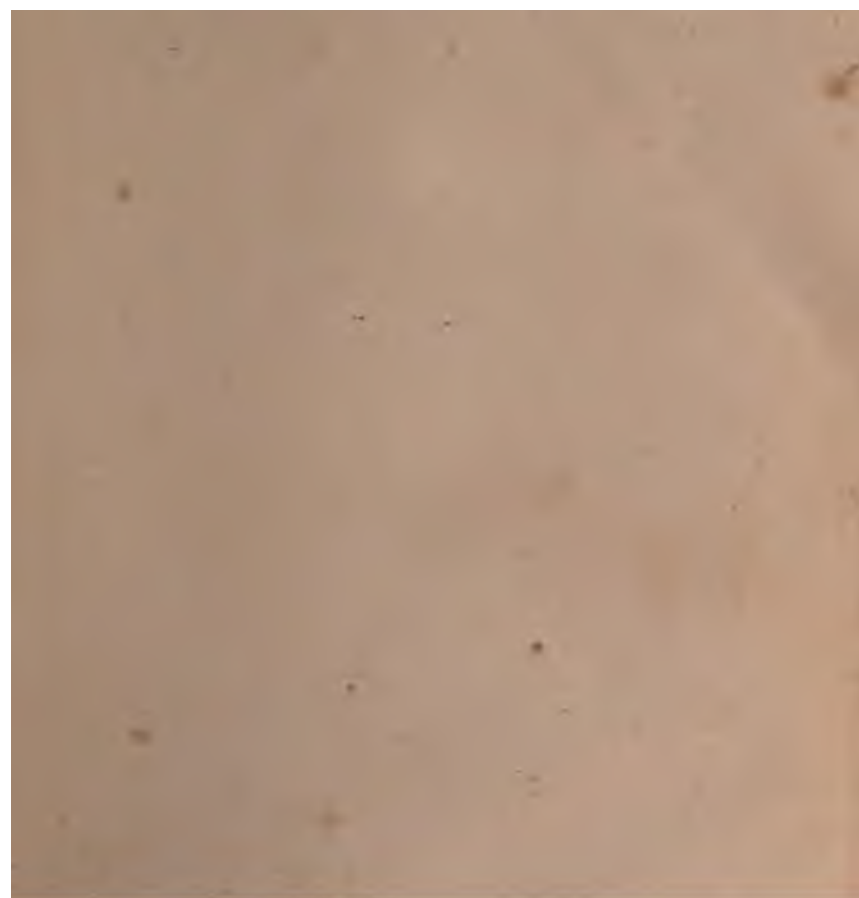
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





MÉMOIRES
DE
ROI JÉRÔME

PARIS

IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET C^e

Rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.

MÉMOIRES
ET CORRESPONDANCE
DU
ROI JÉRÔME

ET DE
LA REINE CATHERINE

TOME CINQUIÈME



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÈANS

1864

Tous droits réservés.

240. e. 104

« *Citateur* (1803), défendit à son frère de l'emmener. Pigault
« resta donc à Paris, où il remplit les fonctions d'inspecteur des
« salines sans interruption jusqu'au 1^{er} août 1824, époque
« où il fut mis à la retraite. On a cependant raconté, et nous
« avons nous-même rapporté, dans la précédente édition de
« notre biographie, les détails les plus explicites sur son prétendu
« séjour à Cassel, entre autres une très-curieuse lettre qu'il au-
« rait écrite à Réal. Toutes ces anecdotes paraissent tout à fait
« apocryphes, puisque l'alibi de Pigault est établi de la manière
« la plus irrécusable par les registres de l'administration des
« douanes. »

Nous n'aurions pas rappelé le souvenir de ce *faux historique*,
s'il n'avait reparu récemment dans un pamphlet qui a rapporté
l'anecdote de la première édition de la *Biographie universelle*,
ainsi que les lettres apocryphes qu'elle contient, mais qui s'est
bien gardé de mentionner la rectification faite spontanément par
les éditeurs de la *Biographie universelle* dans leur seconde édi-
tion. C'est un petit essai de scandale qui prouve une fois de plus
la vérité du mot de Beaumarchais : « Calomniez, calomniez ; il en
restera toujours quelque chose. »

Quant aux lettres en elles-mêmes, il suffit d'y jeter les yeux
pour se convaincre de leur fausseté.



MÉMOIRES

DU ROI JÉRÔME

LIVRE XV

ANNÉE 1811

- I. — Décret du 22 janvier 1811, pour la prise de possession du territoire westphalien annexé à l'Empire français. — Traité du 10 mai 1811. — Nouvelles divisions administratives du royaume.
- II. — Journal de la reine Catherine en 1811. — Appréhensions de la cour de Westphalie au sujet des projets d'agrandissement prêtés à l'Empereur. — Le prince royal de Wurtemberg à Cassel. — Principe d'une compensation repoussé par l'Empereur. — Retour de M. de Bulow, chargé de suivre à Paris les négociations relatives au remaniement territorial (7 avril). — Sa disgrâce. — Il est remplacé par M. de Malchus. — Départ du Roi et de la Reine pour Ems (28 juin). — Retour de la cour à Cassel. — Voyage dans le Hartz (4 août.) — Madame-Mère à Cassel (27 août). — Incendie du château de Cassel (24 novembre). — Lettre de l'Empereur au Roi sur ses préparatifs de guerre. — Assassinat du général Morio, grand-écuyer.

Nous avons fait connaître, en ce qui concernait la Westphalie, les dispositions du sénatus-consulte présenté le 10 décembre 1810, adopté le 13, et publié dans le *Moniteur* du 15.

Le tracé de la nouvelle frontière de l'Empire français enlevait au royaume de Westphalie deux portions de territoire qu'il est important de ne pas confondre; d'une part, la presque totalité du département du Weser (ancienne principauté d'Osnabrück et de Minden), de l'autre, tout le nord de l'électorat de Hanovre, cédé au Roi Jérôme un an auparavant.

Par un décret du 22 janvier 1811, conforme aux prescriptions du sénatus-consulte, l'Empereur ordonna la prise de possession immédiate, au nom de la France, de la portion du département westphalien qui devait être annexée à l'Empire.

Ce qu'il y a de remarquable dans ce décret, c'est qu'on ne se douterait pas, à le lire, que le Hanovre eût jamais fait partie du royaume de Westphalie. En effet, il n'y est question que de la prise de possession de l'ancien département westphalien et non de celle de la partie nord du Hanovre, comme si cet État n'avait jamais cessé d'appartenir à la France. Il en résulte que le décret présente comme une *compensation* accordée à la Westphalie, la cession de la principauté de Calenberg et de la partie du Lunebourg situées au midi de la ligne tracée par le sénatus-consulte, c'est-à-dire la cession de la partie sud du Hanovre. Il est clair que si l'on admettait que le Hanovre n'avait jamais appartenu au Roi Jérôme, on pouvait lui en offrir la moitié en compensation du département du Weser qu'on lui prenait.

Il est difficile de savoir si cette singulière manière de présenter l'affaire fut le résultat d'un calcul ou d'une négligence de rédaction.

Le général de division Compans fut nommé commissaire de l'Empereur pour la prise de possession immédiate du territoire annexé, et le duc de Dalberg fut chargé de régler, en la même qualité, avec tels commissaires que le Roi de Westphalie désignerait, toutes les questions de détail que soulevait l'application des sénatus-consulte et du décret du 22 janvier.

Voici le texte de ce décret .

ARTICLE PREMIER.

Il sera pris sans délai, en notre nom, possession de la partie du département westphalien du Weser, située à la droite de la Hessel, à la gauche de la Werra et du Weser, et d'un territoire de mille mètres de rayon, autour de la tête de pont de Minden sur la rive droite du Weser.

ART. 2.

Les contributions de tout genre dans les pays ci-dessus désignés, seront, ainsi que les revenus domaniaux de toute nature, perçues à compter du 1^{er} janvier 1811, au profit du trésor impérial.

ART. 3.

En compensation de ces territoires et revenus, nous cédon's à Sa Majesté le Roi de Westphalie, pour être réunis à son royaume et être gouvernés par les

mêmes lois, la partie du duché de Lunebourg, située au midi d'une ligne tirée de Hillern à l'Elbe et passant à Bisbingen, Barnstadt, Weren et Neu-Mühle et la principauté de Calenberg.

ART. 4.

Sont exceptés de la cession ci-dessus, les domaines, droits et revenus, par nous affectés ou destinés à des dotations. Les biens de toute nature compris dans ces dotations, jouiront de toutes les immunités, et leurs possesseurs de tous les droits et avantages stipulés dans le traité conclu à Berlin le 22 avril 1808.

ART. 5.

Le général de division comte Compans, est chargé comme notre commissaire d'effectuer la prise de possession, de marquer les limites sur le terrain et d'y faire planter nos Aigles impériales.

ART. 6.

Nous nommons notre Conseiller d'État, duc de Dalberg, notre commissaire pour négocier et traiter avec le commissaire qui sera désigné par le Roi de Westphalie, de tout ce qui est relatif aux estimations et compensations, s'il y a lieu, et du règlement de tous les intérêts.

Le gouvernement westphalien n'accepta pas le système fictif de compensation qui servait de base

au décret du 22 janvier. Le Roi Jérôme envoya à Paris son ministre des finances, M. de Bulow, pour y réclamer énergiquement une compensation réelle, non-seulement pour le département du Weser, mais pour la partie nord du Hanovre qui lui avait appartenu en vertu des traités.

Pendant tout le temps que durèrent ces négociations, dont les incidents se trouvent relatés dans les lettres publiées à la fin de ce livre, le gouvernement westphalien, d'accord en cela avec le sentiment des populations, se montra blessé du procédé sommaire qui lui avait enlevé une partie du territoire national. Le Roi eut personnellement besoin de beaucoup de sagesse et de modération pour résister à l'entraînement général qui régnait autour de lui et qui l'eût peut-être conduit, s'il y eût cédé, aux extrémités fâcheuses dont le Roi Louis, son frère, venait de donner l'exemple. Le journal de la Reine mettra le lecteur au courant de cette phase intéressante de la vie politique du Roi Jérôme, bien mieux que nous ne pourrions le faire nous-même.

L'Empereur ne céda sur rien. Un traité (1) fut si-

(1) Texte du traité :

ARTICLE PREMIER. — Sa Majesté le Roi de Westphalie cède en toute souveraineté et propriété à Sa Majesté Impériale et Royale, la partie du département westphalien du Weser qui a été par le sénatus-consulte du 13 décembre 1810 et doit demeurer à perpétuité réunie à l'Empire.

ART. 2. — Les parties du duché de Lunebourg et de la principauté de Calenberg, situées au midi de la ligne décrite en l'article suivant, feront partie intégrante du royaume de Westphalie.

ART. 3. — Les limites entre les deux États seront en conséquence formées par la ligne sur laquelle des commissaires français et westphaliens ont fait actuellement planter, ainsi qu'il est constaté par le procès-verbal

gné à Paris, le 10 mai 1811, qui reproduisit et confirma purement et simplement, en ce qui concernait la question territoriale, les dispositions du sénatus-consulte et du décret. Bien que le mot de compensation ne se trouve pas inscrit dans le traité du 10 mai, l'idée d'échange du département du Weser contre le sud du Hanovre y est implicitement exprimée. En effet, on y lit à l'art. 1^{er}, que le Roi de Westphalie cède à la France la partie du département du Weser annexée à la France par le sénatus-consulte du 13 décembre, et à l'art. 2, que la portion du Hanovre située au midi de la frontière déterminée par le même

signé d'eux le 11 mars dernier, des poteaux aux armes des deux pays et au nombre de soixante-un, depuis les frontières du grand-duché de Berg jusqu'à Stolzenau sur le Weser, et par le prolongement de cette ligne, laquelle de Stolzenau se portera sur Leeze, de là le long de Meerbach sur les fossés de Niembourg, d'où remontant jusqu'à Winden la rivière qui se jette dans ces fossés, et arrivant par Wiiden, Bostel, au confluent de l'Aller et de la Boëhme, elle suivra le cours de la Boëhme jusqu'à Hillern, et de Hillern se dirigera par Bisbingen, Barnstadt, Deutsch-Everet et Neu-Mühle sur l'Elbe, où elle viendra aboutir près de Barsarde.

Des commissaires seront, de part et d'autre, incessamment nommés pour tracer, sur le terrain, le prolongement de la ligne, tel qu'il vient d'être décrit, et y continuer la plantation des poteaux.

ART. 4. — Les contributions de tout genre désignées en l'article premier, seront, ainsi que les revenus domaniaux, perçues au profit du Trésor impérial, à compter du 1^{er} janvier de la présente année. Les revenus antérieurs appartiendront à la Westphalie. Réciproquement, Sa Majesté le Roi de Westphalie jouira, à compter du même jour, du produit des contributions de tout genre dans les pays désignés en l'article.

ART. 5. — Sa Majesté Impériale et Royale cède et abandonne à Sa Majesté le Roi de Westphalie, les sommes à Elle dues pour arriéré de contributions ordinaires ou de guerre, par la partie du Hanovre dont la possession est assurée au Roi par le présent décret.

En retour, Sa Majesté le Roi de Westphalie renonce à rien réclamer de l'administration française pour les dépenses que cet arriéré était destiné à couvrir.

sénatus-consulte, fera partie intégrante du royaume de Westphalie.

Voici, en outre, les dispositions principales de ce traité, qualifié de *décret* dans l'art. 5 de l'acte même, comme si, sous la forme d'une rédaction peu soignée, on eût voulu rappeler à la Westphalie la puérilité de ces actes diplomatiques intervenant entre deux États, dont l'un n'était, par le fait, qu'une dépendance et une province de l'autre.

L'Empereur renonce à l'arrière des contributions de tout genre dues par la partie du Hanovre réunie à la Westphalie.

Il cède, en outre, ceux des domaines faisant partie du lot réservé pour les dotations, et dont il n'a pas encore disposé.

Le Roi Jérôme aura le droit de racheter les dotations d'un revenu inférieur à celui de 4,000 francs, situées dans la portion du Hanovre qu'on lui laisse.

Le nombre des troupes françaises que doit entretenir le royaume de Westphalie, porté au chiffre de 18,500 hommes lors de l'annexion du Hanovre, est réduit au chiffre primitif de 12,500.

Ces remaniements territoriaux nécessiteront quelques changements dans les divisions administratives du royaume. On le laissa partagé en huit départements; mais celui du Weser disparut et fut remplacé par le département de l'Aller, ayant pour chef-lieu Hanovre, formé d'une partie des principautés de Calenberg et de Lunebourg et de quelques cantons détachés des départements de l'Ocker et du Weser.

Quant au rachat des dotations d'un revenu de

4,000 francs et au-dessous, stipulé par la convention du 10 mai, il fut reconnu qu'elles formaient un revenu total de 721,000 francs. Jérôme les racheta moyennant 14,431,000 francs. Suivant le mode adopté pour l'arriéré de la contribution de guerre, cette nouvelle dette fut réglée, au profit du trésor français, au moyen de bons remboursables par dixième, d'année en année, et portant intérêt à 5 pour 100.

Sauf ces arrangements territoriaux, l'année 1811 se passa sans événements politiques importants.

Le journal de la Reine Catherine, d'une rédaction si intime, si simple, si peu fait pour la publicité, nous a cependant paru le meilleur guide pour apprécier l'histoire de la Westphalie et de son roi en 1811. Ces documents vrais, écrits le jour même des faits qu'ils rapportent, nous paraissent d'un grand intérêt. Fidèle à notre but, qui est moins d'*écrire* que de puiser, dans les documents entre nos mains, les pièces nécessaires à l'étude de cette grande époque impériale, nous sommes toujours empressés de mettre les documents mêmes sous les yeux des lecteurs, bornant notre rôle aux commentaires indispensables pour faire comprendre et apprécier les pièces originales que nous publions. Des Mémoires du genre de ceux que nous écrivons sont plutôt des matériaux précieux pour étudier une époque, qu'un texte historique lui-même.

JOURNAL DE LA REINE CATHERINE

1^{er} Janvier 1811. — Depuis longtemps j'ai formé le projet d'écrire un jour l'histoire de ma vie, mais j'en ai été empêchée jusqu'à présent. Elle pourra, peut-être, paraître intéressante; car, quoique jeune encore (je n'ai pas vingt-huit ans), j'ai été dans le cas de beaucoup voir, de juger les hommes, non-seulement par moi-même, mais par leurs actions. Cette connaissance du cœur humain m'a rendue malheureuse et heureuse. Je suis bien persuadée qu'il n'y a point de bonheur durable ni stable dans ce monde, mais que le véritable bon esprit consiste à prendre les hommes tels qu'ils sont et à ne donner à toute chose que sa juste valeur. L'on dira à cela qu'il est plus facile de prêcher cette maxime que de la suivre; d'accord, mais au moins faut-il s'en donner la peine. Je ne dis point que je la suive toujours moi-même; dans le premier moment, j'ai l'imagination trop vive pour atteindre cette perfection; cependant, en laissant parler ma raison et mon bon sens, j'y reviens toujours. Tout ce beau préambule n'a d'autre but et ne doit en avoir d'autre que celui de dire qu'à commencer d'aujourd'hui, j'écris pour mes amis mon journal pendant le cours de l'année 1811. Je le répète, je leur promets un jour l'histoire de ma vie jusqu'à cette année 1811; mais, dans ce moment, le temps ne me per-

met pas de commencer un aussi long ouvrage. J'en viens enfin à mon journal.

Mes amis trouveront peut-être extraordinaire qu'au cœur de l'hiver nous ayons été célébrer le premier jour de l'an à la campagne, dans un climat aussi froid. Tel a été le bon plaisir du Roi, et, en femme soumise, je m'en conforme toujours à ses desirs. Cependant, le Roi avait des raisons politiques qui l'obligeaient à s'éloigner un instant de sa capitale. La triste nouvelle qu'il avait eue peu de jours auparavant de la réunion des embouchures de l'Elbe et du Weser à l'Empire français l'y a engagé. Nous sommes donc venus nous établir à Catherinenthal, le 30 décembre 1810. Avant de faire la description de notre existence journalière, je vais faire succinctement celle du château et de ses environs.

Catherinenthal est une des plus jolies résidences de campagne qu'on puisse voir. Le château a été bâti par le landgrave Frédéric. Il est tout en pierre de taille. Il a coûté des sommes immenses; c'est au point que jamais le landgrave Frédéric n'a voulu dire la somme qu'il y avait employée, et qu'au fur et à mesure qu'il payait les comptes, il les jetait au feu. Le jardin est moitié à l'anglaise, moitié à la française; il est dans ce moment-ci un peu négligé. Son entretien coûte immensément, la ferme qui servait à l'entretien de Catherinenthal ayant été prise par l'Empereur des Français. La malheureuse position dans laquelle est actuellement le pays, ne permet pas au Roi de penser à y porter remède.

L'intérieur du château est meublé à l'antique;

presque toutes les chambres sont boisées et dorées; il n'y en a que quelques-unes tapissées en étoffes de la Chine, ce qui a dû coûter infiniment dans le temps. Tous les appartements sont réguliers et ils ont une belle exposition. Il y a au rez-de-chaussée deux appartements, séparés par une grande salle. La même distribution existe au premier. L'on peut loger commodément soixante personnes, à raison d'une chambre et une garde-robe par personne. Il y a des écuries pour quatre-vingts chevaux; et outre cela des logements pour héberger les troupes, les gardes qui accompagnent toujours le Roi. Après cette petite description, qui m'a paru nécessaire, j'en viens à la distribution de notre temps, de notre journée.

Nous sommes ici vingt-quatre personnes, en comptant le Roi, mon frère le Prince royal de Wurtemberg, et moi. Nous déjeunons à onze heures, avec toutes les dames et mon frère.

Après le déjeuner, nous jouons au volant pendant une heure pour nous réchauffer, car le froid est rigoureux. Je m'en vais ordinairement après cela m'occuper chez moi à lire, à écrire ou à travailler. A cinq heures, je fais ma toilette; à six heures, nous dînons, avec toutes les personnes, hommes et femmes, du voyage. Après le dîner, je joue avec le Roi deux ou trois parties de loup et autant avec le ministre de la justice Siméon ou le grand-écuyer, M. Mörio. La veille du nouvel an, jour de la Saint-Sylvestre, nous avons fait toutes les folies imaginables; entre autres celle de faire chercher une bague

en or dans un grand plat à farine ; il est presque impossible de la trouver avec la bouche.

Le 1^{er} janvier au matin, tous les messieurs et les dames sont venus complimenter successivement le Roi et moi, puis mon frère. Ils étaient en habit de chasse. Après le déjeuner, le temps étant trop froid pour pouvoir sortir, il fallut avoir de nouveau recours au volant.

Le 2 janvier. — Le Roi s'étant levé un peu plus tard qu'à l'ordinaire, m'a fait dire de monter chez lui. A peine y étais-je, que nous entendîmes arriver un courrier qui venait de Paris. J'avoue que quand je le vis, il me prit un tel battement de cœur, que j'en éprouvai un véritable malaise. C'étaient les premières nouvelles que nous recevions depuis l'arrivée du grand-maréchal à Paris. Il y avait été envoyé lors de la nouvelle de la réunion des embouchures de l'Elbe et du Weser, pour annoncer à l'Empereur que le Roi arriverait douze heures après lui. Cependant, le Roi avait changé de projet et était resté à Cassel. Le courrier ne nous a apporté ni bonnes ni mauvaises nouvelles. Il paraît qu'il y a de nouveau quelques grands coups de politique qui se trament.

On attend avec impatience, à Paris, le retour d'un aide de camp de l'empereur de Russie, Czernicheff. Il paraît que sa mission a rapport à la paix qui se traite avec la Sublime-Porte, et que l'Empereur veut encore s'agrandir jusqu'à Tilsitt. Du reste, l'Empereur dit que ce n'est point par mécontentement qu'il a ôté au Roi le quart de son royaume, mais que sa

politique l'y a obligé ; et il ajoute que peut-être par la suite le Roi aura quelques dédommagements, que pour le moment la chose est impossible. J'ai reçu par le même courrier une lettre de la Princesse Pauline (femme du prince Borghèse et duchesse de Guastalla). Elle aime infiniment son frère et lui a toujours témoigné beaucoup d'amitié. Elle me mande en propres termes : « Je sais, ma chère sœur, que Jérôme « doit avoir du chagrin, je vous prie de lui dire com- « bien j'y prends part et combien je l'engage à avoir « de la patience. Il ne faut pas qu'il vienne ici à « moins que l'Empereur n'y consente. »

Que je suis donc satisfaite d'avoir toujours été contre ce voyage ! Je dois rendre cette justice au comte de Furtenstein, ministre secrétaire d'État, et à M. Siméon, qu'ils ont été tous les deux de mon avis. Il n'y avait que le ministre des finances, Bulow, le ministre de la guerre, comte de Høne, et le ministre de l'intérieur, de Volfradt, qui fussent d'avis contraire. Je n'ose penser aux suites funestes que ce voyage aurait pu avoir.

Le Roi est venu à trois heures de l'après-dîner m'engager à me promener, ce que j'ai fait avec grand plaisir ; j'ai mis une bonne pelisse, des bottes fourrées, et ainsi affublée, je me suis mise en campagne. Arrivés devant le bassin qui se trouve en face du château, le Roi a commencé à glisser sur la glace. Il a fait tout au monde pour m'engager à essayer le même exercice ; mais, voyant qu'il ne pouvait m'y décider, il a fait chercher, dans tout le village, des petits traîneaux de bois. On n'en a trouvé qu'un

seul ; il était un peu grand, On y a fait monter des soldats de la garde,

A peine avaient-ils fait vingt pas que la glace se rompit. Il y en eut deux qui tombèrent dans l'eau. Fort heureusement, dans cet endroit, le lac n'était pas profond ; on les retira de l'eau immédiatement. Cet accident m'a causé une frayeur épouvantable. Je criais, je pleurais comme un enfant, et le Roi a eu toutes les peines du monde à me calmer. Le Roi a fait donner à ces braves gens force eau-de-vie et quelque argent pour les consoler de leur chute.

3 *Janvier*. — Le Roi a fait manœuvrer une partie de la garnison de Cassel, qui est venue aujourd'hui à Catherinenthal. Le froid est tel que je ne puis me résoudre à sortir, aussi je me livre à mes occupations ordinaires. Le Roi, en rentrant de la manœuvre, m'a priée de vouloir bien monter pour voir défilér les troupes. Elles avaient, malgré le froid, bonne mine et l'air content. Les soldats criaient tous *vive le Roi* avec une sorte d'effusion de cœur. Le soir, le Roi a fait tirer aux Dames et aux Messieurs, une loterie composée de très-jolis bijoux.

4 *Janvier*. — Nous sommes partis ce matin de Catherinenthal, au grand regret de tout le monde. Le petit séjour que nous y avons fait était charmant, jamais nous ne nous sommes plus amusés. Tout le monde paraissait heureux et content. Après le dîner nous sommes restés seuls, le Roi, mon frère et moi, pendant deux heures, à causer sur différents sujets.

Le Roi m'a dit entre autres nouvelles, que le Roi de Hollande est décidé à ne plus rentrer en France. Il a répondu à l'Empereur que, n'ayant point abdiqué par humeur, et se regardant comme politiquement mort, il lui est très-indifférent de l'être aussi comme prince français; que, par conséquent, il ne désire plus rien au monde que de vivre tranquille et ignoré. Il est dans ce moment-ci en Styrie, où il vit comme un simple particulier. Quelle triste situation! Que ce Prince, rempli de vertu et de mérite, est donc à plaindre! A quelles vicissitudes les plus grands hommes ne sont-ils pas soumis!

5 Janvier. — Le Roi a reçu aujourd'hui la nouvelle que des dragons français, avec un officier, sont entrés à Lunebourg, qu'ils y ont pris la caisse et pillé. Il a fait donner ordre sur-le-champ au préfet de faire retirer les troupes qui s'y trouvaient et qui avaient voulu se défendre, et de se tenir aussi tranquille que possible. Jamais procédé pareil ne s'est vu!

6 Janvier. — Le Prince Royal a eu la nouvelle de Stuttgart, que la Duchesse Charles est morte à Kirchheim, à l'âge de soixante-trois ans. Elle était femme du Duc Charles de Wurtemberg, notre grand-oncle.

7 Janvier. — Le bal d'hier a duré très-longtemps. Je n'ai pas beaucoup dansé. Le Roi était un peu souffrant. Nous avons passé notre soirée comme de

coutume, à faire de la musique, à jouer, à parler, et moi à travailler.

8 *Janvier*. — J'ai été réveillée ce matin par le cri *au feu ! au feu !* C'est une de mes femmes qui, étant de service, est entrée ainsi dans ma chambre à moitié endormie. Je ne pouvais concevoir que le feu fût dans ma chambre à coucher ; cependant, me réveillant peu à peu, je vis très-distinctement la flamme. Je ne fis qu'un bond hors de mon lit, en jetant bien vite une houppelande sur mes épaules. Je donnai sur-le-champ l'ordre qu'on emportât mes diamants, ma cassette et un secrétaire dans lequel j'avais tous mes papiers. Ces ordres donnés, je quittai ma chambre à coucher et je fis entrer les gens pour éteindre le feu, ce qui fut fait dans l'espace de deux heures, le feu n'étant fort heureusement que dans la cheminée. Cependant l'incendie a causé beaucoup de dégâts dans l'appartement situé au-dessus du mien, où habite le grand-maréchal. C'est un coup heureux du sort qu'on ait découvert aussi vite ce commencement d'incendie, car, sans cela, tout le château brûlait, et quoiqu'il ne soit pas fort beau, il aurait été fâcheux de nous trouver dans la rue. Excepté Napoléonshöhe (qui n'est pas habitable l'hiver), nous n'avions pas une résidence dans les environs.

L'Empereur a écrit à mon mari qui a reçu aujourd'hui sa lettre. L'Empereur le félicite pour la nouvelle année dans les termes les plus tendres ; il lui dit entre autres choses : « Puissiez-vous, mon cher

« frère, être aussi heureux que vous le désirez, et
« nous faire goûter dans cette année le bonheur que
« j'ai d'avoir un fils. » Cette lettre ne peut être la
réponse à celle que mon mari lui a écrite pour la
même occasion, car cette dernière n'est partie que
le 30 et nous sommes aujourd'hui au 8. Il ne lui
parle pas de ses affaires. L'opinion de mon mari et
la mienne sont que dans cette circonstance l'Em-
pereur se trouve embarrassé vis-à-vis de son frère,
et qu'il veut cependant lui prouver qu'il n'a rien à
lui reprocher personnellement, et qu'il a été déter-
miné, par des considérations purement politiques,
à prendre les mesures dont le Roi a eu à se
plaindre.

Le Ministre de France a dit publiquement hier, que
les troupes françaises qui sont en marche, allaient
prendre possession des duchés de Saxe-Weimar,
Gotha, Meiningen, Hilburghausen, etc., etc., etc.
L'on parle beaucoup d'une régence en Angleterre ;
lord Granville doit être nommé Chancelier de l'Échi-
quier.

9 Janvier. — Rien de nouveau, si ce n'est que
tous les pauvres habitants des départements du We-
ser et de l'Elbe sont désespérés de leur changement.
Ils ont voulu envoyer toute une année de contribu-
tions pour que les Français ne trouvent plus rien
quand ils occuperont le pays. Le Roi, trop noble,
trop généreux, a refusé cette marque de leur atta-
chement, en leur faisant dire qu'il ne voulait pas les
rendre plus malheureux qu'ils ne le sont déjà.

10 *Janvier*. — Nous avons dansé pendant toute la soirée. Tout le monde a tellement été blessé des procédés du gouvernement impérial vis-à-vis du Roi, que l'Empereur a fait dire à M. de Malchus, qui était à Paris depuis quelque temps pour traiter d'affaires, de répandre le bruit qu'il y avait eu un traité secret entre les deux frères, pour remettre à la France, vu les exigences de la politique, les pays qu'on vient de prendre à la Westphalie. M. de Malchus a répondu au duc de Cadore : Qu'il ne doutait nullement, puisqu'il le lui disait, de l'existence de ce traité, mais que le Roi, son maître, pourrait bien être mécontent, s'il disait une chose pour laquelle il n'avait point reçu d'instructions. L'on assure que le duc de Frioul (Duroc) et le duc de Bassano (Maret) sont de nos amis; que le duc de Rovigo (Savary) et le duc de Feltre (Clarke) sont de nos ennemis.

Le royaume de Naples doit être réuni au royaume d'Italie. La Reine de Naples a été invitée par l'Empereur aux couches de l'Impératrice; elle a écrit à Madame-Mère qu'elle la suppliait de dire à l'Empereur que, comme on voulait lui prendre sa couronne, elle préférerait recevoir cet affront à Naples qu'à Paris.

Le Roi Louis a positivement déclaré que depuis quel'Empereur lui a fixé un apanage de deux millions, il se croirait déshonoré en revenant en France.

L'Empereur doit avoir dit qu'il ne voulait plus de petits royaumes, et qu'il ne devait plus y avoir que quatre rois. La Prusse est, à ce qu'on dit, donnée en partie à l'Autriche (la Silésie); par contre, l'Autriche céderait toutes ses possessions en Pologne, et

l'on en ferait un royaume qu'on donnerait en échange de celui de Naples au roi de Naples. Le reste de la Prusse pourrait bien tomber en partage à la Westphalie. La Poméranie suédoise doit être aussi réunie à l'Empire français. L'Empereur est très-mécontent du prince royal de Suède, parce qu'il est trop suédois. Le duc de Holstein-Oldenbourg a refusé net toute espèce d'indemnité, et a répondu qu'il était décidé à vivre comme simple particulier, si on lui enlève ses États. L'Empereur est très-mécontent du grand-duc de Bade. Il paraît même qu'il sera compris parmi les princes qui disparaîtront. Ce pays, à ce qu'il a dit, pourrait être réuni au Wurtemberg. Il a tenu plusieurs propos au sujet de mon frère, le Prince royal.

Le 6, il est arrivé à Paris un aide de camp de l'Empereur de Russie. L'Empereur lui a parlé pendant une heure, mais rien n'a transpiré.

Le Pape a refusé de reconnaître le cardinal Maury pour archevêque de Paris. L'Empereur a fait chasser le pauvre diable de diacre qui avait reçu la bulle. Le même jour, l'Empereur a dit en plein cercle au cardinal Maury : « — Si le Pape ne se souvient pas que c'est moi qui ai relevé les autels, du moins je lui ferai souvenir que j'ai le sceptre en mains. »

Le Roi Joseph a abdiqué ; mais c'est encore un secret (1). Il a dit qu'il n'abdiquait point entre les mains des États, parce qu'aucun Espagnol ne l'avait

(1) C'était une fausse nouvelle ; cependant, il est juste de dire qu'à plusieurs reprises Joseph a voulu déposer la couronne, et qu'il fut seulement retenu par la crainte de nuire à l'Empereur.†

encore reconnu, mais qu'il abdiquait parce qu'il était ennuyé du rôle qu'on lui faisait jouer.

12 *Janvier*. — Le Roi est allé à la chasse près de Catherinenthal. On dit que la cour de France doit aller dans quelque temps à Compiègne pour y attendre l'empereur d'Autriche, qui doit venir à Paris assister aux couches de l'Impératrice, sa fille.

13 *Janvier*. — Nous avons été au bal masqué ; je n'y suis restée qu'une heure. Avant le bal nous sommes allés, masqués, au cercle et au concert de la cour. Les ministres étrangers y étaient.

14 *Janvier*. — Le Roi a reçu un courrier, cette nuit, de Paris. Il paraît que nos affaires vont s'arranger et qu'on voit enfin qu'on nous a fait tort.

La ville de Francfort a envoyé une députation à Paris, pour prier l'Empereur de la réunir à l'Empire français.

J'ai eu de nouveau une longue conversation avec le Prince royal, ce matin, au sujet de sa femme. Je l'ai conjuré, presque à genoux, de vivre avec elle ; mais je crains bien que toutes mes observations et tous mes conseils ne soient infructueux. Dans nos temps, il est plus nécessaire que jamais d'être uni avec les siens. Comment, avec tant de moyens, d'esprit, de qualités même essentielles, peut-on avoir une aussi fausse manière de voir ! Je plains mon frère, je désire être mauvais prophète ; mais je crains bien que ce ne soit la source de mille chagrins, même

de malheurs pour lui. Dieu veuille que je n'y survive pas !

18 Janvier. — Le Roi a reçu des nouvelles de Stuttgart, par son ministre Girard, qui est accrédité à la cour de Wurtemberg. Il lui mande que Paul fait beaucoup de sottises. Le ministre même s'est vu forcé de dire à mon frère Paul qu'il le suppliait de ne plus lui tenir de tels propos contre son père ; que cela était humiliant, pour un prince, de dire des choses pareilles. Comment un prince, un fils bien né, peut-il tenir des propos contre son propre père !....

20 Janvier (dimanche). — J'ai été au bal masqué où je me suis beaucoup amusée. J'ai pris plusieurs déguisements, entre autres celui d'une vieille vendeuse de fleurs, sous lequel personne ne m'a reconnue ; puis j'ai dansé un quadrille avec mes dames.

22 Janvier. — Le Roi a reçu des nouvelles de M. de Bulow. Il lui mande que l'Empereur lui a parlé longtemps, qu'entre autres choses il lui a dit : « Mais vous ne pouviez jamais dire que le Hanovre vous appartient, car l'Angleterre ne vous l'a pas cédé. » M. de Bulow ne lui a rien répondu, mais il s'est tourné vers le ministre et lui a dit : « La Hesse et le Brunswick n'ont point été cédés au Roi, par conséquent ils n'appartiennent pas à la

« Westphalie. » Réponse très-spirituelle. Malheureusement il n'y a pas d'apparence que notre situation change. L'Empereur ne paraît pas vouloir dédommager le Roi.

Il y a dans la *Gazette de Hombourg* d'aujourd'hui la nouvelle que le prince de Galles a accepté la régence et qu'il est tout à fait dans les principes de son père. Si ses sentiments pouvaient nous amener quelque heureux résultat, quel bonheur ! Mais peut-on y compter ?

25 *Janvier*. — Le Roi a reçu un courrier de Paris ; Madame-Mère écrit au Roi que Lucien Bonaparte, après avoir été pris par les Anglais et avoir été pendant deux mois à Malte, a été transporté, avec toute sa famille, à Londres. On les y traite très-bien. Tous les Anglais leur témoignent beaucoup de considération.

Il me semble qu'il ne sera pas sans intérêt pour la postérité et pour l'histoire, de savoir que l'idée réellement gigantesque que l'Empereur a conçue de réunir les trois principales rivières d'Allemagne avec les eaux de la Seine, vient de mon mari ; que le Roi a fait venir pour ce projet M. Vilukind, fameux ingénieur allemand des ponts et chaussées au service du roi de Bavière. Après avoir examiné le terrain, M. Vilukind assura au Roi que ce projet était d'une exécution facile, et l'on fit commencer les travaux. Le Roi avait déjà dépensé un million, quand l'Empereur a pris les embouchures du Weser et de l'Elbe.

27 Janvier. — Il y a eu grand bal à la cour, Plus de trois cents personnes y assistaient. Je n'aime point ces bals ; ce sont ordinairement de vraies cohues. Aussi n'ai-je dansé que la première anglaise avec le Roi.

28 Janvier. — Je suis très-triste aujourd'hui, mon frère m'ayant annoncé qu'il avait reçu des nouvelles de Stuttgart qui l'obligent à nous quitter incessamment. Mon père a tenu divers propos en pleine table sur le séjour de mon frère ici et sur le compte de mon mari et sur le mien, entre autres, il a dit, en parlant du séjour de mon frère. « Je ne m'étonne nullement que le Prince royal reste si longtemps à Cassel car tout ce que le Roi de Westphalie peut faire pour me contrarier, il le fait. » Combien mon père a tort de juger ainsi mon mari ! Il ne sait pas que quatre fois déjà, sans le Roi, il ne serait plus à la place où il est ? Les procédés de mon mari envers mon père, sont tels, que notre ministre à Paris vient d'arranger une affaire assez essentielle pour le Wurtemberg et l'a mandé au Roi, croyant que peut-être cela l'indisposerait contre lui. Mon mari lui a répondu, « Je vous saurai le même gré si vous rendez des services à mon beau-père, que si vous m'en rendiez à moi. Je vous ordonne donc de chercher toutes les occasions pour les lui rendre. »

29 Janvier. — Le Roi a découvert, il y a quelques jours, un nouveau complot dans lequel sont compro-

mis plusieurs individus à qui il a déjà une fois fait grâce de la vie. Deux officiers de la garde et toute la famille Delwich en étaient. On les a surpris jurant sur leur épée fidélité à l'Électeur. Le Roi les a fait chasser et conduire hors du royaume.

31 *Janvier*. — Il y a eu ce soir bal masqué chez le comte de Furtenstein. Ce bal était charmant, il y avait plus de cinq cents personnes. Nous avons dansé un quadrille tiré des *Bayadères*. Nos costumes nous allaient parfaitement bien. Le Roi a dansé un pas tyrolien avec Madame Pothau. La danse, la chaleur excessive m'ont tellement incommodée, que je me suis trouvée mal pendant le souper. Le Roi, mon frère et le comte de Furtenstein ont été obligés de me porter dans les escaliers pour me ramener au château. J'avais perdu connaissance, tant j'avais souffert. Le Roi m'a beaucoup grondée de ce que je m'étais efforcée de rester au bal étant indisposée.

1^{er} *Février*. — Mon frère vient de me quitter. Jamais je n'oublierai ce moment. Rien de plus cruel que de se séparer de ce qu'on aime. Quand on s'aime on ne devrait jamais se quitter.

2 *Février*. — Je n'ai pu dormir, mon imagination était trop occupée. Que de larmes j'ai encore données à ce cher frère ! Je ne puis regarder la place où je l'ai vu pour la dernière fois sans pleurer. Cette séparation me laisse un vide immense. Se séparer de

ce qu'on aime est le plus grand effort de l'humanité. C'en est un quelquefois de se séparer de ce qu'on n'aime pas.

4 Février. — Le Roi a reçu cette nuit un courrier de Paris. Ce courrier a fait si grande diligence qu'il n'a mis que soixante-neuf heures. Il n'a rien apporté de fort consolant. L'Empereur s'obstine à ne point vouloir dédommager le Roi, quoiqu'il assure verbalement et par écrit : *Qu'il est très-content de la Westphalie et de son Gouvernement* ; que malgré cela il ne peut offrir de dédommagement au Roi, pour le moment n'ayant rien à lui donner. — Le ministre du Roi a répondu à cela, que jamais le Roi ne céderait par *traité* les pays dont l'Empereur venait de prendre possession. A cela, l'Empereur a répondu que ce sera par *décret*.

6 Février. — Le Roi vient de parler au général Bruyères (il vient de Paris et commande la division française qui occupe le Hanovre). Le général a dit que l'on murmurait en France depuis que l'Empereur avait chassé et fait emprisonner plusieurs évêques, et depuis que la bulle du Pape a paru. Tous les évêques voudraient se faire passer pour des martyrs. Si cet esprit de fanatisme gagne, ce sera dangereux. Jamais dans aucun temps l'on n'a pu obliger, par la force, les hommes, les peuples, à avoir la même croyance, et il est dangereux, je dirai même impolitique, de nos temps, de toucher à la religion.

10 *Février*. — J'ai donné audience ce matin au ministre du Danemarck, M. de Silby nouvellement accrédité à notre Cour, après cela j'ai eu un cercle diplomatique.

16 *Février*. — Le ministre de France, M. Reinhard, accrédité à notre Cour, a reçu aujourd'hui un courrier de l'Empereur, qui lui a ordonné de dire au Roi qu'il doit nommer des commissaires pour la cession du pays dont l'Empereur s'est emparé. Le Roi a fait répondre à M. Reinhard qu'il savait bien que l'Empereur avait jugé bon de lui prendre, *par décret*, le quart de son royaume, mais qu'il ne pouvait le céder *par traité*.

17 *Février*. — Aujourd'hui il y a eu bal masqué chez M. Siméon (ministre de la justice). Je n'ai pu y aller, m'étant trouvé incommodée. On dit qu'il n'a point été joli.

19 *Février*. — Nous avons été à Napoléonshöhe en traîneaux pour célébrer ma fête. Il y faisait un froid intense, aussi notre soirée s'est-elle ressentie de ce temps glacial. Le Roi a fait une partie d'échecs et moi j'ai travaillé.

20 *Février*. — Après le déjeuner, nous nous sommes promenés en traîneaux. Le soir il y a eu un spectacle où tout le corps diplomatique était invité ainsi que toute la Cour. On a donné *Ninon de Lenclos* chez Madame de Sévigné, pièce très-bien écrite

par Dupaty, et un ballet intitulé : *l'Amour Philosophe*.

21 Février. — Le Roi m'a fait aujourd'hui un très-beau cadeau pour mon jour de naissance; il m'a donné 64,000 francs, somme que je devais au banquier de la Cour Jordis, et la plupart de mes dames m'ont fait de charmants petits présents.

L'après-dîner nous avons été nous promener aux environs. Le soir, il y a eu bal masqué dans la jolie salle de spectacle; il a été très-beau. Nous y avons dansé un quadrille qui était réellement une jolie chose, grâce à la richesse des habillements; le bal a duré jusqu'à sept heures du matin. Je me suis retirée immédiatement après souper, à quatre heures et demie du matin.

22 Février. — Je m'éveille à l'instant, fatiguée, harassée, de la journée d'hier, Que l'on est donc fou de chercher dans de vains plaisirs quelques jouissances ! Ils laissent un vide dans l'esprit de chaque être raisonnable. Nous sommes retournés l'après-dîner à Cassel.

28 Février. — Le Roi a fait donner sa démission à une de mes dames du Palais, Madame de Gilsa, qui était entrée de force hier soir dans la salle où nous étions, après avoir pris le chambellan par le bras et maltraité le valet de chambre qui lui représentait très-poliment que personne n'avait le droit d'entrer quand une fois les portes étaient fermées. Malgré

cela elle voulut pénétrer et y parvint; mais malheureusement pour elle, le Roi et tous ceux qui se trouvaient dans le salon avaient entendu la très-vive altercation qui eut lieu à ce sujet, car la porte était entr'ouverte. Le Roi fut très-mécontent. Il se modéra cependant au point de ne rien laisser apercevoir; mais le chambellan, le soir, au coucher, lui ayant formellement porté plainte contre Madame de Gilsa, le Roi, sans m'en dire un mot, lui a envoyé aujourd'hui même sa démission. Si je l'avais su plus tôt j'aurais osé faire quelques représentations, quoique ne l'aimant pas, car la pauvre femme a une très-nombreuse famille. Elle va se trouver fort gênée, quoique le Roi ait généreusement augmenté, pour elle, la pension de retraite de toutes les dames du Palais. Madame de Gilsa a un caractère désagréable. Le Roi m'a dit qu'il avait depuis longtemps des raisons pour la remercier. Elle doit avoir écrit à Gotha et à la ci-devant électrice pour lui donner beaucoup de détails sur notre Cour. Je n'aime ni n'estime les personnes qui ne sont pas loyales. Je conçois qu'on pense autrement que moi, qu'on aime une autre cause que la mienne; mais je prétends que quand on en a une fois embrassé une, il faut y rester attaché jusqu'à la mort.

4 Mars.—Le duc de Holstein-Oldembourg a passé le 1^{er} de ce mois avec son fils aîné et une suite de huit voitures, par Brunswick, pour aller à Pétersbourg.

8 Mars. — Le temps était si beau que je me suis

beaucoup promenée; le soir, il y a eu un petit souper dans les petits appartements du Roi.

9 *Mars*. — Ce jour est à jamais gravé dans mon cœur ; ce jour, le premier qui me fut fatal, ce jour enfin, où je perdis, il y a treize ans, la meilleure des grand'mères, qui avait pris soin de mes jeunes ans, qui avait cultivé mon éducation comme on cultive une jeune plante exotique, à l'ombre d'un soleil ardent. C'est d'elle, enfin, que j'acquis le peu de vertus que je possède.

13 *Mars*. — Nous avons déjeuné ce matin aux Pas avec ces dames. Le soir nous avons été au spectacle.

16 *Mars*. — Nous allons déjeuner à Schoenfeld.

17 *Mars*. — Nous avons cercle ce soir, le Roi a rappelé M. de Bulow de Paris.

18 *Mars*. — Nous avons été déjeuner aux Pas. Le soir nous avons eu concert et spectacle sur le petit théâtre attenant à mes appartements. Nous avons entendu Mademoiselle Lenghy, fameuse harpiste italienne.

21 *Mars*. — J'ai reçu ce matin le ministre d'Autriche, M. de School. Le soir il y a eu spectacle dans les petits appartements.

22 *Mars*. — J'ai été réveillée ce matin par les

coups de canon qui m'ont annoncé l'heureuse délivrance de l'Impératrice des Français, accouchée d'un fils. Ses couches ont eu lieu le 20, à neuf heures du matin. Que de bonheur l'Empereur des Français n'a-t-il pas, celui-ci était le seul qui lui manquait : tout lui réussit. Que je lui envie donc ce dernier bonheur ! Toutes les couronnes ne sont rien en comparaison d'une satisfaction aussi complète.

23 Mars. — Le Roi a eu hier un courrier de l'Empereur avec une lettre du 18 du courant, qui lui mande d'envoyer de suite un régiment d'infanterie de trois mille hommes à Magdebourg. L'Empereur envoie en poste, c'est-à-dire sur des chariots, deux régiments français. Il termine sa lettre par les plus belles protestations d'amitié et les promesses les plus flatteuses. Dieu veuille qu'il les tienne. Cette perspective de guerre est affreuse. Nous ne pourrions donc jouir d'une tranquillité durable.

25 Mars. — Le chambellan de l'Empereur, M. de Rambuteau, est arrivé cette nuit pour nous apporter l'heureuse nouvelle des couches de l'Impératrice. Il paraît qu'il y a eu un moment de danger ; cependant avec l'assistance de Dieu et les talents de Dubois, tout s'est passé à merveille, et la mère et l'enfant se portent bien. Le même chambellan a apporté une lettre à M. Reinhard, ministre français près de notre Cour, du duc de Frioul (Duroc) qui lui mande d'inviter le Roi et la Reine, ainsi que toute la Cour, au nom de l'Empereur, à venir dans les premiers

jours de mai à Paris, pour assister aux fêtes du baptême et des relevailles. Il lui dit que si cette invitation n'a pas été faite plus tôt, c'est que l'Empereur voulait savoir s'il avait un fils ou une fille. Ces mots : la Reine et toute sa Cour, sont soulignés dans la lettre du duc. Le Roi se trouve contrarié de cette espèce d'invitation. Je l'ai beaucoup prié de ne point s'en offenser, mais il n'a rien répondu. Dans un moment aussi critique, je désire que mes conseils aient quelque poids, mais je crains bien que d'autres gens moins impartiaux que moi ne lui conseillent de faire un pas qui pourrait déplaire à l'Empereur.

Je suis toujours incommodée. Je n'ai pu recevoir le chambellan de l'Empereur. Aujourd'hui il y a eu spectacle le soir dans les petits appartements.

26 Mars. — J'ai reçu ce matin le chambellan de l'Empereur, le soir il y a eu spectacle dans les petits appartements.

27 Mars. — Le Roi n'a encore pris aucune résolution sur le voyage de Paris.

28 Mars. — Aujourd'hui il y a eu cérémonie des révérences. Le Roi et moi, assis sur le trône, entourés des grands-officiers, avons reçu toutes les dames du palais, celles qui sont présentées à la Cour ainsi que les officiers et autres. La cérémonie achevée, le Roi et moi avons reçu ensemble les ministres étrangers. M. Reinhard a été reçu par le Roi un moment avant le cercle diplomatique, ayant à remettre les

lettres de notification pour les couches de l'Impératrice. Après le cercle diplomatique, M. Reinhard m'a aussi annoncé, dans une audience particulière, les couches de l'Impératrice. Le Roi a nommé sept commandeurs de l'Ordre et un chevalier.

30 *Mars*. — Le chambellan de l'Empereur est parti ce matin et le général de Hesse-Philipstadt a été envoyé à Paris pour complimenter l'Empereur.

1^{er} *Avril*. — Il y a eu grande revue ce matin ; j'y ai été un moment. Le soir, nous avons été au spectacle. A la fin du ballet, le page de service du Roi est entré tout effaré dans notre loge pour nous dire que le feu était en ville. Le Roi et moi sommes sortis aussitôt, le Roi pour aller à l'incendie et moi pour retourner au château. L'incendie a été assez considérable, et sans la présence du Roi et son sang-froid, tout ce quartier de la ville brûlait. Il n'y a eu d'autre dommage que celui d'une maison entièrement consumée et une autre qui était tout à côté qui a été endommagée. Une femme en couches est morte de frayeur.

2 *Avril*. — Nous avons déjeuné ce matin aux Pas. Le prince de Neuchâtel, vice-connétable, a passé hier ici incognito sans s'arrêter, sous un nom supposé, celui de Bourienne, pour aller à Hambourg (1). Personne ne peut s'imaginer pourquoi.

(1) C'était une erreur. Bourienne, en effet, et non Berthier, avait traversé Cassel.

Les politiques en augurent mille choses effrayantes. Je pense que le plus fin n'y saurait voir goutte.

3 *Avril*. — On dit que c'est une fausse nouvelle que celle du passage du prince de Neuchâtel.

7 *Avril*. — M. de Bulow est revenu de Paris, il a apporté la nouvelle que le baptême était remis au mois d'août.

8 *Avril*. — Cette nuit, le Roi a fait arrêter le secrétaire-général de M. de Bulow et un autre employé. Par suite de ces arrestations, le Roi a fait donner sa démission à M. de Bulow. Il lui a payé une fois pour toutes 60,000 francs et lui a accordé une pension de 6,000 francs. Le portefeuille a été donné *ad interim* à M. de Malchus. M. de Bulow avait rapporté de Paris la convention qu'il y avait faite. Elle est si fâcheuse que lui-même ne voulait pas la signer.

9 *Avril*. — Le Roi a reçu aujourd'hui une déclaration de la Russie. Cette puissance a envoyé la même déclaration à toutes les cours. Elle déclare formellement qu'elle ne reconnaîtra jamais l'occupation d'Oldembourg par la France ; qu'elle a mis tous ses soins à maintenir la bonne intelligence ; qu'elle est encore prête à entrer en négociations afin de conserver la paix ; mais qu'il lui est impossible d'agir contre les traités.

15 *Avril*. — Il y a eu spectacle dans les petits

appartements. Le Roi a reçu un courrier de Paris. Le Prince de Hesse lui a mandé que l'Empereur l'avait très-bien accueilli. Il ne paraît pas que nous devions y aller. Le roi de Naples, qui y est venu sans être invité, voudrait en repartir, mais l'Empereur ne paraît pas vouloir y consentir ; on dit même dans le public qu'il ne retourne plus à Naples.

22 *Avril*. — Nous sommes à Catherinenthal depuis hier soir. Notre vie journalière est partagée ainsi qu'il suit : nous déjeunons à dix heures du matin avec toutes les dames. Après le déjeuner, nous restons un quart d'heure ensemble, puis chacun va chez soi faire ses affaires. L'après-dîner je me promène. Le soir, à cinq heures, l'on dîne avec tout le monde, puis l'on se promène en voiture ou à pied jusqu'à huit heures. La soirée se passe à jouer, soit au boston, soit au reversi, soit à de petits jeux. A dix heures, tout le monde va se coucher.

— Le Prince de Hesse est revenu aujourd'hui de Paris. L'Empereur l'a très-bien traité ; cependant, il ne nous a point rapporté de lettre ni de l'Empereur ni de l'Impératrice. La princesse Pauline ne conseille ni ne déconseille au Roi de se rendre à Paris pour les fêtes qui auront définitivement lieu le 2 juin, jour de la Pentecôte. Le duc de Frioul (Duroc), a dit au Prince de Hesse qu'il connaît parfaitement les raisons qui empêchent le Roi de Westphalie de se rendre à Paris. Il y a eu un grand changement dans le ministère. M. de Champagny a eu sa démission. L'on ne sait encore pourquoi une mesure aussi sévère a été

prise. C'est le duc de Bassano (Maret) qui l'a remplacé. M. Daru a eu la place de ministre secrétaire d'État. Le choix de M. Maret nous fait un grand plaisir à tous, car il est attaché à toute la famille.

Le Roi est très-décidé à ne point aller à Paris, à moins que l'Empereur ne l'invite expressément.

28 Avril. — Le Roi a été, après le déjeuner, à Cassel pour entendre la messe et tenir son audience. Moi, je suis restée ici.

Le soir, j'ai été me promener au camp avec le Roi. Il est situé à une petite demi-lieue du château. Il n'y a plus que les grenadiers-gardes et les chasseurs-gardes qui soient campés. Le Roi compte encore faire camper deux régiments de ligne.

2 Mai. — J'ai été ce matin à Cassel voir mon petit jardin qui est tout à fait arrangé.

Le Roi a reçu cet après-dîner la réponse de l'Empereur, qui lui mande qu'il peut venir à Paris pour les fêtes, et ajoute ce qui suit : « Comme la Reine doit aller aux eaux, témoignez-lui mes regrets de ne pas la voir. Je désire que les eaux produisent l'effet que vous désirez. » Le Roi compte donc partir le 20 de ce mois. Pour moi, j'irai à Ems bien contre mon gré, car je suis convaincue d'avance que ces eaux ne produiront pas l'effet désiré. Les eaux de Spa et de Pyrmont, que j'ai prises les années précédentes, ne m'ont rien fait.

9 Mai. — Il m'est arrivé aujourd'hui quelque chose de fort extraordinaire; voici le fait : J'étais tranquillement à me faire coiffer, cet après-dîner, quand, tout d'un coup, ma brodeuse Müller vint chez moi, me dire qu'il fallait qu'elle allât de suite à Cassel, parler à la comtesse de Bohels, pour une affaire de la dernière importance, qui ne la regardait pas, mais qui regardait quelqu'un de la Cour. J'avoue que, dans le premier moment, je ne pris pas garde qu'elle avait un air fort extraordinaire en me disant cela, et je crus bonnement qu'elle désirait parler à la comtesse de Bohels au sujet de son mari, que la comtesse s'intéressait à placer. Je lui dis donc qu'elle pouvait aller à Cassel, que je lui en donnais la permission. Elle s'en fut. Un moment après, je réfléchis à toute cette affaire et je dis à mes femmes : « Avez-vous pris garde comme la Müller faisait une mine importante? pourquoi veut-elle aller à Cassel? » Mes femmes, qui l'avaient trouvé comme moi, me répondirent qu'elle leur avait paru fort extraordinaire, et qu'à la garde-robe elle n'avait cessé de répéter les mêmes choses qu'à moi. Je dis en riant : « Faites-moi chercher la Müller. Il faut que je sache ce que c'est. » Elle vint un moment après, je lui dis : — « Vieille Müller, qu'allez-vous donc faire à Cassel? contez-moi cela? — Que Votre Majesté daigne m'accorder un moment d'entretien, et je le lui dirai. — Allons, dis-je, quoique je fusse en chemise, venez; » et j'entrai dans ma chambre à coucher. Quand j'y fus elle me dit : « — J'ai reçu une lettre fort extraordinaire qui concerne le Roi et Votre Majesté. —

Le Roi et moi? — Oui, Madame, et cette lettre m'oblige à me rendre le plus vite possible à Cassel. » Je lui dis d'aller chercher cette lettre. Elle le fit. C'était une lettre écrite en allemand, à son adresse, contenant une enveloppe à la mienne. Le facteur de la poste l'avait remise à son mari, à Cassel. Celui-ci l'ouvrit, et envoya de suite son fils à Catherinenthal avec la lettre, pour dire à sa femme qu'elle devait la faire connaître à une personne quelconque de la Cour. Cette femme ne connaissant que la comtesse de Bohels, voulut absolument aller à Cassel pour la lui remettre. La lettre était signée d'un nommé Keller et du *gardien des galériens de Paderborn*. Elle était datée du 1^{er} mai, de Paderborn. Le résumé de la lettre était : qu'on voulait attenter à la vie du Roi, que sa perte était jurée, que la personne qui dénonçait le complot le faisait par ancien attachement pour le Roi, étant un ancien serviteur du Ministre de la guerre. J'avoue, qu'après avoir pris lecture de cette fameuse missive, je me trouvai presque mal ; je devins pâle comme une morte ; je montai cependant de suite chez mon mari et je lui communiquai la lettre. Il rit beaucoup de ma frayeur et m'assura qu'il recevait tous les jours des lettres pareilles. Cependant, il me promit de faire faire des recherches. J'ai oublié de dire que cet homme disait dans sa lettre, qu'il fallait qu'on prit toutes les précautions imaginables pour que personne n'en eût connaissance, et que si le Roi ne voulait pas lui parler à lui-même, il devait lui envoyer un valet de chambre, un affidé auquel il remettrait tous les papiers nécessaires.

Dans l'autre enveloppe il y avait : « A remettre en toute hâte à S. M. la Reine, etc., etc., car la mort du Roi est infailliblement jurée. » Le Roi fit venir son aide de camp, le mit au fait de toute l'affaire et lui enjoignit de se rendre de suite à Paderborn, et de faire des perquisitions pour trouver ce Keller et ce gardien des *galériens*, en lui disant de se faire passer pour le valet de chambre du Roi. En même temps, mon mari fit écrire au Ministre de la guerre, pour savoir si jamais il avait eu un domestique de ce nom. Le Roi, qui m'avait beaucoup parlé sur cette affaire, me dit : « Je ne serais pas étonné que tout cela fût en rapport avec une affaire que je poursuis depuis longtemps ; » il me dit alors, sous le sceau du plus grand secret, que M. de Scheel, chambellan et conseiller d'État, ainsi que plusieurs autres personnes, étaient dans un grand complot ; qu'il en avait fait l'ouverture au Roi lui-même, croyant qu'il y donnerait les mains. Il n'est question de rien moins, dans ce complot, que d'expulser tous les Français de l'Allemagne et de bouleverser l'ordre de choses actuel. Si mon mari consent à entrer dans cette ligue, il deviendra, assure M. de Scheel, grand et puissant. M. de Scheel a fait cette ouverture à mon mari dans le moment où l'Empereur venait de s'emparer de l'Elbe et du Weser, croyant que le mécontentement du Roi contre l'Empereur pourrait le faire manquer à ses principes et à sa vie politique. Le Roi eut l'air de ne pas rejeter trop loin ces projets, afin d'être au fait du complot dans son entier. Il en écrivit à l'Empereur sur-le-champ, sans cependant nommer l'homme

qui lui avait fait cette ouverture. L'Empereur lui répondit : « De ne pas avoir l'air trop empressé, ni d'en être trop éloigné, mais de feindre, pour ne donner aucun soupçon. » L'on poursuit l'affaire avec chaleur. Depuis que M. de Scheel sait que le Roi va à Paris, il est au désespoir (1). J'avoue que je ne reconnais plus là le caractère loyal et franc des Allemands. Je ne retrouve plus que des assassins et des comploteurs.

10 Mai. — Le Roi a reçu ce matin la réponse du Ministre de la guerre, au sujet de ce Keller. Il n'a jamais eu de domestique de ce nom ; mais un auditeur au conseil d'État, à la section de la guerre, a eu, il y a quatre ou cinq mois, un domestique de ce nom. Ce domestique est Wurtembergeois ; il a été au service de M. de Gemmingen, qu'il a quitté après en avoir reçu les meilleurs certificats. Il était resté quelques mois au service de cet auditeur. On a trouvé que ce même Keller s'est rendu coupable de plusieurs vols. La justice l'a condamné aux fers. Il a écrit au comte de Merfeld, maître des requêtes, il y a quelques mois, une lettre semblable à celle que j'ai reçue hier, assurant qu'il ferait les plus grandes révélations si on voulait l'entendre. M. de Merfeld n'a fait aucune attention à cette lettre.

11 Mai. — L'aide de camp du Roi est revenu de

(1) La correspondance du Roi fera connaître cette affaire ; mais la Reine ne paraît pas avoir eu la connaissance exacte de la réponse de l'Empereur, réponse qu'on trouvera à sa date.

Paderborn. Ce nommé Keller n'est qu'un fou qui, par ses escroqueries, s'est fait mettre aux galères. Lorsqu'on lui a demandé quelles révélations il avait à faire, il a répondu : « — Qu'étant enfermé cet hiver en prison, à Cassel, il avait entendu la conversation de deux soldats, dont il ne pouvait indiquer ni le nom, ni le régiment ; que ces deux soldats se trouvant très-mal au service, voulaient tuer le Roi, et que pour cela ils avaient un moyen sûr, par l'entremise d'un saint, conjuré avec un vieux livre. » Keller ajoutait que lui, étant un honnête homme, avait voulu dénoncer le crime, dans l'espoir d'obtenir, en récompense, sa grâce entière. Voilà donc le fin mot de toute cette histoire qui m'a d'abord fort effrayée.

Il est décidé que je partirai le 20 de Cassel avec le Roi. Mon médecin espère tout le bien imaginable de ces eaux. Dieu le veuille !

12 *Mai*. — Nous avons été déjeuner à Geismar, petit bain à trois lieues de Catherinenthal ; les jardins en sont charmants.

13 *Mai*. — Le prince d'Eckmühl a écrit au ministre de la guerre, comte de Høne, que si le Roi ne faisait pas approvisionner et mettre Magdebourg en état de guerre dans l'espace de quinze jours, il ferait rançonner la ville. Il faut pour cela au moins cinq millions. Comment un pays ruiné comme la Westphalie pourrait-il faire une telle dépense, et ne vivons-nous pas dans des temps bien cruels, pour

qu'un général ose écrire pareille chose au frère de l'Empereur?

14 Mai. — Le Roi a reçu un courrier de Paris ; on lui mande qu'on croit que le roi d'Espagne doit y venir. Je crains bien qu'il ne fasse le second tome du pauvre roi de Hollande. On dit aussi que le royaume de Naples sera réuni à l'Empire, que le roi de Naples aura la Pologne en dédommagement, et que s'il ne veut pas absolument l'accepter, ce sera le vice-roi qui sera roi de Pologne.

15 Mai. — Nous sommes rentrés en ville ce matin.

16 Mai. — On a arrêté hier le fameux Malsburg, qui était un des trois chefs de la révolte de 1809.

18 Mai. — Nous avons été hier soir à Napoléons-höhe, où il y a eu spectacle et souper. Tous les ministres étrangers étaient priés.

20 Mai. — Nous sommes partis à cinq heures du matin ; notre voyage a été très-heureux ; nous n'avons point eu d'accident.

21 Mai. — Nous sommes arrivés heureusement à Ems. Les chemins sont affreux, ce sont de véritables casse-cou. Les approches d'Ems ne sont pas beaux ; ce sont des montagnes escarpées, hérissées de roches, qui entourent la ville. Au bas coule

la Lahn ; les maisons sont vieilles et laides. Ems appartenait autrefois aux Nassau-Orange ; mais depuis le traité de Tilsitt, la ville a été cédée à Nassau-Weilbourg.

22 *Mai*. — Le duc de Nassau, ainsi que son fils, sont venus nous voir ce matin. Il n'est pas possible d'être plus aimables. Le duc a eu la bonté de mettre à ma disposition, pour tout le temps de mon séjour à Ems, son grand yacht. Son fils a dix-neuf ans ; il a une très-jolie figure et paraît parfaitement bien élevé. Ils ont déjeuné avec nous. Après le déjeuner, nous nous sommes mis dans un petit yacht appartenant aussi au duc, et nous avons descendu la Lahn. Arrivés à un petit village, nous sommes passés dans le grand yacht du duc. Ce yacht est la plus jolie chose qu'on puisse voir. Jamais dans ce genre rien ne s'est fait de plus délicieux. J'ai accompagné le Roi jusqu'à Cassel, petit village sur la rive gauche du Rhin, et après avoir fait un petit repas très-frugal, nous nous sommes séparés, lui pour aller à Paris, moi pour revenir ici. Cette séparation, comme toutes celles qui m'éloignent de lui, me fait une peine sensible ; il est si cruel d'être éloigné de ce qu'on aime !

Les rives du Rhin sont réellement une chose magnifique. La situation de Coblenz est charmante ; je suis descendue à Ehrenbreitstein pour monter en voiture, ne pouvant remonter le Rhin ou la Lahn. Les fortifications d'Ehrenbreitstein ont été entièrement démolies. Ce qui était naguère une forteresse imprenable, n'est plus aujourd'hui qu'une belle ruine.

23 Mai. — J'ai commencé aujourd'hui les eaux. Notre journée est partagée ainsi qu'il suit : Le matin, à sept heures, je vais me promener avec mes dames et ces messieurs. Tout en me promenant, je prends les eaux. A huit heures, je remonte, j'écris, je lis, jusqu'à neuf heures, où je vais me baigner. Je sors du bain à neuf heures trois quarts, je me couche une demi-heure, je fais ma toilette, puis je déjeune à onze heures. Après le déjeuner, ces dames et moi nous travaillons, et Madame Mallet, ma lectrice, nous fait la lecture jusqu'à trois heures. A trois heures, vient Blanguisi (notre maître de chapelle), qui me donne une leçon de chant. Elle dure une heure et demie ; alors, nous allons nous promener et faire quelques courses ; nous rentrons à sept heures, à huit heures nous dînons. Après le dîner, je joue jusqu'à neuf heures et demie, puis je vais me coucher. Je lis encore une heure et demie, et c'est ainsi que je finis ma journée.

24 Mai. — Le roi d'Espagne est arrivé le 17 à Paris. L'Empereur est allé pour quelques jours à Rambouillet, et de là il fera un petit voyage à Cherbourg. L'Impératrice ne l'accompagne pas.

25 Mai. — J'ai, cet après-dîner, monté la montagne où demeure un ermite ; la vue est belle, mais le but de ma promenade a été manqué, car l'ermite ne s'y trouvait point. Nous avons pris à notre retour un petit dîner au bord de l'eau, et nous sommes retournés après cela, par eau, à Ems.

26 *Mai*. — Le duc de Nassau est venu me voir cet après-dîner, avec le prince héréditaire. Nous avons beaucoup parlé de ma bonne Emmy. Après le plaisir de revoir ceux que l'on aime, je n'en connais pas de plus grand que celui de voir des personnes qui leur tiennent de près; il semble alors que l'on retrouve d'anciennes connaissances, l'intérêt que l'on a toujours mis à en entendre parler les ayant depuis longtemps rendus présents à la pensée.

27 *Mai*. — Le duc de Nassau nous a accompagnés jusqu'à Ehrenbreitstein, sur son beau yacht, et là nous avons continué notre course pour Neuwied, que j'avais vu étant enfant, avec feu ma grand-mère, et que je désirais beaucoup revoir. Il y a quantité de frères moraves établis à Neuwied. Leur commune, qui était fort étendue autrefois, a beaucoup perdu par la guerre. J'ai vu tous leurs établissements, ils sont beaux et bien entretenus, surtout ceux des femmes. Ils ont une propreté que l'on trouve rarement dans les réunions aussi nombreuses. Leurs coutumes, leurs usages sont si connus, qu'il ne vaut pas la peine que j'en parle.

30 *Mai*. — Nous avons passé notre soirée à Nassau, campagne qui appartenait autrefois à M. de Stein, ministre d'État en Prusse, mais qui a été séquestrée depuis la dernière guerre avec l'Autriche, à cause des libelles qu'il avait écrits contre plusieurs princes de la Confédération du Rhin. Il me paraît inconcevable

que l'homme qui a une fortune aisée et un beau nom sacrifie tous ces avantages, toutes ses affections, pour intriguer, et c'est bien là le cas de M. de Stein. Jamais l'on n'a vu une plus jolie campagne que celle de Nassau, et la maison qui porte ce nom paraît être tombée en ruine, tout exprès pour rendre le paysage plus pittoresque. M. de Stein a fait faire des routes, et planter plusieurs beaux arbres, ce qui donne à la campagne l'air d'un jardin anglais. En revenant de Nassau, j'ai reçu un courrier qui m'a apporté une lettre charmante de mon bon Jérôme, et tout un carton rempli de délicieux petits bijoux; il n'est pas possible de pousser l'amabilité, la délicatesse plus loin. Comment jamais trop chérir un être aussi incomparable!

1^{re} Juin.—Nous sommes allés dîner à deux lieues, j'ai vu une usine qui appartenait à la princesse d'Anhalt-Schaumbourg. La situation en est délicieuse, il y a un petit bois d'acacias, fort joliment planté. Des allées de peupliers, des bosquets de hêtres et le tout au bord de la Lahn. Après avoir dîné au bord de l'eau, nous nous sommes embarqués, mais au bout d'un quart d'heure de navigation le ciel s'est couvert et nous avons essuyé un orage épouvantable. L'orage et la peur firent évanouir plusieurs de mes dames; je n'étais occupée qu'à les secourir et à rire des positions grotesques, des visages allongés que je voyais autour de moi. Nous sommes cependant arrivés à dix heures du soir sans le moindre accident, à Ems.

Le préfet et le commandant de Coblentz, sont venus me voir. Ils ont tous deux dîné chez moi.

2 Juin. — Je me suis rendue aujourd'hui à Enger, maison de campagne du duc de Nassau. La dernière fois que je l'ai vu, il m'avait engagée à y aller par eau. Je trouvais ce projet trop joli pour ne pas l'exécuter, aussi, le vent étant très-bon, je m'embarquai à onze heures, je déjeunai dans le yacht. Jusqu'à Coblentz notre petite navigation fut heureuse, mais à Coblentz il s'éleva un vent furieux qui nous faisait reculer au lieu d'avancer, et après avoir lutté pendant plus de cinq heures, nous avons été obligés de relâcher à une demi-lieue d'Enger et d'y monter à pied. Notre équipage était vraiment risible, car le vent ne laissait ni à moi, ni à ces dames, aucun de nos ajustements à sa place, et j'ai vu le moment où le nécessaire s'en irait avec le superflu. Cependant ni la dignité de mes amies ni la mienne n'ont été compromises. Le duc de Nassau, qui admirait, de ses fenêtres, cette belle caravane, est venu au devant de nous, il m'a reçu ainsi que toute ma Cour d'une manière très-aimable. Il m'a conduite de suite dans son jardin anglais, à une demi-lieue d'Enger. Ce jardin est réellement charmant. Les points de vue en sont merveilleux. Le duc n'a Enger que depuis les derniers arrangements qui ont eu lieu, il y a à peu près huit ans. Cette possession appartenait autrefois à l'électeur de Trèves. A un petit quart de lieue d'Enger il existe, sur une montagne assez élevée, un château en ruine, jadis résidence des

printès de la maison régnante de Nassau. Sous cette ruine M. de Stein avait une terre; et ce qui m'a paru très-remarquable, c'est que ce M. de Stein possédait les ruines des deux châteaux appartenant aux souches des maisons de Nassau et de Stein-Wilkenstein.

5 *Juin.* — Il me serait difficile de dépeindre la joie que j'ai ressentie ce soir en voyant entrer mon frère aîné dans le salon. Jamais joie n'a été pareille; j'espère qu'il passera quelque temps avec moi.

6 *Juin.* — La princesse d'Anhalt-Schäumbourg est venue me voir. C'est une femme d'un très-rare mérite, remplie d'esprit et d'amabilité, j'ai été réellement heureuse de faire sa connaissance, c'était la sœur chérie de ma bonne tante Louise.

9 *Juin.* — La princesse de Wied, sœur de ma bonne tante Emmy, est venue me voir aujourd'hui; elle ressemble si prodigieusement à ma bonne Emmy, que je n'ai pu m'empêcher de lui sauter au cou pour l'embrasser; elle est l'amabilité, la gaieté même.

10 *Juin.* — Nous avons fait une très-jolie course, nous avons descendu la Lahn et le Rhin jusqu'au village de (nom illisible) et nous avons gravi la montagne pour voir le vieux château de Mentou. La vue y est magnifique, mais la montagne est à pic. Cette forteresse appartenait autrefois au Landgrave de Hesse-Darmstadt, maintenant elle est tombée en partage à la maison de Nassau.

12 *Juin.* — Le duc de Nassau nous a fait inviter à aller passer la journée à un vieux château au bord de la Lahn. On l'appelle Lannk; la vue y est belle mais moins étendue que sur la montagne aux bords du Rhin. Nous avons dîné à Lahenteim, petit château de campagne du duc. A Ehrenbreitstein nous nous sommes quittés.

17 *Juin.* — Nous avons passé la journée à Enger, chez le duc de Nassau.

20 *Juin.* — Nous avons été voir cet après-dîner la vieille abbaye d'Auerstein, qui est à une lieue et demie de Nassau; elle a été fondée par un comte et une comtesse d'Auerstein, elle a été dévastée depuis 1802. La situation en est romantique. L'extérieur promet plus qu'on ne trouve réellement, l'église est assez bien conservée, on y dit la messe tous les dimanches, les fondateurs y sont inhumés.

23 *Juin.* — Ce matin, en me promenant, j'ai reçu un courrier du Roi, qui m'annonce qu'il arrivera ici du 28 au 30. Cette nouvelle m'a fait un sensible plaisir. J'ai reçu, en même temps, une lettre fort aimable de l'Impératrice et le portrait du roi de Rome. Le portrait est charmant. Ce n'est pas, je l'avoue, sans un sentiment pénible, que j'ai regardé ce joli enfant. Que n'ai-je le même bonheur d'être mère! Quelquefois je désespère de jouir d'une pareille satisfaction. Cette idée, qui me quitte rarement, jette bien de l'amertume sur mon existence; je n'en

ai de repos ni jour ni nuit. Je me réveille parfois en sursaut et me dis à moi-même : à quoi sert-il que je vive, je n'aurai jamais d'enfant. La prière constante que je fais à Dieu, c'est de me donner toute la résignation nécessaire pour supporter avec calme ce malheur. Aussi, jusqu'à présent, j'ai du moins gagné devant le monde une apparence d'indifférence ; mais si l'on savait le mal que l'on me fait quand on parle devant moi d'enfant ou quand je vois une femme enceinte, je suis sûre que j'inspirerais de la pitié.

25 Juin. — La princesse d'Anhalt-Schaumbourg est venue me voir.

28 Juin. — Le Roi est revenu, cet après-dîner, de Paris ; il m'a fait une charmante surprise, car je ne croyais le voir que le 30. J'ai été comme folle en le revoyant ; il m'a rapporté de Paris son portrait en émail, qui est une des belles choses qu'on puisse voir.

29 Juin. — Nous avons été nous promener à Nassau. La guerre entre la Russie et la France paraît presque inévitable.

1^{er} Juillet. — Nous sommes repartis de Ems à deux heures de l'après-dîner. C'est à Ems que j'ai pris congé de mon frère. Son départ m'a vivement affligée.

2 Juillet. — Je suis arrivée à trois heures de

l'après-dîner à Marbourg; étant très-fatiguée, je me suis couchée de suite. Nous avons été mieux reçus dans le pays que dans les voyages précédents.

4 Juillet. — Il y a eu spectacle. Après le spectacle, j'ai reçu dans mes appartements toute la cour.

Le Roi a nommé hier la comtesse de Dachseldt grande-maîtresse, de dame d'atours qu'elle était.

5 Juillet. — Le Roi a nommé M. de Gilsa mon grand-maître. Il était autrefois grand-écuyer de l'Électeur.

7 Juillet. — La grande-maîtresse, le grand-maître et madame de Schleihert, dame du palais, ont prêté serment; après cela, j'ai eu audience diplomatique, et j'ai été à Cassel où j'ai assisté à la revue.

8 Juillet. — Nous avons déjeuné à Catherinenthal. Après le déjeuner, le Roi a fait manœuvrer les troupes qui sont campées autour de Catherinenthal. J'ai attaché la cravate au drapeau du 1^{er} régiment des hussards, le drapeau ayant été béni.

14 Juillet. — Nous avons reçu la nouvelle que nous avons eu de grands succès en Espagne. Nous avons pris Saragosse et repoussé les Anglais jusqu'en Portugal. Il paraît certain aussi que la Russie fera la paix avec les Turcs.

24 Juillet. — Le Roi nous a fait faire réellement,

aujourd'hui, un tour de force ; il nous a fait monter le Dörenberg à pied, à quatre lieues d'ici ; mais ce que personne ne croira, et ce qui tient réellement du prodige, c'est que le Roi nous a menés jusqu'au pied du Dörenberg en voiture. Or, tout le chemin n'est qu'une rivière de pierres. Nous sommes revenus par Catherinenthal. Nous avons dîné à Schœnfeld. Après le dîner, nous avons parcouru tout le parc, et, pour nous délasser, le Roi nous a fait prendre le chemin à travers champs pour retourner à Napoléonshöhe.

4 Août. — Nous sommes partis, cet après-dîner, de Napoléonshöhe pour aller faire un petit voyage au Harz.

Nous sommes heureusement arrivés à Clausthal, après nous être arrêtés pendant une heure à Osterode. Après nous être reposés pendant quelques heures, nous avons visité les mines dites la *Dorothée* et la *Caroline*. Partout ces bons mineurs nous ont reçus avec des témoignages de joie sincères. C'est tout un autre peuple que celui de la Hesse. De là, nous avons été voir le manoir du Diner ; nous avons bu dans le bocal où George II, roi d'Angleterre, avait bu. Nous avons distribué de l'argent, ainsi que c'est l'usage. Jamais je n'ai vu une joie pareille à celle de ces braves gens.

J'ai visité la mine de Franckenheimer, la seule qui soit de plain-pied. J'ai fait toute la course à cheval, mes dames et moi nous étions habillées en mineurs, ce qui avait l'air très-drôle.

Le soir, la ville de Clausthal a été illuminée, et le

Roi et moi nous nous sommes rendus à neuf heures sur la place des Carabiniers, hors de la ville. Les mineurs bordaient la haie avec leurs lampes allumées, depuis l'hôtel jusqu'au Kûrk, où nous sommes descendus pour voir tirer le feu d'artifice. Je dois remarquer que depuis Othon, empereur d'Autriche, aucun souverain n'avait été à Clausthal, ce qui fait un espace de neuf cent quatre-vingt-dix ans.

7 Août. — Nous sommes partis ce matin de Clausthal, et nous sommes arrivés à Gosslar à midi. Gosslar était autrefois une ville impériale, elle est affreuse. A deux heures nous sommes montés à cheval pour visiter notre célèbre mine du Rammelsberg. Nous en avons parcouru les principales galeries, et nous sommes descendus dans une de ces excavations par un escalier pratiqué pour nous dans le grand puits de la mine. Les mineurs ont mis le feu aux bûchers dressés dans cette immense caverne. La flamme se répandant en tourbillons sous la voûte, a présenté à nos regards un des plus grands spectacles que puisse offrir l'industrie humaine, disposant à son gré de la force des éléments pour arracher à la terre les trésors qu'elle recèle. Nous avons revêtu des habits de mineurs.

Étant sortis de la mine, nous sommes remontés à cheval et nous nous sommes rendus aux usines, et nous avons vu et fait appliquer les procédés par lesquels on obtient les divers métaux que fournit notre sol.

8 *Août*. — Nous sommes partis ce matin de Gosslar, et nous avons déjeuné à Glunberg. Le comte et la comtesse de Helberg Vermingenda y étaient. C'est une terre qui leur appartient. Après le déjeuner nous nous sommes acheminés, à cheval, vers le sommet du Brocken, éloigné de quatre lieues, et nous y sommes heureusement arrivés à quatre heures. Tout était préparé pour nous recevoir dans la seule maison qui se trouve sur cette montagne, et qui appartient aussi au comte de Helberg Vermingenda.

9 *Août*. — J'ai été réveillée en sursaut et à grands cris. Tout ce tumulte était occasionné parce que le feu a pris à une des cheminées de la cuisine de la maison, qui est tout en bois. L'ouragan était terrible. On a craint que toute la maison ne devint la proie des flammes. Je n'ai eu que le temps de passer une redingote de drap et de sortir ainsi dans la rue.

Le Roi m'a fait mettre dans un vrai cab, seule voiture qui puisse passer par les chemins affreux qui conduisent au Brocken, ainsi que tous les effets un peu précieux que nous avions avec nous, et c'est dans cette charmante voiture que j'ai passé les premiers moments de danger, car on est bientôt parvenu à éteindre le feu. Cet événement, qui pouvait avoir de fâcheuses conséquences, n'en a eu aucune, excepté l'alerte que cela nous a donnée. Un brouillard épais, qui n'a cessé d'envelopper le Brocken, ne nous a permis de jouir ni du coucher ni du lever du soleil. On dit que la vue est immense, que l'on domine de ce point élevé l'Allemagne inférieure. Nous sommes

partis du Brocken à midi, et nous sommes arrivés à Vermingenda à quatre heures de l'après-dîner. La comtesse de Vermingenda est une femme charmante et, sans être jolie, elle a une physionomie très-agréable. J'ai été bien aise de faire sa connaissance.

10 *Août*. — J'arrive à l'instant à Blankenburg, vieux château appartenant au duc de Brunswick. Il y avait autrefois une maison éteinte en 1750 qui portait ce nom. La vue est magnifique du château.

Nous coucherons aujourd'hui à Andreasberg. J'ai fait sept lieues à cheval par une pluie battante. La contrée est délicieuse, c'est comme un jardin anglais.

15 *Août*. — Nous avons célébré la fête de l'Empereur.

21 *Août*. — Il y a aujourd'hui quatre ans que je suis arrivée à Paris pour me marier.

22 *Août*. — Il y a aujourd'hui quatre ans qu'à neuf heures du soir le Roi et moi nous avons signé le contrat civil de notre mariage. Comme le temps passe !

23 *Août*. — Aujourd'hui quatre ans que notre mariage a été béni par le Prince-Primat, Grand-Duc de Francfort. Le Roi m'a donné une fête charmante. Le Roi a reçu aujourd'hui un courrier de Madame-

Mère, qui lui annonce qu'elle viendra ici mardi prochain, 27, pour passer quelque temps avec nous.

27 Août. — Madame-Mère est arrivée entre quatre et cinq heures. Le Roi est allé à sa rencontre jusqu'à Wabern. Je me suis beaucoup réjouie de voir cette bonne vieille mère, femme respectable à tous égards.

28 Août. — Maman m'a fait de fort beaux cadeaux. Elle m'a donné son portrait entouré de fort grosses perles et une ombrelle ou parasol tout bordé en perles fines. Le manche est en or et émail incrusté en perles fines. C'est le plus joli bijou que j'aie vu en ce genre. C'est le Roi d'Espagne Joseph qui en a fait cadeau à Maman, et elle a bien voulu me le donner.

29 Août. — Nous allons déjeuner à Hérale pour en montrer la belle vue à Maman. Elle vient de me donner une très-jolie rangée de perles.

30 Août. — J'ai reçu une lettre de mon Père et du Prince Royal, qui me mandent tous deux que ma bonne Louise se marie avec le prince Auguste de Hohenloe-Zugelfingen. Je trouve ce mariage très-sportable sous tous les rapports. Je suis un peu malade aujourd'hui.

Je suis encore souffrante. J'ai fait ce matin la plaisanterie de faire couper, à trois de mes dames (qui n'ont pas suivi mon Mari et Maman à la chasse) leurs

cheveux d'après la nouvelle mode; nous en avons ri comme des folles.

1^{er} *Septembre.* — On a fait une entrée pompeuse à Cassel à Maman, avec toutes les autorités invitées. Nous avons été au spectacle en grande loge, et puis nous sommes retournés à Napoléonshöhe.

3 *Septembre.* — Le Roi a fait grâce à Malsbourg et Martini, tous les deux chefs de la révolte de 1809.

5 *Septembre.* — Nous avons été toute la journée en campagne. Le Roi nous a dit, à Maman et à moi, que si les choses continuaient ainsi, le royaume succomberait l'année prochaine. Quelle triste perspective ! Comment l'Empereur peut-il vouloir ruiner son propre frère ?

11 *Septembre.* — L'on dit que l'Empereur doit faire un voyage en Hollande et dans les pays nouvellement conquis. Si cette nouvelle se confirme comme il y a apparence, le Roi se propose de l'inviter à venir ici.

15 *Septembre.* — Je ne puis encore quitter mon lit; j'ai eu une forte fièvre cette nuit. Le Roi a reçu un courrier de Berlin qui lui a apporté une dépêche fort intéressante. C'est une conversation que le comte de Hardenberg, grand-chancelier, a eue avec notre ministre. Il lui a dit que, comme la Westpha-

lie, la Bavière, le Wurtemberg armaient, le roi, son maître, ferait de même, et qu'il aimait mieux périr avec gloire que comme l'électeur de Hesse. Puis il a repris en disant que cependant il ne doutait pas de l'amitié de l'Empereur des Français, etc., etc., etc. Mais le coup était porté, et ces propos, quoique jetés en l'air, ne sont pas sans conséquence.

18 Septembre. — Nous avons été à la revue aujourd'hui. Elle a duré trois heures. Il y avait dix-huit mille hommes effectifs. Le courrier que Madame-Mère a envoyé au Roi Louis est revenu ce matin. Le Roi lui avait écrit par cette voie et avait mis l'adresse : *Au Roi Louis*. Louis la lui a renvoyée non décachetée et a mis dessus : *Il n'y a pas ici de Roi Louis, mais bien Louis Bonaparte, comte de Saint-Leu*.

Au reste, le courrier a assuré qu'il avait trouvé le Roi mieux que jamais, que sa maison était très-bien montée. Il a acheté une terre dont le château doit être magnifique. Il s'occupe beaucoup de cette campagne. On dit qu'il l'embellit prodigieusement parce qu'il ne manque de rien, contrairement à ce qu'on avait voulu nous faire croire.

20 Septembre. — J'ai lu dans les gazettes que les fiançailles de la princesse Louise avec le prince de Hohenloe avaient eu lieu le 18, et que la fille aînée de la duchesse, Louise-Marie, était devenue coadjutrice de Marie de Oberstenfeld. J'avoue que la fiancée a manqué à toutes les convenances en ne me l'an-

nonçant pas. Je ne mérite pas de tels procédés, car il est impossible d'être meilleure que moi pour sa famille? Que de désagréments ne me suis-je pas déjà attirés par amour pour elle?

25 *Septembre* — Le Roi a reçu des nouvelles de Paris. On dit qu'il y a de la brouille dans le ménage, que l'Impératrice est très-jalouse. C'est le cardinal Fesch qui l'a fait dire au Roi. L'Empereur est parti de Compiègne le 19 et l'Impératrice devait le suivre le 20.

1^{er} *Octobre*. — Nous avons eu chasse à courre ce matin. Ce soir le Roi donne une fête à Madame. Il est décidé que Madame partira dimanche. Nous l'accompagnerons jusqu'à Wabern, où nous coucherons, et lundi elle partira pour Marbourg. Pour elle nous restons à Cassel, ce qui me fait beaucoup de peine, car je n'aime ni le séjour ni le château de cette ville.

5 *Octobre*. — J'apprends à l'instant que la Reine de Naples vient à Paris.

6 *Octobre*. — Nous avons accompagné Madame-Mère jusqu'à Wabern, et là nous nous sommes quittés. Cette séparation m'a vivement peinée; à l'âge où elle est et dans le siècle où nous vivons il est bien difficile de prévoir le moment où l'on se reverra. Cette séparation m'a doublement coûté, car, pour moi, Madame-Mère était une société agréable. Elle

a beaucoup d'esprit et beaucoup de moyens. Étant presque continuellement seule et vis-à-vis de moi-même, je trouvais en elle une grande ressource. Puis le cœur d'une femme, parfois, a besoin de s'épancher dans celui d'une femme. Les hommes ne connaissent pas mille petites sensations, affections, que nous autres femmes comprenons si bien, surtout quand on vit comme moi dans une éternelle incertitude, dans une fluctuation d'idées continuelle. Il y a des moments alors où malgré tout on trouve un vide cruel en soi.

7 Octobre. — Nous apprenons nos rôles des *Étourdis*, que nous jouerons dans huit jours.

10 Octobre. — Nous avons été à la chasse à courre; nous ne pouvons encore rentrer en ville, les appartements n'étant point achevés.

14 Octobre. — Nous sommes rentrés en ville.

17 Octobre. — La comète a été très-belle aujourd'hui. Les astronomes prétendent que c'est elle qui nous procure ce temps chaud. Il fait aussi chaud qu'au mois d'août.

6 Novembre. — C'est aujourd'hui le jour de naissance de mon père. Puissé-je encore souvent célébrer ce jour !

15 Novembre. — Nous avons fêté comme à l'ordinaire la naissance du Roi.

24 *Novembre*- — Cette nuit, à minuit et demi, le Roi est venu me réveiller, en me disant que le feu était au château.

Je n'ai eu que le temps de passer une redingote, et c'est en pantoufles que je suis venue à pied, accompagnée du Roi, du général Hammerstein, aide de camp du jour, et de deux gardes-du-corps, depuis le château jusqu'à Bellevue, où demeure le grand-écuyer. Le Roi est retourné de suite au château; il a déployé, comme à son ordinaire, la bonté, la générosité, la grandeur d'âme et le calme de son caractère. Enfin, il a mieux aimé tout perdre que d'avoir à pleurer la mort d'un de ses sujets. Le Roi et moi nous avons sauvé mes diamants et notre argent, le reste a été plus ou moins abîmé, perdu, volé. La moitié du château a été la proie des flammes, l'autre du pillage. Enfin, on ne le reconnaît plus. Le feu a commencé dans les chambres du grand-maréchal, au-dessous de la chambre à coucher du Roi. Ce qu'il y a de fort extraordinaire, c'est que dix minutes avant que l'incendie ne se manifestât, l'adjudant supérieur du palais, un fumiste, le capitaine des gardes et plusieurs autres personnes chargées de faire leurs rondes toutes les nuits au château, avaient été dans cette même chambre. Bien plus, le grand-maréchal, se trouvant incommodé, voulut faire bassiner son lit. La femme qui en fut chargée ne trouva de braise nulle part; il fallut en aller chercher dans la cuisine, et dix minutes après, non-seulement tous les appartements du grand-maréchal étaient en feu, mais même ceux du Roi, qui heureusement, ne pou-

vant dormir et se sentant déjà asphyxié par la fumée, prit machinalement le cordon de sa sonnette pour sonner son valet de chambre. Dans l'intervalle, le danger devenait de seconde en seconde plus pressant. Le Roi, n'ayant pas la force de se lever, se laissa glisser de son lit, et c'est ainsi que le valet de chambre, en ouvrant la porte, le trouva à demi mort. L'air et de prompts secours lui firent reprendre ses sens en peu de minutes. En revenant à lui, sa première pensée fut d'aller appeler lui-même ses gardes-du-corps, croyant dans le premier moment que c'était une échauffourée pour l'assassiner, ainsi que moi. Après avoir donné les ordres les plus précis pour ne laisser entrer personne, le Roi alla lui-même tout seul au corps-de-garde du château et donna la même défense. Remonté chez lui, il réveilla son aide de camp de service. Il n'avait pas voulu l'éveiller de suite, ne se fiant pas extrêmement à lui (1). Après avoir donné tous ses ordres, il vint me trouver et m'emmena chez le grand-écuyer. Revenu au château, à cheval avec cinquante gardes-du-corps, il vit bien que ce n'était autre chose qu'un incendie. Le grand-maréchal a tout perdu ; il n'a pu se sauver que par une de ses fenêtres donnant au rez-de-chaussée, et enveloppé dans la redingote de son valet de chambre.

25 *Novembre*. — Je puis dire que je ne me suis

(1) Ce colonel, plus tard général Hammerstein, de service ce jour-là, trahit en effet le Roi en 1813.

pas effrayée une minute, et que je n'ai perdu ni mon calme ni mon sang-froid dans la terrible catastrophe d'hier. Je n'ai frémi qu'à l'idée du danger que le Roi a couru. Heureusement personne n'a péri. Ceux qui sont blessés le sont légèrement. Ainsi, de ce côté-là, nous pouvons remercier la Providence.

26 *Novembre*. — On fait tous les préparatifs, dans la maison du comte de Furtenstein, pour que nous puissions nous y loger.

3 *Décembre*. — Nous sommes allés coucher à la nouvelle maison ; elle est petite, mais c'est gentil.

5 *Décembre*. — J'ai reçu quantité de jolies choses de Madame-Mère et de mes belles-sœurs. J'ai été touchée de cette aimable attention ; il n'est rien de plus doux que d'être aimé des siens.

6 *Décembre*. — Le Roi a envoyé aujourd'hui un courrier à l'Empereur, pour lui exposer le triste état des choses présentes. Le Roi m'a communiqué la lettre qu'il lui a écrite à ce sujet ; elle est conçue en termes précis, véridiques et énergiques. Puisse l'Empereur ne jamais se repentir de ne pas vouloir croire à la fermentation qui existe dans tous les pays de la Confédération du Rhin !

8 *Décembre*. — Si j'étais superstitieuse, les rêves que je fais depuis la malheureuse nuit du 24 devraient bien m'inquiéter, car toutes les nuits je rêve

qu'oti assassine le Roi. On ne se fait pas d'idée des angoisses mortelles que cela me fait souffrir.

12 Décembre. — Pendant que nous étions à dîner, il est arrivé un courrier de Paris qui a apporté une lettre au Roi. Cette lettre contient des détails trop intéressants pour que je ne la transcrive pas. D'abord, l'Empereur s'exprime dans des termes très-amicaux sur le malheur que nous avons éprouvé dans la nuit du 24, puis il continue en ces termes : « L'affaire doit bientôt commencer. Combien pourrez-vous, dans ce cas, me donner de troupes ? Je désire aussi que vous me donniez le meilleur plan d'occupation pour m'emparer de la Silésie. Vous, mieux que personne, êtes à même de m'en donner, d'après les glorieux succès que vous avez eus dans ce pays, en 1806 et 1807. » Le premier article de sa lettre est écrit de la main de M. de Meneval, son secrétaire, et daté du 19 décembre.

Le Roi tient, dans ce moment-ci, un conseil secret, qui est composé du comte de Furtenstein, du grand-écuyer Morio, et du ministre de la guerre, comte de Höné.

13 Décembre. — Le grand-maréchal (1) a été destitué de sa place ; l'on a trouvé plusieurs dilapidations dans son administration. Il a eu la place de colonel-général de la garde.

(1) Wellingerode.

17 *Décembre.* — J'ai reçu presque tous les ministres étrangers. Ils ont été chargés de me féliciter d'avoir échappé aux dangers que j'ai courus dans la nuit du 24. Il n'y a eu que le ministre de Wurtemberg qui n'ait eu aucun ordre de sa Cour. Il est affligé pour moi de voir que ma famille fait toujours moins pour nous et pour moi que la famille Impériale, et je dirais même que tous les autres souverains.

18 *Décembre.* — Hier au soir, j'ai été agréablement surprise en recevant, dans trois caisses, les plus jolis ajustements possibles de l'Impératrice Marie-Louise. Cette attention me paraît bien aimable de sa part ; ce n'est pas la valeur des choses qui peut me flatter, mais l'attention, le souvenir, et cela me fait d'autant plus de plaisir qu'elle ne l'a pas fait sans la participation de l'Empereur.

19 *Décembre.* — Le Roi a reçu la réponse de l'Empereur à sa lettre du 6. Il paraît être fâché des représentations que le Roi lui fait, et prétend que si les peuples d'Allemagne ne lui sont point attachés, c'est la faute du Roi. Comme si le Roi pouvait faire quelque chose aux énormes contributions que ces pauvres peuples sont obligés de payer, et qui sont une des principales causes de leur mécontentement. Je le répète, puisse l'Empereur ne jamais se repentir de n'avoir pas écouté ces avis salutaires !

21 *Décembre.* — Je suis encore indisposée. Le Roi

vient de recevoir à l'instant le courrier qu'il avait envoyé à l'Empereur, le 13, avec les plans des camps d'occupation pour la Silésie. L'Empereur n'a pas gardé le courrier six heures de temps. Il lui écrit que si la guerre se fait, la Prusse sera pour nous et point contre nous ; que, par conséquent, cela détruit tous ses plans d'opérations ; il lui mande, de plus :

« Je crois que vous feriez mieux de faire commander par quelqu'autre les seize mille hommes que vous voulez donner au général Morio, auquel je ne crois pas de talent. Je crois qu'il serait un bon premier aide de camp, général commandant du génie, mais encore meilleur grand-maréchal. Le prince de Hesse ne peut l'être sous aucun titre, quoique je le croie un très-brave homme et fort attaché ; mais son nom doit vous empêcher de lui donner la garde de votre personne, en le nommant grand-maréchal. Toutes les Cours riraient d'une pareille nomination, et elle serait des plus impolitiques. Je vous dis tout ceci, quoique je n'aie point voix au chapitre ; mais c'est là le conseil et l'avis d'un homme sage. »

Le Roi m'a consultée, et je l'ai beaucoup engagé à faire, dans cette circonstance, simplement ce que disait l'Empereur.

Le Roi envoie un courrier à l'Empereur, en réponse à celui qu'il a reçu hier soir. M. Morio paraît ne pas désirer la place de grand-maréchal. Le Roi, en conséquence, a écrit à l'Empereur qu'il ignorait peut-

être que M. Morio était grand-écuyer depuis quinze mois, et qu'il en était très-content; que dès que l'Empereur ne voulait pas qu'il commandât les seize mille hommes de troupes, Morio ne lui demandait plus de commandement; que le prince de Hesse n'était pas celui de Gaëte, comme il paraissait le croire, mais le prince de Hesse-Philipstadt; que, de plus, il venait d'envoyer ses deux fils à Paris, pour les élever; qu'au reste, il ne ferait rien jusqu'à la réponse de l'Empereur.

24 *Décembre.* — Je viens d'avoir un effroi mortel. J'étais tranquillement à écrire dans mon cabinet, à une heure de l'après-dîner, quand tout à coup un affreux tumulte s'est fait entendre, et des cris : à l'assassin ! à l'assassin ! et j'ai vu entrer, de tous côtés, une foule de monde, de soldats, de militaires, dans notre maison.

J'ai cru, dans le premier moment, que le Roi avait été la victime de quelque scélérat. Ainsi, plus morte que vive, je me suis précipitée vers le salon de service, pour savoir si mes horribles conjectures étaient fondées. Heureusement que ces messieurs ont pu me tranquilliser sur le compte du Roi. Mais en même temps ils m'ont appris l'assassinat affreux du grand-écuyer. C'est un maréchal-ferrant qui a commis ce crime. Il le méditait depuis deux mois, et il attendait pour le consommer que mon grand-maitre, M. de Gilsa, se trouvât avec M. Morio. Il en voulait principalement à ce dernier. Le grand-écuyer consultait volontiers Gilsa sur tout ce qui a rapport aux che-

vaux, Gilsa étant réellement connaisseur. Mais s'étant plaint plusieurs fois que les chevaux du Roi se blessaient facilement, Gilsa crut en voir la raison dans la manière dont on les ferrait, et il le dit au grand-écuyer. Celui-ci le pria de s'informer s'il ne pourrait pas avoir un autre maréchal, sans pour cela renvoyer celui qu'on employait. Gilsa lui en recommanda un de Hanovre. Cela a tellement blessé l'amour-propre de cette bête féroce, qu'il a tramé cet indigne assassinat et a consommé son crime pendant que le grand-écuyer et Gilsa étaient aux écuries et qu'ils parlaient sur un nouveau cheval dont le grand-écuyer voulait faire l'acquisition. En tombant, le grand-écuyer dit : « Je suis un homme mort ; c'est Lepage qui m'a assassiné. » Le second coup de pistolet que ce forcené a tiré était destiné à M. de Gilsa. C'est un palefrenier qui l'a reçu ; mais une clef qu'il portait dans sa poche a amorti la balle. Enfin, l'on a encore trouvé deux pistolets sur lui, qui, à ce qu'il dit, étaient destinés pour lui-même, mais on ne lui a pas laissé le temps de s'en servir. Il vient d'être arrêté dans notre maison.

Je vais voir la pauvre femme, qui doit être dans un état effroyable.

Je reviens à l'instant de chez cette pauvre madame Morio. Il y a peu d'espoir pour son mari. Il paraît que l'épine du dos a été fracassée, car les jambes sont absolument paralysées.

25 *Décembre*. — Le grand-écuyer est au plus mal. L'on a fait venir deux habiles médecins de Göttingen.

madame Morio vient d'être transportée dans notre maison ; son désespoir est à son comble.

26 *Décembre*. — Le grand-écuyer est mort hier soir, à six heures. Je ne puis exprimer que faiblement ce que cet événement a eu d'affreux pour moi. Cette impression ne pourra s'effacer de longtemps. Il laisse sa femme grosse de trois mois, pour la première fois depuis quatre ans de mariage. Aussi étaient-ils, l'un et l'autre, au comble du bonheur. Voilà à quoi il tient, dans ce monde ; à un fil, au mouvement d'une arme plus rapide qu'un éclair.

On a rendu les derniers devoirs, aujourd'hui à midi, au grand-écuyer. L'on dit que la cérémonie a été fort belle.

Le discours que le ministre Siméon a prononcé pour cette occasion-là, est simple et beau.

CORRESPONDANCE

RELATIVE AU LIVRE XV.

« Les provinces hanovriennes cédées au Roi de Westphalie par le traité du 14 janvier dernier, contiennent, ainsi qu'il résulte d'un recensement fait en août dernier, une population de six cent neuf mille deux cent vingt-trois habitants.

Rapport
duo de Ca
à l'Empe
Paris, 16
cembre 181

« Votre Majesté s'étant réservé des territoires à son choix devant contenir une population de quinze mille âmes, le Roi en acquérait seulement cinq cent quatre-vingt-quatorze mille deux cent vingt-trois.

« Votre Majesté s'étant réservé les domaines jusqu'à concurrence de 4,559,000 fr., avait cédé le surplus au Roi. Le revenu de ce surplus était évalué par aperçu à 500 et quelques mille francs.

« A cette somme près, tout le revenu du Roi dans le Hanovre devait consister en contributions. Le mi-

nistère westphalien estimait qu'elles pourraient rendre 7,500,000 fr. C'était près de 12 fr. par tête d'habitant, et si l'on considère d'une part la situation du pays qui avait été sept ans sous la conquête ; d'autre part, qu'à l'exception de la principauté de Calenberg, les provinces cédées par le traité du 14 janvier étaient généralement les moins fertiles du Hanovre, et enfin que les domaines réservés ne devaient être passibles d'aucun impôt quelconque pendant dix ans, cette évaluation des contributions sur le pied de 12 fr. par tête n'est assurément pas trop faible.

« 1,000,000 devait être ajouté à la liste civile du Roi.

« Tels étaient les avantages résultant pour lui du traité du 14 janvier dernier.

« La population de son royaume était accrue de cinq cent quatre-vingt-quatorze mille âmes, les revenus de l'État de 500,000 fr. en domaines, de 7,500,000 fr. en contributions, le revenu personnel du Roi de 1,000,000 de fr.

« En retour de ces avantages, le Roi était obligé d'acquitter :

« 1° La dette du Hanovre ;

« 2° Les contributions encore dues par ce pays et les revenus arriérés ;

« 3° D'entretenir six mille hommes de troupes françaises en sus de celles de l'entretien desquelles il était précédemment chargé.

« Les anciennes provinces westphaliennes, divisées en huit départements, contenaient, d'après un recen-

sement fait en 1807, une population de un million neuf cent quarante-six mille trois cent quarante-trois âmes.

« Les domaines avaient été partagés par moitié entre Votre Majesté et le Roi. La part de Votre Majesté rendant annuellement 7,000,000, celle du Roi devait rendre une somme égale.

« Les contributions directes étaient de 15,000,000, les contributions indirectes de 10,000,000 environ, et, conséquemment, le revenu total ordinaire de 32,000,000.

« Les dépenses devant s'élever en 1810 à près de 35,000,000, un impôt extraordinaire de 2 pour cent des revenus, des ventes de couvents et des emprunts devaient couvrir le déficit.

« Ainsi, à la suite du traité du 14 janvier, le Roi devait avoir deux millions cinq cent quarante mille cinq cent soixante-seize sujets et un revenu ordinaire de 40,000,000 de francs.

« Sur ce revenu il devait acquitter :

« 1° L'intérêt de la dette hanovrienne, dont le montant m'est inconnu, mais qui ne doit pas être beaucoup au-dessous de 40,000,000 de capital ;

« 2° Les contributions arriérées du Hanovre qui n'ont pas été, que je sache, liquidées. Votre Majesté était disposée de se contenter de 6,000,000 pour cet objet ;

« 3° L'intérêt de la dette des anciennes provinces, intérêt qui est annuellement de 4,500,000 fr. ;

« 4° Sa quote-part des dettes encore indivises de

l'ancien électorat de Mayence, le traité du 14 janvier lui en ayant imposé l'obligation ;

« 5° Prélever pour sa liste civile 6,000,000 de fr. ;

« 6° Pourvoir à tous les frais de gouvernement et d'administration civile et militaire ;

« 7° Enfin entretenir sur le pied de guerre dix-huit mille cinq cents hommes de troupes françaises, dont six mille de cavalerie.

« Tels devaient être d'un côté les revenus du Roi, et de l'autre ses charges avant les réunions qui viennent de s'opérer.

« Par l'effet de ces réunions, le Roi perd des provinces nouvellement acquises :

« Le Lauenburg,

« Le pays de Hadeln,

« Le duché de Bremen,

« Le comté de Diepholz,

« La partie hanovrienne du comté de Hoya,

« Le cinquième de Lunebourg,

le tout contenant deux cent quatre-vingt-onze mille âmes, non compris les quinze mille que Votre Majesté s'étaient réservées.

« De ses anciennes provinces le Roi perd la presque totalité de celles qui formaient le département du Weser, savoir :

L'Osnabruck.	136,000 h.
De la seigneurie de Ravensberg. . . .	36,000
De la principauté de Minden.	46,000
La partie hessoise du comté de Hoya.	5,125
Le bailliage de Theddinghausen. . .	3,431
Le tout contenant.	<hr/> 226,556 h.

« Le Roi aura donc perdu en sujets cinq cent dix-huit mille. Il aura perdu en revenus :

« 1° Le produit présumé de la contribution dans la partie du Hanovre qu'il n'a plus, lequel, évalué comme ci-devant sur le pied de 12 francs par tête d'habitant, eût été de 3,540,000 fr.

« 2° Le produit des domaines non réservés ou du moins la majeure partie de ce produit, je le porterai seulement à 400,000 fr.;

« 3° Le produit de la contribution dans la partie réunie de ses anciennes provinces, en prenant le taux moyen de la contribution dans tout le royaume, ce produit devait être de 2,944,500 fr.;

« 4° Les domaines dans cette partie où il y en avait beaucoup. L'Osnabruck était rempli de riches abbayes et de couvents.

« Si même l'on suppose que les domaines ne soient pas en plus forte proportion dans les parties distraites du royaume que dans les autres, il n'y aurait pas d'exagération à admettre qu'elles en contiennent pour 800,000 fr.

« Les pertes du Roi, en revenus, sont donc de 7,684,500 fr.; au lieu de 40,000,000 ; il aura au plus 33,000,000.

« Dans cet état de choses il paraîtra juste à Votre Majesté que toutes les obligations que le Roi avaient contractées en conséquence de l'acquisition du Hanovre, savoir : l'obligation d'acquitter la dette hanovrienne, celle d'acquitter les contributions arriérées, et celle d'entretenir six mille hommes de plus

de troupes françaises, cessent entièrement d'être à sa charge.

« Le Roi, conservant une partie des provinces hanovriennes, il semblerait naturel qu'il acquittât proportionnellement la dette et les contributions arriérées ; mais ces provinces qu'il conserve ne font que lui compenser la perte de ses anciennes provinces.

« Elles sont plus que l'équivalent sous le rapport de la population, elles l'excèdent de soixante-seize mille âmes. Elles n'en seraient point l'équivalent complet sous le rapport du revenu, quand bien même il serait vrai, comme je l'ai supposé ci-dessus, que dans les provinces hanovriennes la contribution, source unique du revenu que le Roi peut en tirer, pût être portée à 12 fr. par tête d'habitant, et que dans le département du Weser, l'un des plus riches du royaume, et dont la presque totalité est réunie à l'Empire, les contributions ne fussent qu'à 13 fr. par tête d'individu, et le produit des domaines de 800,000 fr. seulement. Car, dans cette supposition, les provinces hanovriennes ne rendraient que 3,600,000 fr., tandis que les provinces réunies à l'Empire en rendraient 3,745,000.

« Mais je crois que cette supposition admet trop d'un côté, et de l'autre, trop peu.

« Le ministre de Westphalie assure que les provinces hanovriennes ne rendent guère que 3,000,000, ce qui me semble très-vraisemblable, le pays de Lunebourg étant un pays pauvre. On en peut juger par le rapport de la population au territoire. Elle y est, par mille carré, de neuf cents individus, tandis que

sur la même étendue, elle est de deux mille soixante-dix dans le département du Weser.

« Le même ministre affirme que ce département rendait au delà de 5,000,000 de fr., sans compter le produit des douanes.

« S'il en était ainsi, ce que je n'ai jusqu'à présent aucun moyen de vérifier, il en résulterait qu'aujourd'hui, le Roi de Westphalie aurait en revenus 30,000,000 de fr. seulement au lieu de 32,000,000, un seizième de moins qu'avant le traité du 14 janvier.

« Dans ce cas, Votre Majesté trouverait sûrement convenable, non-seulement de l'exonérer de toutes les obligations nouvelles imposées par ce traité, mais encore de restreindre celles qu'il avait antérieurement; en réduisant les douze mille cinq cents hommes qu'il devait entretenir. »

« J'ai l'honneur de présenter ci-joint à Votre Excellence, conformément à la demande dont Elle a bien voulu m'honorer par sa lettre qui ne m'est parvenue qu'hier à dix heures du soir :

M. de
chus au d
Cadore. 1
20 décem
1810.

« 1° Un état des pertes qu'éprouve le royaume de Westphalie, par l'abandon de presque la totalité du département du Weser, qui présente en même temps la valeur contributive présumée de la partie du Hanovre conservée à la Westphalie ;

« 2° Un deuxième état sur la population et sur le montant des contributions que produit la partie du Hanovre réunie à l'Empire français.

« Dans ce dernier état, je n'ai pas compris les

douanes ni les postes qui, avant le blocus, ont produit, savoir :

Les douanes. . . 1,080,000 fr.

Les postes. . . . 200,000 fr.

dont, d'après la situation des bureaux, au moins neuf dixièmes doivent être calculés pour la partie réunie à la France.

« J'ai développé dans deux Mémoires remis à M. le comte Defermon, les causes pour lesquelles les revenus de la partie du Hanovre conservée à la Westphalie ne peuvent pas être portés plus haut que je les ai calculés. Elles dérivent en partie de la stérilité du sol, puisque la majeure partie du sol ne consiste qu'en bruyères et en landes, en partie de l'épuisement total de ce pays et d'autres raisons fondées sur les circonstances et les localités.

« Au reste, je dois observer encore que tous les domaines, les forêts et même beaucoup de droits non domaniaux ont été compris dans la résidence impériale.

« Il résulte des deux états sous les yeux de Votre Excellence, que même en admettant pour principe que la Westphalie doit trouver dans la partie du Hanovre qui lui reste conservée, un dédommagement pour le département du Weser réuni à la France, il résulte pour le royaume une perte en revenus de 1,796,823 fr. 54 c., sans compter tout le Hanovre qui, d'après la volonté de S. M. l'Empereur et Roi, lui avait été réuni par le traité du 14 janvier dernier. »

« M. Bacher m'a remis avant-hier la dépêche que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 14 pour m'annoncer la réunion à l'Empire des villes anséatiques et de quelques parties de la province de Hanovre et du royaume de Westphalie. M. Bacher ne s'est arrêté chez moi que pendant quelques instants, il a continué sa route par Hanovre et Bremen.

M. Reinh
au duc de
dore, Cassel,
décembre 18

« Le gouvernement westphalien était déjà prévenu de cet important événement par deux courriers qu'il avait reçus dans la journée du 19. MM. de Wintzingerode et de Malchus avaient transmis les communications qui leur avaient été faites par Votre Excellence.

« J'ai donné, Monseigneur, à M. le comte de Furtenstein, connaissance verbale de tout le contenu de la dépêche de Votre Excellence, et je lui ai remis une copie littérale des deux paragraphes dont l'un désigne les différentes parties de la Westphalie et du Hanovre qui doivent être réunies à l'Empire, et dont l'autre me charge de déclarer que S. M. Imp. est disposée à entrer en [arrangement avec le Roi sur toutes les modifications que le nouvel état de choses est dans le cas d'apporter aux clauses du traité du mois de janvier.

« M. de Furtenstein m'a répondu que le Roi, sans croire avoir mérité le reproche d'avoir manqué à ses engagements, se soumettrait avec résignation à tout ce que S. M. I. jugerait nécessaire pour le grand ensemble de ses conceptions politiques. Il m'a ajouté qu'il croyait que S. M., sans faire aucune demande, s'en remettrait entièrement à l'amitié et à la

sagesse de son auguste frère, quant aux arrangements et aux indemnités que ce nouvel état de choses rendrait nécessaires ou désirables. A cet égard, Monseigneur, j'ai fait sentir à ce ministre qu'il convenait que le Roi prît l'initiative en exprimant son vœu sur les modifications à apporter au traité du 14 janvier, et je l'ai assuré que je serais très-empressé de transmettre à Votre Excellence toutes les propositions que le gouvernement westphalien voudrait me communiquer.

« Hier matin, M. le comte de Wellingerode, grand-maréchal du palais, est parti pour Paris. La poste ordinaire qui portait le *Moniteur* du 15 n'est pas encore arrivée. On dit généralement dans le public que le Roi partira aussi pour Paris incessamment. Ce qui paraît vrai, c'est que M. le comte de Wellingerode est chargé d'en demander la permission.

« M. de Phull, grand-maître du Prince Royal de Wurtemberg, part ce soir pour Stuttgart. Comme il doit revenir ici, il faut en inférer que le séjour de S. A. R. à Cassel se prolongera.

« Je ne dois pas dissimuler à Votre Excellence que l'impression produite par les nouvelles d'hier et d'avant-hier, à la Cour et dans la ville, a été forte ; et qu'on a appris avec une sorte de consternation que la presque totalité du département du Weser, composant la partie la plus industrielle du royaume, allait être séparée. »

M. Reinhard
au duc de Ca-

« Depuis le départ du courrier que j'expédiai avant-hier au soir avec mes n^{os} 185 et 186, je n'ai

reçu de communication de la part de M. de Furtens-
tein qu'hier au soir où il m'a renvoyé sa note du 21
avec une lettre dont copie est ci-jointe. Après avoir
réfléchi sur ce que j'avais à faire dans cette position
délicate, j'ai pensé que c'était à moi à répondre à
cette note, et à vous la faire passer, Monseigneur,
avec ma réponse qui la déclarait inadmissible. Ce
matin on venait de transcrire ma note, lorsque j'ai
reçu du Roi une invitation de me rendre à son cabi-
net à deux heures et demie. Je reviens de chez S. M.
Le Roi sortait du conseil des ministres. Il m'a dit
qu'il se trouvait en ce moment dans un grand em-
barras, qu'il venait de lire dans le *Moniteur* que l'or-
ganisation provisoire des nouveaux départements
français devait commencer dès le 1^{er} janvier, qu'ainsi
il était à craindre qu'on ne vint déplacer les fonc-
tionnaires qu'il avait nommés et prendre possession
des pays désignés, sans qu'il lui fût possible de
donner à ce sujet les instructions nécessaires ou de
les dégager du serment de fidélité ; que jusqu'à ce
moment il avait cru qu'il était de sa dignité de faire
croire que tout ce qui se faisait actuellement était
concerté, que cependant il n'y avait ni cession, ni
aucun avis même de la part de S. M. l'Empereur ;
que sans doute, quand même il aurait quatre cent
mille hommes à ses ordres, il ne s'opposerait jamais
à ce qu'il plairait de faire à son auguste frère qu'il
aimait et dont il était aimé, ni à ce qui conviendrait
aux vues politiques de S. M. I. concernant la
France, à laquelle il appartenait ; mais qu'en se rési-
gnant tout à fait, il lui était néanmoins impossible de

dore. Cas
décembre

donner son consentement sans traité et sans indemnité ; qu'à la vérité les pays désignés étaient déjà occupés par les troupes françaises, mais que si, sans traité et sans indemnité, ils devaient être séparés de la Westphalie, il ne lui restait qu'à se rendre à Paris et à se mettre à la disposition de S. M. I.; que, comme Prince Français, il aurait un état plus heureux que comme Roi, n'ayant aucune sûreté des événements du lendemain, ignorant si les maximes qu'il suivait dans le gouvernement de son royaume, si les efforts qu'il faisait pour créer un esprit national dans la Westphalie étaient d'accord avec les vues de S. M. I., si les mêmes raisons qui lui faisaient aujourd'hui enlever le département du Weser ne lui enlèveraient pas, demain, Magdebourg, ou peut-être la Westphalie entière ; que, dans cette perplexité, il avait résolu d'envoyer le comte de Bulow à Paris, pour prendre les ordres de Sa Majesté Impériale, pour traiter et pour conclure, et qu'il me priait d'en prévenir mon gouvernement.

« Il m'a paru, Monseigneur, que pour entrer en matière, de mon côté, il convenait de commencer par la Note de M. de Furtenstein. Le Roi m'a demandé si je ne l'avais pas encore envoyée ? J'ai répondu qu'espérant que mes raisons la feraient modifier, je l'avais rendue à M. de Furtenstein, qui ne me l'avait adressée pour la seconde fois qu'hier au soir ; que je priais Sa Majesté de considérer que cette Note ne l'avancait pas vis-à-vis de mon gouvernement, puisque mes instructions me mettaient en mesure et m'imposaient l'obligation d'y répondre, et je

lui ai dit toute la réponse que j'allais adresser à son ministre. Le Roi m'a demandé de ne point envoyer cette réponse à M. de Furtenstein. Je l'ai prié, à mon tour, de ne point me faire adresser sa Note. — « Je ne le puis plus, me dit Sa Majesté, puisque je l'ai déjà envoyée à l'Empereur. Mais si vous me dites que la Westphalie n'a point tenu ses engagements, je répondrai qu'elle les a tenus tous. » Il en naîtrait, ai-je dit, une discussion qui pourrait aggraver, et, en dernière analyse, Votre Majesté doit tout à Sa Majesté l'Empereur, et Elle tient tout de lui.

« Le Roi, Monseigneur, est convenu de ce principe, et, en effet, pendant toute la conversation, c'est de ce principe qu'il est parti; mais, a-t-il ajouté, même ce qui a été donné ne peut pas toujours être repris, ni de toutes les manières. Dès que nous ne raisonnons pas dans le système exclusif de la force, nous nous verrons toujours ramenés à la nécessité d'un consentement réciproque et à la convenance des indemnités.

« Il ne m'a pas été possible de faire sortir le Roi de cette ligne, ni d'espérer qu'il donnerait son consentement sans traité préalable. Je lui ai fait remarquer que les arrangements à prendre pour les modifications du traité du 14 janvier conduiraient à un traité, et qu'ainsi les formes auxquelles on attachait tant d'importance, pourraient être sauvées. C'est aussi, a-t-il dit, l'objet de la mission de M. de Bulow.

« Du reste, Monseigneur, si jamais le Roi m'a donné occasion d'admirer la justesse de son esprit, son tact exquis pour les convenances, et de rendre

justice à la noblesse de ses sentiments, c'est dans cette conversation. Tout ce qu'il disait était en harmonie avec le point d'où il partait. Comme Roi, comme Français, comme Frère de Sa Majesté Impériale, il savait accorder entre eux, avec un discernement extraordinaire, tous les droits et tous les devoirs qui lui semblaient résulter de ces différents rapports. J'ose dire que cette justesse d'esprit est dans son cœur, qui, avant tout, cherche l'approbation de Sa Majesté Impériale et qui semble la mériter. Son refrain était : « Que l'Empereur me dise ce qu'il veut, et je me conformerai à toutes ses volontés. »

« M. de Bulow, après mon retour, est venu m'annoncer son départ. Il m'a dit qu'il avait tout employé pour n'être point chargé de cette mission ; qu'il croyait avoir quelques talents pour l'administration, mais que jamais il n'avait été diplomate. Je ne lui ai point dissimulé que je croyais sa mission très-difficile, et je lui ai indiqué le point d'où je croyais qu'il faudrait partir. Attachez-vous, lui ai-je dit, aux modifications du traité du 14 janvier, et voyez ensuite ce que vous pourrez obtenir au delà. Le Roi, Monseigneur, avait paru me demander mon avis sur le voyage de M. de Bulow. Mais, d'après la manière dont la discussion, bien malgré moi, s'est entamée ici, je prévoyais par combien de détours il aurait fallu arriver au commencement que m'indiquaient mes instructions. Ainsi, sans approuver la mission de M. de Bulow, sans même la croire utile, je n'ai point voulu, en m'y opposant, me charger du reproche d'avoir contrarié une mesure sur laquelle,

depuis plusieurs jours, le Roi avait fondé ses espérances.

« Ce que dans ma dernière dépêche et dans celle-ci j'ai dit à Votre Excellence sur le projet du voyage du Roi, l'engagera peut-être à me faire parvenir ses ordres à ce sujet. Il paraît que Sa Majesté est résolue de se rendre à Paris dans le cas où sans traité et sans des explications ultérieures de Sa Majesté Impériale, les provinces désignées seraient séparées de la Westphalie. J'ai dit au Roi que tout annonçait que, dans un ou deux mois, il n'y aurait aucun changement ni dans les provinces, ni dans les choses ; que quand les préfets seraient nommés, il s'écoulerait toujours quelque temps avant qu'ils se rendissent à leur poste, et que, d'ici là, le Roi se trouverait sûrement en mesure de prendre la détermination la plus sage et la plus conforme aux vues de Sa Majesté l'Empereur.

« Je remets cette dépêche au courrier qui précède M. de Bulow. Comme il n'ira jamais assez vite au gré du Roi, j'ai fait moi-même à Sa Majesté l'observation qu'il faudrait un courrier habitué pour le devancer, et celui sur lequel je puis compter est en ce moment à Mayence.

« Le bal de M. de Furtenstein a été brillant et animé, mais le Roi n'y a point assisté. »

« Mon Frère, je vous remercie de ce que vous me dites pour la nouvelle année. Je souhaite que vous ayez l'espérance, cette année, d'avoir un garçon. C'est le meilleur souhait que je puisse vous faire. »

L'Emp
au Roi Jérôme
Paris, 1^{er}
juin 1811.

La Reine Ca-
serine au Roi
de Wurtemberg.
Stuttgart, janvier
1811.

« Mon très-cher père, je ne puis assez vous remercier de la bonté que vous avez de permettre que mon frère prolonge son séjour ici; ce m'est une bien grande consolation, surtout en ce moment, où l'affaire du duc Louis m'a réduite au désespoir. J'ai appris toute cette fâcheuse histoire par un courrier que le prince Adam m'a envoyé de Varsovie; le duc m'écrit également et me fait la relation détaillée de son arrestation; je l'envoie à la duchesse, qui sans doute, vous en fera part. Je ne doute nullement, mon très-cher père, que ma pauvre tante Emmy ne trouve en vous toutes les consolations de l'amitié; vous ne sauriez rien faire pour elle que vous ne le fassiez pour moi, dans le sens que mon cœur vous en remercie mille et mille fois, et que je joins une reconnaissance de plus à toutes celles que je vous dois.

« Que d'inquiétude vous devez éprouver à la fois? A peine ce pauvre petit Fritz était-il rétabli, que ce malheureux coup est venu vous accabler. Que je voudrais du moins vous faire comprendre, mon cher père, combien je sens toutes vos peines; mon cœur en est déchiré, il voudrait vous offrir, pour consolation, toute la tendresse dont mon âme est susceptible.

« Le Roi a pris beaucoup de part à ce qui vous arrive, et il est bien décidé à faire pour mon oncle tout ce qui pourrait lui être utile, surtout puisque mon oncle s'est adressé à lui; mais il faut d'abord que nous sachions ce que l'on pourrait faire. Je crois, mon cher père, que vous ne laisserez ce soin à personne, et je ne doute pas que vous n'ayez déjà ac-

cordé à ma tante et à mon oncle tout ce qui a pu dépendre de vous. J'en attends la nouvelle avec impatience. »

« Sire, je m'empresse de faire part à Votre Majesté d'un fait très-important.

Le Roi Jérôme
à l'Empereur
Cassel, 16
juin 1814.

« Dans une audience particulière, un homme qui jouit dans mes États d'une assez grande considération, tant par les emplois qu'il a remplis et ceux qu'il occupe encore, que par sa fortune, son nom et son esprit, m'a dit :

« Qu'il existait un moyen de réprimer les usurpations de la France par une ligue entre les cabinets, « qui se garantiraient réciproquement l'intégrité de leurs possessions, et que si je voulais le charger « secrètement d'agir pour le compte de la Westphalie, il était certain que la chose réussirait, me donnant à entendre que cette ligue était déjà formée « et qu'il n'était plus question que d'y faire accéder un Prince tel que moi, qui donnerait le plus bel « exemple de dévouement à ses peuples. J'avoue « que, dans mon premier mouvement d'indignation, « j'ai été prêt à éclater contre celui qui osait me méconnaître au point d'avoir la hardiesse de me faire « une proposition aussi déshonorante; mais jugeant « bientôt qu'il serait très-important, dans une circonstance aussi nouvelle, de me contenir pour pénétrer plus avant dans cette trame mystérieuse, j'ai « rappelé toute ma raison et lui ai observé, avec une « froideur apparente, que ce projet ne me semblait

« point présenter des chances suffisantes de succès ;
« que le génie et les vastes moyens de l'Empereur
« avaient déjà triomphé des ligues les plus fortes, et
« que, vraisemblablement, une coalition de *puissances secondaires* ne lui opposerait pas de plus grands
« obstacles à vaincre ; que, d'ailleurs, Frère de l'Empereur et Français moi-même, il m'était difficile de
« me ranger avec honneur dans un parti dirigé contre lui et la France, et que cette première fausse
« démarche de ma part serait loin de donner une
« opinion favorable aux Princes avec lesquels je me
« lierais, et par là une garantie suffisante de ma sincère coopération. »

« Il m'a répliqué, sur ce dernier point, que ma qualité de Roi, surtout ayant été aussi maltraité, ne me laissait plus de patrie que celle de mes peuples, dont je servirais les intérêts et la cause, et auxquels devaient céder tous les liens de famille ; que, quant au premier point, la réussite était plus *dans les termes du possible que je ne paraissais le croire*, puisque des puissances de *première ligne* s'en mêleraient.

« Voyant que, dans le cours de cette pénible conversation, il ne me donnait pas les détails que je désirais (peut-être parce qu'il s'était aperçu de mon premier mouvement d'indignation), et ne voulant pas le presser, je le congédiai, ne lui laissant voir que de l'irrésolution.

« Maintenant, je vous prie de m'indiquer la conduite que je dois tenir ; mais, je le répète à Votre

Majesté, il y a quelque chose sur le tapis. Elle peut dans toutes les circonstances, mais particulièrement dans celles difficiles, compter non-seulement sur moi (je serais humilié si j'en étais encore à l'en convaincre), mais sur toutes mes troupes, qui, je suis certain, sont dévouées. J'attends avec impatience la réponse de Votre Majesté, et la prie, jusqu'à ce que cela soit absolument nécessaire, de me permettre de lui taire le nom de cet indigne et infidèle sujet. Il ne peut m'échapper ; ses biens et sa famille m'en répondent ; d'ailleurs, je le fais surveiller exactement. »

« Mon Frère, je reçois votre lettre du 16. Je vous remercie de la nouvelle que vous me donnez. Le caractère de l'individu doit vous faire connaître si cette confiance est l'écho de propos vagues comme il y en a tant, ce qui, dès lors, paraîtrait un piège qu'on vous aurait tendu, ou si elle est la conséquence d'un plan auquel on travaillerait.

L'Emp
au Roi Jér
Paris, 21
vier 1811.

« En général, ce n'est pas la première fois que je sais, par Berlin et par d'autres villes d'Allemagne, qu'on croit que vous suivez une autre direction que celle que je vous donne, ce qui a l'inconvénient de nuire à votre crédit et à vos affaires. »

« Sire, les capitaux et domaines particuliers que je possède dans la partie de l'ancienne Westphalie, que Votre Majesté réunit à la France, s'élèvent, par approximation, à la somme de 1,474,608 francs. La perception de mes revenus pouvant être, par l'ef-

Le Roi Jér
à l'Emp
Cassel, 1
vrier 1811

fet de cette réunion, assujettie parfois à des difficultés que je désire prévenir, j'ai l'honneur de proposer à Votre Majesté, comme mesure convenable, de recevoir lesdits capitaux et domaines au *prorata* de leur valeur, en compensation effective des 1,500,000 fr., que je dois au domaine extraordinaire de Votre Majesté, en à-compte desquels je viens de faire à Paris un premier versement de 100,000 francs.

« Si Votre Majesté daigne approuver ce projet de compensation, qui me paraît offrir des avantages réciproques, j'en ferai traiter de suite avec l'intendant de son domaine extraordinaire. »

Le duc de Ca-
e à M. Ren-
d. Paris, 11
rier 1811.

« J'ai reçu et mis sous les yeux de l'Empereur vos deux dépêches n^{os} 192 et 193.

« L'attention de Sa Majesté s'est principalement portée sur la dernière, dans laquelle vous rendez compte des innovations qui ont eu lieu dans le cérémonial de la Cour de Westphalie, à l'occasion du dernier bal paré de la Cour. Sa Majesté ne voit point d'objection à ce que les femmes se tiennent debout lorsque le Roi danse; mais Elle pense qu'en général un Roi ne doit pas danser, si ce n'est en très-petit comité. »

L'Empereur
Roi Jérôme.
ris, 18 mars
11.

« Mon Frère, je désire augmenter la garnison de Dantzig d'un régiment westphalien de trois bataillons, ayant sous les armes deux mille quatre cents hommes. Il faut que le colonel et ses officiers soient des gens très-sûrs. J'ai dans ce moment, à Dantzig, deux mille Saxons, quatre mille Polonais et deux

mille Français. Je désire y envoyer deux mille quatre cents Westphaliens; ils seront payés et entretenus par votre trésor, mais nourris par moi. Je vous prie de me faire connaître de quel régiment vous pouvez disposer. Il ne faut ni le meilleur ni le pire. Réunissez-le du côté de Magdebourg, de manière qu'on ne puisse se douter de rien; aussitôt qu'il sera réuni, mettez-le à la disposition du prince d'Eckmühl, qui lui donnera des ordres. Ces dispositions ne supposent pas la guerre, mais l'importance de Dantzig est pour moi sans mesure, les choses ne sont pas assez tranquilles dans ce moment. D'ailleurs, les Anglais doivent envoyer une grande escadre dans la Baltique. Cette considération justifie assez ma prévoyance. »

« Je n'ai reçu que le 11, timbrées de Francfort, les deux dépêches que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 28 février. En vertu de l'une, j'ai demandé à M. le comte de Furtenstein la révocation de l'ordre donné par le Roi de ne rien ordonnancer sur le service de 1811, jusqu'à l'issue de la négociation actuellement ouverte à Paris. Ce ministre m'a donné l'assurance positive que les ordres seraient donnés pour continuer les paiements pour les troupes françaises, comme par le passé. Il a ajouté qu'il croyait que M. de Bulow, de son côté, avait écrit dans le sens de cette dépêche.

M. Rei
au duc d
dore. Cass
mars 1811

« En vertu de la seconde, j'ai demandé l'arrestation du sieur Zimmermann à Brunswick, et la communication du résultat de son interrogatoire. J'ai appris hier de M. le ministre de la justice que cette

arrestation avait eu lieu, et j'attends les communications ultérieures qui me sont déjà annoncées pour en rendre un compte précis à Votre Excellence.

« Votre Excellence trouvera le résumé ci-joint ; les renseignements nouveaux qui m'ont été fournis par le ministre des finances, concernant les mesures prises en Westphalie, pour l'exécution des lois contre le commerce britannique.

« J'ai également l'honneur de lui adresser le tableau des mouvements de l'armée westphalienne pendant le mois de février.

« Ce tableau présente, depuis le dernier, une augmentation de plus de six mille hommes. Toute la conscription de la Westphalie et du Hanovre a été employée à remplir les cadres des régiments en Espagne. Il y a, de plus, un second régiment de cuirassiers. Dans le tableau, à la vérité, tous les régiments sont portés au complet ; cela peut n'être pas entièrement exact ; mais d'après tous les renseignements que j'ai, la différence sera de fort peu de chose. Le Roi veut avoir plus de troupes que son contingent de vingt-cinq mille hommes, sans porter en compte les douze mille cinq cents Français qui lui donneraient en quelque sorte le droit de n'en entretenir qu'autant. Sa Majesté m'a dit, dernièrement, qu'après les communications que j'avais faites à ce sujet, Elle en avait écrit directement à Sa Majesté Impériale, qui avait approuvé toutes les considérations qu'Elle lui avait soumises. J'ai répondu que sans doute Sa Majesté l'Empereur voulait avant tout que les troupes françaises fussent entretenues, et

qu'ensuite le Roi était libre d'entretenir une armée aussi forte que ses finances le permettaient. Du reste, la mesure des semestres dure encore et diminue en partie les dépenses. Les troupes sont belles. Les conscrits ont une facilité étonnante pour se former. Néanmoins, je supplie Votre Excellence de croire que si l'armée est composée de trente mille hommes au lieu de quinze mille, ce n'est ni ma faute, ni mon mérite. Je puis dire que j'ai prêché mes instructions.

« Un nouveau courrier de M. de Bulow, arrivé hier, a, d'après ce que m'a dit M. le comte de Furtenstein, détruit de nouveau l'espérance de conserver la ville de Lunebourg. On cherche et l'on trouve beaucoup de difficultés à placer ailleurs les forçats détenus jusqu'à présent dans la citadelle de Magdebourg; qui doit être mise à la disposition de Mgr le prince d'Eckmühl. M. de Furtenstein m'a parlé avec consternation d'un impôt de 30 pour cent, mis à Brême, sur les toiles exportées de la Westphalie. Il paraît cependant, d'après ce que j'ai appris d'un autre côté, qu'il y a quelque malentendu. »

« Sire, j'avais reçu hier soir un rapport d'un de mes officiers de gendarmerie stationnés sur l'Elbe, concernant un rassemblement de troupes prussiennes sur les bords de ce fleuve; comme j'y ajoutais peu de foi, je me suis contenté de l'envoyer à mon ministre des finances, avec ordre de le communiquer au duc de Cadore. Depuis j'en ai reçu deux autres qui confirment ce que j'avais appris par l'officier de gendarmerie, et qui, de plus, assurent que l'on fait

Le Roi J
à l'Emp
Cassel, 1^{re}
1811, à
heure du 1

emballer à la cour les effets précieux afin de pouvoir quitter Berlin. Quoique je ne puisse m'imaginer qu'une chose aussi importante ne soit point encore parvenue à la connaissance de Votre Majesté, je crois cependant de mon devoir de lui en rendre compte, espérant bien qu'en cas de guerre elle se ressouviendra qu'à vingt-six ans on a besoin de gloire.

« Je répète à Votre Majesté que quarante jours après qu'Elle m'aura fait connaître ses intentions, je mettrai en campagne vingt mille hommes de mes troupes, dont deux mille cinq cents de cavalerie et vingt-quatre bouches à feu attelées avec leur train; mais je n'ai ni poudre ni munitions.

« Un fait bien certain, Sire, c'est que jamais, même du temps de la révolte, les esprits n'ont été aussi inquiets et agités qu'ils le sont en ce moment, et que depuis les bords du Danube jusqu'à ceux de la Baltique, ces différents peuples allemands, si divisés entre eux, se réunissent tous aujourd'hui et semblent avoir oublié leurs anciennes haines particulières pour ne plus se souvenir que de leurs désastres à venger. Votre Majesté connaît l'Allemand, il est patient et soumis, mais déjà ces traits distinctifs de son caractère se sont étrangement altérés, et il est à craindre qu'un excès de malheur ne lui donne une énergie d'autant plus dangereuse qu'elle serait unanime.

« Cependant je crois pouvoir compter sur mon armée, composée en entier de nouveaux soldats qui n'ont servi sous aucun autre prince, elle n'a pour chef que des officiers qui ont donné des preuves de

dévouement, et des Français dont la foi ne peut être suspecte. Je l'offre donc avec confiance à Votre Majesté, heureux si Elle me permet de lui prouver, en la conduisant sous ma direction, mon zèle pour ses intérêts et mon attachement inviolable. »

« Monsieur mon frère, hier 19, à sept heures après-midi, l'Impératrice me fit demander de descendre chez elle. Je la trouvai sur sa chaise longue, commençant à sentir les premières douleurs. Elle se coucha à huit heures, et depuis ce moment jusqu'à six heures du matin, elle a eu des douleurs assez vives, mais qui n'avançaient en rien sa délivrance, parce que c'étaient des douleurs de reins. — Les gens de l'art pensèrent que cette délivrance pouvait tarder vingt-quatre heures, ce qui me fit renvoyer toute la Cour et dire au Sénat, au Corps municipal et au chapitre de Paris, qui étaient assemblés, qu'ils pouvaient se retirer. Ce matin, à huit heures, l'accoucheur entra chez moi fort effaré ; me fit connaître que l'enfant se présentait par le côté, que l'accouchement serait difficile et qu'il y aurait le plus grand danger pour la vie de l'enfant. L'Impératrice, fort affaiblie par les douleurs qu'elle avait essuyées, montra jusqu'à la fin le courage dont elle avait donné tant de preuves, et à neuf heures, la Faculté ayant déclaré qu'il n'y avait pas un moment à perdre, l'accouchement eut lieu dans les plus grandes angoisses, mais avec le plus grand succès. L'enfant se porte parfaitement bien. L'Impératrice est aussi bien que le comporte son état. Elle a déjà un peu dormi et

L'Emp
au Roi J
Paris, 20
1811.

pris quelque nourriture. Ce soir, à huit heures, l'enfant sera ondoyé. »

Le duc de
Dalberg au duc
Cadore. Pa-
ris, 21 mars
1811.

« Monsieur le comte de Bulow m'a fait lecture ce matin des ordres que lui transmet son souverain à l'égard des négociations qui doivent régler les intérêts du royaume de Westphalie.

« Sa dépêche m'a paru d'un contenu si extraordinaire, que je le priai de permettre que j'en prisse copie. Il s'y est refusé; mais ma mémoire, aidée d'une lecture répétée deux fois, me facilite les moyens d'en faire connaître à Votre Excellence tous les points.

« Le Roi dit à M. le comte de Bulow : Je reçois vos dépêches du 13, et la note verbale du duc de Dalberg, je pense que ce dernier a voulu se moquer de vous, et je cherche dans votre conduite ce qui peut l'avoir autorisé à prendre une pareille idée de vous.

« Il continue à dire, que pour faire un pareil traité, il n'avait pas cru nécessaire d'envoyer à Paris un ministre d'État, etc., etc.

« J'observe à ce sujet que S. M. le Roi de Westphalie ne paraît pas s'être fait rendre un compte exact de tout ce que j'ai dit à M. le comte de Bulow et que ce dernier m'assure avoir rendu fidèlement. En accueillant ses demandes et en lui communiquant avec franchise les ordres que Votre Excellence m'a transmis, il me paraît qu'on n'a pas jugé à Cassel, ni les formes des communications diplomatiques, ni les véritables intérêts de la Westphalie.

« M. le comte de Bulow n'a reçu de moi que *la note verbale* dont je transmets copie ci-jointe à Votre Excellence.

« Les instances de ce ministre et l'observation qu'il devait avoir une pièce quelconque qui fit connaître au Roi les dispositions de S. M. l'Empereur, m'avaient déterminé à lui donner l'extrait des ordres que Votre Excellence m'a donnés.

« Le Roi continue dans sa lettre à dire : Qu'il tenait, à la vérité, ses États de l'Empereur et qu'il ne l'oubliait pas ; mais qu'on prenait soin de le lui rappeler d'une manière pénible ; que, fidèle à ce qu'il avait promis, il ne s'opposerait à rien de ce que l'Empereur voudrait faire ; mais qu'il ne devait ni ne pouvait faire l'aveu d'avoir traité sur de telles bases.

« Que la Westphalie avait vingt-huit mille hommes effectifs, et qu'elle ne pouvait en renvoyer la moitié pour solder et entretenir douze mille cinq cents hommes de troupes étrangères ; que la place de Magdebourg était promise par traité ; que les généraux français agissaient dans la Westphalie comme en pays conquis, que toutes les villes étaient occupées, que les sujets westphaliens étaient arrêtés par la gendarmerie française et que les généraux frappaient des réquisitions comme en pays ennemi.

« Que si M. de Bulow ne pouvait obtenir d'autres bases, il avait à retourner ; et que lui, le Roi, ne voulait, ni ne pouvait, ni ne devait s'opposer à rien de ce que l'Empereur arrêterait à l'égard du Royaume.

« Cette dépêche m'a paru être l'expression d'un premier sentiment de précipitation de la part du Roi ou l'influence de faux conseils. J'ai demandé à M. le comte de Bulow si c'était son dernier mot : il m'a assuré n'avoir pas d'autres communications à me faire, qu'il en avait fait part hier à Votre Excellence, et que son embarras était extrême. Je l'ai pressé en discutant avec lui la position et les intérêts du Roi et de son pays ; j'ai calculé, la plume à la main, toute la situation financière du Royaume ; je lui ai rappelé les bases des administrations allemandes montées sur beaucoup d'économie et un grand ordre. Il est convenu avec moi que la Bavière, le Wurtemberg, le grand-duché de Bade existent avec de telles réductions ; mais qu'il était trop tard pour les faire dans ce moment ; que la dépense militaire ne pouvait être soutenue ainsi. Il lui a échappé : Nous marcherions si les entours du Roi sentaient qu'un petit royaume ne peut avoir ni le luxe, ni la représentation, ni la dépense d'un grand empire. Je ne voulais pas abuser de sa confiance, et je me suis borné à demander s'il croyait que des représentations serviraient à mieux éclairer le Roi. Il m'a dit que si j'étais à Cassel, je pourrais lui exposer ses véritables intérêts, empêcher que la flatterie de quelques hommes ne voile la vérité et lui faire voir la force des circonstances. D'un autre côté, ajouta-t-il, l'abus que font les généraux français de leur position, empêche toutes les dispositions et excite un mécontentement et un défaut de confiance absolu. Le Roi se sent compromis et négligé et se raidit contre les événements.

« J'ai pensé que dans cette situation de choses, et pour concilier les différents intérêts, M. le comte de Bulow, qui n'est plus autorisé, sur les bases prescrites dans mes instructions, pourrait, si S. M. l'Empereur l'autorisait, se rendre à Cassel et essayer à ramener la volonté du Roi, en se faisant appuyer par des directions données au ministre de France. On pourrait, si on le juge à propos, faire arrêter les bases, tel qu'il est de l'intérêt de la France qu'elles le soient.

« On ignorerait le départ de M. de Bulow et on attendrait la dernière détermination du Roi, qui serait transmise à la légation française à Cassel ou celle de Westphalie ici. »

« Sire, je reçois à l'instant un courrier que j'avais envoyé à Strasbourg, pour y attendre l'annonce télégraphique de l'accouchement de l'Impératrice, et dans la joie que je ressens de ce grand événement, je m'empresse d'adresser mes félicitations à Votre Majesté ; je la prie de les accueillir, ainsi que la vive expression des vœux sincères que j'ai faits pour sa constante prospérité et celle du Prince qui vient de naître.

Le Roi Je
me à l'Em
peur. Cassel
mars 1811.

« J'ose espérer, Sire, qu'au milieu de l'allégresse générale et de celle surtout qu'éprouve toute notre famille, elle daignera distinguer l'hommage de mes sentiments. Puissé-je être un jour assez heureux pour acquitter envers le fils la dette sacrée de la reconnaissance que j'ai contractée envers le père, qu'aucun malheur ni chagrin ne me feront oublier. »

La Reine de
Westphalie à
l'Empereur.
Breslau, 22 mars
1811.

« Sire, j'espère que Votre Majesté daignera agréer avec bonté mes félicitations sur l'heureux accouchement de Sa Majesté l'Impératrice, et particulièrement sur ce que le ciel a bien voulu lui accorder un Prince. Cet heureux enfant a de grandes obligations à remplir envers la destinée et les remplira toutes en marchant sur vos traces ; l'exemple de Votre Majesté en est un sûr garant. Puisse-t-il un jour mettre le comble à sa félicité, et puissiez-vous, Sire, fixer un instant d'attention sur le vœu d'un cœur qui vous est si entièrement dévoué. »

Le Roi Jérôme
l'Empereur.
Breslau, 23 mars
1811.

« Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté, en date du 18 mars, et je donne de suite les ordres nécessaires pour que mon premier régiment de ligne se rende à Magdebourg, où je le mettrai à la disposition du prince d'Eckmühl.

« Mes régiments n'étant que de trois bataillons, dont deux de guerre, je serai obligé de porter celui-ci, pour avoir le nombre d'hommes que désire Votre Majesté, à quatre bataillons, dont le quatrième, de dépôt, restera à Magdebourg pour le recrutement. Il arrivera à Dantzig avec deux mille cinq cents hommes. J'ai choisi de préférence mon premier régiment comme le plus instruit, afin que les conscrits qu'il devra recevoir dans cette nouvelle formation soient appuyés sur un meilleur noyau. Je vais faire aussi, sur-le-champ, rappeler ses semestriers, qui ne doivent rentrer qu'en mai.

« Si cependant Votre Majesté le désirait, il me serait plus agréable de lui donner une brigade ; cela

ferait quatre bataillons de guerre, ensemble de trois mille trois cent soixante-quatre hommes. Dans l'occasion, ils pourraient mieux agir, et j'évitais d'éveiller les soupçons auxquels cette nouvelle formation pourra donner lieu. En attendant la réponse de Votre Majesté, je dirige toujours le 1^{er} régiment sur Magdebourg. L'officier qui le commande est entièrement dévoué et Français.

« Je serai heureux, Sire, toutes les fois que Votre Majesté me fournira des occasions de lui donner des preuves de mon zèle et de mon inviolable attachement. »

« Mon frère, j'ai reçu votre lettre du 23 mars. J'accepte la brigade que vous m'offrez. Je préfère quatre bataillons de ceux déjà levés, à donner des inquiétudes en levant de nouveaux bataillons. »

L'Empereur
au Roi Jérôme,
Paris, 29 mars
1811.

« Sire, par le retour du comte de Bulow, j'ai reçu le traité et le projet de convention que Votre Majesté a arrêtés. Je ne ferai aucune réflexion ni sur l'un ni sur l'autre, et je les accepte, puisque Votre Majesté le désire ainsi, bien convaincu qu'Elle rendra justice aux motifs qui me déterminent, et que, lorsque les circonstances le permettront, son équité la portera à me dédommager de tout ce que je perds et des sacrifices que je fais.

Le Roi Jérôme
à l'Empereur.
Cassel, 8 avril
1811.

« Le comte de Bulow ayant toujours eu une conduite équivoque et venant d'être fortement compromis dans plusieurs affaires, je lui ai retiré le por-

tefeuille des finances, que j'ai donné au commandeur baron de Malchus, qui a déjà l'honneur d'être connu de Votre Majesté. Le comte de Bulow a reçu l'ordre de se rendre dans ses terres, jusqu'à la reddition définitive de ses comptes.

« Ma brigade d'infanterie est arrivée depuis hier 7, à Halberstadt, où elle attend les ordres du prince d'Eckmühl. Elle est commandée par le général Verdun, mon aide de camp, et forte de quatre mille quatre cents hommes, dont huit cents resteront aux bataillons de dépôt, de sorte qu'elle arrivera à Dantzig avec trois mille six cents hommes parfaitement armés, équipés, etc.

« Dans huit jours j'aurai à la disposition de Votre Majesté, si elle en a besoin, une division d'infanterie de huit mille combattants, avec douze pièces de canon parfaitement attelées et ne manquant de rien. Votre Majesté me trouvera toujours prêt, surtout dans les circonstances difficiles, à faire tout ce qui peut lui convenir, même à devancer ses désirs. »

J. Reinhard
duc de Ca-
ssel, 8
1811.

« M. de Bulow est revenu avant-hier à minuit. Le lendemain matin, il a eu avec le Roi une conversation de trois heures. Après la messe, le projet de convention dont il était porteur a été discuté dans un conseil des ministres et adopté. M. de Bulow l'a signé. M. le comte de Furtenstein m'avait dit hier qu'il se proposait d'expédier aujourd'hui, pour Paris, un courrier avec la convention signée, et un autre courrier demain, avec la ratification du Roi; mais ce matin il m'a appris que, pour porter les deux actes,

il n'enverrait qu'un seul courrier, qui partirait demain.

« M. de Bulow était venu me voir un instant, ce matin. Après les premières paroles, il a reçu un message de chez lui qui l'a obligé de rentrer. Lorsqu'il m'eut quitté, je suis allé à mon rendez-vous chez M. le comte de Furtenstein, de qui j'ai appris que le Roi était fort indisposé contre M. de Bulow et qu'on venait d'arrêter le sieur Hortsmann, celui des employés qui avait été avec lui pendant son séjour à Paris. Cet homme aussi s'est compromis par des lettres qu'on a interceptées. M. de Furtenstein m'en a cité quelques expressions, entre autres celle-ci : « Nos affaires de Berlin vont bien. » Il a ajouté que le sieur Hortsmann avait fait des aveux qui compromettaient M. de Bulow.

« P. S. — Le 9. Hier, M. de Bulow a reçu sa démission. M. de Malchus a été chargé du portefeuille. Plusieurs employés de sa comptabilité ont été arrêtés ; on leur a demandé les lettres que leur avait écrites le sieur Hortsmann. Le Roi, dans sa lettre, dit à M. de Bulow que, n'ayant plus la même confiance dans son attachement à sa personne, il le remercie de ses services. Il lui prescrit de se retirer dans ses terres dans le délai de deux jours, pour y travailler à rendre ses comptes. Cependant, comme Sa Majesté reconnaît que M. de Bulow lui a rendu quelquefois des services, Elle lui accorde une pension annuelle de 6,000 francs, et une année de ses appointements (60,000 fr.), à prendre sur le budget du ministère des finances.

« J'ai toujours eu, Monseigneur, la persuasion dans laquelle j'ai été confirmé par ceux qui ont connu intimement M. de Bulow, que cet ex-ministre était véritablement attaché au Roi. C'est la seule observation que je me permette aujourd'hui. Jusqu'à ce que j'aie de nouvelles données, il m'est impossible de changer ma manière de voir sur ce qui se passe dans ce moment-ci en Westphalie.

« J'apprends, Monseigneur, que le sieur Hortsman est en prison. Hier, on a conduit sa femme chez lui pour l'engager en sa présence, par des promesses et par des menaces, à faire des révélations contre M. de Bulow. Il a persisté à dire qu'il ne savait rien. Je sais de très-bonne part que, de tout ce qu'il a dit jusqu'à présent, rien n'a compromis M. de Bulow. Il paraît qu'il a donné, sur les passages suspects de ses lettres, des explications qui pourront suffire à des juges impartiaux. Les interrogatoires se font par M. de Bercagny et par un nommé Savagner, secrétaire-général de la préfecture.

« Ce n'est point M. de Bulow qui a signé la convention. Ce sera M. de Wintzingerode qui la signera. M. de Bulow, au conseil des ministres, avait fait quelques difficultés pour la signer, mais il avait été convenu qu'il la signerait; c'est ce que la démission qu'il a reçue a naturellement empêché.

« Les employés de la comptabilité de M. de Bulow n'ont point été arrêtés; ils ont seulement été interrogés à la police, après quoi on les a relâchés. M. Hortsman est au fort.

« J'ai voulu voir ce matin M. de Furtenstein; on

m'a dit qu'il était sorti. Probablement occupé de l'expédition de son courrier, il n'aura pu me recevoir. Je n'ai pu, en conséquence, lui faire une question confidentielle à laquelle il m'avait autorisé une fois pour toutes, savoir : si Sa Majesté Impériale avait été prévenue du changement important qui s'est opéré dans l'administration westphalienne?

« M. de Bulow part après-demain pour ses terres. »

« Mon frère, vous avez bien fait de ne pas envoyer vos deux pièces d'artillerie avec vos régiments, pour aller à Dantzig, puisque vous avez peu d'artillerie, mais il est nécessaire que vous formiez deux compagnies d'artillerie à l'instar des régiments français. (Vous fournirez les chevaux.) J'ordonne qu'on leur donne, à Dantzig, deux pièces avec les caissons. En général, cette méthode serait bonne à établir dans tous vos régiments. Une compagnie d'artillerie ayant ses caissons d'infanterie et d'artillerie, un caisson pour porter le pain et un pour la comptabilité, offre beaucoup d'avantages, car partout où va un régiment, on a besoin d'artillerie. Quant à l'artillerie qui vous manque pour cette organisation, vous n'avez qu'à m'en faire la demande, je vous la donnerai. »

L'Empe
au Roi Jér
Paris, 12
1811.

« Sire, comme mon but unique est de me rendre agréable à Votre Majesté, et que le plus sincère de mes désirs serait de lui être de quelque utilité, j'ai dirigé avec plaisir toutes mes vues vers la formation de l'armée westphalienne, et je pense avoir réussi

Le Roi Jér
à l'Emper
Cassel, 17
1811.

au delà même de mes espérances et de mes facultés. J'ai déjà eu l'honneur de mander à Votre Majesté qu'environ un mois après sa première réquisition, je pourrais présenter effectivement, sous les armes, deux divisions formant ensemble vingt mille hommes, dont deux mille cinq cents de cavalerie.

« Votre Majesté sait quelle est ma manière de voir à l'égard de la foi et du zèle de mes sujets, et que je ne m'abuse point sur leur caractère ; mais en marquant d'une manière certaine le point auquel doit s'arrêter ma confiance en eux, j'ai de même, sans être enthousiaste, su apprécier l'esprit de mon armée ; je la présente donc avec assurance. Elle est entièrement organisée à la française ; j'ai les officiers nécessaires pour la commander ; l'esprit de tous est excellent, et il n'y règne qu'un grand désir d'obtenir une place parmi les troupes qui se sont illustrées sous la direction suprême de Votre Majesté.

« Maintenant, Sire, pour prix de tous mes efforts, je ne demande à Votre Majesté qu'une grâce, qui est tout pour moi, et que je la supplie de ne pas me refuser, c'est de ne point morceler mon armée en la prenant régiment par régiment ; je puis avec joie lui donner une division entière, si cela est nécessaire, mais ce serait vouloir me priver de tout honneur et m'enlever le prix de mes soins que de mettre mes troupes dans l'impossibilité d'acquérir aucune réputation particulière.

« J'adresse cette prière à Votre Majesté, parce qu'il m'est revenu que le prince d'Eckmühl se proposait de demander mon premier régiment de cui-

rassiers pour l'incorporer à la division du général Brugnière. J'aurais par là le désagrément de plus de voir mes troupes passer, dans mes propres États, sous d'autres ordres que les miens. Votre Majesté sentira qu'un excès d'inconvenance rendrait cela impossible.

« J'ai ordonné que les deux régiments formant la brigade que j'ai fournie au prince d'Eckmühl fussent portés à trois bataillons de guerre. Cette nouvelle formation sera de suite achevée ; j'ai les hommes et les officiers nécessaires ; je puis même joindre à chacune de mes brigades l'artillerie qu'elle doit avoir, si Votre Majesté veut bien, comme Elle me l'a promis, me fournir les parties du matériel qui me manquent.

« Enfin, je pense que Votre Majesté sera satisfaite de la tenue, de l'équipement et de l'instruction de l'armée westphalienne dans tous ses détails. Je ne me flatte point, à cet égard, d'une espérance présomptueuse, mais j'ose insister sur ce point : à quoi tout cela me servirait, si Votre Majesté me laissait ravir le seul but que j'envie, qui est de pouvoir acquérir quelque gloire, et de tenter du moins de prouver que je ne suis indigne ni de son nom ni de ses bontés. »

« Les événements prennent ici la marche qu'il était aisé de prévoir. M. de Malchus débute par renverser les mesures de M. de Bulow. On dit que le Roi s'occupe à présent davantage des affaires. Cela est encore dans l'ordre, et il ne reste qu'à désirer que cela dure.

M. Reint
au duc de
dore. Cassel.
avril 1811.

« M. de Malchus réunit à son ministère la direction générale des contributions directes, dont il était chargé en dernier lieu, tandis que les contributions indirectes que M. de Bulow s'était réservées ont reçu un directeur-général particulier. La vente des couvents est définitivement suspendue; M. de Malchus espère trouver d'autres ressources. Au fond, cette suspension est nécessaire, puisque le décret donnait aux acheteurs la faculté de payer en papiers de l'État. Le cours de ces papiers était, en décembre dernier, entre 70 et 80, pour les obligations de 6 0/0, qui aujourd'hui ne sont qu'à 55. M. de Furtenstein m'a dit qu'on calculait à trente millions la vente des domaines qui s'était faite pendant le ministère de M. de Bulow. D'autres renseignements m'assurent que cette vente ne monte pas à dix. On a peut-être fait croire au Roi que telle eût été leur valeur réelle; mais M. de Bulow avait pris pour base des estimations faites par M. de Malchus lui-même, lorsque ces domaines appartenaient encore au gouvernement prussien, et aucune vente ne s'est faite au-dessous de ces estimations.

« Un autre changement prochain aura probablement lieu pour les monnaies. La refonte des monnaies et l'introduction complète du système monétaire français sont l'idée favorite de M. Pichon, qui prétend que la différence des monnaies hessoises aux monnaies françaises est de 7 0/0 au moins, et peut-être de 10, et qui explique ainsi la défaveur du change. Ceci n'est point vrai pour l'argent de convention; mais comme l'argent de convention a dis-

paru depuis longtemps en Westphalie, et qu'il n'est guère resté en circulation que la monnaie de billon, le calcul de M. Pichon est, sous ce rapport, moins exagéré. Cependant, presque pendant toute l'année 1810, la perte du change n'était que de 5 0/0, ce qui prouve que la défaveur actuelle a d'autres causes que les rapports de la valeur intrinsèque des monnaies. Quoi qu'il en soit, le changement projeté ne pourra avoir lieu que par la refonte et la dépréciation des monnaies courantes. Il en résultera, d'après M. Pichon, une annulation de sept ou huit millions au moins sur la totalité des monnaies courantes en Westphalie; et comme il est certain que le prix des choses ne baissera point en proportion de cette perte, on peut aisément prévoir l'embarras qui en résultera dans un pays où l'argent sort constamment et ne rentre pas. Tout le monde sait combien une pareille opération serait désirable; mais elle exige qu'on soit le maître du temps et des circonstances. Ce que la France a employé douze ans à exécuter, ne se réalisera pas dans six mois en Westphalie; et M. Pichon, administrateur, se trouvera probablement en contradiction avec M. Pichon théoricien. Ce que l'exécution d'un pareil projet, si elle avait lieu en ce moment, amènerait infailliblement, serait un papier-monnaie, et je croirais volontiers que cet objet est déjà entré dans ses combinaisons. On pourra créer une banque, mais comment en créera-t-on le premier élément, qui est la confiance?

« Il est probable que la réunion de la Caisse d'amortissement au Trésor aura lieu incessamment.

« Le premier terme du nouvel emprunt forcé a produit une rentrée de quatre millions. L'emprunt forcé, décrété par les États, avait été calculé à vingt millions; il en a produit dix. Le second, en conséquence, devait en produire dix autres; et comme il est payable en trois termes, il est rentré, par le premier, plus que la somme exigible. Mais comme les avantages sont en proportion de l'accélération du paiement, la presque totalité de ceux qui étaient en état de payer s'est libérée dès le premier terme. Pour les deux autres termes, il ne restera guère que des réclamations à juger et des exécutions à ordonner. Enfin, comme je l'ai déjà dit, cet argent devant être employé aux dépenses courantes, tandis que les États l'avaient destiné à l'acquittement de la dette contractée envers la France, il restera à pourvoir, si l'on peut, aux moyens de faire face aux échéances de celle-ci, lorsqu'elles arriveront.

« On accuse M. de Bulow d'avoir enflé à dessein les budgets de certaines parties de son administration, pour se ménager les moyens de donner des gratifications à ses employés favorisés. Voilà, par exemple, un procédé dont je croirais M. de Bulow assez capable. Reste à savoir si, comme on le prétend, il l'a poussé à l'excès.

« Cet ex-ministre, arrivé aux lieux de son exil, n'y a point trouvé le repos. Après avoir été gardé à vue pendant toute sa route, par des gendarmes, il a trouvé un piquet de gendarmerie établi par le général Bongars, à deux pas de son château.

« Ce général, que dans ma dernière dépêche j'a-

vais mal à propos oublié de nommer parmi les personnes influentes, et dont j'ai tracé quelques linéaments dans mon numéro 150, a été, par décret d'avant-hier, chargé de la direction de la haute police qui a été retirée à M. Siméon, et a obtenu le titre d'Excellence. »

« Sire, j'ai reçu la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, en date du 19. Je m'empresserai avec joie de me rendre à Paris, où j'arriverai du 20 au 25 du mois de mai. Je n'amènerai à ma suite que quatre personnes, savoir : mon ministre des relations extérieures, un aide de camp, un chambellan et un écuyer d'honneur. Je me trouve bien heureux de pouvoir aller présenter à Votre Majesté, ainsi qu'à l'Impératrice, dans une circonstance aussi agréable, mes hommages et l'assurance de mon entier dévouement.

« Des opérations de police, que je fais suivre avec soin, ajoutent chaque jour quelques renseignements aux projets dont j'ai entretenu Votre Majesté par ma lettre du 20 janvier dernier, et dont l'ouverture m'avait été faite, ainsi que je le lui ai dit, par un de mes sujets qui jouit de quelque considération par son nom et sa fortune. J'aurai dans quelques jours des données certaines à cet égard, et alors je m'empresserai de faire connaître à Votre Majesté le résultat. Jusqu'à ce moment, les apparences semblent charger fortement deux personnages importants dans le royaume. Du reste, je l'entretiendrai moi-même de tous ces différents objets, qui me paraissent de-

Le Roi Jérôme
à l'Empereur
Catherine II
27 avril 1811

voir être suivis avec adresse et circonspection. »

M. Reinhard
duc de Bas-
sano. Cassel, 27
avril 1811.

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence le tableau de l'armée westphalienne, pour le mois d'avril.

« Cette armée s'élève aujourd'hui à vingt-huit mille deux cent cinquante-huit hommes effectifs, y compris les onze cents hommes de troupes westphaliennes qui restent en Espagne, dont six cents à pied et cinq cents à cheval.

« Quoique, dans cet état d'exubérance, l'armée excède de plus de moitié le nombre de troupes que le gouvernement westphalien est, aux termes de ses engagements, tenu d'entretenir, il paraît cependant, d'après ce que M. le comte de Høne m'a dit hier, que l'intention du Roi est de l'augmenter encore. Le budget de la guerre pour l'année courante a été porté, il y a peu de jours, de quatorze millions, où il était, à dix-huit millions. Sa Majesté a répété à ceux qui lui faisaient quelques observations sur cet accroissement ultérieur, qu'Elle semait pour recueillir, et que lorsque Sa Majesté Impériale se trouverait dans le cas de lui demander des troupes, Elle ne verrait pas avec mécontentement que la Westphalie, par une sage prévoyance, se fût mise dans l'heureuse position d'aller au delà de ses strictes obligations.

« Son Excellence Monseigneur le prince d'Eckmühl avait fait insinuer ici, il y a trois semaines, que la Westphalie faisait une chose convenable, non-seulement en portant à quatre bataillons les régiments westphaliens qui sont en ce moment à Dantzig, mais

aussi en attachant à chacun de ces deux régiments deux pièces de canon avec tout ce qui est nécessaire à leur service. Il paraît que cette dernière demande avait été déclinée par le gouvernement westphalien, moins encore, à ce que j'apprends, par des considérations prises dans l'état de ses finances, que parce qu'on avait lieu d'être peu content de la manière dont cette insinuation avait été faite. Mais M. le comte de Hône m'a dit hier, qu'aussitôt que le Roi avait été informé, par Sa Majesté Impériale Elle-même, que ce double arrangement lui serait agréable, le Roi, malgré le surcroît de dépenses qui en résultait pour lui, s'était empressé de donner des ordres en conséquence.

« Quant à l'artillerie westphalienne, Monseigneur, quoiqu'en m'appuyant sur les assurances de M. le général Allix, j'aie été autorisé à annoncer, il y a huit mois, à votre prédécesseur, que vers le mois d'avril 1811, l'armée westphalienne aurait à sa disposition quarante ou cinquante pièces de canon, il s'en faut beaucoup que de si brillantes promesses aient été remplies. La création de tant de nouveaux corps, dont la dépense n'avait pas été calculée dans le budget de l'année dernière, a dû nécessairement nuire à l'artillerie, qui elle-même avait besoin de secours extraordinaires.

« Le matériel de l'artillerie westphalienne se compose, en ce moment, de quarante bouches à feu, de six obusiers de vingt-quatre, montés sur leurs affûts, et de neuf bouches à feu qui n'ont point encore d'affût.

« Ce sont principalement les chevaux de train qui manquent. A peine y en a-t-il quatre cents, en y comprenant les cent que le général Allix dit qu'il attend sous un mois. Enfin, quoique le général assure qu'au besoin l'armée westphalienne pourrait atteler six batteries de six bouches à feu, je crois que, dans l'état présent des choses, on ne pourrait guère compter qu'elle en attelât au-delà de quatre, et au plus cinq, en se servant de chevaux de paysans pour les caissons à munitions de réserve. »

L'Empereur
au Roi Jérôme.
Paris, 29 avril
1811.

« Mon Frère, je reçois votre lettre du 14, dans laquelle vous me faites connaître le départ de votre brigade pour Dantzic, ainsi que le bon état où elle est et le bon esprit qui l'anime. J'ai reçu cette nouvelle avec plaisir.

« Le baptême du Roi de Rome a lieu le 2 juin; arrangez-vous pour être à Paris à cette époque. Je serai bien aise de vous voir. Puisque la Reine va aux eaux, témoignez-lui mes regrets. Je souhaite que les eaux lui soient utiles et remplissent ce que vous désirez. »

Le Roi Jérôme
à l'Empereur.
Catherinenthal,
13 mai 1811.

« Sire, depuis quelque temps réside à Cassel un agent du prince d'Eckmühl, qui n'est accrédité auprès de moi par aucun titre, et dont sans doute la mission véritable est de surveiller tout ce qui se passe dans mes États et d'en rendre compte. Comme je ne crains pas la publicité de mes actions et des actes de mon gouvernement, et que toutes mes démarches n'ont pour but constant que d'être agréable à Votre Ma-

jesté, en suivant la ligne de ses intentions et en faisant tous les efforts possibles pour me rendre utile à l'établissement de ses vues politiques, je ne me suis point plaint à Elle de l'outrage sensible qui m'était fait par cette surveillance dirigée contre moi ; mais hier, cet agent, le général de brigade Barbanègre, s'est rendu chez mon ministre de la guerre et lui a lu une lettre du prince d'Eckmühl, par laquelle ce général menace de s'emparer de la ville de Magdebourg et de son territoire, si de suite je ne procède à en faire réparer les fortifications et à en approvisionner les magasins.

« Je ne puis croire, Sire, que Votre Majesté veuille me faire manifester ses intentions par ses généraux, et qu'Elle me livre à leur autorité. Je n'ai point mérité ce traitement ni la déconsidération dont il m'accablerait. Si les desseins politiques de Votre Majesté exigent la réunion de la Westphalie entière à l'Empire français, comme ses agents se plaisent à en faire courir le bruit, je ne demande qu'à être mis le premier et sans intermédiaire dans le secret de ses intentions, et bien persuadé qu'aucun mécontentement causé par ma conduite envers Elle ne provoquera ses résolutions, je me ferai un devoir d'y concourir moi-même. Je suis avant toutes choses Français et Frère de Votre Majesté, et sa justice et sa bonté sauront bien me dédommager de tous les sacrifices qu'il lui paraîtra convenable de m'imposer.

« Sire, animé du plus vif désir de me rendre utile à Votre Majesté, j'ai fait jusqu'à présent des efforts inimaginables pour solder les douze mille cinq cents

Français à la charge de la Westphalie, et pour mettre sur pied et organiser une armée digne de lui être offerte ; rien ne m'a coûté pour arriver à ce but, et, pour unique récompense de mon zèle, je me verrais accabler de nouvelles charges ! Obligé de mettre en vente les derniers domaines de l'État, d'épuiser jusqu'aux dernières ressources de mon royaume, de suspendre le paiement des intérêts de la dette publique, pour maintenir l'établissement de guerre que Votre Majesté m'a imposé et celui que les circonstances politiques m'ont fait un devoir de créer, il m'est absolument impossible de dépenser environ trois millions pour l'approvisionnement de Magdebourg, et plusieurs autres millions encore pour en réparer les fortifications de fond en comble. Si cette place m'avait été rendue, conformément aux traités, j'aurais fait ces réparations peu à peu et d'année en année ; mais maintenant on les demande tout à coup et je suis dans l'impuissance absolue de faire ce qu'on paraît exiger.

« Le ministre de Votre Majesté avait donné l'assurance qu'aussitôt que le dernier traité serait signé, les six mille hommes de cavalerie stationnés extraordinairement dans mon royaume seraient retirés. Je me suis empressé de faire tout ce que Votre Majesté a voulu et cependant les six mille cavaliers sont encore en Westphalie ; j'ai fait des fonds particuliers pour l'entretien des douze mille cinq cents Français qui doivent être véritablement à ma charge, mais Votre Majesté sentira que les six mille cavaliers de surplus dévorant, pour leur nourriture, la plus

grande partie de la somme destinée à solder les autres, il ne sera point étonnant que les fonds manquent pour ceux-ci et qu'ils ne soient point payés.

« En résultat, Sire, je supplie Votre Majesté de me communiquer franchement sa pensée sur une situation en Westphalie, bien convaincue qu'Elle peut et doit compter en toute occasion sur mon dévouement. »

« Le Roi, pour me prouver l'impossibilité où il est de satisfaire à la demande concernant Magdebourg, m'a montré le budget de l'année courante qu'il se propose de mettre sous les yeux de Sa Majesté Impériale. Le budget, comme je le savais, porte les dépenses à 55 millions.

« Les recettes n'étant que de 35, on remplit le déficit par les moyens suivants : Emprunt forcé, 8 millions; contribution extraordinaire de guerre continuée en Hanovre, en argent, 1 million, en denrées, 1 million; vente des domaines pour 10 millions, ce qui fait bien 55 millions.

« Ce calcul, Monseigneur, est très-aisé à faire, même pour le public. Les budgets précédents portaient les revenus à 37 millions. On sait que l'emprunt forcé est employé aux dépenses courantes. Un décret royal vient d'annoncer une vente de domaines pour 10 millions, afin de couvrir le déficit. Mais comme l'inquiétude et la défiance vont toujours au delà de la réalité, on avait même exagéré le déficit et l'on parlait de 60 millions. Sous ce rapport, la con-

H. Drouot
au Roi de Rome
le 10 mai 1806

fidence que le Roi m'a faite pourra me servir à démentir les évaluations outrées.

« Dans le budget, l'armée westphalienne est comprise pour 18 millions, et les troupes françaises, ce que le Roi a eu le soin de me faire remarquer, pour 7 millions 300,000 francs.

« Votre Excellence trouvera dans le numéro 114 du *Moniteur Westphalien* les modifications qui ont été apportées à la suspension de paiement des intérêts de la dette publique. On paiera les coupons du premier semestre de l'année à Cassel et dans les provinces. Les bons qu'on créera pour les intérêts des obligations qui restent à délivrer (il y a près de 40 millions d'obligations émises) ne seront plus à échéance fixe; quant aux intérêts arriérés, il paraît qu'il n'est plus question de les payer. Ils auront le sort des bons et pourront être employés en achat de domaines.

« Ce qui est certain, c'est que les fonds qui existaient dans la Caisse d'amortissement et qui montaient à 2 millions 700,000 francs, ont été versés dans le trésor. Ce qui reste à percevoir sur l'impôt personnel (et c'est presque la totalité) consacré en vertu d'une loi des États à la Caisse d'amortissement, sera également versé dans le trésor, qui se charge des paiements que devait faire la caisse. En conséquence, les attributions de la Caisse d'amortissement se réduisent : 1° à la confection du grand-livre; 2° à la manutention des dépôts et des cautionnements, si tant est qu'elle se soit réservée la somme nécessaire à cet effet et qu'on évalue à 400,000 francs.

rondes, dont les créanciers étaient obligés de faire l'appoint (Il est vrai que M. de Malsbourg avait alors l'intention de payer les intérêts fidèlement, et les créanciers se confiaient en sa loyauté.) Le décret qui ordonne la confection d'un grand-livre existe depuis deux ans : il est de M. de Malchus, et plusieurs articles en ont été copiés sur celui de Cambon. Cependant on a continué à inscrire et à émettre des obligations par plusieurs raisons locales, principalement à cause de la différence du taux des intérêts. (Il y a des capitaux qui ne portaient point d'intérêt, parce qu'ils étaient regardés comme un dépôt exigible à toute époque. Il a été décidé que ces capitaux cesseraient d'être exigibles et qu'on en paierait l'intérêt légal de 5 0/0, tandis que les capitaux à 2 et 3 0/0 qui ne sont pas plus exigibles, ont été maintenus à leur ancien taux.) M. Pichon continuera provisoirement à émettre des obligations. (La raison en est simple : l'émission des bons à échéance indéterminée ne laisse point d'autre choix ; voilà l'idée même d'un grand-livre ajournée peut-être pour longtemps.) Les capitaux des obligations inscrites ne sont point exigibles ; pour l'emprunt forcé qui est exigible, on a émis des obligations au porteur, ce que M. Pichon désapprouve. Il y en a pour 15 millions d'émissions de cette espèce.

« En comparant les dépenses de la Westphalie avec celles de la France, on s'aperçoit que, proportion gardée, tous les budgets des ministères sont portés trop haut. (Cette proportion ne saurait être exacte : elle serait absurde pour l'administration centrale. Si

115 thalers au moins, au lieu de 80 en Westphalie. Il peut avoir raison.

Le Roi à Na-
poleon. Paris,
mai 1811.

« Sire, je reçois une lettre de la Grande-Duchesse (1) qui m'apprend que les médecins lui ont ordonné de changer d'air pour le rétablissement de sa santé, et qu'ils ont pensé que le mouvement d'un voyage pourrait lui être favorable; elle m'apprend aussi qu'elle a sollicité de Votre Majesté la permission de venir à Paris où elle espère trouver au sein de sa famille quelque consolation pour le malheur dont elle vient d'être affligée.

« Si Votre Majesté veut bien lui accorder cette faveur, j'expédierai un de mes courriers pour l'en informer et elle pourrait descendre à l'hôtel que j'occupe où tout ce que Votre Majesté a eu la bonté de me faire fournir serait suffisant pour elle et pour moi. N'ayant qu'une suite très-peu nombreuse et la Grande-Duchesse ne se proposant de se faire accompagner que par deux personnes, je pourrais la loger convenablement.

« Je prie Votre Majesté de me faire connaître ses intentions à cet égard. »

M. Reinhard
duc de Bas-
sano. Cassel, 30
mai 1811.

« Le Roi a signalé le court séjour qu'il a fait à Marbourg par une bonté et une amabilité plus qu'ordinaires. Sensible à l'empressement avec lequel le public s'est porté sur ses pas et aux démonstrations

(1) Elisa, grande-duchesse de Toscane, sœur de Napoléon et de Jérôme.

d'une joie sincère dont il a été témoin, il a versé à pleines mains les pétitions que lui et sa suite avaient reçues, entre les mains du ministre de l'intérieur, en disant : « Il faut tout accorder. » Malheureusement cela ne se pouvait pas. Après avoir fait passer la revue d'un régiment d'infanterie légère, il est revenu à pied : il a reçu toutes les autorités de la ville. Quand il a été question des membres du clergé, il a demandé s'il y avait parmi eux un catholique. On lui a répondu qu'il n'existait à Marbourg qu'un vieux vicaire de cette confession. S. M. a exigé qu'il fût présenté. Le vicaire est venu avec un bel habit que lui avaient prêté ses confrères hérétiques. Dans l'église principale de la ville on conserve quelques reliques d'une sainte Élisabeth, landgrave de Thuringe, fondatrice de l'église et d'un hôpital. Une chapelle de cette église ayant été cédée aux catholiques, il y a eu partage des reliques. Le Roi, prenant pour texte ce partage fraternel, a prêché fraternité et union.

• Avant de partir, S. M. prenant M. de Wolfradt à part, lui demanda s'il croyait que le royaume serait tranquille pendant son absence. Ce ministre répondit qu'il croyait pouvoir l'assurer. — Mais, dit le Roi, vous n'avez pas prévu non plus ce qui est arrivé il y a deux ans. — « On ne peut sans doute lire dans le cœur des hommes, mais il y a des pays que je connais particulièrement et dont je répondrais sur ma tête. Dans les autres je ne vois aucun symptôme d'inquiétude; d'ailleurs, l'état des choses d'aujourd'hui est bien différent de celui d'alors. Aujourd'hui, toutes les autorités sont épurées : on peut compter

sur les subalternes, ce qu'on ne pouvait faire il y a deux ans. » Le Roi ayant regardé fixement M. de Wolfradt pendant cette conversation, répondit : « Cela suffit. » On dirait que l'âme de ce jeune monarque, qu'on avait remplie d'inquiétude, même pour le voyage qu'il avait à faire, s'est sentie soulagée par tout ce qu'il avait vu lui-même dans son trajet où rien ne semblait confirmer les soupçons qu'on lui avait inspirés.

« Le Roi a passé à Ems avec la Reine, dans la nuit du 21 au 22. Il a ensuite remonté le Rhin, et nous apprenons que le 23 au matin il est parti de Mayence. On dit que déjà la Reine se déplaît dans sa solitude et qu'Elle demande à aller à Stuttgart. S. M. est accompagnée de huit dames et de quatre cavaliers ; mais comme Elle et sa suite occupent à peu près tout le local des bains, qu'Elle n'y est pas incognito et que d'ailleurs la saison des eaux n'est pas encore arrivée, il est à prévoir qu'il y aura fort peu d'étrangers.

« Un autre décret publié dans le n° 124 du *Moniteur Westphalien*, détermine les conditions de la vente de 10 millions de domaines. La mise à prix sera de dix-huit fois le revenu des biens ruraux, d'après les baux actuellement existants, de six fois le montant actuel du loyer ou de la valeur locative des maisons, de seize fois le montant des redevances et prestations en argent, de dix-huit fois le montant de celles en nature. Le paiement entier doit être effectué en trois termes, dans l'espace de quatre mois, à dater de la délivrance du contrat de vente.

« Quant aux créanciers compris dans le déficit de 1,600,000 francs de M. Delafleche, il paraît que définitivement il n'a point été fait de déduction, si ce n'est à ceux dont les comptes étaient évidemment exagérés. (On m'a cité celui d'un badigeonneur, montant à 150,000 francs). Sur la totalité on n'a payé qu'environ 250,000 francs en obligations; environ 450,000 francs ont été payés en argent comptant; et pour le reste on a donné des mandats sur la Liste civile, à échéances de deux, de quatre et tout au plus de six mois, mandats qui s'escomptent en ce moment facilement à 3/4 ou 1 pour cent par mois. L'ex-intendant de la Liste civile a été enfin réduit à ses simples appointements de conseiller d'État. »

« Le ministre directeur de l'administration de la guerre m'annonce qu'il a pris les ordres de S. M. l'Empereur pour savoir si la garde de l'approvisionnement du siège de Magdebourg serait confiée aux agents français ou aux agents westphaliens, si les grains livrés pour cet approvisionnement seraient réduits en farine et renfermés dans des tonneaux; et enfin, dans le cas où cette opération aurait lieu, si la dépense qui en résultera devra rester à la charge de la France ou de la Westphalie.

« S. M. a décidé que l'approvisionnement devant être fait par la Westphalie, c'était à elle qu'il appartenait de veiller à sa garde et à sa conservation, et de pourvoir à toutes les dépenses accessoires que ce service entraînera.

Le mi
des relatio
tériures i
Reinhard.
ris, 14 juin

« Le Maréchal prince d'Eckmühl a été en conséquence chargé de renouveler les demandes qu'il a faites précédemment au gouvernement westphalien, tant pour cet objet que pour faire compléter l'approvisionnement de siège de la place de Magdebourg ; et je vous engage à vouloir bien seconder et appuyer sa demande. »

Le duc de
eltre ministre
irecteur de
administration
« la guerre, à
Empereur, Pa-
s, 24 juin 1811.

« J'ai l'honneur d'exposer à Votre Majesté, que par un traité conclu le 10 mars 1810, S. M. le Roi de Westphalie s'était obligé à nourrir, entretenir et solder dix-huit mille cinq cents hommes de troupes françaises, dont six mille de cavalerie.

« Mais Votre Majesté ayant bien voulu consentir par un nouveau traité du 10 mai dernier, à réduire l'obligation de la Westphalie à ce qu'elle était originellement, il en résulte que le nombre de troupes françaises que la Westphalie sera désormais obligée de nourrir, entretenir et solder, est fixé à douze mille cinq cents hommes, conformément au statut constitutionnel de ce royaume.

« D'après cette nouvelle disposition, j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté, l'état ci-joint des troupes stationnées en ce moment en Westphalie, montant à dix-huit mille neuf cents hommes et cinq mille cinq cent soixante et onze chevaux de troupes.

« Je supplie en même temps Votre Majesté de vouloir bien me faire connaître quelles seront les troupes qui devront être retirées de la Westphalie, où qui

devront cesser désormais d'être à la charge de ce royaume.

« Le Roi demande que ce soient les cuirassiers et de n'avoir à nourrir et à loger que douze mille cinq cents hommes. »

**TABEAU DES TROUPES STATIONNÉES DANS LE ROYAUME
DE WESTPHALIE, AU 1^{er} JUIN 1811.**

1^{re} 3^e DIVISION D'INFANTERIE COMMANDÉE PAR LE GÉNÉRAL GUDIN

	Hommes	Chevaux
Le 9 ^e léger à Hanovre, Ilten et Wunsdorf.	2,629	121
Le 12 ^e de ligne à Magdebourg.	2,455	148
Le 21 ^e de ligne à Ritzbittel, Bremerloh, Ludingworth	2,560	121
Le 25 ^e de ligne à Elsfleth, Stollham et Blexen. . . .	2,185	136
Artillerie, train, à Hanovre, Genden, et équipages militaires à Langenhagen.	460	505

**2^e 1^{re} BRIGADE DE LA 4^e DIVISION D'INFANTERIE
COMMANDÉE PAR LE GÉNÉRAL DESSAIX**

Le 33 ^e léger, à Magdebourg.	2,235	43
Le 57 ^e de ligne à Magdebourg.	1,975	110

3^e 1^{re} DIVISION DE CUIRASSIERS

Le 2 ^e cuirassiers à Hanovre, Springes, Eldasgen, Rouenberg.	832	841
Le 9 ^e cuirassiers à Hildesheim, Borsum et Acthum. .	880	927
Le 3 ^e cuirassiers à Brunswick et Thurme.	865	911
Le 12 ^e cuirassiers à Celle et environs.	777	787
Artillerie et train à Velzen, Bordentheul, artillerie de la division à Oppensem.	355	451
4 ^e d'artillerie et train à Magdebourg.	693	470

Total des troupes stationnées en Westphalie. . . 18,901 5,571

« Sire, j'adresse à Votre Majesté l'état de situation
des troupes westphaliennes à l'époque du 1^{er} juin,
ainsi qu'elle me l'a demandé ce matin.

Le Roi Jé
à l'Empe
Paris, 25
1811.

« J'ai chargé le comte de Wintzingerode, mon ministre plénipotentiaire à Paris, d'avoir l'honneur de présenter, si Votre Majesté le permet, la grande décoration de mon Ordre, fondé sous ses auspices, à S. M. le Roi de Rome. Dans le cas où Votre Majesté voudrait bien m'accorder la faveur de l'agréer, je la prie de faire transmettre au comte de Wintzingerode ses ordres à cet égard, par son ministre des relations extérieures. »

La Reine Catherine au roi de Wurtemberg, 28 juin 1811.

« Mon très-cher Père, le Roi vient d'arriver, il ne s'arrêtera ici que quarante-huit heures pour les passer avec mon frère. Vous voyez que chez moi la peine et le plaisir se touchent. Je vais revoir le Roi et perdre mon frère; je vous assure que la satisfaction que j'éprouve n'efface pas le chagrin de me séparer de Fritz, auquel on s'attache de plus en plus en le voyant davantage. Je ne saurais, mon cher père, assez vous remercier de la bonté que vous avez eue de consentir à son voyage, et si vous pouviez juger de toute la satisfaction que j'en ai éprouvée, vous vous en trouveriez récompensé. J'en ai eu beaucoup aussi à faire la connaissance de toute la maison de Nassau, c'est une famille bien respectable. Vous avez pu en juger par le duc de Nassau lui-même, et par une des sœurs d'Emmy, la princesse d'Anhalt. Cet automne, la princesse de Wiedrunckel compte aussi aller la voir; je suis enchantée de lui savoir quelques jouissances pour son pauvre cœur si oppressé.

« Je ne puis encore, mon cher père, vous parler

de l'effet des eaux, ne les ayant pas prises pour cause de maladie. Je ne puis pas non plus vous parler nouvelles, ne sachant rien dans ce petit coin reculé du monde; mon frère vous dira que l'Impératrice m'a envoyé le portrait du Roi de Rome, et vous en parlera en détail.

« Veuillez me donner, à Cassel, bientôt de vos nouvelles. »

« J'ai l'honneur de vous prévenir que l'intention de Sa Majesté Impériale est que vous vous transportiez à Brunswick et que vous y séjourniez pendant toute la durée de la prochaine foire. Vous emploierez des agents particuliers pour surveiller ce qui s'y passera et vous voudrez bien m'en informer dans le plus grand détail. Cette surveillance doit principalement se faire sur les opérations du commerce prohibé.

Le duc d'
Bassano à M.
Reinhard. Paris
8 juillet 1811.

« Avant votre départ, vous ferez connaître à M. le comte de Furtenstein que l'intention de Sa Majesté Impériale est que l'on confisque toutes les marchandises anglaises qui se trouveront à Brunswick, sans avoir égard aux certificats prussiens. »

« Sire, je m'empresse d'annoncer à Votre Majesté mon heureuse arrivée dans mes États.

Le Roi Jérôme
à l'Empereur
Napoléon
4 juillet 1811

« J'ai rejoint à Ems la Reine que j'ai trouvée en parfaite santé et je l'ai ramenée en Westphalie. J'ai été satisfait de ce que j'ai vu en route; mon retour a paru causer quelque plaisir dans la partie de mon royaume que j'ai traversée. Je ne puis cependant

douter que les ennemis de Votre Majesté et de la France ne continuent à tramer des complots et à nouer en Allemagne tous les fils d'une vaste conspiration, prête à éclater au premier signal de guerre. J'ai eu l'honneur de faire part verbalement à Votre Majesté, des données principales que j'ai obtenues à cet égard; tous les renseignements qui parviennent chaque jour des divers États allemands tendent à confirmer les premières découvertes; et quoique j'imagine que Votre Majesté est, par ses agents particuliers, aussi bien que moi au fait de tout ce qui se passe dans ce pays, je crois devoir cependant lui adresser un extrait succinct des principaux rapports arrivés à la haute police de mon royaume.

« Je crois devoir répéter ici à Votre Majesté, qu'en cas de guerre, mon plus grand et mon unique désir est de servir activement auprès d'Elle et de faire *la grande guerre*. Le commandement d'un corps d'armée formé d'un nombre suffisant de troupes française et des seize ou dix-huit mille Westphaliens que je puis mettre sur pied, indépendamment de ma brigade de Dantzig, me mettrait à même de lui prouver mon zèle pour ses intérêts et mon absolu dévouement. J'ose espérer que Votre Majesté m'accordera cette faveur, due aux efforts que j'ai faits et ferai toujours pour lui être agréable et à mon inviolable attachement pour sa personne. »

Le Roi Jérôme
l'Empereur.
Napoléonahôhe,
juillet 1811.

« Sire, Votre Majesté daignera se souvenir que lorsque je l'entretins à Paris des graves inconvénients qui résultaient pour les finances de mon royaume de

la prolongation du séjour, dans mes États, de six mille hommes de grosse cavalerie, dont l'entretien m'avait été imposé en échange de la cession du Hanovre, Elle eut la bonté de convenir de la justice de mes réclamations à cet égard. Elle sentit que puisque tous les avantages de cette cession avaient été plus que révoqués pour moi, il n'était pas juste que les charges me restassent. Elle m'assura que des ordres seraient donnés en conséquence, qu'au moins une partie des cuirassiers serait retirée de la Westphalie et que l'on compterait de cleric à maître (ce furent là ses expressions) pour le surplus des troupes.

« Cependant, Sire, les assurances que m'a données Votre Majesté sont demeurées jusqu'à ce jour sans effet, et, au contraire, le prince d'Eckmühl vient encore arbitrairement de faire passer le Weser à un corps de quatre cent soixante-quinze hommes et mille quarante-neuf chevaux d'artillerie, qui vivent maintenant à discrétion dans le district de Rinteln. J'adresse à Votre Majesté le rapport original de mon ministre de l'intérieur, persuadé qu'il suffira de porter ce fait à sa connaissance pour lui faire ouvrir les yeux sur les charges sans cesse renouvelées dont mes États sont accablés, et auxquelles il est impossible qu'ils suffisent plus longtemps. »

« J'ai renouvelé à Votre Majesté, pendant mon séjour à Paris, la demande de compenser ce que je dois à son domaine extraordinaire avec les capitaux que je possède dans la partie du département du

Le Roi J
à l'Emp
Napoléon
28 juillet

Weser réunie à la France. Votre Majesté m'avait fait espérer, à cet égard, une détermination que je n'ai point reçue. Cependant, Sire, on presse d'acquitter, mois par mois, ce que je dois à Votre Majesté, et tandis que j'opère les versements aux époques convenues, on me refuse de laisser rentrer mes capitaux du Weser et on s'oppose à leur recouvrement. Cet état de choses est tout à fait désagréable pour moi, et j'ose espérer que si Votre Majesté ne veut pas consentir à la compensation que j'ai proposée, du moins Elle fera lever l'injuste interdiction mise sur ces capitaux qui sont aussi bien ma propriété que les fonds que je puis avoir à la Banque de France.

« Je supplie Votre Majesté de donner des ordres à cet égard, afin que de manière ou d'autre je puisse m'acquitter exactement envers Elle, comme je l'ai fait jusqu'à ce jour. »

« Comme j'avais eu l'honneur de l'annoncer à Votre Excellence, par ma dépêche n° 261, que j'ai envoyée de Brunswick à Munster par courrier, avec mes n°s 259 et 260, je suis parti de Brunswick le 17. Le beau temps m'a engagé à revenir par la route du Harz, dont j'ai traversé une partie sur les traces du Roi. J'y ai trouvé partout les routes en bon état, les arcs de triomphe encore debout et les habitants pleins du souvenir du passage de Leurs Majestés. C'est surtout la population des mines et usines, population nombreuse, intéressante par ses mœurs, par ses institutions et par les services que, de génération en génération, elle rend à l'État, qui se trouvait heu-

reuse de l'air de satisfaction qu'avaient montré ses souverains, et de la persuasion où elle était qu'un Roi qui avait daigné s'informer de ses travaux, visiter ses ateliers et maintenir ses privilèges, jugerait toujours en connaissance de cause et avec un intérêt d'affection, de leur situation et de leurs besoins. J'ai trouvé, Monseigneur, les mêmes sentiments d'amour et de reconnaissance à l'Université de Göttingen, ce laboratoire universel des connaissances humaines, où de plus en plus on cherche à se pénétrer de l'esprit des institutions françaises et à y rattacher celles qui, consacrées par l'expérience en Allemagne et l'habitude de plusieurs siècles, n'ont en vieillissant perdu ni leur utilité, ni leur importance. J'ai eu le bonheur d'y rencontrer, en allant à Brunswick, au moment de leur départ, Messieurs Cuvier et Noël, qui m'ont remis la lettre que Votre Excellence avait bien voulu leur remettre pour moi, et à laquelle j'aurai l'honneur de faire, en son temps, une réponse particulière. Je suis revenu à Cassel hier. M. de Malartic y était arrivé le 13. N'ayant pu être présenté, à cause de mon absence, comme secrétaire de légation, M. le comte de Furtenstein l'a présenté le 15, comme auditeur au Conseil d'État. Il a ensuite assisté à la fête.

« Je saisisrai une occasion prochaine pour entretenir Votre Excellence de plusieurs objets arriérés. Il n'y a, au reste, rien de nouveau.

« On me dit que le Roi a reçu aujourd'hui un courrier qui lui annonce, pour lundi prochain, l'arrivée de Son Altesse Impériale Madame-Mère. M. le

comte de Furtenstein, que j'ai vu ce matin, ne m'en a pas parlé. »

L'Empereur au
Roi Jérôme.
Trianon, 25
août 1811.

« Mon Frère, je vous remercie de la lettre que vous m'avez écrite pour mon anniversaire. Je reçois avec plaisir l'expression de vos sentiments. Vous ne doutez pas de l'amitié que je vous porte. Je vois avec plaisir que Madame-Mère aille passer quelques jours avec vous. »

Le Roi Jérôme
à l'Empereur.
Napoléonshöhe,
15 septembre
1811.

« Sire, j'ai l'honneur d'envoyer, par courrier extraordinaire, une dépêche que je reçois de Berlin, également par courrier. Elle me paraît très-intéressante, et je prie Votre Majesté de la lire jusqu'au bout.

« Depuis hier j'ai rassemblé, pour les manœuvres d'automne, vingt bataillons au complet, de huit cent quarante-un hommes chacun, avec leur artillerie, etc., et deux régiments de cuirassiers, forts chacun de cinq cent cinquante chevaux; plus deux de cavalerie légère, de six cents chevaux, ce qui fait un total de seize mille huit cent vingt d'infanterie et deux mille trois cents de cavalerie. J'attends, dans cette position, les ordres de Votre Majesté, soit pour les congédier, soit pour les retenir.

« Je ne compte pas, dans ce nombre, les bataillons de dépôt qui restent pour le recrutement. »

Le Roi Jérôme
à l'Empereur.
Napoléonshöhe,
20 septembre
1811.

« Sire, je m'empresse de faire passer à Votre Majesté copie d'une dépêche de mon ministre en Russie; quoique le fait qui y est rapporté ait été déjà com-

muniqué par lui à l'ambassadeur de Votre Majesté à Saint-Pétersbourg, je l'ai jugé assez important pour en donner de suite connaissance à Votre Majesté, dans le cas où elle n'en serait pas encore instruite.

« J'ai passé hier en revue, pour la première fois, les troupes que j'ai rassemblées pour les manœuvres d'automne. Vingt et un bataillons d'infanterie et vingt escadrons de cavalerie étaient sous les armes. J'ai passé environ douze heures à les examiner et à les faire manœuvrer en détail, et j'ai été extrêmement satisfait de leur tenue et de leur instruction ; il est difficile de voir de plus belles troupes.

« Je compte les faire manœuvrer encore trois ou quatre fois, et j'attendrai les ordres de Votre Majesté, soit pour les tenir rassemblées, soit pour les renvoyer dans leurs garnisons. Elles sont très-contentes de se voir réunies ; leur esprit est excellent, et leur instruction, celle de leurs officiers surtout, y gagne beaucoup. »

« Mon Frère, je suis informé que vous faites des présents de chevaux au prince royal de Suède. Je désire que vous contremandiez l'envoi de ces chevaux. La Suède se comporte mal, et d'un moment à l'autre il est possible que nous soyons en guerre. Ces présents ne sont donc point convenables dans cet état de choses ; vous ne savez pas à quel homme vous faites des présents. D'ailleurs, l'envoi de chevaux a toujours l'air d'un hommage. Rien ne peut me déplaire davantage que cet envoi de chevaux. »

L'Empereur
Roi Jérôme
Dusseldorf
novembre

« *P. S.* J'ai vu le grand-duché. Je vais demain passer la revue, à Cologne, de plusieurs régiments de cuirassiers. Après cela, je m'en vais droit à Paris. »

à Jérôme
empereur.
, 6 no-
v 1811.

« Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté, en date du 3 novembre, et je m'empresse de lui expliquer tout simplement le fait qui en est l'objet.

« Lors du passage à Cassel du prince royal de Suède, il m'accompagna à une revue de quelques-uns de mes régiments, et eut occasion de monter deux de mes chevaux, qui parurent lui convenir. Il me dit qu'il n'en avait pas encore eu et qu'il était embarrassé pour s'en procurer. Je lui offris alors, par un pur sentiment de courtoisie, ceux qu'il venait de monter, et il les accepta lui-même avec politesse.

« Quelque temps après son arrivée en Suède, il envoya deux de ses hussards pour les chercher, et je les fis conduire par un de mes piqueurs jusque vers la mer. Lesdits chevaux sont partis de Cassel le 10 avril dernier, et sont depuis longtemps arrivés en Suède.

« Votre Majesté sentira que ce léger présent n'était ni un acte de déférence ni un hommage rendu, mais seulement une libéralité polie envers un hôte auquel Votre Majesté venait de donner un trône.

« J'ose croire que cette explication satisfera pleinement Votre Majesté à cet égard, et je la prie d'être persuadée que si la chose était à refaire, il me suffirait, dans cette circonstance, comme dans toutes les autres, de connaître ses intentions pour m'y conformer avec plaisir et avec dévouement. »

« Sire, Votre Majesté me rendra la justice de reconnaître que je ne l'importune jamais par mes plaintes ; je sais supporter avec constance tous les maux et toutes les contrariétés qui peuvent m'être imposés par la marche des événements et des affaires politiques ; mais les choses en sont arrivées pour moi à un terme où je ne puis me dispenser, par honneur, d'en appeler à l'équité de Votre Majesté.

Le Roi J
à l'Emp
Cassel, 1^r
vembre 18

« Le prince d'Eckmühl traverse mon royaume dans tous les sens, s'arrête dans toutes mes villes sans me faire prévenir, ne fût-ce que par courtoisie.

« A Brunswick, à la suite de quelques coups de fouet échangés entre deux postillons sur une grande route, il mande dans une maison de la ville le préfet, le maire et toutes les autorités, et les traite avec une rigueur et une inconvenance que je ne me permettrais point avec le dernier de mes sujets.

« A Magdebourg, il renvoie d'une manière injurieuse le secrétaire-général de la préfecture, qui, en l'absence du préfet, vient lui rendre ses hommages à sa table. En public, mon gouvernement est en butte à ses propos. Il annonce hautement que son plan de conduite est *de presser le bouton* à mes sujets, pour leur faire désirer d'être réunis à la France.

« Je ne crois point, Sire, que Votre Majesté ait une pleine connaissance de ces faits ; je ne voudrais jamais penser qu'Elle autorise ses généraux à m'humilier, à m'insulter. Dans aucune occasion, mon affection, mon dévouement ne se sont démentis envers Elle. En scrutant franchement ma conduite, je ne trouve rien qui puisse mériter sa disgrâce, et je suis

persuadé que si je l'avais encourue, Elle me l'annoncerait directement Elle-même, sans vouloir de l'entremise d'un de ses maréchaux.

« Vous m'avez toujours recommandé, Sire, de faire observer exactement les traités entre la France et la Westphalie, et je me suis religieusement attaché à leur exécution. Mais Votre Majesté est-elle instruite qu'au lieu de douze mille cinq cents hommes et de quinze cents chevaux que doit entretenir la Westphalie, il s'y trouve en ce moment vingt-cinq mille hommes et dix mille chevaux. Certes, Votre Majesté connaît trop bien les moyens de mon royaume pour ne pas voir qu'il ne peut supporter un pareil fardeau; il y succombe, et sa ruine est arrivée.

« Je suis capable, Sire, de tous les sacrifices, de tous les actes de dévouement, si Votre Majesté me les demande. Si mon royaume ne doit plus exister, si tout ce que je possède est nécessaire à Votre Majesté, qu'elle me l'annonce avec confiance, et je suis prêt à seconder ses projets et à me conformer à ses vues. Mais si Elle veut que je continue à régner, qu'Elle ne permette point qu'on m'avilisse dans le rang que je tiens de sa volonté. Ceci est d'une trop haute conséquence pour qu'Elle le tolère, ne fût-ce que par politique.

« Oui, Sire, je le répète avec chaleur et avec franchise, j'ai toujours marché dans le sens de votre système. Votre gloire, votre prospérité me sont aussi chères que ma vie; j'abhorre les ennemis de votre grandeur: je triomphe de vos succès; je n'ai à me

mais surtout du zèle et de la fidélité des troupes, dont les simples soldats eux-mêmes ont rapporté de l'or et des pièces d'argent qu'ils avaient trouvés.

« Je me suis retiré dans la maison de mon grand-écuyer, où j'attendrai pour prendre un parti, ne pouvant songer ni à reconstruire, ni à renouveler le château. »

La reine Caroline au roi de Saxe, 26 novembre 1811.

« Mon très-cher père, j'ai voulu vous écrire hier, mais cela ne m'a pas été possible à cause de l'extrême fatigue que j'éprouvais des visites que j'ai reçues le jour de la Sainte-Catherine, et quoique le jour de ma fête ne soit pas célèbre, beaucoup de personnes cependant sont venues me témoigner hier, de préférence, la part qu'elles prenaient au malheur qui nous est arrivé. Il m'est impossible, mon cher père, de vous dire comment le feu a pris au château, la chose paraît vraiment incroyable vu l'heure où il s'est déclaré; il était minuit et demi; tout le monde était couché depuis peu de temps; le grand-maréchal, dans l'appartement duquel le feu s'est manifesté, ayant voulu faire bassiner son lit (car il est malade) une demi-heure auparavant, on n'a pu trouver de feu dans le château pour remplir la bassinoire. Bref, le feu s'est déclaré avec une telle violence, que le Roi, dont la chambre à coucher était au-dessus des appartements du grand-maréchal, a pensé être étouffé dans son lit par la fumée; heureusement qu'il a comme machinalement sonné son valet de chambre, dont l'entrée dans la chambre a coupé la colonne d'air; il est venu de suite me chercher et m'a conduite, vêtue

de ce que j'ai trouvé sous ma main, dans la maison qu'occupe le grand-écuyer, où je suis restée depuis ce temps. Le feu a repris cette nuit à deux reprises différentes, à l'aile droite du château, malgré les précautions qu'on avait prises. Cependant il a été éteint le soir. Tous nos meubles ont été brisés, cette perte est immense pour le Roi. Le feu avait une si grande vivacité, le vent le chassait si fort sur les trois autres ailes du château, qu'on a cru bien faire de le démeubler. Mais vous jugez bien, mon cher père, qu'au milieu de la nuit, à la vue d'un feu horrible, on n'a pu y mettre ordre; aussi la moitié du château est en cendres, et le reste dévasté de manière à ne pouvoir même penser à le réparer. Nous allons nous loger à Cassel, dans l'hôtel du comte de Furtenstein qui est celui des affaires étrangères, car il est impossible de prendre un parti, quand ils offrent tous l'inconvénient d'une dépense de plusieurs millions.

« Nous n'avons pu nous loger, pendant l'hiver, à Napoleonshöhe, le château étant trop froid et les médecins s'y étant opposés.

« Je suis bien peinée, mon cher père, de toute l'inquiétude que cet événement va vous causer. Au milieu de la mienne celle-là a été une des principales.

« Veuillez me donner bientôt de vos nouvelles. »

« Mon frère, j'ai appris avec peine l'accident qui vous est arrivé. Il est fort heureux que ni vous ni la Reine n'ayez éprouvé aucun malheur. »

L'Empereur
Roi Jérôme
Paris, 3 décembre 1811.

(Le *Post-Scriptum* suivant est entièrement de la main de l'Empereur.)

« *P. S.* Faites-moi connaître l'état de vos troupes, au 1^{er} décembre : infanterie, cavalerie, artillerie. — Combien de divisions vous pouvez former et comment elles seraient commandées? Tout cela fort secrètement. — Parlez-moi de votre artillerie, caissons de transport et outils du génie. Combien vous faudrait-il d'hommes pour occuper la Silésie? Quelles sont les places à prendre?

« Mon très-cher père, il était de mon devoir de vous rassurer sur-le-champ, car dans le premier moment même d'effroi, j'ai songé de suite à l'inquiétude que vous en éprouveriez. Je vous remercie de la tendre sollicitude que vous nous en témoignez, heureusement la santé du Roi et la mienne ne se sont nullement ressenties de l'accident fâcheux que nous avons éprouvé.

« Le Roi vous remercie infiniment de l'offre que vous voulez bien nous faire; mais il ne peut, sous aucun rapport, songer à rebâtir un château dans les temps actuels, ni l'état des finances, ni les circonstances ne le permettent. Quant au peu de meubles qui nous restent et qu'on a restaurés, il n'y en a encore que trop pour meubler les quatre ou cinq chambres qui composent maintenant l'appartement du Roi et le mien; de nouveaux meubles, quels qu'ils fussent, nous embarrasseraient donc extrêmement,

La reine Catherine au roi de Wurtemberg. Bâle, 6 décembre 1811.

car nous ne saurions où les placer. Le Roi et moi nous n'en sommes pas moins reconnaissants de votre offre gracieuse et pleine de bonté; daignez, mon cher père, en agréer particulièrement ma reconnaissance. J'ai reçu également de grandes preuves d'intérêt de toute la famille impériale; Madame-Mère, mes belles-sœurs, m'ont envoyé les plus jolies choses de toute espèce pour m'alléger le poids des pertes que j'ai faites. Je ne puis dire combien j'ai été touchée de ces marques d'intérêt. Le cardinal Fesch a offert au Roi de disposer de tout son riche ameublement, qui est de plusieurs millions; vous sentez bien, mon très-cher père, que le Roi ne l'a pas accepté, mais il est toujours bien doux de retrouver de pareilles preuves d'attachement dans sa famille.»

« Sire, je reçois la lettre que Votre Majesté a bien voulu m'adresser en réponse de la mienne du 5 décembre. Si elle a pu lui déplaire, contre mon intention, je lui en demande pardon; je désire seulement que le motif qui l'a dictée puisse valoir pour mon excuse.

(Le Roi J
à l'Emp
Cassel, 1
cembre 1

« Je demande aussi la permission à Votre Majesté de lui représenter qu'Elle s'est trompée en pensant que je me défiais de mes troupes. Je l'ai toujours assurée, au contraire, que je *comptais entièrement sur leur fidélité*, et je suis prêt à entreprendre seul, avec elles, quand Votre Majesté pourra le désirer, toute opération qui n'exigera pas un plus grand nombre d'hommes que je n'en puis mettre sur pied. Votre

Majesté blâme aussi mon administration, je ne puis me justifier à cet égard que par les résultats. Je suis parvenu, dans un royaume de deux millions d'habitants, à porter les recettes, tant ordinaires qu'extraordinaires, à 46 millions de francs; obligé d'entretenir douze mille cinq cents hommes de troupes françaises, j'en ai constamment vingt-quatre mille à ma charge, dont *neuf mille chevaux*; tenu de mettre sur pied douze mille cinq cents hommes, j'en ai levé, instruit et entretenu trente mille qui sont, avec moi, à la disposition de Votre Majesté.

« Mon seul but a toujours été de lui être utile et agréable. »

Le Roi Jérôme
l'Empereur.
Bassel. 22 décembre 1811.

« Sire, je reçois la lettre que Votre Majesté a bien voulu m'écrire, en date du 17 décembre; elle trouvera, sous le numéro 1, la réponse aux différentes questions contenues dans la première partie de sa lettre. J'aurai sous un mois les voitures et chevaux d'artillerie nécessaires, si Votre Majesté me prévient de suite.

« Elle trouvera, sous le numéro 2, la réponse à ses deux dernières questions.

« Quant à ce qui regarde le général comte Morio, mon grand-écuyer, dès que Votre Majesté ne le trouve pas capable de commander mon corps d'armée, j'y renonce entièrement. Il exerce la charge de grand-écuyer, depuis un an, à ma grande satisfaction, et à moins que Votre Majesté n'aie des raisons

pour penser qu'il serait mieux grand-maréchal, je le laisserai dans la charge qu'il occupe.

« Le général prince de Hesse-Philipstadt, mon grand-chambellan, qui, lors de la dernière révolte, m'a donné tant de preuves de dévouement; qui, à la tête de son régiment, a été le premier à combattre en Bohême les troupes de son oncle, l'électeur de Hesse, dont *les deux fils viennent d'être envoyés pour être élevés à mes frais à Paris*, désire être grand-maréchal. Si Votre Majesté trouve que ce choix soit convenable, je lui conserverai cette charge.

« Je prie Votre Majesté de me donner des conseils sur ces deux derniers points.

« Si le Roi entrait en campagne, il laisserait, pour gouverner en son absence, une régence de quatre membres, composée ainsi qu'il suit :

Note 1
Cassel,
cembre 1

« Du grand-commandeur Siméon, ministre de la justice, président; du commandeur comte de Höne, ministre de la guerre; du commandeur comte de Wolfradt, ministre de l'intérieur; du commandeur baron de Malchus, ministre des finances.

« Le secrétaire-général de la secrétairerie d'État contresignerait les décrets à la place du ministre secrétaire d'État qui accompagnerait le Roi.

« Sa Majesté laisserait à Cassel :

	Hommes	Chevaux
1 régiment d'infanterie de ligne de	2,200	»
Dépôt des gardes-du-corps pouvant être porté à . . .	50	50
Dépôt des chevaux-légers de la garde pouvant être		
<i>A reporter.</i>	2,250	50

	Hommes	Chevaux
<i>Report.</i>	2,250	50
porté à.	100	100
Dépôts des trois bataillons d'infanterie de la garde pouvant être portés à.	600	"
2 escadrons du 1 ^{er} régiment de lanciers, dont les 3 autres escadrons sont en Espagne, lesdits 2 escadrons pourraient être portés en deux mois à.	400	400
2 compagnies d'artillerie à pied.	200	"
	<hr/> 3,550	<hr/> 550

Les garnisons des autres places du royaume seraient composées de :

1 ^o Les dépôts des 7 régiments d'infanterie de ligne qui seraient en campagne, qui pourraient être portés à 800 hommes.	5,600	"
2 ^o Les dépôts des 3 bataillons d'infanterie légère. . .	300	"
3 ^o Les dépôts des 2 régiments de cuirassiers. . . .	100	100
4 ^o Les dépôts des 2 régiments de hussards.	100	100
De plus le corps royal de gendarmerie, très-bien or- ganisé, formé de 105 brigades à cheval et 23 brigades à pied, ensemble.	640	525
Total général.	<hr/> 10,290	<hr/> 1,275

« Il est à observer que pour organiser, tant cette réserve que l'armée et la rendre entièrement disponible, il faudra de suite une première mise de fonds d'environ 2 millions et demi.

« On peut assurer que le général de brigade comte de Hammerstein, qui a commandé en Espagne les chevaux-légers westphaliens, est très en état de commander la brigade de hussards, et le général de

brigade comte de Lepel celle des cuirassiers. Ils ont chacun organisé ces corps, et on ne pourrait, sans injustice, leur en ôter le commandement.

« Quant à la garde, qui n'est que de trois bataillons d'infanterie et d'un régiment de cavalerie, les chefs en sont très-bons.

« Sa Majesté l'Empereur ne voulant pas du général Morio, on prendrait avec plaisir le général comte Vandamme.

« Le Roi a, en outre, le général de division d'Ochs, qui a commandé les troupes en Espagne, et trois bons généraux de brigade d'infanterie.

« Le Roi a lieu de penser que les colonels sont bons. Sa Majesté fera du reste, avec grand plaisir, tout ce qui pourra convenir à l'Empereur. »

TABLEAU DE L'ART

A LA

Désignation des Corps	Commandants	Composition	ACTIF		ARTILLERIE RÉGIMENT	
			Hommes	Officiers	Pièces	
Grenad. de la garde	Le Gras	1 bat.	816	21		
Régiment n. 1	Plesmann	2 —	se trouve à Dantzig avec			
id. n. 2	Fullgraff	3 —	2,088	62		
id. n. 3	Bernard	2 —	1,392	42		
id. n. 4	Seibelsdorf (major)	2 —	1,392	42		
id. n. 5	Gissot	2 —	1,392	42		
id. n. 6	Ruelle	2 —	1,392	42		
id. n. 7	Lajeon	3 —	2,088	62		
id. n. 8	Bergeron	2 —	se trouve à Dantzig avec			
Chasseurs-Carabin.	Wickemberg	1 —	816	20		
Chasseurs-Gardes	Lassberg	1 —	816	20		
Bataillon n. 1	Tauschenplatt	1 —	816	20		
id. n. 2	Bodicker	1 —	816	20		
id. n. 3	Hessberg	1 —	816	20		
id. n. 4	Winckel	1 —	se trouve tout entier en			
Gardes du Corps	Wolff	1 comp.	120	6		
Lanciers de la Garde	Wolff	4 escad.	640	30		
id. n. 1	Stein	4 —	se trouve en Espagne			
Cuirassiers n. 1	Gilsa	4 —	640	30		
id. n. 2	Bastineller	4 —	640	30		
Hussards n. 1	Zandt	4 —	640	30		
id. n. 2	Hessberg	4 —	640	30		
Artillerie	A cheval	Pfull	2 comp.	220	41	36 pièces 14 obus
	A pied	Pfull	4 —	440		
	Ouvriers	Pfull	2 —	220		
	Sapeurs	Pfull		110		
	Train	Pfull		500		
Gendarmerie	Général Bongars	182 brig.	dont 36 à pied pour les mo			

WESTPHALIENNE

: 1811

DÉPÔTS			Total de l'effectif présent en Westphalie	Cantonnements	Complet de l'Armée	OBSERVATIONS
	Hommes	Officiers				
imp.	136	3	976	Cassel	976	Il a été donné dans les 22 bataillons de ligne présents en Westphalie, 2480 semestres, savoir : 120 pour chacun des 14 bataillons de guerre et 100 pour chaque bataillon de dépôt.
at.	444	13	457	Halberstadt	2,289	
—	444	13	2,665	Cassel	3,125	
—	444	13	1,949	Paderborn et Bielefeld	2,289	
—	444	13	1,949	Brunswick	2,289	
—	444	13	1,949	Mulhausen	2,289	Les dépôts du 1 ^{er} , du 8 ^e de ligne tiennent en ce moment 300 hommes prêts pour aller rejoindre leurs régiments à Dantzig et leur porter des effets d'habillement. Ils n'attendent pour partir que l'autorisation de M. le Prince d'Eckmühl, afin de pouvoir passer à Magdebourg.
—	444	13	1,949	Henfeld	2,289	
—	444	13	2,665	Mulhausen et Eschwege	3,125	
—	444	13	457	Onedelnburg	2,289	
—	136	3	975	Cassel	975	
—	136	3	975	Id.	975	
—	136	3	975	Marburg	975	
—	136	3	975	Ziegenhain	975	
—	136	3	975	Paderborn	975	
—	136	3	975		975	
60			126	Cassel	126	Le 4 ^e bataill. qui est en Espagne depuis un an se trouve réduit à 300 hommes et ses états de situation ne présentent point de mutation.
			670	Id.	670	
			60	Id.	670	
			670	Homburg	670	
			670	Hanovre	670	
			670	Id.	670	
			670	Ascherleben	670	
			1,531	Cassel	1,531	Il en est de même du régiment des lanciers : les états de situation le portent à 300 hommes; il est probable que ces deux corps se recrutent avec les prisonniers qu'ils font.
			910		910	
			25,868		33,397	

Le duc de Bas-
sano à M. Rein-
hard. Paris, 25
septembre 1811.

« La Westphalie, aux termes des conventions existantes, doit, comme vous le savez, solder douze mille cinq cents hommes de troupes françaises, les entretenir, les nourrir, soigner les malades jusqu'à concurrence de douze cent cinquante, entretenir et nourrir dix-huit cents chevaux. Elle est de beaucoup en retard pour la solde ; mais ayant entretenu plus d'hommes, traité plus de malades, nourri plus de chevaux, elle a demandé que ce qu'elle a ainsi dépensé de plus lui fût compensé par une déduction sur ce qu'elle a à payer pour la solde des douze mille cinq cents hommes.

« Sa Majesté Impériale et Royale consent à cette compensation, ainsi que M. le prince d'Eckmühl vous l'a écrit le 18 de ce mois. Mais ce prince s'est mépris sur les intentions de Sa Majesté, lorsqu'il vous a, en même temps, mandé que, pour opérer cette compensation, il fallait une espèce de convention militaire qui énonçât le principe et contînt soit les bases d'une liquidation à faire, soit les résultats d'une liquidation préalablement faite avec la Westphalie, et lorsqu'il vous a invité à conclure cette convention.

« Sa Majesté consent à la compensation, parce qu'Elle veut faire une chose agréable au Roi, son Auguste Frère ; mais Elle ne veut pas donner à cette disposition des formes qui puissent la faire considérer comme une règle pour l'avenir, ni même comme un exemple dont puissent se prévaloir d'autres États de la Confédération qu'Elle n'aurait pas les mêmes raisons de traiter ainsi. C'est pour cela que Sa Majesté ne veut ni de convention, ni de liquidation contra-

dictoire avec la Westphalie. L'appareil d'une convention, quand il n'aurait pas l'inconvénient que Sa Majesté veut prévenir, serait complètement inutile, et quant à la liquidation, que le concours d'agents westphaliens ne ferait que retarder, la loyauté du gouvernement français est pour la Westphalie la meilleure garantie de son exactitude.

« L'intention de Sa Majesté est que cette liquidation soit faite par les agents immédiatement sous les ordres du prince d'Eckmühl. Le nombre d'hommes, de malades, de chevaux que la Westphalie a entretenus, soignés et nourris au delà des nombres portés dans la convention, et le temps pendant lequel elle l'a fait, sont deux éléments de cette liquidation trop bien connus pour qu'il puisse y avoir à cet égard la plus légère erreur. Le troisième élément, qui est l'évaluation des choses fournies, sera déterminé avec la plus entière justice, puisque l'on prendra pour base le prix ordinaire des fournitures dans la 32^e division militaire, modifié autant seulement que l'exigent ces deux circonstances, qu'en Westphalie les troupes françaises sont logées chez l'habitant, et que l'argent ne sort pas du pays.

« Il sera juste encore de compter, à la charge de la Westphalie, la nourriture donnée à ses troupes, à Dantzig, pendant le temps qu'elle leur a été donnée.

« C'est d'après ce principe que la liquidation sera faite. Le prince d'Eckmühl vous en fera connaître les résultats, non pour que vous les portiez officiellement à la connaissance du gouvernement westphalien, non plus que les explications dans lesquelles je

viens d'entrer. Il faut que le gouvernement westphalien comprenne que la compensation qu'il demandait a été admise et est faite ; mais il ne faut pas le lui écrire, ce qui aurait le même inconvénient qu'une convention ou une liquidation contradictoire. Vous remettrez donc à M. de Furtenstein une Note confidentielle dans laquelle vous vous bornerez à dire que Sa Majesté Impériale et Royale, voulant faire une chose agréable au Roi, a ordonné que la solde des douze mille cinq cents hommes due par la Westphalie fût payée jusqu'à concurrence de....; qu'il reste par conséquent, pour la compléter, à payer une somme de....., au paiement de laquelle vous demanderez qu'il soit pourvu sans retard.

« Telles sont, Monsieur le baron, les instructions que Sa Majesté me charge de vous transmettre, et je compte également sur votre habileté et sur votre exactitude à remplir ses intentions. »

L'Empereur
à Roi Jérôme.
Paris, 26 décembre
1811.

« Mon frère, je reçois votre lettre du 22. J'y réponds sans perdre de temps. Je pense que le général Morio, qui a votre confiance, est très-bien placé dans votre maison. C'est même un officier distingué qui serait utile dans votre état-major ou dans votre génie, ces services ayant de l'analogie ; mais il n'a jamais mené au feu même une compagnie de voltigeurs. — Quant à l'idée de nommer le prince de Hesse-Philipsthal, grand-maréchal, un parfait honnête homme et un homme d'honneur pourrait-il désirer d'être grand-maréchal d'un prince qui a détrôné sa famille ? Il peut désirer d'être colonel ou

général, vous ayant reconnu. Il pourra être avec honneur le grand-maréchal de votre fils, mais pas le vôtre. Supposez une défaite, la marche de l'Électeur sur Cassel, dans ce cas pourriez-vous vous défendre d'un sentiment d'effroi de trouver à vos côtés un homme qui aurait tant de liens par lesquels on peut le saisir. — Quant à la régence que vous voulez laisser chez vous, en cas d'absence, je vois bien que Siméon mérite toute confiance pour l'administration, je suppose que le chef de votre gendarmerie Bongars resterait en Westphalie ; mais il faudrait encore un général de quelque distinction qui pût se porter à la tête des troupes partout où il serait nécessaire.

« Vous avez dix-huit bataillons et huit escadrons en ligne. Il vous faudrait soixante pièces de canons. Le moins possible serait quarante-huit pièces, savoir :

12 pièces de régiment.....	12
2 batteries à pied chacune de 6 pièces de 6	
et 2 obusiers.	16
2 batteries à cheval chacune de 4 pièces	
de 6 et 2 obusiers.	12
1 batterie de réserve de 6 pièces de 12 et	
2 obusiers.	8
	<hr/>
	48

« Pour le service de trente-six pièces de réserve, il faut deux cents voitures ; car il faut avoir quatre cents coups à tirer par pièce. Ces deux cents voi-

tures exigeraient mille chevaux ; vous n'en avez que six cents, c'est-à-dire que vous ne pouvez atteler que cent vingt voitures avec votre train. Il faudrait donc que les quatre-vingts autres voitures fussent attelées, au moment de la guerre, par une levée de chevaux de réquisition. — Vos trente-six pièces de réserve se trouveraient marcher naturellement, savoir :

« Seize avec l'infanterie (ce qui fera vingt-huit avec les douze pièces régimentaires), les huit pièces de la batterie de réserve avec la garde, les douze des deux batteries à cheval, l'une avec la garde, l'autre avec la brigade de cuirassiers.

« C'est là la moindre organisation que vous puissiez avoir, et encore n'aurez-vous que la moitié de l'organisation actuelle de mes troupes et moins que n'ont les Russes et les autres troupes étrangères.

« Vos compagnies d'artillerie à pied, pour servir huit pièces, doivent être de cent vingt hommes. Les deux compagnies à cheval et les six compagnies à pied que vous avez, me paraissent suffisantes : trois de ces dernières serviront l'artillerie des divisions, et trois seront au parc. — Dix-huit bataillons représentant douze mille baïonnettes, doivent avoir soixante cartouches par homme dans les caissons, outre celles des gibernes. Il vous faudrait quarante-huit caissons à cartouches ; vous en avez dix-huit avec les régiments ; il en resterait donc trente avec la réserve. — Ces trente caissons marcheraient, savoir : dix-huit avec l'infanterie et douze avec le parc

ou la garde. — Mais les caissons d'infanterie entrent dans l'évaluation des deux cents voitures.

« Je passe au génie. — Ce n'est pas avoir une armée que de ne pas pouvoir se retrancher. Vous avez une compagnie de sapeurs ; il faudrait la porter à cent vingt hommes au moins. Il faudrait avoir une demi-compagnie du génie organisée comme elles le sont en France. Cette demi-compagnie servirait vingt-cinq voitures portant trois mille outils à pionniers, des cordages et autres objets nécessaires pour réparer les ponts et aider à passer une petite rivière.

« *Vivres.* — Pour faire la guerre dans le pays où votre corps d'armée servira, vous avez besoin d'avoir du pain pour quinze jours, en transportant du biscuit et de la farine. Je suppose que votre corps se montera à dix-huit mille bouches. Pour quinze jours, c'est l'emploi de deux cent soixante-dix mille rations de farine ou de grains. En ayant de grosses voitures portant chacune quatre milliers, vous auriez besoin de quarante ou cinquante de ces chariots.

« *Souliers.* — Il est nécessaire que chaque homme partant de Cassel ait une paire de souliers aux pieds, deux paires dans le sac et une paire portée dans des voitures, afin qu'une campagne d'été puisse se faire, sans que le soldat vienne à être nu-pieds.

« Tous les préparatifs se font ici, comme si la

guerre était certaine. J'ai dans mes équipages deux mille voitures de gros modèle portant quatre milliers, et quatre mille voitures d'artillerie attelées par vingt mille chevaux. Ma garde seule a deux cents pièces de canon attelées, avec six cents caissons de transports, etc. — L'armée française a seule huit cents pièces de canon. — Vous serez toujours prévenu quinze jours d'avance. Tâchez que votre armée soit munie de tout, surtout d'artillerie et de moyens de transport pour les vivres. »

Le Roi Jérôme
à l'Empereur.
Cassel, 30 décembre 1811.

« Je reçois la lettre que Votre Majesté a bien voulu m'adresser en date du 26. Je vais faire tous mes efforts pour achever de mettre mon armée sur le pied indiqué par Votre Majesté. Je ne négligerai rien de tout ce qui pourra y contribuer, et je ne m'arrêterai qu'à l'impossible ; je donne, dès ce moment, des ordres en conséquence pour que tout se prépare en silence.

« Un événement affreux vient de me priver de l'un de mes meilleurs serviteurs. Le général comte Morio a été assassiné le 24, en sortant de monter à cheval avec moi, par un ouvrier français de mes écuries. Le scélérat qui l'a assassiné ne donne pour raison que le refus fait par le grand-écuyer de lui augmenter ses gages l'année prochaine. Il est impossible de concevoir une démente aussi cruelle, d'autant plus que le général Morio était chéri de tous ses subordonnés.

« Il laisse une jeune veuve enceinte de trois mois, qui l'adorait.

« Il est mort avec un courage héroïque; je le regrette bien vivement, et la désolation que sa mort a laissée est inconcevable.

« Je suivrai exactement les conseils de Votre Majesté dans tous les points contenus dans sa lettre. »

LIVRE XVI

DU 1^{er} JANVIER AU 5 AVRIL 1812.

Journal de la Reine. — Bruits relatifs à la guerre de Russie. — Augmentation des troupes françaises à la charge de la Westphalie. — Le prince de Hesse-Philipsthal grand-chambellan. — Le Roi de Westphalie reçoit l'ordre de concentrer son armée à Halle (27 février). — Le général Vandamme à Cassel. — Voyage du Roi à Paris, du 8 au 25 mars. — Ordre donné au contingent westphalien de passer l'Elbe (20 mars). — Le Reine reçoit la direction des affaires pendant l'absence du Roi. — Bruits relatifs à la Pologne. — Départ du Roi pour l'armée (5 avril 1812).

Les documents historiques que nous publions dans le seizième livre appartiennent aux trois premiers mois de l'année 1812, jusqu'au 5 avril, jour du départ du Roi Jérôme pour la Grande-Armée. Tout l'intérêt de cette période réside dans les préliminaires politiques et militaires de la guerre de Russie. Nous avons cru devoir réserver, pour le livre suivant, les développements explicatifs et les pièces qui se rapportent directement à cette guerre, quelle que fût leur place dans l'ordre chronologique. Dès lors, le journal de la Reine, du 1^{er} janvier au 5 avril, suffira

pour établir le lien des événements de cette période, dont la plupart seront traités avec plus de détails dans le dix-septième livre. Ce résumé aura, en outre, l'avantage de faire apprécier, d'une part, les impressions intimes produites dans la famille de l'Empereur par l'attente de la guerre immense qui se préparait, et, de l'autre, l'esprit qui régnait en Allemagne à cette époque.

2 Janvier. — Il n'est pas encore sûr que nous retournerions demain à Cassel. J'aime beaucoup le séjour de la campagne, il m'est très-sain, j'y fais beaucoup d'exercice, de mouvement, ce qui m'est impossible dans ce triste Cassel. L'Empereur a de nouveau déconseillé au Roi de nommer le prince de Hesse grand-maréchal ; le Roi a renoncé à ce projet.

3 Janvier. — Nous avons été ce matin à la chasse.

On dit que l'esprit est très-mauvais à Brunswick, ce qui a empêché le Roi d'y aller. Je suis inquiète, tourmentée du mauvais état des affaires ; mon imagination, qui va toujours au devant des malheurs, ne cesse de me représenter les tristes suites que cela peut avoir, surtout depuis l'accident affreux du grand-écuyer. Il serait si facile de trouver un scélérat pour commettre un crime pareil sur la personne de mon mari ! Cette idée m'a déjà fait frémir plusieurs fois. Quelle chose affreuse que de survivre à la meilleure moitié de soi-même ! J'ai deux idées qui ne me quittent pas et qui empoisonnent les moments les plus délicieux de ma vie : la première est celle dont

je viens de parler ; la seconde que, n'ayant pas d'enfants et n'étant pas probablement appelée à en avoir, je pourrais être divorcée du Roi dans un âge où tout espoir d'avoir des enfants sera perdu. Ce sont deux idées, je le répète, qui se croisent perpétuellement dans mon esprit, et qu'aucune distraction, aucune jouissance ne peuvent chasser. Je ne sais d'où me vient une pareille pensée, car il est impossible d'être meilleur époux, plus tendre amant, plus aimable ami que ne l'est le Roi pour moi, et jamais femme ne fut plus heureuse comme épouse. Jamais le Roi n'a eu et n'aura de pareilles pensées ; elles sont tout à fait contraires à son caractère ; elles sont même absurdes ; eh bien ! malgré cela, ces pensées prennent parfois un tel degré de force dans mon esprit, que je tombe dans des angoisses affreuses. Ce que je dis est si vrai, que ma première idée, quand j'entendis crier à l'assassin ! lors du crime commis sur le grand-écuyer, fut que ce ne pouvait être que le Roi qui avait été assassiné. Aussi, à moitié folle, hors de moi, je me précipitai pour m'en assurer. Jamais de ma vie je n'ai éprouvé un sentiment plus délicieux que celui que j'ai ressenti en voyant le Roi peu de moments après. Notre attachement mutuel n'a pas acquis un degré de plus, cela n'était pas possible ; mais il a pris je ne sais quoi de plus intime et de plus touchant depuis que nous avons senti réciproquement que nous étions non-seulement nécessaires l'un à l'autre, mais indispensables à notre bonheur mutuel.

5 *Janvier.* — Il est décidé que demain nous re-

tournerons à ce triste Cassel. Cela me fait de la peine ; j'aime extrêmement le séjour de Catherinenthal ; j'y mène une vie plus conforme à mes goûts simples et retirés. Je déteste le fracas du monde. Ni mon esprit, ni mon cœur, ni mon caractère ne peuvent s'y faire, et je ne me trouve jamais plus seule, plus isolée que dans un grand cercle. J'y suis gauche, timide, et il faut me faire violence pour y paraître supportable. Il y a en moi deux personnes toutes différentes : la femme dans son intérieur et la femme dans le monde. On a souvent, et avec raison, dit de moi que ceux qui ne m'ont pas vue dans un petit cercle ne me connaissent pas et portent un jugement tout opposé à celui qu'on doit avoir de mon caractère. De bonne, de spirituelle peut-être, d'aimable que je suis en petit comité, j'ai l'air, dans le monde, fière, hautaine, sévère, et certes tous ceux qui me connaissent plus intimement ne me donnent aucun de ces défauts. Comme je sens mon insuffisance devant le monde, sans vouloir me l'avouer, j'ai naturellement un air hautain et sévère.

7 Janvier. — M. et Mme de Schele (dame du palais) ont donné leur démission. Je n'en suis pas fâchée. Lui était un homme fourbe, elle, le pantin de la Cour, quoiqu'elle eût de l'esprit et des connaissances.

17 Janvier. — M. Lecamus, qui vient d'être nommé trésorier, est revenu de Paris ; il a porté la nouvelle que tout paraît s'arranger avec la Russie.

Mais d'après certains propos que l'Empereur a tenus, il paraîtrait le contraire. Il a dit :

« L'Empereur de Russie cajole mes ministres et les flatte ; il les fait dîner avec lui, leur donne ses chevaux et ses voitures ; mais tout cela ne me fascine pas les yeux. En attendant, il fait le commerce avec l'Angleterre ; il détruit donc, par là, mon système politique sur le continent ; il me faut des faits et point de paroles. »

La grande question doit être décidée, à ce qu'on dit, le 25 février.

27 Janvier. — On dit généralement que l'Autriche et la Prusse seront pour nous, si la France déclare la guerre à la Russie. Ce serait un bonheur pour nous, car alors nous n'aurions pas de troubles intérieurs. On dit aussi que la Russie fera la paix avec les Turcs aux conditions qu'ils voudront.

31 Janvier. — Lepage subit à l'instant la punition de son crime. Cet homme affreux a cependant trouvé le moyen d'intéresser en sa faveur une femme du peuple. Poussée par un prêtre, chapelain du Roi, M. de Gentenhoffen, elle est allée chez le ministre de la justice et a demandé la grâce de Lepage, en déclarant qu'elle voulait l'épouser. Cette demande et cette proposition se rattachent à un ancien usage allemand. En vertu de cet usage, si le criminel trouve une femme voulant l'épouser, le souverain habituellement lui fait grâce. Il est inconcevable que M. de

Gentenhoffen n'ait pas vu que les lois allemandes sont absolument changées par le Code Napoléon.

4 Février. — Une brigade composée de trente-cinq chevaux de l'Empereur est arrivée ici, ce qui fait grand bruit dans notre petite ville de Cassel. Cependant cela ne veut rien dire, car l'Empereur en a partout, en Illyrie, en Espagne, en Italie, etc.

5 Février. — Si l'état de choses dure encore un mois tel qu'il est, la Westphalie croulera. Il manque un million tous les mois pour entretenir les troupes françaises que nous avons dans le pays outre les nôtres. Quoique l'Empereur nous ait fait de belles promesses, il ne nous rend pas ce million extraordinaire. Cet état de choses fait frémir. Que deviendrons-nous?

10 Février. — L'Empereur nous envoie encore plus de troupes, malgré toutes les représentations qu'on a pu lui faire.

12 Février. — On prétend qu'il n'y aura pas de guerre et que l'Empereur n'envoie autant de troupes en Allemagne que pour la soumettre entièrement et se faire élire empereur d'Allemagne. Il me semble qu'il ne faudrait pas tous ces moyens pour la subjuguier, car jamais les souverains n'ont été aussi soumis, quand il existait un empereur d'Allemagne. Les empereurs d'Autriche n'ont jamais eu autant de pou-

voir sur eux, que l'Empereur Napoléon comme protecteur de la Confédération du Rhin.

20 *Février*. — Le traité d'alliance entre la Prusse et la France est conclu, à ce qu'on dit; elle fournira quarante mille hommes et le général Régnier est destiné à commander ce corps d'armée.

21 *Février*. — Le Roi m'a témoigné de nouveau, à cet anniversaire de ma naissance, mille bontés. Il m'a donné de très-belles boucles d'oreilles en diamants, et un cadeau d'argent. J'ai reçu les félicitations de toute la Cour ainsi que des ministres étrangers Reinhard et Gemmingen.

Je ne puis passer sous silence la conduite que le prince de Hesse-Philipsthal a tenue vis-à-vis de moi aujourd'hui. A mon réveil, j'ai trouvé une grande lettre de ce prince, qui me disait « que le bruit public disait que je voulais nommer sa femme dame du palais, qu'il me priait instamment de n'en rien faire, des raisons de famille l'empêchant d'accepter cette place. » J'avoue que je fus singulièrement frappée d'une pareille lettre. Je la portai de suite au Roi, qui fut outré de la conduite du prince, après les bontés inouïes qu'il a eues pour lui; il lui fit dire par le comte de Furtenstein qu'il n'avait qu'à choisir entre sa démission et la place de dame du palais pour sa femme. Après bien des pourparlers, le prince s'est rendu et j'ai donné le chiffre à la princesse. Un amour-propre très-mal placé, beaucoup de morgue et les intrigues de sa belle-mère lui avaient monté la

tête. Il a donné pour raison de son refus au comte de Furtenstein, qu'il s'était brouillé avec toute sa famille parce qu'il était devenu grand-chambellan ; qu'il venait d'épouser la princesse de Hesse, sa nièce, en grande partie pour se réconcilier avec sa famille ; mais qu'il craignait de se brouiller une seconde fois avec elle, si sa femme devenait dame du palais. Mme de Wimpffen, femme intrigante, à ce qu'on dit, aurait voulu être dame du palais. Il faut encore ajouter ici que le Roi a fait toute la fortune du prince. Il vient de lui payer 40,000 écus de dettes ; il lui a donné, en outre, un bien qui lui rapporte 7,000 francs et sur l'État un revenu de 5,000 francs. Avec ses appointements, le prince a maintenant 84,000 francs de revenu, et sous l'électeur de Hesse il n'en aurait eu que 16,000. Il est certain que plus on comble certaines gens de bonté, plus on est trompé. Voilà ce que nous autres grands, nous sommes dans le cas d'éprouver tous les jours, c'est une dure expérience. Et l'on s'étonne, après cela, que nous devenions méfiants et sévères !...

22 Février. — Nous sommes rentrés en ville. Cette comtesse de Wimpffen est véritablement bien intrigante. L'on ne se fait pas une idée des propos qu'elle a osé tenir à son beau-fils. Elle a été comme une furie de la nomination de sa fille comme dame du palais, avant elle.

23 Février. — Les troupes de Darmstadt ont passé ici.

24 *Février*. — Il paraît que toutes les troupes de la Confédération du Rhin passeront ici. Personne ne comprend rien à la politique du moment. Jamais l'Empereur des Français n'a prévenu les Princes de la Confédération du Rhin d'avance, il portait ses coups avant qu'on pût s'en douter.

25 *Février*. — Il vient de passer encore des troupes de la Confédération, celles du grand-duc de Bade. L'Empereur des Français aurait dit : « Qu'il « partirait de Paris le 2 ou le 6 mars, si le comte de « Nesselrode n'était pas arrivé à Paris à cette époque « avec *l'ultimatum*. » En attendant, l'Empereur de Russie dit les plus jolies choses à l'ambassadeur de France, et il paraît être dans la plus grande sécurité.

26 *Février*. — Il est arrivé à Mayence quatre cents valets de pied et domestiques de la maison de l'Empereur, et dix à douze femmes de chambre. On dit que l'Empereur aura une suite très-considérable avec lui. Le prince de Neufchâtel a trente fourgons. L'armée d'Italie, forte de soixante-dix millehommes, a dépassé Insprück. On ne comprend rien à la marche des troupes, elles font des détours de cinquante à soixante lieues.

27 *Février*. — Il vient d'arriver encore des troupes badoises commandées par le comte de Hochberg. Le Roi reçoit à l'instant un courrier du prince de Neufchâtel qui lui mande de mettre son armée en

mouvement vers le 15 du mois de mars et de la faire marcher à petites journées de quatre à cinq lieues du côté de Halle, mais qu'il ne doit pas faire marcher sa garde ; il ajoute que si le Roi veut envoyer de ses chevaux, il doit le faire dans le plus grand secret. Il le prie en grâce (voilà sa propre expression) de ne pas envoyer de troupes à Brunswick et dans les environs, ce qui ferait croire que peut-être l'Empereur et l'Impératrice y viendraient. On croit assez généralement qu'on tiendra un congrès à Brunswick où les Empereurs et le Roi se rendront, et que la Turquie serait la *pomme* que l'on se partagerait en rétablissant un royaume de Pologne. Pourvu que ce royaume de Pologne ne soit pas destiné à mon mari, le reste m'est égal.

28 *Février*. — Le comte de Hochberg m'a été présenté. Mon frère aîné fera la campagne avec lui ; on n'a jamais pu parvenir à obtenir l'agrément de mon père pour que mon frère Paul la fît également.

29 *Février*. — On ne conçoit pas les préparatifs que l'Empereur fait pour cette guerre. Cela passe toute imagination. On prétend qu'il a dit : « Si on « croit que je vais faire la guerre comme autrefois, « on se trompe. Je veux que mon quartier-général « soit comme dans Paris. » Il doit avoir cinq corps d'armée composés chacun de soixante mille hommes, ce qui fait trois cent mille hommes sans les troupes de la Confédération du Rhin. Il passe journellement ici des voitures chargées d'argenterie, de vermeil,

de porcelaines, etc., etc., appartenant à l'Empereur. Il a, à ce que l'on dit en Allemagne, à sa suite, cent jardiniers et deux cents paveurs, qui sont déjà arrivés à Mayence et à Augsbourg, on ne peut s'imaginer à quoi ces braves gens doivent servir. Il a déclaré que le premier fourrier du Palais ou toute autre personne appartenant à la Cour, qui commettrait sur ces préparatifs la moindre indiscrétion, serait puni; mais comme un secret connu de mille personnes ne peut être gardé, on le sait partout. On assure aussi que l'Empereur ne quittera pas Paris avant le 20 mars.

1^{er} Mars. — Le Roi a distribué les drapeaux à la garde, en remplacement de ceux brûlés le 24 novembre, le temps était magnifique; on ne peut s'imaginer un plus beau spectacle. Nous avons déjeuné à l'Orangerie, le comte d'Hochberg s'y trouvait.

3 Mars. — Le Roi a reçu des dépêches de M. de Busch, son ministre à Saint-Pétersbourg. Il lui mande que la consternation est grande en Russie, et que ceux qui étaient les plus acharnés contre nous, sont en ce moment pour la paix à quelque condition que ce soit.

4 Mars. — On prétend que le courrier russe qui a passé, il y a dix jours, a apporté des propositions d'arrangement qui seraient : que l'Empereur, pour la forme, irait occuper la Pologne; que ce pays serait de nouveau érigé en royaume indépendant; que la Russie serait dédommée de ses pertes en

Pologne par la Valachie et la Moldavie; que l'Autriche aurait la Silésie prussienne; que le royaume de Prusse serait réduit au duché de Brandebourg et serait feudataire de la couronne de Pologne; que la Westphalie serait agrandie jusqu'à l'Oder et aurait Dantzic.

5 *Mars*. — On assure qu'il n'y aura pas de nouvelle guerre. On donne comme positif que tous les petits princes de la Confédération du Rhin seront supprimés.

D'autres nouvelles disent qu'il est certain que le Roi de Westphalie ira à Berlin.

7 *Mars*. — On prétend que l'Empereur a reçu une lettre de l'Empereur de Russie, qui lui a fait grand plaisir. Malgré cela, les préparatifs de guerre continuent plus que jamais. Un détachement de la garde est attendu ce mois-ci à Francfort. Vingt mille Français ont encore passé par ici. Chaque corps d'armée a un grand nombre de chariots à sa suite; personne ne peut concevoir à quoi tendent tous ces préparatifs. Le Roi de Prusse n'a pas ratifié le traité avec l'Empereur des Français, et on prétend que tout est déjà emballé à Berlin. Le Roi de Prusse a voulu nommer ministre des finances M. de Bulow, notre ancien ministre. M. de Bulow étant sujet du Roi, a fait demander son agrément. Le Roi l'a refusé. Qu'on dise encore que Bulow, d'après ceci, n'agissait pas de connivence avec la Prusse, quand il avait son portefeuille.

8 *Mars*. — Le Roi et moi recevons à l'instant même un courrier de mon frère aîné qui nous mande que si le Roi n'y trouve pas d'inconvénient, il désire venir ici passer deux jours. Les troupes wurtembergeoises partent de Heilbronn le 10, et se rendent le 19 à Cobourg, pour se réunir à un corps français. Il reste donc à mon frère deux jours dont il peut disposer. Il désire les passer avec nous et autant avec la jolie Madame ***. Mon mari et moi nous savons parfaitement que ce ne sont pas uniquement les conseils, les avis que le Roi peut lui donner dans les circonstances dangereuses, épineuses, dans lesquelles il se trouve, qui l'engagent à venir nous voir. Aussi, mon mari lui a écrit fort amicalement qu'il serait toujours charmé de le voir, mais qu'il ne pouvait lui promettre le plus strict incognito, comme il le désirait et le demandait dans sa lettre. Ni le Roi ni moi nous ne voulons avoir l'air de donner les mains à une pareille intrigue. Je ne conçois pas mon frère, comment avec de l'esprit, des moyens, peut-il se laisser aller à une pareille fantaisie, car je ne puis l'appeler passion. A l'âge de trente et un ans, on doit avoir plus d'empire sur soi, on doit maîtriser ses passions, surtout dans la position de mon frère, avec le rang qu'il occupe dans le monde.

Malgré cela je me réjouis beaucoup de le revoir ; je le chéris trop et lui suis trop attachée pour que ce moment ne soit pas un moment de bonheur pour moi ; mais il serait bien plus grand encore si je pouvais me dire que c'est uniquement par amitié pour moi qu'il vient ici.

Le Roi vient de recevoir un courrier de l'Empereur qui lui mande de venir à Paris dans le plus strict incognito, passer deux ou trois jours au plus, et de faire partir ses bagages et sa maison militaire pour Halle. Le Roi doit faire croire que c'est pour Halle qu'il est parti. Il paraît que l'Empereur veut, pour cette entrevue, le plus grand secret. Je ne puis exprimer à quel point cette nouvelle m'a troublée. Le général Vandamme est arrivé ici, il commande sous les ordres du Roi. Le prince de Neuchâtel a dit au général Vandamme qu'il ne croyait pas que la guerre eût lieu. L'Empereur a dit au général Vandamme :

« D'une façon ou de l'autre je veux finir l'affaire ;
« car enfin nous devenons vieux, mon cher Van-
« damme, et je ne veux pas, dans mes vieux jours,
« qu'on puisse me donner un coup dans le derrière,
« ainsi je promets bien de tout finir d'une manière
« ou de l'autre. »

Le Roi part à l'instant ; je ne puis dire la situation dans laquelle je me trouve ; elle est des plus cruelles et des plus pénibles. Que Dieu me donne des forces pour la supporter avec calme.

9 *Mars*. — Comme il paraît que l'Empereur met la dernière importance à ce qu'on ne sache pas que le Roi est allé à Paris, je n'ai pu en avertir mon frère ; il viendra donc, à ce que je suppose, le 13 ou le 14 ; sa présence fera diversion à ma peine, j'en ai véritablement besoin. Toute la Cour ignore que le

Roi est allé à Paris. La Prusse a ratifié le traité. Aux alarmes et à la consternation qui régnaient à Berlin a succédé la joie, le plaisir; je doute que cela dure longtemps. Une partie de la garde est partie aujourd'hui; l'autre part demain.

10 Mars. — Tout le monde parle du départ du Roi pour Paris. Le général Vandamme l'a dit publiquement. Il paraît que, dans cette circonstance, les hommes ont plus parlé que les femmes. Cet exemple est bien fait pour venger notre sexe, aussi j'en prends note, et, dans l'occasion, j'en ferai mon profit. Le prince de Neuchâtel a, dit-on, passé à Mayence le 8. Les Français sont entrés à Breslau le 7, comme amis. Je n'ai pu sortir, j'étais trop triste; j'ai passé la soirée dans mon cabinet.

12 Mars. — L'Empereur a fait écrire au grand-écuyer pour lui témoigner le désir qu'il aurait que le Roi lui envoyât de ses chevaux à Dresde. En l'absence du comte de Malsbourg, qui fait les fonctions de grand-écuyer, M. ^{***}, qui a la surveillance des écuries, a ouvert la lettre et a chargé le Maréchal de la Cour de m'en parler et de prendre mes ordres. J'ai répondu que je croyais que n'ayant pas d'ordres à ce sujet du Roi directement, on ne pouvait point envoyer les chevaux.

13 Mars. — J'apprends que, malgré tout ce que j'ai pu dire, M. ^{***} fait partir des chevaux pour l'Em-

pereur, à Dresde. J'avoue que j'en suis étonnée, après l'ordre exprès que j'avais donné,

14 Mars. — J'ai reçu ce soir, étant à faire ma partie, un courrier de mon frère, qui me mande qu'il ne peut venir ici, comme c'était son intention, ayant appris que le Roi est déjà à l'armée. Le fin mot de tout ceci est sans doute que mon père n'a pas voulu qu'il y vînt. J'en suis véritablement égarée ; Dieu sait quand nous nous reverrons, les circonstances actuelles sont si critiques ! Mon frère va courir des hasards, des dangers ; personne ne peut prévoir ce qui peut en résulter pour lui. J'éprouve plus que jamais le besoin de parler à cœur ouvert, d'épancher mon âme tout entière dans le sein d'un ami, et qu'est-ce que nous avons de plus cher au monde qu'un frère ? Qui peut plus que lui être mon ami ? Toute autre liaison est presque impossible, surtout dans le rang que j'occupe. Elle a toujours quelques vues intéressées, ou si elle est dépourvue de ce sentiment, du moins a-t-on ses vues personnelles, qui rendent égoïste, et alors l'amitié ne peut subsister.

17 Mars. — Voilà dix jours que le Roi est parti, et je n'ai point encore eu de nouvelles de Paris, cela m'inquiète. Je suppose qu'il sera arrivé jeudi dans la nuit à Paris ; s'il m'avait envoyé un courrier vendredi 13, il pourrait être ici. J'ai quelquefois eu idée que le Roi veut me surprendre et qu'il sera de retour jeudi, le 19 ; mais ce ne sont là que des suppositions, et mon cœur aussi bien que mon esprit

auraient besoin de quelque certitude. Dieu ! quand pourrions-nous jouir tranquillement de la vie ! Ce trouble, cette inquiétude perpétuelle me font une situation affreuse, c'est mourir perpétuellement ! Ce qui me coûte le plus, c'est de n'oser écrire au Roi ; il me l'a positivement défendu. La seule consolation qui reste aux absents m'est donc interdite !

Le général Vandamme et M. Reinhard viennent tous deux de me faire dire qu'ils ont eu chacun un courrier, ce matin, de Paris, du 12, qui leur a porté la bonne nouvelle qu'on parlait plus de paix que de guerre ; le prince de Neufchâtel n'avait pas quitté Paris.

18 *Mars*. — J'ai reçu ce matin, à huit heures, un courrier du Roi, du 14. Son arrivée m'a remplie de joie ; il est si cruel d'être séparé de ce qu'on aime, mais bien plus encore quand on n'en reçoit aucune nouvelle. Ces incertitudes sur l'objet chéri sont des tourments affreux. Le Roi, toujours le meilleur, le plus aimable des époux, m'a envoyé, par ce même courrier, de charmantes bagatelles, surtout un bracelet et une montre qui font mes délices. Est-il rien de plus doux au monde que d'être aimée d'un être qu'on adore ; c'est le bonheur suprême ; ceux qui ne sont pas susceptibles d'un pareil bonheur ne méritent pas de vivre. Le Roi me mande :

« Qu'il ne s'est pas trompé lorsqu'il me disait que
« son voyage serait heureux. J'ai tout lieu de m'en
« féliciter, ainsi *que pour toi*. Je t'expliquerai cela à

« mon retour. L'Empereur dit des choses charmantes
« sur ton compte ; tu juges combien cela me rend
« heureux ; car s'il existe une femme aussi bonne que
« toi, il ne peut s'en trouver une meilleure. »

Tous ces témoignages d'amour flattent mon cœur plus encore que mon amour-propre. Vivre pour lui, plaire aux autres pour lui plaire, voilà mon bonheur, mon triomphe.

20 Mars. — Je reçois un courrier du Roi, qui m'apporte la nouvelle que des affaires de la dernière importance l'obligent de retarder son retour, mais que tout va au mieux. Ce que c'est que *cela va au mieux* ? je ne puis le dire, car il ne me mande rien de plus. L'Empereur paraît être parfait pour lui ; il vient de nommer le comte de Furtenstein, Wintzingerode et Höne comtes de l'Empire ; MM. de Marinville, Boucheborne, Benterode, barons de l'Empire. Il a fait donner l'ordre à nos troupes de passer l'Elbe. Tous les chevaux de selle partent demain ; c'est M. de Hammerstein, l'écuyer, qui les accompagne à Halle. On a fait revenir les chevaux qu'on avait envoyés pour l'Empereur à Dresde, et ces deux chevaux doivent aller à Glogau. Enfin, personne ne comprend rien à tout cela ; jamais moment n'a été plus critique. Tout le monde est ici dans des angoisses mortelles. Ces pauvres gens me font peine ; personne mieux que moi ne voit leur position ; elle est affreuse ; je désire que le Roi ne se repente jamais de préférer un autre royaume à celui-ci, ainsi qu'on l'affirme.

25 *Mars*. — Jamais surprise n'a été égale à la mienne en voyant arriver tout d'un coup le Roi. Le plaisir, la joie, le bonheur que j'en ai ressentis m'ont rendue très-malade, car j'ai eu des vomissements affreux, preuve que toute émotion trop vive, de peine ou de plaisir, influe sur notre frêle existence.

26 *Mars*. — Il est décidé que je resterai ici. On parle même de me donner la régence. Je m'y suis opposée jusqu'à présent, car je ne m'en sens nullement les moyens ni la capacité; mais il paraît que le Roi et l'Empereur le désirent tous deux; ce sera à mon corps défendant que je l'accepterai. Il y aura un Congrès à Dresde, où l'Empereur, ainsi que l'empereur d'Autriche et tous les rois, doivent se rendre. J'irai aussi, et le Roi y viendra de Glogau. Le Roi a trouvé très-mauvais, comme je l'avais dit, que M.^{...} eût fait partir les chevaux sans ses ordres. Il est bien certain que le Roi garde ce royaume, mais il sera agrandi.

Le départ du Roi n'est pas encore fixé, il aura sans doute lieu dans quelques jours, c'est bien dans ces moments-là qu'on trouve que les heures s'écoulent avec trop de rapidité? Que ne peut-on les arrêter ou les accélérer à volonté!...

27 *Mars*. — J'ai fait mes paquets ce matin.

J'ai demandé au Roi l'explication de tous ces ouvriers qui marchent à la suite de l'armée, il m'a dit que l'intention de l'Empereur était de faire un camp retranché de quatre-vingt mille hommes à Magde-

bourg ; il m'a dit aussi qu'on voulait faire des camps retranchés en Pologne, si la campagne devait se prolonger jusqu'en hiver. Le départ du Roi est fixé aux premiers jours d'avril. J'ai accepté, après bien des objections et à mon corps défendant, la régence pendant l'absence de mon mari. Je prévois que j'en aurai bien des désagréments, mais j'ai voulu prouver au Roi, par cette soumission, que je ne désire que ce qui peut lui être agréable et utile. Me voilà donc lancée dans les affaires, moi qui les ai toujours détestées ; je crois véritablement et de bonne foi que je n'aurai pas les talents nécessaires et que je ternirai par là ma réputation de femme d'esprit et de caractère ; c'est le plus grand des sacrifices que je puisse faire au Roi, moi qui n'aime qu'une vie, tranquille, calme, paisible, qui adore la lecture, l'ouvrage, la musique, etc., enfin toutes les occupations d'une femme. Moi, qui ne me suis jamais occupée d'autre chose, qui ai même repoussé autant que j'ai pu toute autre idée, me voilà tout d'un coup forcée de m'occuper de choses que, la moitié du temps, je ne comprendrai pas !

29 *Mars*. — Le Roi reçoit un courrier de l'Empereur qui lui mande qu'au lieu d'être rendu le 5 ou le 6 à Glogau, il n'a besoin d'y aller que vers le 9 ou le 10.

30 *Mars*. — Il paraît que tout pourra encore s'arranger. Les Russes y mettent une prudente, une cir-

conspection qui prouveraient qu'ils ne veulent point la guerre.

3 *Avril*. — Le départ du Roi est fixé au 5 dans la nuit ; personne à la Cour ne le sait. L'Empereur aurait dit à M. Talleyrand : — « C'est partie remise pour deux « ou trois ans. » Les chevaux sont tous décommandés pour l'Empereur et toutes les troupes en marche ont eu contre-ordre. Les nouvelles de Saint-Pétersbourg disent que l'Empereur Alexandre se dispose à partir et qu'il a dit à l'ambassadeur de France : « Je ne « veux pas la guerre, et je serais charmé de voir « l'Empereur des Français partout où il le voudra, « mais je ne traiterai pas en vaincu. » De part et d'autre point de jactance, on traite les Russes à Paris et les Français à Saint-Pétersbourg avec considération, avec égards. Toutes ces choses prouvent bien que ni l'un ni l'autre n'ont envie de faire la guerre. Je suppose que le rendez-vous sera Dresde et que cela fera un congrès à main armée.

5 *Avril*. — Il est bien décidé que le Roi part ce soir pour l'armée ; je ne puis exprimer les sensations que j'éprouve à cette idée de séparation, et quoique j'aie l'espoir de le revoir peut-être à la fin de ce mois à Dresde, cependant cette pensée me fait passer des moments bien cruels. Il faut espérer que Dieu me donnera des forces pour supporter avec résignation cette épreuve douloureuse. Le Roi reçoit des nouvelles qui lui assurent que l'Empereur a dit qu'il ne désirait nullement la guerre, et que si l'Empereur de

Russie le voulait franchement, il n'y en aurait point. On prétend que l'Empereur a envoyé son ultimatum à Saint-Pétersbourg, que les conditions sont : que l'Empereur des Français ne veut que le rétablissement de la Pologne, qu'il laisse même à la Russie le duché de Courlande; qu'il lui garantit, en revanche, comme indemnité, la Valachie et la Moldavie. Il a fait voir ces conditions au prince Kourakin, ambassadeur de Russie à Paris, qui lui a assuré qu'il ne doutait nullement que sa cour n'acceptât. On dit de plus qu'alors le Roi de Saxe serait Roi de Pologne, et que l'on réunirait la Saxe à la Westphalie, ce qui ferait un des beaux royaumes de l'Allemagne.

6 *Avril*. — Le Roi est parti cette nuit; il ne me serait pas facile de dépeindre ce que j'ai souffert; cependant je fais tous mes efforts pour ne point me laisser abattre. J'ai vu ce matin tous les ministres.



CORRESPONDANCE

RELATIVE AU LIVRE XVI.

« Sire, je suis obligé d'envoyer un courrier extraordinaire à Votre Majesté, pour le supplier de daigner jeter un coup d'œil sur le déplorable état de mon royaume ; Sire, le mois prochain toute la marche du gouvernement sera arrêtée si Votre Majesté ne nous rend pas justice. Voici le fait :

Leroi Jérôme
à l'Empereur
Cassel, 11
juin 1812.

« Il y a en Westphalie vingt mille huit cent trente-deux hommes et onze mille cent vingt-sept chevaux ; cela coûte en avances (indépendamment de l'entretien, solde, etc...., des douze mille cinq cents hommes dont quinze cents chevaux), 782,392 francs par mois. Le Trésor, le mois prochain, est *hors d'état*, malgré la meilleure volonté, de faire cette avance, il faudra donc que les troupes françaises vivent à discrétion, dès lors les contributions ne pourront plus rentrer.

« Voilà, Sire, l'exacte vérité, je vous en donne ma parole d'honneur. Ce que je réclame, Sire, est une stricte justice. Votre Majesté sait et voit tous les efforts que je fais pour tenir mes engagements, puisque je viens de faire effectuer au pair les paiements arriérés.

« Sire, dans les États des Saxes, Lippe, Anhalt, etc., etc., il n'y a pas un seul soldat, mes pauvres sujets voient tout affluer chez eux.

« *P. S.* Les avances faites par le Trésor s'élèvent, au 1^{er} janvier, à 1,615,876 fr., auxquelles il faut ajouter celle du mois courant, qui sera de 782,392 fr. ce qui offre un total de 2,398,268 fr. »

La Reine Catherine au roi Wurtemberg, Essel, 17 janvier 1812.

« Mon très-cher père, je ne puis qu'être extrêmement sensible à tous les vœux que vous formez pour mon bonheur, et je me flatte qu'ils me porteront bonheur, les regardant comme une bénédiction paternelle. Je vous supplie de me conserver des sentiments sans lesquels je ne saurais me trouver entièrement heureuse; il est bien vrai, mon cher père, que depuis mon mariage, maints et maints fâcheux événements ont troublé ma tranquillité, mais ils tiennent heureusement à des causes étrangères à mon intérieur, dont rien n'aurait altéré le repos ni le bonheur, si nous vivions dans un temps plus tranquille et au milieu d'un pays depuis longtemps soumis à son maître. Sous ce rapport, mon cher père, vous êtes infiniment plus heureux que nous ne pourrions jamais l'être, régnant sur ces bons Souabes,

depuis bien du temps attachés à notre maison et naturellement d'un caractère franc et doux ; notre position ne peut absolument se comparer, et souvent aussi je me suis consolée de la mienne, en pensant aux avantages de la vôtre, car il m'est bien plus facile de prendre mon parti sur des événements personnels que sur ceux qui touchent les personnes que j'aime et que je chéris.

« Veuillez, mon cher père, me parler souvent de ma bonne et tendre Emmy ; jamais cet ange de vertu ne se plaindra de son mari, je ne pourrai donc jamais avoir des détails là-dessus que très-indirectement et je les attends de votre bonté.

« Le Roi me charge de le rappeler à votre souvenir, et je vous prie de présenter mes respects à maman et de croire que ma tendresse pour vous égale mon très-profond respect. »

« Le ministre de Westphalie vient de me communiquer un état de paiements récemment faits par son gouvernement au domaine extraordinaire de Votre Majesté, à sa caisse particulière, au Prince archichancelier, à la trésorerie de la Légion d'honneur, à la caisse des Sociétés de Westphalie et de Hanovre.

« Le tout monte à 1,171,578 francs 63 centimes. Il me dit que le premier vœu, le premier besoin de sa Cour, est de satisfaire à tout ce que Votre Majesté attend d'elle ; mais qu'elle en est d'autant plus profondément affligée de la disproportion qui existe entre ses moyens et ses charges ; et il la représente

Le du
Bassano à l'
pereur
léon. 17 ja
1812.

comme devant inévitablement succomber sous le faix, si elle n'obtient pas le soulagement qu'elle implore de Votre Majesté.

« Les finances westphaliennes sont, en effet, dans un état qui est loin d'être prospère. La Westphalie a une dette publique considérable, outre sa dette particulière envers la France qui est aussi très-grande. Jusqu'à présent, il y a eu chaque année un déficit. M. Reinhard estime que celui de 1812 sera de 10 à 12 millions. Cependant le Roi n'a rien négligé pour se mettre en état de servir la cause commune. La dernière dépêche de M. Reinhard annonce que le contingent est en état d'entrer en campagne et qu'il peut être en moins de quinze jours réuni, soit à Magdebourg, soit sur tout autre point du royaume.

« En mettant sous les yeux de Votre Majesté les vœux du gouvernement westphalien, j'ai cru devoir y mettre en même temps les considérations qui les appuient. »

M. Reinhard
au duc de Bas-
sano. Cassel, 19
janvier 1812.

« Par sa dépêche du 30 décembre, Votre Excellence me demande mon opinion motivée et réfléchie sur l'état de fermentation où l'on dit que se trouvent la Westphalie et l'Allemagne en général, sur les causes de cette fermentation et sur le remède qu'il faudrait adopter. Elle m'a autorisé à traiter cet objet très-sérieusement dans mes conférences avec les ministres du Roi et à prendre tous les moyens nécessaires pour éclaircir les questions importantes qu'il renferme.

« Je vais remplir ce devoir avec franchise et avec

vérité, avec cet abandon entier que prescrit le dévouement et qui devient si facile lorsque Sa Majesté Impériale est le juge suprême de mes intentions et de mes rapports, et que vous, Monseigneur, en êtes l'interprète.

« Votre Excellence sait déjà que ces matières n'ont point été étrangères à ma sollicitude, elle aura même jugé, par une de mes dernières dépêches, que la source d'où sont émanées les informations récentes qui ont fixé l'attention de Sa Majesté Impériale, ne m'était point restée inconnue.

« Et d'abord, pour exprimer d'un seul mot mon opinion et celle de tous les hommes qui, sans être initiés dans les secrets de la haute police, sont ici capables de voir et de réfléchir, je répéterai ce que j'ai dit dans ma dépêche n° 294, *que le malaise est partout et que la fermentation n'est nulle part*. La fermentation est du mouvement : elle ne saurait se soustraire aux regards. Cela est si vrai, Monseigneur, que lorsque, d'après vos ordres, j'ai entretenu les ministres du Roi avec l'inquiétude que votre dépêche m'avait inspirée, ils ont eu d'abord de la peine à me comprendre. Enfin, le premier mot que m'a répondu le directeur-général de la haute police lui-même a été qu'il n'y avait point d'agitation prononcée.

« Mais le malaise existe ; du malaise naît le mécontentement, du mécontentement peut ou doit naître le désir d'un changement. Ce qui ne frappe point encore les yeux de l'observateur, peut éclater subitement ; la prévoyance s'appuyant sur des indices

cachés doit donc anticiper sur l'avenir, et la question reste la même.

« Je l'envisagerai d'abord, Monseigneur, sous un point de vue plus rétréci en ne vous parlant que de la Westphalie. Les points de contact avec le reste de l'Allemagne se trouveront aisément.

« Aux causes de fermentation et pour ainsi dire de malaise qui étaient indiquées dans les rapports qui vous sont parvenus, se joignent celles que vous avez énoncées dans votre dépêche et dont on ne peut absoudre le gouvernement du Roi. Si le malheur du temps, c'est-à-dire la stagnation du commerce, la circulation interrompue et tout ce qu'entraîne le passage d'un ancien ordre de choses, quoique reconnu insoutenable, à un ordre nouveau quoique reconnu meilleur; si la surcharge des impositions, les contributions de guerre, le mouvement continuel des troupes ont été cités de préférence par l'observateur westphalien, l'observateur français allègue avec plus de raison encore les dépenses pour l'armée portées au double de sa force nécessaire et constitutionnelle, et absorbant la moitié des revenus du royaume, les dépenses de la Cour, composée en partie d'hommes qui sont d'autant plus avides de fortune qu'ils se défient plus de la stabilité de leur pouvoir; enfin les changements trop fréquents, sinon de principes généraux de l'administration, du moins de personnes et de formes.

« Quels sont en Westphalie les effets sensibles de toutes ces causes réunies? L'appauvrissement général, un malaise approchant de la misère dans quel-

ques classes de la société, la misère approchant du désespoir dans quelques familles, l'incertitude des fortunes, peu d'espoir dans l'avenir, la dégradation du crédit public, peu d'estime pour le gouvernement. Cependant, depuis plus de deux ans, aucun désordre, aucun mouvement séditieux ne s'est manifesté en Westphalie. Les impositions, perçues avec rigueur, se paient ; la conscription n'éprouve aucun obstacle. Il y a plus : des preuves non équivoques d'attachement personnel au souverain ont éclaté dans plusieurs occasions et sur plusieurs points du royaume.

« Votre Excellence me demande avec raison des renseignements particuliers sur les villes qui lui ont été représentées comme étant les plus surchargées, où l'on dit que la misère est portée à son comble et qui, en effet, seraient les plus propres à devenir un foyer d'explosion. Pour commencer par les villes de Hanovre et de Magdebourg qu'elle m'a nommées, j'ai déjà pris des mesures pour recueillir des informations prises sur les lieux mêmes. Mais en attendant, je crois, sans crainte de me tromper, pouvoir anticiper sur ces informations et vous donner un précis de leur esprit et de leur situation, fondé sur des faits dont je suis déjà instruit et sur la connaissance que j'ai des localités. Les villes de Hanovre et de Magdebourg, la première, outre toutes les vicissitudes qu'elle a subies depuis huit ans, outre qu'elle a perdu tous les avantages dont elle jouissait comme résidence d'une cour éloignée, censée présente pour les dépenses et remplacée par le luxe d'une aristocratie presque souveraine ; la seconde, outre que comme

ville de commerce elle éprouve les difficultés du moment et celles de l'application récente de nos lois douanières, ont en effet le plus souffert et souffrent encore des charges militaires. A Hanovre on cite un grand nombre de maisons délaissées, des familles jouissant encore d'une fortune de 400,000 francs et réduites, par la non-rentree des intérêts et des revenus, etc., à vendre leur lingé de lit et de table pour subsister. On a parlé en plein Conseil d'État de maisons de la valeur de 20,000 et de 30,000 francs vendues, dans ces deux villes, pour 6 et pour 24 francs; et si ces faits sont exagérés, il est vrai, du moins, que des maisons valant 40,000 francs ont été vendues pour 6,000 francs. Des bourgeois d'une aisance médiocre dépensent pour logements militaires entre 300 et 400 francs par mois. A Magdebourg, sur douze mille hommes de garnison française, sept mille sont à la charge des bourgeois, pour une indemnité d'environ 25 centimes par jour et par homme. En considérant que par leurs souvenirs et leurs regrets la ville de Hanovre tient encore à l'Angleterre, Magdebourg à la Prusse, il est aisé de se faire une idée de leurs dispositions. Mais l'Angleterre est séparée par des barrières d'airain, la Prusse est abîmée et mendie notre alliance, comment des espérances et des vœux stériles pourraient-ils éclore en actions?

« Il en est de même de la ville de Brunswick, qu'on pourrait appeler le Moscou de la Westphalie, et qui se montre plus ouvertement mécontente, précisément parce qu'elle est moins malheureuse. Là, le

préfet, ancien ministre du duc, prend sur lui une responsabilité, honorable, à la vérité, mais dangereuse, en présumant beaucoup de son influence personnelle et de sa connaissance intime des esprits et des caractères. Pendant mon dernier séjour, j'ai moi-même recueilli quelques traits qui semblent indiquer qu'un véritable esprit de nationalité westphalienne commence à y germer, et comme on y trouve beaucoup de lumières, on y sait remarquer et les défauts accidentels du gouvernement et les discerner des bienfaits qui sont inhérents au nouvel ordre de choses. Quoi qu'il en soit, ce qui pourrait être à craindre et dans cette ville et dans les autres que j'ai nommées, ce ne serait pas une conspiration, ce serait tout au plus une émeute.

« Une émeute même ne serait point à craindre à Cassel. Dans cette petite résidence, la majorité, c'est le gouvernement même avec tous ceux qui lui sont attachés. Quatre ans d'habitude ont façonné cette population apathique et paresseuse. Ses ressources, qu'elle n'a pas encore appris à exploiter toutes, lui viennent de la Cour, et les fardeaux lui sont compensés par les avantages.

« Vous paraissez douter, Monseigneur, si le Roi est sûr de son armée. Cette question aussi je l'ai touchée dans ma dépêche 297, et voici ce que j'en pense. Il faut, je crois, distinguer entre les officiers supérieurs et les officiers subalternes. Parmi les généraux et les colonels, il est des Français et même des Allemands d'un talent distingué et même d'une grande expérience. Leur habileté n'a pu se mon-

trer encore que dans l'art de dresser et de discipliner les soldats; ils y ont réussi. Guidés par l'esprit militaire français, ils ont mis en jeu tous les ressorts nobles et généreux; le pédantisme, les injures, les jurements, le bâton sont exilés. Le soldat a le sentiment de son bien-être. Il n'en est pas de même des officiers subalternes, presque tous jeunes gens, tenant peut-être en partie à des familles mal disposées, manquant d'expérience et d'instruction. L'armée westphalienne abandonnée à son propre esprit, quand même elle aurait le Roi à sa tête, soutiendrait difficilement le premier choc. Quant à la masse des soldats, les souvenirs et les impressions de l'enfance y réagissent encore; l'exemple de la division restée en Espagne est devant leurs yeux. On leur a entendu dire qu'ils n'iraient ni là ni en Pologne; qu'on pourrait les fusiller, mais qu'ils ne marcheraient point. Une résistance active de leur part me paraît impossible; mais leur force d'inertie pourrait, dans les premiers moments, causer quelque embarras; elle se manifesterait surtout par des désertions multipliées. Du reste, il s'agira d'abord de bien manier la machine où chaque rouage engrénant dans l'autre ne peut produire que l'effet calculé; l'âme ensuite lui sera infusée sur le champ de bataille.

* Tout ce que, jusqu'ici, j'ai eu l'honneur de dire à Votre Excellence, est le résultat soit des notions que j'ai recueillies depuis longtemps, soit des entretiens particuliers que j'ai eus récemment avec les ministres du Roi. Tous m'ont parlé de la détresse des

finances ; tous m'ont garanti la tranquillité entière du royaume.

« Nous allons périr, m'a dit M. de Furtenstein ;
« tout à l'heure il nous faudra un million par mois
« pour les troupes françaises. Mais le pays est sou-
« mis, le peuple fidèle, et nous déplorons tous les
« terreurs chimériques dont la haute police entoure
« le Roi. »

« Le Roi, m'a dit M. Siméon, a fait connaître, d'a-
« près un rapport du ministre de la guerre, à Sa
« Majesté l'Empereur, que, le mois de janvier passé,
« il ne sera plus possible de fournir la subsistance
« aux troupes françaises, et qu'il faudra se résigner
« à les voir se la procurer par voie de réquisition.
« Quant à la fermentation dont vous me parlez, je
« n'en ai aucune connaissance comme ministre de la
« justice ; comme particulier, le Roi m'en a parlé
« plusieurs fois en me citant quelques faits dont je
« ne saurais apprécier ni l'exactitude ni l'import-
« tance. »

« M. de Wolfradt m'a fourni des renseignements
préliminaires sur les villes de Hanovre et de Magde-
bourg.

« Tous m'ont renvoyé à M. de Bongars ; tous
m'ont parlé, les uns avec douleur, les autres avec
indignation, de la haute police qui obsédait le Roi et
qui causait un mal incalculable au royaume. Il a fallu
me résoudre à m'adresser à M. de Bongars, qui après
m'avoir dit les mots que j'ai déjà cités, est entré en
matière. Il m'a raconté le fait de l'embaucheur arrêté

à Brunswick (Voyez mon numéro 301), en ajoutant que ce pouvait bien n'être qu'une affaire ordinaire. (Elle aurait été citée à M. Siméon comme une preuve de conspiration.) Il m'a parlé de l'arrestation du sieur Kellner, directeur des postes à Bielefeld, coupable d'avoir employé des expressions sarcastiques dans sa correspondance, et de déclarer hautement qu'il n'aimait point le système des postes westphaliennes. (C'est pour avoir été avec ce directeur en correspondance d'affaires, que la police avait fait avertir, comme suspect de complicité, le secrétaire particulier de la princesse de Detmold.) Il m'a annoncé que l'auteur de cette misérable affiche (voyez mon numéro 292), était un parent du curé, espèce de paysan qui avait déjà avoué l'avoir écrite par haine contre son cousin, mais que la date en était réellement du 17 novembre, et par conséquent antérieure à l'incendie. Enfin, il m'a appris la détention de deux individus engagés dans une conspiration, par le baron de Hasthausen, chanoine de Paderbornn, neveu de l'évêque du palais, et voulant aller en Angleterre, sous prétexte de faire un voyage en Orient.

« Cet homme, m'a dit M. de Bongars, était sur-
« veillé depuis deux ans; son oncle lui-même était
« venu me le présenter pour me demander un passe-
« port que je lui ai donné et dont il s'est servi pour
« se rendre à Berlin. Dans les papiers qu'on a trouvés
« chez lui, on fait un grand éloge du moyen âge, de
« la chevalerie; il y est question de faire un amas
« d'armes de chevalerie. (Voyez mon numéro 299.)

« En même temps on a trouvé des vers séditieux intitulés *le Chêne*; enfin, plusieurs indices de conspiration. »

« Avant d'aller plus loin, je dois prier Votre Excellence de se faire remettre sous les yeux ma dépêche du 24 avril (numéro 228), et d'en relire le dernier paragraphe. Elle s'expliquera alors l'attention et la curiosité avec lesquelles j'écoutais M. de Bongars, que j'ai prié de me permettre d'aller chez lui pour prendre connaissance de certains papiers; et ce général étant revenu quelques heures après pour me dire que le Roi ne lui permettait pas de me faire des communications sans que je les eusse demandées officiellement à M. le comte de Furtenstein, je me suis rendu chez ce ministre, avec lequel j'ai concerté un *post-scriptum* à ajouter à la lettre par laquelle je demanderais la communication des états de situation de l'armée westphalienne, *post-scriptum* où je rappellerai la demande que j'avais faite de certains renseignements et papiers dont on me disait que la haute police était dépositaire, et dont la communication me paraissait importer au service de Sa Majesté Impériale. Je n'ai point hésité à me soumettre, dans cette circonstance, aux intentions du Roi, parce que, pour juger des choses avec précision et sûreté, il était indispensable d'entendre M. de Bongars parler lui-même et d'avoir sous les yeux les papiers dont il s'agit. La permission a été accordée, comme je viens de l'apprendre du Roi lui-même, dans l'audience

diplomatique qui a eu lieu ce matin, et j'attends M. de Bongars.

« En me proposant de continuer cette dépêche demain, je terminerai celle-ci par quelques paragraphes tenant à la matière que j'ai à traiter.

« Comme c'est M. de Bongars qui m'a répété que c'était le Roi lui-même qui avait adressé à Sa Majesté Impériale des renseignements étendus sur la disposition actuelle des esprits en Allemagne, et notamment en Westphalie, je puis être censé savoir ce fait en quelque sorte par Sa Majesté elle-même, dont la susceptibilité peut-être aurait été alarmée pendant un instant, sans les moyens que j'ai pris de concert avec M. de Furtenstein pour la calmer. Mais je me félicite d'autant plus de cette circonstance où le charme a été pour ainsi dire rompu, que je savais le Roi préoccupé de ces idées au point d'en avoir le sommeil troublé. Son imagination avait été frappée par les deux événements de l'incendie du château et de l'assassinat du général Morio, et je me rappelle moi-même l'expression avec laquelle, le jour de l'incendie, lorsque je fus admis en sa présence, Sa Majesté me répéta deux fois : « La salle du Trône a croulé. »

« Je crois le général Bongars serviteur fidèle et dévoué, et j'aime autant son activité pesante et étroite que la légèreté de M. de Bercagny, qui se faisait conter et contait au Roi des plans de conspiration, comme on conte une intrigue de filles. Mais comme il a intérêt à croire à toutes ses découvertes, et qu'il y croit sans discernement, il donne à ses

rapports une importance dont il n'est plus le maître d'arrêter l'impression, lorsque la vivacité du Roi l'emporte au delà des bornes. C'est ainsi qu'il a été forcé, par l'ordre exprès du Roi, de faire plusieurs arrestations qu'il aurait voulu ou différer ou empêcher.

« D'autres arrestations moins importantes et tenant à des lettres interceptées, ont été faites à Halberstadt. Il paraît que cet événement, ainsi que les arrestations de trois ou quatre individus faites à Halle et aux environs, y avaient produit une telle sensation, que le préfet du département de la Saale, dont Halberstadt est le chef-lieu, avait cru devoir avertir le Roi de tout le mal que faisait la haute police. Comme cette démarche était étrangère à ses fonctions, il prit le parti d'envoyer sa lettre à l'évêque, sans le prévenir de son contenu. J'ignore s'il avait connaissance des poursuites exercées contre le neveu de ce prélat, et j'ai lieu d'en douter. M. de Vendt l'ayant remise, le Roi lui fit demander par M. Siméon s'il savait de quoi il y était question? Il répondit que non, en montrant la lettre d'envoi. Au lever suivant, le Roi l'apostropha en lui disant que sans l'égard qu'il voulait bien avoir pour son âge et pour ses bonnes intentions, il l'aurait fait arrêter. Le préfet reçut, avec des remerciements pour son zèle, l'avis de ne pas s'occuper de choses qui ne le regardaient point.

« Ce préfet, Monseigneur, a été l'interprète non-seulement des sentiments et de l'opinion générale du pays, mais encore de celle de tous les ministres

du Roi, sans exception. J'ai déjà eu occasion de remarquer dans ma correspondance, que l'Allemand en général, dans la conscience de sa loyauté et ne se sentant pas assez délié pour se jouer de la police, trouvait l'idée de cette présence invisible, de ces pièges gratuitement tendus, de ce danger continuel de fausses interprétations, tellement importune, que rien ne pouvait répugner davantage à son être qu'une pareille institution.

« En considérant en même temps le caractère du chef et des subalternes, les fausses idées qu'ils se font de l'objet, du but et des moyens de cette institution, les méprises provenant de l'ignorance de l'une ou de l'autre langue, la jalousie nationale si difficile à contenir réciproquement, il est aisé de concevoir combien cet état de choses influe malheureusement sur la disposition des esprits.

« J'avais, me dit M. de Bongars, signalé au Roi, « dès 1808, les Baumbach, les Martin, les Malsbourg, qui se sont montrés dans l'insurrection de « 1809. Il m'a traité de vieille femme. Pour Doremberg, il faut l'avouer, celui-là m'a trompé. »

« Voilà la lisière que tient M. de Bongars. Mais si jamais un événement semblable devait se renouveler, il est à parier que ce serait précisément le Doremberg du complot qui échapperait encore à sa vigilance.

« Quant à M. de Hanthausen, c'est un jeune

homme qui a paru plusieurs fois dans la société de Cassel. Il a passé quelque temps à l'Université de Göttingue, où il est certain qu'il a étudié la langue arabe, et a été très-lié avec un autre jeune homme, nommé Rochtgen, qui a réellement entrepris le voyage d'Orient, après avoir poussé l'ardeur des préparatifs jusqu'à se faire circoncrire. M. de Hanthausen est une tête à projets provenant d'une imagination inconstante et bizarre, capable d'en embrasser plusieurs, incapable peut-être d'en exécuter aucun.

« Pour ajouter quelques traits à la secte à laquelle il paraît appartenir, je dirai qu'elle recherche dans la religion catholique surtout le côté poétique, et que sous ce rapport on peut assimiler ses aperçus à ceux de Châteaubriand.

« Le moyen âge, la chevalerie, la vie des cénobites, les légendes sont les objets de son admiration. Ses idées se reproduisent jusque dans ses ouvrages de philosophie et dans ses écrits sur l'histoire et sur l'économie politique. Tout y est vague, obscur et bizarre; mais dans ce vague même, les imaginations déréglées trouvent de quoi se plaire. La persécution seule pourra donner à cette secte de la consistance et un but qu'elle n'a point; abandonnée à elle-même, elle retombera dans le néant. »

« Hier, dans la matinée, M. le comte de Furtens-
tein est venu chez moi, pour m'annoncer, de la part
du Roi, que Sa Majesté avait reçu l'avis qu'une divi-
sion française de douze mille chevaux, ayant à sa

M. Rei
au duo de
sano. Cass
janvier 18

tête M. le général Bourcier, allait arriver à Hanovre pour former la troisième ligne et pour servir de dépôt général à la cavalerie, dans le cas où l'armée entrerait en campagne; que le Roi ne s'était point arrêté à ce qu'il pouvait y avoir d'irrégulier en ce que M. le duc de Feltre, au lieu de s'adresser directement au gouvernement westphalien, avait écrit au général Damas, commandant de la place de Hanovre; mais que ce surcroît de troupes avait fait sentir au Roi l'impossibilité absolue de continuer à se charger d'autres fournitures que celles qui concernaient les douze mille cinq cents hommes; qu'en conséquence, après une réflexion mûre et calme, il avait résolu de s'en tenir à la déclaration qu'il avait déjà faite à cet égard à Sa Majesté Impériale; qu'il avait donné ordre aux autorités de Hanovre, non-seulement de ne s'opposer en aucune manière aux mesures que les autorités françaises croiraient devoir prendre pour procurer la subsistance à leurs troupes, mais même d'en faciliter l'exécution; qu'il en avait également fait prévenir M. le maréchal prince d'Eckmühl, et qu'il voulait que, de mon côté, j'en fusse informé, afin d'en rendre compte à mon gouvernement.

« M. de Furtenstein m'avait à peine quitté, lorsque le Roi m'a fait appeler. Sa Majesté m'a répété ce que m'avait dit son ministre, à peu près dans les mêmes paroles. Elle m'a assuré que sa résolution avait été prise avec calme et après la plus mûre réflexion. Elle a ajouté que le trésor devait déjà 900,000 francs aux fournisseurs, qui avaient déclaré qu'ils seraient obligés de cesser leur service au

1^{er} février; que la France, soit pour subsistances fournies en excédant, soit par suite de liquidations faites dans le département du Weser, devait à la Westphalie plus de 3 millions, et que déduction faite des paiements à sa charge jusqu'au 31 janvier, en vertu des traités du 14 janvier 1810 et du 10 mai 1811, et même des 1,100,000 *francs dus pour solde des troupes westphaliennes en Espagne*, il restait en faveur de la Westphalie un solde au moins d'un million; que néanmoins elle avait acquitté fidèlement toutes les charges imposées par les traités et échues au 31 décembre; qu'elle acquitterait avec la même fidélité celles échues au 31 janvier, et ainsi de suite; mais qu'il était de la dernière évidence que la dépense pour la nourriture de l'excédant des troupes françaises ne pouvait plus être supportée par elle. « Je sais, a dit le Roi, que tous ces
« mouvements sont la conséquence d'un plan général, que c'est une troisième ligne qui s'établit et
« qui poussera peut-être plus en avant la seconde;
« que l'Empereur est content de moi (et comment
« ne le serait-il pas, lorsque je lui suis tendrement
« attaché et que je remplis tous mes devoirs envers
« lui, et comme Roi et comme frère?); que, dans les
« événements qui semblent se préparer, je puis trouver et je trouverai la récompense de mon dévouement; mais c'est la nécessité la plus absolue
« qui m'a dicté la résolution que j'ai prise. »

« Après que le Roi m'eut parlé très-longtemps sans interruption, j'ai répondu que je n'oserais avoir

une opinion sur la possibilité de faire marcher de front toutes les dépenses échues et courantes et les nouvelles avances à faire aux troupes françaises; mais que je priais Sa Majesté de considérer que, plus le dénouement approchait et plus ces dernières dépenses seraient passagères; qu'elle m'annonçait elle-même l'espérance de recueillir la récompense de son dévouement, que la voie des réquisitions était toujours irrégulière et sujette aux abus, qu'elle pèserait plus sur le pays que des fournitures faites méthodiquement; que je priais Sa Majesté de laisser subsister la méthode actuelle au moins encore pendant deux mois; mais, quelque détermination qu'elle jugerait convenable de prendre, je devais la prier très-instamment de ne point permettre que la subsistance des troupes françaises qui allaient survenir se trouvât compromise.

« Le Roi m'a répondu qu'il y avait pourvu en donnant à ses autorités l'ordre de faciliter toutes les mesures que prendraient les autorités françaises; que S. M. l'Empereur avait deux moyens de faire pourvoir aux subsistances, ou en les faisant régler et payer par ses commissaires des guerres, ou par voie de réquisition; que, dans le dernier cas, il était certain que les contributions ordinaires ne rentre-raient plus; qu'alors la machine du gouvernement allait s'arrêter, et que, dans cette hypothèse aussi, il avait pris son parti.

« Sa Majesté m'a demandé pourquoi la Westphalie seule, gouvernée par un frère de Sa Majesté Impériale, était plus maltraitée que les autres États

de la Confédération et plus même que la Prusse ? Pourquoi les petits princes enclavés dans la Westphalie ou l'avoisinant n'avaient aucune charge à supporter ? Pourquoi on évitait même leur territoire pour accabler le sien ? Elle a ajouté qu'elle avait honte de faire ces réflexions devant ses ministres allemands, qu'elle n'en parlait qu'à M. de Furtensstein et à moi ; mais que ces faits sautaient aux yeux et qu'elle me laissait juger de l'impression qu'ils devaient faire. J'ai répondu que le Mecklembourg et même les départements anscatiques avaient autant de charges et peut-être plus à supporter que la Westphalie ; que la Bavière et d'autres États de la Confédération avaient eu leur tour, et que je savais de science certaine ou qu'ils n'avaient point à espérer de compensations, ou qu'elles ne seraient accordées qu'à un taux bien moins favorable que celui qu'on adopterait pour la Westphalie.

« Au milieu de la fermeté, Monseigneur, avec laquelle le Roi, malgré mes représentations, a paru persister dans la résistance qu'il m'avait annoncée, j'ai cependant cru m'apercevoir qu'il désirait d'être autorisé à employer pour la subsistance des troupes les fonds destinés à acquitter ses autres engagements envers la France.

« Pour vérifier cette conjecture où je me suis peut-être trompé, je suis allé dire à M. de Furtensstein qu'en réfléchissant sur la conversation du Roi, deux choses m'avaient frappées : l'une que Sa Majesté présumait elle-même que les douze mille chevaux survenant allaient faire avancer la seconde

ligne, et qu'ainsi ce ne serait pas une surcharge mais un remplacement, et l'autre que le Roi mettait en avant le dénuement absolu de fonds pour continuer les fournitures ; qu'informé qu'au 31 janvier il y aurait une remise de 400,000 francs à faire à Paris pour le premier quart des 1,600,000 francs exigibles en 1812, plutôt que de consentir à ce qu'on prit la voie des réquisitions et en attendant que les dispositions ultérieures de Sa Majesté Impériale me soient connues, je prendrais sur moi d'écrire à mon gouvernement que, dans sa détresse absolue, le gouvernement westphalien avait été obligé d'employer momentanément, pour la subsistance des douze mille chevaux, les 400,000 francs qu'il avait réservés pour se libérer de son engagement au dernier janvier. M. de Furtenstein a trouvé cette idée bonne, il en a parlé à M. Pichon, qui de son côté a promis de prendre les ordres du Roi à ce sujet. Je doute que le Roi y consente et je crains de mon côté que mon zèle ne m'ait égaré à cause des conséquences que la Westphalie pourrait vouloir en tirer pour les autres termes. Aussi, soit que Votre Excellence approuve, soit qu'elle désapprouve ma démarche, je la prie de me permettre d'appuyer de son autorité ce que j'ai déjà déclaré, que ce serait à condition que la Westphalie payât ces 400,000 francs avant ou avec l'échéance du second terme.

« Je vous ai dit, Monseigneur, que le Roi m'a déclaré que, pour le cas où les réquisitions paralysaient les contributions ordinaires, et par conséquent la marche du gouvernement, il avait pris son parti.

« Alors, m'a-t-il dit, je déclarerai à l'Empereur que, n'ayant plus les moyens de gouverner, je ne puis plus être Roi ; je rentrerai en France et je serai Prince Français. » Ceci prouverait au moins que le Roi a calculé, ne fût-ce que dans l'imagination, les conséquences de son refus de continuer les fournitures.

« Le Roi s'est plaint aussi de ce que, tandis qu'il remplissait avec une fidélité scrupuleuse tous ses engagements, la France ne remplissait aucun des siens, et de ce qu'on lui demandait personnellement 1,000,000, tandis qu'on lui refusait ou retenait, dans l'ancien département du Weser, 1,400,000 francs qui étaient sa propriété personnelle.

« M. de Noaillan étant venu hier de Brunswick, je l'expédierai avec mes dépêches ce soir, en le chargeant de les faire partir de Mayence par estafette, dans le cas où il voudrait s'arrêter à Metz. Je l'avais annoncé au Roi comme un courrier dont j'attendais le retour ; et, par ce moyen, j'ai accéléré les communications.

« M. de Malartic, dont les dernières nouvelles sont de Dessau, du 19, et qui paraît très-content de sa course, sera de retour probablement demain. Mais ce qui s'est passé au sujet de la notification de l'arrivée de la division du général Bourcier, m'a paru devoir être porté à la connaissance de Votre Excellence sans aucun délai, et je n'ai pu me permettre d'attendre l'arrivée de M. de Malartic.

« Le meurtrier du capitaine Gagnemaille à Brunswick a été, après plusieurs jours de débats, malgré

la constance de ses dénégations et le nombre des témoins en sa faveur, déclaré coupable par le jury qui, cependant, l'a recommandé à la clémence du Roi. Le condamné s'est pourvu en cassation. Ce procès avait occupé tout le public de Brunswick, et nous en attendions ici le résultat avec sollicitude. Les autorités judiciaires et administratives de Brunswick, sentant toute l'importance de la cause, ont déployé un zèle soutenu, soit pour amener le résultat qui a eu lieu, soit pour empêcher toute espèce de désordre.

« J'apprends avec regret que de nouvelles rixes ont eu lieu à Brunswick, deux jours de suite, entre des soldats français et des soldats westphaliens. C'est toujours dans les cabarets qu'elles commencent, et si ensuite elles deviennent une affaire de corps, c'est presque toujours la faute des Westphaliens.

« L'assassin du général Morio étant tombé sérieusement malade, n'a pu être jugé aux assises. Il y aura convocation expresse des jurés, dès qu'il sera un peu rétabli. Il montre maintenant de la contrition et il a de fréquentes absences d'esprit. »

Ordre
de l'Empereur.
Le duc de Bas-
sano à M. Rein-
hard. Paris, 1^{er}
février 1812.

« Sa Majesté désire que le Ministre des relations extérieures écrive au baron Reinhard qu'Elle n'approuve pas la conduite qu'il a tenu ; que si le Roi veut descendre du trône il en est fort le maître ; que Sa Majesté n'est pas embarrassée de gouverner des États ; que c'est dans ce sens qu'il doit s'expliquer, et que les menaces ridicules ne sont d'aucun effet. Il désapprouvera également l'insinuation qu'il

a faite relativement aux 400,000 francs à employer pour nourrir les troupes françaises. Il est de principe que, partout où sont les troupes de l'Empereur, il faut qu'on les nourrisse. En Bavière elles ont été nourries un an sans qu'il en ait rien coûté. Le baron Reinhard fera connaître que la Grande-Armée est créée à dater de ce jour, et qu'il faut que désormais les troupes de Sa Majesté trouvent partout ce qui leur est nécessaire, faute de quoi elles le prendront ; qu'au lieu d'avoir des régiments d'un si mauvais esprit et tant de dépenses inutiles, on aurait bien mieux fait d'agir différemment. On entrera dans de grands détails pour bien faire comprendre au baron Reinhard, qu'à dater du 1^{er} février, sous le point de vue de l'administration, tout est changé, puisque la Grande-Armée est créée, et que les troupes étant sur le pied de guerre, tout sera mené militairement. »

« Sa Majesté désire qu'il soit écrit par l'estafette à son ministre en Westphalie, pour lui faire connaître qu'Elle a donné des ordres pour que l'individu qui a assassiné un cuirassier et a été acquitté par les tribunaux du pays, soit jugé par une commission militaire ; qu'Elle a approuvé les mesures que le maréchal prince d'Eckmühl vient d'ordonner en dernier lieu pour Brunswick, et que si le sang français n'est pas promptement vengé, Elle déclarera cette ville hors de sa protection Impériale ; qu'Elle a mis Magdebourg en état de siège, et qu'en conséquence le commandant doit y prendre l'autorité que cette mesure lui donne ; qu'enfin Elle a pris un décret qui ne permet

Ordre
de l'Empe-
Le duc de
sano à M. F
hard. Pari
février 181

plus qu'on fasse juger par les tribunaux du pays les délits commis par les soldats français envers les habitants et par ceux-ci envers les soldats français.

« Sa Majesté désire également que M. Reinhard soit chargé de témoigner son mécontentement de la faiblesse du gouvernement westphalien ; de ce qu'il est environné d'embaucheurs qu'il ne sait pas saisir ; de ce qu'il ne fait aucun exemple, et qu'enfin ce n'est que dans un pays désorganisé comme la Westphalie qu'on peut supposer que les délits militaires peuvent être jugés par les tribunaux civils.

« M. Reinhard sera également chargé de témoigner le mécontentement de Sa Majesté à M. Siméon, pour les mauvais conseils qu'il a donnés au Roi. »

M. Reinhard
le duc de Bas-
sano. Cassel, 3
février 1812.

« Hier, au cercle diplomatique, M. le comte de Furtenstein trouva le moment de me dire un mot sur les nouveaux griefs de la Westphalie contre la Prusse et sur les mesures que M. le Maréchal prince d'Eckmühl avait ordonnées contre la ville de Brunswick. Après l'audience je vis M. de Wolfradt, en pleurs, traverser rapidement les salles ; en passant il me serra convulsivement la main. Me doutant de ce qui était arrivé, je me rendis chez lui. J'y trouvai M. de Bongars qui sortait. J'appris, en effet, que le Roi, informé que M. le Maréchal avait ordonné à un régiment de cuirassiers et au 21^e régiment de ligne, venant de Magdebourg, d'occuper Brunswick et d'y vivre à discrétion chez les habitants, pour les punir du mauvais esprit qu'ils avaient montré dans quelques circonstances récentes, s'était adressé à M. de

Wolfradt, en présence des grands de la Cour, pour lui exprimer tout le mécontentement que causait à Sa Majesté la conduite de la ville de Brunswick. M. de Wolfradt fut d'autant plus sensiblement affecté de ces reproches, qui paraissaient s'adresser à lui directement, que le Roi ajouta : — « M. de Bulow « m'a fait perdre le pays de Hanovre et vous allez me « faire perdre celui de Brunswick. » Cependant, en arrivant chez lui, je le trouvai déjà un peu consolé. La bonté du Roi avait autorisé MM. de Malchus et de Bongars à le rassurer sur les dispositions que Sa Majesté avait pour lui personnellement, et il ne lui restait plus que l'extrême chagrin de passer pour un ennemi des Français, dans l'opinion de ceux qui avaient été témoins des discours du Roi. A cet égard aussi, je suis parvenu à le tranquilliser. Voici le fait :

« Dans ma dépêche n° 307, j'ai fait mention d'une nouvelle rixe qui s'était élevée à Brunswick entre des soldats français et des soldats westphaliens, et dans laquelle on convient même ici que les Westphaliens ont eu tous les torts. Le colonel du régiment westphalien n'ayant malheureusement pas imité l'exemple que lui donnait le colonel français, en défendant à ses soldats de porter le sabre, la rixe en avait pris un caractère plus sérieux, et le colonel westphalien Bernard se crut obligé de faire battre la générale. Comme, à Brunswick, la générale se bat en cas d'incendie, les bourgeois sortirent de leurs maisons, la populace et les polissons remplirent les rues, et il paraît que ces derniers lancèrent quelques boules

de neige contre des officiers. Quoi qu'il en soit, M. de Wolfradt lui-même ne nia point que la populace de Brunswick est très-insolente et que les polissons des rues y sont plus polissons qu'ailleurs. Dans le même temps avait eu lieu le jugement de l'assassin du capitaine Gagnemaille et l'affaire des trois ouvriers dont j'ai parlé dans ma dépêche précédente, et où les habitants de Brunswick doivent avoir montré de plus d'une manière des dispositions malveillantes contre les Français. Il paraît que tous ces événements réunis ont décidé M. le Maréchal prince d'Eckmühl à faire un exemple. Cinq mille hommes et onze cents chevaux seront logés à discrétion chez les habitants de Brunswick et une commission militaire française y sera établie.

« Cependant, dès que le Roi eut été informé de ce qui s'était passé à l'occasion de la rixe, il envoya à Brunswick le général d'Ochs, qui fit publier un arrêté du ministre de la guerre pour établir à Brunswick une commission militaire westphalienne. (Je joins ici l'affiche.) L'ordre donné aux troupes françaises pour occuper militairement la ville fut connu; le maire de Brunswick écrivit à M. le maréchal une lettre tendant à disculper les habitants et implorant la rétractation des ordres donnés. Ce maire, de son côté, avait déjà publié une proclamation pour interdire sous des peines sévères tout rassemblement de la populace et des écoliers dans les rues, pour quelque objet que ce puisse être.

« Le Roi a saisi cette occasion pour énoncer hautement les sentiments qui l'animent à l'égard de la

France, dont la Westphalie, disait-il, avait tout à espérer, comme elle aurait tout à en craindre, si elle donnait lieu à mécontentement. Il a déclaré que pour l'aimer, il fallait aussi se montrer dévoué à Sa Majesté Impériale et à ses intérêts, dont il ne se séparerait jamais. Il a reproché à M. de Wolfradt une douceur trop confiante et la mollesse du préfet, M. de Henneberg, qui venait d'attirer sur Brunswick le malheur dont cette ville était menacée. Il a nommé préfet de Brunswick le préfet actuel de Cassel, M. de Reimann, qui sera remplacé par M. de Reineck, conseiller d'État. La destination ultérieure de M. de Henneberg n'est pas encore connue.

« Je tiens ces faits, Monseigneur, de M. le comte de Furtenstein qui sort de chez moi à l'instant. Le Roi espère que la commission militaire westphalienne étant déjà en activité, M. le maréchal ne persistera point à établir la sienne.

« Une princesse Caroline de Hesse-Philipsthal, assez jolie quoique un peu passée, a été présentée ici dernièrement à la Cour avec sa mère, née princesse d'Anhalt-Schaumbourg, mariée en secondes noces avec un comte de Wimpten, qu'on dit être fils du défenseur de Thionville. Cette famille réside ordinairement à Vienne, où elle vit d'une pension que lui doit la Cour de Prusse. On dit qu'elle est venue ici pour divers projets et pour des réclamations dont une concernant quelque pension d'apanages, me sera peut-être, dit-on, adressée. M. le comte de Wimpten a été présenté hier, par le ministre d'Autriche.

« Ce ministre a reçu de Berlin la nouvelle du duel qui doit avoir eu lieu à Naples entre les ministres de France et de Russie, au sujet de la préséance. Dans une conversation où il en fut question entre les membres du corps diplomatique et où on parla d'égalité et d'ancienneté, je dis que je ne savais si, à la Cour de Naples, l'ancienneté déciderait la question. « Certainement, me dit M. de Jacoulew, même dans les États de la Confédération du Rhin; et si vous avez peut-être des instructions secrètes, nous en avons aussi. » Je cite ces paroles, Monseigneur, parce que j'ai depuis quelque temps lieu de croire que, même le ministre d'Autriche a des instructions secrètes à ce sujet, et qu'elles le chargent de faire cause commune avec le ministre de Russie. Ce n'est point que le rang me soit disputé; mais en me le laissant, ces deux ministres affectent d'être inséparables. »

Leduc de Bas-
sano à M. Rein-
hard. Paris, 5
février 1812.

« Sa Majesté l'Empereur et Roi a sous les yeux la suite de vos dépêches jusqu'au numéro 309.

« La conversation que vous avez eue avec le Roi et qui est rapportée dans votre numéro 307, n'était pas de nature à faire sur l'esprit de Sa Majesté une impression agréable. Mais le Roi s'est trompé s'il a pensé que l'espèce de menace qu'il a cru devoir mêler à ses plaintes pourrait influencer sur les déterminations de Sa Majesté. Il doit trop bien La connaître pour ne pas savoir que s'il venait à prendre le parti qu'il vous a annoncé, il pourrait le regretter à raison de l'amitié qu'Elle lui porte, mais que ce ne serait pas un embarras pour Elle d'avoir un État de plus à gou-

verner. C'est dans ce sens qu'Elle veut que vous vous en expliquiez.

« Le Roi se plaint des charges qui pèsent sur ses sujets. Mais parmi ces charges combien n'y en a-t-il pas d'inutiles? Et celles-ci, est-ce la France qui les a imposées? Ce n'est pas la France qui a fait porter à trente-trois mille hommes l'armée westphalienne. L'acte des Constitutions du royaume avait, au contraire, fixé à douze mille cinq cents hommes les troupes qu'il devait entretenir. La France n'a pas demandé que la Cour de Cassel rivalisât de luxe et d'éclat avec la Cour Impériale ; elle n'a pas conseillé tant de prodigalités et de dépenses inutiles. Vous avez, au contraire, été chargé souvent de recommander l'économie et de demander que l'on prît pour modèles les Cours de l'Allemagne.

« Les charges même qui semblent imposées par la France ne le sont-elles pas au profit du royaume? Les douze mille cinq cents hommes de troupes françaises qu'il doit entretenir n'y sont-ils pas pour sa garde et pour sa défense? N'avait-il pas fallu d'abord suppléer aux troupes que le royaume nouvellement fondé n'avait pas? Et, depuis, la prudence permettait-elle de se reposer uniquement du soin de le garder et de le défendre sur des troupes du pays, dont l'expérience a prouvé que l'esprit est si mauvais? Lorsque l'armée française entre dans la Confédération du Rhin, n'est-ce pas pour aller à la défense des États qui la composent, et n'est-il pas juste qu'elle trouve sa nourriture dans les pays qu'elle va défendre?

« Le Roi vous a dit que la Westphalie seule sup-

portait ces charges, que les autres États en étaient exempts. Le Roi se trompe : les troupes françaises ont été plus d'un an en Bavière et n'y ont rien coûté. Elles ont été dans le Wurtemberg, dans le pays de Bade, dans le grand-duché de Hesse et de Francfort et n'y ont rien coûté.

« Le Roi se retranche derrière les traités, qui ne l'obligent à entretenir que douze mille cinq cents hommes de troupes françaises. Mais le Roi confond le temps de paix et le temps de guerre, une obligation spéciale et une obligation commune à tous les États confédérés. La Westphalie doit entretenir douze mille cinq cents hommes de troupes françaises. Elle le doit, qu'il y ait paix ou guerre sur le Continent ; elle le doit par les motifs expliqués plus haut. Cette obligation ne détruit pas l'obligation commune à tous les États confédérés de nourrir les troupes françaises, alors qu'elles se portent dans la Confédération pour la défense commune. C'est une obligation que tous les États confédérés ont remplie, et la Westphalie moins qu'une autre doit vouloir s'y soustraire. Le moment de la remplir est arrivé. A dater du 1^{er} février, les troupes sont sur le pied de guerre ; ainsi le mode d'administration doit être en harmonie avec cet état de choses. C'est ce que vous devez faire connaître au gouvernement westphalien. Vous devez lui faire comprendre que la Grande-Armée étant créée et les troupes sur le pied de guerre, il ne faut point chercher dans l'état de paix d'arguments ni d'exemples pour éluder les obligations résultant de l'état de choses actuel.

« Le Roi vous a paru craindre l'effet des réquisitions ; mais il y a un moyen simple de les prévenir, c'est de les rendre inutiles en fournissant à l'armée tout ce qui lui est nécessaire. Sa Majesté n'a point approuvé, au reste, que vous eussiez insinué que l'on pouvait employer, pour la nourriture des troupes françaises, les 400,000 francs dus au Trésor impérial ; mais je vois par votre numéro 309 qu'on n'a pas eu l'intention de les employer à cet effet. »

« Mon très-cher père, je suis bien reconnaissante de l'offre pleine de bonté que vous me faites ; il m'est si doux de retrouver le cœur d'un père dans celui que je n'ai jamais cessé de chérir avec toute la tendresse filiale dont mon cœur est susceptible ; mais je ne puis encore vous dire s'il me sera possible d'en profiter, les événements ont encore trop d'incertitude. D'après les nouvelles du Roi, la guerre paraît plus que probable, mais le moment n'en est pas encore fixé. On assure que l'Autriche et la Russie seront pour nous ; dans ce cas, l'Allemagne n'en serait pas le théâtre, et nous pourrions être tranquilles à Cassel. Cependant, comme l'Impératrice se rapprochera certainement des lieux où elle pourra avoir fréquemment des nouvelles de l'Empereur, je sais que leur projet est de m'appeler près d'Elle ; mais si je restais libre de mes démarches, le Roi et moi profiterions de vos bontés, et me sachant alors à portée de recevoir vos soins et vos consolations, mon mari se livrerait alors avec plus de sécurité aux soins qui l'occuperont.

La Reine
Christine et
de Wurtemberg
Cassel, 5 /
1812.

« Vous aurez sûrement appris qu'une brigade des chevaux de l'Empereur se trouve ici.

« Je suis bien heureuse du moins, au milieu des inquiétudes du moment, de vous savoir, mon cher père, mieux portant. Veuillez continuer à me donner fréquemment de vos nouvelles.

« Le Roi me charge de le rappeler à votre souvenir ; croyez que vos bontés ne sont pas perdues pour moi, que je suis digne de les apprécier, et que je les reconnais par un bien tendre attachement. »

M. Reinhard
au duc de Bas-
sano. Cassel, 6
février 1812.

« La détresse toujours croissante des finances a forcé le gouvernement d'ajourner jusqu'au 15 avril le terme du remboursement de la première série de l'emprunt forcé supplémentaire échu au 1^{er} mars. Cependant, comme on a ouvert plusieurs issues pour l'écoulement des obligations de cet emprunt, qui pourraient être employées en achat de domaines, en cautionnement, en paiement des cotes d'emprunt de la ville de Cassel, pour la construction des casernes, on pense d'autant plus qu'elles n'éprouveront pas une baisse considérable, qu'au moins on a tout fait pour prouver le désir de remplir ses engagements. Le même décret mettant à la charge du Trésor public la construction des casernes de la ville de Cassel, a pourvu à la continuation de cette entreprise, dont les fonds avaient été à peu près épuisés par le cadeau de 400,000 francs fait par la ville à la Reine, à l'occasion de l'incendie du château.

« On dit le budget des recettes et dépenses, pour 1812, définitivement arrêté. Les calculs du

ministre des finances, après avoir trouvé que les dépenses montaient à plus de 59 millions, à cause des fonds nécessaires à la Caisse d'amortissement, qui avaient été évalués trop bas dans le premier budget, sont parvenus à porter les recettes présumées à la même somme, au moyen de ressources extraordinaires dont je ne connais pas toute l'étendue, mais qui consisteront principalement en ventes de terres et de redevances domaniales. Ces ventes, malheureusement, se font assez lentement et assez mal. Cependant, comme d'après le décret et à ma connaissance, la mise à prix des terres n'a lieu que pour dix-huit fois le revenu, je ne saurais expliquer ce que m'a dit le Roi, que les ventes ne se faisaient qu'à neuf et à huit fois le revenu, qu'en présumant qu'on aura évalué les revenus au bas prix qu'avaient les grains l'année passée et qu'on prend aujourd'hui pour terme de comparaison, celui qu'ils ont acquis depuis quelques semaines et qui est devenu fort considérable.

• Quant à ce qui est dû à la France, il paraît d'abord que le paiement du premier terme du capital des dotations hanovriennes reste toujours en souffrance, sans qu'on ait encore trouvé le moyen de l'acquitter, et qu'à l'égard du remboursement des 1,600,000 francs sur la contribution de guerre échus dans le courant de l'année, on persiste à vouloir les compenser non par les 1,700,000 francs qu'on croit avoir à réclamer de la France pour nourriture de l'excédant des troupes, mais par les sommes qu'on dit être dues à la Westphalie pour revenus de l'ancien

département du Weser et du pays d'Hanovre, appartenant à l'an 1810 et perçus par la France en 1811.

« On a vu arriver ici, avant-hier, une trentaine de chevaux des écuries impériales, dont les conducteurs, dit-on, doivent attendre, à Cassel, des ordres ultérieurs. Le Roi a fait conduire ces chevaux dans ses écuries, où l'on avait déjà conduit cinq juments poulinières arrivées avec le même convoi, et dont Monseigneur le Prince de Neufchâtel a fait cadeau à Sa Majesté. Vous imaginerez facilement, Monseigneur, tout ce que l'arrivée de ce convoi fait dire, conjecturer, craindre et espérer.

« M. Pichon avait fait adopter, en principe, que le paiement de la créance française devait être, ainsi que celui de la dette publique, mis en première ligne des dépenses de l'État. Voyant qu'on allait suspendre les paiements à la France, il fit un rapport où il rappela au Roi ce que Sa Majesté avait dit Elle-même : que l'Empereur avait fait dépendre de l'exactitude avec laquelle la Westphalie remplirait ses engagements, les nouveaux avantages qu'on pourrait lui accorder ; aussi M. de Malchus fut chargé de faire un contre-rapport où il insista sur ce que les compensations précitées devaient avoir lieu, et qu'en conséquence on suspendit le paiement de la créance française. M. Pichon voulut encore discuter, mais le Roi refusa de l'écouter, et la chose en resta là. »

en prenant congé de moi ce matin, m'avait dit que les troupes françaises qui avaient été envoyées pour mettre cette ville à exécution, allaient être renvoyées. J'ai parlé de cette nouvelle au Roi, qui me l'a confirmée, d'après une réponse qu'il paraît que Sa Majesté a reçue du prince d'Eckmühl à une lettre qu'Elle lui avait écrite. Cependant, les lettres de Brunswick d'hier ne parlent point encore du départ, ni d'une apparence de départ des troupes françaises. Elles disent seulement que les généraux Saint-Germain, Laville et Bruneau exécutent les ordres de Son Excellence avec toute la modération compatible avec la sévérité des mesures qui leur sont prescrites. Il paraît en même temps que ce n'est sur le rapport d'aucun général, officier ou militaire français, qui tous paraissent avoir vu les choses comme elles sont réellement, que le Prince s'est déterminé à employer tant de rigueur ; mais d'après le rapport d'un quidam, que Son Excellence appelle homme âgé, calme et dans la véracité duquel elle avait lieu de mettre toute confiance.

« En attendant, le 21^e de ligne, venant à marches forcées de Magdebourg, est entré à Brunswick au pas de charge et mèches allumées. Il a dû se loger à discrétion chez les bourgeois et même chez les principaux fonctionnaires. Cependant les logements ont eu lieu par billets, sans en excepter néanmoins, ni le Préfet, ni le Maire. Les habitants ont été désarmés. La commission militaire avait ordre de juger le nommé *Claus*, déjà condamné à mort et dont la loi ne permettait pas encore l'exécution parce qu'il

au duo d
sano. Ca
février 18

s'était pourvu en cassation. Les portes de la ville ont été fermées ; c'était l'époque la plus active de la foire. Une vingtaine de témoins qui avaient déposé en faveur de l'alibi du meurtrier, ont été arrêtés dans la nuit. Les faits résultant du procès prouvent que ces témoins pouvaient être dans l'erreur de bonne foi. Les trois ouvriers impliqués dans l'affaire du cuirassier Langlès ont été recherchés à Wolfenbuttel. On a mis, comme par voie d'exécution, des soldats en logement chez les juges du tribunal criminel, tandis que c'est la police correctionnelle qui avait jugé cette affaire.

« Le Roi, Monseigneur, m'a raconté lui-même la plupart de ces faits, mais avec un calme parfait et en ne parlant qu'avec une grande estime de M. le Maréchal, et je dois ajouter que c'est moi, croyant toute cette affaire terminée, qui avais fait tomber la conversation sur cette matière. Mais je ne puis, Monseigneur, cacher l'impression douloureuse que cet événement a produit. En temps de paix, dans un royaume ami, sous un Roi qui ne peut être soupçonné de ne pas protéger les Français, au regret universel des militaires français témoins de ce qui s'était passé, fouler ainsi aux pieds ce qui est le plus sacré dans l'organisation d'une société civile, renverser toutes les garanties ! A quoi cela peut-il mener ? Il peut être utile, il peut être nécessaire de faire un exemple ; mais la circonstance a été mal choisie, à moins que l'on ne l'ait choisie telle exprès, pour pouvoir se relâcher et ne faire que des actes conservatoires.

« Je ne sais trop pourquoi le Roi m'a fait appeler après que j'eus dit à M. de Furtenstein, que j'avais ordre de ne point remettre moi-même la lettre de Sa Majesté Impériale et Royale, pour éviter toute espèce d'éclat (1). Le Roi ne croit pas à la possibilité de mettre une armée qui est sur le pied de paix, en secret, sur le pied de guerre. Je lui ai fait observer que pour le moment il s'agissait de se réunir par des marches combinées et ordonnées dans le secret, et que le pied de guerre viendrait après. Le Roi paraissait avoir sur le cœur quelque chose qu'il ne m'a pas dit : je le présume au moins d'après les longs intervalles de silence qu'il a mis dans sa conversation, sans cependant me donner congé. »

« Monsieur mon frère, je reçois la lettre de Votre Majesté, en date du 27 janvier dernier (2), par laquelle Elle me fait part que son désir est que mon contingent soit réuni et prêt à entrer en campagne le 15 février prochain. Je m'empresse d'annoncer à Votre Majesté que toutes mes mesures sont prises pour que mon corps d'armée soit rigoureusement prêt à l'époque qu'Elle a fixée.

Le Roi J
à l'Emp
Cassel, 8 f
1812.

« Les soins que Votre Majesté prend pour faire respecter les États de la Confédération, imposent à

(1) La lettre dont il est ici question est une lettre en date du 27 janvier, dans laquelle l'Empereur expose ses griefs contre la Russie, l'état des négociations avec cette puissance, et invite les Princes de la Confédération du Rhin à mettre sur pied leurs contingents. Nous avons reporté, malgré sa date, cette lettre au dix-septième livre, comme appartenant spécialement à l'histoire de la guerre de Russie.

(2) C'est la même lettre dont il est question dans la note précédente.

tous les princes qui la composent, le devoir de seconder de tous leurs moyens les justes efforts de leur auguste protecteur; c'est dans ce sentiment, Sire, que moi et mon armée sommes prêts à combattre sous la direction de Votre Majesté et pour la légitimité de sa cause.

« Sur ce, je prie Dieu, Monsieur mon frère, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. »

A. Reinhard
duc de Bas-
so. Cassel, 11
rier 1812.

« J'ai reçu, avant-hier au soir, par un courrier de Munster, les deux dépêches que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire sous la date du 5. Je n'ai point manqué de m'acquitter, et auprès de M. le comte de Furtenstein et auprès de M. Siméon, du pénible devoir qui m'était prescrit. Comme c'est au Roi que je me suis ensuite trouvé dans le cas de faire part d'une grande partie du contenu de vos dépêches, c'est par la conversation que j'ai eue hier avec Sa Majesté que je commencerai mon récit. Le Roi m'ayant fait appeler, m'a dit qu'il lui était venu une idée dont il voudrait que je fisse mention comme m'étant venue à moi-même; qu'il désirerait que, lorsque les circonstances le permettraient, Sa Majesté Impériale consentît à ce que les troupes westphaliennes, qui sont actuellement en garnison à Dantzig, fissent partie du corps d'armée westphalien dont le Roi aurait le commandement; qu'il en résulterait le double avantage et d'une plus grande énergie d'esprit militaire, lorsque toutes les troupes seraient réunies, et d'un zèle plus prompt et plus actif de la part de son ministre de la guerre à pour-

ait dit beaucoup de bien, pour être chef de son
major. M'ayant demandé ensuite ce qu'avait
le courrier que j'avais reçu, je lui ai répondu
n'avait chargé de faire à ses ministres quel-
communications, dont sans doute ils avaient
endu compte à Sa Majesté. Le Roi m'ayant dit
l'avait point encore vu M. de Furtenstein, j'ai
lé Sa Majesté qu'à dater du 1^{er} février, la
e-Armée avait été créée et mise sur le pied de
3, et je lui ai fait connaître les obligations sa-
et importantes qui en résulteraient pour la
halie, ainsi que pour tous les États confédérés.
le, à mesure que la marche de la conversation
nait lieu, j'ai déroulé devant lui les différents
sur lesquels vos dépêches me chargeaient de
liquer, à l'exception de deux, que par respect
délicatesse j'ai cru devoir abandonner exclu-
ent à ses ministres; et malgré les occasions
entes que le Roi me donnait, je n'ai parlé ni de
ipenses personnelles et du luxe de sa Cour, ni
npression qu'avait faite sur Sa Majesté Impé-
l'aspect de menace que semblait impliquer la

compte de cette conversation qui, sans jamais s'écarter du respect dû à Sa Majesté Impériale, et pleine de professions de dévouement pour Elle, n'était cependant qu'une répétition constante de tout ce qui a été rapporté dans ma dépêche numéro 307. Seulement, je ne dois point laisser ignorer à Votre Excellence le soin extrême que le Roi, soit qu'alors il eût déjà été informé ou non de mon entretien avec M. de Furtenstein, a mis pour écarter de ce qu'il me disait et me répétait sans cesse toute idée de menace. Ses expressions, choisies avec une intention marquée, étaient qu'il avait dû faire à Sa Majesté Impériale la déclaration de l'impossibilité de pourvoir, par des voies régulières, aux fournitures à faire à l'armée française; qu'elles avaient été faites et qu'elles le seraient jusqu'à la dernière extrémité; mais que lorsque l'impossibilité de les continuer serait absolue et évidente, il ne resterait à Sa Majesté Impériale qu'à ordonner en faveur de la Westphalie le remboursement des sommes qui lui étaient dues, pour les employer de nouveau à l'entretien de ses troupes excédant les douze mille cinq cents hommes, ou bien, si Elle ne voulait pas Elle-même avancer les fonds nécessaires, à ordonner dans le pays des réquisitions auxquelles toutes les autorités westphaliennes avaient déjà reçu l'ordre d'obtempérer, et que le Roi faciliterait autant qu'il serait en lui; qu'à la vérité, la conséquence nécessaire en serait la non-entrée des contributions ordinaires et la suspension de la marche du gouvernement; qu'il se résignerait à cette conséquence, et que, cessant d'avoir les moyens de faire

marcher son gouvernement, il cesserait de fait d'être Roi ; mais que jamais il n'apposerait sa signature à des ordres par lesquels, détournant à d'autres usages les fonds nécessaires à la marche de son gouvernement, il se détrônerait lui-même.

« Déterminé à ne point traiter cette matière directement avec Sa Majesté, j'ai cru d'autant plus pouvoir m'en rapporter à cet égard à ses ministres, qu'il aurait dû davantage lui coûter de se rétracter devant moi de cette fausse manière de voir qui s'était emparée de son imagination, et qui se trouvait réfutée indirectement par tout ce que j'avais à dire, d'ailleurs, dans cette conversation. Aussi M. de Furtenstein, que j'ai revu depuis et qui m'a confirmé que, lorsque le Roi m'avait fait appeler hier, Sa Majesté ignorait encore mes entretiens avec ses ministres, m'a-t-il remercié de ma discrétion, en m'assurant que, de son côté, il n'avait pas laissé ignorer au Roi le sens dans lequel j'avais eu ordre de m'expliquer à ce sujet.

« En annonçant au Roi que Sa Majesté Impériale avait désapprouvé l'insinuation que j'avais faite d'employer momentanément à l'entretien de l'armée française les 400,000 francs dus pour le premier terme de la contribution de guerre, j'ai reçu de la bouche de Sa Majesté la confirmation de ce que je savais déjà par M. Pichon, que ce paiement avait été suspendu à titre de compensation de ce que la France devait à la Westphalie pour les revenus du Hanovre appartenant à l'an 1810 ; et lorsque j'ai répondu que cette question m'était étrangère et que M. le baron

de Patge se trouvait à Hambourg pour la comprendre dans les liquidations à faire avec M. le comte de Chaban, le Roi a soutenu qu'à Hambourg on ne voulait pas en entendre parler et qu'on la renvoyait au ministre des finances, à Paris, qui à son tour cherchait à l'éluder.

« Et voilà, a-t-il ajouté, ce qui m'arrive toujours.
« Ce que je dois, on l'exige sans rémission ; et lorsque j'ai une prétention bien claire, bien appuyée sur les traités et sans réplique, M. le prince d'Eckmühl, le ministre de France, me répondent que la question leur est étrangère. »

« Cette insinuation, Monseigneur, concernant les 400,000 francs, dont je me suis repenti du moment où je l'avais faite, et que presque du moment où je l'avais faite j'ai pu heureusement regarder comme non avenue, n'avait eu d'autre objet que d'ôter au Roi tout prétexte pour persister dans une résolution qui pouvait être aussi peu agréable à Sa Majesté Impériale qu'elle pouvait être funeste à la Westphalie.

« J'ai peu de chose à dire à Votre Excellence de ma conversation avec M. de Furtenstein, où j'ai été l'interprète fidèle des intentions de Sa Majesté Impériale. Lorsque j'ai parlé des dépenses et du luxe de la Cour, ce ministre m'a protesté que lui et d'autres serviteurs du Roi n'avaient cessé de faire à Sa Majesté des représentations à ce sujet ; mais que le Roi avait toujours répondu que ce qu'il dépensait c'était sa Liste civile et qu'il était le maître de faire ou non

des épargnes. M. de Furtenstein m'a encore demandé quelle influence on pourrait attendre de ses conseils, lorsque, si Sa Majesté Impériale était quelquefois mécontente du Roi, cela venait de ce que les conseils de Sa Majesté Impériale Elle-même n'étaient pas toujours suivis ? Du reste, a-t-il dit, notre ruine est certainé, et si Sa Majesté l'Empereur croit que la faute en est aux ministres, le Roi peut-être lui-même désirerait que Sa Majesté plaçât auprès de lui des hommes du choix de la France, afin de se convaincre que nous ne pouvons pas lutter contre l'impossibilité.

« Quant à la dépense inutile qui est résultée de ce que l'armée westphalienne, sans les conseils de la France, a été portée à trente-trois mille hommes, M. de Furtenstein a répondu :

« Le Roi s'est prévalu du silence de Sa Majesté Impériale, qu'il avait consultée directement, pour s'y croire autorisé. »

« Le Roi s'est surtout montré sensible au reproche que l'esprit de son armée soit mauvais. Il en appelle à son tour à l'expérience qui en sera faite.

« M. Siméon, en m'exprimant le vif chagrin qu'il éprouve d'avoir encouru l'improbation de Sa Majesté Impériale, m'a prié de présenter sa justification. Il m'a écrit à ce sujet une lettre dont je prends la liberté de mettre une copie sous les yeux de Votre Excellence, avec les pièces jointes. Le numéro 3 l'était déjà à mon numéro 310.

« Le Roi, lorsque je lui ai parlé du mécontentement qu'avait donné à Sa Majesté Impériale ce qui s'était passé à Brunswick, m'a dit que, dès qu'il avait été informé de ces faits, il avait devancé par des ordres très-sévères ceux de M. le maréchal prince d'Eckmühl, et que la Commission militaire westphalienne, en condamnant à mort deux soldats qui, par un premier jugement du conseil de guerre n'avaient été condamnés qu'à six mois de prison, avait même, par sa trop grande rigueur, encouru l'improbation des officiers français; qu'au reste, M. le Maréchal, dont la conduite dans cette circonstance avait été extrêmement loyale et obligeante, avait reconnu lui-même qu'il avait été induit en erreur par des rapports faux et exagérés d'un espion, et que, selon toute apparence, c'était d'après ces mêmes rapports que Sa Majesté Impériale avait approuvé les mesures prises d'abord par M. le Maréchal. J'ai répondu que je ne croyais point cela et qu'il me paraissait plutôt que Sa Majesté Impériale avait été déterminée, surtout à la veille d'une guerre nouvelle, par un grand et important principe tendant à maintenir la sûreté de son armée et le respect dû aux militaires français : principe que j'avais à me reprocher moi-même de n'avoir pas assez saisi.

« En effet, Monseigneur, lorsque les rapports venus de Hambourg apprirent que M. le Maréchal avait rétracté ses ordres sévères pris sur de premiers rapports qu'il avait reconnus exagérés, et qui se trouvaient démentis par ceux de tous les militaires directement intéressés à la cause, ne considérant les

faits qu'en eux-mêmes et les isolant du véritable point de vue, j'ai dû partager les regrets qu'inspiraient surtout la prise à partie des témoins qui, de bonne foi, avaient pu attester comme vrai un fait faux, pour procurer un alibi qui ne prouvait rien (il s'agissait d'un quart d'heure déterminé d'absence ou de présence dans un cabaret), et la méprise concernant des juges qui avaient exactement rempli leur devoir. Je reconnais que la rigueur qui s'est d'abord déployée et qui ensuite a été tempérée par la clémence et par la justice, produira des effets salutaires ; et aujourd'hui que le décret impérial est devenu la règle universelle pour le jugement des délits concernant les militaires, aucun des reproches auxquels les faits passés ont donné lieu, ne peut plus être encouru.

« J'ai parlé au Roi ainsi qu'à ses ministres de la négligence qu'on mettait à surveiller et à saisir les embaucheurs. Déjà auparavant j'avais fait part à M. de Furtenstein des plaintes que vous m'aviez adressées à ce sujet dans une lettre précédente. Le Roi m'ayant dit qu'en ce moment il y avait en prison des embaucheurs, j'ai prié Sa Majesté d'ordonner à M. de Bongars de me remettre une Notice que je ferais parvenir à Votre Excellence. Ce général est venu me l'apporter. Je la joins ici, ainsi qu'une réponse de M. de Furtenstein, relative au même objet. M. de Bongars m'a dit, dans cette occasion, qu'il se trouvait dans le royaume, par congé, peut-être une vingtaine d'officiers prussiens, dont quelques-uns paraissaient très-suspects de se mêler d'embauchage :

mais qu'ignorant quelle était en ce moment la politique de la France à l'égard de la Prusse, il n'avait pas osé donner des ordres d'expulsion. J'ai répondu qu'il me semblait qu'un inspecteur-général de la gendarmerie n'avait pas besoin de s'inquiéter de politique, et quoique j'ignorasse comme lui le secret de la politique, que je n'hésiterais pas néanmoins à lui conseiller très-fort de saisir, sur les premiers indices, tout embaucheur, fût-il même officier prussien.

« J'ai reçu ce matin seulement, quoique datée du 28 janvier, une lettre de M. le Maréchal prince d'Eckmühl, où Son Excellence m'annonce qu'elle ne croit pas pouvoir se relâcher des bases qu'elle a posées pour la compensation de ce que nous devons pour rations de vivres et de fourrages avec ce que la Westphalie doit pour solde et habillement des douze mille cinq cents hommes. La lettre de M. le Maréchal étant précise et définitive, je m'occuperai dès demain de l'exécution de vos ordres précédents, en faisant entendre au gouvernement westphalien qu'il n'y a pas à y revenir et qu'il est de son intérêt d'y souscrire. J'en ai déjà prévenu M. de Furtensstein.

« M. de Jakowlew m'interrompt pour me dire que tout ce qui se passait sous ses yeux le déterminait à envoyer à Saint-Pétersbourg un courrier, et que M. de Fahrenberg, son second secrétaire, étant le seul des siens propre à faire ce voyage, il avait fait choix de sa personne, malgré le regret qu'avait ce jeune homme à quitter sa jeune femme en couches; que dans l'incertitude actuelle il lui était impossible

de rester sans ordres et sans fonds, ayant quinze personnes à sa charge qu'en cas d'événement il aurait à ramener en Russie. Je lui ai demandé s'il ne croyait pas sa détermination trop précipitée, et je lui ai répété que je n'avais et ne pouvais avoir d'autre opinion que mon gouvernement, qui ne désirait pas la guerre et répugnait à la prévoir. Il m'a répondu que, voyant tous les jours passer des chevaux de l'Empereur et des généraux, des convois de poudre, des ambulances, il devait s'en tenir à ces faits, sans prétendre les expliquer.

« En effet, Monseigneur, indépendamment de tous ces faits, qui sont impossibles à cacher, il est mille autres indices qui parviennent à la connaissance du public, et surtout à un ministre aussi bien informé que celui de Russie, parce qu'ici on n'a ni le talent, ni presque la volonté de garder un secret. Dernièrement le ministre d'Autriche m'apprit que les boulangers avaient reçu l'ordre de se tenir prêts pour le 15. Il me demanda, comme ministre d'une puissance amie, s'il devait mander ce fait à sa Cour. Je répondis que je n'en savais et n'en croyais rien. — « Je vous remercie, me dit-il, je ne voudrais pas écrire tous les contes ridicules qu'on fait ici. »

« La princesse Caroline de Hesse - Philipsthal épousera le prince de Hesse - Philipsthal, grand-chambellan, son oncle. Ce mariage éteindra une réclamation de 80,000 francs, que la jeune personne avait à faire valoir contre lui, à titre d'apanage. Il sera, en outre, doté par le Roi d'une terre de 8,000 francs de revenus, et de la remise d'une créance de

60,000 francs, due au Roi par le prince de Hesse.

« *P. S.* J'ai remis à M. le comte de Furtenstein les lettres de Monseigneur le Vice-Connétable et de M. le Grand-Juge. Il m'a appris qu'elles étaient relatives à la mise en état de siège de la ville de Magdebourg.

« Ce ministre m'a porté de la part du Roi une lettre adressée à Sa Majesté Impériale. Il m'a dit en deux mots qu'elle était pleine de dévouement et en même temps de regrets de ne pouvoir, malgré tout ses efforts, obtenir la satisfaction de Sa Majesté Impériale. Le Roi m'a fait parvenir, par un huissier, la lettre ci-jointe pour Sa Majesté la Reine des Deux-Siciles. »

Le duc de Basano à M. Reinard. Paris, 12 février 1812.

« *Note confidentielle.* — Sa Majesté Impériale et Royale voulant faire une chose agréable au Roi de Westphalie, son auguste frère, a ordonné que ce qui reste dû par la Westphalie, sur la solde des douze mille cinq cents hommes de troupes françaises qu'elle est chargée d'entretenir, montant pour 1811, après déduction faite de 450,000 francs que le trésor westphalien a payés à compte, à la somme de 2,499,761 francs 88 centimes, soit payé par le trésor impérial, jusqu'à concurrence de 2,494,735 francs 05 centimes. Il reste, par conséquent, pour compléter la solde à payer par le gouvernement westphalien, une somme de 5,026 francs 83 centimes, au prompt paiement de laquelle le ministre de France

est chargé de demander qu'il soit pourvu sans retard. »

« Mon très-cher père, je sens mieux que personne tout ce que ce moment a de pénible pour vous, et je puis d'autant mieux le comprendre que, partageant les regrets et les inquiétudes que vous éprouverez au départ de mon frère, j'y joins mes peines personnelles, que je serai également séparée du Roi, et que j'aurai à trembler pour un mari et pour un frère. Cependant ne croyez pas, mon cher père, que je me montre, en cette circonstance, ou égoïste ou pusillanime ; je sens trop combien il est essentiel à la gloire des princes et peut-être à leur existence présente et future, de se montrer dans des instants pareils et de prendre une part active à leur propre cause, pour retenir en aucune façon le Roi ; l'opinion de l'Empereur est d'ailleurs si prononcée, qu'ils ne peuvent se dispenser avec honneur de suivre son exemple.

« Quant à moi, mon cher père, je ne puis encore rien prononcer sur mon séjour pendant la guerre, mais je tâcherai de faire tout ce que vous approuverez vous-même. Je me rappellerai toujours vous avoir ouï blâmer la princesse héréditaire de Weimar pour avoir quitté son pays au moment où elle aurait dû y rester. La conspiration qui a éclaté dans le moment de la dernière campagne, avait alors nécessité mon départ, mais le pays étant aujourd'hui parfaitement tranquille, le Roi et moi désirons donner à ses habitants une preuve de confiance en y pro-

La Reine
therine au
de Wurtem
Cassel, 2
vrier 1812

longeant mon séjour le plus possible ; il n'y aurait que la volonté bien déterminée de l'Empereur qui pourrait me forcer à le quitter, et dans ce cas je crois que ce serait pour aller rejoindre l'Impératrice, si surtout, comme on le dit, elle vient à Mayence. Vous voyez, mon cher père, que tout ceci est encore une hypothèse ; peut-être n'aurons-nous pas la guerre. Peut-être pourrai-je rester dans le pays ? Mais dans tous les cas je ne puis oublier la proposition que vous avez daigné me faire, elle est trop chère à mon cœur et m'inspire une trop véritable reconnaissance pour s'effacer jamais de ma mémoire. Un des jours les plus heureux de ma vie serait sans doute celui où je pourrais vous revoir ; mais, mon cher père, je voudrais que cela fût dans quelque conjecture heureuse, et non dans celle qui nous menace. Je voudrais vous voir heureux, c'est mon premier désir, il m'accompagnera ma vie entière, de même que de vous voir agréer mon profond respect. »

Leduc de Basano à M. Reinhard. Paris, 25 février 1812.

« Il a été reconnu que, pour mettre la place de Magdebourg en état complet de défense, il fallait y faire des réparations, des améliorations, et en débarrasser les approches par la démolition des édifices qui les obstruent. Ces travaux ne peuvent être différés, Sa Majesté les a ordonnés. Ils doivent être aux frais de la Westphalie, puisque c'est à elle que la place appartient. Mais, vu l'embarras actuel des finances westphaliennes, Sa Majesté avancera les fonds nécessaires. Quant à l'indemnité à donner aux pro-

priétaires des édifices qui doivent être abattus, elle sera facilement acquittée en biens domaniaux de la province de Magdebourg. De cette façon, le Trésor westphalien n'en sera pas gêné, et les propriétaires seront également satisfaits.

« Telles sont, en substance, les dispositions de deux décrets que Sa Majesté a rendus le 19 de ce mois, et dont j'ai l'honneur de vous adresser des ampliations.

« Veuillez communiquer ces dispositions au ministre du Roi. »

« Sire, j'éprouve un grand plaisir à pouvoir annoncer à Votre Majesté qu'il est impossible de trouver un meilleur esprit que celui qui anime mes troupes, depuis surtout qu'elles se voient prêtes à entrer en campagne. Il n'y a pas un seul déserteur, et c'est à qui ne restera pas aux dépôts.

Le Roi Jérôme
à l'Empereur
Cassel, 21
novembre 1812

« Je puis assurer à Votre Majesté que je passerai l'Elbe avec dix-huit bataillons, forts de huit cents hommes chacun (plus les quatre bataillons qui sont à Dantzig, forts de trois mille quatre cent soixante hommes) et deux mille huit cents chevaux de troupe; je ne compte ni l'artillerie, ni les chevaux du train, etc. Si, comme Votre Majesté me l'a fait espérer, j'ai un corps de Français de vingt à vingt-cinq mille hommes, je crois que j'aurai lieu de vous convaincre que je suis digne de vous appartenir.

« J'attends, Sire, à connaître vos dernières intentions, car je suis prêt, absolument prêt, depuis le 18. »

Reinhard
de Bas-
Campel, 5
1812.

« La dépêche par laquelle Votre Excellence m'a fait l'honneur de me donner connaissance des dispositions concernant la ville de Magdebourg, ne m'est parvenue qu'après que le Roi en eût déjà été informé par les rapports venant de Magdebourg même, qui lui apprenaient que les mesures ordonnées par Sa Majesté Impériale avaient déjà reçu un commencement d'exécution. Sa Majesté m'ayant fait appeler hier, me fit sur la manière indirecte dont elle en avait été informée, quelques observations auxquelles il me fut aisé de répondre, par le motif d'urgence qui se trouvait énoncé dans votre dépêche. Quant à l'ordre donné par M. le Maréchal Prince d'Eckmühl aux autorités westphaliennes de quitter la ville, au sujet duquel le Roi avait déjà fait des représentations à Son Excellence, je déclarai que cette disposition n'était point comprise dans celles dont vous me donnez connaissance, et qu'en conséquence je n'avais rien à dire à cet égard. Le Roi me dit, à la vérité, qu'il ne lui restait point de domaines pour indemniser ses malheureux sujets dont les maisons allaient être démolies ; mais j'ai lieu d'espérer que son cœur paternel ne les abandonnera point, et déjà M. de Malchus m'a parlé du projet qu'il avait de proposer de les indemniser en bons à employer en achats de domaines, dont les intérêts leur seraient régulièrement payés. Il évalue le capital de cette indemnité à deux millions.

« Je ne me suis pas étendu davantage sur la conversation du Roi, parce qu'elle n'était que l'expression renouvelée d'une manière de sentir et de penser

lont je n'ai fait que trop souvent mention dans ma correspondance.

« Le Prince, au lieu de se subordonner de bonne grâce à Sa Majesté Impériale, soit comme chef de sa dynastie, dont il tient la couronne, soit comme directeur suprême des opérations militaires, se plaît à voir dans des dispositions qu'il croit attentatoires à sa souveraineté, un présage sinistre, et en tire des conséquences alarmantes pour son avenir et même pour la conservation de son royaume. Mes réponses sont faciles et courtes. Il est vrai qu'il m'en resterait à faire que le respect et la convenance m'interdisent, et dont tous ses ministres possèdent suffisamment tous les éléments; mais lorsqu'après mes premières répliques, les mêmes plaintes reviennent toujours, il m'est d'autant plus aisé de me renfermer dans le silence que le Roi finit constamment par l'expression de ses sentiments de respect et de dévouement pour Sa Majesté Impériale.

« Le Roi, en voyant passer par ses États différents contingents des États confédérés, a eu la satisfaction de reconnaître par la comparaison, la grande supériorité de ses troupes, sous tous les rapports de l'instruction, de la tenue et de l'équipement. Il croit s'être assuré aussi que l'état nominal des autres contingents, par exemple de celui de Bade, ne répond nullement à l'effectif, tandis que son corps d'armée est composé réellement du même nombre d'hommes et de chevaux qui se trouve sur le papier. Il en est de même du matériel de guerre, qui est entièrement au complet pour les troupes westphaliennes. »

La Reine Ca-
herine au roi
de Wurtemberg.
Stuttgart, 9 mars
1812.

« Mon très-cher père, je suis aujourd'hui dans la douleur; mon mari est parti cette nuit; son départ a été entièrement inopiné, et ni lui ni moi n'avons pensé qu'il dût être aussi prochain; le quartier-général de ses troupes est à Halle en ce moment.

« Quelques heures avant que son départ fût décidé, nous avons reçu un courrier de mon frère, qui nous demandait à nous voir en passant pour se rendre à Cobourg, et à rester un jour ou deux avec nous, avant une séparation dont on ne peut jamais, dans les circonstances actuelles, prévoir le terme, et afin aussi de se concerter avec le Roi, puisqu'ils vont courir à peu près les mêmes chances et la même carrière. Vous sentez bien, mon cher père, que nous avons été très-contents de cette proposition de mon frère. Je n'aurais jamais pris sur moi de la faire; mais puisque l'ordre de sa marche lui permet de s'arrêter ici quelques instants, mon cœur vole au devant de moments aussi doux, d'autant que j'ai besoin de cette consolation. Je n'ai pas mandé à mon frère le départ précipité du Roi, dans la crainte que mon courrier le manquât. Le Roi n'aurait pas manqué de vous prévenir de son départ et de l'arrivée de mon frère ici, si ces deux nouvelles-là ne fussent pas arrivées si inopinément et à deux heures l'une de l'autre.

« L'obscurité la plus profonde règne encore sur les projets actuels; la grandeur des préparatifs, l'ignorance du but, mettent en défiance les plus habiles politiques. Comme femme, je ne puis me compter de ce nombre; mais tout ce que je sais c'est que je voudrais bien atteindre à une tranquillité un peu dura-

ble; l'âme se fatigue réellement, de la continuité de l'incertitude et de ne pouvoir jamais compter avec certitude sur le lendemain; il n'y a que le souvenir de votre attachement et de vos bontés qui puisse, dans ces tristes instants, ranimer un peu mon courage, et j'ai bien besoin que vous m'en donniez les fréquents témoignages. »

« L'emprunt négocié à Francfort contre un dépôt à faire en produits des mines, n'a réussi que pour la somme de 1,600,000 francs. Ils ont été tous employés pour le ministère de la guerre. M. Pichon m'a communiqué confidentiellement un rapport qu'il a fait au Roi sur la situation du Trésor public, sur la nécessité d'en perfectionner l'organisation, et surtout sur celle d'établir des distributions mensuelles. Cette dernière mesure a été adoptée, et les ministres ne pourront en ordonnancer désormais que jusqu'à concurrence des sommes qui leur auront été allouées dans les distributions de chaque mois.

M. Rei
au duc de
sano. Cai
mars 1812

« J'ai extrait de ce rapport le tableau ci-joint, qui prouvera à Votre Excellence combien est lourd le fardeau qui pèse sur la Westphalie pendant les six premiers mois de cette année. Les dépenses à faire y sont portées, à la vérité, dans toute leur rigueur, et il y en aura qui pourront être et qui seront nécessairement ajournées; cependant, M. Pichon m'assure que M. le ministre des finances n'a trouvé à en rabattre qu'environ quatre millions. Il resterait donc toujours une somme de vingt-six millions, à laquelle il faudrait faire face, soit par des ressources ordi-

naires, soit par des ressources extraordinaires. Les dépenses du ministère de la guerre y figurent pour 2,347,600 francs par mois, auxquels il faudra ajouter 180,000 francs par mois qu'on avait déduits en supposant la continuation des congés de semestre. Les paiements (tant échus qu'à écheoir) à faire pour la dette extérieure, en vertu des engagements contractés avec la France par les traités du 14 janvier 1810 et du 10 mai 1811, montent, pendant le même espace de temps, à 3,057,500 francs. Le temps me manque aujourd'hui, Monseigneur, pour vous donner plus que ce faible aperçu. On doit à la laborieuse activité de M. Pichon le jour qui a été porté dans ce chaos des finances, et la mesure qu'il a fait prendre ne peut être que salutaire.

« La présence actuelle du Roi à Paris me semble faire la loi de vous entretenir d'un objet dont mon intention avait été de ne point vous importuner. J'avais toujours eu pour maxime de regarder comme une chose secondaire ma situation personnelle dans cette Cour, et celle du corps diplomatique en général; mais lorsqu'après trois ans d'habitude, et surtout après des insinuations de votre part qui sembleraient devoir donner aux habitudes une direction plus analogue aux usages des autres Cours d'Allemagne, il survient des nouveautés; lorsqu'à un cercle où le corps diplomatique est invité, le Roi n'adresse la parole à aucun des membres de ce corps; lorsqu'à une revue où on met à leur disposition un pavillon, ils trouvent, après avoir erré par tous les étages, une chambre de valet de pied en dé-

ordre, avec deux croisées à leur usage, tandis qu'à deux pas est la Reine, entourée de toute sa Cour, qu'ils n'osent approcher ; lorsque dans les fêtes de Cour, leurs femmes voient placer avec affectation, et par ordre, au-dessus d'elles, celles par exemple des capitaines des gardes, tandis que la femme du ministre de Westphalie à Dresde prend le rang sur celle du ministre des relations extérieures, alors pourtant la dignité de la place semble exiger qu'on en fasse la remarque. Ma situation alors devient pénible, puisque je suis le premier en ligne, et qu'il semble à ceux qui supportent avec peine de pareils traitements, que le ministre de France devrait savoir les en préserver. Je me suis en effet permis quelques plaisanteries, surtout au sujet du pavillon de la revue ; mais je me proposais d'en parler à la première occasion sérieusement à M. de Furtenstein. Le Roi, malheureusement, ne voit en nous que des espions ; il serait peut-être plus exact de nous considérer comme des observateurs instruits et impartiaux, dont le devoir est de rectifier les rapports des espions.

« Je livre, Monseigneur, ces faits et ces réflexions à votre discernement, et, j'ose dire, à votre bienveillance. C'est moins pour me plaindre que pour me justifier, au besoin, que je vous en rends compte, car j'ai quelque lieu de croire que le Roi a voulu me punir d'une indocilité à laquelle je ne l'avais pas accoutumé, en me cachant son voyage. »

« Mon très-cher père, je voudrais bien vous tirer de l'obscurité dans laquelle vous êtes plongé et me

La Reine
therine au

e Wurtemberg.
assel, 18 mars
812.

rassurer en même temps que vous sur les événements qui se préparent. Croyez, mon cher père, que je sens votre position aussi bien que la mienne, que je suis très-sensible surtout à l'attachement si tendre dont vous daignez me donner dans ce moment des preuves si sensibles, et que je suis incapable d'user envers vous de dissimulation non plus que mon mari. Je vous donne ma parole que, jusqu'à présent, mon mari et moi n'avons pu former aucun plan sur ma destination en cas de guerre. Il est vrai que le Roi vient de faire un voyage sur lequel il m'a recommandé le secret, et de telle sorte que je n'ai même pas osé lui écrire jusqu'à l'arrivée de son premier courrier. Je l'ai reçu ce matin; il me mande, en deux mots, qu'il est on ne peut pas plus content de son voyage, mais que vu le peu de sûreté de la correspondance, il remet à son retour à m'en expliquer le résultat. Je pense que j'apprendrai alors ce que je pourrai devenir pendant la campagne, et je m'empresserai de vous le dire. Les *on dit*, sur ce que fera l'Impératrice, sont très-divers : les uns disent qu'elle restera à Paris, les autres qu'elle viendra en Allemagne, quelques-uns même prétendent qu'elle viendra ici ou à Brunswick; je n'en sais pas davantage que le public, qui prétend aussi qu'on arrange à Dresde un palais pour l'empereur d'Autriche.

« Voilà, mon cher père, toutes mes nouvelles.

« Je suis bien désolée de n'avoir pas vu mon frère; j'avais un extrême besoin de lui parler, de le revoir, et je suis persuadée que l'Empereur lui-même n'aurait pas trouvé mauvais qu'il se fût détourné de

quelques lieues pour me procurer cette satisfaction.

« J'espère que le Roi sera ici dimanche, s'il n'arrive rien de nouveau. »

« Sire, j'arrive à l'instant à Mayence, heureux de l'espoir de prouver à Votre Majesté combien je sens vivement toutes ses bontés pour moi. »

Le Roi J.
à l'Emp.
Mayence
mars 1812

« J'ai trouvé les chemins très-bons, surtout la nouvelle chaussée depuis Sarrebruck qui, malgré la pluie et la neige, est magnifique.

« Je reçois un courrier que mon ministre de la guerre m'expédiait à Paris; il m'a fait connaître que malgré que l'armée sera bientôt hors du royaume, il aura pour exécuter les ordres que je lui ai donnés de Paris, un déficit de 150,000 francs par mois. Je prie Votre Majesté de me donner le moyen de le couvrir, puisque j'ai déjà à solder et entretenir trente-quatre mille hommes et cinq mille chevaux, et que, d'après l'augmentation que j'ai ordonnée suivant les intentions de Votre Majesté, j'aurai trente-huit mille hommes et cinq mille cinq cents chevaux. Je ferai l'impossible pour trouver les 800,000 francs qui sont nécessaires à la première mise pour cette augmentation.

« Je prie Votre Majesté d'être persuadée qu'il faut que j'aie épuisé toutes mes ressources pour me déterminer à lui faire cette demande dans un moment surtout où je sais qu'Elle a tant de dépenses extraordinaires à supporter.

« Je serai à Cassel demain au soir; je m'arrangerai

de manière à pouvoir partir le 1^{er}, pour être à Glogau le 5. »

Le Roi Jérôme
l'Empereur.
Cassel, 28 mars
1812.

« Sire, je suis arrivé à Cassel le 25. Je m'arrangerai de manière à me trouver le 6 à Glogau. Si d'ici à cette époque Votre Majesté avait quelques ordres à me donner, j'envoie exprès un courrier extraordinaire porter cette lettre, qui aurait le temps de me retrouver à Cassel.

« Je suis heureux de pouvoir annoncer à Votre Majesté que pas un seul déserteur de mes troupes ni un seul homme n'a quitté son corps.

« La Reine désire, Sire, que Votre Majesté lui permette de la voir à Dresde, ainsi que l'Impératrice, si, comme tout le monde l'assure, Votre Majesté s'y rend. »

LIVRE XVII

DU 5 AVRIL AU 16 JUILLET 1812.

L'Allemagne et Napoléon au moment de la guerre de Russie. — Lettre du Roi Jérôme à l'Empereur. — Appel des contingents de la Confédération du Rhin. — Organisation et force du contingent westphalien. — Le Roi Jérôme appelé à Paris (mars 1812). — L'Empereur lui donne le commandement de l'aile droite de la Grande-Armée. — Composition de l'aile droite. — Vandamme, Reynier, Poniatowski, Latour-Maubourg. — Départ du Roi pour Kalisch (5 avril). — La Reine Catherine à la tête du gouvernement. — État financier de la Westphalie. — Composition, force et emplacement de la Grande-Armée et des armées russes. — Marche générale de la Grande-Armée, à partir de mars 1812. — Le Roi Jérôme à Varsovie. — Marche de l'aile droite de Varsovie sur Grodno. — Mouvements et contre-marches de Reynier. — Passage du Niémen par la Grande-Armée, le 24 juin 1812. — Entrée du Roi Jérôme à Grodno, le 30 juin. — Séjour à Grodno; les Lithuaniens; fatigue des troupes; soins administratifs; orages déchaînés sur la Pologne. — L'Empereur s'arrête quinze jours à Wilna. — Sa combinaison contre le camp de Drissa. — Son plan pour éloigner Bagration pendant qu'il marche lui-même sur la Dwina. — Davout et Jérôme chargés de l'exécution de ce plan. — Erreur prolongée de l'état-major impérial et du maréchal Davout, sur la force, la position et les mouvements de Bagration. — Le Roi Jérôme seul est dans le vrai. — Il n'est pas écouté. — Départ de Grodno des colonnes de l'aile droite, les 4, 5 et 6 juillet 1812. — Marche de Davout sur Minsk. — Marche du Roi Jérôme sur Neswij. — Le maréchal Davout lui envoie l'ordre de l'Empereur en vertu duquel le maréchal prend le commandement de toute l'aile droite. — Le Roi Jérôme refuse de conserver son comman-

dement. — Il quitte Neswij avec sa garde le 16 juillet. — Mécontentement de l'Empereur contre Davout. — Jonction des troupes de Jérôme avec celles de Davout, vers Ighoumen. — Le Roi Jérôme de retour à Cassel, le 11 août 1812.

Nous avons réuni dans un seul livre tout ce qui est relatif à la campagne de Russie. Le lecteur ne devra donc pas s'étonner s'il trouve soit dans notre texte, soit dans la correspondance, des faits ou des documents remontant aux trois premiers mois de l'année 1812, ou même à la fin de celle de 1811, et appartenant, par leurs dates, au livre précédent, que nous avons terminé au 5 avril 1812, jour du départ du Roi pour l'armée. Nous nous sommes décidés à intervertir ainsi l'ordre chronologique, pour ne distraire aucun détail important de cet ensemble historique, qui forme un épisode complet de la vie du Roi Jérôme.

Nous n'avons pas à nous occuper ici des causes de la guerre de Russie, ni à juger la manière dont elle fut conçue et menée. Nous ne pouvons cependant passer sous silence tout un ordre de considérations que suggèrent naturellement l'étude de ces Mémoires et l'histoire du Roi Jérôme, si intimement liée, pendant plusieurs années, à l'histoire de la Confédération Germanique.

La base principale de la conception politique et militaire de l'Empereur, quand il s'est décidé à porter la guerre en Russie, a été la confiance qu'il avait dans la solidité de sa domination en Allemagne.

La situation de la nation germanique, placée géographiquement entre la France et la Russie, faisait une nécessité à l'Empereur, pour atteindre cette dernière, non-seulement de traverser l'Allemagne, mais d'en faire sa base d'opération. Ce n'est ni du Rhin, ni de Metz, ni de Lille que les armées françaises sont parties, pour s'enfoncer entre le Dnieper et la Dwina, mais de l'Oder, de la Vistule, de Dantzig, de Glogau, de Custrin, de Kœnigsberg, de Magdebourg, etc.; et ne ce sont pas seulement les forces matérielles de l'Allemagne que l'Empereur lui a empruntées, mais encore toutes ses forces morales. Il ne faut pas oublier que la Confédération du Rhin comprenait l'Allemagne entière, moins l'Autriche, réduite à dix-neuf millions de sujets, et la Prusse, réduite à cinq; que le territoire de cette Confédération, par son appendice du Grand-Duché de Varsovie, donné à la Saxe, s'étendait depuis le Rhin jusqu'au Niémen, et renfermait plus de seize millions d'habitants; qu'enfin le traité constitutif du 12 juillet 1806 avait placé cette vaste agglomération des peuples germaniques dans la dépendance presque absolue de son protecteur l'Empereur des Français.

Pour soutenir la guerre contre la Russie, la Confédération du Rhin donna à l'Empereur jusqu'à son dernier soldat, et mit sur pied près de cent mille hommes, la Bavière et la Westphalie chacune vingt-cinq mille, la Saxe dix-sept mille, ou plutôt soixante mille, en y comprenant l'armée polonaise du Grand-Duché, etc. Mais l'Empereur ne s'était pas contenté de pousser devant lui et de jeter sur la Russie les

contingents de la Confédération, il avait entraîné dans cette agression formidable la Prusse et l'Autriche, vaincues, morcelées, tremblantes, et incorporé dans son armée les débris des armées à moitié détruites à Iéna, à Austerlitz, à Wagram. La rage et la trahison dans le cœur, la Prusse avait signé, le 24 février 1812, un traité par lequel elle s'engageait, sur les quarante mille hommes que lui laissait le traité de Tilsitt, à en donner vingt mille à l'Empereur pour attaquer la Russie, les vingt mille autres devant être dispersés dans les places. Avec un degré moindre d'humiliation et de contrainte, mais non sans regrets et sans arrière-pensée, l'empereur d'Autriche, par une convention datée du 14 mars, mettait à la disposition de son gendre trente mille hommes, qui ne devaient recevoir que les ordres directs de l'Empereur.

On le voit, la part faite à l'Allemagne dans l'ensemble de cette conception gigantesque était énorme. Elle se montait à plus de cent cinquante mille hommes, outre qu'on empruntait à cette nationalité son territoire, ses places, ses magasins, et qu'on lui imposait le logement et la nourriture d'une armée de six cent mille hommes; car, à cette époque, il était rare que le soldat ne tirât pas, de la manière la plus irrégulière, sa subsistance, si ce n'est plus, des pays qu'il traversait ou dans lesquels il était cantonné. Nous pouvons donc nous représenter le jeu des forces mises en action contre le Colosse du Nord, sous la forme d'un levier dont l'extrémité eût été en France, la pince en Russie et le point d'appui en Al-

lemagne. Il eût fallu, pour que la main puissante qui le faisait mouvoir réussît à ébranler la masse de l'Empire russe, que ce point d'appui fût inébranlable, et c'est dans ce calcul capital que la clairvoyance du plus grand génie de l'histoire a été en défaut.

Parce que l'Allemagne était sans initiative et sans voix, parce que ses Princes obéissaient comme des préfets, parce que ses soldats marchaient d'un bout à l'autre de l'Europe, sur un ordre du major-général, l'Empereur crut qu'il avait dans les mains une force automatique qui n'aurait jamais d'autre moteur que sa puissante volonté. Il eut le tort de méconnaître ce que le sentiment national, trop peu ménagé par lui, avait amassé de ressentiments secrets dans le cœur des Allemands. Nous sommes persuadés que, sans rien sacrifier d'essentiel dans l'exercice d'une autorité dont l'omnipotence était nécessaire au maintien et au succès de sa politique, il aurait pu, par un simple adoucissement des formes, par quelques concessions secondaires, conjurer bien des haines et prévenir de grands malheurs. S'il avait traité l'Allemagne à peu près comme il traitait la France, elle se serait accommodée d'une domination temporaire qui, par la force des choses, se fût peu à peu retirée après la paix générale, ne laissant derrière elle que le souvenir de ses bienfaits. Malheureusement, la main de l'Empereur fut toujours pour l'Allemagne une main de fer, et il n'eut rien à attendre d'elle du jour où il fut forcé de relâcher l'étreinte qui l'avait maintenue soumise, mais non domptée.

L'histoire du Roi Jérôme et du royaume de West-

phalie est éminemment instructive sur la nature des relations qui existaient entre l'Empereur et les Princes de la Confédération, et sur la manière dont il leur faisait sentir sa suzeraineté. L'Empereur n'était pas homme à ménager ceux qui n'étaient ni Français ni de sa famille, et à réserver ses rigueurs pour son frère Jérôme ou son beau-frère Murat. Tout au contraire. Le tableau des embarras du royaume de Westphalie, des douleurs de son Roi, causées par des exigences qu'il ne pouvait satisfaire, par la charge intolérable de l'occupation et par la conduite des agents secondaires, n'est qu'une image affaiblie de ce qui se passait en Bavière, en Saxe, à Bade, etc. Que devait être pour les Allemands la pression d'une pareille domination, là où elle n'était pas amortie par l'abnégation et le dévouement à toute épreuve d'un frère de l'Empereur, et par l'affection réelle, quoique souvent sévère, de Napoléon pour ce frère !

Ce fut là la grande erreur des dernières années du règne de l'Empereur et l'une des principales causes de sa chute. Le Roi Jérôme donna une preuve remarquable de sagacité politique, en prévoyant cette échéance redoutable des ressentiments de l'Allemagne, sans se laisser aveugler par l'enivrement d'une Cour, par la flatterie, par l'optimisme du pouvoir. Il ne craignit pas, alors que toutes les voix se taisaient autour du trône impérial, de faire entendre la sienne, hélas ! trop peu écoutée. A la fin de décembre 1811, la guerre contre la Russie ne faisait déjà plus le sujet d'un doute pour le Roi Jérôme, qui con-

naissait et le caractère de son frère et les haines implacables dont Alexandre était l'instrument, bien qu'à cette époque des négociations en apparence actives servissent à masquer les immenses préparatifs militaires qui se faisaient de part et d'autre. Il écrivit à l'Empereur, à la date du 5 décembre 1811, la lettre suivante. Elle caractérise bien le prince dévoué, modeste, patriote, qui sut allier, d'une manière si remarquable, à la clairvoyance avant les fautes, le dévouement silencieux pendant la crise et l'inébranlable fidélité dans le malheur :

« Sire, établi dans une position qui me rend la sentinelle avancée de la France, porté par inclination et par devoir à surveiller tout ce qui peut donner atteinte aux intérêts de Votre Majesté, je pense qu'il est convenable et nécessaire que je l'informe avec franchise de tout ce que j'aperçois autour de moi. Je juge les événements avec calme, j'envisage les dangers sans les craindre ; mais je dois dire la vérité à Votre Majesté, et je désire qu'elle ait assez de confiance en moi pour s'en rapporter à ma manière de voir.

« J'ignore, Sire, sous quels traits vos généraux et vos agents vous peignent la situation des esprits en Allemagne. S'ils parlent à Votre Majesté de soumission, de tranquillité et de faiblesse, ils s'abusent et la trompent. La fermentation est au plus haut degré, les plus folles espérances sont entretenues et caressées avec enthousiasme. On se propose l'exemple de l'Espagne, et, si la guerre vient à éclater, toutes les

contrées situées entre le Rhin et l'Oder seront le foyer d'une vaste et active insurrection.

« La cause puissante de ce mouvement dangereux n'est pas seulement la haine contre les Français et l'impatience du joug étranger ; elle existe plus fortement encore dans le malheur des temps, dans la ruine totale de toutes les classes, dans la surcharge des impositions, contributions de guerre, entretien des troupes, passage des soldats et exactions de tous les genres continuellement répétées. Le désespoir des peuples, qui n'ont plus rien à perdre parce qu'on leur a tout enlevé, est à redouter.

« Ce n'est pas seulement en Westphalie et dans les pays soumis à la France qu'éclatera cet incendie, mais aussi chez tous les souverains de la Confédération du Rhin.

« Que Votre Majesté ne pense pas que j'exagère en lui parlant des malheurs des peuples, je dois lui dire qu'à Hanovre, Magdebourg et dans les principales villes de mon royaume, les propriétaires abandonnent leurs maisons et chercheraient vainement à s'en défaire au prix le plus vil. Partout la misère assiège les familles, les capitaux sont épuisés, et le noble, le bourgeois et le paysan, accablés de dettes et de besoins, ne semblent plus attendre d'autres secours que de la vengeance qu'ils appellent de tous leurs désirs et vers laquelle ils dirigent toutes leurs pensées.

« Ce tableau est vrai dans toutes ses parties, aucun des mille rapports qui me parviennent journellement ne le contredit, je le répète à Votre Majesté. Je sou-

haite avec ardeur qu'elle ouvre les yeux sur cet état de choses, et qu'elle le juge avec toute la supériorité de son esprit pour prendre les mesures et les précautions qu'elle jugera convenables.

« Placé au centre même du péril, je ne m'alarme point pour moi, je sais qu'il est des maux nécessaires et qui ne sont que le passage à des circonstances plus heureuses ; ainsi je ne fais aucun cas de ce qui me touche particulièrement, et je me repose, à cet égard, d'une manière absolue, sur les bontés de Votre Majesté et la droiture de mes intentions. Mais les peuples ne peuvent raisonner ainsi, ils sont indifférents aux plus hautes combinaisons de la politique et ils ne sentent que le mal présent qui les presse.

« J'ose croire que Votre Majesté prendra cette lettre en considération ; je remplis, en l'écrivant, mon devoir dans toute son étendue, et je satisfais à ma conviction et à l'impulsion de mon cœur.

« Quoi qu'il plaise à Votre Majesté de faire et d'ordonner ensuite, elle trouvera en moi attachement et dévouement inviolables. »

Le 27 janvier 1812, l'Empereur annonça officiellement au Roi Jérôme que ses négociations avec la Russie, au sujet des différents points en litige, entraient dans une phase qui nécessitait qu'elles fussent appuyées par un grand déploiement de force militaire. A partir de ce moment, la Confédération du Rhin devait mettre sur pied ses contingents. Le Roi de Westphalie était invité à envoyer l'état de ses troupes, avec un projet pour leur organisation sur

le pied de guerre, et à les tenir prêtes à entrer en campagne. Voici la lettre de l'Empereur; elle offre un résumé clair, précis et modéré des griefs de la France contre la Russie, griefs secondaires et qui auraient pu être aplanis si des causes d'un ordre plus élevé n'avaient poussé fatalement l'un contre l'autre le représentant de la Révolution française et le représentant des vieilles monarchies de droit divin.

Il est vraisemblable, d'après les termes de cette dépêche importante, qui ne contient rien de particulièrement applicable à la Westphalie et au Roi Jérôme, que tous les Princes de la Confédération du Rhin reçurent, à la même époque, une communication analogue sinon identique :

« Monsieur mon Frère, divers indices m'avaient depuis longtemps fait craindre que l'empereur de Russie n'eût cessé d'être dans les sentiments de Tilsitt. Un ukase, publié en décembre 1810, blessait essentiellement les intérêts de la France et de la Confédération; il était avantageux à l'Angleterre; il était contraire au traité de Tilsitt. Cependant je m'étais abstenu de toute espèce de plainte, me bornant à des représentations tout amicales. Au mois d'avril suivant, l'empereur de Russie fit remettre par ses ministres près des différentes cours, une protestation relative à l'Oldenbourg. Je dus être d'autant plus étonné d'une démarche si singulière, que, prévenant les vœux de la Russie, j'avais, dès le principe, offert pour le duc d'Oldenbourg une indemnité con-

venable. Je ne pensai toutefois qu'à réitérer cette offre. La Russie paraissant ne point agréer l'objet proposé en indemnité, je la pressai de faire connaître ce qu'elle désirait. Enfin, je mis tout en usage pour arrêter les conséquences d'un acte public, qui, bien qu'il parlât de la conservation de l'Alliance, devait naturellement faire succéder la méfiance à la bonne harmonie qui avait régné entre les deux cours. Au lieu de s'expliquer, la Russie affaiblit son armée du Danube, évacua la droite de ce fleuve, retira de la Finlande une partie des troupes qui occupaient cette province, si récemment conquise, et réunit toutes ses forces disponibles sur les frontières du duché de Varsovie. Le territoire de la Confédération se trouva ainsi menacé, au point que je fus obligé de faire rétrograder les troupes du duché sur la Vistule, afin de pouvoir les appuyer en cas d'attaque soudaine. Dès le commencement de ces mouvements de la Russie, mon premier soin avait été de pourvoir à la défense de Dantzig, qui est un des boulevards de la Confédération, et d'en rendre la garnison respectable; ce qui me mit dans le cas de requérir dès lors une partie des contingents, et d'écrire pour cet effet à Votre Majesté, qui envoya l'un de ses régiments dans cette place. Peu de temps après, un envoyé du Brésil, transporté sur une frégate anglaise, fut reçu à Saint-Pétersbourg comme ministre d'une puissance amie, quoique en vertu de l'alliance de Tilsitt la Russie doive être en état de guerre avec la maison de Bragance. Je désirais la paix, j'avais intérêt à la conserver, puisque une partie de mes troupes était en

Espagne. Mais quand la Russie appuyait la violation des traités par l'appareil des armes, j'ai dû aussi recourir aux armes. Cette précaution est plus que justifiée aujourd'hui par la levée extraordinaire de quatre hommes sur cinq cents, qui vient d'être ordonnée dans toute l'étendue de l'Empire russe, sans que la Russie se soit expliquée sur sa protestation ni sur son ukase, sans que ses troupes aient quitté les positions qu'elle leur a fait prendre dans le voisinage du duché. J'ai dû rassembler mes armées, les former et rétablir mon matériel de guerre. Ces préparatifs ont employé une année. Maintenant, trois cent mille hommes vont traverser l'Allemagne et se porter sur les frontières de la Confédération, non dans des sentiments hostiles, mais pour que mes armées se trouvent aussi près de la Vistule que les armées russes. Je chargerai, quand il en sera temps, mon ministre de répondre à la protestation relative à l'Oldenbourg, que les affaires de ce pays sont réellement étrangères à la Russie; que le duc, requis, lors de la dernière guerre, de fournir son contingent, ne l'avait pas fait; que, n'ayant point rempli les devoirs de confédéré, il en avait perdu les droits; que cependant, et par amour de la paix, j'ai offert pour lui une indemnité convenable, et que je suis prêt encore à la lui donner. Tout en adoptant le principe, la Russie n'a pas dit ce qu'elle voulait, et j'ai dû penser qu'il était dans ses intentions de demander Dantzic et une portion quelconque du territoire de la Confédération. Si, en effet, elle n'avait pas eu à faire des propositions contraires au traité de Tilsitt et à mes principes, et que je

ne pourrais entendre sans y répondre par les armes, aurait-elle armé, et depuis un an refuserait-elle de s'expliquer ? Je suis loin toutefois d'avoir perdu l'espoir de la paix. Mais puisqu'on admet envers moi le procédé funeste de négocier à la tête d'une puissante et nombreuse armée, il est de mon honneur de négocier aussi à la tête d'une armée nombreuse et puissante. Je ne veux point commencer les hostilités ; mais je veux me mettre en mesure de les repousser. Je ne veux point violer le territoire russe ; mais je veux être prêt à faire repentir quiconque violerait le territoire de la Confédération. Je désire, en conséquence, que le contingent de Votre Majesté se réunisse et soit prêt à entrer en campagne le 15 février prochain. Je la prie de me faire remettre l'état de son contingent en officiers-généraux, officiers d'état-major, infanterie, cavalerie, artillerie avec caissons et équipages, et tel qu'elle est dans l'intention de l'organiser.

« Sur ce, je prie Dieu, Monsieur mon Frère, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. »

Le roi Jérôme réunit son contingent à Halle. Ne connaissant pas encore l'intention qu'avait l'Empereur de former une aile droite dont il aurait le commandement, et dans laquelle seraient comprises les troupes westphaliennes, il crut devoir leur donner l'organisation d'une armée séparée et complète, et former une division d'avant-garde, un corps d'armée et une réserve. Napoléon modifia ces dispositions et prescrivit à la date du 26 février,

pour le corps westphalien, une organisation analogue à celle des autres corps français et alliés.

Ce corps reçut la dénomination de 8^e corps de la Grande-Armée, et fut composé de deux divisions d'infanterie et d'une brigade de cavalerie légère. Les divisions de la Grande-Armée et les brigades de cavalerie légère attachées aux corps d'infanterie étant numérotées, de la droite à la gauche, en dehors des corps auxquels elles appartenaient, la première division westphalienne porta le numéro 23, la seconde le numéro 24, et la brigade de cavalerie légère le numéro 24.

La 23^e division, sous les ordres du baron Tharreau, général français, choisi par l'Empereur, comprenait deux brigades commandées par les généraux Damas et Wickenberg, fortes ensemble de douze bataillons. L'effectif de la division était de neuf mille quatre cent dix-huit hommes, y compris l'artillerie régimentaire.

La 24^e division, commandée par le baron d'Ochs, devait comprendre deux brigades fortes ensemble de dix bataillons. Mais l'une de ces brigades ne devait rejoindre que plus tard, quand les circonstances le permettraient. Elle était formée des 1^{er} et 8^e régiments de ligne, qui avaient été envoyés à Dantzig par Jérôme, dans le courant de l'année 1811, sur la demande de l'Empereur. Par le fait, la 24^e division ne compta, pendant la campagne, que six bataillons, d'un effectif de quatre mille neuf cent trente-quatre hommes, commandés par le général de brigade Legras.

Quant à la brigade de cavalerie légère, la 24^e de la Grande-Armée, placée sous les ordres du général Hammerstein, elle fut formée des 1^{er} et 2^e régiments de hussards, avec un effectif de onze cent soixante-cinq hommes et douze cent quatre-vingt-deux chevaux.

L'artillerie de réserve avait trente-six bouches à feu, servies par huit cents canonniers, l'artillerie régimentaire douze pièces.

Le 8^e corps présentait donc un ensemble de dix-huit bataillons, huit escadrons, d'une force d'environ seize mille hommes.

Les deux régiments de cuirassiers de l'armée westphalienne furent détachés du 8^e corps et donnés au 4^e corps de cavalerie de réserve commandé par Latour-Maubourg. Nous aurons occasion de parler de la composition de ce corps comme faisant partie de l'aile droite.

En ajoutant à l'effectif du 8^e corps celui de la brigade de Dantzig, commandée par le général Verdun, et celui de la brigade de cuirassiers, nous trouvons, pour le contingent total de la Westphalie, une force de plus de vingt-cinq mille hommes.

A cette occasion, nous ne pouvons nous empêcher de rappeler que, pendant les années 1810 et 1811, un des sujets habituels de discussion, de reproches et de justifications entre l'Empereur et son frère, était précisément l'extension donnée par Jérôme à l'armée nationale. Toutes les fois que le Roi de Westphalie se plaignait de n'avoir plus aucunes ressources pour payer et nourrir les troupes françaises cantonnées dans ses

États, les agents de l'Empereur répondent aigrement qu'il n'a qu'à réduire les troupes westphaliennes; qu'elles sont sur un pied d'effectif beaucoup trop fort; que la France n'a que faire de tous ces soldats allemands, etc. Puis le moment arrive, plus tôt même que Jérôme, dans ses justifications, n'avait osé le prévoir, où l'Empereur, pour une guerre formidable, a besoin de toutes les ressources militaires de ses alliés. Alors le langage change. On ne se plaint plus que l'armée westphalienne ait été portée à trente mille hommes, pour en mettre en ligne vingt-cinq mille, on en trouve l'emploi jusqu'au dernier homme. L'Empereur écrit même, dès le 28 février, au Prince de Neufchâtel :

« Faites observer au Roi de Westphalie que ses
« régiments de cavalerie sont bien faibles à cinq
« cent cinquante hommes. Il faudrait les porter cha-
« cun à huit cents ou neuf cents chevaux, ainsi que
« le régiment de lanciers de la garde; car devant
« l'ennemi cela serait réduit à rien. »

Voir également la lettre de l'Empereur, en date du 26 décembre 1811, publiée dans la Correspondance relative au quinzième livre.

L'Empereur, dans sa pensée, réservant à son frère le commandement de l'aile droite, il fallait un commandant particulier pour le 8^e corps. Il fit choix du général Vandamme, qui avait déjà commandé une division sous Jérôme, pendant la campagne de Silésie. Ce général arriva à Cassel dans les premiers jours

de mars. Mais son caractère difficile ne tarda pas à froisser le Roi, qui demanda et obtint son changement. Le 8^e corps fut commandé, pendant la campagne, par le général Tharreau, qui avait directement sous ses ordres la 23^e division.

Dans les premiers jours de mars, l'Empereur appela le roi Jérôme auprès de lui. Il lui prescrivit, à la date du 3 :

- « De faire partir ses bagages et sa maison militaire
- « pour Halle, et de venir de sa personne, avec très-
- « peu de monde, à Paris. Il y viendra incognito, y
- « restera deux ou trois jours, et ira ensuite rejoindre
- « son corps. »

Il est permis de croire qu'à ce moment solennel où l'Empereur allait jouer sa fortune il éprouva quelque regret de sa sévérité envers un frère qui n'avait jamais répondu à ses reproches que par les preuves du dévouement le plus tendre. Il savait qu'il lui suffisait d'un mot et d'une caresse pour guérir, dans ce cœur qui lui appartenait, les blessures que son impérieux génie ne lui avait pas épargnées. Il ne semble pas qu'il faille attribuer à un autre motif cette invitation spontanée de sa part, regardée alors, par les premiers potentats du monde, comme la plus haute des faveurs. Toujours est-il qu'il combla Jérôme des marques de son affection, l'enivrant, lui qui connaissait cette nature généreuse et bonne, non pas par des éloges personnels, mais par des éloges à l'adresse de la Reine et par des témoignages de satisfaction don-

nés à ses serviteurs si longtemps maltraités. Lecamus (Furtenstein), Salba (de Höne), Wintzingerode furent faits comtes de l'Empire; Marainville, Bouche-porn, Benterode, barons. Parti le 8 mars pour Paris, le Roi Jérôme était de retour à Cassel le 25, rempli de joie et d'ardeur, ayant oublié dans les embrassements fraternels et dans l'espoir d'une glorieuse campagne, les dégoûts et les anxiétés de plusieurs années.

D'après les ordres de l'Empereur, le corps west-phalien avait quitté Halle avant le retour du Roi, passé l'Elbe à Dessau, le 24 mars, et avait été dirigé sur Kalisch (ville située sur la Warta, dans le grand-duché de Varsovie, à soixante lieues de cette ville), en passant par Sorau, Spremberg et Glogau. C'était une route de cent trente lieues que devait suivre le 8^e corps avant d'arriver à son premier point de destination. Les ordres successifs du grand quartier-général, communiqués au Roi Jérôme, à Cassel, ayant alternativement ralenti et accéléré la marche de ce corps, l'arrivée des colonnes à Kalisch eut lieu du 15 au 17 avril. Le Roi, conformément aux instructions de l'Empereur, qui lui prescrivait de se trouver à la tête de ses troupes à partir de Glogau, et de les précéder de quelques jours à Kalisch, arrêta son départ de Cassel pour le 5 avril.

Les dix jours qui s'écoulèrent entre son retour de Paris et son départ pour l'armée, furent consacrés à régler les affaires intérieures du royaume, si difficiles au milieu d'une détresse financière qui augmentait de jour en jour. Nous ne reviendrons pas sur les détails

de ce sujet ; on les trouvera tout au long dans la Correspondance placée à la suite de ce livre, sans qu'il soit instructif ni même intéressant d'en donner un résumé, tant le texte des discussions entre le gouvernement français et le gouvernement westphalien, des exigences de l'un, des plaintes de l'autre, et de leurs récriminations réciproques, est uniforme et se trouve répété dans ces Mémoires. Une longue dépêche de M. Reinhard, en date du 30 avril 1812, donne une idée assez juste de la situation de la Westphalie et de ses finances au début de la guerre de Russie. On y verra que, sans la question d'argent, les souvenirs de ce règne de quelques années seraient restés des plus honorables pour Jérôme, pour le nom français et la grande cause de la révolution française, des plus chers et des plus féconds pour l'Allemagne. Malheureusement, tout allait se perdre dans le gouffre du déficit, réformes, progrès moraux, nationalité naissante.

Ce déficit avait atteint des proportions effrayantes. Pour les six premiers mois de 1812, les recettes ordinaires s'élevaient à 19,000,000 francs, et les dépenses régulières, y compris les arriérés et celui de la dette publique de 8 millions, à 49 millions ; déficit pour ces six mois, 30 millions. Cet énorme excédant de dépenses provenait de deux causes uniques :

1° De l'entretien des douze mille cinq cents soldats français, imposé par les traités jusqu'à la fin de la guerre maritime. Comme, malgré le texte de ces traités, les exigences du maréchal Davout qui augmentait

chaque jour la proportion des cavaliers cantonnés en Westphalie, avaient été admises et imposées par l'Empereur, la charge que cet entretien imposait au nouveau royaume était, pour six mois, de près de 10 millions ;

2° De l'accroissement considérable de l'armée westphalienne, portée à trente mille hommes, dont vingt-cinq mille à la Grande-Armée. Si l'on considère que le budget normal et équilibré de la Westphalie n'aurait dû comprendre que l'entretien d'une armée nationale de douze mille cinq cents hommes, on reconnaîtra que le surcroît de dépenses afférentes à ce chapitre, et pesant sur les six premiers mois de 1812, doit être évalué à environ 6 millions. Quant à la justification de cette augmentation des dépenses militaires, nous avouons sincèrement que nous ne savons qu'en penser. D'une part, les ministres de l'Empereur la reprochent sans cesse et amèrement au Roi Jérôme, comme la cause de sa ruine (ce qui, dans tous les cas, d'après les chiffres, est une exagération inadmissible) ; d'autre part, l'Empereur pousse son frère à augmenter sans cesse son contingent, lui prend une brigade d'infanterie pour Dantzig, une division pour l'Espagne, une brigade de cuirassiers pour le 4^e corps, se plaint que l'effectif des escadrons n'est pas assez fort, exige qu'on organise une artillerie de quarante-huit bouches à feu et un corps de réserve pour garder la Westphalie, et reçoit enfin les seize mille hommes qui restent au 8^e corps, comme représentant tout au plus ce qu'il est en droit d'attendre du contingent westphalien. On aurait quelque peine à

croire à cette inconséquence singulière, si elle n'était écrite à chaque page dans les documents authentiques que nos lecteurs ont sous les yeux.

Les douze mille cinq cents soldats français et les vingt mille soldats westphaliens en sus de l'effectif normal de l'armée westphalienne, absorbant pour les six premiers mois de l'année seize millions, les quatorze millions qui complètent le déficit semestriel de trente millions, ne sont autre chose que l'arriéré des années précédentes.

Eh bien ! si tel eût été le bilan réel des finances de la Westphalie, son gouvernement aurait pu encore, non pas faire face à ses obligations, mais subsister, au moyen de quelques expédients dilatoires. D'abord, l'arriéré de la dette se soldait en papier ; les autres créanciers de l'État recevaient des à-comptes et devaient se contenter de règlements à terme ; on trouvait à contracter quelques emprunts usuraires, on vendait les derniers débris du domaine public. Mais ce déficit, à peu près régulièrement prévu et calculé, n'était rien à côté d'une charge nouvelle, d'autant plus écrasante qu'il était impossible d'en connaître les limites. A partir du 1^{er} février, la Grande-Armée avait été créée. Dès lors, le principe mis immédiatement en pratique par le Prince d'Eckmühl et adopté par l'Empereur, fut que toutes les troupes de cette armée, cantonnées sur le territoire de la Westphalie, étaient à la charge de son gouvernement. Il n'était plus question des douze mille cinq cents hommes imposés par le traité. On répondait au Roi Jérôme qui en invoquait les clauses :

« L'entretien des douze mille cinq cents hommes
« est une affaire à part ; c'est une charge des temps
« ordinaires. Aujourd'hui, la Confédération du Rhin
« est menacée ; la Grande-Armée, pour la défendre,
« entre sur son territoire. C'est aux États qu'elle tra-
« verse ou dans lesquels elle séjourne pour le service
« de la cause commune, à pourvoir à ses besoins. »

La question étant posée en ces termes, il n'y avait plus, pour la Westphalie, ni budget, ni calcul financier possible ; il n'y avait qu'à puiser à même et sans compter, dans les caisses de l'État, sur la réquisition des généraux français. Il n'y a même pas trace, dans l'énorme quantité de pièces que nous avons eues à notre disposition, il n'y a pas trace, disons-nous, d'un chiffre quelconque fixé à ce surcroît de dépense, d'une limite même approximative, dans laquelle le gouvernement français aurait promis de limiter ses exigences. On voit seulement qu'elles n'avaient plus aucune espèce de proportion, même la plus fictive, avec les ressources de la Westphalie. Il est une idée qui revient souvent dans ces interminables discussions, c'est celle d'une *menace*, attribuée tantôt au Roi lui-même, tantôt à ses ministres, et que les agents français repoussent comme une monstruosité. Voici en quoi aurait consisté cette *menace*, dont il est parlé dans plusieurs passages de nos documents, sans qu'elle nous paraisse avoir été officiellement formulée. Dans l'impossibilité matérielle d'avoir de l'argent pour les besoins des troupes françaises, le gouvernement westphalien aurait *menacé d'autoriser*

les généraux de la Grande-Armée à pourvoir eux-mêmes, dans le pays et sous leur responsabilité, par voie directe de réquisition locale, aux besoins de leurs troupes.

Voilà quel était le *nec plus ultra* des résistances du gouvernement westphalien.

Au moment de quitter Cassel, le Roi Jérôme laissa la direction supérieure des affaires à la Reine Catherine, et au comte Siméon la présidence du conseil des ministres. On trouvera, dans la Correspondance, les nombreuses lettres échangées entre le Roi et la Reine pendant l'absence de Jérôme, et relatives aux affaires du royaume. Elles mettront le lecteur au courant de la manière consciencieuse et craintive tout à la fois, dont la Reine comprit et exerça la mission nouvelle dont elle était chargée, et des difficultés administratives et financières de l'ordre le plus ingrat et de la nature la plus pénible, contre lesquelles elle eut à lutter. Ce qui dut sans doute l'effrayer le plus, c'est qu'il lui fallut aller en personne défendre directement les intérêts de son mari et de son royaume, auprès de celui dont dépendaient les destinées de sa famille de naissance et celles de sa famille d'alliance. L'affection que la Reine Catherine portait à l'Empereur n'avait d'égale que l'admiration que lui inspirait son génie, et elle devait le prouver trois ans plus tard d'une manière mémorable. Malgré ces sentiments, ses lettres comme son journal portent d'une manière naïve et charmante l'empreinte de l'effroi immense dont cette jeune Princesse était saisie à la pensée d'affronter, dans une discussion administrative et

politique, ce redoutable génie dont la logique était aussi puissante que la volonté.

Ce fut à Dresde que la Reine Catherine vit l'Empereur. On sait que, parti de Saint-Cloud le 9 mai pour se rendre à l'armée, Napoléon séjourna du 17 au 29 du même mois dans la capitale de la Saxe, pour faire concourir à la réussite de son entreprise immense le spectacle le plus extraordinaire et le plus grandiose dont il pût étonner et terrifier l'Europe. On le vit, dans le palais des anciens Électeurs de Saxe, tenir une Cour de Rois. L'Empereur et l'Impératrice d'Autriche, le Roi de Prusse, les Rois et Princes de l'Allemagne avaient sollicité la faveur d'être admis auprès de l'arbitre suprême de leurs destinées, que l'on se représentait sur le point de devenir celui de l'Europe entière, après une courte campagne.

La Reine Catherine, le lendemain du départ de son mari, avait annoncé à l'Empereur qu'elle prenait les rênes du royaume, et lui avait demandé la permission de se rendre à Dresde au moment de son passage dans cette ville, par la lettre suivante :

« Sire, je m'empresse d'annoncer à Votre Majesté le départ du Roi pour Glogau, ainsi que le portaient vos instructions. C'est hier au soir qu'il m'a quittée, et je serais inconsolable de cette séparation, si le sentiment de son devoir et de sa gloire ne venait me soutenir. D'après les intentions de Votre Majesté, il m'a laissé la direction supérieure des affaires en son absence, et voulait y joindre un titre que j'ai refusé, m'étant toujours fort éloignée des affaires publiques.

Je n'y rechercherai jamais aucune satisfaction personnelle, mais seulement le désir de répondre, autant qu'il sera en moi, à la confiance dont Votre Majesté daigne m'honorer et à cette preuve flatteuse de celle du Roi. Je ne m'attribue en aucune façon la satisfaction que cette disposition a inspirée ici ; mais les craintes que ces deux absences du Roi y avaient produites sont dissipées par les soins qu'a pris le Roi d'assurer la tranquillité de son royaume pendant son éloignement. Six mille hommes de troupes westphaliennes sont restés à Cassel. L'esprit y est très-bon, surtout depuis qu'on y est rassuré sur les événements et les troubles que pouvait occasionner l'absence du Roi.

« Comme l'on dit que Votre Majesté doit se rendre à Dresde, et quoiqu'il soit peut-être présomptueux de l'entretenir d'*on dit*, j'espère, Sire, que vous n'y verrez que le désir bien excusable d'oser vous y faire ma cour, si vous daignez le permettre. Je suis bien empressée de vous témoigner ma reconnaissance pour vos bontés, et de vous assurer que je m'efforcerai de les mériter par tout le zèle et les soins que j'apporterai à m'acquitter des affaires dont vous avez daigné me charger.

« Je suis, etc.

« CATHERINE. »

L'Empereur répondit en ces termes :

« Madame et chère belle-sœur, je reçois votre lettre. Je vois avec plaisir la marque de confiance que

vous a donnée le Roi, en vous laissant la direction des affaires pendant son absence. Si je vais à Dresde, je ne vois pas d'inconvénient que vous y veniez. Je serais charmé de vous y voir et de vous renouveler les assurances de l'attachement que je vous porte. »

La Reine arriva à Dresde le 17 mai, en même temps que l'Empereur et l'Impératrice ; elle y resta jusqu'après le départ de Napoléon pour l'armée, et ne revint à Cassel que lorsque Marie-Louise quitta elle-même la capitale de la Saxe pour se rendre à Prague au sein de sa famille. Les détails intéressants du séjour de Catherine à Dresde et de ses entrevues avec l'Empereur, se trouvent à la fin de ce livre, soit dans les lettres, soit dans le fragment de son Journal que nous publions.

A partir du 5 avril, la campagne de Russie commence pour le Roi Jérôme comme pour la Grande-Armée.

Voici quelles étaient la force et la composition des corps de la Grande-Armée, et leurs emplacements à la fin de mars 1812, au moment où ils reçurent les ordres définitifs pour leur marche en avant.

Le 1^{er} corps (prince d'Eckmühl), quartier-général Hambourg, bordait l'Elbe, prêt à le franchir. Il se composait des divisions Friant, Morand, Gudin, Dessaix, Compans, et d'une division polonaise. Quarante-vingt mille hommes d'infanterie et d'artillerie, trois mille cinq cents hommes de cavalerie légère.

Le 2^e corps (maréchal Oudinot), avait son quartier-général à Munster. Il se composait des divisions

Legrand et Verdier, d'une division suisse, et de quelques bataillons croates et hollandais. Ce corps était de quarante mille hommes.

Le 3^e corps, commandé par le maréchal Ney, avait été réuni sur le Rhin, autour de Mayence. Deux divisions françaises, Ledru et Razout, une division wurtembergeoise, total trente-neuf mille hommes, infanterie, artillerie et cavalerie légère.

L'armée d'Italie avait reçu la dénomination de 4^e corps. Elle était commandée par le prince Eugène, forte de quarante-cinq mille hommes et composée de deux divisions françaises, d'une division italienne et de la garde royale. Cette armée, massée au pied des Alpes dès le mois de février, avait été mise la première en mouvement comme étant la plus éloignée du théâtre de la guerre. Son itinéraire la faisait arriver le 6 mai à Glogau.

Le 5^e corps était l'armée polonaise du grand-duché, quartier-général, Varsovie ; commandant en chef, prince Poniatowski. Il comprenait trente-trois bataillons et vingt escadrons. Son effectif s'élevait à trente-cinq mille hommes, dont cinq mille cavaliers. L'infanterie était divisée en trois divisions, les 16^e, 17^e et 18^e, commandées par les généraux Zaionchek, Dabronski, Kameniecki. La cavalerie formait trois brigades, commandées par les généraux Kamienski, Tyszluierez, Sulkeroski.

Ce corps, par sa valeur, était mis sur le même rang que les meilleures troupes françaises, et était en outre animé contre les Russes d'une ardeur qu'il fallut plus d'une fois modérer,

Le 6^e corps, fort de vingt-cinq mille hommes, comprenait tout le contingent bavarois. Commandé par le général Saint-Cyr, il fut adjoint à l'armée d'Italie, sous les ordres du vice-roi.

Le 7^e corps, formé du contingent saxon, était fort de dix-sept mille hommes. Divisé en deux divisions d'infanterie et deux brigades de cavalerie, il présentait dix-huit bataillons et vingt-huit escadrons. Le général Reynier le commandait; officier savant, capable, mais d'un caractère difficile et mécontent.

Le 8^e corps était le corps westphalien, dont nous avons donné la force et la composition.

La cavalerie était fractionnée en quatre grands corps : le 1^{er} commandé par Nansouty, le 2^e par Montbrun, le 3^e par Grouchy, le 4^e par Latour-Maubourg. Le 4^e corps, que nous verrons passer sous les ordres du Roi Jérôme dès le commencement des hostilités, se composait de deux divisions : l'une polonaise, de cavalerie légère, général de division Rozniecky, l'autre de grosse cavalerie, général de division Lorge. Ce corps avait dix-huit escadrons et un effectif de sept mille hommes.

Restait la garde, forte de quarante-sept mille hommes, dont six mille cavaliers, avec une réserve de deux cents canons. Elle était divisée en deux corps, l'un sous le maréchal Mortier, l'autre sous le maréchal Lefèvre.

Il y avait enfin le corps auxiliaire fourni par la Prusse. Il était d'un effectif de dix-sept mille hommes et avait été poussé, dès le mois de mars, sur le

Niémen, à l'extrême frontière. Comme ces troupes étaient sur le territoire prussien, à Elbing, Königsberg, etc., on avait pu les placer en face des avant-postes russes, sans précipiter la rupture, qui ne devait éclater qu'au mois de juin.

L'armée autrichienne du prince de Schwartzemberg, forte de trente mille hommes et sous les ordres directs de l'Empereur, formait l'extrême droite de la Grande-Armée. Elle avait pour quartier-général Lemberg, en Galicie.

Telles étaient les forces destinées à agir activement et à pénétrer dans l'intérieur de la Russie. En hommes véritablement présents sous les drapeaux, cette armée, la plus considérable qui ait jamais été réunie sous un seul commandement et sur un seul théâtre de guerre, comptait quatre cent cinquante mille soldats, dont trois cent trente mille d'infanterie, soixante-dix mille de cavalerie, trente mille d'artillerie, et plus de mille bouches à feu.

Enfin, comme réserve, pour maintenir l'Allemagne, pour lier à la France cette armée qui allait s'en éloigner de plus de cinq cents lieues, l'Empereur avait organisé un 9^e corps, sous le maréchal Victor, fort de quarante mille hommes, dont le quartier-général devait être à Berlin, et une autre réserve sous Augereau, comptant quarante mille hommes, formée de quatrièmes et de sixièmes bataillons. Si l'on ajoute à ces deux corps les dépôts de cavalerie de Hanovre, les recrues en marche, les garnisons des places, la division des petits princes de la Confédération, dix mille hommes que le Danemark tenait prêts à mar-

cher, on arrive à un ensemble de cent trente mille hommes, destinés à alimenter la Grande-Armée, à garder ses bases d'opérations, etc.

Il faut maintenant nous transporter sur le territoire russe, théâtre des premières hostilités, et nous rendre compte de la manière dont l'empereur Alexandre avait disposé ses forces pour faire face à la formidable invasion dont il était menacé.

La frontière russe, de la Mer Noire à la Mer Baltique, c'est-à-dire de l'embouchure du Danube à celle du Niémen, présentait en 1812 (l'adjonction du royaume de Pologne l'a modifiée depuis), une ligne sinueuse d'un développement d'environ trois cent cinquante lieues. Cette ligne séparait le territoire russe : 1° de la Turquie, sur une étendue de cent lieues; 2° de l'Empire d'Autriche (Galicie), sur une de quatre-vingts; 3° du grand-duché de Varsovie, suivant un parcours très-irrégulier d'environ cent trente lieues; 4° enfin, à l'extrême nord, la Russie et la vieille Prusse avaient une frontière commune de quarante lieues, formée par le bas Niémen.

Sur la frontière turque, les Russes avaient l'offensive; Kutusoff était sur le Danube avec soixante mille hommes. Cette armée ne devint disponible qu'au mois d'octobre 1812, par suite de la paix conclue avec les Russes à cette époque. Elle fut alors rappelée vers le Nord, sur les derrières de l'armée française.

Bien que l'Autriche se fût rangée du côté de la France, la frontière galicienne ne fut jamais sérieusement inquiétante pour l'Empire russe. L'empereur François avait promis à son gendre une armée de

trente mille hommes réunie à Lemberg et prête à marcher le 15 mai. Alors même qu'Alexandre n'eût pas reçu de la Cour de Vienne l'assurance secrète que l'Autriche se tiendrait, comme coopération, plutôt en deçà qu'au delà des limites de ses engagements avec la France, il n'aurait pas redouté, de la part du prince de Schwartzemberg, à la tête de ses trente mille hommes, une initiative bien menaçante pour la Volhynie ou la Podolie du Nord. Aussi l'armée du général Tormassoff, forte de quarante-cinq mille hommes, destinée dans le principe à lier l'armée de Kutusoff aux deux grandes armées de Barclay de Tolly et de Bagration, avait-elle été peu à peu rapprochée du Nord, sans souci de la frontière galicienne qu'elle laissait dégarnie. Au commencement de juin, cette armée se trouvait entre Loutsk et Vladimir, en face de Zamosc, à la hauteur de l'extrémité méridionale du grand-duché. Elle avait, d'ailleurs, à peu près marché parallèlement au prince de Schwartzemberg, qu'elle était chargée d'observer, car nous verrons dans les premiers jours de ce même mois de juin, le prince quitter Lemberg et entrer dans le grand-duché par Zamosc et Lublin.

La défense comme l'attaque allaient donc se déployer à peu près exclusivement le long de la frontière polonaise et de la frontière prussienne. Cette zone, d'une étendue de cent soixante-dix lieues, pouvait se décomposer en trois parties, dont une étude attentive de la carte peut seule donner une idée exacte.

La première partie était formée par le Bug, sur un

parcours de cinquante lieues, depuis Vladimir jusqu'à Droghitchin. Puis venait entre le Bug et le Niémen, ce que nous appellerons la trouée de Bialistock ou de la Narew. Ici la frontière russe, quittant le Bug à Droghitchin pour aller joindre le Niémen à Grodno, formait entre ces deux points un rentrant très-prononcé dont la concavité était tournée du côté de la Russie. De Droghitchin à Grodno, il y a en ligne droite quarante-cinq lieues, ce qui représente la corde de l'arc sinueux formé par la frontière, où l'ouverture de la trouée. Cette partie de la frontière ne se distinguait pas seulement des deux parties adjacentes en ce qu'elle ne s'appuyait pas sur de grands obstacles naturels comme étaient le Bug et le Niémen, mais encore par l'importance stratégique du cours de la Narew qui la traversait par le milieu, coulant de la Russie vers la Pologne. La Narew prend sa source près de Bialistock, ville russe située au centre du rentrant formé par la frontière, pour se jeter, après un cours très-tourmenté, dans le Bug, à Sierock, à huit lieues au nord de Varsovie. Un cours d'eau ne jouit des propriétés d'une ligne stratégique qu'autant qu'il traverse des centres importants de population, reliés entre eux par une grande voie de communication terrestre, indépendamment de la voie fluviale. Or, la grande route de Varsovie à Grodno d'un côté, à Bialistock de l'autre, suit le cours de la Narew et traverse, en le remontant, Sierock, Pultusk, Rosan, Ostrolenka, Nowogrod, Lomza, Tykoczin, Goniondz, Augustowo, points stratégiques fameux dans les guerres de 1807, de 1812 et de 1830.

La ligne de la Narew, ainsi perpendiculaire et non parallèle à la frontière, et descendant de Byalystock sur Varsovie, a tous les caractères d'une route d'invasion pénétrant de la Russie dans le grand-duché et aboutissant au grand point objectif des Russes, la capitale de la Pologne.

Remarquons que de Byalystock descend sur le Bug une autre route très-importante qui, suivant le cours du fleuve, se dirige par Nur, Brok, Wyskowo, sur Pultusk et Sierock, et de là sur Varsovie. Ainsi, par la trouée de Byalystock, les Russes pouvaient marcher sur Varsovie, soit par la Narew, soit par le Bug.

Il y a enfin une troisième route, conduisant de Varsovie aux frontières russes, et que l'Empereur appelle quelquefois, dans sa correspondance, la *route directe*, ou route de Minsk (du nom d'un petit village qu'elle traverse). Cette route court, pendant quarante-cinq lieues, de l'Ouest à l'Est, dans la vaste plaine qui s'étend entre la Vistule et le Bug, et aboutit à ce dernier fleuve sur un point appartenant à la partie de son cours qui sert de frontière aux deux pays, à la ville de Brezesc-Litew. Elle passe par la ville de Siedlce, et est coupée, à vingt lieues de Varsovie, par la Liviec, petite rivière affluent du Bug, et qui, dans ce pays complètement plat, peut servir de rideau, sinon de position. A Brezesc, sur le Bug, aboutissent deux faisceaux de routes, l'un venant de la Volhynie méridionale, de Loutsk, Vladimir, Kowel (c'est celle sur laquelle manœuvrait Tormassof, le long de la frontière); l'autre, montant vers le Nord, par Kobrin, Proujany, Slonim, sur

Minsk et Vilna. Ces deux faisceaux de communications et les deux régions ouvertes qu'ils traversent, sont séparés par les immenses marais de Pinsk ou du Pripet, massif impraticable dont l'extrémité occidentale s'avance jusqu'à une vingtaine de lieues de Brezesc, et qui s'enfonce vers l'Est, jusqu'au Dniéper, sur une étendue de plus de cent lieues.

La troisième partie de la frontière, celle qui commençait à Grodno, était d'une configuration beaucoup plus simple. Elle suivait le cours du Niémen jusqu'à la mer, sur un développement de quatre-vingts lieues environ. Cette ligne découpait une espèce de bastion, dont le sommet, tourné du côté de la Russie, était marqué par Kowno, en face et à une vingtaine de lieues de Wilna.

La formation d'une aile droite de la Grande-Armée, sous le commandement du Roi Jérôme, les mouvements exécutés par cette aile, l'ensemble des opérations stratégiques, en apparence très-confuses, qui eurent pour pivot Varsovie d'abord et Wilna ensuite, la correspondance enfin de l'Empereur, tout cela serait incompréhensible pour le lecteur qui ne se serait pas bien pénétré, par l'étude de la carte, des particularités géographiques du théâtre de guerre que nous venons de décrire.

Les positions des Russes, la distribution de leurs forces, cadraient naturellement avec ces traits remarquables de la géographie de leurs frontières.

Nous avons déjà dit où étaient les armées de Tormassoff et de Kutusoff, dont la première ne prit l'offensive qu'au milieu de la campagne et la seconde

qu'à la fin, l'une et l'autre postérieurement à cette période de la guerre dont nous avons à nous occuper comme étant la seule à laquelle ait pris part le Roi Jérôme.

Au début, la résistance directe fut concentrée sur les frontières nord de l'Empire, et confiée à deux armées, celle de Barclay de Tolly et celle de Bagration.

La première, forte de cent trente mille hommes, avait été primitivement formée, non sur la frontière même, mais sur la Dwina, et ce fleuve avec ses grandes places de Riga, Dunabourg, Polotsk, Witebsk, était resté sa véritable base d'opérations. Les Russes avaient même établi sur un point de son cours, à Drissa, un vaste camp retranché destiné à leur servir de refuge et de point d'appui dans une retraite, tout un ordre de combinaisons stratégiques, basé sur les camps retranchés, étant devenu de mode en Russie depuis les guerres de la Péninsule. Peu à peu, à mesure que le mouvement de la Grande-Armée vers le Niémen se dessinait, l'armée de Barclay de Tolly s'était rapprochée de ce fleuve. Dès le mois d'avril, son quartier-général était à Wilna.

Voici comment était disposée cette armée, la force et la position de ses corps :

1° Le 1^{er} corps (vingt-deux mille baïonnettes et trois mille deux cents sabres), commandé par le général Wittgenstein, était cantonné de Tilsitt à Rossiena.

2° Le 2^e corps (quinze mille hommes d'infanterie), sous le général Bagowouth, avait pour quartier-général Wilkomir, et occupait Kowno.

3^e Le 3^e corps, fort de dix-huit mille hommes, commandé par Touczkoff, était cantonné entre Nowoi-Troki et Lida, villes situées au sud de Wilna.

4^e Le 4^e corps, de quatorze mille hommes, sous les ordres de Schouwalof, était à Okeniki.

5^e Le 5^e corps, comprenant vingt-cinq mille hommes de la garde impériale, occupait Wilna. Le grand-duc Constantin en avait le commandement.

6^e Enfin, le corps de Doctoroff (quinze mille hommes), était cantonné à l'extrême gauche de Barclay de Tolly, de Lida à Grodno.

Trois corps de cavalerie comprenant ensemble treize mille hommes et un corps de cinq mille Cosaques, étaient répartis entre les différentes positions : les cuirassiers d'Ouvaroff à Rossiena, les dragons de Korf à Wilna, les six mille quatre cents hommes de cavalerie légère de Pahlen tout le long du Niémen.

Ainsi, de Tilsitt à Grodno, sur une étendue de plus de quatre-vingts lieues, l'armée de Barclay bordait le cours du Niémen, c'est-à-dire les deux faces du grand bastion dessiné par ce fleuve. Le sommet du bastion étant à Kowno, et le centre du demi-cercle formé par l'armée russe étant, en face de Kowno, à Wilna, il était naturel que l'armée française débouchât par le premier de ces deux points, en y passant le Niémen, et marchât en masse sur le second pour couper en deux la ligne ennemie, sans parler de l'avantage qu'il y avait pour Napoléon à occuper, dès le début de la campagne, la capitale de la Lithuanie, quartier-général de l'empereur Alexandre.

La seconde armée russe était celle du prince Bagration :

2^e et 8^e corps d'infanterie, généraux Raiewski et Barasdin, formant un total de trente mille hommes.

Une division de grenadiers réunis, général Woronzoff, huit mille hommes.

Une brigade de chasseurs à pied, deux mille hommes.

4^e et 5^e corps de cavalerie, cuirassiers et dragons, sous les généraux Knorring et Siewers, total, six mille huit cents hommes.

6^e corps, cavalerie légère; général Wassiltchikoff, six mille quatre cents hommes.

Douze mille Cosaques, sous l'hetman Platoff.

C'était une force de quarante mille baïonnettes et de vingt-cinq mille sabres.

Cette armée avait été organisée sur le Dniéper, comme celle de Barclay de Tolly sur la Dwina. En même temps que la première avait avancé vers le Niémen, la seconde s'était rapprochée de la trouée de Byalistrock. Minsk avait été longtemps son quartier-général. Au mois de juin, elle était concentrée dans le triangle formé par Grodno, Byalistrock et Wolkowisk. Le gros des forces était à Wolkowisk. L'hetman Platoff tenait Grodno à la droite, et courant avec ses Cosaques jusqu'à Lida et le long du Niémen, établissait la communication entre les deux armées.

Il est à remarquer que le Niémen, du côté de la Russie, forme un angle rentrant à Grodno et un angle saillant à Kowno. Ainsi la partie supérieure de son

cours, des environs de Minsk, où il prend sa source, jusqu'à Grodno, présente une ligne très-sinueuse d'une cinquantaine de lieues d'étendue, et sensiblement dirigée de l'Est à l'Ouest, tandis qu'à partir de Grodno et jusqu'à Kowno, il coule du Sud au Nord. Il résulte de cette disposition des lieux que l'armée de Bagration à Wolkowisk était séparée par le haut Niémen de l'armée de Barclay de Tolly à Wilna, que l'un opérait sur la rive gauche, pendant que l'autre opérait sur la rive droite. Le haut Niémen ne présente pas un obstacle naturel bien difficile ; il constituait néanmoins, dans les circonstances où l'on allait opérer, une ligne stratégique de quelque importance, et dont les points principaux étaient Mos-touï, Bielitza, Nicolaïeff, Novoï-Swerjen. Comme ces noms reviennent à chaque instant dans les documents relatifs aux opérations de l'aile droite, il faut savoir les rattacher à celui de la rivière dont ils marquent le cours et la direction.

Par le fait, l'armée de Bagration se liant à Grodno avec l'armée de Barclay de Tolly, ne faisait que continuer le demi-cercle formé par celle-ci tout autour du saillant de Kowno. La ligne circulaire des cantonnements russes, ainsi étendus, avait plus de cent lieues de développement, disposition très-périlleuse en présence d'un ennemi plus nombreux et concentré vis-à-vis du centre de ces positions.

Il faut maintenant nous élever à un ordre de considérations plus général, qui va embrasser tout le plan des combinaisons de l'empereur Napoléon, depuis l'Elbe jusqu'au Niémen et au Bug, combinai-

sons auxquelles il fit concourir pendant plusieurs mois une action diplomatique d'une habileté consommée.

Les historiens sont partagés sur la question de savoir à quelle époque la résolution de porter la guerre en Russie s'est fixée définitivement dans l'esprit de l'Empereur. Quelques traits de la correspondance de Napoléon avec le Roi Jérôme, sa demande entre autres de l'envoi d'une brigade westphalienne à Dantzig, l'armement de Magdebourg, etc., sembleraient faire remonter jusqu'au mois d'avril 1811, les premiers préparatifs de guerre. Or, du jour où Napoléon commençait à préparer une guerre, on le sait par son histoire, cette guerre était infaillible, tant ses résolutions étaient fermes, ses volontés immuables, tant son coup d'œil était incapable de s'égarer dans les obscurités préliminaires d'une question politique. Quoi qu'il en soit, ce n'est qu'à la fin de février 1812 que les commandements de la Grande-Armée furent distribués, que les contingents de la Confédération du Rhin furent mis sous les armes, et que l'armée d'Italie (décision suprême et sur laquelle il n'y avait ni à se méprendre, ni à revenir) franchit les Alpes.

C'est donc dans les premiers jours de mars, à l'époque du séjour du Roi Jérôme à Paris, que fut arrêté le plan de campagne de 1812, et que l'Empereur fit connaître à son frère, sous le sceau du secret (on en verra la preuve par la correspondance de la Reine), la part considérable qu'il lui réservait dans la distribution des commandements, et le rôle important

qu'il allait jouer. Quand nous parlons du plan de la campagne de 1812 tel que l'Empereur le conçut au mois de mars, nous entendons seulement parler d'un plan général conduisant l'armée française jusqu'à Wilna. Tout indique, en effet, que les prévisions primitives de l'Empereur ne dépassèrent pas l'occupation de ce premier point objectif, et que son vaste génie se fixa lui-même cette limite à atteindre, comme devant servir de point de départ pour des combinaisons nouvelles dépendant des événements. Il inclina même à croire, pendant longtemps, que la conquête de la Lithuanie jusqu'à la Dwina, de la Volhynie jusqu'au Dniéper, suffirait pour l'année 1812, et que s'il n'avait fallu qu'une campagne pour aller de Boulogne à Vienne, ce n'était pas trop de deux campagnes pour aller de l'Elbe à Saint-Petersbourg ou à Moscou.

Ainsi limité au passage du Niémen et à l'occupation de Wilna, le plan de l'Empereur n'en constitue pas moins la combinaison la plus gigantesque que le génie de la politique et de la guerre ait produit. En voici le résumé, principalement nécessaire à l'intelligence des opérations de l'aile droite, qui fut chargée d'exécuter la partie de ce plan la plus embrouillée, la plus difficile et la plus ingrate.

Dès la fin de février 1812, l'Empereur arrêta, en principe, deux résolutions principales, bases de son plan de campagne, et dont tout le reste de ses combinaisons devait découler comme conséquence nécessaire.

La première de ces résolutions était de ne mettre

le pied sur le territoire russe qu'au commencement de juillet ou dans les derniers jours de juin ; la seconde, de déboucher par la frontière prussienne en Lithuanie et non par la frontière polonaise en Volhynie, de franchir le Niémen et non le Bug, de prendre pour premier point objectif Wilna et non Kiew, de menacer enfin le nord de l'Empire et l'une ou l'autre de ses capitales, Saint-Pétersbourg ou Moscou, au lieu de conquérir et d'occuper les riches et fertiles provinces du Midi et le bassin du moyen Dniéper.

Une raison administrative plutôt que militaire, mais d'une importance capitale, avait déterminé l'Empereur à fixer la date du 25 juin pour l'ouverture des hostilités. Il fallait que les cent cinquante mille chevaux de cavalerie, d'artillerie, de charrois réguliers ou irréguliers qui précédaient ou suivaient l'armée, que les immenses troupeaux destinés à la nourrir trouvassent, pour vivre, les steppes couvertes d'herbe, et dans les champs les récoltes sur pied. L'Empereur savait que, passé certaines limites d'effectif, les moyens administratifs sont impuissants à la guerre, quelles que soient leurs proportions et leur valeur. Une armée conduisant avec elle cent cinquante mille chevaux et pénétrant dans un pays ennemi, surtout dans un pays pauvre et peu peuplé, s'exposerait à des désastres si elle ne devait avoir, pour les nourrir, que les fourrages traînés à sa suite, que les magasins de l'ennemi, que les achats ou les réquisitions locales. Quelles qu'aient été les prévisions administratives, une pareille masse d'animaux ne

vivra jamais, une fois la campagne entamée, après quatre ou cinq marches au delà de la base d'opérations, que des moyens de subsistance naturels que la saison et la nature du sol lui fourniront, au jour le jour, en dehors de toute distribution régulière. Quoique pendant plus de six mois l'Empereur eût appliqué toutes les ressources de son génie et de sa puissance à préparer des approvisionnements sur une échelle colossale, et que tout semblât prévu, sur le papier, pour nourrir l'armée au moins jusqu'à la Dwina et au Dniéper, il ne se faisait aucune illusion à ce sujet. Pour ses chevaux et pour sa viande sur pied (qu'il prévoyait devoir être la principale, sinon l'unique nourriture des hommes), il lui fallait du vert dans les plaines de la Russie, et la question de savoir à quelle époque il en trouverait, était, à ses yeux, la première des questions, plus importante que celle de savoir où il joindrait l'ennemi pour le battre. Or, l'été, à partir de juillet, avait été reconnu comme la saison la plus favorable, en Pologne, en Lithuanie, en Volhynie, pour la consommation, sur pied, des fourrages, des blés et des seigles que produisent ces pays.

Sur ces deux principes une fois arrêtés, l'Empereur basa toute une série de mesures, modèles de diplomatie et de stratégie. Conduire sur le Niémen et sur le Bug une armée de six cent mille hommes sans que le bruit de cette armée, qui ébranlait l'Europe, arrivât trop tôt à Saint-Pétersbourg, la rapprocher pendant quatre mois des frontières russes par une progression insensible, masquer ce prodi-

gieux déplacement de forces par des négociations actives, par des temps d'arrêt habilement ménagés, afin de ne tirer l'épée que lorsque, du même coup, la pointe en pourrait être portée sur la poitrine de l'ennemi, tel fut le chef-d'œuvre d'habileté accompli par l'Empereur, du 1^{er} mars au 24 juin 1812.

Dans le principe, il n'y eut aux frontières, sur le Niémen et sur le Bug, que deux corps d'armée, les dix-sept mille Prussiens fournis par le roi Guillaume, en vertu du traité du 24 février 1812, et les trente-six mille Polonais de Poniatowski. Mais ces soldats étaient chez eux, les uns en gardant les frontières nord de la vieille Prusse, les autres en occupant le grand-duché de Varsovie. Les Russes n'avaient aucune réclamation à élever sur leur présence. Puis venait le corps de Davout, le plus nombreux comme le plus avancé de la Grande-Armée, puisqu'il avait été formé sur l'Elbe. Ce corps, fort de quatre-vingt mille hommes, presque tous Français, s'ébranlant au commencement de mars, fit une première halte sur l'Oder, vers le milieu de ce même mois. Au 15 avril il était sur la basse Vistule, à Thorn, Marienbourg, Dantzig. Il s'y arrêta quelque temps, pour se porter ensuite sur le Pregel, où il séjourna pendant tout le mois de mai. Enfin Davout, au milieu de juin, arriva sur le Niémen, prêt à le passer à Kowno.

Derrière Davout, suivant son mouvement pas à pas et occupant successivement les positions qu'il abandonnait, les corps du centre et de la gauche marchèrent par échelons, ceux d'Oudinot, de Ney, de Murat, la garde, l'armée d'Italie, que les Bava-
rois

de Saint-Cyr avaient ralliée. Toutes les colonnes ayant peu à peu serré sur le premier corps qui lui-même s'était arrêté sur le Niémen, ce fleuve fut franchi le 24 juin à Kowno, par Davout, Oudinot, Ney, la garde et la cavalerie de Murat. Le même jour, Macdonald, à la tête de dix-sept mille Prussiens et de onze mille Polonais, le traversa à Tilsitt. Le 30 seulement, l'armée d'Italie et les Bavarois effectuèrent leur passage à Prenn, à huit lieues au-dessus de Kowno.

Telle fut la marche progressive de la masse principale de la Grande-Armée. On voit qu'elle déboucha d'une manière à peu près compacte par l'angle du bastion naturel que forme le Niémen en face de Wilna. Rapprochée de Napoléon, qui maintint constamment son quartier-général au milieu d'elle, en le portant successivement à Posen, Thorn, Gumbinnen, Insterbourg, Wilkowisk, et, enfin, Kowno, elle opéra toujours sous sa main d'une manière concentrique; aucun des éléments divers qui la composaient ne reçut de mission isolée ou de direction divergente. Cette remarque est nécessaire pour bien faire comprendre, par opposition, le rôle de l'aile droite de la Grande-Armée, dont nous avons spécialement à nous occuper, la pensée qui inspira à l'Empereur sa formation, enfin, les opérations d'une délicatesse et d'une difficulté extrêmes dont elle fut chargée.

Si l'on se figure, la carte sous les yeux, les colonnes de la Grande-Armée s'acheminant sur les lignes qui joignent Kowno à Hambourg, à Magdebourg, à Glogau, et s'entassant à l'extrémité de la vieille

Prusse et de l'étroit appendice que le grand-duché projette vers le Nord-Est ; si l'on se représente cette armée concentrée tout entière au sommet de l'angle du Niémen et débouchant de là en masse sur Wilna, voici l'observation qui vient naturellement à l'esprit : la frontière polonaise se trouve dégarnie sur une étendue de cent lieues en ligne droite, de Grodno à Zamosc ; en d'autres termes, la Grande-Armée, dans sa pointe vers le Nord, dépasse le grand-duché, qu'elle laisse en arrière et à droite, en l'abandonnant à lui-même ; l'ennemi peut se porter sur Varsovie soit par la trouée de Byalystock, soit en passant le Bug à Brezesc, et en marchant sur la capitale par Siedlce et la route de Minsk.

Ce n'était pas l'Empereur qui pouvait s'aveugler sur le danger qui menaçait à la fois son flanc droit et le grand-duché, pendant que la Grande-Armée s'élèverait en masse vers le Nord. Ce danger, qu'il vit très-clairement et dont il était préoccupé au dernier point, fut très-réel, non-seulement pendant les trois mois qui précédèrent la rupture officielle, mais même après le passage du Niémen et jusqu'à ce que Bagration eût dessiné sa retraite sur le Dniéper. En effet, la grande question agitée dans les conseils de l'empereur Alexandre, soit à Saint-Petersbourg, soit à Wilna, fut de savoir si au lieu d'attendre l'armée française sur le territoire russe, il ne convenait pas mieux d'envahir la Pologne, de marcher sur Varsovie, et, dès le début des hostilités, d'enlever à Napoléon son grand point d'appui matériel et moral, la Pologne. Dans la dernière moitié de

juin, quand les deux armées étaient en face l'une de l'autre, séparées par le Niémen, l'Empereur admit toujours la possibilité que les Russes dont, malgré la proximité, on connaissait peu la position, ne lui dérobaient leur droite et leur centre, en marchant par leur gauche, et ne défilassent devant lui, masqués par un rideau, pour gagner le haut Niémen au-dessus de Grodno. Passant ce fleuve à Bielitz, à Nikolajef, ou même tournant sa source par Minsk, l'armée russe se serait trouvée en position de marcher sur Varsovie par la trouée de Byalystock et aurait forcé l'Empereur à quitter la vieille Prusse, à porter la guerre en Pologne et à changer toutes ses combinaisons. Pour la grande armée russe, celle de Barclay de Tolly, un pareil mouvement de flanc eût été peut-être un peu aventureux, mais il est certain que Bagration, jusqu'au moment où il reçut, le 27 juin, l'ordre formel de rétrograder sur le Dniéper, eut toujours en vue l'invasion de la Pologne, soit par Byalystock, soit par Brezesc, dans la supposition même d'une retraite de l'armée de Barclay de Tolly sur la Dwina. Affectant de mépriser les conseils d'une stratégie méthodique dont s'inspirait Alexandre, et jaloux de Barclay de Tolly, le prince géorgien soutenait que la vraie manière d'arrêter les Français était de jeter la deuxième armée russe sur la Pologne et le flanc droit de la Grande-Armée. Enfin, dans une phase suivante de la campagne, lorsque l'armée de Tormassoff eut remplacé en Volhynie celle de Bagration, rappelée dans l'intérieur de l'empire, ce fut une menace des Russes sur Brezesc

qui força le corps autrichien du prince de Schwarzenberg, en marche pour rejoindre Napoléon, à rétrograder vers le Sud et à porter secours aux Saxons de Reynier. Ces deux généraux réunis gagnèrent sur Tormassoff la bataille de Gorodeczna, le 12 août; mais l'Empereur n'en fut pas moins privé par cette démonstration sur la Pologne, du concours d'un corps sur lequel il avait compté, et qui lui eût été d'une plus grande ressource dans les plaines de Moscou que dans celles de la Volhynie.

Nous croyons avoir montré que l'abandon de la Pologne eût été la partie défectueuse du plan de l'Empereur, s'il n'avait pensé à y porter remède et à combler cette lacune au milieu de la trame si habilement serrée de ses combinaisons.

Il imagina donc, dès le commencement de mars, quand toutes les colonnes de la Grande-Armée se dirigeaient vers la vieille Prusse, de constituer un corps appelé aile droite de la Grande-Armée et qui eut pour mission spéciale de couvrir la Pologne. Le prince Poniatowski, qui était déjà à Varsovie avec trente-six mille hommes, devait naturellement former le noyau de cette armée. Le corps du général Reynier, organisé à Erfurth, occupant, après les Polonais, la position la plus avancée du côté de la Pologne, l'Empereur le destina à concourir au même ensemble d'opérations. Ce 7^e corps était d'ailleurs composé de Saxons, et il était d'une bonne politique et d'une politique agréable à la cour de Dresde, de rattacher son action au grand intérêt de la sûreté de la Pologne, splendide et récente acquisition de la couronne

de Saxe, sous le nom de grand-duché de Varsovie.

Le contingent westphalien compléta l'infanterie de l'aile droite, à laquelle l'Empereur attacha le 4^e corps de cavalerie, celui de Latour-Maubourg, fort de sept mille hommes de cavalerie de ligne et dont nous avons fait connaître la composition.

Le Roi Jérôme fut investi par l'Empereur du commandement de ces quatre-vingt mille hommes, qui constituèrent l'aile droite de la Grande-Armée.

Il est impossible de ne pas voir dans cette détermination de l'Empereur une marque spontanée de sa confiance dans la capacité et le dévouement du Roi Jérôme, ce Prince n'ayant, en aucune façon, sollicité cet insigne et périlleux honneur, n'en ayant même pas eu l'idée, comme l'attestent sa conduite et sa correspondance, jusqu'au mois de mars. Avant le voyage de Paris, où l'Empereur lui fit connaître ses intentions encore secrètes, le Roi n'eut qu'une ambition, celle de commander son contingent pendant la guerre de Russie, qu'une préoccupation, celle de l'organiser comme un corps distinct sous ses ordres directs et immédiats.

On a cru trouver le motif caché de la haute position militaire, faite au Roi Jérôme pendant cette campagne, dans une arrière-pensée de Napoléon au sujet du trône de Pologne. Prévoyant qu'il aurait peut-être à disposer d'une couronne, lien du faisceau dispersé de la nationalité polonaise, l'Empereur aurait pensé à mettre son frère en contact avec le peuple sur lequel il se réservait de le faire régner, à lui donner pendant plusieurs semaines Varsovie pour quar-

tier-général, à faire combattre enfin sous ses ordres cette généreuse armée polonaise, principal foyer des ardeurs patriotiques et de la régénération nationale d'un grand peuple. Il est certain que cette idée de la reconstitution de la Pologne sous un Prince français, sous le Roi Jérôme, dès que la guerre aurait enlevé à la Russie les provinces odieusement volées en 1793, était généralement admise et accréditée en Europe.

La question polonaise fut bien réellement la pierre d'achoppement de cette grande entreprise, qui devait changer la face de l'Europe, et, comme le disait l'Empereur dans sa proclamation, « mettre un terme à la funeste influence que la Russie a exercée depuis cinquante ans sur les affaires de l'Europe. » Qui peut dire ce qu'aurait été la guerre de Russie, si, avant de pénétrer dans l'intérieur de l'Empire moscovite, Napoléon avait laissé derrière lui, au lieu d'un peuple incertain sur sa destinée, une nation solennellement rappelée à la vie, à la conscience d'elle-même, rassurée sur son sort et devant tout à son libérateur? La puissance russe aurait été peut-être refoulée pour toujours en Orient, vers ce berceau asiatique et barbare d'où elle a débordé sur l'Europe.

L'Empereur fut détourné de cette conception simple et grandiose par une illusion funeste, qu'il poursuivit obstinément, depuis Paris jusqu'à Moscou, croyant chaque jour toucher à la réalisation de son espoir, alors que le but reculait sans cesse devant lui. Cette illusion fut de croire que l'empereur Alexandre,

après une bataille perdue, après quelques provinces abandonnées, demanderait la paix, et que la France en dicterait les conditions. Napoléon adopta, en conséquence, le principe politique de ne pas pousser la Russie au désespoir et de laisser toujours une porte ouverte aux arrangements. La Pologne reconstituée, un frère de l'Empereur mis à sa tête, c'étaient deux actes, le dernier surtout, sur lesquels il n'était plus possible de revenir. L'empereur Alexandre, pensait Napoléon, n'avait plus, dès lors, rien à perdre ; il ne restait au peuple russe qu'à s'enfoncer dans ses déserts glacés de l'Orient et du Nord, patrimoine où on pouvait temporairement le poursuivre, mais qu'on ne pouvait pas lui ravir.

Eh bien ! malgré la paix qui lui était offerte, ce fut la détermination d'une résistance à outrance qu'embrassa la nation russe, détermination que l'Empereur avait en vain cherché à conjurer par l'ajournement des espérances de la Pologne. Telle fut son erreur. L'Empereur l'a avouée et déplorée plus tard en reconnaissant qu'entre la France de 1812 et la Russie il n'y avait pas de paix et de compromis possible, et que l'on eût peut-être tout sauvé en rétablissant la Pologne et en élevant une infranchissable barrière entre l'Empire français et son irréconciliable ennemi. Mais cette vérité ne lui apparut qu'à la lueur de l'incendie de Moscou.

Il n'y a dans la correspondance diplomatique, dans celle des deux frères, dans le journal ou les lettres de la Reine Catherine, aucune trace d'une ouverture quelconque de l'Empereur au Roi Jérôme au sujet du

trône de Pologne. Il est souvent question de cet échange de couronnes, dont tout le monde parlait en Allemagne, entre le Roi et la Reine et dans les rapports de M. Reinhard, mais toujours comme d'un bruit qui ne remonte pas à une communication directe de l'Empereur. Le Roi Jérôme, répondant à ces allusions, ne cesse de répéter qu'elles ne reposent sur rien de réel. Ajoutons, à son honneur, que le Roi de Westphalie, au nom d'un sentiment très-délicat des devoirs de la royauté, proteste, même dans les épanchements de l'intimité conjugale, contre toute intention qu'on lui prête de désirer une combinaison pareille et d'abandonner ses sujets. C'était, pour les Westphaliens, dont la nationalité n'avait d'autre base que le trône de leur Roi, un sujet d'appréhension perpétuelle que cette perspective de la couronne de Pologne offerte à Jérôme. Ils croyaient y voir une menace d'annexion à la France, ce qu'ils redoutaient par dessus tout. C'est à leur effroi de le perdre que l'on mesure l'affection personnelle qu'ils lui portaient et l'étendue des espérances qu'ils faisaient reposer sur sa tête. Il est touchant d'entendre le Roi Jérôme et la Reine Catherine, à l'occasion de ces terreurs manifestées par leurs serviteurs et leurs sujets, se promettre l'un à l'autre, en s'encourageant mutuellement, de résister aux offres les plus brillantes, si jamais elles leur étaient faites. Lorsqu'au commencement de mars 1812, le Roi Jérôme fut appelé inopinément à Paris, on crut généralement, à Cassel, qu'il allait y recevoir le secret d'une combinaison nouvelle qui ferait perdre à la Westphalie son Roi, sa nationalité

peut-être, ou la réduirait à l'état de province d'un nouveau et plus vaste royaume. Que Jérôme fût Roi à Varsovie ou à Berlin, l'alarme n'en était pas moins vive à Cassel, parmi ce peuple menacé de perdre son protecteur, tant Jérôme avait eu l'art difficile, qu'il puisait dans la bonté de son cœur et la droiture de ses intentions, d'allier ses devoirs de Roi de Westphalie à cet ardent amour pour la France et pour son frère qui a fait l'honneur de sa vie et qui caractérise son histoire !

Rien n'indique, avons-nous dit, que ces appréhensions fussent fondées. Le seul secret que Jérôme rapporta de Paris et qu'il ne paraît pas avoir confié même à la Reine, fut celui de la formation de l'aile droite, dont le commandement lui était réservé. L'Empereur, en faisant ce choix, n'eut pas d'arrière-pensée relative à la question polonaise. Il fut seulement guidé par l'opinion qu'il avait de son frère. Cette opinion n'était ni exagérée, ni partielle ; on peut dire, néanmoins, que la nature spéciale de la mission donnée au Roi Jérôme ne cadrerait précisément ni avec ses qualités, ni avec son genre d'aptitude, ni avec les exigences de sa position. Ce qu'il eût fallu donner à un jeune prince plein de courage et d'ardeur, c'était un commandement comme ceux d'Eugène, de Mortier ou de Ney, qui, toujours sous la main de l'Empereur ou sous ses yeux, n'eurent à se mouvoir que dans un cercle d'initiative restreint, appelés seulement sur le champ de bataille à déployer leurs grandes qualités militaires et leur héroïsme guerrier. Nous allons voir, au contraire, nous allons faire tou-

cher du doigt au lecteur les prodigieuses difficultés stratégiques, administratives et politiques dont le commandement de l'aile droite fut hérissé, l'isolement de cette armée distincte, la complication de son rôle, à tel point que les ordres les plus importants, le Roi ne devait pas même les communiquer à son chef d'état-major. Il y a peu d'exemples, dans l'histoire militaire, d'une responsabilité pareille imposée par un général en chef à un commandant de corps séparé, d'une dualité aussi constante de buts à atteindre, buts à peu près contradictoires l'un à l'autre, d'une série aussi continue d'ordres vagues, émanés d'un état-major-général et abandonnant à peu près tout à l'initiative de celui qui les recevait.

C'est un travail très-difficile que celui de tracer clairement les opérations de l'aile droite, depuis le commencement de juin jusqu'à la fin de juillet, époque à laquelle le Roi Jérôme en quitta le commandement. La liaison entre eux de ses mouvements stratégiques, le rapport de son mouvement d'ensemble avec celui de la Grande-Armée, sont d'une délicatesse extrême à saisir. Il est impossible, en suivant pas à pas ces opérations combinées et divergentes, de ne pas reporter sa pensée sur la campagne de 1815, sur la position du maréchal Grouchy et de l'aile droite de l'armée française, avant et pendant la bataille de Waterloo. Grâce à Dieu, le Roi Jérôme n'a attaché son nom au souvenir d'aucun désastre pour nos armes, et il n'y a d'autre analogie entre lui et Grouchy que la difficulté extrême des rôles qui

leur furent imposés à l'un et à l'autre. Encore la responsabilité, les incertitudes de Grouchy furent-elles restreintes dans un cercle très-borné, quant au temps et à l'espace. Dans la campagne de 1815, l'aile droite ne fut pas séparée du reste de l'armée plus de trois jours, jusqu'à la catastrophe finale, et dans son mouvement le plus divergent, Grouchy ne s'éloigna pas à plus de huit lieues de la personne de l'Empereur. En 1812, le théâtre de la guerre avait des proportions jusqu'alors inconnues dans l'histoire militaire, des proportions en rapport avec les masses prodigieuses mises en action. Pendant un mois et demi, le quartier-général du Roi Jérôme fut éloigné en moyenne de plus de quarante lieues du quartier-général de l'Empereur ; l'aile droite fractionnée elle-même en deux corps séparés ; cette aile eut à s'avancer dans une direction divergente jusqu'à cinquante lieues du centre de la Grande-Armée et à combiner avec un autre corps français, celui de Davout, des points de jonction à trente et quarante lieues de distance, sans aucune instruction précise et en présence d'un ennemi de beaucoup supérieur à l'un comme à l'autre.

Voilà ce que fut le commandement de cette aile droite. Nous osons dire que l'Empereur aurait dû charger un autre que son frère, ce frère eût-il été l'homme de guerre le plus consommé, d'une responsabilité aussi terrible, pleine de périls de toutes sortes. C'était exposer le prestige de sa famille, de son nom, à mille écueils. Eh bien ! tous ces écueils, Jérôme sut les éviter, tous, sauf un seul, contre lequel

également fort de vingt mille hommes. Le roi de Westphalie, qui sera rendu le 1^{er} avril à Crossen, à la tête de son contingent, et qui suivra sa marche jusqu'à Varsovie, prendra alors le commandement de ces trois corps qui seront commandés par le prince Poniatowski et par les généraux Vandamme et Reynier, et avec ces trois corps verrait à couvrir Varsovie. Le 1^{er} corps s'avancant sur l'Alle, sur Osterode, Allenstein et Gustade, menacerait de tourner les corps qui déboucheraient sur Varsovie par Grodno, et obligerait l'ennemi à garder le Niémen. D'ailleurs, aux premières nouvelles du prince d'Eckmühl, le 2^e, le 3^e et le 4^e corps se mettraient en grande marche de Crossen, de Berlin, de Custrin et de Glogau, pour se diriger tous les trois sur Thorn, ce qui réunirait deux cent cinquante mille hommes sur la gauche. J'ai voulu que le prince d'Eckmühl connût ces idées générales, afin qu'il se comportât en conséquence. Il est nécessaire que l'on ignore jusqu'au dernier moment que le Roi de Westphalie doit commander ma droite. Si, au contraire, les Russes ne font aucun mouvement, le prince Poniatowski placera alors les Saxons et les Westphaliens entre Kalisch et Varsovie, pour les nourrir plus facilement. Le 1^{er} corps fera son mouvement comme je l'ai ordonné, et les 2^e, 3^e et 4^e corps, ainsi que la garde, s'avanceront successivement et méthodiquement dans le courant d'avril. Le grand quartier-général sera à Berlin le 1^{er} avril.

« P. S. Le prince doit, au contraire, se faire an-

dront deux jours de repos aux environs de Sorau et de Spremberg. Vous m'informerez du jour où ils arriveront sur ces deux points, afin que je donne des ordres pour leur faire continuer leur mouvement sur Glogau et Kalisch. Ainsi, au lieu d'arriver le 3 à Glogau, ils n'y arriveraient que le 5 ou le 6.

« *P. S.* Dites-moi donc quand les Bavares et l'armée d'Italie arriveront à Glogau. »

Voilà le mouvement de l'aile droite qui se dessine. Au moment où ces dépêches furent écrites, les trois corps qui la composaient étaient échelonnés de cette manière : le 5^e (Poniatowski) à Varsovie ; le 7^e (Reynier) sur l'Oder ; le 8^e (les Westphaliens) à Halle. De Halle à Guben, soixante lieues, de Guben à Varsovie, cent dix lieues.

Le 8^e corps, parti de Halle le 20 mars, arriva le 15 avril à Kalisch et s'y arrêta dix jours ; le 7^e corps, dirigé de Guben sur Kalisch, conformément aux instructions ci-dessus, quitta cette ville à l'approche des Westphaliens, pour se porter plus en avant sur la Haute-Vistule. Il y établit ses cantonnements jusqu'au commencement de juin autour de Radom, ayant des postes à Sandomir et à Pulawy, point stratégique important où la route de Lublin à Varsovie coupe la Vistule et passe sur la rive droite du fleuve.

Quant au 1^{er} corps, les ordres de mouvement auxquelles la première dépêche fait allusion, le trou-

naît se porter plus ou moins rapidement, les circonstances, de l'Elbe à l'Alle, petite de la vieille Prusse, qui se jette dans la Pregel, lieues au-dessus de Königsberg. Osterode, n et Gustade sont des villes situées sur ce eau.

si les Russes, allant au devant d'une guerre e pouvaient plus éviter, envahissaient le ché, le maréchal Davout, suivi du reste ée échelonnée derrière lui, devait franchir rêter les deux cents lieues qui le séparaient eille Prusse, pendant que les Westphaliens xons serreraient, sans perdre un seul jour, Polonais de Poniatowski, et se concentre- ous le commandement de Jérôme à Varso- on suppose ces différents mouvements exé- est-à-dire les Russes maîtres de la partie du grand-duché et arrêtés par la Vistule et v, Davout à Osterode et Jérôme à Varsovie, naît que le premier corps déborde de plus ante lieues la droite de l'ennemi, qu'il peut er sur son flanc et sur ses derrières en ant la Narew, pendant que l'aile droite lui

droite devaient poursuivre leur marche dans les deux directions indiquées, mais méthodiquement, pas à pas, et sur des ordres successifs du grand quartier-général.

En même temps on devait accréditer, par tous les moyens possibles, que le maréchal Davout se portait non vers la vieille Prusse, mais dans le grand-duché; qu'arrivé sur la Basse-Vistule, à Dantzic, Thorn, Marienverder, il la remonterait pour gagner Varsovie. Si les Russes pouvaient croire que l'orage qui les menaçait allait se former sur la Vistule et non sur la Pregel, c'était un grand point de gagné, et il y avait alors la certitude que le passage du Niemen s'effectuait sans obstacle.

Le plan de campagne de l'Empereur, jusqu'à son entrée sur le territoire russe, est tout entier dans ce résumé. On voit la place considérable qu'y tiennent l'aile droite et le Roi Jérôme.

Dix jours plus tard, le 25 mars, l'Empereur complète et développe ses ordres en voie d'exécution, par la dépêche suivante, écrite de Paris et adressée au major-général :

« Mon cousin, donnez ordre au corps westphalien de continuer son mouvement sur Glogau, de manière à y arriver du 5 au 8 avril, et de Glogau sur Kalisch. Il est nécessaire que le 9 avril il n'y ait plus un seul Westphalien à Glogau, puisque la tête de l'armée d'Italie y arrive. Il est convenable que ce corps arrive à Kalisch vers le 15.

« En instruisant le général Reynier qui commande

corps saxon de ce mouvement, vous lui donnerez ordre de partir de Kalisch et de s'approcher de Pulawy et de Sandomir en prenant les meilleurs canonnements entre Kalisch et la Vistule.

« Écrivez au Roi de Westphalie qu'il est nécessaire qu'il soit rendu de sa personne le 10 avril à Glogau, où il trouvera le général Marchand et les généraux employés à l'aile droite, et que le 12 il soit à Kalisch ; qu'il ne doit donner aucun ordre ni prendre aucun commandement que sur son corps d'armée, à moins que les Russes n'aient fait un mouvement et déclaré la guerre en attaquant le grand-duché ; auquel cas il devrait se rendre sur-le-champ à Varsovie et prendre le commandement de la droite, composée des 5^e, 7^e et 8^e corps. Il sera muni d'ordres non cachetés pour le prince Poniatowski et le général Reynier, annonçant à ces généraux qu'ils sont sous ses ordres avec leurs corps. Si les Russes ne font aucun mouvement, vous écrirez au Roi qu'il doit rester à Kalisch, ignoré et commandant son seul corps.

« Vous instruirez de ces dispositions le prince l'Eckmühl. Vous le préviendrez que le Roi de Westphalie doit être rendu le 12 à Kalisch ; que les Saxons s'approcheront de Pulawy et de Sandomir ; que le corps westphalien sera réuni le 12 à Kalisch avec le Roi ; que le général Marchand remplira les fonctions de chef d'état-major ; que si les Russes n'attaquent point et ne déclarent pas la guerre, en violant le territoire polonais ou prussien, mon intention est que le Roi de Westphalie reste inconnu à Kalisch et ne prenne aucun autre commandement que celui de son

corps; que dans le cas contraire il se rende à Varsovie pour prendre le commandement de la droite; qu'il est à cet effet porteur d'ordres pour le prince Poniatowski et pour le général Reynier; qu'il est donc nécessaire qu'aussitôt que le prince d'Eckmühl apprendrait la déclaration de guerre par la marche des Russes sur les frontières du grand-duché ou de la Prusse, il en prévienne le Roi de Westphalie.

« Vous instruirez le prince d'Eckmühl que les Bava-rois seront le 10 avril à Posen; que le 5 avril le 2^e corps de cavalerie que commande le général Mont-brun sera rendu à Francfort-sur-l'Oder; que le la division Verdier avec la brigade Castex et la 3^e division de cuirassiers sera rendue à Stettin; que la division de la garde que commande le général Laborde sera rendue à Stettin à peu près à la même époque; que si les Russes ne font aucun mouvement on doit rester ici dans le *statu quo*, réparer Mariembourg, approvisionner Thorn, Dantzig, et ne point bouger, puisque nous sommes toujours en paix et que je désirerais, dans cette situation, pouvoir gagner le mois de mai. Mais que si les Russes déclarent la guerre, le prince d'Eckmühl doit faire venir les Bava-rois à Thorn, prévenir le duc d'Elchingen qu'il doit marcher sur Posen et le duc de Reggio qui marcherait sur la Vistule. L'armée d'Italie ne sera entièrement réunie à Glogau que le 15 avril.

« Le langage du prince d'Eckmühl doit donc être très-pacifique. Il doit éviter toute reconnaissance ou mouvement militaire au delà de la Vistule; il faut

pu'aucune de ses patrouilles n'aille même jusqu'à Osterode.

« Quant au contingent prussien, le général qui doit le commander sera rendu le 10 à Thorn. Il faut que le prince d'Eckmühl en emploie une partie pour garder Pillau, et placer l'autre partie sur le Niémen pour éclairer la marche des Russes; bien entendu qu'en cas d'attaque, cela viendrait se réunir sur la Vistule au corps du prince d'Eckmühl, qui, par ce moyen, aurait son corps d'armée, les Bavares et les Prussiens sous la main, et ne tarderait pas à être joint par le duc d'Elchingen et par le duc de Reggio. »

Il est à remarquer que les dépêches du 16 mars furent écrites de Paris pendant le temps que le Roi Jérôme y était encore, et qu'elles lui furent vraisemblablement communiquées directement; que la dépêche du 25 mars, écrite le jour même où ce Prince arrivait à Cassel, lui permit d'y prolonger son séjour jusqu'au 5 avril, puisqu'il ne devait être, de sa personne, que le 10 à Glogau, où l'attendait son chef d'état-major, le général Marchand.

Le 13 avril, le Roi Jérôme écrivit en ces termes à l'Empereur, pour lui rendre compte de son arrivée à Kalisch et de l'état dans lequel il avait trouvé le 8^e corps :

« Sire, je suis arrivé hier soir à Kalisch. J'ai rencontré toutes mes troupes en route, à une ou deux journées d'étape de cette ville. Dans un, deux et

trois jours elles seront arrivées à leur destination, et la dislocation en sera faite dans les environs. Leur bon esprit s'est maintenu ; il n'y a presque pas de malades, malgré le temps affreux qu'elles ont essuyé. Les chevaux sont en excellent état, ainsi que les équipages et l'artillerie ; une semaine de repos aura tout réparé.

« Mais je ne dois pas cacher à Votre Majesté que j'ai beaucoup d'inquiétudes pour les subsistances. Le préfet du département déclare qu'il n'a pu les assurer que pour huit jours ; que tous les approvisionnements qu'il pouvait y avoir dans cette partie du pays ont filé vers Posen et Varsovie, et que la récolte de l'année dernière ayant été entièrement mauvaise, les habitants eux-mêmes sont sans ressources, puisqu'on consomme en ce moment leurs grains de semailles et leurs bœufs de labour.

« Cet état de choses peut avoir des conséquences si importantes, que je m'empresse d'en rendre compte à Votre Majesté, persuadé cependant qu'elle en est déjà instruite et qu'elle s'occupe des moyens d'y obvier.

« J'userai, de mon côté, de toutes les précautions pour ménager ce qui existe et pour tirer parti de ce que le pays pourra nous offrir. »

Le Roi Jérôme trouva à Kalisch l'ordre d'y faire séjourner son contingent jusqu'à nouvelle instruction. Ce temps d'arrêt du 8^e corps à Kalisch, à partir du 9 avril, sur la Haute-Varta, correspond au séjour du maréchal Davout sur la Basse-Vistule, à

antzig, Mariembourg, Elbing ; à celui de Ney, d'Oudinot et d'Eugène sur l'Oder, à Francfort et Glogau ; celui de la garde en avant de ce fleuve, sur la route de Posen ; à l'établissement de Reynier entre Radom et Sandomir sur la Haute-Vistule.

Des considérations dont nous n'avons pas à nous occuper ici, avaient décidé l'Empereur à cette halte générale, qui dura une quinzaine de jours.

Avec cette prévoyance extraordinaire qui embrassait tout, hommes et choses, et qui mesurait par mesure, à chacun, l'emploi de son temps, l'Empereur pensa à utiliser, pour l'instruction de son frère, le séjour du 8^e corps à Kalisch. Le 10 avril, il lui écrit de Saint-Cloud la lettre suivante, lettre curieuse qui contraste avec tant d'autres, et où perce un intérêt paternel caché sous la sécheresse et la brusquerie de son style habituel :

« Mon Frère, je reçois votre lettre par laquelle vous me faites connaître que vous partez et que vous serez rendu à Kalisch le 12. Si, lors de votre arrivée, il n'y a rien de nouveau ; si, après avoir bien établi votre contingent et avoir pourvu à tout ce qui est relatif à l'approvisionnement, rien ne porte à penser que les Russes attaquent, vous pourriez vous rendre très-incognito et comme pour faire une reconnaissance militaire, à Cracovie et Sandomir. Les connaissances locales que l'on prend soi-même sont toujours bien précieuses. Vous pourrez même visiter les mines de Wielizka. Si vous faites cette course, qui n'a d'au-

tre but que votre instruction, tâchez de bien garder l'incognito et qu'on ne sache que c'est vous qu'après que vous serez parti. Vous visiterez la citadelle de Cracovie, et vous reconnaîtrez les différentes situations de la rivière. Vous pourrez d'ailleurs avoir un officier à Varsovie qui puisse venir promptement à Cracovie, s'il y avait quelque chose de nouveau, en même temps qu'il enverrait l'ordre à votre contingent de se mettre en marche. D'ailleurs, je suppose que cette course sera courte. Ma garde est entièrement partie; je ne pense pas que les Russes fassent aucun mouvement. Les dernières nouvelles de Pétersbourg, du 29 mars, portaient qu'ils se mettaient en mouvement, mais qu'ils protestaient toujours qu'ils ne voulaient pas attaquer. »

On trouvera, à la Correspondance, une lettre du Roi à la reine Catherine, contenant le récit moitié sérieux, moitié plaisant de son excursion à Cracovie. Parti le 22 avril de Kalisch, sous le nom du général Bruyère, accompagné du comte de Fürtenstein et de quelques-uns de ses officiers, le roi Jérôme s'arrêta un jour à Cracovie, visita les mines de Wielizka et reprit le chemin de Kalisch, par Petrikau. Il allait partir le 26 de cette ville pour rejoindre son quartier-général, quand un courrier du général Marchand lui apprit que l'armée venait de recevoir l'ordre de faire un mouvement en avant; le 8^e corps se portait sur la Vistule, et le Roi devait établir son quartier-général à Varsovie. Sur cette nouvelle, Jérôme rétrograda de sa personne dans la direction

que ses troupes allaient parcourir, s'arrêta pour les attendre, à Wolborg, et vint s'établir enfin, le 3 mai, dans la capitale de la Pologne.

Antérieurement à son départ de Kalisch, le roi Jérôme avait reçu l'ordre de communiquer au prince Poniatowski, aux généraux Reynier et Latour-Maubourg les instructions non cachetées qui mettaient ces Commandants de corps sous ses ordres et constituaient l'aile droite comme armée distincte. En effet, dès le 22 avril, nous voyons les ordres destinés à ces trois corps partir de l'état-major-général du Roi. Suivant la règle adoptée par l'Empereur en pareille circonstance, le major-général ne correspondit plus qu'avec le roi Jérôme, ce qui ne dispensait pas les quatre Commandants de corps d'armée d'envoyer directement des états de situation à l'état-major impérial, ainsi que des rapports détaillés sur leurs positions et leurs mouvements respectifs.

Le roi Jérôme eut son quartier-général à Varsovie, du 3 mai au 18 juin, les mouvements de l'aile droite, durant cette période de temps, ayant eu pour centre et pour pivot la capitale de la Pologne.

Pendant tout le mois de mai et jusqu'au 5 juin, voici quels furent les cantonnements de l'aile droite :

Le général Reynier s'étendait le long de la Vistule, depuis Pulawy jusqu'au-dessous du confluent de la Pilica. L'Empereur attachait une grande importance à cette position de Reynier, d'abord parce qu'elle liait la Grande-Armée au corps de Schwartzemberg, ensuite parce que cette pointe des cantonnements

français vers le Sud, du côté de Zamosc et de Wladimir, était de nature à inquiéter les Russes, à les tromper sur le point d'attaque, à leur faire croire que la Volhynie pourrait bien être le théâtre d'une puissante diversion, si même tout l'effort des Français n'était pas destiné à se porter de ce côté.

Le 8^e corps et la cavalerie de Latour-Maubourg occupaient les environs de Varsovie. Les postes français au delà de la Vistule restaient bien en deçà du Bug, masqués par ceux de la cavalerie polonaise placés sur la ligne de l'extrême frontière.

Le 5^e corps (les Polonais) en avant de la Vistule couvrant la trouée de Bialistock, était échelonné le long de la Narew, de Sierock à Ostrolenka. Il était séparé par l'Ukra de l'armée du vice-roi, qui, cantonnée également en avant de la Vistule, de l'Ukra à la Drewentz, liait l'aile droite à la masse principale de l'armée, établie de Thorn à Elbing.

Le roi Jérôme consacra exclusivement le temps de son séjour à Varsovie à ses devoirs militaires, à veiller à l'approvisionnement de ses troupes, à rassembler ses moyens de transport pour le cas d'une marche en avant, à inspecter enfin ses cantonnements, qui s'étendaient de Pulawy à Ostrolenka, sur une ligne de soixante lieues. Souverain indépendant, frère de l'Empereur, revêtu du premier des commandements de la Grande-Armée, il aurait pu avoir la prétention de représenter à Varsovie l'autorité impériale, toute-puissante en Pologne plus que partout ailleurs. Avec beaucoup de tact et une intention marquée qu'il indique dans ses lettres, il se renferma dans

s de la Pologne.

l'empereur fixa au 5 juin le commencement du mouvement qui devait porter la gauche et le centre de la Grande-Armée, de la Vistule au Niémen, à travers la Vieille-Prusse.

Il faut ici se bien rendre compte du rôle qu'eut à jouer l'aile droite pendant cette grande opération. Elle prit une position défensive, indiquée par l'Empereur dans les détails les plus minutieux, et qui couvrait à la fois Varsovie et le flanc droit des colonnes en marche vers le Niémen. Puis, lorsque le mouvement

de la Grande-Armée eut été effectué, c'est-à-dire lorsque elle fut sur le Niémen, l'Empereur attira à lui l'aile droite, qui était restée jusque-là immobile et avait servi de pivot. Il la porta sur Grodno, où elle devait commencer pour elle une nouvelle série d'opérations plus importantes et plus difficiles que les précédentes.

La position défensive prise par l'aile droite, du 5 juin, était celle-ci :

Le quartier-général du roi Jérôme, sur la rive gauche de la Vistule, à Praga, faubourg de Varsovie ; le 8^e corps et le 7^e occupant des cantonnements

deux corps, couverte par la Liviec; des détachements de cavalerie légère au delà de la Liviec, jusqu'à Brezesc et au Bug, sans relever toutefois les avant-postes polonais;

Le 5^e corps occupant Modlin, au confluent de la Vistule et du Bug, Sierock au confluent du Bug et de la Narew, puis le long de la Narew, Pultusk, Rosan, Ostrolenka, s'étendant un peu à gauche, jusqu'à Sockoczin et Prasnitz, et se couvrant du cours de l'Omulew;

Des ponts sur la Narew à Pultusk, au confluent du Bug et de la Narew, à Sierok, et sur la Vistule à Modlin, afin d'établir des communications faciles et rapides entre les 7^e, 8^e corps, 4^e corps de cavalerie, situés sur la rive gauche du Bug, et les positions occupées derrière la Narew par le 5^e corps.

Le but de l'Empereur, en prenant ces dispositions, est indiqué par lui-même à son frère, dans une dépêche que l'on va lire. Si, pendant le mouvement en avant de la Grande-Armée, l'armée de Barclay de Tolly ou celle de Bagration pénètrent par la trouée de Byalistock et descendent la Narew, les 7^e et 8^e corps et la cavalerie de Latour-Maubourg, se porteront par les ponts de Modlin, Sierock et Pultusk, sur la rive droite de la Narew, au secours de Poniatowski; toute l'armée de Jérôme sera alors en mesure d'arrêter l'ennemi derrière l'Omulew, jusqu'à ce que les colonnes de la Grande-Armée, qui marchent à peu près parallèlement au cours de la Narew, aient eu le temps de changer de direction à droite et de tomber sur le flanc droit des Russes,

gravement compromis. Si les Russes, prononçant davantage ce mouvement tournant, marchent sur Varsovie par la vallée du Bug, par Bielsk et Wiskow, ou plus au Sud, par Brezesc et la route de Minsk, Jérôme portera toutes ses forces sur la rive droite de la Narew, abandonnant la rive droite de la Vistule, jusqu'aux glacis de Praga. Couverte alors du côté de l'ennemi par la Narew et par le Bug, comme elle l'eût été, dans l'hypothèse précédente, par l'Omulew, l'aile droite attendra les renforts de la Grande-Armée pour déboucher dans les plaines qui s'étendent entre la Vistule et le Bug, et en chasser l'ennemi.

Les instructions de l'Empereur au commandant en chef de l'aile droite, datées de Dresde, du 26 mai, sont contenues : 1° dans un ordre signé du major-général ; 2° dans une lettre confidentielle adressée par Napoléon à son frère. Voici ces deux dépêches :

ORDRE A S. M. LE ROI DE WESTPHALIE, COMMANDANT EN CHEF
L'AILE DROITE DE L'ARMÉE.

« L'intention de l'Empereur, Sire, est que Votre Majesté donne les ordres nécessaires pour que le prince Poniatowski ait le 5 juin son quartier-général à Pultusk, que son infanterie occupe Modlin, Sierruck, Sokoczin, Novemiasto, Pultusk, Makow et Prasnitz, et que sa cavalerie soit placée le long de l'Omulew, jusqu'à Ostrolenka et Rozan.

« Votre Majesté donnera en même temps ses ordres pour que le 8^e corps ait son quartier-général, du 5 au 6 juin, à Praga, qu'il occupe Karczew, Stanislawow, Kamieneczyck, et la gauche de la Narew et du Bug; la cavalerie légère de ce corps sera placée entre la Vistule et le Bug, sans pourtant renforcer ni diminuer les postes qui sont près de l'ennemi; les bagages et les états-majors de la cavalerie seront sur la rive gauche de la Liviec.

« Un pont devra être jeté près de l'embouchure du Bug, pour communiquer avec Pultusk par la presqu'île.

« Votre Majesté ordonnera au 7^e corps de commencer son mouvement le 6 juin, pour s'approcher de Varsovie; mais il occupera toujours Pulawy avec de la cavalerie. Tous les détachements de cavalerie polonaise qui seraient devant Brezesc ou dans toute autre position en avant, ne bougeront pas, afin de ne faire aucun mouvement près de l'ennemi et de lui masquer autant que possible celui du 7^e corps.

« Votre Majesté fera établir le quartier-général du 4^e corps des réserves de cavalerie entre Praga et la Liviec, sur la route de Brezesc; la cavalerie légère de ce corps poussera des postes du côté des frontières; les bagages, les caissons, l'artillerie seront sur la rive gauche de la Liviec. Ce corps de cavalerie doit être placé de manière à pouvoir se porter partout où il sera nécessaire pour soutenir la cavalerie légère de votre aile droite.

« Dans cette position, Sire, vous attendrez de nouveaux ordres.

« Je prie Votre Majesté de m'instruire le plus tôt possible des dispositions qu'elle aura faites pour l'exécution de ce mouvement, et de l'emplacement exact qu'occuperont les troupes sous vos ordres.

« Le Prince vice-roi reçoit l'ordre d'avoir son quartier-général, du 5 au 6 juin, à Soldau. Son corps d'armée sera placé en trois colonnes :

« Celle de droite, depuis Wyszogrod, Plonsk, Ciechanow, jusqu'à Mlawa ;

« Celle du centre, depuis Plock, Bielsk, Drobrzin, Racionz, Radzanowo, Szrensk, Sarnowo à Soldau ;

« Celle de gauche, depuis Lipno, Sierps, Biezun, Kuczbrock, Gurczno à Gilgenburg.

« Sa cavalerie légère sera placée à Villenberg, Ortelzburg et Chorzellen, se prolongeant le long de l'Omulew ; sa grosse cavalerie à Neidenburg et Janowo. »

LETTRE CONFIDENTIELLE DE L'EMPEREUR.

« Mon frère, le major-général vous a fait connaître mes intentions pour le mouvement à opérer du 5 au 6 juillet, par les 5^e, 7^e et 8^e corps. L'intendant-général aura donné des ordres pour le rétablissement des manutentions de Pultusk, d'Ostrolenka et de Prasnitz, et pour faire filer des farines sur Pultusk, Makow, Prasnitz, Ostrolenka et Praga.

« Le commandant du génie aura donné des ordres pour jeter un pont à Pultusk, pour relever la tête de pont, l'armer et rétablir les batteries qui de la rive droite défendent la gauche, pour rétablir les têtes de

pont et les redoutes qui avaient été établies à l'intersection de la Narew et du Bug.

« Il faut que vous établissiez sur le Bug un pont pour communiquer facilement dans la presqu'île. Ce pont doit être le plus près possible de Praga, dans un point cependant où les communications avec Pultusk ne soient pas gênées par les marais et soient faciles.

« Il est indispensable que votre mouvement se fasse de manière que les postes avancés de cavalerie ne soient pas dérangés, et que ce qui est devant l'ennemi reste dans ses positions; car la guerre n'est pas déclarée de manière à empêcher la communication sur les frontières ennemies. Le Grand-Duché doit avoir des douanes qui aient ordre de ne rien laisser passer du Grand-Duché en Russie, en recevant tout ce qui arriverait.

« Tenez un officier d'état-major vis-à-vis Brezesc, aux débouchés. Il faut que les ponts sur la Narew et le Bug soient tels que les corps puissent facilement communiquer entre eux. Je vous recommande la tête de pont de Pultusk et de Sierock, sur la Narew et le Bug, parce qu'il serait possible que dans un second mouvement je laissasse l'ennemi maître du pays depuis les glacis de Praga, me contentant de conserver Praga, Modlin, la rive gauche de la Vistule et la rive droite de la Narew depuis Modlin jusqu'à Sierock; et de là, selon les circonstances, j'abandonnerais aussi la presqu'île et me tiendrais à la rive droite de la Narew, jusqu'à Rozan et Ostrolenka; ou bien je garderais le Bug depuis Sierock jusqu'à Brock.

Il est donc convenable que le pont que vous ferez établir dans la presqu'île soit le plus près possible de Sierock. Quant au pont de Sierock, comme il est suppléé par celui de Modlin, on pourrait se contenter du pont sur le Bug et du pont de Pultusk sur la Narew, et supprimer le pont de Sierock (si cela devenait nécessaire et qu'il fût sans aucune valeur), situé à Niewporewz, c'est-à-dire placé sur les deux rives réunies.

« Il sera convenable qu'après avoir fait vos dispositions, vous alliez voir Sierock, Pultusk, Ostrolenka, les bords de l'Omulew, et que vous veniez jusqu'à Brock. Faites reconnaître la petite rivière de la Liviec, qui pourrait servir d'avant-poste, en cas que les avant-postes se trouvassent trop près du Bug.

« Faites commander à Lublin cent mille rations de pain biscuité, et répandez le bruit de votre arrivée de ce côté avec cent mille hommes. Il faut faire toutes les démonstrations pour faire croire que vous allez vous réunir aux Autrichiens avec cent mille hommes ; mais le vrai est que votre mouvement sera inverse, ce que je ne vous confie que pour vous seul, et ce que je désire que vous teniez très-secret, sans le communiquer *même à votre chef d'état-major*.

« Le 4^e corps de cavalerie, qui doit porter son quartier-général à une ou deux marches de Praga, pourra pousser des postes de cavalerie légère jusque sur le Bug, pour observer les mouvements de l'ennemi. Il est nécessaire que la grosse cavalerie ne dépasse pas la Liviec. Ce corps sera toujours à même de manœuvrer selon mes projets généraux, et de

s'approcher du Bug et de la Narew, si je le juge convenable. Placez le quartier-général du général Latour-Maubourg du côté de Stanislawow, où il pourra surveiller le chemin de Brezesc.

« Faites-moi connaître le nombre de pontons que vous avez à vos trois corps. Ayez avec vous vingt jours de vivres en biscuit et pain biscuité, farines, sans toucher aux magasins généraux. Il est possible que le 6 juin je commence des mouvements de guerre, sans cependant être en guerre, vu que j'ai six ou huit jours de marche sur le territoire de Prusse et du Grand-Duché.

« Le pain que vous ferez faire à Lublin, pour votre prétendu mouvement sur ce point, pourra servir au corps autrichien que je ferai serrer probablement sur ma droite. Manœuvrez et placez vos postes de cavalerie légère comme si vous alliez en Volhynie. Envoyez des espions de ce côté, et faites préparer votre logement à Lublin.

« Personne ne doit être dans votre confidence, pas même votre chef d'état-major. »

Ces instructions remarquables de l'Empereur sont assez délicates à bien saisir. Ce qui constitue le secret de l'opération, ce que le roi Jérôme doit garder pour lui seul, ce n'est pas la nouvelle assiette de cantonnement à prendre du 5 au 6 juin; sauf la marche de Reynier sur Varsovie, ce mouvement d'ensemble de l'aile droite n'était pas précisément un acheminement vers le Nord et la Lithuanie. Mais ce que Jérôme doit répéter, comme une confidence de

l'Empereur, c'est qu'il attend d'un jour à l'autre des ordres pour se porter sur Lublin avec toute son armée, y donner la main au prince de Schwartzemberg et pénétrer en Volhynie par Zamosc et Wladimir, à la tête de plus de cent mille hommes. Il doit faire des préparatifs pour l'établissement de son propre quartier-général à Lublin, de celui de l'Empereur à Varsovie, pour de grands approvisionnements à Lublin; il doit enfin faire jeter avec force démonstrations, un pont à Pulawy, comme si toute l'aile droite se disposait à y passer la Vistule.

Cette idée de dégager le Bas-Niémen par une fausse démonstration de l'aile droite et la crainte que le Grand-Duché puisse être envahi pendant la marche de la Grande-Armée sur Kowno, préoccupent tellement l'Empereur, que de Thorn, le 5 juin, il écrit une nouvelle lettre à son frère, plus explicative encore que la première :

« Mon Frère, je reçois votre lettre que m'apporte votre aide de camp. Le major-général vous écrit pour vous faire connaître le plan d'opérations que vous avez à faire. Dans ce métier-ci, et sur un si grand théâtre, on ne réussit que sur un plan bien établi et qu'avec des éléments bien d'accord. Il faut donc bien étudier vos ordres et ne faire ici ni plus ni moins que ce qu'on vous dit, surtout pour ce qui est mouvement combiné.

« Annoncez que je vais voir le dépôt de Dantzig, et qu'immédiatement après je reviens passer la revue du corps du Vice-Roi, celle des Polonais à Pultusk,

et à Varsovie celle des deux autres corps. Faites faire à Varsovie tout ce qui peut accréditer cette nouvelle.

« Établissez une bonne police aux frontières, et faites que rien ne passe en Russie, ni courriers, ni postes, sous quelque prétexte que ce soit. Tout ce qui en viendra doit être envoyé au quartier-général.

« Donnez ordre au prince Poniatowski de correspondre avec le Vice-Roi et avec le général Rapp, pour leur faire connaître ce qu'il y a de nouveau. Il est nécessaire aussi que vos trois corps correspondent avec le major-général. C'est le major-général qui ne doit correspondre qu'avec vous ; mais les commandants de ces corps doivent envoyer exactement le détail de leur position au major-général.

« Il paraît qu'il y a assez de blé à Modlin ; ce qui manque, c'est de la farine. Pultusk, Ostrolenka et Varsovie doivent avoir pourtant assez de moyens de nourriture. J'ai donné pour cela tous les ordres nécessaires. Faites-moi connaître jusqu'où, dans les mois de juin et de juillet, la Narew est navigable. Porte-t-elle bateau en ce moment jusqu'à Nowogrod et Lomza ?

« Je crois vous avoir fait connaître ce que vous avez de mieux à faire au début de la campagne. D'abord, faire croire que vous allez entrer en Volhynie, et tenir l'ennemi le plus possible sur cette partie, pendant que, le débordant sur son extrême droite, j'aurai gagné sur lui douze ou quinze marches dans la direction de Pétersbourg. Je me trouverai sur son

aile droite, je passerai le Niémen et lui enlèverai Wilna, ce qui est le premier objet de la campagne.

« Le mouvement du prince de Schwartzemberg sur Lublin ne démasquera pas entièrement ce dessein, puisque l'ennemi pourra croire que, réunis à Zamosc, nous partirons de là pour entrer en Volhynie. Quand cette opération sera démasquée, l'ennemi prendra un des deux partis suivants : ou il se ralliera dans l'intérieur de ses États pour se trouver en force de livrer bataille, ou il prendra lui-même l'offensive. Ainsi, pendant que l'extrémité de sa droite serait débordée, il pourrait marcher sur Varsovie, soit en débouchant sur Ostrolenka et Pultusk, soit en débouchant sur Nur et Sierock, soit en débouchant en droite ligne sur Praga. Tous les dépôts de mon armée doivent être réunis dans Modlin, mais lentement et sans précipitation. Votre corps est destiné à défendre Varsovie ; et, à cet effet, le 5^e corps à Ostrolenka, le 7^e corps à Sierock et Praga, votre quartier-général à Pultusk, telle est la position que vous recevrez ordre de prendre vers le 10. Le 7^e corps, de retour de Lublin, mettra dans votre main tout votre corps réuni ; et alors, si l'ennemi attaque par Ostrolenka ou entre le Bug et la Narew, le corps du Vice-Roi se trouve sur son flanc droit ; s'il attaque par Brezesc et par Zamosc, ou s'il vient droit sur Praga avec des forces considérables, le 8^e corps d'abord, le 7^e ensuite, et après le 7^e les Autrichiens, gardent Praga et Varsovie ; Modlin et Sierock seront couverts avec le 5^e et le 8^e corps, et plus tard avec

les 5^e, 7^e et 8^e corps. Pendant que l'ennemi serait sur les remparts de Praga et sur les bords de la Vistule, se contentant d'appuyer Modlin, Sierock et Pultusk, vous vous trouverez réuni à l'armée, et par mon mouvement à droite, toute son armée se trouverait débordée et jetée dans la Vistule.

« Il n'est point hors de propos que la garde nationale de Varsovie soit organisée, au moins plusieurs bataillons; ils ne peuvent qu'être utiles au service. D'ailleurs, je me trouverai toujours en position de pouvoir vous donner de plus grandes explications et d'ajouter des développements à cette instruction générale. Si l'ennemi prenait brusquement l'offensive et que le général Reynier eût quelque peine à regagner Varsovie, ce qui n'est guère probable, vous le soutiendriez par le 4^e corps de cavalerie et par le 8^e corps. Mais, en général, vous devez calculer comme probable que tout votre corps d'armée finira par se porter de Pultusk sur Ostrolenka, sur Nur, sur Bialystock ou sur Grodno. Il est nécessaire que la tête de pont de Pultusk soit achevée et bien armée, ainsi que les ouvrages de Sierock. On m'assure qu'il y a une tête de pont sur la rive gauche, à Sierock; il faut la mettre en état. Je me conserverai la rive droite, mais il est possible que j'abandonne toute la rive gauche; bien entendu toutefois que je ne l'abandonnerai qu'à des forces supérieures, et non à une division de douze à quinze mille hommes ni à quelques régiments de Cosaques. »

L'éventualité de l'invasion du Grand-Duché ne se

réalisa pas. Les grands résultats que l'Empereur attendait des fausses démonstrations de l'aile droite, ne furent obtenus qu'en partie. Non-seulement Barclay de Tolly ne bougea pas de Wilna, mais Bagration ne se laissa pas attirer vers la Volhynie. C'est entre Byalystock et Grodno que la Grande-Armée le trouva, au moment du passage du Niémen.

Ici se place un événement important : c'est la contre-marche prescrite au corps saxon, commandé par Reynier. Cette affaire paraît très-confuse au premier abord, et elle a donné lieu à certains débats contradictoires. Nous allons l'éclaircir en deux mots.

D'après les ordres du 26 mai, Reynier devait prendre part au mouvement du 6 juin en descendant la Vistule, en ralliant le gros de l'aile droite à Varsovie, et en entrant en ligne en avant de Praga. L'ordre du major-général, que nous avons donné plus haut en entier, n'exprime pas très-clairement si le mouvement doit être achevé le 6 juin ou s'il doit commencer le 6 juin. Pour les 5^e et 8^e corps, et pour le 4^e corps de cavalerie, il n'y avait pas de difficulté, ces troupes occupant, à quelques lieues près, les cantonnements indiqués par l'ordre général. Pour Reynier, il n'en était pas de même. Ce général était échelonné sur la Vistule, au-dessus de Varsovie ; le gros de son corps en était à une quinzaine de lieues. Ne connaissant pas les secrètes intentions de l'Empereur et n'attachant pas une grande importance à des mouvements qui se faisaient si loin de l'ennemi, il mit de lui-même ses troupes en marche, le 3 juin, se dirigeant sur Varsovie. L'Empereur, prévenu le 5 juin, à Thorn,

que Reynier serait, le 6, en avant de Praga, désemparera la précipitation de ce mouvement qui, pensait-il, démasquait trop ses projets. Il ordonna de faire rebrousser chemin à Reynier.

Si, le 5 juin, l'Empereur eût encore persisté dans le programme du 26 mai, il eût tout au plus prescrit au 7^e corps d'exécuter une marche rétrograde d'un jour ou deux, pour reprendre ensuite la direction primitivement indiquée.

Mais le mouvement en arrière ordonné de Thorn, à Reynier, le 5 juin, eut une toute autre portée, et ce fut vraiment une combinaison nouvelle qui le rappela vers le Nod, et non la rectification d'un ordre mal compris.

Il lui fut prescrit de porter immédiatement son quartier-général à Lublin, à cinquante lieues de Varsovie, d'y réunir sa cavalerie légère, une batterie d'artillerie et quelques bataillons de grenadiers, d'échelonner le reste sur la route de Varsovie, enfin, de jeter un pont à Pulawy.

Il ne s'agit donc plus, pour lui, d'être à Praga du 6 au 9 juin. Loin de là; les opérations du 7^e corps vont entrer dans une phase nouvelle et se lier pour la première fois à celles du corps autrichien. Le prince de Schwartzemberg, partant des frontières de la Galicie, vers le 10 juin, doit paraître vers le 15 devant Lublin. Sa présence déterminera le départ de Reynier, qui s'acheminera de nouveau sur Varsovie, suivi lui-même par les Autrichiens auxquels il cédera, en quelque sorte, ses cantonnements et ses positions, les unes après les autres, jusqu'à l'arrivée

1 Varsovie des Saxons et des Autrichiens, du 20 au 25 juin.

Telle fut la manœuvre imaginée, d'une part pour attirer l'attention des Russes du côté du Sud, de l'autre pour maintenir toujours le long de la frontière polonaise une force respectable, le corps de Reynier d'abord, celui de Schwartzenberg ensuite.

A partir de ce moment, le 7^e corps fut perdu pour l'aile droite, ou plutôt ne servit qu'à entraver ses mouvements. Retardé par les Autrichiens, qu'il ne devait précéder que d'un jour ou deux et qui marchaient avec une lenteur désespérante, Reynier ne put rejoindre le Roi Jérôme à Varsovie. Quand les Saxons arrivèrent à la hauteur de cette ville, l'aile droite l'avait déjà quittée pour s'élever vers le Nord et passer le Niémen à Grodno. Ils côtoyèrent son mouvement en pénétrant sur le territoire russe par Byalystock, attendant toujours les Autrichiens et ne parvenant jamais à rallier le Roi. Ce ne fut que le 15 juillet que Reynier se trouva en mesure d'opérer sa jonction. Mais alors, comme nous le verrons plus tard, il fut rappelé vers la Volhynie et définitivement entraîné, avec les Autrichiens, sur un théâtre de guerre particulier.

Voici la dépêche datée de Thorn, le 5 juin, par laquelle le major-général prescrit le mouvement du 7^e corps :

« Sire, l'Empereur a reçu la lettre par laquelle Votre Majesté fait connaître que le général Reynier sera à Karczew le 6, et son corps d'armée en ba-

taille sur la route de Minsk. Cette disposition est contraire à l'ordre que j'ai donné à Votre Majesté, de Dresde, en date du 26 mai, dans lequel je lui ai dit que le mouvement du général Reynier commencerait le 6 pour s'approcher de Varsovie, Or, si le 6, le général Reynier était à Karczew, vous auriez donc démasqué le mouvement le 3, ce qui serait une grande faute. Quoi qu'il en soit, en quelque endroit que soit le général Reynier, vous le ferez marcher sur Lublin, de manière que lui, sa cavalerie légère, une batterie d'artillerie et quelques bataillons de grenadiers, y soient le 10 juin ou le 11 ; qu'il ait avec lui ses constructeurs de fours ; qu'il fasse construire vingt fours, et qu'il fasse marquer votre logement. Une partie légère de votre service y arrivera vingt-quatre heures après, avec un fourrier de votre maison et deux chambellans. Le reste du corps du général Reynier sera en colonne de Lublin à Varsovie, de manière à pouvoir se porter rapidement sur Varsovie, soit que l'ennemi marche sur cette ville par Brezesc, par Ostrolenka ou par Nur. D'ailleurs, si l'ennemi ne fait aucun mouvement, lorsque le mouvement général de l'armée se trouvera entièrement démasqué, le général Reynier doit revenir à marches forcées sur Varsovie ; il est donc nécessaire qu'il soit en colonne. Vous ferez jeter un pont à Pulawy, ayant le but de servir de retraite au général Reynier et au corps autrichien pour passer la Vistule et se porter par la rive gauche sur Varsovie, si jamais l'ennemi marchait sur la Vistule et interceptait ainsi la route de Varsovie au corps du général Rey-

nier ou au corps d'armée autrichien. Le deuxième but du pont de Pulawy, c'est d'agir sur l'ennemi. Un pont sur une rivière comme la Vistule est toujours une grande nouvelle et un fait que le plus mauvais espion peut rapporter. C'est là la raison qui a fort contrarié l'Empereur lorsque vous avez fait jeter ce pont il y a un mois : il ne le devait être qu'aujourd'hui. Si ce pont a été levé, vous aurez soin de le faire rétablir, de sorte qu'il soit en état du 10 au 12 juin.

« L'Empereur suppose qu'il y a un pont sur la Pilica, de manière que le mouvement de Pulawy à Varsovie soit facile, si jamais on était forcé de passer par la rive gauche.

« Aussitôt que le corps autrichien sera sur Lublin et qu'il n'y aura plus à craindre qu'il ait besoin du pont de Pulawy, le général Reynier aura soin de le faire lever, aussitôt que le prince de Schwartzemberg le lui aura fait dire, et s'il l'oubliait vous auriez soin d'y veiller.

« Le prince de Schwartzemberg, Sire, reçoit l'ordre de partir du 9 au 11 juin pour se porter sur Lublin; il lui est ordonné de bivouaquer tous les soirs et de marcher ou en trois colonnes parallèles, ou en trois colonnes à trois lieues de distance. Sa cavalerie légère a l'ordre de communiquer le plus tôt possible avec celle du général Reynier.

« Il est donc probable que du 14 au 15 le prince de Schwartzemberg sera à Lublin; il mangera tous les vivres qui étaient préparés pour vous. Le général Reynier se reploiera alors sur Praga, où arrivera lui-même le prince de Schwartzemberg.

« Ainsi, du 20 au 25 juin, plus ou moins, selon la nature des événements, le corps autrichien serait à Varsovie. Comme l'Empereur est pressé que vous receviez cet ordre, je vous l'expédie tout de suite. Je vous enverrai demain des instructions plus détaillées sur la manière de manœuvrer selon les différentes hypothèses.

« Envoyez trois officiers d'état-major le long du Bug, le premier du côté de Chelm, les autres de Chelm à Terespol, pour voir ce qui s'y passe et avoir l'air d'observer le Bug à dessein, et par là faire croire qu'on le veut passer. Faites croire qu'avec les Autrichiens vous marchez en Volhynie avec cent cinquante mille hommes. »

Du 6 au 23 juin, les corps de Davout, de Ney, d'Oudinot, de Murat, et la garde impériale se portèrent de la Basse-Vistule sur le Niémen. Cette masse de deux cent mille combattants, arrivée sur la Pregel le 17 juin, prit position pendant trois jours à Wehlau, Insterbourg et Gumbinnen, où l'Empereur la passa en revue et lui fit distribuer dix jours de vivres. Le 23 juin, elle déboucha tout entière de la forêt de Wilkowisk dans la plaine du Niémen, en face de Kowno. Le lendemain 24, elle traversa le fleuve sur trois ponts jetés à deux cents mètres l'un de l'autre, et pénétra sur le territoire russe. Le même jour, à trente lieues plus bas, le maréchal Macdonald, à la tête de trente mille Prussiens et Polonais, franchissait le Niémen à Tilsitt.

L'Empereur fit suivre pas à pas ce mouvement

général par son aile droite, que le corps du prince Eugène avait pour mission d'appuyer et de lier au reste de l'armée.

La Grande-Armée s'avança ainsi sur le Niémen en échelons, la gauche en tête : premier échelon, Davout, Ney, Oudinot, Murat, la garde, deux cent mille hommes ; deuxième échelon, le 4^e corps (armée d'Italie), le 6^e corps (Bavarois de Saint-Cyr), 3^e corps de cavalerie (Grouchy), réunis tous les trois sous le commandement du prince Eugène, quatre-vingt mille hommes ; troisième échelon, 5^e, 7^e, 8^e corps, et le 4^e corps de cavalerie, sous le commandement de Jérôme, quatre-vingt mille hommes.

Par le fait, le 7^e corps ayant tout le temps marché en arrière et à droite de l'armée de Jérôme, constituait à lui seul un quatrième échelon, et même le corps de Schwartzemberg pouvait être considéré comme formant le cinquième. Jérôme, à la tête du troisième échelon, exécuta une marche de soixante lieues, de Varsovie à Augustowo, le long et à couvert de la Narew et de son affluent le Bober. Cette marche, qui compta plusieurs temps d'arrêt et dura dans son ensemble du 6 au 27 juin, fut combinée de manière à couvrir le reste de l'armée contre un mouvement de Bagration ou même de Barclay de Tolly, sur la droite. Les lettres particulières de l'Empereur, les dépêches du major-général, répètent à satiété les mêmes instructions, en admettant plusieurs hypothèses.

Si les Russes, débouchant de Byalystock, pénètrent en Pologne par la rive droite de la Narew, le Roi

Jérôme arrêtera ou retardera leur marche en tenant derrière l'un des affluents de cette rivière, soit sur la Bober, soit sur la Picz, soit sur l'Omulew, suivant le point de sa route vers le Nord, où cette attaque le trouvera. L'ennemi, ainsi arrêté de front, sera attaqué sur son flanc droit et ses derrières par le prince Eugène, qui, par suite de la disposition en échelons, se maintient toujours en avant et à gauche du Roi.

Si l'attaque a lieu non plus le long de la Narew, mais entre ce fleuve et le Bug, ou même entre le Bug et la Vistule, le prince Eugène se portant à droite sur la Narew, ralliera le Roi, et tous les deux réunis tomberont sur le flanc de l'ennemi.

Si, au lieu d'une simple diversion, c'est une opération générale que les Russes tentent de ce côté; si, au lieu de Bagration, le prince Jérôme a affaire à la plus grande partie des forces russes, il a un abri assuré à Modlin et derrière la Vistule. Dans ce cas, ce ne sera plus seulement le prince Eugène, ce sera toute la Grande-Armée qui tombera sur le flanc droit de l'ennemi et lui fera payer cher son audace.

La partie des instructions de Jérôme la plus délicate, est certainement celle qui se rapporte au 7^e corps. Reynier, avec un corps réduit à une dizaine de mille hommes, doit décrire, de Lublin à Byalystock, un arc de cercle de soixante-dix lieues de développement, par Praga, Brok, Zambrow, Tykoczin, se lier, pendant tout ce temps, avec le Roi Jérôme sur sa gauche, avec le prince de Schwartzemberg sur sa droite, et ne jamais cesser de couvrir Varsovie.

A l'aide de ce résumé, le lecteur est en mesure de suivre ces opérations compliquées.

Sur un ordre du grand quartier-général, en date du 10 juin, le Roi Jérôme porte le 5^e corps à Nowogrod, le 8^e des environs de Praga à Pultusk, le 4^e corps de cavalerie des bords de la Liviec à Ostro, entre la Narew et le Bug. Conformément aux instructions de l'Empereur, ce mouvement est achevé le 18.

Le 15, nouvelles dépêches prescrivant de faire serrer, pour le 20 juin, le 8^e corps et la cavalerie de Latour-Maubourg sur le 5^e corps, et de réunir toute l'aile droite à Nowogrod. Cette concentration effectuée, le Roi Jérôme, avec une avant-garde de cavalerie à Wisna et un détachement à Johannisbourg, pour se lier avec le prince Eugène, doit attendre derrière la Picz, et en position de combat, de nouveaux ordres.

Les ordres du major-général qui prescrivent ce mouvement, sont accompagnés de la lettre suivante, écrite par l'Empereur, 15 juin, de Dantzig.

« Mon Frère, le major-général vous fait connaître vos ordres, suivant lesquels vous devez avoir votre quartier-général, le 20, à Nowogrod, le Vice-Roi à Olesko, et les Bavares à Lyk. Tout me porte à penser que les premiers coups de fusil auront lieu du 22 au 23. Les corps russes de la gauche ne pourront donc guère en être instruits que le 24 ou le 25. Je n'ai rien à ajouter aux instructions générales que je vous ai données, ni pour le cas où l'ennemi prendrait

l'offensive; il me semble que tout a été prévu, et que dans ce cas mes intentions vous ont été bien expliquées.

« Je porte demain mon quartier-général à Wehlau, après à Iusterbourg, et le 18 à Gumbinnen. Adressez-moi vos dépêches par Rastembourg. J'ordonne au Vice-Roi de laisser là un commandant de place intelligent, et un peu de gendarmerie. Le commandant de place dirigera les courriers.

« Aussitôt que j'aurai passé le Niémen, je me résoudrai peut-être à marcher sur Wilna. Alors je prêterai le flanc à l'armée de Bagration. Il sera donc nécessaire que vous le suiviez de près pour que vous puissiez prendre part au mouvement que je ferai contre cette armée. Si je parvenais à la séparer du reste des troupes russes, et que je pusse tomber sur son flanc droit, il faudrait que vous fussiez en mesure de l'attaquer en même temps que je l'attaquerai.

« J'ai vu deux bataillons de vos brigades qui m'ont paru bien; je les ai remis en ligne, parce que j'ai pensé que c'était le meilleur moyen de les rapprocher de vous. Aussitôt qu'on pourra se rejoindre, je les remettrai dans votre corps.

« La nouvelle de la paix des Turcs avec la Russie est controuvée. J'ai reçu des lettres de Bucharest, du 28, et la paix n'était pas faite. Faites toujours courir le bruit que je viens à Varsovie. Ne touchez pas à vos vingt jours de vivres. Vous ne devez y toucher qu'en présence de l'ennemi. On se plaint beaucoup de la discipline de vos troupes. On dit que chacun fait ce qu'il veut. *Maintenez Reynier et*

Vandamme. Si vous arrivez sur Byalistock et Grodno, il sera convenable d'organiser le pays. Vous chargerez le prince Poniatowski de ce soin. Il y mettra des Polonais. Vous trouverez là des ressources considérables. Les Saxons ont avec eux un équipage de pontons ; faites venir à vous sur-le-champ ces pontons. Je vois que les Polonais en ont aussi. Cela vous sera précieux. Les Saxons venant derrière n'en ont pas besoin. Je vous ai déjà demandé des renseignements sur le nombre de pontons que vous avez. »

Le 22, le Roi quitta Nowogrod pour se porter sur Augustowo, où les 5^e et 8^e corps, et le 4^e de cavalerie furent réunis le 27.

L'ordre de mouvement parti de Gumbinnen, grand quartier-général, le 20 juin, était confirmé et complété par la lettre suivante, écrite le lendemain, du même lieu, par l'Empereur à son frère :

« Mon Frère, vous avez reçu des ordres de l'état-major-général, pour prendre position sur Augustowo, et pour que le général Reynier se trouve en corps d'observation sur Brok ou Ostrow.

« Les Autrichiens seront, à ce qu'il paraît, le 23 ou le 24 à Siedlce. Le général Reynier doit toujours avoir pour but de couvrir Varsovie, Pultusk et Ostrolenka.

« Vous devez appuyer sur le centre. En cas que l'ennemi tournât votre droite, votre ligne d'opération sera sur Königsberg. Tâchez que les Polonais arrivent le 23 à Augustowo, et faites porter une

avant-garde sur Grodno avec beaucoup de troupes légères. Faites avancer votre pont dans cette direction. Il est probable que je vous donnerai l'ordre de vous porter sur Grodno avec toute votre armée, mettant par ce mouvement sur vos derrières ce qui se trouve à Byalystock. Ce mouvement ferait évacuer toute cette province. Vous serez en continuité avec l'armée, de manière que tout donnera toujours en masse, et l'on opérera alors contre le général Bagration, selon la position qu'il occupera.

« Maintenez le plus grand ordre, empêchez le gaspillage. On se plaint que les officiers westphaliens se sont fait nourrir à Varsovie ; cela ne vaut rien, surtout pour les personnes qui vous approchent.

« Tenez-vous en correspondance avec le Vice-Roi par votre gauche. Le général Reynier pourra se porter sur Byalystock, aussitôt que vous serez arrivé à Grodno, ayant toujours pour principale instruction de couvrir Varsovie.

« Les Autrichiens se tiendront en observation contre le corps de Bagration. Je vous ai demandé plusieurs fois de faire avancer les pontons qu'ont les Saxons sur l'avant-garde du 5^e corps. Faites-y filer vos sapeurs, etc., afin que le passage se fasse très-rapidement. »

Pendant que la partie principale de l'aile droite se portait de Varsovie et de Pultusk sur Augustowo, le général Reynier exécutait sa marche parallèle. Les instructions relatives aux Saxons étaient contenues dans les ordres de mouvement adressés au com-

mandant en chef de l'aile droite, les 10, 15 et 20 juin.

Conformément à ces instructions, le 7^e corps qui, comme nous l'avons vu, était échelonné de Varsovie à Lublin, commença dès le 18 à se replier sur Praga. Les deux régiments les plus rapprochés du Nord furent placés, dès le 19, l'un à Praga, l'autre à Modlin. Le reste du corps, réduit par ce détachement et par quelques autres, à sept mille cinq cents fantassins et seize cents chevaux, fut d'abord dirigé par le major-général sur Varsovie, puis sur Siedlce, perdit un jour ou deux par suite de ces ordres et contre-ordres, et arriva enfin, le 25 juin, à Brok sur le Bug, à seize lieues au dessus de Sierock. Le même jour, le prince de Schwartzemberg entra à Siedlce, et les deux généraux se concertaient pour couvrir, avec leur cavalerie, l'immense ligne du Bug, de Brezesc à Brock, par Nur et Droghitchin. Le 27, Reynier, pressé par Jérôme de suivre le mouvement de l'aile droite sur Augustowo, se porta à Ostrow, le 28 à Zambrow, le 29 à Tykoczin. Il était là sur la frontière, à une marche de Byalistock, à vingt lieues du Roi Jérôme, à vingt-cinq ou trente de Schwartzemberg. Ce prince ne pouvait se décider à quitter Siedlce, dans l'appréhension d'une diversion des Russes, appréhension qui, depuis un mois, gênait si fort tous les mouvements de l'aile droite.

Le général Reynier se montra très-mécontent d'une disposition concernant son corps, et que le Roi Jérôme n'avait pas craint de prendre sous sa responsabilité. Le major-général, en prescrivant au

commandant de l'aile droite de rappeler Reynier de Lublin sur le Bug, avait ordonné que deux de ses régiments seraient placés à Praga et à Modlin, en ajoutant qu'aussitôt l'arrivée du prince de Schwartzemberg à Varsovie ou à hauteur de Varsovie, ces troupes seraient relevées par les Autrichiens et rejoindraient leur corps d'armée. Arrivé à Brock, et sachant derrière lui les Autrichiens à Siedlce, le général Reynier s'apprêtait à rappeler ses deux régiments, quand le Roi Jérôme lui donna l'ordre de les laisser dans leurs garnisons. Au moment de livrer Praga et Modlin, c'est-à-dire les clefs de la Pologne à un général autrichien, le Roi eut un scrupule patriotique et un instinct de défiance qu'il ne put surmonter. Il les exposa à l'Empereur, fut approuvé, et les instructions du prince de Schwartzemberg furent modifiées.

Étant en marche sur Augustowo, le Roi Jérôme reçut la dépêche suivante, écrite par le major-général, le 22 juin, de Wilkowisk, dernier bivouac de la Grande-Armée avant le Niémen :

« Sire, l'Empereur a passé la nuit à Wilkowisk. Sa Majesté part dans une heure pour se rendre à une lieue derrière Kowno, à Kupta. Le 24 au matin, elle passera le Niémen et commencera les hostilités. Le contre-coup ne peut arriver sur la partie de frontière qui est devant vous que le 25. Sa Majesté suppose qu'alors vous serez sur Augustowo.

« Le général Reynier sera mis en position de marcher sur Bialistock.

« Je vous écrirai demain, Sire ; mais le 25 ou le 26, si l'ennemi à Grodno est en forces inférieures aux vôtres, attaquez-le et emparez-vous de cette ville.

« Le Vice-Roi avec le 4^e corps, remonte à Kalwary ; le 6^e corps suit ce mouvement, et l'un et l'autre doivent passer le Niémen près le village de Piloni.

« Il y aura, Sire, vingt-quatre lieues entre vous et le centre ; envoyez quelques partis pour vous lier à la position du centre.

« Après le passage du Vice-Roi, il fera manœuvrer sa cavalerie pour se mettre en communication avec la vôtre, aussitôt que vous aurez passé la rivière. Quand vous serez maître de Grodno, vous enverrez de votre côté, sur votre gauche, des postes de cavalerie, pour communiquer avec les postes du Vice-Roi.

« Le rôle du général Reynier a été bien déterminé. Il peut se porter sur Bialistock et se mettre en communication avec vous, si le prince Bagration se trouve toujours à Brezesc (1).

« Les derniers renseignements reçus sont que ce général n'a que trois divisions ; qu'il en a laissé quatre en Volhynie (2). Donnez, Sire, des nouvelles au prince de Schwartzemberg, qui marchera sur Brezesc. »

(1) Au moment où le Major-Général écrivait cette dépêche, Bagration, avec son armée, était entre Grodno et Wolkowisk, à trente-cinq lieues de Brezesc.

(2) L'armée de Tormassof, en formation en Volhynie, était tout à fait distincte de celle de Bagration. Bagration avait, à Wolkowisk, soixante mille hommes.

Le Roi était, le 23 juin, à Szczuczyn, à moitié chemin entre Nowogrod et Augustowo, quand cette dépêche lui parvint. Elle était accompagnée de la proclamation adressée par l'Empereur à l'armée, pour lui faire connaître que la guerre était déclarée et qu'elle allait passer le Niémen.

A partir de cette communication du grand quartier-général et jusqu'à son entrée à Grodno, le 30 juin, le Roi Jérôme ne reçut plus qu'une dépêche du major-général, écrite de Kowno le 26 juin, le surlendemain du passage du Niémen, et conçue en ces termes :

« Sire, l'Empereur part cette nuit pour porter son
« quartier-général à Zizmori. Le Vice-Roi a l'ordre
« de jeter son pont sur le Niémen à Piloni, le plus
« tôt possible, pour faire passer son corps d'armée.
« L'Empereur ne m'a pas donné pour Votre Majesté
« d'autres instructions que celles qu'Elle a reçues. »

A la réception de l'ordre du 22, le Roi prit ses dispositions pour enlever Grodno et y passer le Niémen. Le 4^e corps de cavalerie précédant l'infanterie d'une journée de marche, avait, dès le 23, poussé ses éclaireurs jusqu'en vue de Grodno. Le Roi savait, par les rapports de Latour-Maubourg et par ses espions, que la garnison de Grodno, forte de deux régiments de chasseurs à pied, dix escadrons et douze pièces de campagne, avait quitté la place quelques jours auparavant pour se porter vers le Nord, du côté de Lida, et avait été remplacée par les Cosaques

de Platow. Dès lors, il était inutile de retarder jusqu'à l'arrivée des colonnes d'infanterie l'occupation de la ville et l'opération de l'établissement des ponts. Une forte avant-garde, précédant l'armée, devait y suffire.

Le Roi la composa du 1^{er} régiment d'infanterie polonaise (colonel Machowski), du 1^{er} régiment de chasseurs polonais (colonel Prabendowski), et du 12^e lanciers, même nation. Ces corps appartenaient à la 17^e division, qui formait la tête de colonne du prince Poniatowski. Comme il n'y avait pas lieu de craindre une très-vive résistance de la part des Russes, et qu'en occupant Grodno, ce qu'il y avait surtout à faire, c'était d'établir un pont et une tête de pont, le Roi confia la conduite de toute l'opération au général Allix, commandant l'artillerie de l'aile droite. Le général Allix était un officier d'un grand mérite, qui alliait à un profond savoir une rare énergie et une brillante valeur sur le champ de bataille.

Dès le 28, dans la matinée, les troupes sous les ordres de cet officier-général occupèrent les positions suivantes :

Le 1^{er} régiment de chasseurs au delà du village de Labno, le 12^e lanciers un peu en arrière de ce même village ;

Le 1^{er} d'infanterie et deux compagnies de sapeurs du génie, ainsi que la compagnie de pontonniers, en avant de la petite ville de Lipsk ;

Une compagnie de voltigeurs gardant la digue qui traverse les marais de la Bobr ;

L'artillerie s'installa sur un mamelon, à gauche de la grande route.

À quatre heures du matin, l'ordre de marcher fut donné à toute la colonne, qui s'approcha de Grodno. Six cents Cosaques postés près d'une ferme, en avant de la ville, firent mine de résister. L'avant-garde du 12^e lanciers se jeta sur eux avec furie, les sabra et ramena au galop les débris de cette troupe jusqu'au pont qui joignait la ville au faubourg de la rive gauche, et qui n'avait pas été brûlé. Aussitôt que les derniers Cosaques furent franchis, le feu y prit au moyen d'artifices préparés à l'avance. Sans l'existence de ce pont, il ne se fût pas échappé un seul homme des Cosaques qui se trouvaient sur la rive gauche du Niémen. Les Polonais montrèrent dans cette première rencontre avec les Russes un enthousiasme et une animation extraordinaires.

À partir de ce moment, les 4,000 Cosaques qui occupaient Grodno et dont on voyait, de la rive gauche, le camp à quelque distance de la ville, ne firent plus aucune démonstration pour disputer le passage.

Le 29, le général Allix établit un pont sur lequel l'avant-garde passa le Niémen et prit position en avant de Grodno.

Le 30, le roi Jérôme, précédant ses colonnes, fit son entrée dans la ville où il fut accueilli avec les démonstrations de la joie la plus vive. Quoique soumis au joug des Russes depuis longues années, les Lithuaniens sentirent renaître tout leur instinct patriotique, à la vue des troupes polonaises qui combattaient sous le drapeau français. C'était le moment où la Diète

générale de Varsovie, avec l'assentiment du ministre saxon et de l'ambassadeur français, proclamait le rétablissement de la Pologne, la confédération de toutes ses provinces, l'insurrection de celles qui étaient sous le joug étranger, et envoyait à l'Empereur une députation chargée de lui porter l'expression de ses espérances et de ses vœux. L'Empereur n'avait pas encore fait sa célèbre réponse de Wilna, réponse sympathique pour la nation polonaise, mais malheureusement pleine d'une réserve calculée. L'administration nationale instituée par le roi Jérôme à Grodno, dès son arrivée, croyait qu'elle allait être rattachée au gouvernement de Varsovie, et ne prévoyait pas qu'elle ne relèverait que de l'administration lithuanienne centralisée à Wilna, sans aucun lien avec le Grand-Duché et la Diète générale.

Quelques jours plus tard, ces autorités locales et provisoires qui naissaient d'elles-mêmes en Lithuanie sous les pas de notre armée, reconnurent avec douleur qu'elles n'avaient, aux yeux de l'Empereur, qu'un intérêt administratif, et qu'en allant au delà d'un concours immédiat pour le service de l'armée et l'ordre général, elles risquaient de gêner la politique de Napoléon et de l'engager plus qu'il ne le voulait, plus que ne le faisait même la plus terrible des guerres. Mais le 30 juin, à l'arrivée du frère de l'Empereur, à la vue d'un jeune monarque chassant des maîtres détestés de la seconde ville de Lithuanie et conduisant déjà à la victoire l'armée nationale, ivre d'enthousiasme, aucune arrière-pensée ne se mêlait à l'allégresse des habitants de Grodno. La

noblesse et le peuple se voyaient libres pour toujours et, croyant l'Empereur invincible, n'admettaient pas que, vainqueur, il pût jamais avoir l'idée de les abandonner à leurs ennemis et aux siens. Instinct populaire plein de pressentiments profonds, qui répugnait à distinguer dans le présent et dans l'avenir la cause de la Pologne de celle de la France!

Nous allons maintenant nous transporter à Kowno et à Wilna, au centre des opérations de la Grande-Armée, pendant que le roi Jérôme rallie son armée sur le Niémen, la ravitaille, lui cherche des abris contre les pluies torrentielles, des vivres pour quelques jours, et se prête aux transports de l'enthousiasme polonais, impuissants, hélas! à conjurer les intempéries du ciel, les influences morbides, et à créer l'abondance sur un sol pauvre et parmi un peuple sans industrie.

Le 24 juin, la Grande-Armée, moins les corps de Jérôme, d'Eugène et de Macdonald avait pris ses bivouacs, sur la rive droite du Niémen, dans un ordre magnifique, sous un soleil éclatant, avec un sentiment d'ardeur enthousiaste et de confiance que rien n'avait encore altéré.

Dès le lendemain 25, l'Empereur mit en mouvement cette masse de 200,000 hommes, pour la porter sur Wilna, y percer le centre de l'armée de Barclay de Tolly, et dater son premier bulletin de la capitale de la Lithuanie, du quartier-général de l'empereur Alexandre. La droite de l'armée russe étant formée de deux corps, celui de Wittgenstein à Rossiena, et celui de Bagowouth à Wilkomir,

auxquels leur position avantageuse par rapport à la route de Kowno à Wilna, eût permis de se réunir et de concerter une diversion incommode, l'Empereur détacha contre eux et sur sa gauche les corps d'Oudinot et de Ney. Lui-même, avec l'infanterie de Davout, la plus solide de l'armée, la garde et la cavalerie de Murat (corps de Nansouty et Montbrun), se dirigea droit sur Wilna.

En même temps qu'il entamait cette opération centrale, l'Empereur prescrivit à Macdonald de décrire de Tilsitt un arc de cercle dont Kowno était le centre, pour entrer en ligne avec Oudinot et Ney; au prince Eugène, fort en retard dans les sables de la Pologne, de presser le pas, de passer le Niémen à Prenn et de marcher sur Novoï-Troki, près Wilna.

Quant au roi Jérôme, il dut, comme nous l'avons vu plus haut, se référer aux instructions précédentes. C'est-à-dire qu'il resta, sous sa responsabilité, chargé de la mission compliquée d'enlever Grodno si l'ennemi n'y était pas en forces, de se porter sur Bagration sans rien compromettre, de couvrir Varsovie, enfin de se lier, en l'attirant à soi, à Reynier, qui, de son côté, ne devait pas perdre de vue les Autrichiens, et seulement les précéder. Ainsi le théâtre d'opérations qu'embrassait le roi Jérôme, sans parler de celui où il allait entrer et qu'occupait l'ennemi, était limité par les points stratégiques suivants : Grodno où il était avec les 8^e, 5^e corps et 4^e de Cavalerie; Bialistock dont approchait Reynier; Siedlce où les Autrichiens persistaient à rester immobiles; Varsovie qu'il fallait couvrir, Modlin et Praga,

bases de l'aile droite, occupées par une de ses brigade. De Grodno à Modlin il y a soixante-cinq lieues, cinquante de Grodno à Siedlce, dix-huit de Grodno à Byalystock.

Le 24 au soir, l'empereur Alexandre reçut à Wilna la nouvelle du passage du Niémen. La journée du 25 se passa en discussions; enfin, le système d'une retraite générale sur la Dwina, dans le camp retranché de Drissa, système conçu et préconisé par le général Pfuhl, prévalut. La nouvelle de la marche directe de la Grande-Armée sur Wilna en précipita l'exécution. Le 26, des ordres furent envoyés à tous les corps de l'armée de Barclay de Tolly pour qu'ils eussent à se diriger concentriquement sur Swenziany, à vingt lieues en arrière de Wilna. Ils devaient avoir soin de tourner autour de cette dernière ville, en s'en éloignant le plus possible, parce qu'on prévoyait qu'elle allait être, avant deux ou trois jours, occupée par le gros de l'armée française.

Quant à Bagration, ses instructions, qui lui parvinrent dans la journée du 27, lui prescrivaient de se retirer des positions qu'il occupait entre Wolkowisk, Slonim, Grodno et Byalystock, sur Minsk, par Nowogrodek. Cette direction, tout en le rapprochant du Dineper, sa base naturelle, et au besoin son refuge, était la plus directe qu'il pût suivre pour rallier l'armée de Barclay sur la Dwina, si cette jonction était possible. En réalité, la manœuvre de Bagration, comme celle de Wittgenstein, de Bagowouth, de Schouvaloff, de Doctoroff, con-

sistait à tourner autour de Wilna pour se concentrer en arrière de cette ville. Seulement Bagration étant à Wolkowisk, éloigné de Wilna d'une cinquantaine de lieues, avait un énorme détour à faire. On verra que l'empereur Alexandre n'avait pas calculé ce détour assez grand en traçant par Minsk la route de Bagration. L'arc de cercle serrait encore de trop près la sphère d'action de l'armée française. Rejeté bien au delà de Minsk, Bagration, pour rallier Barclay, dut décrire autour de Wilna une courbe passant par Bobruysk, Mohilew, Smolensk. Encore à Mohilew même se heurta-t-il contre Davout, et fut-il obligé, pour gagner Smolensk d'agrandir de beaucoup son détour sur sa droite.

L'opération de la retraite et de la concentration en arrière de Wilna vers Swenziany, réussit d'une manière à peu près complète pour l'armée de Barclay de Tolly. Sur sa droite, Wittgenstein et Bagowouth gagnèrent sains et saufs la route de Wilna à Disna, le premier ayant eu une rencontre assez vive avec l'avant-garde d'Oudinot à Deweltowo. La garde, les réserves et le corps de Touczkoff cantonnés à Wilna et à Nowoï-Troki, se retirèrent directement sur Swenziany. Doctoroff, à Lida, sacrifia quelques détachements, quelques bagages, et traversa, à Smorgoni, la route de Wilna à Minsk. Toute l'affaire de ces corps, à la gauche de Barclay de Tolly, était de couper cette route de Wilna à Minsk, sur un point où les Français ne fussent pas encore parvenus ; au delà, ils étaient sauvés. Le gros du corps de Schouwvaloff passa aussi ; mais son arrière-

garde de trois ou quatre mille hommes, sous Dorokoff, ayant serré de trop près Wilna, se heurta à Ochmiana contre l'avant-garde du maréchal Davout, rebroussa chemin, et, renonçant à rejoindre son corps, se réfugia à l'armée de Bagration. Il en fut de même de l'hetman Platoff, qui passa sur la rive gauche du Niémen à Nikolayeff, et rallia à Nowogrodek la seconde armée russe.

Du 28 au 30 juin, la cavalerie de Murat, le corps de Davout et la garde entrèrent à Wilna. Murat fut poussé immédiatement à la poursuite de l'ennemi, sur la route de Swenziany. Oudinot et Ney, après avoir chassé devant eux Wittgenstein et Bagowouth, occupèrent Wilkomir, Avanta et Maliatouy, ayant Macdonald à leur gauche. Le Prince Eugène, après des difficultés de chemin extrêmes et des pertes considérables en hommes et en chevaux, causées par la fatigue des marches et la mauvaise nourriture, parvint enfin le 28 sur le Niémen, à Prenn. Le 29, la moitié de son corps avait franchi le fleuve, quand un orage épouvantable interrompit l'opération, noya toute la contrée sous une mer de boue, et jeta le plus grand désordre parmi les troupes bavares et italiennes qui composaient la plus grande partie de ce corps. A partir de ce moment, la marche du Prince Eugène, jusqu'à fort pénible, devint désastreuse. Le mauvais temps continuant et n'étant plus qu'une série non interrompue d'orages et de pluies torrentielles, la dysenterie fit des ravages effrayants dans cette colonne; la moitié des Bavares resta en arrière, les

uns malades, les autres déserteurs ou en maraude ; plusieurs milliers de chevaux périrent dans les boues. Le 4 juillet seulement, le Prince Eugène arriva à Nowoï-Troky, navré de douleur du mauvais état de son armée auquel son activité, son dévouement et son expérience avaient été impuissants à porter remède.

A un degré moindre, mais à un degré encore fort alarmant, le reste de l'armée souffrit beaucoup dans sa marche du Niémen à Wilna. L'orage qui avait commencé le 29 couvrit tout le nord de la Pologne, et pendant quatre jours, une pluie froide, entrecoupée d'ouragans terribles, ne cessa de tomber. La garde, surprise par le mauvais temps à une marche de Wilna, eut beaucoup de peine à tirer des boues ses attelages. Sur toute la ligne, les charrois chargés des approvisionnements restèrent en arrière, une grande quantité pour ne plus rejoindre, par suite de la mort des chevaux. Affamés, fatigués par des marches excessives, beaucoup de soldats se débandèrent surtout parmi cette masse d'étrangers, Hollandais, Allemands, Italiens, Espagnols, que le patriotisme ne retenait pas dans le rang. Ce mal terrible sous lequel succomba plus tard la Grande-Armée, l'abandon du drapeau, commença dès lors à se manifester par des symptômes menaçants. Il n'y avait pas huit jours qu'on avait passé le Niémen, et déjà plus de trente mille trainards erraient à la suite des colonnes entre ce fleuve et Wilna.

L'Empereur, sans s'effrayer outre mesure de ces

symptômes, reconnut que peut-être il avait marché un peu vite et demandé aux hommes et aux chevaux au delà de leurs forces. Il résolut de faire une halte de quinze jours autour de Wilna pour rallier les trainards, pour reposer les hommes, les rétablir par des distributions de pain, nourriture dont le manque influait d'une façon déplorable sur la santé et le moral des soldats, pour faire serrer enfin ces immenses files de voitures chargées d'approvisionnements de toute espèce, dont les dernières traversaient encore la Vistule, tandis que les premières encombraient les routes de la Lithuanie.

Pour que l'Empereur, l'homme des mouvements rapides, des poursuites à outrance et des coups de foudre, arrêtât son armée alors que l'ennemi effaré fuyait devant elle dans toutes les directions, il fallait que cette armée fût hors d'état d'aller plus loin.

En conséquence, il donna ordre que le 3 juillet l'armée occuperait les cantonnements suivants et que les corps s'y établiraient jusqu'à nouvelle instruction :

Le quartier impérial et la garde à Wilna ;

Le maréchal Macdonald à Poniewicz ;

Le maréchal Oudinot et le maréchal Ney entre Wilkomir et Swenziany, à Avanta, Maliatouy, etc.

La cavalerie de Murat (Nansouty et Montbrun), à droite de Swenziany jusqu'à Gloubokoe ;

Le Prince Eugène et les trois divisions Friant, Gudin et Morand, du corps de Davout, sur la droite de Wilna, derrière la Vilia.

Pendant que l'Empereur, cédant aux nécessités

que nous avons fait connaître, maintenait sa gauche et son centre inactifs, son génie, qui ne pouvait se résoudre à l'être, imagina d'agir par sa droite contre l'armée de Bagration. A cet effet, il combina deux grandes opérations, l'une ayant pour point de départ Grodno, et conduite par le Roi Jérôme, l'autre ayant pour point de départ Wilna, et conduite par le maréchal Davout.

Nous connaissons les forces dont disposait le Roi au début de la campagne. A l'arrivée sur le Niémen, et après les désastres climatiques des 30 juin, 1^{er}, 2, 3 juillet, ces forces étaient sensiblement réduites, quoique dans une proportion notablement moindre que celles de la plupart des autres corps de la Grande-Armée. Les Polonais ne comptaient guère plus de vingt-quatre mille hommes, les Westphaliens étaient réduits à quatorze mille, et les cavaliers de Latour-Maubourg à sept mille; ce qui faisait un total de quarante-cinq mille hommes; car nous ne comptons pas les Saxons, réduits eux aussi à moins de dix mille hommes, et qui ne devaient plus entrer en ligne avec les troupes commandées par le Roi.

Quant au maréchal Davout, ce ne fut pas avec la totalité de son corps qu'il marcha contre Bagration. L'Empereur, gardant les divisions Friant, Morand et Gudin, détacha le maréchal avec ses deux autres divisions, les divisions Dessaix et Compans, et la cavalerie légère de son corps, les divisions Pajol et Bordesoulle. Il lui donna, en outre, la division de la garde, commandée par le général Claparède, et

composée des fameux régiments de la Vistule et les lanciers rouges du général Colbert. Enfin, l'Empereur mit sous les ordres du maréchal le corps de cavalerie de Grouchy. Le prince d'Eckmühl réunit, de cette manière, sous sa main trente-cinq mille hommes, dont vingt-quatre mille d'infanterie et onze mille de cavalerie.

Ainsi, nous allons voir deux colonnes, l'une forte de quarante-cinq mille hommes, l'autre de trente-cinq mille, partir de deux points situés à quarante lieues de distance, et chercher à combiner leurs opérations contre un ennemi ayant sur chacune d'elles une avance de cinq marches au moins, et disposant d'une force de soixante mille sabres ou baïonnettes.

Le but que se proposa l'Empereur par cette double manœuvre est assez délicat à bien préciser, parce que, pendant plusieurs jours, une erreur capitale sur la position de Bagration lui fit concevoir des espérances qui ne pouvaient se réaliser, et jeta une confusion extrême dans tous les ordres. La plupart des historiens militaires n'ont pas su dégager l'ensemble des opérations de l'aile droite, de l'incident qui, au commencement, faillit en dénaturer le caractère. Ils se sont emparés d'une idée passagère de l'Empereur, dont il revint immédiatement, l'erreur étant reconnue, et l'ont représentée, à tort, comme la base de sa conception générale.

La vérité est qu'en dirigeant Davout et Jérôme sur Bagration, l'Empereur eut seulement pour but d'éloigner le plus possible la deuxième armée russe

de la Dwina et de Barclay de Tolly. Un moment il espéra davantage, croyant, sur de faux renseignements, que Bagration donnait tête baissée au milieu de la Grande-Armée. Mais son coup d'œil était trop sûr pour s'égarer longtemps. Ce sont les théoriciens qui, ne démêlant bien ni l'erreur, ni le moment où l'illusion avait cessé, ont tracé un plan imaginaire, attribué à l'Empereur, et qui aurait consisté à *écraser complètement la deuxième armée russe et à lui faire mettre bas les armes.*

Ce roman stratégique, échafaudé sur les faux renseignements accueillis pendant huit jours à peine par l'état-major impérial, ne nous paraît pas soutenir la discussion. Nous nous demandons comment, sans fautes grossières de la part du général ou insigne faiblesse de la part du soldat, une armée de soixante mille hommes, absolument intacte, se retirant en rase campagne dans son propre pays, avec cinq marches d'avance, devant deux colonnes, l'une de quarante-cinq, l'autre de trente-cinq mille hommes, comment, disons-nous, une pareille armée aurait pu être conduite à *mettre bas les armes.* Jamais, ni avant ni après la réunion des corps de Jérôme et de Davout, Bagration n'a été enveloppé ni risqué de l'être. S'il a été par moments serré de près, c'est qu'il a toujours marché lentement, n'ayant pas cessé de se regarder comme assuré et maître de sa ligne de retraite.

Il est vrai que l'on a voulu voir dans les accidents géographiques du théâtre de la guerre, les éléments d'une combinaison qui aurait consisté à acculer l'ar-

mée de Bagration à des obstacles naturels et à la glacer dans une impasse. La ligne de retraite, qu'elle a suivie depuis Novogrodek jusqu'à Moinsleu, côtoie les marais de Pinsk, de Neswij à Bobruysk, traverse, sur ce dernier point, la Bérésina, et aboutit enfin au Dniéper qu'il faut encore franchir. Davout opérant au nord de cette ligne de retraite, l'armée russe se trouvait à peu près entre ce maréchal et les marais, tandis que Jérôme la suivait directement en queue et parallèlement à ce massif plus ou moins infranchissable. En conséquence, on représente habituellement le maréchal Davout comme ayant été au mesure de tomber sur le flanc de Bagration et de le jeter dans les marais, et n'ayant manqué à le faire que par sa faute et celle de Jérôme, l'un et l'autre n'ayant pas marché assez vite. Puis on ajoute que cette occasion passée et Bagration ayant franchi la zone des marais, il restait encore à Jérôme et à Davout le moyen d'arriver en même temps que lui à Bobruysk, de l'écraser ou de le prendre au passage de la Bérésina; qu'enfin, la combinaison ayant échoué une seconde fois à Bobruysk, on pouvait la reprendre au passage du Dniéper, et que cette fois les Russes ne devaient pas échapper.

Il y a beaucoup de choses à dire à tout cela. D'abord, on oublie trop l'infériorité numérique de chacun des deux corps français vis-à-vis de Bagration, la fatigue des hommes et des chevaux, et toutes les causes générales qui, ayant forcé l'Empereur d'arrêter sa gauche et son centre à Wilna,

retardaient de beaucoup la marche de Jérôme et de Davout, sans agir de la même façon sur celle d'une armée toute fraîche se retirant sur sa base et sur ses magasins. Puis l'on ne consulte pas assez l'échelle de la carte, et on se laisse tromper par des assimilations apparentes avec les opérations stratégiques célèbres dont l'histoire de l'art militaire offre l'exemple. Ainsi, quand on voit le Roi Jérôme à Nowogrodek, le maréchal Davout à Minsk, le prince Bagration à Neswij, comme par rapport à la Lithuanie toute entière, et sur une carte d'ensemble, ces points paraissent très-rapprochés, on dit : à Neswij, Bagration était pris entre Davout et Jérôme ; ils n'avaient qu'à étendre les bras pour le saisir. Or, par le fait, Neswij est à vingt lieues de Nowogrodek, à vingt-cinq de Minsk, et Minsk à trente lieues de Nowogrodek. Si l'on rapproche ces distances des effectifs des trois armées en présence, si l'on tient compte de la supériorité que donne à une armée concentrée l'éloignement réciproque des adversaires qu'elle a à combattre, on avouera que la situation de Bagration à Neswij n'avait rien de désespéré ni même d'alarmant. Il lui suffisait de continuer sa retraite, et c'est ce qu'il fit.

Il l'exécuta, même dès le principe, fort lentement, puisqu'il mit vingt-deux jours à franchir la distance qui sépare Wolkowisk de Bobruysk. Il n'y a aucune raison de croire qu'il ne l'eût pas pressée davantage s'il eût reconnu, à tant tarder, un péril réel. Si ces marais de Pinsk, si la Bérésina eussent paru au prince Bagration (le plus habile des généraux russes, suivant

l'Empereur), des impasses où son armée risquait d'être prise, il les eût dépassés dès les premiers jours de juillet, alors que Davout rassemblait à peine ses colonnes en arrière de Minsk et que Jérôme débouchait seulement sur Mostouy.

Il y a plus, c'est que si Jérôme eût trouvé moyen, à partir du 30, jour de son entrée à Grodno, de précipiter sa marche sur Bagration, il n'aurait fait que précipiter celle de ce dernier sur Bobruysk, et l'éloigner d'autant du corps de Davout. En effet, plus Bagration se retirait vite, moins le prince d'Eckmühl avait de chance de tomber sur son flanc ou sur ses derrières, de l'acculer aux marais de Pinsk, ou de le surprendre à Bobruysk, au passage de la Bérésina. Car il faut bien voir que Jérôme, lancé *directement* à la poursuite de Bagration, comme tous les ordres de l'Empereur le lui portaient, n'a jamais fait que le pousser *parallèlement* aux marais de Pinsk et non sur ces marais. Si au lieu d'avoir à Grodno quarante-cinq mille hommes épuisés par les marches de la Pologne, noyés pendant quatre jours sous des torrents de pluie et enfoncés dans la boue, avec des attelages réduits de moitié et en retard; si, disons-nous, Jérôme avait eu, le 30 juin, sous la main, soixante mille hommes, reposés par un long cantonnement comme ceux de Bagration, et pourvus, comme eux, de tous leurs moyens de subsistance, il eût indubitablement passé le Niémen et marché, selon ses ordres, sans repos ni relâche, à la suite de la seconde armée russe. Qu'en serait-il résulté? C'est que cette armée, avec ses cinq jours d'avance,

mpagne, à l'armée de Bagration, comme
à celle de Mack, en 1805.

ie était trop sûr, trop maître de lui-même,
ner à ses opérations des résultats aussi
aussi hypothétiques. En détachant Jérôme
t contre Bagration, son intention fut
plus sérieuse que celle qu'on lui a prêtée
prisonnière une armée qui avait pour se
oute la Russie derrière elle. Ce sont là
érations inventées après coup par l'amour-
ational, et accréditées par les malheurs de
ur et de la France. L'histoire doit être plus
e. C'est le propre d'une philosophie étroite
appliquer uniquement les revers d'un grand
par les fautes de ceux qui l'ont servi, et,
rserver intacte une prétendue infailibilité
e, d'immoler une réputation pour chaque
imputable soit à lui-même, soit à la for-

s-nous de dire qu'il n'y a eu ici aucune
reprocher à l'Empereur, pas plus qu'à
s lieutenants, dans les opérations de l'aile
qui commencèrent au passage du Nié-
r Jérôme, au départ de Davout de Wilna.

l'Empereur fut simple, naturelle et profonde, que, malgré quelques hésitations dans les détails d'exécution, sa pensée fut parfaitement servie par Jérôme et Davout, et que le résultat véritable que cherchait l'Empereur fut complètement atteint. Si une opération manqua, ce fut l'opération, beaucoup plus importante de la gauche, en vue de laquelle Napoléon avait combiné tous les mouvements de sa droite. Quant à cette combinaison capitale, celle du camp de Drissa, elle n'échoua que par une fatalité en dehors de toutes les prévisions du génie.

Nous nous expliquons.

L'armée de Barclay de Tolly, en se retirant, s'était concentrée tout entière à Drissa sur la Dwina. Là, d'après les conseils du général Pfuhl, et en imitation des fameuses lignes de Torres Vedras, qui avaient si bien réussi au duc de Wellington, l'empereur Alexandre avait fait construire un vaste camp retranché dans lequel il avait l'idée de résister, tandis que l'armée française, arrêtée devant cet obstacle soi-disant inexpugnable, s'épuiserait dans un pays ruiné, à une distance énorme de ses magasins, de ses places et de ses réserves. L'Empereur, allant au devant de cette fausse conception de son adversaire, résolut d'enfermer les Russes dans ce camp retranché, sûr qu'ils ne lui échapperaient pas, une fois qu'il n'y aurait plus, entre eux et lui, que des fortifications, quelles qu'elles fussent, et que l'ennemi se serait privé du premier de tous les avantages que doit conserver une armée, celui de tenir la campagne.

liens de ce point de Drissa dont il fallait s'éloigner.

Tous sommes donc en droit de dire que l'opération combinée de l'aile droite résulta au delà de toutes les prévisions, puisqu'elle eut pour résultat de couper les communications des deux armées russes, pendant un mois entier, du 20 juin au 1^{er} août, et de rejeter d'agitation si loin du théâtre principal de la guerre, qu'on ne trouve rien de comparable à ce mouvement divergent dans les fastes de l'art militaire.

Ce ne fut donc pas sur les bords de la Bérésina et du Dniéper, à Neswij, à Bahrussk, à Mahilew, que la fortune fit éprouver à l'Empereur le premier des mécomptes dont devait être semée cette campagne désastreuse; ce fut sur la Dwina, à Drissa même, où il avait préparé son plus éclatant triomphe. En effet, les quinze jours qu'il avait assignés à la halte de Wilna, étaient écoulés; l'armée, ralliée et rétablie par ce repos, était pleine d'ardeur et ne demandait qu'à joindre un ennemi jusqu'alors insaisissable; tous les corps remontaient la Dwina pour la passer au-dessus de Drissa; et l'Empereur, de son quartier-général de Globokoe, suivait ce mouvement, admirablement masqué aux yeux des Russes, et l'un des plus beaux que son génie militaire eût conçus, quand l'empereur Alexandre, abandonnant tout à coup le plan qu'il avait si longtemps caressé, quitta l'armée avec la foule de ses conseillers et laissa, en partant, l'ordre à Barclay de Tolly de lever le camp de Drissa et de se retirer sur Smolensk. Le 19 juillet, Barclay de Tolly commença ce mouvement qui sauvait son

de, à son insu peut-être, d'une destruction complète.

Voilà quel fut le premier et le véritable mécompte de la campagne. Si l'Empereur, du 20 au 25 juillet, était parvenu à enfermer la première armée russe dans Drissa, tandis que la deuxième errait à cent lieues de là sur le Haut-Dniéper, on n'eût pas manqué de dire que l'aile droite avait admirablement rempli sa mission. Mais Barclay de Tolly ayant échappé à l'Empereur à Drissa, on a dit que c'était Bagration qui, à Bobruysk, avait échappé à Davout et à Jérôme.

Le lecteur, éclairé par ce résumé général des opérations de l'aile droite, pourra en suivre les détails avec plus de facilité.

Le 30 juin au soir, l'Empereur fit partir le maréchal Davout de Wilna et le porta sur sa droite du côté de Bagration. Dans ce premier moment, le commandement de Davout ne fut pas constitué comme nous l'avons présenté plus haut. Grouchy, Claparède, Colbert ne lui furent envoyés que successivement du 1^{er} au 3 juillet. Le 30, il n'avait avec lui que deux divisions d'infanterie, Compans et Dessaix, et ses deux divisions de cavalerie légère, Pajol et Bordesoulle. Encore, comme on ignorait où était Bagration, ces troupes furent-elles obligées de se séparer et de s'avancer en tâtonnant, Compans et Pajol sur la route de Minsk par Ochmiana, Dessaix et Bordesoulle sur celle de Lida.

La cavalerie ne tarda pas à signaler des colonnes ennemies qui couraient de notre droite à notre gauche,

circulairement autour de Wilna. C'étaient, comme nous l'avons vu, les corps de Schouwaloff et de Doctoroff qui rejoignaient l'armée de Barclay de Tolly, en exécutant des détours plus ou moins longs pour éviter les Français qui commençaient à rayonner de Wilna dans toutes les directions. Tout en reconnaissant le mouvement des colonnes russes, les éclaireurs français ne purent découvrir à quelle armée elles appartenaient, et leurs rapports ne contenant aucun renseignement à ce sujet, on crut au grand quartier-général que Davout voyait défiler devant lui, non-seulement la gauche de Barclay de Tolly, mais toute l'armée de Bagration. L'arrière-garde de Schouwaloff, commandée par Dorokoff, ayant rencontré près d'Ochmiana l'avant-garde de Compans et de Pajol, et cette colonne ayant hésité quelque temps, avant de rebrousser chemin et de se réfugier auprès de Bagration, le maréchal Davout et l'Empereur crurent que l'on avait à Ochmiana l'avant-garde de la deuxième armée russe, et que cette armée manœuvrait pour passer entre Minsk et Wilna et se porter sur Swenziany.

Il n'en était rien. Le prince Bagration, après avoir reçu, le 27, l'ordre de se replier sur Minsk, avait, sans se presser, concentré son armée, cantonnée entre Byalystock, Wolkowisk et Slonim, et s'était porté dans la direction de Mostouï sur le Niémen. Puis il avait cherché à se rapprocher de Minsk par la voie la plus courte, ainsi que le portaient ses instructions. A cet effet, il avait remonté vers Nikolayeff, sur le Haut-Niémen. Là il vit accourir à lui, tout effarés, les deta-

eux qu'ils venaient de se heurter contre et que ce maréchal marchait sur Minsk par là.

É par ces rapports, qui n'étaient qu'à moitié véridiques, il crut que tout le corps de Davout, avec une armée de soixante-dix mille hommes, le plus solide de la Grande-Armée, était en face de Minsk pour lui barrer le passage. Le prince, audacieux autant qu'habile, n'eût pas hésité à se jeter sur Davout pour lui passer sur le corps, s'il ne le maréchal n'avait tout au plus que deux régiments d'infanterie et deux de cavalerie, une vingtaine de mille hommes. A la tête d'une excellente armée de soixante mille hommes, renforcée de Platoff et de Koutousoff, il n'était pas homme à laisser échapper une si belle occasion de combattre, lui qui les ordres de la Grande-Armée avaient beaucoup de peine à retenir et à exécuter. Il se jeta sur la Pologne et le flanc gauche des Français. Mais il n'osa tenter une pareille attaque sur le 1^{er} corps, qu'il supposait réuni tout entier à une vingtaine de lieues de lui, vers Smoronsk. En conséquence, il rétrograda lentement sur



de devant. Sur de vaines espérances ni par l'un ni par l'autre, puisqu'il avait sur tous les deux une avance de vingt-cinq lieues, il attendait trois jours à Neswĭ, prévoyant bien qu'il lui faudrait renoncer à aller directement par Minsk, mais n'ayant aucun motif pour précipiter sa marche sur Bobruysk et le long des marais de Pinski.

Revenons au Roi Jérôme.

L'ordre du 21 juin 1812, daté de Gumbinnen et que nous avons inséré dans notre texte, porte que :

Le cinquième corps se mettra en marche de Nowogrod le 22 juin pour être le 25 à Augustow, et que le huitième corps se mettra en marche le 23 pour se porter à Ruggrad.

C'est pendant cette marche en deux échelons à une journée de distance l'un de l'autre, que le Roi reçoit la dépêche datée du 22 de Wilkowsk et rapportée également ci-dessus, laquelle prescrivait à Jérôme de marcher sur Grodno, le 25 ou le 26, si l'ennemi qui occupait cette ville était en forces inférieures aux siennes, et de s'en emparer.

Comme on a reproché à Jérôme d'être arrivé trop tard à Grodno, nous n'avons qu'à renvoyer le lecteur à la carte et au calcul des distances. Il verra qu'il y a à vol d'oiseau, vingt-cinq lieues de Nowogrod à Augustowo et vingt d'Augustowo à Grodno, en tout quarante-cinq lieues, et cinquante-quatre en suivant les sinuosités de la route, calcul que nous avons fait minutieusement. L'avant-garde du cinquième corps étant partie de Nowogrod le 22, et ayant passé le Niémen le 29, il est constant que les Polonais firent,

sept jours, cinquante-quatre lieues, soit une moyenne de huit lieues par jour. Le second échelon partit de Nowogrod le 23, et l'arrière-garde le 24, arrivèrent les 1^{er} et 2 juillet, c'est-à-dire que les Lithuaniens firent cinquante-quatre lieues en huit jours, soit une moyenne de sept lieues par jour.

Voilà le premier résultat que nous donne le simple calcul des distances, calcul d'une rigueur mathématique et incontestable. L'aile droite fit donc, de Nowogrod à Grodno, une marche de sept à huit jours, à raison de sept lieues par jour. Pour tout homme à marché *dans le rang*, avec de l'infanterie, cette infanterie étant en colonne de route, traînant ou portant son bagage de guerre, ses munitions, ses vivres et se gardant militairement, la marche de l'aile droite comptera pour une marche *très-rapide*. Mais il y a plus, la carte ne nous dit pas tout, elle nous apprend rien sur la nature des chemins et le pays traversé.

Or, dans la zone parcourue par la Grande-Armée de la Vistule au Niémen, il y a deux parties tout à fait distinctes; l'une, celle du Nord, qui est la Vieille-Pologne; l'autre, celle du Sud, qui appartient au Grand-Duché et constitue de nos jours le palatinat de Pologne. La Grande-Armée, moins les corps d'Eugène et de Jérôme, pour se porter de la Vistule à Kowno, marcha constamment dans la Vieille-Pologne (sauf la distance de quelques lieues entre la Haute-Pologne et le Niémen). Eugène et Jérôme, au contraire, eurent leur route tracée par la Pologne, l'un jusqu'à Prensbourg, l'autre jusqu'à Grodno.

La différence entre les deux pays est radicale. La Vieille-Prusse est un pays plat et triste, mais prodigieusement fertile, percé de belles routes dans tous les sens, habité par une population serrée et riche. La partie de la Pologne où marchèrent Eugène et Jérôme, est un des pays les plus pauvres qu'il y ait en Europe; c'est une langue de sable projetée vers le Nord-Est, entrecoupée de bois et de marais, sans routes, semée de rares villages qu'habite une population misérable et sans ressources. Les difficultés qu'y trouvèrent à leur passage l'armée d'Italie et l'aile droite, furent extrêmes. Il fallut bivouaquer tout le long de la route, et rarement les états-majors eux-mêmes eurent un abri. Les chevaux et les hommes avaient toutes les peines du monde à se tirer des sables mouvants, sur des chemins à peine tracés où tout fardeau un peu lourd enfonçait profondément. Les grosses voitures chargées des approvisionnements de pain ne pouvant suivre, et le pays n'offrant pas de ressources, on n'eut pendant huit jours pour toute nourriture que la viande sur pied, sans sel, ni spiritueux d'aucune espèce.

Ce fut avec des peines inouïes que l'on atteignit le Niémen. L'armée d'Italie souffrit encore plus que les Westphaliens et les Polonais. Elle arriva très en retard à Prenn, le 28 juin, en même temps que l'avant-garde de Jérôme se présentait devant Grodno, et si l'on s'est moins occupé de la marche de l'armée d'Italie et de son état, que de la marche et de l'état des cinquième et huitième corps, c'est qu'Eugène, une fois le Niémen passé, n'eut pas à entrer immé-

liatement en ligne avec l'ennemi, mais put rallier peu à peu ses colonnes en seconde ligne à Nowoï-Troky et les y refaire pendant plusieurs jours.

Entrons maintenant dans le détail des mouvements de l'armée du Roi Jérôme, à partir de son arrivée à Grodno.

Entré dans cette ville le 30 juin, le Roi de Westphalie donna ordre au cinquième corps de marcher dès le lendemain 1^{er} juillet, par la route de Mostouï, tous les rapports de la cavalerie légère s'accordant à désigner cette direction comme celle de la retraite de Bagration. Mais au moment où la cavalerie d'avant-garde se mettait en mouvement, l'orage, qui depuis le 29 n'avait cessé de sévir sur la Pologne, et que nous avons signalé comme un des premiers malheurs de la campagne, redoubla d'intensité et devint si violent que la cavalerie et l'infanterie furent arrêtées sur place. Les pluies des jours précédents avaient horriblement détrempé les terres; le 1^{er} juillet elles se convertirent en une mer de boue, qui manquait tout à fait sous le pied des hommes et des chevaux, et où les voitures d'artillerie enfonçaient jusqu'au moyeu.

La tourmente devint telle que le Roi arrêta le mouvement sur Mostouï et fit reprendre aux troupes leurs bivouacs. Le temps ne reprit un peu de sérénité que le 3 juillet au soir.

Retenu immobile à Grodno par l'état des chemins, le Roi Jérôme mit, comme nous l'avons dit, ces deux ou trois jours à profit pour rallier ses transports et ses bagages, embourbés encore sur la route de No-

wogrod et d'Augustowo, et qu'il n'aurait jamais revus s'il se fût enfoncé en Russie sans les attendre. Il s'occupa à tirer du pays quelques ressources en grains, à les faire moudre, à cuire du pain, dont la disette se faisait cruellement sentir, à préparer enfin quelques jours d'approvisionnements pour la marche en avant que l'on allait faire en pays ennemi. Par-dessus tout, il fit reposer les hommes exténués de la longueur et de la continuité des étapes, et dont plusieurs milliers, en retard, purent rejoindre leurs corps.

A ce sujet, nous observerons que l'opportunité d'une halte de quelques jours sur le Niémen, non-seulement pour l'aile droite, mais pour toute la Grande-Armée, a été signalée par la plupart des historiens qui ont écrit sur la campagne de Russie, et que Napoléon lui-même ne méconnut pas à Kowno les raisons qui militaient en faveur de cette mesure. Seulement le désir de frapper immédiatement un grand coup sur Wilna, l'espoir d'y atteindre les Russes, la crainte de les voir se retirer devant lui, l'emportèrent dans son esprit sur toute autre considération. Il est certain que la Grande-Armée passa le Niémen sans être prête, et que l'Empereur fut obligé de faire à Wilna la halte que peut-être il eût faite avec plus d'avantage à Kowno.

Le Roi Jérôme, lui, ne s'arrêta pas quinze jours à Grodno, comme fit l'Empereur à Wilna; il s'y arrêta à peine trois jours (et Dieu sait si l'on peut appeler cela trois jours de repos), et, à partir de ce moment, son armée ne cessa de marcher et de combattre pen-

un mois entier, sans relâche, du Niémen à la Bérésina, de la Bérésina au Dniéper, traversant au cours de la campagne la Neswija, Ighoumen, Bobruysk, et arrivant enfin à Mohilew, hommes et bêtes réduits de faiblesse et tout à fait épuisés.

En fait, c'est une allusion à cette nécessité de s'arrêter pour rassembler et réorganiser les troupes, nécessité qui forçait l'Empereur à séjourner quinze jours à Wilna, pendant lesquels il s'empêchait de partir contre son frère pour une période de trois jours à Grodno, M. Thiers dit :

Dans la vie commune, et plus encore dans la vie militaire, on tient compte de ses propres embarras, et très-peu des embarras d'autrui. C'est ce qu'on pratiquait à l'égard du Roi Jérôme et de ses troupes. On se plaignait de leur lenteur, tandis que les soldats et généraux s'exténuaient pour ne pas manquer au rendez-vous. »

Tout concourait, d'ailleurs, à retenir malgré lui le Roi Jérôme à Grodno. Reynier, comme nous l'avons vu, était arrivé le 28 juin à Zambrow, et il y séjourna les 29 et 30, attendant toujours pour se porter en avant que les Autrichiens se fussent avancés dans la même direction, suivant les instructions fort délicates et passablement obscures qu'il avait reçues, de rester, à la fois, à portée du Roi et de Schwartzemberg, et de couvrir Varsovie. Or Zambrow est en ligne directe à quarante lieues de Grodno.

Bien décidé à ne pas attendre sept ou huit jours avant que Reynier l'eût rejoint, Jérôme eût désiré cepen-

dant rapprocher un peu de lui les Saxons, avant de se porter en avant. Les instructions quelque peu contradictoires du grand quartier-général que nous avons citées, portaient bien que Reynier devait toujours couvrir Varsovie tant que les Autrichiens n'auraient pas pris sa place, mais elles recommandaient aussi au Roi Jérôme de ne rien compromettre, *de marcher réuni pour se présenter à Bagration avec des forces imposantes*. Or, c'était bien le moins qu'en se présentant aux soixante mille hommes de Bagration avec ses quarante-cinq mille hommes des 5^e, 8^e corps et 4^e de cavalerie, le Roi se sentit au moins appuyé sur sa droite par les dix mille Saxons de Reynier. Jérôme pressait donc ce général d'entrer à Bialystock, de se porter de là sur Wolkowisk et de se mettre en mesure de gagner Slonim. Mais Reynier, à cause de Schwartzemberg, différait d'entrer à Bialystock où il n'eût été qu'à vingt-cinq lieues de Grodno. Ainsi Jérôme attendait Reynier, qui lui-même attendait les Autrichiens. Ceux-ci étaient très en retard, plutôt à cause de leur lenteur naturelle, que du mauvais vouloir de Schwartzemberg qui, dans cette campagne, se conduisit personnellement avec loyauté et bravoure.

Parvenu enfin le 1^{er} juillet à Sokoly, entre Zambrow et Bialystock, Reynier informa le Roi Jérôme qu'il ne pourrait occuper cette dernière ville que le lendemain.

Voici sa dépêche qui explique son retard par celui du corps autrichien :

Sire, ayant dû attendre pour faire mon mouvement sur Byalistock, des nouvelles exactes du départ des corps du général Essen et les réponses du prince Schwartzemberg, que je cherchais à engager à s'avancer, je ne pourrai arriver que demain à Byalystok avec mon avant-garde, parce qu'il est nécessaire de construire à Suraz un pont sur la Narew, dont les Cosaques ont détruit toutes les barques et où il n'y a pas de gué de Suraz à Tykoczin.

Je joins au rapport de ce jour la copie des dernières lettres du prince de Schwartzemberg, auxquelles j'avais joint d'anciens rapports sur les positions des corps du général Essen et du prince Bagration, il y a dix jours, et sur lesquels il se fondait pour rester en arrière. J'espère qu'aujourd'hui il sera bien convaincu que ces corps sont fort éloignés et qu'il peut avancer sans se compromettre. Je lui ai écrit de nouveau pour l'engager à s'avancer à ma droite et proposer une conférence du côté de Bielsk.

Si Votre Majesté juge convenable d'instruire Votre Majesté l'Empereur du retard de la marche des Prussiens, mon aide de camp pourrait aller au grand quartier-général. •

Enfin, le 4 juillet au soir, les chemins devenant peu plus praticables et Reynier se rapprochant, le Roi mit la cavalerie de Latour-Maubourg et les corps en mouvement, pour se porter par la rive droite du Niémen dans la direction de Bielitz et de Vogrodek.

Le Roi avait reçu du major-général les deux dépê-

chies suivantes, datées toutes les deux de Wilna;
l'une le 29, l'autre le 30 juin :

PREMIÈRE DÉPÊCHE.

« Sire, l'Empereur me charge de prévenir Votre Majesté que nous sommes entrés hier à Wilna, que l'ennemi a évacué après avoir brûlé le pont et des magasins immenses. L'Empereur suppose que Votre Majesté est dans ce moment à Grodno : le corps de Bagration est à Ochmiana. Votre Majesté doit donc se diriger avec son corps d'armée sur Ochmiana. Votre Majesté donnera de nos nouvelles au prince de Schwartzemberg : il résulte des estafettes interceptées qu'il n'existe plus de troupes en Volhynie. Si cela se vérifie et qu'il n'y ait plus de forces de ce côté, le prince de Schwartzemberg doit manœuvrer dans la direction de Brezesc à Slonim. »

DEUXIÈME DÉPÊCHE.

« Sire, la tête du corps d'armée du général Bagration est arrivée à Ochmiana le 27. L'Empereur suppose que vous êtes entré le 29 à Grodno, et que votre corps se sera mis en grande marche pour poursuivre le général Bagration. Si cela vous a approché de Wilna, il ne faut pas que vous en approchiez plus près que Mouito; vous devez vous diriger sur Minsk. Le général Reynier ne perdant pas de vue de couvrir Varsovie, se dirigera sur Neswij. D'ailleurs, Sa Majesté espère recevoir dans la journée de demain des

Grodno, et pouvoir vous faire passer de ordres suivant les circonstances. Le général, avec une colonne, est en marche, et r ou demain à Lida. »

x dépêches sont d'une haute importance, elles résument ce que les dépêches suivantes ont que développer jusqu'au 10 juillet. Elles ont l'explication de l'impatience fiévreuse Léon mit à faire partir son frère de Grodno, choses qu'il lui adressa sur sa prétendue lenon, de la décision qu'il prit le 6 juillet, de le mentuellement sous les ordres de Davout.

ails stratégiques dans lesquels nous sommes obligés d'entrer seraient absolument insensibles pour le lecteur qui ne se serait pas très-familière la configuration du théâtre, limité dans son périmètre par les points de Wilna, Minsk, Bobruysk, Neswij, Slonim, et Grodno.

sest traversé par deux routes d'une importance capitale. L'une part de Wilna, passe par Smorgoni, Minsk, Ighoumen et Bobruysk. L'autre part de Grodno et aboutit aussi à Bobruysk, après avoir traversé Ticoutzin, Biele (elle passe de la rive droite du Niémen sur la gauche), Nowogrodek, Mir, Neswij, Romanuk.

ie ces deux routes convergent vers Bobruysk, cependant, à cause du coude brusque de la Bérésina, le mouvement du Nord fait sur la Bérésina, après

Ighoumen, on peut dire qu'elles courent à peu près parallèlement l'une à l'autre pendant soixante-quinze lieues, à une distance moyenne de vingt-cinq lieues.

Entre ces deux lignes s'étend un pays boisé, difficile, marécageux, traversé par le Haut-Niémen et qui devient tout à fait impénétrable à l'angle qu'elles forment en avant de Bobruysk, entre Romanow, Ouzda, Dukora, Ighoumen, Bobruysk et Slouck.

Or, voici le fait capital de ces opérations.

L'armée de Bagration, cantonnée au moment du passage du Niémen au midi de la route de Grodno à Bobruysk, autour de Wolkowisk, remonta vers cette route, *et sauf une pointe d'un jour sur Nikolayeff, ne la dépassa pas, et la suivit constamment de Nowogrodek à Bobruysk, en opérant sa retraite.*

Nous avons précédemment indiqué pourquoi ce général, après s'être porté sur Nikolayeff, rétrograda sur Mir. Il fut trompé par les rapports de Platoff et de Dorokoff, qu'il recueillit sur le Niémen. Ces généraux, coupés de l'armée de Bagration par les divisions Compans et Pajol du maréchal Davout, crurent qu'ils avaient rencontré sur la route de Wilna à Minsk le 1^{er} corps *tout entier*. Bagration, partageant leur erreur, pensa que cette route lui était interdite par la présence de forces supérieures, et qu'il ne serait pas prudent à lui de la couper, pour s'élever vers le Nord, soit à Ochmiana, soit à Smorgoni, ou même à Minsk. Il prit son parti du grand détour par Bobruysk, et de la retraite par la route de Nowogrodek, Neswij, etc.

Mais si la rencontre d'Ochmiana avait trompé

te la confusion stratégique qui régna pendant
rs à l'aile droite. On crut à Wilna que l'ar-
Bagration tout entière, ou du moins la plus
partie de cette armée, au lieu d'être sur la
uche du Niémen, s'était portée sur la rive
avait remonté vers le Nord jusqu'à Ochmiana,
ût établie sur la route de Wilna à Minsk, se
ant, soit à traverser la Vilia pour marcher
ment vers Barclay de Tolly, soit à faire un
rand détour par Minsk et Boryzoff.

lors s'établit le malentendu suivant :
ne part, l'Empereur pressant son frère de se
la poursuite de Bagration, entend que Jérôme
orter vers le Nord sur Ochmiana, où se trouve
ion, suivant l'idée du grand quartier-général ;
ette hypothèse, non-seulement le mouvement
ent et décisif, mais il est à peu près sans dan-
ree que dans cette direction, Jérôme, en *pous-*
armée russe devant lui, la pousse sur Davout,
rend réellement entre deux feux ;
utre part, le Roi Jérôme sachant très-bien que

en éloigne. Les renseignements qu'il envoie à l'Empereur et au major-général ne varient pas : Bagration se retire par Nowogrodek et Neswij. On ne le croit pas ; on lui répète de marcher sur Bagration, que Bagration est coupé, que Davout est déjà aux prises avec lui, du côté de Volosjin, Olchanouy, etc., à vingt-cinq lieues du point où les Russes se trouvent réellement. Jérôme, ainsi pressé par des ordres formels, se met à la poursuite des Russes, mais il le fait avec une hésitation bien naturelle, sentant d'un côté qu'il se trouve tout seul et fort loin de Davout, en présence de forces supérieures, et d'autre part ébranlé dans sa conviction sur la position de Bagration, par les assurances positives et réitérées du grand quartier-général, craignant dès lors de donner tout à fait à droite et de laisser échapper l'ennemi.

Du reste, les perplexités de Davout, fondées sur son erreur, sont encore plus grandes. Pensant qu'il a devant lui toute l'armée de Bagration, il hésite, il tâtonne, demande des renforts que l'Empereur lui marchande, redoute de s'engager avec une trentaine de mille hommes. Il marche entouré de fantômes ; tantôt il croit que Bagration couvre Minsk, tantôt il s'imagine l'avoir à sa droite, du côté d'Ivié, de Volosjin, sur le Haut-Niémen, dans le pays difficile et couvert compris entre les deux routes. Les Cosaques de Platoff, infatigables coureurs, et la présence de quelques détachements perdus de Barclay de Tolly, qui cherchent à rallier l'une ou l'autre armée et errent encore dans les bois, l'entretiennent dans son

on. Tant il est vrai qu'à la guerre, les esprits les plus fermes, les plus expérimentés, les plus sages, peuvent se laisser dominer par une idée préconçue ! Ce n'est, à proprement parler, que le 10 juillet, après l'entrée du maréchal à Minsk et celle de Bagration à Neswiz, que la situation fut éclaircie, et Davout reconnut qu'il n'avait personne de lui, et l'Empereur que son frère était seul en tête de l'armée russe.

Le Roi Jérôme, dès son entrée à Grodno, en ayant rendu compte à l'Empereur, le major-général lui adressa de Wilna le 3 juillet la dépêche suivante :

Sire, l'Empereur reçoit la lettre par laquelle vous lui annoncez votre entrée à Grodno. Il aurait désiré plus de détails sur les troupes ennemies qui ont été retirées sur Mostouï. Les prisonniers que vous avez faits pouvaient être à même de connaître les noms des divisions et ceux des régiments.

Le corps que commande le général Doctoroff (le 1^{er} corps) se compose des 12^e et 24^e divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie, ce qui lui fait en tout seize mille hommes ; il était le 2 juillet à Janouï, poursuivi par le prince d'Eckmühl, et avait de gagner la Dwina sur Drouia. On espérait vainement l'arrêter. Ce corps était un de ceux de Bagration.

Un autre corps de ce général, composé des 9^e et 10^e divisions, qui venaient de Moldavie, est resté pour recruter et garder la Podolie. Si donc Bagration n'est pas à Mostouï, il ne pourrait avoir avec lui que trois divisions formant dix-huit mille hommes d'infanterie.

Ces trois divisions seraient la 2^e de grenadiers, la 18^e et la 26^e d'infanterie. Votre Majesté trouvera ci-joint un état de l'armée russe telle que nous la concevons. L'Empereur désire que vous preniez des renseignements près des seigneurs polonais, pour corriger et rectifier cet état de l'armée russe, selon les connaissances qu'ils peuvent en avoir : nous ne sommes pas sûrs de la composition des 5^e et 7^e corps.

« Il est impossible de faire la guerre avec succès sans connaître la composition des troupes que l'on a devant soi.

« Ces trois divisions doivent être celles qui forment le 5^e corps. Il ne faut pas donner dans le piège des énumérations pompeuses que font les Russes ; il y en a toujours les deux tiers à diminuer. Pour savoir la vérité, il faut partir de cette base : une division russe est composée de six régiments d'infanterie, un régiment de deux bataillons, chaque bataillon de quatre compagnies, chaque compagnie de cent vingt combattants au plus sous les armes ; ce qui fait par division moins de six mille hommes. Il y a même des divisions, comme la 11^e et la 23^e, qui n'ont que quatre régiments.

« Il paraît que Bagration n'est pas en arrière ; car le général Doctoroff a déjà passé. Des Cosaques et une division d'infanterie ont paru le 2 à Bob-Solechniki, et l'on croit que c'est une des trois qu'a Bagration.

« L'Empereur a vu avec peine que le prince Poniatowski n'ait pas marché à la tête des troupes qui ont

té à Grodno; cela ne regardait point le général Jlix.

« L'intention de S. M. est que chacun commande ses troupes; en agissant différemment, on établit un esprit de jalousie qui ne peut que nuire aux opérations.

« Les renseignements que Votre Majesté donne n'étant pas clairs sur ce que l'ennemi peut encore voir en Volhynie, il est difficile à l'Empereur de vous donner des instructions. Les instructions générales que l'Empereur vous a données ayant été de poursuivre Bagration, S. M. ne doute pas que vous ne remplissiez ses intentions avec activité; elle espère que vous serez bientôt en communication avec Wilna, puisque nos postes de cavalerie sont déjà sur l'ida; mais vous devez avoir deux buts : ouvrir d'abord vos communications avec Wilna, et poursuivre vivement Bagration. Tout porte à penser qu'il se retire sur Minsk.

ORGANISATION DE L'ARMÉE RUSSE, TELLE QUE NOUS LA CONCEVONS D'APRÈS LES RAPPORTS QUI NOUS SONT PARVENUS.

« 1^{er} corps (5^e et 14^e *divisions*), commandé par le général Wittgenstein.

« Il était en Samogitie; il a été repoussé de Wilkomin par le duc de Reggio, le 28 juin.

« 2^e corps (4^e et 17^e *divisions*), commandé par le général Bagowouth.

« Il était à Kowno, il a été poursuivi sur Janowo

par le duc d'Elchingen, et a continué sa retraite sur Maliatouy.

« 3^e corps (3^e et 23^e *divisions*), commandé par le général Schouwaloff.

« 4^e corps (7^e et 11^e *divisions*), commandé par le général Touczkoff.

« 1^{re} division de grenadiers et la garde impériale, commandées par le grand duc Constantin. Ces trois corps étaient à Wilna, Lida et Nowoï-Troky.

« 6^e corps (12^e et 24^e *divisions*), commandé par le général Doctoroff.

« Il était le 1^{er} juillet près d'Ochmiana; il est poursuivi par le prince d'Eckmühl.

« 5^e corps (2^e *division de grenadiers*, 18^e et 26^e *divisions d'infanterie*), commandé par le général Raiewski.

« 7^e corps (9^e et 15^e *divisions*), commandé par le général Markoff.

« Le 6^e, le 5^e et le 7^e corps sont sous le commandement de Bagration. Le 6^e a passé et le 7^e est encore entre la Podolie et la Wolhynie. Il ne devait y avoir à Grodno que le 5^e corps, avec lequel se trouve en personne Bagration. Une division a passé à Swiranki; le 1^{er} juillet, le général Grouchy était à sa poursuite et lui a fait quelques prisonniers. On dit que c'est la 1^{re} division de Bagration qui marche après le corps de Doctoroff. Dans cet état on ne parle point de la cavalerie.

« Tout cela paraît assez certain; il n'y a que les 5^e et 7^e corps qui soient sous les ordres du général Tormassoff, lesquels sont augmentés des 3^{es} bataillons

incomplets formés de recrues, dont la moitié n'est pas habillée, qui ne sont pas en état d'entrer en ligne, mais qui sont bons pour contenir les Polonais.

« La force des divisions, en présents sous les armes, est d'environ 6,000 hommes. »

Ces renseignements étaient erronés sur bien des points.

Voici ce qui était vrai :

Doctoroff qui, en effet, avait échappé en coupant, entre Ochmiana et Smorgoni, la route de Wilna à Minsk, n'avait jamais fait partie de l'armée de Bagration. Le corps de Markoff, fort de 15,000 hommes, était, comme l'indiquait le major-général, tout à fait séparé de la deuxième armée russe, et du côté de Proujany s'apprêtait à rallier l'armée de Tormassoff, la véritable armée de Volhynie, forte de quarante-cinq mille hommes après cette adjonction. Enfin Bagration, non pas réduit à un corps de dix-huit mille hommes, mais à la tête de son armée tout entière, forte de plus de soixante mille hommes, avec Dorokoff et Platoff; Bagration, disons-nous, n'avait jamais envoyé un seul détachement dans la direction d'Ochmiana; *il n'avait pas quitté la rive gauche du Niémen*. Au moment où le major-général écrivait que Davout et Grouchy le tenaient entre Ochmiana et Smorgoni, il était à vingt-huit lieues de là, à Nowogrodek, se retirant lentement non pas sur Minsk, mais sur Bobruysk.

Le 5 juillet, nouvelles lettres du major-général et de l'Empereur.

LETTRE DE L'EMPEREUR AU MAJOR-GÉNÉRAL.

« Mon cousin, écrivez au Roi de Westphalie, que je ne reçois qu'aujourd'hui sa dépêche du 3 juillet, tandis que j'ai reçu hier ses lettres du 4. Vous lui ferez connaître que je suis extrêmement mécontent qu'il n'ait pas mis toutes ses troupes légères sous les ordres du prince Poniatowski, aux trousses de Bagration, pour harceler son corps et arrêter sa marche; qu'arrivé le 30 à Grodno, il devait attaquer sur-le-champ l'ennemi et le poursuivre vivement. Vous lui direz qu'il est impossible de manœuvrer plus mal qu'il ne l'a fait; que le général Reynier et même le 8^e corps étaient inutiles à cela; qu'il fallait faire marcher le prince Poniatowski avec tout ce qu'il avait de disponible pour suivre l'ennemi; que pour s'être éloigné de toutes les règles et de ses instructions, il fait que Bagration aura tout le temps de faire sa retraite, et la fait à son aise. Que si Bagration est parti le 30 de Wolkowisk, il peut arriver le 7 à Minsk; et qu'importe alors que le Roi y soit de sa personne le 10, puisque Bagration aura gagné quatre jours de marche sur lui? Dites-lui que le prince Poniatowski n'eût-il eu qu'une seule division, il fallait l'envoyer; mais que tout porte à penser qu'il pouvait envoyer tout le corps en avant. Il n'aurait pu être compromis, puisque Bagration n'a pas le temps de combattre ou de manœuvrer, et qu'il ne cherche qu'à gagner du terrain, sachant bien qu'il est coupé par les manœuvres que je fais faire. Que le prince d'Eck-

mühl est aujourd'hui 5, avec une partie de son corps, en avant de Yoloajin, mais ne sera pas assez fort pour arrêter Bagration puisque celui-ci n'est gêné par rien. Mandez donc au Roi qu'il donne ordre sur-le-champ au prince Poniatowski de partir avec sa cavalerie et tout ce qu'il aura de disponible, pour se mettre aux troupes de Bagration. Vous lui direz que tout le fruit de mes manœuvres et la plus belle occasion qui se soit présentée à la guerre ont échappé par ce singulier oubli des premières notions de la guerre. Sur ce, etc. »

LETTRE DU MAJOR-GÉNÉRAL AU ROI.

« Sire, j'ai mis sous les yeux de l'Empereur votre lettre du 3; Sa Majesté est fâchée que vous n'ayez fait aucun mouvement pour poursuivre Bagration. Nous vous croyions déjà à Lida ou à Nowogrodek. L'Empereur pense que vous avez perdu trois jours précieux, et le fruit des manœuvres qu'il vous avait fait faire. Si l'Empereur avait voulu vous diriger sur Grodno, Votre Majesté pouvait aussi bien y aller de Sczycozyn que d'Augustowo; mais Sa Majesté vous a fait élever sur Augustowo pour gagner trois marches; l'Empereur trouve que le mouvement du général Reynier sur Mostoui n'a pas d'utilité; de Bialistock, le général Reynier peut, sans inconvénient, concourir à poursuivre Bagration; mais son système général est d'être toujours à même de couvrir Varsovie, tandis que le 3^e et le 8^e corps, qui n'ont rien à couvrir, doivent marcher tête baissée sur Bagra-

tion. Pendant que Votre Majesté reste à Grodno, Platoff était déjà à Ghermanichki en présence du général Grouchy, et le prince d'Eckmühl à Wichnew, en présence du général Bagration, qui se réunit et manœuvre sur la rive gauche de la Bérésina. Cependant, de notre côté, une partie du corps du prince d'Eckmühl est en observation sur le corps de Barclay de Tolly.

« L'Empereur ordonne, Sire, que vous fassiez partir le général Latour-Maubourg avec le 4^e corps de cavalerie et toute la cavalerie légère des 5^e et 8^e corps, pour qu'il se porte à grandes marches à la suite de Bagration : faites marcher le prince Poniatowski avec le 5^e corps, et appuyez-le avec le 8^e, en marchant dans une direction parallèle pour poursuivre Bagration l'épée dans les reins jusqu'à Minsk, s'il se dirige sur ce point. Quant au général Reynier, il peut suivre votre mouvement en arrière sur la droite, en continuant toujours d'observer les corps ennemis qui pourraient inquiéter Varsovie. »

Ces deux lettres sont écrites sous la même inspiration que les précédentes. On croit à Wilna que le *Prince d'Eckmühl est à Wichnew en présence du général Bagration*. Wichnew est une localité à sept lieues au sud d'Ochmiana, à dix-huit lieues de Mir où se trouve réellement Bagration. L'Empereur suppose que ce général opère sur la route de Wilna à Minsk, qu'il sera le 7 dans cette ville, et qu'il n'a que 18,000 hommes avec lui. C'est cette illusion qui explique comment Napoléon peut dire qu'avec une

seule division *Poniatowski* peut marcher sur *Bagratiou* sans se compromettre, parce que les Russes n'ont pas le temps de combattre et de manœuvrer, sachant qu'ils sont coupés.

Le 4 au soir, avons-nous dit, le Roi fit partir son avant-garde. Placé entre deux renseignements contradictoires : ceux du quartier-général lui disant que *Bagratiou* est au Nord, ceux des éclaireurs lui disant qu'il est du côté de *Nowogrodek*, il eut l'heureuse inspiration de donner la préférence à ces derniers. Le 5, il établit son quartier-général à *Skidel*, le 6 à *Chtchoutschin*, le 7 à *Bielitza*. Un peu au-dessus de cette dernière ville se trouve le pont que traverse la grande route de *Grodno* à *Bobruysk* pour passer de la rive droite sur la rive gauche du *Niémen*. Les Cosaques, en se retirant, l'ayant enlommagé, il fallut perdre quelques heures pour le rétablir, de sorte que l'armée n'arriva à *Nowogrodek* que le 8 assez tard.

Le même jour, le maréchal *Davout* s'établit à *Minsk*, et le prince *Bagratiou* à *Neswij*. Le maréchal *Davout* marchant pas à pas avec un corps trop faible que l'Empereur ne consentait à appuyer que par des renforts insuffisants, avait mis huit jours à parcourir les quarante lieues qui séparent *Wilna* de *Minsk*, et avait cru jusqu'au dernier moment avoir *Bagratiou* devant lui.

Le 7 juillet, de *Chtchoutschin*, le Roi Jérôme répondit par la lettre suivante aux dépêches du 5 que nous avons rapportées :

« Je reçois la lettre que Votre Majesté a bien voulu m'écrire, en date du 5.

« Je suis peiné de voir que Votre Majesté ne daigne pas faire attention que, si je suis arrivé le 30 à Grodno, les troupes n'y sont arrivées que les 1^{er}, 2 et 3, après avoir fait des marches forcées par des temps et des chemins affreux; j'ai dû leur donner le 4 pour se reposer. Le 5 on s'est mis à la poursuite de l'ennemi; aujourd'hui 7, toute ma cavalerie, sous les ordres du général Latour-Maubourg, est à Bielitz et doit être à Nowogrodek demain matin. Dès le 1^{er} ma cavalerie légère était à Lida et Orany; mais, comme Votre Majesté a la bonté de l'espérer, l'avenir réparera le passé si j'ai fait une faute.

« Demain 8, je serai avec le 5^e corps à Bielitz, le 8^e sera à Lebioda. Votre Majesté voit que je ne perds pas un instant, malgré les difficultés des vivres, des transports, etc.

« Quand je n'envoie point de rapports à Votre Majesté, c'est que je n'en ai point eu moi-même; je n'épargne rien pour me procurer des renseignements, mais je ne puis adresser à Votre Majesté que ceux que je reçois. »

Les deux journées du 6 et du 7 juillet sont marquées par un paroxysme d'impatience de la part de l'Empereur.

Le 6, il envoie au prince d'Eckmühl un ordre en vertu duquel ce maréchal, en cas de jonction avec le Roi Jérôme, prendra le commandement général de toute l'aile droite.

des 5^e, 7^e et 8^e corps, et du 4^e des réserves de cavalerie avec le corps commandé par le maréchal prince d'Eckmühl, le commandement général soit confié au prince d'Eckmühl, comme le plus ancien général.

En conséquence, l'Empereur ordonne à Sa Majesté le Roi de Westphalie de reconnaître M. le prince d'Eckmühl comme commandant supérieur, sous lequel les corps d'armée seront réunis. Il est ordonné au général Marchand, chef d'état-major, au général Latour-Maubourg, au prince Poniatowski, au général Reynier et au général Tharreau, de se conformer aux dispositions ci-dessus. Il est également ordonné aux généraux de division et de brigade, et aux officiers et soldats des 5^e, 7^e et 8^e corps d'armée, et du 4^e corps des réserves de cavalerie, d'obéir et de se conformer aux ordres qui leur seront donnés par le prince d'Eckmühl. »

Cet ordre était accompagné d'une lettre du major-général au prince d'Eckmühl :

Westphalie, et si le bien du service l'exige. Si par les circonstances cette réunion n'avait pas lieu, vous considéreriez ces ordres comme annulés.

« On pense que le prince Poniatowski était hier à Bielitz, se dirigeant sur Nowogrodek à la poursuite de Bagration, et nous pensons que la route qu'il tient est celle de Bagration, puisqu'il a toujours eu l'ordre de le poursuivre.

« Wilna, le 6 juillet 1812. »

Tel est cet ordre fameux qui tient une place considérable dans l'histoire de la campagne de Russie. Nous nous expliquerons sur sa portée et ses conséquences, quand nous arriverons au moment où il cessa d'être secret.

Le 7 juillet, nouvelle lettre de l'Empereur au major-général :

« Mon cousin, faites connaître, par une lettre en chiffres, au Roi de Westphalie, la position du prince d'Eckmühl, hier, 6. Vous la tirerez des reconnaissances ci-jointes. Réitérez-lui l'ordre d'activer sa marche ; dites-lui que les renseignements qu'il donne sur Bagration sont si imparfaits, qu'ils nous embarrassent ; que s'il sait la marche qu'il a prise, il vous la fasse connaître. »

Le major-général envoie deux dépêches successives au Roi, dans cette même journée du 7.

PREMIÈRE DÉPÊCHE.

« Sire, j'ai l'honneur de prévenir Votre Majesté

en avant d'eux.

ports disent que le prince Poniatowski
ayant des Cosaques devant lui.

Majesté sentira, dans cette position,
est important d'activer sa marche, puisque
prince Bagration se trouve arrêtée et

nseignements que Votre Majesté donne
arfaits, qu'ils nous embarrassent ; si vous
la marche de Bagration, faites-nous-la
cela est très-important. »

DEUXIÈME DÉPÊCHE.

Empereur ne comprend pas comment le
atowski, parti le 4, est si en retard. Sa
ive que vous avez ralenti sa marche sans
e Majesté parle de deux séjours à donner à
, quand il s'agit d'aller à marches forcées,
est aux mains, et que la tête du corps

vos colonels d'avant-garde; vous devez, après les avoir lus, les envoyer en original à l'Empereur. C'est ainsi que fait le roi de Naples, et que font tous les commandants de corps d'armée. L'Empereur lit ces volumes de rapports; c'est là qu'il puise les renseignements d'après lesquels il dirige ses troupes; il faut même envoyer ceux qui sont contradictoires. Votre Majesté a oublié que, dans ses instructions générales, le général Reynier a toujours pour but principal de couvrir Varsovie, tout en faisant quelques marches du côté de l'ennemi. Vous devez donc donner des instructions en conséquence, pour s'opposer à ce que pourraient entreprendre les troupes ennemies de la Wolhynie. Vous devez, Sire, presser la tête de votre corps d'armée. Il est inutile que le 7^e corps marche à la hauteur du 5^e; l'essentiel est que votre cavalerie arrive promptement sur la queue de l'ennemi et qu'elle soit appuyée par les meilleurs marcheurs de votre infanterie. L'Empereur ne trouve pas bonne la route que vous indiquez; vous faites une route d'étapes, tandis que vous n'avez d'autres routes à tenir que celle qu'a prise l'ennemi. Vous parlez d'aller à Minsk, ce ne peut être que si l'ennemi y va: en suivant la route de Bagration, pouvez-vous savoir que c'est sur Minsk, quand lui-même n'en sait rien, puisqu'il se trouve coupé, et que la position du prince d'Eckmühl peut faire changer à tout moment sa direction? Comment votre cavalerie ne harcèle-t-elle pas l'ennemi? Votre Majesté a auprès d'elle des généraux qui ont la confiance de l'Empereur, le général Marchand et le général Latour-

Maubourg ; le prince Poniatowski est également un bon officier, dont vous ne tirez pas assez de parti ; vous devriez le mettre rapidement à la poursuite de Bagration. Enfin, dans quelques lieux que se trouve Bagration, vous devez le suivre. S'il rentre en Wolhynie, vous devez le suivre en Wollhynie, et partout où il se dirigera, soit sur Bobruysk ou toute autre part. Votre Majesté doit cependant toujours observer de se tenir constamment en communication avec l'Empereur, pour recevoir des ordres en cas de circonstances imprévues. Je ne puis que vous répéter, Sire, d'envoyer à l'Empereur tous les rapports originaux qui vous parviendront des avant-postes. On tire même, à la guerre, des renseignements précieux des rapports contradictoires ; les deux ou trois jours que les troupes de Votre Majesté ont perdus, peuvent sauver Bagration. »

Si l'histoire de la campagne de Russie était une histoire perdue, et qu'il fallût aujourd'hui la retrouver et la reconstruire sur des documents épars, les deux lettres ci-dessus du major-général, passeraient, aux yeux de la critique la plus scrupuleuse, pour d'irréfragables témoignages du fait suivant : *Que le 6 juillet 1812, la tête du corps de Bagration se battait avec le prince d'Eckmühl.*

Or, le 6 juillet, le maréchal n'avait eu aucune espèce d'engagement avec un corps quelconque appartenant à Bagration, et sa colonne la plus rapprochée de l'ennemi en était à plus de trois marches.

En effet, comme le constate très-exactement le

major-général, le maréchal Davout était le 6 à Bobrowistchi (ou Bobrze), localité située entre Volosjin et Minsk, à huit lieues de Minsk et à onze de Volosjin. Il avait des postes à Perchaï (entre Volosjin et Bobrowistchi), enfin sa cavalerie, sous Grouchy et Bordesoulle, était au-delà de Volosjin, en avant de Wichnew. Donc, le corps du maréchal était échelonné un peu à l'ouest de la route de Wilna à Minsk, de Bobrowistchi à Wichnew, sa tête de colonne la plus rapprochée de Minsk et de Bagration étant à Bobrowistchi. Ce même jour 6 juillet, Bagration, s'écartant un peu de sa ligne de retraite par Nowogrodek et Neswij, avait couché à Nowoï-Swergen, sur le Haut-Niémen, pour revenir le 7 à Mir, sur la route de Neswij, abandonnée un seul jour. De Nowoï-Swergen à Bobrowitschi, il y a, à vol d'oiseau, seize lieues, plus de vingt, en suivant les sinuosités des routes de ce pays marécageux, boisé et des plus difficiles. Voilà la distance *minima* à laquelle Davout et Bagration se soient approchés l'un de l'autre depuis le 30 juin, jour du départ du prince d'Eckmühl de Wilna, jusqu'au 23 juillet, jour du combat de Mobilew.

Quant au Prince Jérôme, il avait, le 6 juillet, son quartier-général à Chtchoutschin. Dès le 5, le général Latour-Maubourg, commandant l'avant-garde, avait surpris le pont de Bielitza, sur le Niémen, à vingt lieues de Nowoï-Swergen, et le 6, ce général faisait occuper, par la brigade Kamienski, la ville de Nowogrodek, à quinze lieues de Nowoï-Swergen, c'est à dire de Bagration. (Voir à la Correspon-

retard du Roi Jérôme sur le maréchal Davout, le 6 juillet. Il sait ce qu'il doit penser du projet de fantaisie qu'on pourrait tracer d'après la conduite du major-général, représentant le prince d'Eckmühl aux prises avec Bagration et abandonné par le Roi.

Il comment M. Thiers rend compte de la marche du maréchal et de celle du Roi Jérôme :

L'intrépide maréchal s'avança ainsi les 3, 4 et 5 juillet de Volosjin sur Minsk, tantôt heurtant directement la colonne fugitive de Dorokoff, tantôt contrainant sur sa droite les Cosaques de Platoff, qui lui signalait toujours comme étant la tête de l'armée de Bagration. Sentant toutefois le danger croître en approchant de Minsk, et voyant s'accroître ainsi la distance qui le séparait de ses renforts, il multipliait les reconnaissances sur sa droite pour savoir au juste ce que c'était que cette cavalerie courant de tous côtés, et si par hasard, elle n'était pas le corps de Bagration lui-même, et s'il

« distance, et entrer à Minsk à la tête de ses forces
« réunies. »

(*Histoire du Consulat et de l'Empire*, tom. XIV,
p. 65.)

« Pendant ce temps, les lettres de Napoléon qui
« ne voulait pas tenir compte des difficultés d'au-
« trui, bien qu'il fût très-frappé des siennes au
« point de faire un long séjour à Wilna, les lettres de
« Napoléon parvenaient coup sur coup au Roi Jérôme et lui apportaient des reproches aussi injus-
« tes qu'humiliants sur sa lenteur, son incurie, son
« goût pour les plaisirs. Jérôme, qui voyait périr
« autour de lui les hommes et les chevaux, à force
« de marches rapides, n'en avait pas moins ache-
« miné ses colonnes sur la route de Minsk, en ne
« donnant à chacune d'elles qu'un jour entier de
« repos, car il faisait partir le 3 celles qui étaient ar-
« rivées le 1^{er}, le 4 celles qui étaient arrivées le 2
« et ainsi de suite. Il s'était mis par Ticoutzin, Jo-
« ludek, Nowogrodek à la poursuite de l'armée de
« Bagration, dont l'imagination polonaise grossissait
« le chiffre jusqu'à la dire forte de cent mille
« hommes.

« Le Roi Jérôme, qui ne possédait pas l'expérience
« du maréchal Davout pour discerner la vérité à
« travers les exagérations populaires, avait marché
« avec une certaine appréhension de ce qu'il pour-
« rait rencontrer, mais avec un complet dévoue-
« ment aux ordres de son frère, et n'avait perdu ni
« un jour ni une heure, recommandant sans cesse

- au général Reynier qui s'avancait parallèlement à
- lui par Byalistock et Slonim, de hâter le pas et de
- se serrer à la colonne principale. Mais le prince
- Bagration avait six ou sept marches d'avance, et
- il n'était pas facile de l'atteindre.

- Il y avait de Grodno à Neswij, en passant par
- Nowogrodek, près de cinquante-six lieues, et le
- Roi parti de Grodno le 4, et faisant pendant huit
- jours sept lieues par jour, ce qui était excessif sur
- de telles routes et au milieu des chaleurs de juillet,
- ne pouvait être rendu à Neswij avant le 12. Tout
- le zèle du monde était impuissant en présence de
- telles difficultés. »

(*Histoire du Consulat et de l'Empire*, tom. XIV,
p. 76 et suiv.)

Cependant le mouvement de l'armée russe d'un côté, des deux corps français de l'autre, continuait en se dessinant.

Le 8 au soir, le maréchal Davout entra à Minsk, où se trouvaient seulement quelques Cosaques, et qu'ils abandonnèrent à notre approche, sans avoir le temps de détruire les magasins. Le maréchal séjourna dans cette ville jusqu'au 11, échelonnant seulement ses colonnes dans la direction d'Ighoumen.

Le même jour, 8 juillet, Bagration se concentra à Nerwij où il resta jusqu'au 11, couvrant sa position du côté de Jérôme par une forte arrière-garde postée à Mir.

Cette arrière-garde se composait de deux régiments de Cosaques réguliers, de trois régiments de

cavalerie de ligne, d'un régiment d'infanterie, et des Cosaques de Platoff, en tout cinq mille réguliers et huit à dix mille irréguliers, avec vingt-quatre pièces d'artillerie légère. Elle était sous les ordres du général Wassiltchikoff.

Du 8 au 10, pendant que Davout était à Minsk, Bagration à Neswij, le Roi Jérôme poursuivit sa marche sur cette dernière ville. Les généraux de l'aile droite, Jérôme, Poniatowski, Latour-Maubourg, blessés des reproches immérités qu'ils recevaient de Wilna, faisaient des efforts surhumains pour joindre les Russes, et ne s'arrêtaient chaque soir que devant l'impossibilité absolue de faire faire un pas de plus aux hommes et aux chevaux.

Le Roi avait espéré réunir le 9 à Nowogrodek toute l'infanterie du 5^e corps. Il ne put atteindre cette ville, à la nuit tombante, qu'avec deux bataillons. Le reste du 5^e corps y arriva seulement le 10, et le 8^e corps le 11, après des fatigues inouïes. Quant à la cavalerie commandée par Latour-Maubourg, un de nos meilleurs généraux de cavalerie, et qui fut un des héros de la retraite de Russie, elle s'échelonnait à la poursuite de l'ennemi, suivant le degré de légèreté de chacun des corps qui la composaient. Nous rappellerons que le 4^e corps était formé de deux divisions, l'une la division Lorge, de grosse cavalerie, l'autre la division Rozniecki, de lanciers, et toute polonaise, forte de trois mille hommes. Le Roi avait, en outre, donné à Latour-Maubourg la brigade westphalienne de Hammerstein, et les deux brigades de cavalerie polonaise

du 5^e corps, portant les numéros 18 et 19, qui, réunies sous les ordres du général Kamienski, constituaient une petite division de quinze cents sabres. Toute cette cavalerie, d'un effectif d'environ sept mille hommes, avait avec elle vingt-quatre pièces d'artillerie légère.

Le 9, la division de grosse cavalerie, avec trois batteries, arriva à Nowogrodek, mais ne put dépasser cette ville; la brigade westphalienne coucha à Waluka, en avant et à droite de Nowogrodek; la division Kamienski, avec une batterie, à Korelice, à cinq lieues de Nowogrodek; enfin, la division Rozniecki, cavalerie très-mobile, très-légère, composée tout entière d'hommes et de chevaux polonais, poussa, cette journée-là, jusqu'à une lieue de Mir, à Piezoczna, qu'occupaient les avant-postes russes.

Dans sa lettre du 5 juillet, que nous avons rapportée plus haut, l'Empereur disait :

« Dites-lui (au roi Jérôme) que le Prince Poniatowski, n'aurait-il eu qu'une seule division, il fallait l'envoyer; il n'aurait pu être compromis, etc. »

Cette division, que l'Empereur pressait si fort de faire avancer, et que trois jours plus tard il devait reprocher au Roi d'avoir compromise, cette division était enfin en présence des Russes, et, pour le coup, on avait atteint Bagration; seulement ce n'était pas le maréchal Davout qui *se battait avec la tête de Bagration*, ainsi que se plaisait à le dire le major-général, c'était l'avant-garde de Jérôme, qui était aux prises avec

l'arrière-garde de la deuxième armée russe, tandis que le prince d'Eckmühl était immobile à Minsk, à vingt-cinq lieues de là.

Les Polonais, furieux de haine contre les Russes, exaspérés des reproches de l'Empereur, dont le bruit pénétrait jusqu'aux derniers rangs, n'étaient plus maîtres d'eux-mêmes à la vue des Russes. L'avant-garde de Rozniecki était formée par le 3^e lanciers de la brigade Gurno, la pointe d'avant-garde par le 1^{er} escadron de ce régiment. Arrivé à la hauteur de Piezoczna, en présence d'un parti de Cosaques, cet escadron prit immédiatement la charge et se jeta sur l'ennemi; le régiment tout entier se précipita à sa suite. Les lanciers polonais, culbutant tout sur leur passage, arrivèrent ainsi jusqu'à Mir et s'y engagèrent tête baissée; mais là ils trouvèrent toute l'arrière-garde russe, les attaquant des deux côtés de l'étroite chaussée sur laquelle ils chargeaient. Le régiment se replia après avoir fait des prodiges de valeur et perdu un chef d'escadron, quatre officiers et quelques lanciers.

Rozniecki réunit sa division en arrière de Mir et passa la nuit en vue des postes russes. Le lendemain 10, les Russes évacuèrent Mir. Rozniecki s'y porta, en prévenant la division Kamienski qu'il était aux prises avec l'ennemi, et qu'elle eût à le soutenir avec sa batterie d'artillerie. A midi, aussitôt que Kamienski eut une brigade à Mir, Rozniecki en partit à la poursuite des Russes. A deux lieues de Mir, dans les bois de Semikowo, il rencontra leur cavalerie, cinq fois plus nombreuse que la sienne, et

engager contre des forces supérieures, Roz-
ne sut pas retenir l'ardeur de ses soldats, qu'il
eait lui-même. Il se lança sur l'ennemi, et ne
pas à être entouré de tous côtés. Ce fut encore
ade Gurno, qui soutint le principal effort des
. Elle se battit plusieurs heures avec la plus
e bravoure, ainsi que le 7^e lanciers de la bri-
Aznewanouski. Il fallut céder au nombre.
eck se retira sur Mir, et se remit en ligne der-
a division Kamienski, qui s'était avancée pour
tenir.

La perte des Polonais fut de cinq ou six cents
hommes; celle des Russes plus considérable. Les
Français, humiliés de battre en retraite de-
vant les Russes, depuis le commencement de la
campagne, firent beaucoup de bruit de cette affaire
et exagérèrent la portée pour remonter le moral
de leurs soldats. Sans cette circonstance, le combat
fut, simple rencontre de cavalerie, et qui n'eut
aucune influence sur les opérations de l'aile droite,
et n'est pas tenu dans l'histoire de la campagne une
grande place que celle de vingt autres combats
de même nature dont elle est remplie. L'Empereur
fut irrité des obstacles qui le forçaient de

combattait. Tout ce qui venait de ce côté au quartier impérial, rapports, renseignements, demandes, était mal accueilli. Il se montra très-mécontent du combat de Mir, s'en prit au Roi et à Latour-Maubourg. Il blâma avec amertume ce dernier de n'avoir pas formé l'avant-garde avec toute la cavalerie, et le Roi de ne l'avoir pas soutenue avec de l'infanterie et du canon.

La justification de l'un et de l'autre était vraiment trop facile. Le commandant en chef de l'aile droite et ses lieutenants, sous le coup des reproches humiliants que leur envoyait l'Empereur, n'avaient qu'une idée, celle de joindre cet ennemi que *Darout contenait*, leur disait-on, et de le joindre, fût-ce avec *une seule division*, comme l'ordonnait l'Empereur. Si le Roi n'avait dû avancer qu'avec une avant-garde composée de toute la cavalerie, sept mille hommes, d'un corps d'infanterie et de vingt-quatre pièces de canon, il eût autant valu faire marcher toutes les troupes de l'aile droite réunies et en ligne. Alors il eût fallu que la cavalerie ralentît son allure pour prendre celle de l'infanterie, et que celle-ci attendît l'artillerie. Rozniecki, à Mir, avait trois lieues d'avance sur Kamienski, qui lui-même en avait six sur la division de cuirassiers; cette dernière précédait d'une demi-journée l'infanterie du 5^e corps, et d'une journée celle du 8^e. Si toutes les armes avaient marché réunies, les lanciers polonais avec les cuirassiers français, l'infanterie avec l'artillerie de réserve, au lieu d'atteindre Mir le 10, on n'y serait pas arrivé avant

le 12 ou le 13. Or, gagner deux jours sur le calcul des marches que l'Empereur, dans son impatience, forçait d'une manière impossible, c'était pour le Roi, Latour-Maubourg et Poniatowski une question d'honneur à laquelle ils eussent tout sacrifié.

« Le Roi Jérôme, dit M. Thiers (*Consulat et Empire*, t. XIV, p. 79), pouvait rencontrer soixante mille Russes avec quarante-cinq mille Polonais et Westphaliens, les Saxons étant trop loin de lui pour le rejoindre à temps. Il faut ajouter que si les Polonais étaient fort aguerris et fort animés, les Westphaliens l'étaient fort peu. Néanmoins, le Prince, craignant son frère beaucoup plus que l'ennemi, il continua de marcher devant lui, quoi qu'il advint. »

De toute façon, une division légère de trois mille sabres, soutenue par quatre mille hommes de cavalerie, échelonnés sur une distance de moins de huit lieues, était une avant-garde très-convenable par sa mobilité et très-suffisante pour harceler l'ennemi, le forcer à démasquer ses forces, faire des prisonniers et avoir des renseignements, toutes choses que l'on demandait avec de si vives instances au grand quartier-général. Cette mobilité même la mettait à l'abri d'une surprise et lui permettait toujours de rétrograder devant des forces supérieures ; seulement il eût fallu que ceux qui la commandaient ne crussent pas leur honneur engagé à charger l'ennemi, quel qu'il fût, et partout où ils le rencontraient.

Voilà le seul reproche que l'on puisse faire à Rowniecki et à ses Polonais, reproche bien léger pour leur glorieuse mémoire!

Le lendemain 11 juillet, l'arrière-garde de Bagration n'ayant pas quitté la position d'Horodez, dans laquelle elle avait combattu la veille, les corps échelonnés serrèrent successivement sur la division Rowniecki, arrêtée à Mir. Le soir, cette ville était occupée par toute la cavalerie de l'aile droite, y compris les cuirassiers de Lorge, par un bataillon de voltigeurs du 5^e corps, ayant fait douze lieues dans la journée, et par toute l'artillerie du 4^e corps de cavalerie, c'est-à-dire vingt-quatre pièces de canon.

Le général Latour-Maubourg ayant fait dans la matinée une reconnaissance de l'ennemi, constata qu'il était à Horodez en forces telles et si près de ses réserves que, si on l'y attaquait, l'affaire risquait de devenir un engagement avec toute l'armée de Bagration. Dès lors il était nécessaire d'attendre l'arrivée de l'infanterie des 5^e et 8^e corps. Il en instruisit le Roi, qui pressa, autant que l'extrême fatigue des hommes le permettait, la marche de l'infanterie. Celle du 5^e corps arriva à Mir dans la soirée du 12 — celle du 8^e après une marche de nuit, dans la matinée du 13.

Les deux lettres suivantes font bien comprendre la concentration de l'aile droite à Mir, en présence de Bagration, occupant Nešwij avec le gros de ses forces, et Horodez avec vingt mille hommes de cavalerie.

Lettre du général Latour-Maubourg au Roi Jérôme.

• Mir, le 11 juillet 1812.

« Sire,

« J'ai fait une reconnaissance jusqu'aux avant-postes ennemis, à une lieue et demie d'ici, sur le terrain sur lequel on s'est battu hier.

« Les forces de l'ennemi sont derrière un bois qu'il occupe et qui le couvre. Ces bois, qui sont considérables, sont sur le chemin de Neswîj. Pour reconnaître toutes les forces de l'ennemi, il faut nécessairement engager une affaire générale. Je n'engagerai cette affaire que d'après l'ordre de Votre Majesté, parce qu'elle n'aurait une véritable utilité que si Votre Majesté compte toujours se porter sur Neswîj, et qu'elle doit s'accorder avec l'arrivée de l'infanterie ici et sa marche sur le même point. Je ne connais pas encore précisément la perte que la division Rozniecki a éprouvée hier; mais on peut la porter au moins à cinq ou six cents hommes. Il est vrai que quelques blessés et égarés sont rentrés et rentrent encore; quoi qu'il en soit, c'est une très-grande perte, qui cependant, j'espère, n'influera pas sur l'esprit des troupes dans une nouvelle occasion.

« Les troupes se sont très-bien battues; on a fait beaucoup de charges, et les 3^e et 16^e régiments de lanciers, ainsi que le 1^{er} régiment de chasseurs, se sont particulièrement distingués.

« On ne sait rien de très-positif sur la retraite de l'ennemi sur Neswîj, ou s'il occupe encore cette

ville. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les postes avancées sont toujours dans la même position, et ne semblent pas annoncer que l'ennemi se retire précipitamment.

« La lettre pour Son Exc. le prince d'Eckmühl a été remise à M. le général Rozniecki, qui s'est chargé de prendre les meilleurs moyens pour la faire parvenir.

« Une brigade de lanciers, ainsi que le bataillon de voltigeurs, sont bivouaqués en avant de la ville. Les autres brigades sont bivouaquées en arrière, ainsi que celle du général Hammerstein. La division de cuirassiers est en arrière d'un défilé qui se trouve à une lieue d'ici, entre Piezoczna et Sagora.

« J'attends des ordres de Votre Majesté. »

Lettre du Roi Jérôme à l'Empereur.

« Korelice, 12 juillet 1812.

« Sire,

« J'ai reçu les deux dépêches de Votre Majesté du 8 et du 10. J'ai l'honneur de lui envoyer ci-joint un rapport du général Latour-Maubourg ; les cuirassiers, l'artillerie légère et huit cents voltigeurs sont maintenant à sa disposition, et s'ils n'étaient pas arrivés à Mir lors des combats du général Rozniecki, c'est qu'ils n'avaient pu marcher plus vite.

« D'après le rapport de ce général, il paraît que l'intention de l'ennemi est de tenir. Je prendrai position aujourd'hui à Mir avec le 5^e corps, et j'attendrai, avant d'attaquer, le 8^e, qui ne pourra y arriver que cette nuit. Je donne ordre au général Rey-

Majesté.

son opinion est cependant que le général Bagration, ayant été atteint, laisse une forte arrière-garde pour avoir le temps d'effectuer entièrement sa retraite, à moins qu'il ne soit vrai qu'il ait de 10 à 12 à quatre-vingt mille hommes, dans lequel cas on pourrait lui supposer quelques vues offen-

se. Votre Majesté verra dans le rapport du général Bagration que le général Tormassoff, qui commande la 1^{re} armée de Volhynie, est arrivé à Pinsk. »

Le Roi Jérôme, arrivé le 12 à Mir, et dès qu'il y fut, le 5^e corps, prescrivit au général Latour-maubourg de se porter en avant avec toute la cavalerie pour percer le rideau qui lui cachait la position de Bagration. Le 13 au matin, Latour-maubourg, soutenu par la 1^{re} division du 5^e corps, et dans la nuit, s'avança vers la position occupée par l'arrière-garde russe. A son approche, elle donna précipitamment, se retirant sur Nesvizh. Votre cavalerie l'y suivit et entra, derrière elle, dans cette ville que Bagration avait lui-même quittée le 12.

A peine entré à Neswij, le Roi expédia sur Minsk un de ses aides de camp porteur d'une dépêche pour le maréchal Davout. Cette lettre mettait le prince d'Eckmühl au courant de la situation, et le pressait d'avancer à son tour ; car le maréchal, à force de se plaindre depuis dix jours qu'il était compromis et abandonné par le Roi, et que l'aile droite restait en arrière, avait fini par être lui-même fort en retard et tout à fait éloigné des Russes que Jérôme suivait l'épée dans les reins. Le Roi, tout en annonçant au prince d'Eckmühl qu'il allait continuer sans relâche la poursuite de l'ennemi, lui demandait ce qu'il comptait faire lui-même, et le priait de se concerter avec lui.

Depuis le 6 juillet, la direction que suivait Bagration, la composition et la force de son armée ne faisaient plus un doute pour Jérôme ; mais à Wilna et à Minsk, on avait toujours refusé de le croire, et comme les renseignements qu'il envoyait ne concordait pas avec le système préconçu, adopté par l'état-major de l'Empereur et celui du maréchal Davout, on les regardait comme non avenus, et on se plaignait de ne rien apprendre par lui. Il y a même dans une dépêche du major-général, que nous avons citée plus haut, cette remarque sincère et naïve à la fois : *les renseignements que vous nous envoyez nous embarrassent*. En effet, recevant de l'aile droite des rapports en contradiction complète avec ce qu'il croyait la vérité, le major-général pouvait dire qu'il eût autant aimé ne rien recevoir du tout de ce côté.

Quoi qu'il en fût, après le combat de Mir, et l'occu-

ral, sur le nombre et la composition de ses
et même sur leur qualité. Bagration, à la
quarante mille hommes d'infanterie et de
mille chevaux, se retirait pas à pas de Neswij
bruysk, pour passer la Bérésina sur ce point,
entre lui et les Français et rallier Barclay
en faisant un détour énorme.

lors, le théâtre des opérations où allaient se
r le Roi, Davout et Bagration était parfaite-
mité par les trois côtés d'un triangle dont les
s étaient marqués par Minsk, Neswij et Bo-
Il y a quarante lieues de Neswij à Bobruysk,
nkowice, Sluck et Glusk, quarante de Minsk
uysk par Ighoumen, Jakzitcy et Swislocz sur
sina, vingt-cinq lieues enfin de Neswij à Minsk
zda et Stankow.

it dans la plupart des auteurs militaires qui
rit sur la guerre de Russie, qu'à partir du
et, le Roi Jérôme et Davout auraient dû mar-
irectement l'un et l'autre sur Bobruysk, le
r par la route de Sluck, le second, par celle
men et de Swislocz ; qu'arrivant le même

La seule variante à cette combinaison, c'est qu'arrivé à la hauteur de Swislocz, à dix lieues au-dessus de Bobruysk, Davout aurait pu y passer la Bérésina et attaquer Bagration dans Bobruysk même par la rive gauche, tandis que Jérôme l'eût attaqué par la rive droite. On a même présenté cette jonction des deux généraux français sous les murs de Bobruysk et en présence de Bagration, comme le but précis poursuivi par l'Empereur dès la mise en mouvement de Davout et de Jérôme, l'un à partir de Wilna, l'autre de Grodno.

Dans ce système, le passage de la Bérésina, tranquillement effectué par Bagration à Bobruysk, du 18 au 20 juillet, passe pour un nouveau mécompte ajouté à ceux que l'Empereur avait éprouvés sur sa droite depuis l'ouverture des hostilités.

Il est facile de relever ce qu'aurait eu de singulièrement hasardé une pareille combinaison, tout à fait contraire aux règles de la stratégie, qui ne sont autres que celles du bon sens.

Deux corps séparés par vingt-cinq ou trente lieues ne se donnent pas rendez-vous, à quarante lieues de distance de leurs points de départ, sur une position occupée par l'ennemi, surtout quand cet ennemi est plus fort que chacun d'eux pris isolément. Cela supposerait une précision et une concordance de mouvements qui seraient fort difficiles à obtenir avec deux colonnes marchant en temps de paix sur des routes d'étapes, et qui sont tout à fait irréalisables en temps de guerre, en présence d'une armée nombreuse, aguerrie et bien conduite. Le moindre obs-

heure près. Une saine critique militaire a fait
is longtemps justice de ces combinaisons con-
entes qui ont amené tant de revers dans les pre-
es guerres de la Révolution, et que l'Empereur
ploya, pour envelopper son ennemi, que lors-
avait sur lui une supériorité soit morale, soit
rielle, écrasante.

ans les circonstances où se trouvaient le Roi et
ut, il y avait une difficulté particulière, inhé-
au pays, et qui aurait rendu presque impos-
toute entente entre les deux corps, s'ils avaient
hé, sur Bobruysk par les deux routes de Minsk
Neswij. La contrée qui sépare ces deux routes,
is Minsk et Neswij jusqu'à la Bérésina, est tra-
e par la ligne de partage entre les eaux de la Bal-
et celles de la mer Noire. C'est une plaine
erte de marais, d'eaux sans écoulement, de tour-
s et de bois, comme sont la plupart des pla-
c de partage quand ils n'ont qu'un relief insen-
au-dessus du fond des vallées. Celui-là, où le
en prend sa source, est un pays d'une pauvreté
une difficulté extrêmes, presque impraticable, à

pas, non plus, la pensée de l'Empereur, nous la trouverions dans la dépêche écrite de Wilna le 11 juillet par le major-général. Elle contient les instructions les plus sages (et cette fois-ci sans humeur), sur ce que le Roi et le prince d'Eckmühl ont à faire lorsqu'ils auront concentré leurs troupes l'un à Neswij, l'autre à Minsk. Nous la recommandons à l'attention du lecteur ; il y verra la confirmation de ce que nous avons avancé dans le courant de ce livre, à savoir :

1° Que l'Empereur ne crut à la possibilité d'envelopper Bagration, de le prendre et de le détruire, que tant que dura son erreur sur la prétendue marche de ce général vers le Nord, marche qui le mettait entre Davout et Jérôme ;

2° Que la véritable marche de Bagration une fois connue, sur Bobruysk, par Neswij, l'Empereur abandonnant des illusions de quelques jours, reentra dans sa conception primitive, celle de pousser la seconde armée russe le plus loin possible de la première, *afin de lui couper la Dwina et d'arriver avant elle entre la Dwina et le Dniéper.*

Voici la lettre du major-général.

« Sire,

« Le prince d'Eckmühl est arrivé le 8 à Minsk, où il a pris des magasins assez considérables.

« Votre Majesté va arriver incessamment à Neswij ; il serait convenable de se porter à Ighoumen ou à Swislocz sur la Bérésina, si l'on peut trouver une route qui, de Neswij, se rende sur ces points. Sa Majesté préférerait que vous coupassiez la Bérésina

entre Bobruysk et Borisow, vous dirigeant entre Minsk et Bobruysk. Dans ce cas, une avant-garde poursuivrait Bagration, afin de s'assurer qu'il suit toujours son mouvement rétrograde sur Bobruysk. Les probabilités devraient porter à penser que Bagration, après avoir passé la Bérésina, prendra position entre Orcha et la Dwina.

« Le prince d'Eckmühl va se porter sur Borisow, et la Bérésina se trouvera par là passée. Il continuera son mouvement pour couper à Bagration la Dwina et arriver avant lui entre la Dwina et le Dniéper; mais il serait désavantageux qu'il dût, seul et sans aide, lutter contre l'ennemi. Un mouvement que vous feriez de Neswij sur votre gauche vous tiendrait lié au prince d'Eckmühl, et vous mettrait à même, ou d'attaquer Bagration dans le même temps que lui, ou d'envoyer des renforts au prince d'Eckmühl. Mais le pays étant couvert de marais, il reste à savoir si de Neswij à la Bérésina, en-traversant le pays entre Minsk et Bobruysk, les chemins sont praticables. Vous ne pourrez savoir cela que sur les lieux mêmes. De Neswij, il faudra avoir soin d'éclairer les débouchés de Pinsk et de Mozyr.

« *P. S.* Au moment où je ferme cette lettre, j'en reçois une de Votre Majesté du 9, à onze heures du soir. Sa Majesté me charge de vous dire, Sire, que les deux divisions de Doctoroff ont effectué leur mouvement sur Dunabourg; la division qui n'a pas pu percer est la 27^e. Bagration est parti avec sept divisions; donc il n'en a plus que quatre. Il a deux divi-

sions de cavalerie qui forment environ quatre mille hommes et six mille Cosaques. Ainsi, tout compris, on peut estimer sa force à quarante mille hommes. Votre Majesté devait savoir à Nowogrodek quelle était la composition et la force véritable de son corps ; pour le porter à soixante mille hommes d'infanterie, comme vous dites, il faudrait qu'il eût des divisions (1). »

Le Roi Jérôme en recevant cette lettre le 13, à son arrivée à Neswij, sut donc quelle était à partir de ce moment la conduite qu'il avait à tenir. Il dut se préparer à exécuter une marche de flanc, la gauche en tête, pour passer de la route du sud sur celle de Witebsk à Bobruysk, ligne d'opération du maréchal Davout. Ainsi il s'agissait pour lui d'effectuer sa jonction avec ce maréchal, non à Bobruysk où l'ennemi les séparait l'un de l'autre, mais en dehors de la sphère d'action des Russes. La manœuvre enveloppante du corps de droite de la Grande-Armée, si tant est que cette manœuvre eût été réellement poursuivie par l'Empereur pendant quelques jours, par suite de l'erreur que nous avons signalée, s'arrêtait désormais à Neswij et à Minsk. Les corps de Jérôme et de Davout réunis en une masse de quatre-vingt mille hommes, allaient chasser les soixante mille hommes de Bagration devant eux, aussi loin qu'ils pourraient

(1) Le major-général ne consent pas encore, à la date du 11 juillet, à renoncer à son système sur la composition de la 2^e armée russe. Nous n'avons pas à revenir là-dessus. Les détails dans lesquels nous sommes entrés à ce sujet sont acquis à l'histoire, et conformes aux documents russes.

le faire, sans se séparer tout à fait de la Grande-Armée.

Tel était l'état des choses au moment où Jérôme envoya de Neswij un de ses aides de camp au prince d'Eckmühl, chargé de conférer avec lui sur les mesures à prendre en commun, pour la jonction qui allait s'opérer.

Le Roi adressa ensuite une dépêche au général Reynier pour le presser de se diriger sur Neswij.

Le 12 juillet, les Saxons, réduits à moins de douze mille hommes, étaient partis de Slonim et s'étaient dirigés sur Polonka, côtoyant à une quinzaine de lieues de distance la route de Nowogrodek à Bobruysk sur laquelle manœuvraient le Roi Jérôme et Bagration. Le 13, ils arrivèrent à Stolowiecz. C'est là que Reynier reçut du Roi l'ordre de couper droit sur Neswij, la réunion de toute l'aile droite devenant urgente en face de Bagration, dont on pouvait craindre, à la tête de forces supérieures, un retour offensif.

Reynier se préparait à exécuter ce mouvement lorsqu'il reçut contre-ordre, le même jour 13 juillet. Ce contre-ordre était motivé sur des instructions nouvelles écrites de Wilna le 11, qu'il ne faut pas confondre avec celles qui furent envoyées à la même date, que nous avons rapportées plus haut. L'armée de Tormassoff donnant à l'Empereur des inquiétudes pour le Grand-Duché, il résolut d'arrêter Reynier entre Slonim et Lipsk, et de lui faire prendre position derrière la Szczara, affluent du Niémen.

Voici la lettre de l'Empereur au major-général,

écrite de Wilna, le 11 juillet, et dont la dépêche à Jérôme fut la reproduction exacte. Ces instructions donnent par leur obscurité même, une idée des complications stratégiques au milieu desquelles le Roi Jérôme avait à se mouvoir. Nous croyons qu'il y a peu d'exemples d'une situation aussi confuse que celle des corps de droite de la Grande-Armée à ce moment. Davout devait se diriger sur Borisow; Reynier rétrograder sur Pinsk pour couvrir Varsovie; Schwartzemberg, prenant la place de Reynier, marchait sur Neswij; au milieu d'eux, et en face d'un ennemi supérieur le Roi se préparait à exécuter une marche de flanc pour rallier le 1^{er} corps, donnant des ordres à Reynier pour la sûreté de Varsovie, située à cent lieues de là, communiquant avec Schwartzemberg et lui adressant des invitations sinon des ordres, rendu enfin responsable de la conduite des uns et des autres par l'humeur irréfléchie de son frère :

« Mon cousin, répondez au Roi de Wesphalie que vous recevez avec étonnement sa lettre du 9 juillet à... heure après midi; que l'ordre du 30 est positif; qu'on s'y exprime en ces termes : *vous devez vous diriger sur Minsk. Le général Reynier, sans cependant perdre de vue de couvrir Varsovie, se dirigera sur Neswij.* Ceci veut dire que le premier but du général Reynier doit être de couvrir Varsovie; le second, si l'ennemi retirait toutes ses troupes de la Wolhynie et qu'il n'y eût plus rien à craindre pour le Grand-Duché, serait de se diriger sur Neswij. Mais comme

rzemberg passera devant lui pour se porter
d sur Neswij, et ensuite sur la Dwina. Que le
l Reynier envoie des partis sur Pinsk, et se
n échelon de manière à tomber sur les flancs
t ce qui voudrait déboucher sur Varsovie.
ette position il rétrogradera sur Varsovie si ce
t menacé; mais tant que l'ennemi le saura sur
ouchés de Pinsk; et ayant des corps prêts à
t sur ses flancs, et que d'ailleurs il aura à
re notre entrée en Wolhynie, il sera hors de
e de se porter sur le territoire de Varsovie,
e faisait, ce ne serait pas impunément. Le gé-
teynier doit aussi renvoyer à Praga (faubourg
rsovie) le régiment qui était destiné pour la
on de cette place et qui en a été mal à propos
- La position du général Reynier sur les der-
est donc utile. Sa Majesté n'est pas surprise
ous ne compreniez pas que des instructions
es à cent lieues de distance ont des buts oppo-
e les événements doivent éclaircir; mais ce
lle se plaint, c'est qu'au lieu d'étudier ses ins-
ns, vous n'en teniez aucun compte. Pour cou-

que l'ennemi avait laissé deux divisions en Wolhynie. Mais comme vous n'étiez pas informé de ce que Bagration avait laissé en Wolhynie, que vous ignoriez combien de divisions il avait avec lui, que vous ne vous êtes pas même mis à sa poursuite, et qu'il a pu faire sa retraite aussi tranquillement que s'il n'avait personne derrière lui; tout cela étant à rebours des usages de la guerre, il n'est pas extraordinaire que tout soit de même. Le général Reynier, selon ce que l'ennemi aura laissé en Wolhynie, est donc le maître soit de rester à Brezesc, soit de rester à Slonim en envoyant des partis sur Pinsk. Mais le principal est, jusqu'à ce que l'ennemi ait retiré ses troupes de la Wolhynie, qu'il laisse un corps d'observation à portée de couvrir Varsovie et de tout ce qui, de la Wolhynie, menacerait le Duché et les derrières de l'armée. Donnez ordre au général Reynier d'écrire directement au major-général et d'envoyer les renseignements qu'il a. Sa Majesté juge convenable que ce soit le général Reynier qui reste en observation pour garder le Grand-Duché, et non le prince de Schwartzemberg, bien des raisons la déterminent sur cet objet. Le Roi doit faire connaître au prince de Schwartzemberg, que son désir est qu'il se dirige, si Varsovie n'est imminemment menacé, sur Neswij.

En conséquence de ces instructions nouvelles, Reynier quitta Stolowiecz pour se reporter sur Slonim et Lipsk, pendant que Schwartzemberg, remontant vers le Nord en sens contraire, se dirigeait sur Neswij.

La cavalerie de Latour-Maubourg ne fit que tra-

le-garde russe avait pris position à Romanow, le chemin entre Cimkowice et Sluck. Un ruisseau profond passe à Romanow; l'ennemi, ayant détruit le pont qui le traversait, avait placé de l'infanterie et des batteries sur la rive gauche, tandis que sa cavalerie franchissant à gué le ruisseau d'eau, escadronnait dans la plaine, et envoyait des partis jusqu'en vue de Cimkowice.

Le 1^{er} régiment de chasseurs polonais, de la 19^e brigade de cavalerie légère (5^e corps), était aux avant-postes. Comme à Mir, les Polonais ne purent résister aux Russes à portée sans se précipiter sur eux. Ayant culbuté les Cosaques, ils se heurtèrent à plusieurs lignes de cavalerie régulière, qui les repoussèrent en leur faisant éprouver quelques pertes. Le général Maubourg fit avancer les cuirassiers de Lorge, qui repoussèrent la cavalerie russe jusqu'au-delà du ruisseau de Romanow, sous la protection de ses batteries.

Le soir du même jour, le 8^e corps rejoignit le 5^e à Romanow. En ce moment, le Roi avait, pour la première fois depuis son départ de Grodno, les trois corps de

Conformément à l'ordre du 11 juillet, Jérôme se disposait à faire suivre Bagration, jusque sous les murs de Bobruysk, par Latour-Maubourg, tandis que l'infanterie des 5^e et 8^e corps, faisant tête de colonne à gauche, se dirigerait vers Ighoumen, pour y rallier le corps de Davout. Déjà les routes de traverse avaient été reconnues. Il était possible, en faisant filer les colonnes par Ouzda, Stankow, Dukora, de contourner le massif impraticable compris entre Neswij, Minsk et Bobruysk. C'était, il est vrai, un détour de trente lieues, mais qui permettait de déboucher entre Minsk et Ighoumen, sur la ligne d'opérations du maréchal Davout. Assuré d'avoir, à quelques marches derrière lui, trente mille hommes d'infanterie, le prince d'Eckmühl, échelonné déjà de Minsk à Ighoumen, pouvait alors avancer hardiment sur la Bérésina et la passer à Borisow, tandis que Bagration la passerait à Bobruysk. De Borisow, le maréchal pouvait devancer les Russes sur le Dniéper, sur Mohilew du moins, où Bagration aurait eu tout avantage à le franchir. Obligé de redescendre le Dniéper et de le passer à Rogaczew, le général russe allongeait encore le détour que, depuis quinze jours, il décrivait autour de Barclay de Tolly, sans pouvoir l'atteindre, et n'avait plus de chance d'y parvenir qu'à Smolensk ou au delà.

Le Roi, pour donner les derniers ordres de ce mouvement décisif, n'attendait que le retour de l'aide de camp, parti la veille de Neswij pour Minsk, et qui devait rapporter la réponse du maréchal Davout. Elle arriva dans la soirée. Quelle ne fut pas

ine, dans laquelle il déclarait prendre le com-
ement de toute l'aile droite, et qui contenait
opie de l'ordre de l'Empereur du 6, tenu secret
alors.

Roi Jérôme avait souffert sans se plaindre les
ches personnels de l'Empereur et même les
nestations parfois très-vives du major-général,
prête des volontés de son frère. Il avait la con-
ce d'avoir envoyé les seuls rapports exacts sur
ation, quand on lui reprochait de ne rien savoir;
ir marché très-vite, quand on l'accusait de len-
d'avoir atteint l'ennemi, quand on se plaisait à
résenter l'exemple de Davout, qui en était encore
rcher l'armée russe. Il n'avait répondu à ce traite-
immérité, que par un redoublement de bonne
té, par l'aveu modeste de fautes que, disait-il,
ait peut-être commises, par une réserve géné-
e au sujet des erreurs commises par l'état-major
ral, que seul il n'avait pas partagées, et que l'é-
ment venait de mettre en lumière d'une façon si
ante. Mais l'ordre de remettre son commande-
t au maréchal Davout, ou du moins de l'exercer
inalement sous la direction supérieure de ce

du Nord, avait été l'exécuteur des mesures dont la Westphalie avait eu le plus à se plaindre pour ses intérêts, et son Roi, pour la dignité de sa couronne. Le prince d'Eckmühl n'avait pas été seulement l'instrument des volontés de l'Empereur à l'égard du nouveau royaume, il les avait, par sa hauteur, rendues humiliantes, alors qu'elles n'étaient peut-être que rigoureuses. Retrouver sur le champ de bataille cette personnalité hostile, pour s'abaisser encore une fois devant elle, aux yeux de toute l'armée, subir comme un coupable sa réprimande dédaigneuse et hautaine, c'était plus qu'il ne pouvait supporter le caractère le plus modeste, l'amour-propre le moins exigeant. Jérôme se sentit blessé dans son honneur de Roi, de frère de l'Empereur, de général en chef commandant quatre corps d'armée de soixante mille hommes. Il prit la résolution de résigner, entre les mains de l'Empereur, un commandement qu'il tenait de lui, et qu'il ne pouvait plus exercer sous un autre sans manquer à sa propre dignité. Il écrivit, le soir même du 14, la lettre suivante à son frère :

« Sire,

« Je reçois à Neswij (où je suis depuis hier soir avec le 5^e corps), par le retour d'un officier d'ordonnance que j'avais envoyé au prince d'Eckmühl, et qui l'a trouvé à Minsk, une lettre de ce prince et une dépêche du major-général en date du 6 juillet. Elle contient l'ordre de Votre Majesté de reconnaître comme commandant supérieur le prince d'Eckmühl, en cas de réunion. Cette réunion existe de fait au-

jourd'hui, et le maréchal m'a envoyé ses instructions.

« Sire, Votre Majesté m'avait donné un commandement sans considérer si j'étais ancien ou nouveau général ; je me trouvais très-honoré de le tenir d'Elle et de servir sous ses ordres, et c'est sans aucune espèce d'humeur contre ce que j'éprouve que j'ai pris la résolution de ne servir sous les ordres d'aucun autre. L'altercation que j'ai eue précédemment avec le prince d'Eckmühl sur ce même point a été portée par lui à la connaissance de Votre Majesté. Je proteste que je n'en ai conservé aucune espèce de ressentiment, mais elle a été rendue assez publique, et je serais placé dans une position humiliante en servant sous lui. Les intérêts même de Votre Majesté pourraient souffrir du sacrifice que je ferais en lui obéissant, et j'aime mieux prier dès à présent Votre Majesté de me permettre de me retirer. J'ai l'intime conviction qu'Elle appréciera un jour ma conduite, d'autant plus que si je me trompe dans celle que je tiens, mon erreur ne peut provenir que d'une différente manière de voir, mais jamais de mes sentiments envers Elle, qui sont toujours aussi sûrs, qu'indépendants de toutes circonstances.

« Je fais connaître aux différents généraux de l'aile droite, que Votre Majesté m'appelant sur un autre point, ils passent sous le commandement du prince d'Eckmühl ; le général Marchand recevra et transmettra ses ordres.

« Quant à moi, j'attendrai à Neswij les ordres de Votre Majesté. S'il doit y avoir une bataille, elle aura

lieu dans deux ou trois jours et j'y assisterai comme volontaire, mais elle n'est plus probable dès que le 1^{er} corps qui est arrivé à Minsk le 7 et devait être le 13 à Bobruysk et Glusk, n'arrive qu'aujourd'hui 14 à Ighoumen; ainsi il me paraît que le prince Bagration ne peut plus être coupé du Dniéper s'il veut s'y porter.

« Certes si j'ai perdu un jour ou deux à Grodno, ce que je n'ai fait qu'avec des intentions et par des motifs qu'il faudrait être sur les lieux pour justement apprécier, je crois avoir depuis bien réparé cette faute; mais que la volonté de Votre Majesté soit faite, je n'en murmure pas; je désire seulement qu'Elle soit bien persuadée que rien n'ébranlera jamais mon amour pour Elle, ni les vœux que je ferai toujours pour sa prospérité. »

Cette lettre écrite, le Roi en adressa une autre au maréchal Davout, pour lui notifier sa résolution, chargea le général Marchand de pourvoir à tous les détails du service, et notifia aux généraux Latour-Maubourg, Tharreau, Reynier et Poniatowski, qu'ils eussent à prendre et à recevoir les ordres du prince d'Eckmühl.

Le maréchal, à la réception de la dépêche du Roi, entrevit la faute qu'il avait commise. Il s'aperçut qu'il avait agi avec une précipitation peu digne de son expérience et de son caractère, en usant, avant la jonction, du bénéfice d'un ordre qui ne devait avoir son effet *qu'au cas où tous les corps de l'aile droite seraient réunis*, en recourant enfin, alors que tout

marchait à souhait, à une mesure évidemment réservée dans la pensée de l'Empereur pour un cas extrême et urgent. Il craignit d'avoir blessé l'Empereur lui-même dans la personne de son frère, et s'empressa d'écrire à Jérôme une lettre pleine de ménagements, dans laquelle il le pressait de garder son commandement, et lui promettait une entente cordiale, tout en maintenant ses droits au commandement.

Cette lettre, expédiée d'Ighoumen le 15, arriva le 16 à Neswij, mais trop tard. Le Roi en était parti ce même jour, emmenant avec lui ses gardes-du-corps et quelques compagnies de sa garde. Après cet éclat, tout retour était impossible..

Quant à la manière dont l'Empereur reçut la démission de son frère, il nous manque, pour nous éclaircir sur ce sujet délicat, une pièce importante qu'il nous a été impossible de retrouver, la réponse de Napoléon écrite de Wilna le 16 juillet, et qui parvint à Jérôme le 17, à Turczec, près de Korelice.

Mais nous avons :

1° La lettre écrite par le Roi, à la même date et dans le même lieu, en réponse à cette dépêche ;

2° Une dépêche de l'Empereur au prince d'Eckmühl, de Gloubokoë, 20 juillet ;

3° Plusieurs dépêches de l'Empereur, jusqu'à la date du 20, supposant que le Roi n'est peut-être pas encore parti, ou bien qu'il peut être revenu et avoir repris son commandement.

L'analyse de ces pièces, que nous mettons sous les yeux du lecteur, ne laisse aucun doute sur l'impres-

sion que l'Empereur ressentit à la nouvelle de la démarche du maréchal Davout et de la démission de son frère.

Il fut très-mécontent du procédé du prince d'Eckmühl, le trouva tout à la fois intempestif, inutile et blessant. Quant au commandement résigné, il insista pour que le Roi le gardât ou le reprît, et sa lettre du 16 n'eut pas d'autre objet, ainsi qu'il résulte évidemment de la réponse de Jérôme. Enfin l'Empereur, confiant dans l'expression de ses désirs, espéra pendant quelques jours, et jusqu'à la réception de la lettre de Turzec, en date du 17, que son frère reviendrait sur sa résolution.

Voici la lettre du Roi Jérôme :

* Turzec, 17 juillet 1812.

« Sire,

« Je reçois à Turzec la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire en date d'hier.

« J'ai quitté Neswiz, ayant été prévenu que les Autrichiens allaient y arriver.

« La manière dont j'ai reçu l'ordre d'être sous le commandement du prince d'Eckmühl, sans en avoir été prévenu ni par Votre Majesté, ni par le prince de Neuchâtel; l'extrême inimitié que le prince d'Eckmühl m'a toujours portée, le mésentendu qui avait existé entre ce prince et moi avant l'arrivée de Votre Majesté à l'armée, et enfin le malheur que j'avais de ne m'attirer que des reproches et de ne jamais réussir à contenter Votre Majesté, malgré ma bonne

volonté, tout m'a fait croire qu'Elle voulait que je quittasse mon commandement.

« Dieu m'est témoin, Sire, que jamais une mauvaise idée n'est entrée dans mon âme, et que vous et l'honneur avez toujours été mes seuls guides. Actuellement il dépend de Votre Majesté d'achever de me perdre ou de me sauver, puisque ayant remis le commandement depuis trois jours, ayant fait avec ma garde des marches rétrogrades, et annoncé que Votre Majesté m'appelait sur un autre point, je ne puis plus retourner. Votre Majesté pourrait me donner un commandement sur les côtes, en cas de descente des Anglais et de mouvement dans cette partie, ou enfin toute autre destination qu'il lui plaira. J'espère encore que, dans une circonstance comme celle-ci, dont dépend le sort de toute ma vie, elle ne m'abandonnera pas. »

Voici maintenant la dépêche au prince d'Eckmühl, ou plutôt la dépêche au major-général, pour être transmise au prince d'Eckmühl :

« Gloubokoë, 20 juillet 1812.

« Mon cousin,

« Écrivez au prince d'Eckmühl que je ne puis pas être satisfait de la conduite qu'il a tenue envers le Roi de Westphalie ; que je ne lui avais donné le commandement que dans le cas où la réunion ayant eu lieu et les deux armées étant sur le champ de bataille, un commandant eût été nécessaire ; qu'au lieu

de cela, il a fait connaître cet ordre avant que la réunion fût opérée, et lorsqu'à peine il communiquait par quelques postes; qu'après avoir fait cela et après avoir appris que le Roi de Westphalie s'était retiré, il devait conserver la direction et envoyer des ordres au prince Poniatowski; que je ne sais plus aujourd'hui comment va ma droite; que je lui avais donné une preuve de la grande confiance que j'ai en lui, et qu'il me semble qu'il ne s'en est pas tiré convenablement; que puisqu'il avait pris le commandement, il devait le garder; mais qu'il eût mieux fait de ne pas le prendre, puisqu'il n'était pas réuni au Roi; qu'à présent que je suis très-éloigné, j'ignore ce qui se passe sur ma droite; que mes affaires en souffrent; tandis que s'il avait écrit au prince Poniatowski que le Roi ayant quitté le commandement, il lui donnait une direction, mes affaires n'auraient pas souffert. Sur ce, etc. »

Enfin, voici les dépêches ou extraits de dépêches qui prouvent que l'Empereur, jusqu'à la réception de la seconde lettre de son frère, crut qu'il consentirait à rester à la tête des 5^e, 7^e, 8^e corps, et 4^e de cavalerie :

Le major-général au prince d'Eckmühl.

« Glonbokoë, 18 juillet.

« *Écrivez lettre sur lettre au Roi de Westphalie, ou, en cas qu'il soit parti, au prince Poniatowski, pour qu'ils s'approchent de vous.*

L'Empereur au major-général.

« Gloubokoë, 20 juillet.

« Mon cousin,
est indispensable d'envoyer un officier de con-
sur la droite. Il se rendra d'abord à Minsk, et
auprès du prince Poniatowski. *Si le Roi de
halie est revenu*, il lui portera des instructions;
si a continué sa pointe, il portera des ordres
ce Poniatowski pour commander la droite, et
structions. Le général Marchand continuera à
chef d'état-major de la droite. »

Le major-général au Roi Jérôme.

« Gloubokoë, 20 juillet.

« Sire,
l'Empereur m'ordonne de faire connaître à Votre
Majesté que son intention est qu'elle tienne le géné-
ral Sacken à Neswij, afin qu'il puisse appuyer sur
lui et marcher au secours du Grand-Duché jus-
qu'au moment où les opérations seront tellement
avancées que les troupes russes aient dépassé la

8^e corps d'armée, et avec le 4^e corps de réserve de cavalerie, vous lier avec le prince d'Eckmühl par votre gauche, et cependant harceler Bagration et le suivre; dans l'éloignement où se trouve Votre Majesté, elle doit agir selon les circonstances et avoir pour but d'empêcher Bagration de faire du mal et de tomber sur le prince d'Eckmühl.

« Je donne l'ordre au prince de Schwartzemberg, qui doit être aujourd'hui à Neswij, de vous appuyer en cas d'événement, et, s'il n'y a là aucun danger, de se porter sur Minsk. »

La décision prise à Turzec était irrévocable. Le Roi continua sa route à petites journées vers ses États. Il passa le 22 juillet à Bielitza, le 23 à Grodno, arriva le 30 à Varsovie, en repartit le 7 août, et rentra à Cassel le 16 août, un mois après son départ de Neswij.

A l'aide des documents que nous venons de publier, le lecteur sait maintenant à quoi s'en tenir sur la prétendue combinaison de Bobruysk, manœuvre qu'aurait longuement méditée l'Empereur, dans le but d'enfermer Bagration dans cette ville, entre le Roi Jérôme et le prince d'Eckmühl. La dépêche de Wilna du 11 juillet, celle qui commence par ces mots : « *Sire, le prince d'Eckmühl est arrivé le 8 à Minsk,* » jette une telle clarté sur toute la situation, qu'on ne peut expliquer l'erreur de certains écrivains militaires sur l'affaire de Bobruysk, qu'en supposant que ce document n'a jamais passé sous leurs yeux. Dans ce système, qui consiste à repr

senter, d'une part, Bagration pris dans une impasse, à Bobruysk, entre Jérôme et Davout; et de l'autre, ces deux généraux retirant leurs mains, alors qu'ils n'avaient qu'à les étendre pour prendre ou détruire l'armée russe; dans ce système, disons-nous, on attribue généralement à la retraite personnelle de Jérôme une influence fatale sur le dénouement de ce grand drame militaire. On signale, dans les pourparlers qui s'engagèrent entre le Roi et le maréchal, au sujet du commandement en chef, la cause des prétendues hésitations qui empêchèrent les deux corps de marcher droit sur Bobruysk, et d'y détruire Bagration. L'illustre historien du *Consulat et de l'Empire* est, selon nous, tombé dans cette erreur stratégique; seulement, il fait remonter la responsabilité du mécompte, non pas au Roi Jérôme, mais à l'Empereur lui-même. En citant le passage où il résume ces graves événements, nous prenons acte de l'appréciation qui justifie le Roi Jérôme; mais nous protestons contre celle qui charge l'Empereur, en lui attribuant un projet qui n'a jamais existé.

Il (*l'Empereur*) dit M. Thiers (t. XIV, p. 90),
 ne se reprocha pas à lui-même, ce qui eût été plus
 juste, d'avoir par une habitude royale digne tout
 au plus de Louis XIV, confié à un jeune homme
 dévoué, brave, mais sans expérience, une armée
 de quatre-vingt mille hommes; puis, lorsque ce
 jeune Prince n'avait encore commis aucune faute,
 de l'avoir gourmandé, humilié de toutes les ma-
 nières, comme s'il avait été responsable de la ré-
 sistance des éléments; de s'être ensuite brusque-

« ment décidé à le subordonner à un maréchal,
 « parti qu'il aurait fallu prendre, dès l'origine, dans
 « l'intérêt des opérations, et non après coup, à titre
 « de punition; de n'avoir prévu ni l'esclandre qui
 « devait en résulter, ni la conséquence bien plus
 « grave de faire manquer une opération décisive
 « et des plus savantes qu'il eût jamais imaginées;
 « enfin, et par dessus tout, de n'avoir pas accordé
 « au maréchal Davout le renfort d'une ou de deux
 « divisions, renfort qui aurait mis ce maréchal en
 « mesure de ne pas faire dépendre ses mouvements
 « d'une jonction des plus problématiques. »

La dépêche du 11 juillet contient tout le plan conçu par l'Empereur pour son aile droite, à partir du jour où il reconnut enfin la véritable direction de Bagration. A ce moment, bien loin de prescrire à Jérôme et à Davout de converger sur Bobruysk, il ordonna au premier *de couper la Bérésina entre Bobruysk et Borizow, une simple avant-garde poursuivant Bagration, afin de s'assurer qu'il suit toujours son mouvement rétrograde sur Bobruysk.* Quant au prince d'Eckmühl, *il doit se porter sur Borizow, et la Bérésina se trouvera par là passée. Il continuera son mouvement pour couper à Bagration la Dwina et arriver avant lui entre la Dwina et le Dniéper.*

Que devient, en présence de ces instructions précises, le fameux projet consistant à envelopper Bagration dans Bobruysk? Nous n'insistons pas davantage. Il est des vérités tellement évidentes qu'on les affaiblit en les développant.

Nous ajouterons seulement que ce plan, tracé le

à Wilna, non-seulement n'échoua pas, mais fut exécuté à la lettre par Davout et eut le succès complet, tant il est vrai que la retraite de la Bérésina aux mesures qu'il avait prises en parvint à une bonne situation où il laissait les affaires, sans exercer une influence sur l'issue des opérations. Le 15, les 5^e et 6^e corps commencèrent leur mouvement de flanc par Ouzda et Dukora, pour rallier les autres corps, tandis que Latour-Maubourg suivait Bagration par la route de Bobruysk. D'après les rapports de près par les Polonais et les Westphaliens, la Bérésina, le 17, à Jakzitzcy, à vingt lieues au-dessus de Bobruysk, et se dirigea droit sur Wilna où il arriva le 21. Bagration, ayant de son côté la Bérésina à Bobruysk le même jour que Davout passait à Jakzitzcy, se présenta le 23 devant Wilna pour y franchir le Dniéper. Battue ce jour-là, le prince d'Eckmühl, la deuxième armée française, fut contrainte encore une fois de rétrograder, et de passer le Dniéper plus loin. Ainsi *coupé de la retraite*, Bagration fit un sinueux et dernier détachement et rallia Barclay de Tolly à Smolensk que le

prince, en quittant l'armée, laissait les Westphaliens et les Polonais en mesure d'assurer le succès de leurs opérations contre Bagration, la position où ils se trouvaient les Saxons n'était pas moins favorable à leur mouvement contre Tormassoff. Dès le 13, le Roi avait commencé à marcher vers le sud, du côté de Kobrin, et il fut maintenu dans cette direction, mal-

gré les ordres contraires venus postérieurement du grand quartier-général, parce qu'on connut à Nersis les mouvements inquiétants de Tormassoff et les périls que courait Varsovie, avant que la nouvelle n'en fût arrivée à Gloubokoë. La présence du 7^e corps au débouché des routes qui menaient de la Volhynie sur le flanc droit de la Grande-Armée, arrêta les progrès de l'armée de Tormassoff, sur la rive droite et la rive gauche de la Vistule qu'il avait déjà franchir à ses Cosaques. Mais Reynier, réduit à onze ou douze mille hommes, n'était pas en état de résister longtemps avec ses seules forces. Déjà un détachement d'un millier d'hommes lui avait été enlevé à Kobrin. Il appela Schwartzemberg à son secours. Le général autrichien, déjà à Neswij et en pleine marche pour rejoindre l'Empereur, ne recula pas devant une initiative hardie, que Napoléon approuva et récompensa plus tard. Il rétrograda sur-le-champ, opéra sa jonction avec Reynier, et se porta à la tête de trente-deux mille Autrichiens et Saxons contre Tormassoff. Le 4 août, les deux généraux gagnèrent sur les Russes la bataille de Gorodeczna à quelques lieues de Kobrin.

Ainsi, au moment où le Roi Jérôme se retira et où le commandement de l'aile droite fut disloqué, une portion de son armée s'éleva vers le Nord et concourut avec Davout à rejeter Bagration sur Smolensk; l'autre descendit vers le sud et concourut avec Schwartzemberg à refouler Tormassoff en Volhynie.

Tels furent les deux succès qui marquèrent le début de la campagne de 1812. Au Roi Jérôme revint

le mérite d'y avoir concouru par une série d'opérations stratégiques qui n'a pas d'analogue dans l'histoire pour la complication et la difficulté. Malgré quelques accidents d'une importance toute secondaire, on peut dire que le bonheur et l'habileté signalèrent le court passage du frère de l'Empereur à la Grande-Armée. Que n'est-il permis de s'arrêter à ces premiers souvenirs de la plus terrible des guerres, et d'oublier les douloureux révers qui l'ont terminée !



CORRESPONDANCE

RELATIVE AU LIVRE XVII.

« Le Roi a signé un décret conférant la direction supérieure des affaires à la Reine. Sa Majesté aura la signature de tout ce qui ne sera pas inséré au *Bulletin des lois*. M. Siméon lui rendra compte des travaux des conseils, dont elle transmettra les résultats au Roi avec les observations de M. Siméon et les siennes. Le grand-maitre des requêtes travaillera directement avec Sa Majesté. M. le général Bongars et M. Pichon sont adjoints au conseil des ministres, sans que, cependant, cela puisse tirer à conséquence pour l'avenir. Un courrier extraordinaire partira tous les quinze jours pour porter au Roi le travail des conseils. Ce décret ne doit être publié que le 28 avril. M. Siméon a demandé les ordres du Roi pour savoir s'il devait être inséré au *Bulletin des lois*. La Reine a annoncé qu'elle recevrait tous les jours, à midi, les personnes qui auraient à lui

M. Reinhard
au duc de Bas-
sano, Cassel, 10
avril 1812.

parler. L'affliction que lui causait le départ du Roi a cédé au sentiment de ses devoirs. On dit (car je n'ai pas encore eu l'honneur de voir Sa Majesté) qu'elle est d'une sérénité charmante.

« Le Roi a rendu un décret pour ajourner le remboursement de l'emprunt forcé, qui devait avoir lieu dans le milieu d'avril. On espère, à force d'ajournements, se traîner jusqu'au mois de juin ; mais ce terme arrivé, on ne prévoit pas encore comment les finances westphaliennes se tireront d'affaire. »

à Reine Caroline au Roi Rome, Cassel.
2 avril 1812.

« L'Empereur nous a fait demander l'organisation d'un corps de troupes mobile ; il a fait la même demande à la Saxe. Il sera composé des différents corps que nous avons dans le pays ; au reste, le ministre de la guerre t'en fera un rapport plus circonstancié, par le courrier du 15, que je ne puis te le faire. Le ministre des finances m'a demandé de s'absenter d'ici pendant cinq ou six jours, pour aller à Hildesheim terminer une affaire très-importante au sujet des biens ecclésiastiques ; il m'a dit t'en avoir demandé la permission avant ton départ.

« M. de Scheel a eu des nouvelles de Vienne, qui lui annoncent définitivement le départ de l'empereur d'Autriche pour Dresde. Siméon a fait semblant vis-à-vis de moi de n'être pas content de cette dépêche ; je ne sais s'il a voulu m'en faire un mystère ; mais, lui ayant demandé si c'était vrai que M. de Scheel avait eu cette nouvelle, il m'a répondu qu'il l'ignorait, mais qu'il le lui demanderait. Il me paraît que cette nouvelle est trop intéressante pour que M. de

assuré qu'elle n'existait pas autant depuis deux
. Il a fait ouvrir plusieurs magasins du côté de
vre et de Hirschfeld, tout en obligeant les gens
ger à Hirschfeld; il paraît que la pénurie est
grande, et les têtes sont un peu montées; ce-
ant, avec de la fermeté, ils espèrent qu'on
ra les réprimer. Au reste, le ministre des finan-
et Bongars te feront un rapport plus circon-
lié. »

Sire, je ne saurais assez exprimer à Votre Ma-
combien je suis reconnaissante de la permission
lle veut bien m'accorder de lui offrir mon hom-
e à Dresde; c'est lundi, 18, que je compte y ar-
. Si vous daignez rendre justice à mes sentiments,
comprendrez que ma satisfaction égale le res-
eux dévouement avec lequel je suis, etc. »

La Reine Ca-
therine à l'Em-
pereur Napo-
léon. Cassel, le
.. avril 1812.

En réponse à la lettre que Votre Excellence
fait l'honneur de m'écrire, le 10 de ce mois, je
presse de lui annoncer que les différentes trou-

M. Simon à
M. Reinhard.
Cassel, 15 avril
1812.

Infanterie.	1,200	hommes.
Artillerie servant deux pièces.	100	—
Cavalerie légère.	200	—
Gendarmes.	50	—

Total. 1,550 hommes.

« Cette force est la seule disponible, le 4^e régiment ayant déjà été destiné par Sa Majesté Impériale à faire partie de la garnison de Magdebourg, et les autres troupes étant disséminées et nécessaires à la garde de l'intérieur.

« Dans le cas d'un besoin urgent, tout le corps de la gendarmerie resté dans le royaume pourrait être réuni dans l'espace de sept jours ; mais alors le service habituel de la gendarmerie se trouverait suspendu. J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Excellence l'état de la répartition actuelle de ce corps. »

La Reine Catherine au Roi Jérôme. Cassel, ce 15 avril 1812.

« Bongars te donne des nouvelles très-intéressantes. Aujourd'hui, il a presque la certitude que Doremberg est dans le pays, du côté de la Verra. Les têtes sont un peu montées ; Bongars croit lui-même qu'il pourrait y avoir quelques troubles : j'espère qu'il n'en sera rien. Mais quelles qu'ils puissent être, je me sens la force de les maintenir, si tout le monde fait son devoir. Si, cependant, l'Impératrice devait suivre l'Empereur à l'armée, j'espère, mon bon Jérôme, que tu n'oublieras pas ta chère Catherine, et que tu la feras venir aussi ; car je t'assure que je donnerais beaucoup pour n'avoir pas accepté la direction supérieure des affaires. Elle me donne beaucoup de désagrément.

pour me complimenter, il m'a en même
t connaître de la part de ce prince l'em-
il se trouve à Varsovie, par le manque de
urtout de fourrages.

a aussi rendu compte, d'après les dernières
qu'il avait de la Russie, que les généraux
et Elsen se trouvent chacun avec un corps
mille hommes opposés à la droite; que
asse, ayant déjà consommé les vivres qui se
t sur les frontières, s'était retirée en empor-
ce qui pouvait en être resté, sur la se-
ne de magasins; qu'il règne beaucoup d'in-
et de divisions dans le conseil militaire de
r; que les troupes désertent, et qu'on a
e les frontières une ligne de Cosaques pour
désertion.

re Majesté sera sans doute à même d'appré-
ouvelles mieux que moi. »

lois exiger, ma chère Catherine, que toute
ndance diplomatique te soit apportée régu-
t par Siméon. C'est à toi seule à juger ce

1812.
Le Roi Jérôme
à la Reine Cathé-
rine. Kalisch, 19
avril 1812.

car toutes les preuves d'attachement que l'on donne, me sont aussi agréables que si c'était à moi-même, mon attachement pour toi étant à l'abri de tout changement. Tu diras à Siméon que j'ai approuvé avec étonnement et avec mécontentement qu'il ait permis la discussion indiscrete qui a eu lieu au conseil d'État, entre le ministre des finances et le baron de Reinack, et qu'il dépend toujours du président d'imposer silence aux membres du conseil, ou du moins, de les rappeler à l'ordre, que je compte qu'une pareille scène ne se renouvellera pas. »

Le Roi Jérôme
l'Empereur
Napoléon. Ka-
lisch, le 21 avril
1812.

« Sire, je viens de recevoir la lettre (1) de Votre Majesté, en date du 10 courant. Je vais m'empres-
sée avec plaisir de remplir la mission que Votre Majesté me donne. Arrivé à Kalisch depuis huit jours, et étant absolument oisif, ce voyage aura beaucoup d'intérêt pour moi. Je partirai demain matin à la pointe du jour pour Cracovie, où j'espère être rendu le 23 au soir. J'y passerai deux jours pour visiter la forteresse et les mines de Wieliska, je descendrai ensuite la Vistule jusqu'à Sandomir; je verrai Lublin et Pulawy, et reviendrai à Kalisch, à travers les cantonnements que je visiterai ainsi à mon retour.

« Je laisse à Kalisch le général Marchand, qui se rendra à mon itinéraire, en sorte que, si cela est nécessaire, il me dépêchera un courrier sur le point où je serai. Je l'ai autorisé aussi à ouvrir les lettres du major-général qui pourraient arriver en mon absence.

(1) Lettre en date du 10 avril, rapportée dans le texte du dix-septième livre.

i assuré les vivres de mon corps d'armée
inze jours, en faisant passer la Pilica au
général Reynier, et je pense que lui-même,
era plus aisément à s'approvisionner par
r et la Haute-Pologne.

ompte être de retour à Kalisch, le 1^{er} mai.
ps d'armée continue à être en bon état et à
s peu de malades. »

ministre de France a communiqué aujour-
L. Siméon une lettre qu'il a reçue du général
, commandant à Magdebourg, qui lui mande
u le commandement entre l'Elbe et le Rhin.
que ce titre ne peut comprendre que ce qui
les hôpitaux, les magasins, les routes mili-
le recrutement des troupes. Cette nouvelle a
né beaucoup d'alarmes ici, les ministres sur-
ignent que ce ne soit une prise de posses-
oi, je n'y vois qu'une facilité de plus de
ndre, car le ministre de la guerre se trouvait
mbarrassé et ne savait à qui s'adresser. C'est
nt M. le comte de Hône, qui a paru le plus
de cette nouvelle. »

La Reine Ca-
therine au Roi
Jérôme. Cassel,
22 avril 1812.

suis bien heureuse, mon cher Jérôme, d'ap-
par ta lettre que tu es satisfait de ma con-
ne suis certainement pas insensible au plaisir
mée et même approuvée par les autres, mais
ajours par rapport à toi, et parce que je dé-
quement justifier ta confiance aux yeux du pu-
sais bien, mon ami, que je n'ai jamais désiré

La Reine Ca-
therine au Roi
Jérôme. Cassel,
23 avril 1812.

communiquées; jusqu'à présent je ne l'ai pu
mandé parce que j'ignorais si tu avais de
cet égard des instructions particulières à M. Si
mais puisque tu me fais part de tes intenc
te dirai qu'il m'a apporté depuis ton dépa
seule fois une dépêche chiffrée de M. de Bu
sans traduction. Je lui ai demandé ce que je
en faire, qu'étant chiffrée, elle devenait de l'
pour moi. Depuis, il ne m'en a plus parlé
aussi par manière de conversation qu'il m'a p
général Michaud, nommé au commandemen
l'Elbe et le Rhin, communication qui lui a ét
par M. Reinhard *par écrit*, comme je te l'ai
hier. Il me semble qu'il aurait dû me montrer
tre. Enfin, aujourd'hui, il m'a rendu compte
ment, verbalement, des dépêches intéressan
M. de Busch qu'il t'expédie aujourd'hui. Il m
ble encore, mon cher ami, que ce ne doit p
ainsi que les affaires se traitent et qu'il devrai
porter les dépêches. M. Siméon m'a paru
quand ie lui ai communiqué tes ordres au su

Deux fois seulement le conseil d'État s'est assemblé, et M. Siméon m'a dit que les délibérations du dernier avaient été trop peu importantes pour me faire un rapport. Il m'a dit aussi aujourd'hui, qu'il avait reçu une lettre du comte de Fürstenstein qui lui disait que les ministres devaient journellement me faire leur rapport; à cela, il m'a fait une observation parfaitement juste, qui est qu'il ne se présente pas tous les jours d'affaires à traiter et qu'il est, par conséquent, inutile qu'ils viennent chez moi tous les jours. Mais je ne conçois pas non plus comment il se fait que le ministre de l'Intérieur n'ait pas eu pendant trois semaines le moindre rapport à me faire, car je ne l'ai vu qu'une seule fois, au cercle. Enfin, je t'envoie ci-joint le premier rapport militaire de situation qui m'ait été remis par le comte de Höne. Je sais aussi que les ministres tergiversent pour faire connaître le décret que tu as rendu relativement à la direction des affaires que tu m'as laissée pendant ton absence. Jusqu'à présent je n'ai voulu te rien dire de tout cela, parce que je ne voudrais pas qu'il pût seulement entrer un soupçon dans ton âme qu'un motif personnel quelconque puisse me diriger, et puis parce que je me suis imaginé que tu avais laissé des instructions particulières à tes ministres; mais puisqu'il paraît que tu veux que ces Messieurs me rendent compte journellement de ce qui se passe, je me rendrais coupable de négligence envers tes intentions, de ne pas te prévenir que souvent j'ignore des choses que tu crois que je sais. Enfin, quelles que puissent être tes vues d'étendre ou de restreindre le pouvoir que tu m'as

laissé, je ne veux en faire que l'usage que tu sou-
toit-même; mais si ton intention est qu'on me
au fait des affaires, afin de pouvoir te les faire
naître, je tiendrai la main à ce que tes ordres
exécutés. Je te prierai donc de me répondre tra-
tégoriquement :

« N° 1. — Si le ministre Siméon est te
me montrer les dépêches et notes officielles
reçoit des ministres étrangers, et de m'en faire
rapport par écrit.

« N° 2. — Si le ministre Siméon doit t'ex-
les notes et dépêches officielles, ainsi que son
port directement, ou si je dois en être chargée

« N° 3. — Si je dois également t'envoyer
tes officielles de nos ministres dans les cours
gères, ou s'il doit en être chargé.

« N° 4. — Si M. le ministre Siméon doit m
un rapport par écrit de ces notes officielles
propres ministres.

« N° 5. — Si les ministres de la guerre
finances, de la justice, de l'intérieur, ainsi que
officiers de la Maison chargés d'une partie d'ad-
nistration, doivent me faire leurs rapports par
sur les différentes affaires dont tu désires qu'ils
rendent compte, et si je dois t'envoyer ces rap-
ou s'ils doivent le faire directement.

« Enfin, je te prie de faire écrire directement
ces Messieurs un double des résolutions que tu
demande ici.

« J'allais fermer ma lettre quand M. Pichon
apporté la tienne du 16; il paraît que la pénurie

est moindre depuis quelques jours. Par conséquent, je crois inutile pour le moment de suspendre les brasseries. Si elle devait cependant rentrer de nouveau, j'exécuterais tes ordres à ce là. »

Je commence ma lettre, ma chère Catherine, à Cracovie, où je suis arrivé à cheval, et je t'assure incognito. Rien n'est plaisant comme tout ce que tu me fais, aussi pour que tu ne me fasses plus le reproche de ne vouloir rien te raconter, je veux ne te rien ignorer de celui-ci.

Je suis parti de Kalisch le 22, à quatre heures du matin, dans ma calèche; à côté de moi Fürstensberg et Colin sur le siège, Triat à cheval, servi avec son mauvais allemand, d'interprète polono-

J'ai pris le nom du général de division Bruyère : moi et le prince Salm suivant dans une calèche, devant de Sorsum et Garnier précédant, tous dans un strict incognito. Jusqu'à Garnier qui voulait se faire connaître, nous l'avons cependant persuadé de garder son nom, *l'histoire moderne étant peu connue des Cracoviens*. Tu vois sans doute de ton cabinet notre équipage, mais pour bien te le figurer, il faut voir six chevaux, autrement dit chevaux, dont le plus grand est presque de la taille des petits chevaux d'Ouessant arrivés à Schönefeld, riant tous comme des jeunes et trouvant plaisant de nous faire demander des nouvelles du roi de Westphalie. Enfin, dans ce brillant incognito, nous arrivons le matin 23 à Czes-

Le Roi Jérôme
à la Reine Catherine.
Cracovie,
24 avril 1812.

chowa, qui passe pour une forteresse, et où les Russes ont eu dans la guerre contre les Polonais la sottise de perdre six mille hommes. Je suis convaincu qu'il ne faut que peu de jours pour prendre une pareille place qui n'en est réellement pas une, aussi disais-je assez plaisamment au commandant, que si j'étais chargé de m'en emparer, je ne ferais autre chose qu'abattre l'église dans la place qui se trouverait comblée, et c'est l'exacte vérité. A propos de l'église, c'est ce qu'il y a de réellement intéressant; elle est digne d'une très-grande capitale, bâtie tout en pierres de taille, le dedans en marbre ou stuc, etc. C'est là que se trouve cette fameuse vierge miraculeuse qui, lorsque les Russes voulurent l'emporter, ne put être trainée que par deux cents chevaux; du reste, cette vierge a des habits qui valent quatre ou cinq millions, brodés en perles et diamants; le nombre des pèlerins est souvent de trente mille, chacun apportant un petit tribut qui forme aux révérends pères un très-gros revenu.

« Je quittai ce miraculeux endroit le 23 au matin, et fus coucher à Siewiers, dans un château assez beau en apparence, mais où l'on ne trouvait pas même de la bonne eau; je ne te parle ni de lits, ni de vin, etc., choses chez nous indispensables, mais ici absolument du plus *inutile luxe*.

« Je quittai ce dernier endroit le 24, et pris le parti de venir à Cracovie à cheval. Je fis ces vingt-trois lieues en six heures, sur des chevaux tellement grands que mes pieds traînaient à terre; mais n'importe, c'est le cas de dire que n'est pas le plus mauvais ce qui

plus petit ; du reste, Fürstenstein, Chabert et
gnie étaient tellement *près de leur peau* qu'il
était plus. Mon entrée dans cette ville est digne
er dans Don Quichotte ; pour y arriver, figure-
s pieds de boue, mon *cogna* n'en ayant que tout
quatre, bien crotté, mais en bonne humeur ;
si que je descendis dans le meilleur soi-disant
j'ai été obligé de passer trois grandes heures
nettoyer, comme on dit, *l'indispensable*.

voici donc à Cracovie ; à peine y suis-je que
annonce une très-jolie comtesse, arrêtée par
missaire autrichien qui lui refuse le visa de
seport pour Vienne et qui l'adresse à moi pour
lire obtenir, comme un simple général. Je re-
comtesse française, et lui persuade assez dif-
ent que je n'y puis rien, n'étant ni ministre,
et à Cracovie ; je la décide à renoncer à Vienne
sser par Breslau et Dresde ; du reste la jolie
se ne me parut nullement jolie, et je la jugeai
comtesse d'occasion.

lendemain 25, à neuf heures, je me rendis à
ues d'ici, à cheval, à Wieliska, où j'ai joui
s plus beaux et des plus merveilleux spectacles
ature. J'ai chargé le baron de Sorsum d'en
e description que je t'enverrai ; j'aime mieux
lises ses vers que de te condamner à lire ceux
érais.

sortant des mines, où je passai quatre heures,
econnu ; car ma figure ayant presque parcouru
le, un nègre de Saint-Domingue assura m'a-
rvi dans ce lointain pays il y a dix ans ; me

voilà donc pour éviter les honneurs et les ennuis obligé de partir encore à cheval le lendemain 26 à 5 heures du matin. Je me dirigeais vers Pétrikan, d'où je comptais me rendre à Kalisch, lorsqu'un courrier de l'Empereur me fit porter avec toute l'armée sur Varsovie. Tout est à la paix, on négocie, mais nous craignons de manquer de vivres, ce qui m'aurait fait exécuter ce mouvement, même lorsque l'Empereur ne l'aurait pas prévu.

« Étant très-mal à Pétrikau, je me suis décidé à venir à Wolborg, sur la route de Varsovie, d'où je continuerai ma lettre demain. »

Reine Ca-
e au Roi
ne, Cassel,
ril 1812.

« Je vais maintenant te parler plus en détail sur la pénurie des grains dans le département de la Verra; je n'ai pu le faire dans ma dernière lettre que très à la hâte. Cette pénurie n'est pas urgente dans le moment présent, mais on ne peut pas se dissimuler qu'elle existe; cependant les ministres ne sont pas d'avis qu'on suspende dans ce moment-ci les brasseries; ils pensent que ce remède ne sera nécessaire que quand il n'y aura plus d'autres ressources. L'on pense que les pommes de terre suppléeront pendant les mois d'été à cette disette de grains dans le département de la Verra; mais il est à craindre que le temps froid et pluvieux que nous avons ne nous menace d'une mauvaise année. Le ministre des finances m'en a parlé avec crainte et trouble. Cependant ce mois-ci les rentrées se sont faites au trésor, quoique avec lenteur, et on a payé au trésorier de la couronne une somme arriérée de cent mille francs sur la liste civil

vu aujourd'hui M. Pichon, qui m'a dit qu'il est nécessaire de convoquer le conseil des ministres le dimanche ou mardi, afin d'y discuter le budget du mai. Il m'a prévenue de la nécessité de payer ces deux millions trois cent mille francs dans le courant de juin, et de la difficulté de le faire en raison des autres dépenses. La vente des domaines va s'effectuer lentement ; il faudrait, à ce qu'il prétend, les vendre par lots, et les lots seraient donnés à l'enchère et de la manière la plus avantageuse, afin de tirer un meilleur parti des biens qui restent en valeur sur ces objets.

« Et le monde ici continue à craindre que le
« ne soit réuni à la France, et surtout les
« du royaume. J'ai beau assurer que tu ne
« pas laissé la direction des affaires si tu
« la possibilité d'un pareil changement, tout
« je dis à ce sujet-là est en vain ; ils basent
« conjectures, leurs raisonnements à ce sujet sur
« le récent que tu viens de faire à Paris ; ils
« ent qu'il est impossible que l'Empereur ne
« venir à Paris que pour te donner le comman-
« de l'armée. C'est surtout M. Siméon qui
« convaincu et qui le dit à qui veut l'enten-
« ne sais si leurs données à ce sujet sont plus
« et plus récentes que les miennes. »

s un moment où, par l'absence du Roi et de
le gouvernement westphalien va se trouver
que sorte abandonné à lui-même, il peut
as sans intérêt de mettre sous vos yeux
u de la situation actuelle des hommes et des

M. Reinhard
au duc de Bas-
sano. Cassel, 30
avril 1812.

choses dans ce royaume. Ce ne sera en grande partie qu'un résumé de ma correspondance; mes efforts ayant constamment tendu à vous rendre compte de faits et des événements avec impartialité et exactitude, je me suis trouvé rarement dans l'obligation de me rétracter.

« Le Roi est parti sans faire aucun changement important dans l'administration ou dans le gouvernement. Dès le commencement de l'année, prévoyant l'influence que les événements qui se préparaient auraient sur sa situation personnelle et peut-être sur sa destinée, il avait refusé son approbation à des projets dont l'effet aurait pu être de déranger trop la marche habituelle des affaires ou de trop fatiguer la fortune de ses sujets. Son voyage de Paris lui a rendu une assurance qui commençait à être ébranlée. Le caractère du Roi n'est point fait encore; mais c'est un caractère qui se fera : intelligence et bonté en formeront la base; ces qualités en lui sont éminentes et en harmonie. Si quelquefois encore ses mouvements sont passionnés ou violents, cela vient de la jalousie qu'il a de son pouvoir, jalousie naturelle et raisonnée, mais qui de temps en temps erre dans l'application. Sa volonté est ferme, il ne lui manque pour être moins variable que d'avoir son principe en lui-même, et cela arrivera lorsque l'expérience et les années l'auront rendu plus indépendant des impressions étrangères ou nouvelles. Le Roi n'a qu'un seul défaut, qui sans doute n'est que celui de son âge, c'est de ne vouloir pas approfondir; il n'a qu'une seule habitude qui, en

grande partie, rachète le défaut dont je viens de parler. C'est celle de prendre pour modèle de son gouvernement celui de Sa Majesté impériale.

« Il n'est point vraisemblable que la direction de la Reine influera efficacement sur la marche de l'administration. Sa timidité et sa douceur naturelles, l'éducation qu'elle a reçue, les maximes qu'elle s'est faites l'en détourneront. Son vrai département sera toujours celui des grâces.

« La cour n'est composée en ce moment que de dames et de courtisans du second ban. Toute la jeunesse mâle a suivi le Roi ; tous les chambellans et écuyers ont été transformés en officiers d'ordonnance. Déjà depuis quelque temps la cour étalait moins de magnificence : la chronique scandaleuse avait moins d'aventures à rapporter. C'est assez dire que, présidée par la Reine, elle se conformera entièrement à l'exemple qui lui est donné.

« Le conseil des ministres s'est élargi par l'adjonction de MM. de Bongars et Pichon. M. Siméon sera très-bon pour maintenir la mesure. Tout ministre de la justice qu'il est, il voit quelquefois en homme d'État, ce que les rigoristes du Conseil d'État appellent faiblesse, complaisance, déviations de principes. Ils lui ont fortement reproché d'avoir laissé renvoyer à la caisse d'amortissement les créanciers hypothécaires des domaines ecclésiastiques, quoique cette dette ne monte pas au vingtième du capital. On accuse le ministre de l'intérieur de laisser languir son département et de trop suivre la routine. Comme il est le plus maltraité dans la

distribution des fonds, ce reproche jusqu'à nouvel ordre deviendra une espèce de mérite. M. de Hône est laborieux et honnête homme; cela suffit pour faire aller la machine, mais cela ne suffit pas toujours pour empêcher les abus.

« On juge généralement que M. de Malchus est trop faible pour maltriser sa besogne; si cela est, elle l'écrasera. Il ne le craint point, car il s'arrange comme s'il était ministre à vie. Les ferments introduits dans le conseil sont M. Pichon par son activité empiétante, M. de Bongars par ses appréhensions. Le premier est infatigable à refondre et à régulariser la comptabilité : il met des serrures et des cadenas à la caisse, en attendant qu'on puisse la remplir. Sa franchise est utile; il ne laisse ignorer ni au Roi, ni au conseil la véritable situation des finances. Il ne tient pas à lui que la France ne soit exactement payée : il fera tout ce qu'il pourra, c'est une justice à lui rendre. Quant à M. de Bongars, il lui faudrait un supérieur et il serait excellent.

« Le décret impérial du 26 août a donné une assiette plus fixe aux Français employés en Westphalie. Ils savent maintenant ce que plusieurs paraissent avoir oublié, qu'ils sont les hommes de la France. Il est certain que c'est d'eux principalement que les maximes outrées d'indépendance et de pouvoir absolu sont venues au Roi. Les Allemands, sans préjudice de l'amour personnel que le Roi a su réellement leur inspirer, n'ont jamais pu oublier que le fondement et la racine de toute sa puissance se trouvaient dans celle de la France; nécessité ou devoir,

elle qu'ils rapportent leurs destinées. Certains, les uns aliénés par l'émigration, les autres par un avancement rapide que leur patrie a refusé, voyant dans le Roi seul la source de la fortune, n'auraient voulu la partager ni avec la Westphalie, et s'ils désiraient de le faire, le royaume et ses habitants, c'était pour leur plaisir et pour leurs convenances. Aujourd'hui qu'ils ont pris de leurs rapports et de leurs obligations est plus nette; ils savent qu'il faut servir le Roi.

La Westphalie n'a point dévié de sa première mission de servir, pour ainsi dire, d'état normal entre les Français et les Allemands, et pour amalgamer les institutions françaises et allemandes, et l'équilibre jusqu'à présent a été assez maintenu par la prédilection que l'un ou l'autre accordait aux uns et par l'ascendant que l'autre donne aux autres. Pour qui a résidé longtemps dans ce pays, les progrès que cet amalgame a faits sont évidents. Il n'a plus lieu seulement entre Français et Allemands, mais encore entre Allemands et Allemands. Les Français sont devenus plus tolérants et les Allemands moins étrangers. Il y a trois ans qu'une démarcation assez forte séparait encore les Français et Hanovriens, Brunswickois et Prussiens. Aujourd'hui pourrait-on citer un fait où ces démarcations se seraient fait apercevoir. Je parle des rapports politiques, car dans les choses il reste des

zèle de M. Jacobson une existence qui le met entièrement au niveau des autres. Sans l'opinion trop accréditée en ce moment de l'instabilité de l'état actuel de ce royaume, les Westphaliens croiraient déjà avoir réacquis une patrie qu'ils préféreraient à celle qui n'est plus. Quoi qu'il en soit, cette situation intermédiaire les conduira sans secousses à leur destination définitive, quelle qu'elle puisse être; je dis, sans secousses, puisque s'il pouvait en naître, elles prendraient difficilement leur origine en Westphalie.

« La hausse considérable des grains a donné au peuple plus de facilité pour payer les impôts. Quelques espérances s'annoncent en faveur du commerce; le flux des passages militaires s'est écoulé; les défiances du gouvernement se sont un peu calmées (M. de Bongars croit, cependant, avoir quelques indices que Doremberg est dans le pays). La Prusse est tranquille et amie: l'attente de grands événements fait ajourner les conjectures sur l'avenir; tout, en ce moment, semble répondre de la tranquillité.

« L'armée étant absente, et allant bientôt peut-être se trouver sous les yeux de sa Majesté Impériale; l'administration intérieure ayant mis en panne; la police occupant ses postes pour veiller, il ne me reste à parler que des finances, dont les besoins marchent toujours et dont les ressources n'augmentent pas en proportion.

« Il résulte de mon n° 293, que les dépenses de la Westphalie, pour 1812, sont évaluées

fr. 57,000,000	
recettes ordinaires de toute	
à.	43,000,000
Déficit.	14,000,000

sulte de mon n° 322, que les dépenses exige-	
toute espèce, tous les arriérés compris,	
à la fin des six premiers mois de 1812,	
. fr. 41,211,287	
recettes ordinaires, vers la	
époque, à.	19,466,633
Déficit.	21,744,654

faut ajouter l'arriéré de la	
publique intérieure, non	
en numéraire, environ. .	8,000,000

Total du déficit.	29,744,654
---------------------------	------------

sulte des états de dépenses et de recettes,	
six premiers mois de 1812, qu'en omettant	
des années antérieures, payable soit en nu-	
, soit en bons, y compris, cependant,	
fr., premier terme du capital des dotations	
annes, échu en décembre 1811, 1,986,090 fr.	
uses à terme du ministère de la guerre, et	
00 fr. pour remboursement de la première	
l'emprunt forcé de 1810 : les dépenses pour	
mois montent à. fr. 31,173,072	
recettes ordinaires à.	19,466,633
Déficit.	11,706,439

« Il résulte des trois états joints à cette dépêche
les besoins du mois de mars étaient de. fr. 8,665
les recettes, de. 4,557

le déficit à couvrir de. . . . 4,108

« Il résulte des états de dépenses et de recette
sumées pour le mois d'avril, que la dépense pour
mois monte à. fr. 8,57
la recette, à. 3,30

Déficit. . . . 5,27

dont il faut déduire le rembourse-
ment de la première série de l'em-
prunt forcé, qui a été ajourné. . 3,89

Reste du déficit. . . . 1,38

« A ce déficit, il faut ajouter : frais
d'entrée en campagne, augmenta-
tion des chevaux des escadrons et
des dépôts restant en Westphalie,
environ. 2,40

« Total du déficit pour le mois d'avril. 3,78

« Les palliatifs qu'on apporte à cet état de
sont les suivants : le remboursement de la pre-
mière série de l'emprunt forcé a été ajourné indéfini-
ment comme on a ouvert aux obligations de cet em-
prunt un écoulement par l'achat des domaines, il
a déjà rentré plus de la moitié, d'après ce que
le ministre des finances. Le paiement des in-
terêts courants de la dette publique est suspendu. L.

térêts arriérés, à l'exception de ceux de 1811, se payent en bons.

« Les remboursements à terme des capitaux dus à la France, soit pour la contribution de guerre, soit pour les dotations hanovriennes, sont également suspendus. On promet d'acquitter fidèlement les intérêts.

« Plusieurs ordonnances à terme du ministère de la guerre ont été prolongées avec un intérêt de 6 pour cent.

« On a pris par réquisition les chevaux nécessaires pour les transports militaires et ceux d'augmentation des escadrons récemment ordonnée. On a, cependant, payé la moitié du prix de ces derniers.

« On retranche autant qu'on peut sur les dépenses diverses des ministères.

« Par ces moyens, on espère arriver sans secousse jusqu'à la fin du mois de juin. En juillet, la crise sera forte. On compte, pour cette époque, sur une rentrée en numéraire pour trois ou quatre millions provenant de la vente des domaines. On est en marché pour celle du magnifique domaine de Barby, affermé pour plus de 100,000 francs, et dont on a offert 1,000,000 de francs argent comptant. Le produit de cette vente sera, selon le ministre des finances, particulièrement destiné à s'acquitter envers la France.

« On espère aussi que, vers cette époque, le soulagement qui résultera de l'absence des armées commencera déjà à se faire sentir.

« A la fin de l'année, le déficit des six premiers

mois étant évalué à	fr. 21
celui des six derniers mois étant	
de.	7

Le total sera de. 28

« On compte sur une diminution des pour l'entretien des troupes françaises et liennes, de. fr. 9
(le ministre de la guerre se défend fortement contre cet espoir.)

« Sur un produit de la vente des domaines, pendant l'année entière, de (en numéraire). 6

« On peut porter en compte, comme ressource temporaire, quoique ce soit un double emploi, quelques ventes en masse des produits des mines, environ. 3

Total. 18

28,000,000

18,000,000

Déficit. 10,000,000

« De manière que, toutes ces suppositions, l'arriéré, au bout de l'année, serait le même qu'au commencement. Il faudrait, ajouter l'augmentation des intérêts à mesure que les liquidations avanceront. rêts s'élèvent déjà à 5 millions par an, qu

et portés dans le budget de 1812 que pour 1,000 fr.

Je vous mets à portée, Monseigneur, de juger du degré d'augmentation qu'on peut espérer des revenus westphaliens, portés à 43 millions dans le budget du ministre des finances pour 1812, j'ai sous vos yeux, sous le n° 4, l'état des recettes résumées et effectives, tant ordinaires qu'extraordinaires, qui ont eu lieu en 1811. Il résulte de ce tableau, que, sur 36,673,354 fr. de recettes ordinaires présumées, la différence entre les sommes à recouvrer d'après le budget, et les sommes à recouvrer d'après les rôles et états effectifs, est de 2,700,000 fr.; et qu'en supposant que les recettes à recouvrer d'après les rôles rentreront en totalité, les revenus ordinaires n'auront monté, en 1812, qu'à fr. 34,530,443

En prenant pour base	35,000,000
Augmentation, pour 1812, sur une augmentation de la contribution personnelle, portée à 4,500,000 fr.,	700,000
Contribution foncière, dont on a besoin encore à régulariser les recettes de	2,000,000
Recettes sur la consommation, de	2,000,000
Recettes du sel de	500,000
Augmenter les revenus des contributions hanovriennes de	700,000
	<hr/>
	40,900,000

« Le royaume s'acorde en même temps avec celui de W. Prusse qui portant les recettes présumées par nous à 1,450,000 francs, trouve pour l'année entière la somme de 15,000,000 francs. Il paraît donc tout possible que, dans les suppositions les plus favorables à Westphalie, à la fin de l'année un arriéré restera en numéraire de douze à quinze millions, mais en même temps on entrevoit encore pour le possesseur de marcher et de se tirer d'affaire.

« Comme, dans l'état actuel des choses, il n'y a plus moyen de recourir à des emprunts forcés, même à des emprunts volontaires (si ce n'est à défaut de ce qui les fait rentrer dans la classe de ventes), la seule ressource pour ce royaume est dans la vente de ses domaines. Sans avoir des données exactes sur la valeur de ces propriétés, je la porte d'après l'opinion commune à 60,000,000 de francs, ce qui s'accorde avec le montant de leurs revenus qui, pour 1811, est porté à 2,954,329 francs. Il faut y ajouter la valeur des dotations hanovriennes cédées à la Westphalie, qui est de 14 millions. Ces domaines se vendent tout au plus à dix fois leur revenu; les redevances, dîmes et corvées, se vendent même beaucoup moins. Par ce prix des ventes, cette valeur de 74 millions est réduite à 36 ou 35 millions. On peut calculer que la moitié à peu près a été et sera vendue en 1811 et 1812. (La moitié étant payable en bons et obligations de l'emprunt forcé.) Il restera donc, pour 1813, 18 à 20 millions tout au plus, ce qui revient à ce que j'ai prédit, que cette ressource serait épuisée dans deux ans. La dette connue de la

Westphalie monte à 140 millions. Je l'avais évaluée à 200 en y comprenant 30 millions de dettes à terme payables à la France. Il est probable qu'après liquidation définitive, la dette permanente sera de 160 millions. Cette partie des finances westphaliennes est celle qui est le plus en souffrance, ce qui influe nécessairement sur toutes les autres. J'ai déjà informé Votre Excellence que le Roi avait refusé d'adopter le mode d'inscription par transfert, et qu'il allait continuer celui des obligations au porteur. M. Pichon a combattu vaillamment pour faire adopter la forme de grand-livre, en usage en France ; mais il a fallu céder à l'opposition de ses collègues et à la volonté expresse du Roi, qui, indépendamment de quelques considérations personnelles dont j'ai rendu compte, ne jugeait pas les circonstances actuelles favorables à l'introduction d'une forme qui, pour produire tout son effet, ne doit se montrer qu'appuyée d'un crédit solide et de moyens assurés dans les mains du gouvernement, pour payer régulièrement tous les intérêts. Sous ce point de vue, la répugnance du Roi et de ses conseillers peut être justifiée ; la liquidation s'achèvera d'après les anciennes formes. On a pris des mesures pour empêcher les abus auxquels le système des obligations au porteur pourrait donner lieu ; et leur échange contre des inscriptions pourra être réservé à une époque où le sort de la Westphalie sera définitivement arrêté. M. Pichon, en attendant, défend avec chaleur les intérêts des créanciers, et le ministre des finances fait espérer que l'abandon total où ils languissent

en ce moment pourra cesser vers la fin de l'année.

« Je crois, Monseigneur, devoir dans cette occasion, vous entretenir d'un objet qui, depuis quelque temps, est entré rarement dans ma correspondance. Je parle des domaines impériaux en Westphalie et des intérêts des donataires. Le lot impérial est administré par M. de Beaufort, qui réside à Hanovre. Les dotations hanovriennes de quatrième et cinquième classes, celles surtout qui font aujourd'hui partie du territoire français, sont gérées par M. Roux, qui réside à Hambourg; les dotations westphaliennes des mêmes classes le sont par M. Tornezy, qui réside à Cassel. Les donataires des autres classes ont donné leurs pouvoirs, ou à des agents particuliers, ou à des banquiers de Cassel, qui se sont établis gérants universels des dotations impériales.

« Je puis dire avec vérité que, depuis les conventions du 10 mai, les autorités supérieures de la Westphalie mettent un empressement louable à tenir la main à l'exécution rigoureuse des traités; et si, dans les affaires contentieuses, qui ne laissent pas d'être encore assez fréquentes, les autorités subalternes ont un certain penchant à se montrer favorables aux indigènes, le Conseil d'État remet l'équilibre et souvent fait pencher la balance en faveur des donataires. Les chicanes, si nombreuses sous M. de Bulow, ont entièrement cessé : il est vrai que la convention du 10 mai en rendait le retour presque impossible. On sent, d'ailleurs, qu'on n'a jamais rien gagné à lutter contre le gouvernement français. Je dirai cependant tout à l'heure de quel biais on se sert pour faire re-

tomber sur les donataires certains fardeaux dont la convention les avait exemptés.

« M. de Beaufort, indépendamment du lot impérial, est chargé de régler les indemnités dues aux donataires, en vertu des stipulations du traité de Berlin de 1808. C'est un travail où il y aura plusieurs questions générales à décider. Ces décisions s'appliqueront ensuite à une infinité de détails. J'ignore absolument où en est cette affaire, et je doute même qu'elle ait commencé. M. de Beaufort est un très-brave homme, mais un peu neuf dans cette branche d'administration.

« Les cinq domaines, autrefois occupés par le Roi, et dont la liste civile a fait rétrocession à l'État, seront payés en bons à l'instar des dotations hanovriennes. En attendant, on paie les revenus aux donataires dépossédés.

« L'application des lois françaises aux domaines, ci-devant hanovriens, situés dans les départements des bouches de l'Elbe et du Weser, en frappe les revenus d'une diminution considérable qui retombe sur la totalité des lots compris dans la gestion de M. Roux. On dit que Sa Majesté Impériale a promis d'en indemniser les donataires. M. Tornezy s'est mis aujourd'hui au niveau de sa besogne. La hausse du prix des grains, qui est devenue très-sensible depuis le commencement de l'année, lui a procuré les moyens de faire de fortes remises à l'administration centrale à Paris. M. Tornezy est un homme très-recommandable par son zèle et par sa probité.

« Quant aux donataires des trois premières classes

par eux et par les agents particuliers, il n'y a aucune instruction à faire : mais ceux qui ont confié leurs intérêts à certains spéculateurs de Cassel, lesquels par toutes sortes de moyens ont cherché à accaparer des propriétés, il est fort à craindre qu'ils n'aient à se repentir de leur confiance. Ces hommes, contents de payer leurs frais de commission et de charges, ne s'occupent aucunement du reste ; ils ne peuvent mener leurs affaires avec une insouciance et un désintérêt dont les suites se feront sentir personnellement.

Mais il existe des causes communes de dégradation dont les effets seront rapides et également funestes aux donataires de la Westphalie. La première est que les donataires ne résidant pas sur les lieux ne voyant dans leurs possessions que les revenus qu'elles rapportent, se refusent souvent aux réparations nécessaires, jusqu'à ce que le mal soit devenu sans remède : la seconde, que la précipitation avec laquelle la distribution des lots s'est faite, et quelques erreurs mal entendues, n'ont point permis de séparer convenablement les possessions westphaliennes et françaises, de manière que souvent, au milieu des bâtiments servant à l'exploitation, il s'en trouve qui appartiennent au Roi : qu'on s'entrave réciproquement et qu'on laisse dégrader les bâtiments à l'environ. Enfin, comme, en vertu des traités, les donataires sont exempts de toutes charges autres que la contribution foncière, le gouvernement westphalien a pris le parti de les rejeter toutes sur les fermiers, qui de leur côté pour la plupart en sont exempts par les clauses

de leur bail. Or comme, à l'exception des domaines provenant du Hanovre, les baux ont été presque partout portés au maximum, il en résulte une diminution générale à mesure qu'ils seront renouvelés. Toutes ces causes réunies peuvent faire prévoir que dans quelques années, les revenus des domaines impériaux pris en masse, se trouveront peut-être réduits à moitié. Enfin, Monseigneur, les dotations de première et tout au plus de seconde classe peuvent se maintenir par une gestion isolée; il paraît, au moins, que celles de troisième classe gagneraient infiniment en se réunissant aux administrations déjà établies de la quatrième et de la cinquième. Mais le véritable remède serait d'en faire la cession au gouvernement westphalien, si d'autres considérations soit financières, soit d'un ordre plus élevé le rendaient admissible.

• Il me reste à parler à Votre Excellence des membres du corps diplomatique, que je n'ai pas encore eu l'honneur d'introduire auprès d'elle en masse.

• M. de Iacowleff, quoiqu'il ait passé la plus grande partie de sa vie hors de Russie, et qu'il ait pris quelque teinture des arts et des connaissances d'Europe, est cependant Russe de sa nature. J'entends par là quelque chose de non développé dans le caractère, une dureté primitive, un défaut de délicatesse venant d'une éducation qui ne s'est pas faite au milieu d'une civilisation perfectionnée. Comme il appartient à une famille plébéienne, parvenue par des entreprises financières, il n'a pas du

mands. Le premier, d'une famille du Holstein plusieurs frères sont depuis longtemps au service de la Russie, est un homme instruit, habitué aux affaires, réservé, connaissant l'Allemagne, serviteur utile et d'un bon sous-ordre. Le second, fils d'un ancien ministre de la cour de trêve à la diète de Ratisbonne, sans fortune, mais un excellent garçon, et rien de plus.

« M. le baron de Scheel, ministre d'Autriche, ancien maréchal de cour du dernier électeur de Cologne, l'est encore. Réduit ici à faire une seule partie de whist par jour, tandis qu'à Vienne il en faisait trois, il est constamment occupé à fuir l'ennui et à chercher de bons dîners. Son naturel est bon. Le degré d'énergie où il pourrait s'élever serait celui de faire de petites niches. Le baron de Binder, son secrétaire à la légation, a été employé à Stockholm et à Copenhague. Il ne manque ni d'esprit, ni de vivacité, mais il a le timbre d'une cloche cassée.

« M. de Senft, ministre de Prusse, ne manque ni d'expérience, ni de tact diplomatique : il a toujours eu cet air mielleux qu'il a encore ; mais il avait autrefois la réputation d'homme tracassier ; les revers de son gouvernement l'ont rendu modéré.

sa mission de Constantinople, et toute son ambition est d'y retourner un jour pour se mettre, dit-il, sous la direction de l'ambassadeur de France.

« Depuis que le comte de Schöneburg, ministre de Saxe, a achevé son apprentissage diplomatique, il fait valoir tous ses avantages d'homme de cour. Le Roi le distingue. Son secrétaire de légation, M. Brenner, est un jeune homme plein de talents et d'instruction. Il a fait une étude particulière de toute l'administration westphalienne, qu'il connaît parfaitement.

« M. le baron de Gemmingen, pour être ministre du père de la Reine, n'en est pas devenu un homme plus important. Son caractère est doux, ses formes agréables ; il donne raison à tout le monde. Pour lui les choses les plus communes sont toujours parfaites et uniques.

« M. le baron de Selly, ministre de Danemark, fils d'un riche négociant d'origine irlandaise, qui s'est fait baroniser lorsqu'il était chargé d'affaires à Berlin. Très-anglomane, il prétend s'être converti depuis le bombardement de Copenhague. C'est un homme de peu d'esprit, inégal, susceptible, tantôt rampant, tantôt insolent, s'il osait. On dit qu'il ne manque pas d'instruction. Son secrétaire, M. Koss, est tout à fait novice.

« M. le baron de Rechberg, ministre de Bavière, jeune homme encore, est usé pour avoir trop vécu. Il a des formes aimables. Il montre de la réserve et cache des prétentions. Il est élève du chevalier de Bray, ministre de Bavière à Saint-Petersbourg.

.

lande, où il s'est rendu au commencement de l'année, pour aller chercher sa famille. C'est un homme d'une santé perdue ; sous aucun rapport, plus guère de ce monde.

« Oserais-je rappeler à Votre Excellence que j'ai pris la liberté de vous adresser une réclamation de ma part, concernant un solde d'appointement que j'avais laissés, comme agent de Hesse, dans les pays de ce pays-ci, et qu'il regarde comme un dépôt sur lequel il espère d'obtenir la restitution.

« Ce 1^{er} mai. P. S. Depuis que cette lettre est écrite, j'ai vu le médecin *Tant pis*, M. Pichler, vient d'expédier au Roi l'état de distribution pour le mois de mai et de soumettre à son approbation la vente du domaine de Barby pour un million d'argent comptant. Cette somme n'est nullement destinée à payer la France, comme le médecin *mieux*, M. de Malchus, me l'avait assuré. M. de Malchus regarde la banqueroute comme devant être officiellement déclarée au 1^{er} juillet. Les ventes principales importantes ne se font plus par enchères, mais par traité, entre le ministre des finances et les acheteurs. Le besoin peut rendre cette for-

« *Affaires de finances, que je te prie de garder uniquement pour toi.* J'ai communiqué au ministre des finances tes instructions sur les réductions à faire dans les dépenses. Il m'a répondu qu'il ne trouvait pas cette mesure nécessaire à présent, et en même temps qu'il ne pourrait pas payer la dette publique à l'échéance de juillet; or, il est évident qu'il y a une contradiction là-dedans, et que la crainte de voir diminuer son budget ou ses appointements a dicté son opinion.

« Se doutant bien que tu ne consentirais pas à la vente du domaine de Barby, il a vendu pour 1,000,000 de dîmes, afin de couvrir la dépense de 4,200,000 francs arrêtée pour le courant de ce mois, dépense qui a été discutée dans le conseil des ministres du 1^{er} mai, et dont je t'ai envoyé le rapport; mais il dit que la rentrée de ce million sera longue et difficile, parce que les dîmes ont été achetées par des paysans. Là-dessus, je dois te prévenir qu'elles n'ont point été vendues à des paysans, mais à son beau-frère Osthaum, receveur à Hildesheim, où ces dîmes se sont vendues; et la chose paraît d'autant plus probable, que tu lui as accordé la latitude, par un décret, de les vendre comme bon lui semblerait, et que cette vente s'est trouvée à point nommé dans le moment où il a prévu que ton refus d'aliéner le domaine de Barby le mettrait dans l'embarras pour les dépenses courantes du mois. Il en résulte qu'il y a dans les ventes de dîmes les mêmes abus que dans celles des domaines. Tous ces messieurs sont d'accord qu'en vendant Barby

La Reine
therine au
Jérôme. C.
15 mai 181

à ce prix, on aurait fait la plus mauvaise des affaires.

« Mais, puisqu'il en est ainsi, mon cher ami, ne vaudrait-il pas mieux, pour s'assurer que les autres domaines ne seront pas de même désavantageusement vendus, nommer une commission qui te ferait directement son rapport sur la valeur exacte du domaine qu'on voudrait mettre en vente ? qui serait chargée de se rendre sur les lieux, afin de s'assurer qu'il n'existe point de connivence entre les acquéreurs et le ministre des finances, et qui exercerait une espèce de contrôle sur le ministre des finances, sans lui enlever ostensiblement aucun de ses droits. Réfléchis à cette idée, qui m'a été suggérée par les plaintes journalières que je reçois sur cette matière.

« Enfin, je pense, mon cher ami, que tu ne saurais apporter une attention trop sévère à tout ce qui concerne le ministre des finances. Actuellement, nous tombons dans un abîme, dont les moyens les plus sévères peuvent seuls nous tirer. Il vaut donc mieux en choisir de plus doux, pendant qu'il en est peut-être encore temps. Il est certain que l'excédant de la dépense sur la recette est de 20 millions par an. Le ministre des finances prétend qu'il est impossible d'augmenter les impôts, quoique l'Empereur l'ait fait de 4 millions dans les provinces réunies. Il dit qu'il a été obligé de les diminuer en Hollande. Je ne sais pas jusqu'à quel point il peut avoir raison ; mais je sais fort bien que, s'il ne peut trouver aucun remède à ce mal que chaque jour aggrave, il me semble qu'il

faudrait réunir une espèce de conseil ou de commission chargée d'examiner la levée des impôts, les ressources qu'offre le pays, pour en augmenter la recette, s'il est possible, et, d'un autre côté, chercher les moyens de diminuer la dépense. Je sais bien que le ministre des finances compte en trouver un sur les fournitures de l'armée, lorsqu'une fois elle sera entrée en campagne; mais ce moyen précaire et passager n'empêcherait pas une banqueroute inévitable dans l'ordre actuel des choses. Je suis fâchée, mon cher ami, de te mettre un si triste tableau sous les yeux; mais je crois devoir te parler franchement, quand il en est peut-être encore temps.

« Je sais bien encore que l'Empereur pourrait nous aider, si on lui mettait notre position sous les yeux; mais, d'autre part, je n'oserais toucher cette corde avec lui sans ton avis; de l'autre, il est intraitable en matière de finances, et nous proposerait peut-être des moyens impraticables, quoique les sacrifices que tu fais pour le seconder soient au-dessus de nos forces. Je te prie donc, mon cher ami, pour ton propre intérêt, de bien lire cette lettre avec une scrupuleuse attention. L'intérêt seul de ton bonheur futur a pu m'engager à entrer dans des détails au-dessus de la portée d'une femme, qui ne s'en est jamais occupée, mais qui en fait aujourd'hui sa principale affaire, puisque le bonheur de ta vie entière m'y paraît attaché.

« Jamais, jusqu'à ce jour, je n'avais fait d'aussi sérieuses réflexions; mais je ne puis penser sans fré-

mir aux peines que souffrirait ton bon cœur, si les maux qui nous menacent allaient entraîner la ruine d'un grand nombre d'individus qui attendent au contraire de toi leur bonheur. Il faudrait aussi que l'on s'entendit ici pour concourir avec toi au bien public : il serait bon que le ministre des finances et M. Pichon fussent un peu plus d'accord ; ils sont, jusqu'à présent, comme Hippocrate et Gallien, le médecin *Tant mieux*, le médecin *Tant pis* ; mais, en attendant, un pauvre malade meurt entre deux avis différents.

« Ministre de la guerre.

« J'ai transmis au ministre de la guerre les ordres que tu m'as donnés ; ils seront fidèlement exécutés.

« Ministre de l'intérieur.

« J'ai demandé à M. Bongars et au ministre Siméon, s'il était vrai que le ministre de l'intérieur eût envie de se retirer. Siméon a dit que le renvoi ou la démission aurait, dans cet instant, les conséquences les plus fâcheuses, et qu'à moins d'un fait très-grave, d'une faute essentielle dans un ministère, cette instabilité du gouvernement faisait toujours le plus mauvais effet dans le public. Je ne sais jusqu'à quel point ces observations peuvent être fondées, et si M. Josse n'est pas un peu orfèvre ; je crois, en général, qu'un ministre ne doit jamais avoir d'esprit de corps et ne connaître que l'attachement à ses devoirs et à son souverain ; mais je pense qu'il vaut mieux ne rien changer en ton absence. Elle te mettra à même de connaître bien des gens, et tu pourras alors plus facilement faire un choix à

ton retour, ce qui serait très-difficile dans ce moment-ci, et je pense qu'il faut louvoyer sur tout ce qui n'est pas d'une importance majeure.

• M. de Schulembourg-Embden, étant devenu conseiller d'État, le ministre de l'intérieur m'a parlé de la nomination de son successeur, comme préfet de Magdebourg, en me priant de t'engager à la suspendre, pour des raisons qui m'ont paru très-futiles. J'ai donc parlé de cette affaire à Bongars, puisqu'elle me semblait suspecte; et Bongars m'a répondu que le ministre voulait conserver au secrétaire-général les fonctions du préfet; mais ce secrétaire-général est un Prussien et un homme qui, pour ce moment-ci, n'offre pas les garanties nécessaires. Je t'envoie, en conséquence, tous les documents qui m'ont été remis par Bongars.

• Il faut encore revenir au désagréable article financier; mais Pichon vient de me prévenir qu'il serait obligé demain, dans le conseil des ministres, de déclarer qu'il n'accepterait plus aucune ordonnance, et qu'enfin, il ne voyait plus d'autre remède à nos maux que celui *d'ordonner*, et *d'une manière très-précise*, au ministre des finances, d'augmenter les impôts, de te faire un rapport sur les moyens de les augmenter jusqu'à la concurrence de 10 millions. »

• Je me hâte, ma chère amie, de répondre à ta lettre du 18, que vient de m'apporter Hilaire; il n'a mis si longtemps à venir que parce qu'il a pris la route la plus longue. Je t'enverrai par lui une boîte à portraits pour le marquis Piatti, qui est chef de

Le Roi Jérôme
à la Reine
Thérèse. V.
vie, 21 mai

service auprès de toi. Le maréchal de la cour a reçu l'autorisation nécessaire pour acheter des présents pour les autres personnes, de la valeur de 2,400 fr. pour chacun des chambellans, de 1,800 pour chacun des gentilshommes, et de 6 à 800 fr. pour les pages et l'officier qui commande ton escorte.

« Je suis bien heureux que l'Empereur et l'Impératrice t'aient vue avec plaisir; tu sais que tout ce que l'on fait pour toi m'est plus sensible que ce que j'éprouve moi-même. Écris-moi dans les plus petits détails la manière dont vous aurez passé votre temps dans cette entrevue qui, j'espère, aura de bons résultats.

« Tu peux compter sur tout ce que l'Empereur t'a dit, et dès qu'il a promis à l'Impératrice de la faire venir à Varsovie, il lui tiendra parole. Tu ne dois pas douter combien je serai heureux de te revoir, et tu peux regarder cette lettre comme une permission de partir de Cassel en même temps que l'Impératrice partira de Paris.

« Il n'y a pas de doute que tu doives rester à Dresde tant que l'Impératrice y sera; mais à moins que l'Empereur ne désire positivement que tu l'accompagnes à Prague, tu ne dois pas songer à faire ce voyage, et ce, par plusieurs raisons :

« 1° Parce que tu pourrais te trouver dans une fausse position en Bohême auprès des deux Impératrices, et que telle chose qui est bien, lorsque l'Empereur est là et que nous sommes en France, serait déplacée quand l'Empereur n'est plus présent et que tu es en pays étranger. Tu es naturellement princesse

française et traitée comme telle quand tu es en France, tu ne peux être que souveraine et traitée comme telle quand tu en es dehors ;

« 2° Parce que ce voyage ne laisserait pas que de te coûter fort cher, et que tu sais que nous devons viser à beaucoup d'économie, tant pour payer les dettes qui nous restent à acquitter que pour subvenir aux dépenses que je suis obligé de faire dans ce pays, où il faut tout payer comme à Cassel, et où tout est fort cher ; par exemple, une bouteille de mauvais vin coûte 10 francs.

« L'on t'a trompée, lorsque l'on t'a dit que mon quartier-général était de l'autre côté de la Vistule.

« Si tu trouves une circonstance favorable pour parler à l'Empereur du mauvais état de nos finances (puisque nous avons près de 2 millions de déficit par mois), tu peux le faire ; mais il ne faut pas oublier que dans ce moment, où il a toutes les affaires de l'Europe dans la tête, il ne faut pas l'importuner par le tableau du déplorable état de nos finances, auquel d'ailleurs il ne peut rien dans ce moment, et dont il nous dédommagera amplement à la fin de cette campagne. Tu ne dois pas également lui donner l'état de situation des troupes, à moins qu'il ne te le demande. Je ne pense pas non plus que tu doives t'arrêter à Weimar ; au reste, tu peux le demander à l'Empereur.

« Je suis obligé de dicter ma lettre, m'étant brûlé le doigt en cachetant une dépêche que j'ai adressée ce matin à l'Empereur.

« J'expédierai Hilaire demain au soir et t'écrai moi-même. »

Marie Ca-
mille Rai-
nberg,
22 mai

« J'ai reçu, mon très-cher père, avec une vive satisfaction, votre lettre du 15 mai, que M. de Bothmer m'a remise hier, et j'aurais bien désiré pouvoir vous dire plus tôt que je suis arrivée ici dans la nuit du 17 au 18; mais j'ai déjà pris dix fois la plume sans avoir pu, jusqu'à présent, parvenir à achever ma lettre. Vous le concevrez aisément, mon cher père, si vous daignez songer que la réunion des différentes cours m'entraîne à des devoirs qui ne me laissent pas une minute à moi. Étant venue ici pour voir l'Empereur et l'Impératrice, je passe aussi la plus grande partie de mon temps avec eux; et vous apprendrez sans doute avec plaisir qu'ils m'ont reçue à merveille.

« L'Empereur est venu me voir le lendemain de son arrivée, et est resté plus de trois quarts d'heure chez moi. J'ai donc pu ce qui s'appelle causer avec lui, et ma satisfaction a été extrême de voir qu'il approuve le zèle que j'apporte à me bien acquitter de mes nouveaux devoirs, et qu'il daigne le compter comme un moyen de remplacer les lumières qui peuvent me manquer. L'Impératrice ne s'arrêtera ici qu'une quinzaine de jours, et puis elle ira à Prague voir sa famille; je crois qu'alors je retournerai à Cassel; j'attends, pour en savoir l'époque, des nouvelles de mon mari; dans tous les cas, veuillez m'adresser là vos lettres.

« J'ai été bien enchantée avant-hier du bonheur

de revoir mon oncle Eugène; il est venu me surprendre, et je ne saurais vous rendre à quel point sa visite m'a fait plaisir; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'engager à m'accorder quelques instants de plus; mais il est pressé de retourner à Carlsruhe, à cause de la santé de ma tante. Vous sentez bien, mon très-cher père, qu'après lui avoir demandé de ses nouvelles bien en détail, une seconde question a été pour ma tante Louis. J'ai été bien satisfaite de ce qu'il m'a dit de sa santé, et c'est, je crois, aujourd'hui l'essentiel qu'on puisse désirer pour elle.

• L'Empereur m'avait parlé de son entrevue avec nous à Würtzbourg; j'en ai eu une aussi inopinée, en passant à Weimar, avec ma cousine la Grande-Duchesse, qui est venue d'une manière très-aimable à ma portière, et avec laquelle j'ai passé une demi-heure.

• Veuillez, mon cher père, excuser le désordre d'une lettre écrite à bâtons rompus; il me semble qu'elle doit vous servir de preuve que, dans tous les instants, je me ferai de mes devoirs envers vous mon bonheur et ma plus douce satisfaction. »

• Je suis enchantée que tu aies nommé Bercagny à la préfecture de Magdebourg, car je crois qu'il y remplira très-bien ton but. Les ministres seront contraires à cette nomination; mais depuis que forcément je vois un peu plus clair en affaires, je me crois obligée de te dire qu'il est temps enfin de les faire marcher à la française, puisque telle est notre constitution, et de ne pas trouver des obstacles et des

La Lettre
écrite au
Général. Dres
23 mai 1812.

traverses dans tous les esprits; j'en crois aussi que tu devrais mettre plus de sévérité, plus de rigueur vis-à-vis de ces messieurs, car ils ne marchent pas assez dans notre système; je t'ai demandé avant ton départ quelles étaient tes intentions relativement aux articles à insérer dans le *Moniteur*. Quant aux nouvelles de la guerre et de l'armée, je croirais plus prudent de copier le *Moniteur* français; mais donne-moi tes ordres là-dessus.

« Je t'envoie ci-joint la lettre que Bongars m'a écrite touchant le ministre de l'intérieur; tu y verras que M. de Leist, qu'il avait sondé relativement à la démission de M. de Wolfradt, dit que ce dernier se refuserait, si M. de Leist devait le remplacer. Je dirai franchement qu'il vaudrait encore mieux laisser M. de Wolfradt que de faire M. de Leist ministre de l'intérieur; ses relations le rendent encore plus dangereux que l'autre dans cette fonction.

« J'ai remis au comte de Høne le soin des détails de la maison, en l'absence de M. de Boucheporn. Je viens de lui faire écrire qu'en l'absence de M. de Boucheporne, il aurait aussi la surintendance des spectacles. »

La Reine Catherine au Roi
à Jérôme. Dresde,
6 mai 1812.

« Je t'envoie des rapports du conseil des ministres et d'État du 23 mai. Quant à ce rapport du conseil des ministres, j'en crois, mon cher ami, qu'après avoir fait mûrement examiner le projet de M. Pichon, il faudrait, si tu l'approuves, le charger sur sa tête de l'exécution, et accepter alors la démission du ministre des finances, qu'il n'offre que par jactance, à ce que

État du mercredi 20 mai et celui du conseil
ministres du jeudi 21 mai. Je te les envoie ci-
et te prie de n'y point répondre que tu n'aies
es deux rapports que tu as demandés au mi-
des finances et à M. Pichon, ayant lu avec la
rande attention les deux lettres que tu leur as
ées. Je te fais cette prière, parce que, d'après
nière conversation que j'ai eue avec M. Pi-
il m'a convaincue que les moyens préparés
e rapport étaient impraticables ; il faut donc,
de te décider, en attendre d'ailleurs ; le mi-
des finances affirme qu'il est impossible d'ex-
er les impôts, tandis que Pichon est convaincu
ntraire. Le premier avance qu'on ne peut éta-
es contributions foncières sur le pied français,
se des charges particulières au pays, telles que
es et transports militaires. M. Pichon proposait
ition de la corvée et des transports militaires,
eraient payés aux cultivateurs. Il me paraît que
rait un gain pour eux ; mais, dans tous les cas,
is qu'il faut que la chose soit scrupuleusement
inée, et puis que tu en décides. Je ne doute pas
es ministres n'y opposent de grands obstacles. »

mauvaise volonté ou la persuasion qu'il a
eue que la Westphalie, devant un jour être
la France, il ne fallait chercher que des pall
les moyens de vivre au jour le jour. En géné
cher ami, je trouve qu'en matière de finances,
prendre un parti *définitif* qu'après y avoir lo
et mûrement réfléchi et avoir bien contre-ba
pour et le contre, et qu'après avoir formé
avec toute la sagesse que peuvent comman
circonstances. Il faut alors s'y tenir irrévoca
et rendre celui dont on a préféré le conseil,
sable sur sa tête de l'événement. Enfin, m
ami, tu viens d'ordonner que la moitié des a
ments, à dater du premier juin, seraient p
en papier, et tu avais demandé il y a peu de
ministre des finances et à Pichon, un rapport.
ne plus savoir ce qu'ils ont à faire et être tout d
Deux volontés si contraires vont, à ce que je
produire un fâcheux effet ; car eût-on pris un
parti, il vaut mieux s'y tenir que de changer a
vent ; je dois aussi te prévenir que Pichon
que cette diminution énorme dans les appoint
qui avait déjà été discutée, produit plus de
tentement et peut-être de plus grands

er mûrement sur ce qu'il y aurait de mieux à . Mais quoi que tu décides, songe, mon bon ami, puisque les circonstances te forcent, malheureux pour ton pays, à en être éloigné, il faut tant plus surveiller tes ministres pendant ton absence, afin de les forcer de s'entendre et de ne songer qu'au bien commun. »

Le résultat du dernier conseil des Ministres a été quatre projets d'augmentation de recette qui ont été envoyés au Roi pour être soumis à sa décision.

Le premier projet porte la contribution foncière à 8 *pour cent* du revenu net, taux auquel elle avait été réglée par une loi des États, à 20 *pour cent*, de sorte qu'elle sera augmentée d'un dixième. Le résultat net sera constaté par expertise. Ce projet a été rejeté par la majorité du Conseil d'État, mais on ne doute point que le Roi ne décide qu'il soit mis à exécution.

Le second projet augmente les droits de consommation. On espère un surplus de recette de un million et demi.

Le troisième projet établit un nouvel impôt

M. Reinhard
au duc de Bas-
sano, Cassel, 28
mai 1812.

« En 1808, les États du royaume consentirent un emprunt forcé de vingt millions, qui devait être consacré au paiement de la contribution de guerre due à la France. Cet emprunt, rentré en 1809, produisit entre huit et neuf millions qui furent employés aux besoins courants.

« En décembre 1810, le ministre Bulow, considérant que cet emprunt n'avait produit que la moitié de la somme à laquelle il avait été évalué par les États, fit décréter sous le nom d'emprunt forcé supplémentaire, un second emprunt de dix millions. Il devait être versé en 1811 en trois termes : on avait accordé des avantages particuliers aux versements qui se feraient dès le premier terme qu'on promettait de rembourser au 1^{er} mars 1812. Le premier versement produisit en effet au delà de quatre millions ; les deux autres seulement deux à trois, de manière que la totalité de la recette ne monta pas à huit millions.

« Comme on avait ménagé aux premiers versements un écoulement dans la vente des domaines, il ne restait au 1^{er} mars à rembourser qu'environ deux millions. Ce remboursement n'aura pas lieu, mais la faculté d'en employer les obligations dans l'achat des domaines a été conservée. Les obligations provenant des deux versements subséquents, quoique le remboursement en ait été promis en 1813 et 1814, suivront le sort des autres dettes de l'État.

« Le montant du troisième emprunt forcé qu'on propose actuellement, est donc évalué à 5 millions. D'après l'analogie des deux emprunts précédents, il

60 et 70. Je ne connais pas encore les conditions auxquelles doit se faire le troisième em-

prunt forcé, qui, ainsi que celui du Conseil d'État, consiste à réduire les intérêts de la dette intérieure à la moitié. Ce dernier projet éprouvé tant de contradictions au conseil des ministres qu'il est très-probable qu'il sera abandonné, et qu'il n'y a plus que, dans l'état actuel de la liquidation, on ne présenterait qu'une épargne de moins de 4 millions.

On a fait en même temps sentir au Roi l'inadéquation de la proposition qu'il avait faite de réduire à la moitié les traitements des fonctionnaires.

Toujours est-il vrai que cette proposition a fortement stimulé le zèle des conseillers de Sa Majesté, qu'ils se sont mis à la recherche de tous les moyens possibles pour augmenter la recette.

En supposant que, sur les quatre projets proposés, les trois premiers soient adoptés et mis à exécution, on peut, je crois, compter sur une augmentation de recette qui montera à 4 millions. Il paraît même que déjà le trésor éprouve quelque

souffrance. Je fais tout ce qui est en moi pour insister sur la nécessité de ne rester sous aucun rapport; mais on objecte l'irréalité absolue.

« Comme il me paraît extrêmement Monseigneur, d'éviter, dans les circonstances, tout ce qui pourrait amener en France des désordres et des troubles, je vois avec plaisir le gouvernement westphalien placé entre deux écueils, et dans l'alternative ou de provoquer le contentement universel et le désespoir par la suspension des paiements du trésor, ou d'amener la dépression des esprits, par la trop grande augmentation des charges. Je crois, néanmoins, que ce qu'on vient de prendre est le meilleur.

« M. le comte de Schulembourg-Embsay, conseiller d'État, ancien préfet de Magdebourg, est arrivé ici avant-hier. M. de Bercagny, sous-secrétaire, est parti ce matin. J'ai fortement regretté à ce dernier le sort des habitants des faubourgs de cette ville, dont les maisons ont été détruites. En ce moment, en habitent les caves et que l'intention de Sa Majesté Impériale, doive

ndre une existence tolérable. Le frère de M. de
ny, le chevalier Legras, colonel du régiment
enadiers de la garde, a été nommé général de
e. M. le général Chabert a été nommé com-
ur de l'ordre de Westphalie. La plupart des
ellans de Sa Majesté, qui l'ont accompagnée
e officiers d'ordonnance, ont été placés dans la

n nous fait espérer le retour de la Reine au
encement de la semaine prochaine. Elle s'éta-
à Napoléonshöhe : les ordres ont déjà été
s en conséquence. »

reçois, ma chère amie, tes lettres des 25 et 26,
ées par le prince de Hesse et par Schaller. J'y
ds.

Je ne conçois rien à ce que t'a dit l'Empereur ;
s continuellement en route, et je t'écris de Pu-
extrême droite de mon armée ; je reçois des
de l'Empereur, qui sont *très-aimables* et *très-*
antes, et par contre, le prince de Neuschâtel
it que l'Empereur a *désapprouvé* ce qu'a fait
e-Roi et les lettres *peu convenables* du prince
mühl. Tu vois que c'est bien différent de ce

Le Roi Jérôme
à la Reine Cathé-
rine. Pulawy, 31
mai 1812, huit
heures du matin.

fais toutes mes affaires; mais je ne puis donner des ordres aux ministres du grand-duché, parce que le roi de Saxe, avec raison, le trouverait mauvais.

« 3^e Je te promets de t'écrire si quelque chose, un chute ou même un rhume, m'arrivait.

« 4^e Tu peux faire, à ton retour, un décret pour permettre l'exportation; consulte le vieux Siméon sur la rédaction du décret.

« 5^e N'oublie pas que Pichon est beaucoup trop ambitieux et qu'il faut le retenir, car les autres ministres ont autant d'intérêt que lui que tout marche et le renvoi des ministres allemands ferait beaucoup de peine et très-mauvais effet. Je te le répète, Pichon peut être utile, mais est très-ambitieux; évite ce que j'ai continuellement évité, c'est d'avoir l'air de protéger ou les Allemands ou les Français; vois souvent le ministre des finances et fais les rassembler souvent en conseil.

« 6^e Je te renvoie la lettre du prince de Neuchâtel; il n'y a pas de réponse à y faire, puisqu'il prévient seulement des dispositions; dans tous les cas, il faudrait faire répondre par Siméon, qui est ton ministre secrétaire d'État.

« Je te presse sur mon cœur et t'assure que tout ira bien. »

Le Roi Jérôme
à Reine Catherine
de Pulawy, 31
mai 1812 (soir).

« Je t'ai écrit ce matin, chère amie; mais, depuis, ayant passé la journée à lire, relire et réfléchir sur les différents rapports que j'ai reçus, j'ai vu qu'il fallait se décider, et je me suis convaincu par des

chiffres que, vouloir augmenter les impôts de 14 à 15 millions, est un rêve de M. Pichon, qui se croit encore aux États-Unis ; je n'éprouve déjà que trop combien j'ai eu tort de l'écouter pour ce qui regarde la dette publique, qu'il a eu l'art d'augmenter du double, ce qui est cause qu'on ne peut plus la payer. Je me suis donc arrêté aux points contenus dans la lettre que j'adresse à M. Siméon, et que tu dois lire et puis envoyer par estafette. Je te l'ai déjà dit, chère amie, Pichon est un homme éclairé, qui est honnête, qui a rendu quelques services et peut encore en rendre ; mais c'est l'homme le plus ambitieux et le plus tranchant que j'aie rencontré. Bongars est bon pour ce qu'il a à faire, et très-dévoué ; mais celui qui lui parle le dernier « affaires de finance » a raison. Bercagny *a rêvé* qu'il pourrait être ministre de l'intérieur, ce qui n'est pas possible.

« Ces trois forment, non pas toujours, mais quelquefois ligue, et, comme ils parlent mieux, ils séduisent ; mais, au résultat, ils n'ont jamais rien fait de bon que ce qui regardait la besogne que je leur ai confiée ; quand ils ont voulu sortir de leur cercle, ils n'ont fait que des bêtises. Crois-en mon expérience, chère amie, ne te laisse pas séduire par des paroles ; juge toi-même, et tu feras, *après les avoir écoutés, mieux qu'eux tous*.

« Je dois te répéter que je ne conçois rien à ce que t'a dit l'Empereur : toutes ses lettres sont bonnes, confiantes et aimables, surtout la dernière, datée du 26, qui est de quatre pages.

« Je serai demain à Varsovie. Pulawy est un bel

endroit; mais loin de ce que les vers de l'abbé L. ont espéré.

« Tu as bien fait de garder Boucheperne; je suis fâché que la maladresse de la comtesse Lœvenheim t'ait fait faire une impolitesse au roi de Prusse; mais j'espère qu'avec ton amabilité, tu auras plus que compensé cette gaucherie de celle de tes dames que je croyais le moins capable d'en faire.

« J'ai reçu une lettre très-aimable de l'Impératrice, en réponse à la mienne. Fais-lui en, je te prie, mes remerciements.

« Je te presse sur mon cœur, et espère que tu seras bientôt à Cassel ou plutôt à Napoléonshöhe. »

Le Roi Jérôme
et la Reine Catherine.
Varsovie,
1^{er} juin 1812.

« Tu vois, ma chère amie, que je ne perds pas un instant pour t'écrire, puisque je ne suis de repos que depuis une heure. J'ai reçu tes lettres 33 et 34, j'ai répondu à celle concernant ta conversation avec l'Empereur, de Pulawy même, et Schaller t'a remis ma lettre.

« Je te remercie de tout ce que tu me dis et de ta manière de voir sur les finances; mais tu as pu juger, par ma lettre à Siméon, que j'étais au désespoir, et que c'est pour avoir écouté un peu trop M. Piel que la dette publique s'est augmentée jusqu'à 12 millions d'intérêts.

« Du reste, ma chère amie, il n'y a que les hommes verains faibles et sans caractère qui abandonnent leurs affaires à un ministre, même en *le rendant responsable sur sa tête*; ce n'est qu'une phrase en effet, car si on peut faire une chose et trouver

moyens pour soulager le pays et faire face aux dépenses, le souverain doit pouvoir, s'il n'est pas *un être plus que nul*, les mettre à exécution; mais quand il est convaincu du contraire, *l'affirmation* d'un homme ambitieux qui voudrait (comme M. de Hardenberg en Prusse) gouverner en *prenant tout sur lui*, est une insulte au souverain; c'est lui dire clairement : « Vous ne savez rien comprendre, rien faire, laissez-moi gouverner à ma guise et je *réponds sur ma tête* de tout. » Mais que me fera sa tête, lorsque mon pays sera culbuté, bouleversé?... La tête de l'Irlandais *Law* aurait-elle tiré la France et le Régent du dédale et du désordre où son système les a conduits? Bientôt M. Pichon nous dirait : Je ne puis réussir, parce que les autres ministres, les préfets, les maires, etc., me contrarient; laissez-moi mettre des agents dont je sois sûr, et je réponds encore de tout *sur ma tête*; et ainsi de suite. Mais que me fera sa tête? Quand il ne pourra plus aller, il donnera sa démission, et sa tête serait soustraite à la juste vengeance d'un pays qu'il aurait culbuté...

« Crois-moi, chère amie, il faut se défier de ces hommes qui, parce qu'ils ont des moyens, méprisent les autres et disent toujours : « Qu'on me laisse faire et l'on verra. » Eh bien, ce que je vois pour l'avoir écouté, c'est de m'avoir, par une très-belle théorie, porté les intérêts de ma dette de 7 millions à 12.

« Du reste, chère amie, c'est un homme qui peut rendre des services, qui n'est pas dangereux pour moi, parce que je le connais, mais qui le devien-

draît pour toi si je ne te le faisais connaître. La réduction de la dette publique à moitié, au tiers même, comme en France, est encore un moindre mal peut-être, puisque, si nous la conservons entière, nous ne la payons pas du tout. Je finis ma lettre pour aujourd'hui ; l'estafette ne partant qu'après-demain, je continuerai cette même dépêche demain.

• Ce 3 juin.

« Je suis bien aise, ma bonne petite femme, que tu aies été contente de l'Empereur ; quant à moi, qui fais tout pour lui plaire et lui être utile, je n'ai qu'à m'en louer, et, j'ose l'assurer, ce ne peut être autrement.

« Il est encore possible que la guerre n'ait pas lieu, tant mieux, si l'Empereur le croit ainsi ; tu sais que ce n'est pas mon opinion, et que je crois qu'il faut une bataille pour ne pas être exposé à revenir tous les deux ans dans le pays et pouvoir être tranquille chez soi ; car personne n'est en état de faire de pareils sacrifices et supporter de pareils fardeaux, toutes les fois qu'il plaira à ces barbares de Russes de nous empêcher de dormir ou de soigner l'administration de nos États. Du reste, bonne amie, dès le moment que l'Impératrice viendra, tu peux te mettre en route, personne au monde n'éprouvera plus de bonheur en voyant un être que l'on chérit, que je n'en goûterai en t'embrassant.

« Je te presse sur mon cœur et t'aime bien. »

piér ; ce projet aurait eu les plus graves in-
nients sur la tranquillité du pays et peut-être
uites très-fâcheuses (Bongars lui-même me l'a
ré aujourd'hui), et aurait fait en même temps
lheur d'un grand nombre d'individus. Il m'a
nu aussi que dans le conseil d'État il se passait
cènes assez fortes et scandaleuses même. Il
ssentiel, mon cher ami, que tu mettes beau-
de fermeté à empêcher les têtes de se monter
esprits inquiets ou mal disposés de s'expliquer
manière peu convenable. Jusqu'à présent, le
a été très-tranquille ; mais Bongars me disait
que si, par événement, les Anglais y hasar-
t une descente, il ne pourrait garantir d'un
vement.

Encore un point, mon cher ami, sur lequel je
presque que je suis obligée de me justifier ; tu
proches de la partialité ; je te jure que je n'en ai,
ur ton opinion, ni pour la mienne ; mais animée
ésir de faire pour le mieux, de contribuer à ton
être et à ta tranquillité, je te le répète, je suis
urs contente quand je rencontre des gens que le
pour ton service fasse travailler. Je ne connais,
affaires le ministre des finances et M. Richemont.

publiquement qu'il refuserait aujourd'hui l'administration des finances, tant les affaires sont embarras-

« Voilà, mon cher ami, à quoi se borne mon intervention ; au surplus, c'est à toi de juger. mon devoir à te dire tout ce que je sais, tout ce que j'apprends, et c'est à toi de choisir ce que tu crois toujours le plus convenable. »

Le Roi Jérôme
à la Reine Catherine.
Pultusk, 19
juin 1812.

« Je réponds, ma chère et bien-aimée femme, à ta lettre du 8, que je reçois seulement aujourd'hui ; ainsi, il ne faut pas t'impatienter de ne pas aussi souvent de mes lettres. Sois sagement bien persuadée que, sitôt que nous pourrions nous mettre en marche pour opérer, je t'envoie un courrier pour que tu ne sois pas inquiète. Je t'assure, bien loin de *désirer* la Pologne, que ni moi, ni l'Empereur, n'y pensent. Tout ton latin est perdu ; car tu prêches un converti et très-converti.

« Je suis à Pultusk, depuis hier ; j'y resterai encore une dizaine de jours, et puis me port-

erg.

Il faut que l'on exécute toutes les mesures que j'ai ordonnées. Laisse crier les vieilles femmes et les faibles têtes. Tu sais que la nouvelle de Louis est fautive : il ne s'est jamais si bien porté.

L'Empereur jouit d'une excellente santé, et c'est son plus grand bonheur ; il est, j'espère, content de moi, car je n'ai d'autre désir que de lui être utile. »

J'ai lu ta lettre à M. Siméon avec beaucoup d'attention. Je l'ai fait chercher sur-le-champ, qui s'est réuni en conseil des ministres, qui s'est rassemblé sur la demande de M. Pichon. Le projet de décret a été lu, et demain 20, il doit être porté en conseil d'État. M. Siméon ne m'a pas caché qu'il craint qu'il éprouverait beaucoup de difficultés, et qu'il serait peut-être vivement débattu ; mais, puisque c'est ta volonté, elle s'exécutera.

Le fait que tu mandes à M. Siméon, relativement au roi de Pologne, fait ici un grand plaisir ; tous ceux qui espèrent, d'après cela, que tu ne quitteras pas le pays sont enchantés. Quant à moi, je ne suis pas si fait si crédule, et je crois que l'Empereur n'a pas dit encore le fin mot de ses projets. Ce qui

La Reine Catherine au Roi Jérôme. Napoléon, 19 juin 1812.

pas voulu d'autres, et tu aurais si bien fait que l'Empereur, pour te contenter, soit obligé de te mettre au plus fort de la lutte, plus, quelles que soient les vues de l'Autriche sur toi, je sais très-bien combien les tiennes ont voulu y entrer et y coopérer de tout leur pouvoir, mais il est bien certain que, si d'un côté les intérêts actuels pouvaient assurer en Pologne la tranquillité future, et que, si l'Empereur n'avait pas à entretenir des armées considérables, gères que nationales, il est bien certain que la Pologne, dans son ancienne intégrité, aurait de grandes ressources. Mais, dans tout cela, je suis sûr que le bonheur réel et solide qui te vient de te perdre pour toi, et jamais mes opinions n'influeront sur mes vœux pour ta félicité. Au surplus, mon bon ami, d'entre ceux qui ont pu répandre cette nouvelle; ceux dont le chagrin de te perdre ont dicté tout ce que j'ai écrit sur ce sujet. Si l'on parle de ce changement dans de mauvaises intentions; d'ailleurs, il serait un peu difficile de vouloir enlever la Pologne sur des choses qui ne sont nulles, car les grands-officiers de l'Empereur ont vu à Dresde hautement de ton avènement en Pologne.

« J'ai peur, mon cher ami, de ne pas avoir le plaisir de te dire l'estafette que ce soir très-tard le conseil d'État n'a pu avoir lieu, qu'il

on.

re-toi que je n'ai reçu que ce matin ta lettre
1; je te prie, en conséquence, de ne plus
r de lettres par l'estafette de Magdebourg;
est longue et peu sûre. A propos de Mag-
je viens de lire l'adresse qui t'a été faite
que tu as soulagés; elle m'a touchée aux
mon cher ami, et, si j'ai reconnu mon bon
i ce nouveau trait de bonté, j'ai été bien
à la reconnaissance si bien sentie de ces
ans.

moi donc si tu prétends me plaisanter,
merçant du soin que j'apporte aux finan-
e veux savoir si tu te moques de moi; car
s m'imaginer que tu puisses parler tout de
is enfin, tu as beau rire, mon bien bon Jé-
croirai toujours que, si je n'y avais attaché
l'importance, je n'eusse prouvé à ces mes-
ie je t'instruisais de tout. Pourquoi le mi-
il prétendu qu'un emprunt était impossi-

ici l'affaire des domaines ni celle des dîmes, et pour-
quoi ces objets se vendent de particulier à particu-
lier et non en adjudication publique. Voilà, mon
cher ami, d'où provient, je ne dirai pas ma mau-
vaise opinion du ministre des finances, mais du
moins ma méfiance quant à sa bonne volonté ou
ses lumières. Par contre, j'ai cru trouver en
M. Pichon des vues en finances qui m'ont paru plus
justes, un amour du travail et un zèle qui m'ont
prévenue pour l'homme, car je le trouve âpre et jac-
tant, mais en faveur du bien. Quant au pouvoir il-
limité, à la responsabilité sur sa tête, que tu crois
que je désirerais qu'il obtint, je t'assure, mon bon
ami, que mes idées n'ont jamais été jusque-là, et
que je sens parfaitement, sans pouvoir l'exprimer
comme toi, la justesse de tout ce que tu m'écris :
ma pensée se bornait à ceci : prendre un parti,
ou son plan, ou celui du ministre des finances, après
mûr examen, et le faire exécuter avec rigueur. A
cela se bornait tout ce que je t'ai mandé, et il me
semblait qu'en faisant ton choix sur les deux rap-
ports, il aurait été possible de rendre l'auteur de
celui que tu aurais choisi, responsable de l'événe-
ment. *Sur sa tête*, était une manière de parler, qui
voulait dire sur une chose que les hommes estiment
quelquefois tout autant, *sur sa place*.

« M. Siméon m'apporte à l'instant le rapport du
conseil d'État : la séance s'est passée parfaitement.
M. de Reinack lui-même a proposé de diminuer la
dette publique, en disant que c'était une mesure à
laquelle on devait s'attendre depuis longtemps. Tu

de la dette publique, arrive sanctionné par
i été en doute un moment si je signerais ou
mais M. Siméon m'a assuré que je pouvais le
ans le moindre inconvénient; j'ai signé. »

on bien cher Jérôme, je t'ai envoyé avant-
e résultat du conseil d'État. J'ai été bien en-
te qu'il se soit passé doucement. M. Siméon
ien répété encore que l'on n'avait si facilement
ti à tout ce que tu désirais que par attache-
pour toi et, parce qu'en te donnant cette
e d'affection on voulait te prouver tout le
n qu'on éprouverait à te perdre. De tels senti-
de la part de tes sujets m'attachent à eux bien
que ne le feraient des marques d'attachement
nelles; car il n'appartient peut-être qu'aux
es de savoir plus de gré des sentiments qu'on
gne à l'objet qu'elles aiment qu'à elles-mêmes,
it dit sans t'offenser, c'est une manière d'aimer
s hommes ne connaissent pas du tout. »

La Reine Ca-
therine au Roi
Jérôme. Napo-
léonshöhe, 22
juin 1812.

e m'empresse de t'envoyer une estafette pour
ancer mon entrée à Grodno. Quelques charges

Le Roi Jérôme
à la Reine Ca-
therine. Grodno,
30 juin 1812.

therine au Roi
Jérôme. Napo-
léonshöhe. 1^{er}
juillet 1812.

qu'il m'a envoyé deux heures après le dernier courrier; ce qui est cause que je joins à mes autres dépêches. Tu verras lui, que, malgré la rigueur des dernières mesures, il existe encore un déficit très-considérable, calculant toutes les recettes au maximum, pour ainsi dire, toutes les ressources de ce pays, on ne peut monter les revenus à 42 millions. La dépense étant de 60, il résulte qu'il existe un déficit annuel de 18 millions. Effrayée de cette position, j'ai fait appeler le comte Malchus, Pichon, et aussi le ministre Simmering, qu'il pût te rendre bien en détail la conversation que j'avais avec ces deux messieurs. Tous ont été d'accord sur ce point, c'est que, si la guerre se prolonge l'année prochaine, ainsi qu'il est probable, le royaume s'écroulera de lui-même, par l'impossibilité de continuer les paiements de rigueur, car la machine qui cesse d'aller, parce que les rouages sont brisés. Ils m'ont fait entrevoir l'incertitude des dédommagements espérés, la grandeur des sacrifices que tu fais à l'Empereur, en entretenant

même. Voilà ce que disent les ministres. Je vais ajouter ce que je pense, moi ; et puis tu jugeras toi-même.

« Je vois, d'après ce que m'ont dit les ministres, qu'ils se renferment dans les petites vues particulières des affaires dont ils sont chargés, et ne jugent pas les choses en véritables hommes d'État. Ils ne voient en toi que le souverain d'un petit État, qui a besoin d'une grande économie ; mais il faudrait aussi te considérer comme frère de l'Empereur, comme prince français, dont le sort est lié au sien, et qui doit, en conséquence, faire des efforts persistants pour seconder ses vues. Je pense donc que tu ne pouvais guère te dispenser de lever les trente-six mille hommes de troupes ; mais je pense aussi, mon cher ami, qu'il ne fallait pas le faire avec une générosité chevaleresque ; que tu devais faire tes conditions avec l'Empereur, à une époque où il était charmé de trouver trente-six mille hommes au lieu de douze mille, et qu'il faut encore saisir le premier moment favorable, le gain d'une bataille, les succès de nos troupes, pour lui mettre sous les yeux notre état de situation et l'impossibilité d'entretenir les troupes plus longtemps à tes dépens. Qu'il m'est douloureux, mon cher ami, de mettre toujours sous tes yeux un tableau aussi triste ; mais il vaut mieux, cependant, que tu le connaisses, afin de chercher des remèdes à ce mal, que de te voir à l'avenir plongé dans un abîme de maux, par la confiance que tu auras mise dans les promesses que jusqu'à présent on n'a, sous aucun rapport, cherché à réaliser. Enfin, que feras-tu

l'année prochaine ? dans six mois ? puisque, malgré les ressources onéreuses de ce moment, c'est avec peine qu'on pourra acquitter les 800,000 francs de la dette publique au tiers consolidé ; et cependant s'en exempter c'est perdre totalement le crédit public. Qu'il est malheureux pour ce pauvre pays que les circonstances impérieuses t'aient forcé de t'en absenter ; car il survient dans sa triste position telles choses qui auraient besoin de ta prompte décision, et maintenant tout ce qui est essentiel languit. Quoi qu'il en soit, il n'y a point maintenant de remède à ce mal. Tout ce que je puis te dire, c'est qu'il est urgent que tu consolides dès ce moment-ci ton avenir ; que tu songes à te faire assurer pendant qu'on a besoin de toi, et que tu n'attendes pas la paix.

« Sais-tu que le Pape est à Fontainebleau depuis le 21 ? Dis-moi ce que tu penses de cet événement. »

M. Reinhard
u duc de Bas-
ano. Cassel, 28
ain 1812.

« Dans mes lettres précédentes, j'ai eu l'honneur d'informer Votre Excellence des différents expédients proposés par le ministre des finances de la Westphalie pour mettre quelque équilibre entre les recettes et les dépenses de l'année. Je vous ai déjà transmis, monseigneur, le décret royal par lequel la contribution foncière du royaume est portée de 18 à 20 p. 100 du revenu net.

« Le n° 146 du *Moniteur westphalien*, que j'ai l'honneur de joindre ici, contient l'établissement d'un nouvel emprunt forcé, dont le montant est fixé à 5 millions ; un décret pour augmenter les droits de consommation provenant de la fabrication de la

centimes additionnels par franc de contribu-
tion foncière, pour payer les traitements et frais de
des maires de canton, l'établissement de pri-
ans ces contrées et les frais de loyer pour les
s de paix. Ces dépenses, depuis la dernière
blée des États, avaient été acquittées par le tré-
sorer. Les États qui, d'après la constitution, de-
vaient être consultés dans toutes les opérations re-
latives à la contribution foncière, ont constamment
manifesté une forte répugnance à laisser établir des
centimes additionnels. A toutes ces dispositions, il
faudrait ajouter une augmentation des droits du timbre
et du papier, m'a-t-on dit, à l'enregistrement, tel qu'il
est établi en France. Le décret qui ordonne cette
augmentation n'a point encore paru.

En vous faisant prévoir, Monseigneur, ces diffé-
rents moyens de recette, j'avais ajouté qu'il était
aussi dans les plans du ministre des finances
d'augmenter la dette publique; mais qu'après avoir
présenté ce projet en conseil des ministres, on était
venu à conclure que les circonstances actuelles n'étaient
pas favorables à son exécution, qui, d'ailleurs, ne
présenterait pas pour le trésor public un soula-
gement assez important pour qu'on se décidât à

« Cependant, après avoir reçu les ordres directs du Roi, M. Siméon, il y a quelques jours, convoqua le conseil d'État, et y fit la lecture d'un projet de décret royal ordonnant la réduction au tiers de la dette publique, tant en intérêts qu'en capital. Ce projet n'a point été discuté, et il a été renvoyé de suite au Roi pour être revêtu de sa sanction.

« Enfin, un autre projet de décret porte création de bons pour la somme de 3 millions, destinés à couvrir les dépenses arriérées du trésor pour les rentes et fournitures dont le paiement a été échoué. Ces bons auront un écoulement dans la vente de domaines, concurremment avec les obligations des emprunts forcés, et exclusivement dans le rachat des corvées. D'après l'idée qu'on m'en a donnée et qui s'en fait dans le public, c'est un premier pas vers l'établissement d'un papier-monnaie.

« De la réduction au tiers sont exceptés :

« 1° La dette extérieure ; 2° les différents emprunts forcés depuis l'avènement du Roi ; 3° les obligations de la dette appartenant aux établissements publics tels que l'instruction publique.

« C'est donc en vain que M. Pichon lui-même avait assuré qu'au moyen des mesures qui avaient été prises précédemment, les finances westphaliennes pouvaient se soutenir jusqu'à la fin de l'année. En fait, vrai que, dans le dernier mois encore, les finances de M. Malohus avaient été trompées, mais il n'avait pu réaliser ni les 400,000 francs qu'il avait promis de provenir d'une vente de dîmes, ni le

se par le propre mouvement du Roi.
Il faut convenir, Monseigneur, que, pour un État
en étendu que la Westphalie, cette accumula-
tion de mesures financières extrêmement
rauses est un peu forte; et, ce qui est à regret-
ter, qu'il s'en trouve qui semblent être en con-
cordance les unes avec les autres; car, tandis que
le Roi se dispense de remplir une aussi grande par-
tie de ses engagements, tandis qu'il dépouille de la
sienne des intérêts échus depuis plusieurs années
à ses créanciers qui ont eu le malheur d'arri-
ver les derniers à la liquidation, tandis qu'il fait dis-
tribuer entre les mains des autres des coupons
distribués comme argent comptant, comment
peut-il encore imposer un emprunt forcé au moment
où il enlève tant de moyens de l'acquitter?
Ce qui sera le plus clair dans la rentrée de cet
impôt, c'est la retenue de 5 p. 100 sur les traite-
ments; et, sans doute, les fonctionnaires de la West-
phalie doivent préférer cette retenue à la réduction
de leurs traitements à la moitié.
Au reste, quelle que soit l'impression que ces
mesures financières ont déjà produite et qu'elles doi-
vent produire encore lorsqu'elles seront connues

perdus; l'acte constitutionnel a été froissé; le travail de plusieurs années fait au trésor public pour la régularisation de la dette, est anéanti; les pertes se partageront, et, dans les moyens d'extinction, on mettra probablement assez de modération pour ne point écraser entièrement ceux qui seront atteints de plusieurs côtés par ces extinctions.

« Seulement, ce dont les serviteurs de Sa Majesté conviennent avec douleur, et ce qui peut se conclure par un calcul aisé à faire, c'est que tous les remèdes, quelque violents qu'ils soient, n'opèrent point une cure radicale, et que la disproportion entre les recettes et les dépenses ne sera point pensée.

« Dans la même séance du conseil d'État, on a entendu arrêter la réduction de la dette et l'extinction des bons, M. Siméon a déclaré que le Roi a appris avec peine les faux bruits qui circulaient concernant des changements qui devaient avoir lieu dans l'existence politique du royaume de Wurtemberg.

« La Reine mène de plus en plus une vie retirée. Le jeudi et le dimanche étaient les jours de réception des grandes entrées. Pour se dispenser de recevoir, Sa Majesté ira le jeudi au spectacle à Cassel, et le dimanche il y aura spectacle à Léonshöhe, sans cercle. Chaque semaine, cinquante dames et autant d'hommes sont régulièrement invités. Le corps diplomatique continue à rester à Cassel. La Reine embrasse avec une espèce d'opini-

l'ordre du jour ci-joint a été réellement
M. le général Vandamme :

çu, Monseigneur, la lettre que Votre Ex-
a fait l'honneur de m'écrire le 11, pour
partie de ma correspondance que je dois
rectement à Paris. Je ne manquerai pas
former.

çu également votre lettre du 6, par la-
avez bien voulu me donner communica-
cret impérial portant que le décret du
11 n'est point applicable aux femmes. »

ai l'honneur d'annoncer à Votre Majesté
à Grodno.

néral de division Allix, auquel j'avais
régiments de cavalerie légère et un ré-
fanterie pour gagner la tête du défilé de
ller reconnaître en avant l'endroit où je
ter mes ponts sur le Niémen, n'ayant
la rive gauche qu'un régiment de Cosa-

Le Roi Jérôme
à l'Empereur
Napoléon. Grod-
no, 30 juin 1812.

entré hier 29, à trois heures du matin, dans la ville, au moyen de plusieurs bateaux submergés, que les habitants eux-mêmes ont retirés de l'eau, et qu'ils se sont empressés de lui amener. Pendant que ce passage s'effectuait, le général Allix a fait travailler avec toute la promptitude possible à la construction de deux ponts : l'un de bateaux et l'autre de radeaux ; ils ont été établis en peu d'heures. Les Russes sont retirés sur Mostouï, sans avoir commis le moindre désordre dans Grodno.

« J'arrive en ce moment dans cette ville avec toute la cavalerie légère et une division d'infanterie polonaise.

« Les deux autres divisions du 5^e corps ne pourront arriver que demain, quoique nous marchions depuis vingt-quatre heures sans nous arrêter. La pluie abondante, qui tombe depuis deux jours, a rendu les chemins aussi mauvais qu'ils l'étaient à Pultusk, il y a six ans,

« Le 7^e corps arrivera à Byalystock le 2 ou le 3 et je communiquerai avec lui par ma cavalerie légère.

« Je fais connaître au prince de Schwartzemberg mon entrée à Grodno ; et je suppose, si c'est d'accord avec les instructions qu'il a reçues, qu'il y portera en avant pour communiquer avec le général Reynier.

« Ma cavalerie légère s'étendra demain sur ma gauche vers la Merez, pour tâcher de communiquer avec celle du vice-roi.

« Il paraît certain que le corps du prince Bagration

arrive seulement en ce moment à Mostot, où, disait l'hetman Platoff, il allait le rejoindre, pour de là revenir me livrer bataille.

« La cavalerie légère est tellement fatiguée d'une marche de trente-six heures, par un temps et des chemins affreux, que je suis forcé de la laisser reposer aujourd'hui; la grosse cavalerie ne pourra agir que demain.

« Je donne ordre au général Reynier, s'il n'y a pas de troupes vis-à-vis de lui, de venir me rejoindre à Lida. Je suppose que le prince de Schwartzemberg se portera sur Byalistock.

« Mes différents corps ne pouvant être réunis que le 4, j'aurai le temps de recevoir les ordres de Votre Majesté. »

« Mon cousin, je reçois seulement à l'instant vos lettres des 29 et 30. Ce sont les premières nouvelles que j'aie depuis Kowno.

Le Roi Jérôme
au major-général.
Grodno
juillet 1812.

« Le prince Bagration n'est nullement à Ochmiana; il n'y a que deux divisions d'infanterie qu'il avait détachées le 27, pour se porter sur Wilna, où elles devaient renforcer le corps qui s'y trouvait.

« J'ai la certitude que le prince Bagration n'est parti de Wolkowisk avec cinq divisions d'infanterie et beaucoup de cavalerie que le 30, se dirigeant à marches forcées sur Slonim et Minsk.

« L'hetman Platoff, qui a évacué Grodno devant la cavalerie légère, se portait sur Wilna, lorsqu'il est parti à Lida que l'Empereur était dans cette première

comme il n'a plus d'ennemis devant lui, a
sur Byalystock.

« Je serai de ma personne avec mes trois
corps d'armée à Nowogrodek, le 9 ou le 10.

« Nous perdons énormément de chevaux
manquons de moyens de transport; mais,
nous supportons tous les mêmes privations,
pouvons pas nous en plaindre. »

Le Roi Jérôme
à l'Empereur.
Grodno, 3 juillet

« Sire, je m'empresse de communiquer
à votre Majesté des renseignements très-certains qu'
je vous envoie à l'instant, et sur lesquels elle peut en-
compter.

« Il en résulte que le prince Bagration n'
arrivera à Wolkowisk que le 30 au matin, marchant
de Slonim, où il ne pourra être arrivé qu'aujourd'hui
de là à Minsk, il y a six grands jours de marche
et ne peut donc y arriver que du 9 au 10.

« Je donne ordre au général Reynier, qui est
à Byalystock, de se porter sur Slonim, où il n'
arrivera cependant que le 10 ou le 11. Je serai
mêmede la même, avec les 5^e et 8^e corps et le 4^e de cavalerie
le 9 ou le 10 à Nowogrodek.

tion. Ce ne sont que les vivres et les moyens de transport qui nous empêchent d'aller aussi vite que nous le désirerions. J'ai perdu près de cinq cents chevaux depuis notre départ de Varsovie.

« L'hetman Platoff et le prince Bagration comptent se retirer sur Wilna; ce n'est que lorsqu'ils ont appris l'arrivée de Votre Majesté dans cette ville qu'ils se sont décidés à effectuer leur retraite sur Minsk, et de là (à ce qu'on assure) sur Witepsk.

« La province de Grodno m'a demandé la permission de lever un régiment.

« Depuis les dépêches du prince de Neufchâteau, datées de Kowno, je n'ai reçu aucunes nouvelles de Votre Majesté, excepté celles que m'a apportées un de mes officiers d'ordonnance, qui est de retour depuis deux heures. »

« Mon frère,

« J'ai reçu votre courrier parti de Grodno hier à quatre heures du soir. Son arrivée m'a été extrêmement agréable, espérant que vous auriez envoyé au major-général des nouvelles du corps de Bagration, de la direction qu'a prise le prince Poniatowski, pour le poursuivre, et des mouvements de la Woïhynie. Quel a été mon étonnement d'apprendre que le major-général n'avait reçu qu'une plainte contre un général! Je ne puis que vous témoigner mon mécontentement du peu de renseignements que je tire de vous. Je ne sais ni le nombre des divisions de Bagration, ni leur nom, ni l'endroit où il était, ni les renseignements que vous avez pris à Grodno,

L'Empereur
Napoléon au
Général V.
6 juillet 1812

ni ce que vous faites. J'ai cinq ou six colonnes en mouvement pour intercepter la route de Bialystok. J'espère que du moins le prince Poniatowski sera poursuivi avec le 5^e corps entier. Mes ordres sont arrêtés par défaut de recevoir des renforts de Grodno. Je n'en ai pas de nouvelles le 30. Votre chef d'état-major n'écrit pas, le prince Poniatowski n'écrit pas. Il est impossible de gagner la guerre ainsi.

« Je ne sais pas pourquoi le prince Poniatowski ne correspond pas avec le major-général d'Alton-Lessing par jour; je le lui avais cependant fait ordonner.

La Reine Catherine au Roi de Wurtemberg.
Napoléonshöhe,
juillet 1812.

« Mon très-cher père, je m'empresse de vous adresser avec vous les premières nouvelles un peu rassurantes que j'ai reçues touchant les grandes troupes du Roi. Hier, une lettre de lui du 27 juin m'est venue; il se porte très-bien, et me mande de continuer à Grodno, d'où il m'écrit, qu'il va se rendre à Bialystok et que l'Empereur a passé le Niémen, le 27, et qu'il est à Kowno, d'où il marchait en diligence sur Bialystok. Je joins ici la copie mot pour mot des détails que me donne. Le vice-roi passera le Niémen sous deux ou trois jours, et nous serons après-demain à Grodno, où nous passerons aussi ce fleuve.

« D'après les manœuvres de l'Empereur, les Français sont en mauvaise position, et tout ce qui est au-dessus de Wilna et devant nous jusqu'à la Vistule aura de la peine à arriver au secours de l'Empereur va écraser. Les Autrichiens ne peuvent pas venir aussi à grands pas et déjà ils sont liés à notre

« Les lettres de Varsovie portent que la Diète s'est ouverte le 28, sous le nom de Confédération polonaise. Je ne vous envoie pas les deux discours qui y ont été prononcés; parce que je présume que vos ministres vous les auront envoyés. Les dames qui se trouvaient en grand nombre à cette séance mémorable ont pris sur-le-champ la cocarde blanche et rouge, et le soir ont paru en société en habit à la polonaise dans ces deux couleurs. Toute la ville a été illuminée, et le peuple était au comble de l'effervescence. Dans les rues on aperçoit de nouveaux transparents aux armées réunies du Grand-Duché et de la Lithuanie.

« Je ne vous envoie pas, mon cher père, la proclamation de l'Empereur à son armée, parce que je prétends que vous l'avez; mais si les détails que je vous donne étaient inconnus et s'ils pouvaient vous intéresser, je me ferais un vrai plaisir de continuer à vous donner tous ceux qui me parviendront.

« Je n'ai toujours pas de nouvelles de Fritz, ce qui me fait réellement de la peine; veuillez m'en donner, et ne doutez pas plus de ma reconnaissance que de tous les sentiments respectueux et tendres que mon cœur vous a voués. »

« Sire, la lettre que je viens de recevoir de Votre Majesté m'a extrêmement peiné, et jamais je ne me suis moins attendu à recevoir des reproches.

Le Roi Jérôme
à l'Empereur
Grodno, 5 j
1812.

« Je pense avoir fait tout ce que je pouvais et devais faire. Entré à *Grodno* dans l'après-midi du 30, seul avec ma cavalerie légère, il fallait que

j'attendisse mes troupes que j'avais devancé. 5^e corps a passé le Niémen du 1^{er} au 2. du 2 au 3. Aussitôt après mon passage, j'ai ma cavalerie légère sur toutes les routes pour des renseignements. J'en ai porté une partie à la Merecz, ainsi que j'en avais positivement pour me lier avec le vice-roi.

« Je n'ai reçu pour la première fois des nouvelles de Votre Majesté que dans la soirée du 3. Je lui ai adressé le même jour par duplicata les renseignements les plus précis et les plus certains sur la marche du prince Bagration et sur la force de son armée; il avait fallu aller les chercher jusqu'à Kowisk. Le courrier qui m'a rapporté la lettre de Votre Majesté, était parti plusieurs heures avant que l'officier chargé de mes dépêches du matin, n'est point ma faute si les officiers vont moins vite que les courriers.

« La rapidité de notre marche, les mauvais chemins, la perte d'un grand nombre de nos chevaux, et l'impossibilité de se procurer des moyens de transport, avaient forcé mes corps à laisser tous leurs vivres en arrière; il m'a fallu s'en procurer. Je l'ai fait en organisant un convoi pour la ville de Grodno; le général prussien Rozniecki a été chargé de cette opération.

« Le prince Poniatowski, en conséquence des ordres que j'ai reçus de Votre Majesté le 3, s'est mis en marche hier 4, avec tout son corps, et se dirige vers Minsk. Le 8^e corps arrivera en même temps qu'il à Nowogrodek le 13.

Je pars cette nuit et doublerai une marche. Je suis resté à Grodno un jour de plus de ma personne pour avoir le temps de préparer d'organiser nos moyens d'approvisionnement.

C'est pas moi qui puis arriver à Minsk avant la Bagration ; Votre Majesté n'a jamais pu venir ; *je ne puis que le suivre, puisqu'il a quarante jours de marche devant moi. Les troupes de Votre Majesté, parties de Wilna avant d'avoir passé le Niémen, peuvent le rencontrer et l'arrêter.*

Je dois répéter à Votre Majesté que ce n'est pas la seule circonstance que je m'attendais à recevoir des nouvelles.

Je reçois tes lettres n^{os} 45 et 46, chère amie. J'ai numéroté les miennes ; je ne croyais pas que tu en avais en avance.

Je ne t'ai jamais dit *que l'exacte vérité* : ces officiers, qui ne savent que ce qu'ils apprennent au service, peuvent bien avoir écrit que l'Empereur était à Varsovie ; *mais moi, qui savais positivement le contraire* (quoique j'en fisse répandre le bruit, je ne pouvais ni ne voulais te donner une nouvelle. Quant à la Diète, je n'aurais jamais dans mes lettres, touché une pareille corde. Tant qu'il y eût des résultats pour t'en parler ; mais, cet objet ne me regardait nullement ; j'aurais pu te donner, sans le vouloir, de fausses nouvelles ; *cet objet ne me regardait nullement*, je te le dis.

Le Roi Jérôme
à la Reine
Thérèse. Grodno
6 juillet 1812
3 h. du matin

« Je t'envoie une décision qui met à ta disposition cent jérômes par mois pour tes dépenses extraordinaires. Tu ne dois pas toucher aux cent mille francs que tu as à Paris; si tu viens à Varsovie (ce que je n'espère pas), le trésorier mettra à ta disposition les fonds nécessaires, et je t'en préviendrai un mois d'avance. Tu es peut-être étonnée de ce que je t'écris que j'espère que tu ne viendras pas à Varsovie; mais c'est que je préfère de beaucoup aller te trouver, *quand tout, absolument tout, sera fini*. On peut se reposer sur l'Empereur et pour trouver le défaut de la cuirasse de son ennemi et pour profiter de toutes ses fautes.

« Tu vois, ma chère amie, que la guerre est commencée, et bien commencée, puisque l'ennemi, coupé de tous côtés, s'enfuit en désordre, et que nos troupes sont près de la Dwina.

« Le baron de Bodenhause, qui vient de Wilna, dit que M. de Schouwaloff, ministre de la police et premier aide de camp de l'empereur de Russie, est arrivé à Wilna et a eu une longue audience de l'Empereur Napoléon; c'est peut-être relativement aux prisonniers. Du reste, je ne sais cela que comme tout le monde.

« Je sais que l'on répand le bruit que la Grande Armée meurt de faim. Je puis t'assurer que c'est de la plus grande fausseté, et que, jusqu'à présent, sans être aussi bien qu'en Allemagne, personne (excepté quelques chevaux) n'a manqué de rien. Mes bataillons sont au grand complet, et toute la Grande Armée est de même.

leur accorder. Puisque nous y sommes, je
sais qu'il faut les bien rosser; aussi je crois
le pereur pense de même. D'ailleurs, on peut
s'en sur lui, et, pourvu qu'il jouisse d'une
bonne santé, tout ira comme il voudra.

Je suis arrivé à Grodno avec un temps comme au
décembre; mais heureusement que, depuis
hier, le temps est superbe. Cette ville est assez
grande, mais elle n'est que quatre fois aussi grande; mais l'une
est si loin de notre beau Cassel et de Napo-
léon.

Je suppose que la comtesse Morio est accouchée
sans toucher. Dis-lui d'avoir l'esprit de faire un
bon non une petite jupe.

Je n'ai bien longtemps que je jase; cependant, il
faut s'en aller. Je t'écirai le 11, après que j'aurai reçu
la réponse du 30. »

Je t'envoie ci-joint à Votre Majesté un rap-
port intéressant, et qui me donne l'espoir de
voir l'armée du prince Bagration; dans tous les
cas, il n'est point douteux que, si le prince d'Eck-
stein porte avec rapidité sur Minsk, il n'y arrive

Le Roi Jérôme
à l'Empereur.
Skidel, 6 juillet
1812.

les ordres du général Latour-Maubourg, près de Nowogrodek. Je serai de ma personne, dans quelques heures, à Ticoutzin (ou Chtchoutschin).

« Je prends sur moi d'écrire au prince de Schwarzenberg de presser sa marche sur Prujany Slonim, qui sont les points d'intersection des différentes routes par lesquelles le prince Bagration pourrait se retirer, étant coupé de Minsk.

« Je donne l'ordre au général Reynier de hâter sa marche pour arriver à Slonim, où dans le cas où l'ennemi tomberait sur lui avant que les Autrichiens ne fussent à même de le soutenir, il trouverait une bonne position derrière le Szara.

« Je donne l'ordre à la cavalerie légère du 8^e corps de se porter à Mouito, où elle se mettra en correspondance avec celle que Votre Majesté doit avoir à Lida, afin que, si Platoff se portait sur elles, elles pussent se soutenir réciproquement et l'empêcher d'arriver sur les derrières de l'armée. »

*Extrait d'un rapport du général Kamienski,
date du 5 juillet, de Ticoutzin.*

« D'après les rapports des patrouilles envoyées à Orla et Holenka, les postes des Cosaques qui trouvaient au delà du Niémen se sont retirés à Nowogrodek.

« Il y avait un bac près de Orla, qui a été brûlé.

« Un officier envoyé à Bielitz, avec une patrouille, rapporte qu'à son arrivée à Bielitz, il se trouvait un piquet sur la rive opposée, qui gardait le bac, mais qu'après la première décharge de notre patrouille

Il s'est retiré sur des escadrons de dragons et de hussards qui se trouvaient non loin de là, et que toutes ces troupes se sont retirées ensuite par la grande route de Slonim. Plusieurs Cosaques étaient restés pour brûler le bac, qui était chargé de pierres; mais à la seconde décharge de notre patrouille, ils se sont aussi retirés; l'officier mentionné s'occupe à faire passer le bac de notre côté.

« Le même officier mande que le général Bagration est à Nowogrodek, et que Platoff, après avoir reçu une estafette, s'est détaché et marche par Lipniski sur Ivié.

« Le capitaine Celinski, du 13^e de hussards, commandant une patrouille à Mostouï, rapporte qu'après avoir appris qu'il y avait à un mille en amont de Mostouï, des bateaux russes chargés de grain et escortés par des Cosaques, il s'y était rendu avec quarante chevaux; arrivé sur le bord de la rivière, il a fait mettre pied à terre, pour empêcher l'ennemi, par le feu des carabines, de brûler les bateaux. La première décharge a eu les résultats les plus satisfaisants; les Cosaques ont fui sans avoir eu le temps de mettre le feu aux bateaux, qui sont tombés entre nos mains, au nombre de huit chargés de seigle.

« Le commandant du détachement a envoyé à la poursuite de l'ennemi le lieutenant Feszynski, avec un sous-officier et sept hussards, qui, après avoir passé le Niémen à la nage, ont atteint l'ennemi et lui ont fait prisonniers six Cosaques, dont un blessé.

« Toutes les nouvelles s'accordent que le corps

de Bagration se retire par Slonim vers Nowogrodek, et que tous les détachements de ce corps, postés sur le Niémen, se rassemblent à Korelice.

« Il se trouve quatre mille de seigle sur les bateaux pris, que le capitaine Celinski a fait remonter jusqu'à Mostouï.

« En outre, on a pris la pharmacie de campagne venant de Grodno, dont les pharmaciens s'étaient sauvés, mais qui ont été repris à Ticoutzin.

« Cette pharmacie a souffert beaucoup de dégâts, vu que les paysans en avaient ouvert les caisses. »

Le général
atour-Mau-
burg au Roi Jé-
me. Joludek,
juillet 1812

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que j'ai prescrit au général Kamienski, commandant la cavalerie légère du 5^e corps, d'envoyer un fort parti sur Zoriccial et Waluwka, et un autre sur Mostouï. J'ai donné cet ordre au général Kamienski ce matin, avant mon départ de Ticoutzin, d'après ce qu'il m'a écrit qu'il avait reçu l'ordre, hier, de prendre les miens. Je n'ai connu cette disposition de Votre Majesté que par la lettre du général Kamienski.

« Voici les renseignements que j'ai pu recueillir :

« L'ennemi n'est point à Nowogrodek ; depuis six jours, le corps du prince Bagration est en pleine retraite sur Bobruysk. Le général Platoff s'était retiré sur Ivié, d'où il doit avoir pris la direction de Polotzk, sur la Dwina.

« Un régiment de cavalerie légère de la division Kamienski a parcouru tout le pays entre le Niémen et Slonim. Les Cosaques n'ont pas eu le temps de

de chasseurs était à Mostou, où il a pris un
considérable de seigle, une ambulance chargée
d'armes, etc. Ces différents objets sont ici.
V. Majesté a sûrement eu connaissance de ces
détails.

La brigade de la division Kamienski est partie
hier pour Nowogrodek, passant par Bielitz.

Il y a ici une brigade qui a des détachements sur
la rive gauche du Niémen, passant le Niémen à Orla, où il y a un gué.
C'est à l'honneur de rendre compte à Votre Majesté
de ce que j'ai prescrit au général Rozniecki de se rendre à
Nowogrodek demain, et de pousser des reconnaissances
aussi loin que possible sur la route de Minsk
vers les directions de la Dwina. Cette mesure
me paraît à porter demain la brigade du prince
Kamieniski à Bielitz, à moins que Votre Majesté n'en
ordonne autrement. J'ai pensé que ces mouvements
avancés entraient dans les intentions de Votre
Majesté.

J'ai prescrit au général Rozniecki de rassembler
les vivres à Nowogrodek et d'y former des magasins.
Il compte partir demain matin pour Bielitz, si
Votre Majesté ne me donne pas un ordre contraire.
J'ai donné l'ordre au colonel Hurtig d'envoyer ici,

niecki. Bielitz,
7 juillet 1812.

16^e de lanciers est entré à Nowogrodek. Il
six heures que l'ennemi avait quitté la ville
porter sur Mir. Cet escadron a poussé une
naissance qui a trouvé les avant-postes en
Korelice (moitié chemin entre Nowogrodek

« Le prince Bagration marche sur Minsk.

« L'hetman Platoff marche sur la droite
mée de Bagration.

« Nous avons fait quelques prisonniers,
officier du régiment d'hulans Kowolituoski
giment fait partie de l'arrière-garde, comman
le général Wassiltchikoff, et composée du
d'hulans ci-dessus mentionné, de celui de
hussards, de celui de dragons Kijowski, ainsi
trois régiments de Cosaques; le tout faisant
mille cinq cents chevaux de cavalerie ré
vingt-quatre pièces d'artillerie légère sont a
à ce corps. »

Le Roi Jérôme
à l'Empereur.
Ticoutzin, 7 juil-

« Sire, depuis ma lettre de ce matin, le
Latour-Maubourg me rend compte, dans le

« Alice ont trouvé l'arrière-garde commandée par le général Wassiltchikoff, composée de deux mille quatre cents chevaux de cavalerie régulière, de quinze cents Cosaques et de vingt-quatre pièces d'artillerie à cheval.

« Votre Majesté voit donc, d'après cela, que le prince Bagration ne peut pas être encore à Volosjin et n'a pu manœuvrer, comme le mande le prince de Neufchâteau, sur la rive droite de la Bérésina.

Si, comme je le suppose, les troupes de Votre Majesté occupent Minsk, le prince Bagration n'aurait eu de retraite que sur la forteresse de Bobruysk et ne pouvait passer de là le Dniéper; mais j'espère toujours, comme je l'ai dit à Votre Majesté dans mes lettres d'hier, pouvoir l'entamer avant, et personne ne sera en mesure de résister avec plus d'ardeur que moi de pouvoir saisir l'occasion de prouver à Votre Majesté que mon dévouement pour elle et la gloire de la France méritent d'être comparés qu'à mon tendre attachement à Votre Majesté. »

Mon frère, il résulte des renseignements du prince d'Eckmühl que Platoff, après avoir marché sur Iwów, faisait sa retraite, le 6 au soir, sur Nikoff; que la cavalerie, qui était à Kamen, paraissait en retraite; que vous auriez dû être, le 6, au même lieu où vous étiez le 6, et, bien des raisons, résultat des calculs que j'avais faits, auraient fait faire une belle campagne. Croyez que je suis à jour : je vous rendrai justice quand vous mériterez; mais, jusqu'à cette heure, je suis mé-

L'Empereur
au Roi Jérôme
Wilna, 8 juil
1812.

nier, mais toute la cavalerie. Agissez vigoureu-
et vivement. Élevez-vous à la hauteur des s
du bien de l'armée, et étouffez toutes les
vues secondaires. »

Le Roi Jérôme
à l'Empereur.
Bielitza, 8 juillet
1812, 11 heures
du soir.

« Sire, une brigade de ma cavalerie légè-
hier soir à Nowogrodek, et son avant-gar-
près de Korelice, où elle a été un peu inqui-
l'ennemi, et où elle a fait trente-cinq pris
dont un officier; soixante autres prisonniers
serteurs ont été également envoyés ici aujourd
l'avant-garde. Ils appartiennent à divers cor-
d'infanterie que de cavalerie, et on n'a pu
d'eux aucun renseignement de quelque impo-

« Le général Rozniecki rend succinctement
au général Latour-Maubourg, qu'il paraît
gration se retire sur Neswij, sur Bobruysk, e-
gros de son corps a quitté Mir. La division Ka-
est à Korelice aujourd'hui; la division de cui-
et la brigade de hussards westphaliens seront
de Nowogrodek. Toute cette cavalerie conti-
poursuivre vivement l'ennemi.

« Je serai demain de ma personne à No-

que j'éprouve à m'en procurer. Le 8^e corps
a ici demain. »

Depuis que la guerre est déclarée, tu dois avoir
chère amie, plusieurs lettres de moi ; tu y au-
rais malheureusement l'ennemi sent la supé-
riorité du génie de l'Empereur et fuit comme s'il
avait été battu dans trois grandes batailles. Quelques
jours sur des Cosaques et quelques centaines de
cavaliers, sans presque user que nos souliers, sont
allés dans les combats. Tu vois qu'il ne paraît pas que je
sois en danger des dangers ; d'ailleurs, chère amie,
si tu as toujours des idées noires, tu sais que je ne
suis pas. L'Empereur, grâce à Dieu, se porte
très bien. L'ennemi se retire et perd beaucoup
de monde sans se battre ; tout ce qui est Polonais
se bat et se bat contre lui. Je serai ce soir à
Plock (130 lieues de Varsovie) ; si seulement
nous pouvions les tenir une fois, cela finirait : la
ville est presque abandonnée et le sera bien-
tôt. Ils sont coupés, et je ne crois pas que
nous puissions de cette campagne rejoindre la
armée russe. Je communique tous les jours
à l'Empereur dont je ne suis qu'à trente lieues.
Les Français, dit-on, veulent faire une descente ; dès
qu'ils auront jeté Bagration de l'autre côté
du Rhin ou l'auront battu, je pense qu'il serait
possible que l'Empereur voulût m'envoyer avec mon
régiment ou avec celle qui se forme contre eux pour
attaquer le Hanovre et mes États.
Je t'embrasse comme je t'aime et t'aimerai. »

Le Roi J.
à la Reine C.
rue. Bieli
juillet 181

Le Roi Jérôme
l'Empereur.
Mitza, 9 juillet
12, 6 heures
matin.

« Sire, je reçois la lettre que Votre Majesté a bien voulu m'écrire en date d'hier, à cinq heures du matin.

« Les reproches que Votre Majesté me fait ne sont nullement mérités; ce qui m'afflige le plus, c'est de n'avoir point, avec la meilleure volonté, rempli ses intentions.

« Je suis bien loin de retenir les ailes du prince Poniatowski et du général Latour-Maubourg; je suis toujours, au contraire, à presser la marche de tous mes corps. Je ne reçois que des représentations sur les marches forcées que nous faisons.

« Le général Latour-Maubourg a avec lui toute la cavalerie; il sera aujourd'hui à Mir, à cinquante-quatre lieues de Grodno. Je serai ce soir à Nowogrodek avec la tête du corps du prince Poniatowski. Nous suivons cette route, parce que d'après les renseignements transmis chaque jour par le général Rozniecki, c'est celle que suit l'ennemi.

« Votre Majesté éprouvant un manque absolu de renseignements, doit bien supposer que j'ai encore moins de moyens qu'Elle pour en obtenir. Et comment, en effet, en recueillir dans un pays presque désert, et où les habitants des misérables villages que nous traversons sont de la plus profonde ignorance. J'envoie exactement tout ce que je sais et comme on me le donne.

« Depuis la lettre que j'ai écrite hier soir à onze heures à Votre Majesté, je n'ai reçu aucun rapport. Je m'empresserai de lui faire parvenir ceux que j'aurai dans la journée. »

Sire, j'arrive à Nowogrodek avec les deux premiers bataillons du 5^e corps; les autres, malgré ils aient marché toute la journée, ne pourront arriver que demain; les dix lieues qu'ils font étant si pénibles à cause d'un sable profond.

Le Roi Jéré-
à l'Empereur
Nowogrodek,
juillet 1812,
heures du soir

« Le 8^e sera ici après-demain matin.

« Je puis donner à Votre Majesté sur Bagration des renseignements qui paraissent certains; je les ai du maréchal du district et du président de la Commission de la guerre :

« 1^o Le général Bagration est arrivé à Nowogrodek avec ses troupes, les 28, 29 et 30 juin. Elles ont fait que passer.

« 2^o Ces troupes se sont d'abord dirigées sur Nikolayeff, où elles sont restées un jour entier pour attendre des nouvelles. Elles y ont été rejointes par le corps de Platoff.

« 3^o L'intention du général Bagration était de rejoindre l'armée russe à Swenziany.

« 4^o Bagration ayant appris que les troupes françaises étaient à Troky et Orani, se retira d'abord et prit la route de Korelice et Mir; ce mouvement rétrograde commença le 1^{er} juillet.

« 5^o En partant de Nikolayeff, le général Platoff a fait l'arrière-garde du prince Bagration.

« 6^o Les premières troupes de Bagration arrivèrent le 2 juillet à Korelice.

« 7^o Le corps de Bagration se retire sur Bobruysk; tout le monde le disait dans l'armée.

« 8^o Le corps de Bagration est fort de soixante mille hommes d'infanterie (ayant été renforcé par les

deux divisions qui n'ont pu percer sur Wilna huit mille hommes de cavalerie régulière et de mille Cosaques de Platoff.

« 9^e Son artillerie se compose de cent quatre-vingt quatre bouches à feu bien attelées.

« Votre Majesté voit que quand même j'aurai partir deux jours plus tôt de Grodno, cela ne servira rien aux opérations, puisque Bagration a quitté Nowogrodek, qui en est à quarante lieues, les 28 et 30.

« J'envoie ci-joint à Votre Majesté un rapport général de Latour-Maubourg qui est très-intéressant. »

Le général
Latour-Maubourg au Roi
à Wilna. Nowogrodek, 9 juillet
1812.

« Sire, j'avais placé la brigade du général Hammerstein à Wsielub pour observer particulièrement les directions d'Iwé et de Lubecz; mais comme j'ai acquis la certitude que l'ennemi ne pouvait occuper que sur notre droite, que toutes ses communications se sont portées sur Neswij, j'ai envoyé l'ordre au général Hammerstein de porter sa brigade sur la droite de Nowogrodek, à Waluka, d'où il envoie des partis sur Molczadz et Czyryn, afin de savoir ce qui se passe à Neswij.

« Le 3^e régiment de lanciers s'était porté sur Mir où l'ennemi a laissé une forte arrière-garde composée de 5,000 hommes d'infanterie et de cavalerie régulières, de 30 pièces de canon et de 1,000 Cosaques. L'ennemi ne formant qu'une seule colonne dans sa retraite, doit nécessairement laisser une arrière-garde. Un escadron du 3^{me} régiment d'

ciers **avait** repoussé les postes ennemis jusque dans les faubourgs de Mir; les deux autres escadrons de ce régiment qui s'étaient avancés pour soutenir le premier ont été séparés du reste de la brigade du général Gurno. Le 3^e régiment s'est très-bien battu, mais il a été ramené jusqu'à moitié chemin de Mir à Korelice. Il a fait éprouver des pertes à l'ennemi, mais il a perdu un chef d'escadron, quatre officiers et des lanciers dont j'ignore encore le nombre. L'ennemi s'était replié sur Mir au moment de la réunion de la brigade du général Gurno, qui était à moitié chemin de Mir à Korelice, où le général Rozniecki a réuni sa division.

- Voici l'emplacement des troupes, ce soir :
- Division Rozniecki, entre Korelice et Mir.
- Division Kamienski et une batterie d'artillerie légère à Korelice.
- La brigade Hammerstein à Waluka.
- La division de cuirassiers sous Nowogrodek, avec ses deux batteries d'artillerie légère, plus la 2^e batterie polonaise.
- J'établis mon quartier-général cette nuit à Woytowice, sur la route de Nowogrodek à Korelice.
- Le prince Bagration avait réuni les troupes qu'il commande à Nowogrodek; il y avait été rejoint par une division d'infanterie et une de cavalerie venues de la Polésie Kijovienne. Ces troupes réunies avaient tenté une tentative sur Ivié; mais ayant trouvé les avant-postes français, elles sont revenues par Niko-ayeff et Zboysko, sur Korelice. On a combattu, et les habitants prétendent qu'un poste de Français a

filé sur Koydanow. C'est ce même parti qui doit être entré à Minsk.

« Les avant-postes français ont été hier à Naliko-
layeff.

« P.-S. — Je donne l'ordre à la division de cuirassiers de partir demain de Nowogrodek dès que le 5^e corps y sera arrivé, pour être rendue de bonne heure à Korelice. »

Le prince de
hwardzem-
g au général
rehand, chef
tat-major de
ile droite.
ajany, 10 juil-
1812.

« Monsieur le Comte, la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire en date du 3, et dont j'ai chargé mon aide de camp, le capitaine de Boehm, vous aura sans doute informé suffisamment de la manière dont j'ai cru devoir juger la position de l'ennemi, et la direction qui nous était indiquée clairement sur Minsk, ainsi que de la marche sur Prujany, que je croyais devoir entreprendre sans retard.

« Je suis charmé de voir que S. M. le Roi semble approuver les mouvements que j'ai fait faire à mon corps d'armée. *Cependant je ne puis vous cacher, Monsieur le Comte, que je ne m'attends guère à voir le prince Bagration coupé autrement que de la droite de l'armée russe, ce qui est déjà un grand avantage dû à la manœuvre savante et rapide de l'Empereur. Mais j'ai de la peine à croire qu'il soit forcé à tenter de se faire jour de ce côté-ci, puisque sa retraite sur Bobruysk ne pourra pas facilement lui être barrée.*

« Vous trouverez ci-joints, Monsieur le Comte, quelques nouvelles qui assurément vous seront connues; mais les mouvements d'une partie des troupes du général Tormassoff ne laissent pas que de mériter

des troupes légères, qui observent l'ennemi sur les routes qui mènent en Volhynie. A Ello, Divin on remarque les premiers postes ennemis. J'ai une avant-garde à Maletz pour

Pinsk, qui est occupé par les Russes. J'en attends les nouvelles détaillées. Un détachement de cavalerie placé à Ruzana est destiné à entretenir la communication entre mon aile gauche et le 7^e corps commandé par le général Reynier.

Veuillez, Monsieur le Comte, avoir l'extrême bonté de porter à la connaissance de S. A. M. le duc de Neufchâtel, la position actuelle de mon armée, puisque je suppose que votre correspondance avec le quartier-général de S. M. l'Empereur est très-active. »

Monsieur le Général, j'envoie une reconnaissance pour le chemin de Nowogrodek et lui donne l'ordre de pousser aussi loin que possible, pour vous remettre cette lettre et avoir de vos nouvelles. Ce matin il y avait encore des Cosaques sur la route, et je n'ai rien pu savoir des habitants sur l'arrivée de Sa Majesté à Nowogrodek.

*Le général
Reynier au gé-
néral Mandour.
Smoln, 10 juil-
let 1812.*

excursion dans le département de Lublin, terminera à s'avancer davantage, parce qu'ils dront plus autant pour leur droite ; mais marcher avec précaution sur Neswij et bien ma droite, parce que le général Tormassoff se retire pas sur Kiew, pourrait aller de l'autre le prince Bagration à Neswij où Sloupski renforcerait beaucoup cette armée.

« Les troupes sont arrivées ici aujourd'hui. L'exception de quelques détachements restés en arrière elles sont très-fatiguées, et je suis obligé de me reposer demain ; ensuite je me remettrai en marche pour Neswij.

« J'espère avoir demain de vos nouvelles. J'écrirai encore les nouvelles que je pourrai vous donner de l'armée du prince Bagration et le corps du général Tormassoff. Le parti que les Autrichiens ont envoyé à Ruzana n'y est pas encore arrivé. Le général Schwartzemberg devait avancer seulement avec ses chevaux à Prujany et s'approcher avec le général Brezesc et de Kobryn. »

« J'ai écrit ce matin au Vice-Roi pour lui faire part des renseignements que j'ai recueillis ici ; j'ai également écrit une lettre chiffrée au prince d'Eckmühl.

« J'envoie à Votre Majesté un duplicata de la lettre que je lui ai écrite hier soir.

« Je serai demain matin à Korelice avec le 5^e corps ; le 8^e arrivera à Nowogrodek.

« Huit cents voltigeurs partent pour aller joindre le général Latour-Maubourg.

« S'il est vrai qu'une partie de l'ennemi a été observer Minsk, le prince d'Eckmühl, qui était, d'après ce que m'a écrit le major-général, le 6 à Bobrowitschi, doit être en position de l'attaquer.

« J'expédierai à Votre Majesté des renseignements plus précis dès que je les recevrai. »

« Sire, j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Majesté de l'entrée de la division Rozniecki à Mir. Je reçois les détails suivants :

« Tous les Cosaques réunis de Platoff et de Jetonowski formaient l'arrière-garde extrême. Ces deux corps de cavalerie peuvent être soutenus par deux mille cinq cents chevaux de cavalerie régulière, commandés par le général Wassiltchikoff.

« Toute l'armée de Bagration marche sur Slouck. Une partie des troupes qui avait filé du côté de Minsk s'est rejetée sur la droite pour gagner en partie Slouck, et une autre partie Bobruysk.

« Beaucoup d'hommes blessés et nombre de ceux qui ont eu leurs chevaux tués dans l'action d'hier,

Le gén.
Latour-Maubourg au Roi
rême. Kor
10 juillet 11

quantité.

« J'ai donné l'ordre au général Rozniecki d'aller dans la direction de Neswiz.

« Demain matin, j'aurai à Mir, outre la division Rozniecki, qui sera en avant, la division Karmaliouk et la brigade Hammerstein. »

Le Roi Jérôme
à l'Empereur.
Korelice, 11 juillet 1812.

« Sire, j'ai l'honneur d'informer Votre Majesté qu'une seconde affaire de cavalerie a eu lieu à Neswiz, beaucoup plus sérieuse que la première.

« Elle jugera aisément que le général Rozniecki, par un excès de zèle et de bravoure, s'est laissé entraîner à charger un ennemi beaucoup trop supérieur pour qu'il dût engager une affaire aussi à son désavantage. L'extrême valeur de ses troupes et la division Karmaliouk arrivée pour les soutenir, il est probable qu'elle aurait eu des résultats fâcheux.

« Du reste, c'est une leçon qui les fera aller un peu plus de précaution.

« J'attends un rapport plus circonstancié, m'empresserai d'adresser à Votre Majesté.

« Le 5^e corps arrive à Korelice, le 8^e arrive demain matin.

« Je n'ai aucune nouvelle du prince d'Eckmühl depuis que Votre Majesté m'a fait annoncer son entrée à Minsk. »

« Sire, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté une lettre que je reçois en route du général Rozniecki. Elle fera connaître à Votre Majesté le résultat de l'affaire qui a eu lieu hier en arrivant à Mir. J'aurai de nouveaux détails que j'aurai l'honneur d'adresser à Votre Majesté. »

Le général Latour-Maubourg au Roi Jérôme. Entre Kozelice et Mir, 11 juillet 1812.

« Nous sommes dans la ville et au delà. On me dit que l'ennemi a ses vedettes vis-à-vis des nôtres. Il paraît certain qu'il a beaucoup plus de cavalerie qu'on se le croyait. »

« J'ai marché d'après vos instructions, Monsieur le Général, sur Neswij; j'ai été attaqué près d'Hovodez, non-seulement par tous les corps de Platoff, mais encore par les régiments de *Maryapol*, *Łekciowski* et *Simski*, hussards, et par les régiments de *Kijowie*, dragons. Le combat a duré depuis midi jusqu'à la nuit tombante; j'ai quitté le champ de bataille à minuit. »

Le général Rozniecki au général Latour-Maubourg. Mir, 10 juillet 1812.

« Les 3^e et 16^e se sont surpassés; il y a des régiments qui ne sauraient se rappeler toutes les charges qu'ils ont faites, et toutes ont réussi; il n'y a que de telles troupes qui aient pu soutenir et pendant si longtemps un combat si inégal. Ils m'ont donné avec douze pièces; leur cavalerie régulière était plus forte que ma division, et tout le corps de Platoff et celui de Jetowijski par dessus le marché; »

il y a en plus de régiments de Cosaques que je n'ai d'escadrons.

« Je n'ai pourtant perdu ni généraux, ni officiers supérieurs.

« J'ai rallié tous les cadres des régiments, et n'entrai au camp qu'à une heure après minuit. Les individus qui se sont surpassés.

« J'ai fait plus d'une campagne dans ma vie, et n'ai jamais vu une journée de cavalerie comme celle-ci. Une partie de la gauche a été en déroute et menée presque à la ville de Mir; mais là, elle a attendu des secours, et s'est remise à remarcher et à gagner le terrain, à l'aide des chasseurs à cheval du régiment.

« Je suis excessivement fatigué. »

Le général
Leynier au Roi
à Jérôme. Slouisk,
1 juillet 1812.

« Sire, le prince de Schwartzemberg écrit à Votre Majesté par un officier qui retourne au quartier-général de Votre Majesté, je pense qu'il envoie les rapports qu'il me communique, particulièrement ceux sur le corps du général Tormassoff, qui semblent confirmer ceux que j'ai eus sur l'arrivée du général à Pinsk.

« J'écris au prince de Schwartzemberg que le mouvement doit lui ôter toute inquiétude sur l'expédition au delà du Bug, et l'engager à marcher pour se rapprocher de moi, en observant bien l'endroit d'où le général Tormassoff peut marcher pour réunir au prince Bagration, ou par Neswij, ou par Slouisk sur Bobruysk, à moins qu'il ne se retire vers Kiew.

« J'ai été obligé de séjourner ici pour reposer

pes et attendre ce qui était en arrière. J'irai de-
à Polonka et le jour suivant à Stolowiecz. Je
rai beaucoup éclairer ma droite, afin d'être en
sure si le corps du général Tormassoff marchait
Pinsk sur mon flanc droit.

Les habitants de ce pays paraissent fort bien in-
formés, mais ils disent que les Russes ont enlevé
les denrées ; et effectivement, on trouve fort
peu de subsistances. »

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre
Majesté que je suis établi à Horodez avec la divi-
sion Kamienski et l'artillerie ; la brigade Hammers-
ten est en avant du village, et à une lieue plus loin
est placée la division Rozniecki.

Le géné-
ral Latour-Ma-
bourg au Roi
à Rome. Horo-
denez 12 juillet 181

Le bataillon de voltigeurs est réparti entre les
villages. L'ennemi se retire sur Bobruysk.

Zanski était occupé par un parti de Cosaques. Ils
sont retirés dans les bois les plus voisins.

Demain les troupes partiront à deux heures
du matin et marcheront vers Neswij. »

Je répondrai cette fois, ma chère amie, à ta let-
tre du 27 sur tous les points ; c'est ce que je fais tou-
jours, mais tu prétends que je déchire tes lettres
avant ou sitôt après les avoir lues.

Le Roi Jérô-
me à la Reine
Thérèse. Mir,
12 juillet 1812.

1° Il n'est pas douteux que les ministres doivent
communiquer les rapports qu'ils m'adressent ; il
me semble même que c'est ce qu'ils font, puisque je
reçois presque toujours et par toi et par eux.

2° M. Siméon a pu tenir dans sa maison le con-

car il n'y a que le secrétaire du cabinet qui
convoquer un conseil d'Administration de la
Il ne faut pas te gêner et le dire clairement
méon.

« 3° M. Siméon *ne peut* tenir un conseil d'
tres chez lui : 1° parce qu'il faut prendre t
pour le rassembler ; 2° parce que c'est dir
défendu par une instruction ; tous les conseil
être tenus dans mon palais.

« 4° Il doit te rendre compte de tout ce
et reçoit, comme il le ferait pour moi ; et je
çois pas comment il a pu se permettre de do
permission, soit aux conseillers d'État, soit
nistres de France et d'Autriche, sans pre
ordres. Ses rapports avec moi ne l'en
nullement de te rendre compte *de tout :*
l'exiger.

« Je ne veux pas des plans que l'on m'a e
je veux, puisqu'il faut huit à dix million
ans, que l'on construise sur l'emplacement
rue Royale où demeure la comtesse d'Obery
plus en arrière. Donnes-en l'ordre à Moula
qu'il fasse faire le plan. J'espère que cette

avant-garde ont eu un engagement sérieux
arrière-garde ennemie ici-même; les Polonais
battus comme des diables, et s'ils avaient eu
ce d'attendre l'arrivée des cuirassiers et des
, l'ennemi n'aurait pas emporté ses oreilles;
ont voulu aller toujours en avant, et comme
était beaucoup plus fort, ils n'ont pu que lui
coup de mal, mais sans aucun résultat. Dans
jours, les Russes auront évacué toute l'an-
ologne, ce qui est inconcevable; le pays est
au, mais c'est au bout du monde.

as sans doute reçu mes lettres de Grodno.
es vont très-doucement, et je crois même
u près le seul qui reçoive aussi souvent des
s de chez moi.

ais partir pour Neswij, assez jolie petite ville
ne; celle-ci est assez misérable.

e presse sur mon cœur. »

, comme je l'avais hier annoncé à Votre Ma-
me suis porté sur Mir; le général Latour-
g, avait déjà porté une partie de sa cavalerie
avant. Le 5^e corps est arrivé hier au soir;
sion est repartie à une heure pour soutenir

Le Roi Jérôme
à l'Empereur.
Mir, 13 juillet
1812, 8 heures
du matin.

« Le 8^e arrive à l'instant et repartira aujourd'hui »

« Je vais me porter sur Neswij, d'où je n'ai eu aucune nouvelle. »

« Le prince Poniatowski m'a remis hier deux lettres du prince d'Eckmühl, dans lesquelles il lui annonce qu'il est arrivé à Minsk le 8. Le 11 ses troupes étaient à Ighoumen et sur la Bérésina. »

« J'ai écrit au prince d'Eckmühl qu'il pouvait persuadé que le 4^e de cavalerie et les 5^e et 8^e continueront à poursuivre l'ennemi l'épée dans les reins. »

« J'adresse ci-joint à Votre Majesté un rapport du général Reynier et deux du prince de Schwartzberg. »

Le Roi Jérôme
l'Empereur.
Neswij, 13 juillet
812, 11 heures
du soir.

« Sire, j'arrive à Neswij avec le 5^e corps. »

« Le général Latour-Maubourg est en avant toute la cavalerie, quatre batteries d'artillerie et huit compagnies de voltigeurs. »

« Ce matin, à huit heures, après avoir traversé cette ville, il a rencontré quelques partis de Cosaques. Quelques hommes ont été blessés et tués de part et d'autre, mais sans que cela soit d'aucune conséquence. »

« Voici des nouvelles qui sont certaines : »

« 1^o Le prince Bagration a quitté avant-hier à dix heures du soir, le logement que j'occupe en ce moment. Tout son corps d'armée sans exception a commencé à filer depuis le matin sur la route de Slouck. Il est fort de soixante mille hommes. »

« 2^o L'hetman Platoff a quitté le logement »

res. On dit qu'il a vingt régiments de Cosa-
eux de dragons, deux de hussards, deux de
rs à pied et vingt-quatre pièces de canon, ce
te l'armée de Bagration (à ce qu'on dit) à
vingt mille hommes.

Un gentilhomme polonais, qui arrive à l'ins-
porte la nouvelle très-importante contenue
rapport n° 4 (pièce n° 36), que l'armée du
Tormassoff, forte de soixante mille hommes
, a rejoint le prince Bagration entre Neswij
k, où, dit-on, il veut livrer bataille.

8^e corps arrive demain matin ; j'espère que
ue je ne veux pas laisser en arrière, parce
ait compromis, pourra joindre dans la nuit
ain.

placerai demain le 5^e corps en échelons entre
apkowo.

tends des nouvelles du général Latour-Mau-
ui doit avoir eu une affaire dans la journée ;
monde prétend avoir entendu le canon.

forme de tout ceci le prince d'Eckmühl à
et le vice-roi que je suppose être du côté d'Ivié.
près les renseignements que j'ai recueillis ici,

certain que les Cosaques ont passé mille

Le général
Latour-Mau-
bourg au Roi Jérôme. Neswij,
13 juillet, 7 h.
1/2 du matin.

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que j'ai traversé la ville de Neswij sans m'y arrêter et que je me porte de suite sur Cimkowice, laissant seulement la division de cuirassiers et ma réserve d'artillerie à Rapkowo.

« Toute l'infanterie ennemie s'est retirée sur Slouck. On rapporte qu'il y a une assez grande quantité de Cosaques à peu de distance d'ici.

« L'ennemi a brûlé cette nuit les magasins; cependant je crois qu'on trouvera des ressources dans la ville. J'ai laissé une compagnie de voltigeurs pour assurer la tranquillité des habitants et la conservation des ressources qu'ils peuvent avoir. »

Rapport du
général Latour-
Maubourg au
Roi Jérôme, sur
les affaires des
9 et 10 juillet.
Cimkowice, 15
juillet 1812.

« J'avais donné l'ordre de Bielitza, où j'étais le 8 juillet, à M. le général Rozniecki, de se rendre à Mir avec sa division à marches forcées, de s'y établir militairement, d'envoyer des partis sur tous les points et aussi près que possible de Neswij pour avoir des nouvelles de l'ennemi.

« Le 9, j'avais placé une brigade de la division Kamienski à Korelice, pour soutenir la division Rozniecki qui marchait sur Mir.

« Le 10, je reçus à Korelice le rapport de M. le général Rozniecki qui me rendait compte qu'un escadron du 3^e régiment de lanciers avait rencontré en avant de Piezoczna un fort parti de Cosaques qu'il avait chargé et rejeté dans la ville de Mir; qu'entraîné par trop d'ardeur, cet escadron passa la ville et trouva au delà du faubourg des forces considérables. Le colonel Radzimin, commandant ce

ement ne put se faire sans perte ; mais l'ennemi essaya aussi et si on peut reprocher à cet tron du 3^e régiment de s'être engagé téméraire-
ment, le régiment a réparé cette faute par sa bonne suite, sa bravoure et les pertes qu'il a fait éprouver à l'ennemi. On perdit des hommes qui furent prisonniers parce que leurs chevaux s'embour-
nèrent dans des marais.

La division Rozniecki passa la nuit du 9 à Zec et le 10 au matin elle entra à Mir.

Le 10, j'étais à Korelice et j'avais à Mir la division Rozniecki ; depuis Sagora jusqu'à Mir, la division Kamienski avec son artillerie ; la division de cosaques était à Nowogrodek, par l'ordre de Sa Majesté le Roi de Westphalie.

Après avoir fait rafraîchir les chevaux à Mir, la division Rozniecki en partit le 10 à midi pour aller porter sur Neswij. Elle rencontra l'ennemi à Kowowo et le poussa jusque dans les bois qui sont près de ce village de celui de Horodez. L'ennemi fut reconnu : il montrait tout le corps des Cosaques Platoff et d'Hocwasiki réunis, ainsi qu'une divi-

déjà plus maître de son mouvement de retraite. L'ennemi déboucha de tous les côtés et la division fut attaquée sur tous les points. Les 3^e et 16^e régiments chargèrent l'ennemi plusieurs fois avec la plus grande valeur; les 7^e et 15^e régiments se comportèrent parfaitement bien. Les 2^e et 11^e régiments qui étaient en réserve furent tournés par deux mille Cosaques qui y mirent de la confusion.

« Le général Tyszluierez, commandant la 19^e brigade de cavalerie légère qui était à Sagora, avait reçu ordre de moi de soutenir le général Rozniecki, s'il était attaqué. Il se porta à Mir, et le 1^{er} régiment de chasseurs, qui se porta en avant de la ville, arrêta l'ennemi et protégea la retraite de la division Rozniecki.

« La perte de cette division a sans doute été considérable. J'en joins ici l'état. Celle de l'ennemi a été grande. Le général de division Pahlen, et les colonels russes Adrianoff et Jetowaiski ont été tués. Les Cosaques, Kalmouks, Baskirs et Tartares ont perdu beaucoup de monde.

« M. le général Rozniecki se loue beaucoup de plusieurs officiers de tous les grades, et il recommande particulièrement à la bienveillance de S. M. l'Empereur et Roi, MM. le général Gurno, les colonels Radzimin, Tarnowski, les chefs d'escadron Descour, Orvernicki, les capitaines Szymanski, Bardski et Gluiski, ainsi que les aides de camp du général Gurno, MM. Gurno, capitaine, et Tuike, lieutenant.

« Je ne connais cette affaire que par le rapport du général Rozniecki; mais je dois ajouter que cette

es se sont rendues dignes d'être comptées
i les soldats de S. M. l'Empereur et Roi.

M. le général Rozniecki, ayant été toujours en
ement, ne m'a remis son rapport qu'aujourd'hui,
au quartier-général à Cimkowice, le 15
1812. »

Je reçois, ma chère amie, ta lettre du 2 juillet ;
j'ai reçu hier celle du 1^{er} ; je te répète qu'avant
le 15 de septembre, je serai auprès de toi.

Voici le fait ; pour toi, je n'ai rien de caché,
pour *toi seule, et toute seule*. Après avoir pour-
chassé Bagration devant moi, je le rejette sur
le prince d'Eckmühl, après l'avoir attaqué tous les
jours avec mon avant-garde ; enfin, hier, je reçois
du prince d'Eckmühl une lettre dans laquelle il m'annonce
qu'en cas de réunion, je suis *sous ses ordres* ;
il m'envoie en même temps l'ordre formel de l'Empereur ;
tu sens bien que je n'ai *vu* et *pu* voir dans
ceci qu'un ordre de l'Empereur, ou au moins
l'ordre de quitter le commandement de l'aile droite.

Le Roi Jérôme
à la Reine Catherine. Neswiz,
15 juillet 1812.

« Les Anglais peuvent, dit-on, descendre
pays ; personne ne peut, mieux que moi, à
à l'Empereur ; ainsi, comme mon dévouem
lui n'est diminué en rien, malgré son extrê
rité, je lui serai encore utile, et plus utile q
tant ici, où je ne commande réellement plu

« Ainsi, sois tranquille, et espère de r
bientôt.

« Tu as bien fait de ne pas signer le décr
qu'il devait être inscrit au *Bulletin des Loi*
tu ne peux le faire ; tu as toujours plus d'
sens et de conduite que toutes ces vieille
perruque. Si cependant tu l'avais fait, je
rais sûrement *pas grondée*.

« Je n'ai pas renvoyé le décret de distrib
fonds pour le mois de juin, parce que c'est
le signer, ne devant pas aller au *Bulletin*

« Je t'écris tous les quatre ou cinq jou
ment se fait-il que tu ne reçoives pas mes l

Le Roi Jérôme
à la Reine Ca-
therine. Liess, 7
août 1812

« J'ai reçu, ma chère amie, ta lettre d
serai le 18 auprès de toi, et alors, nous ne

eurs, n'est-ce pas mon frère? n'est-ce pas la
e cause? et lui faire du tort, n'est-ce pas en
uver moi-même? etc.

Je coucherai demain à Crossen, le 10 à Torgau
au plus tard le 11, le 12 à Leipsick, le 14 à
rth, et le 16 à Cassel.

Dis à tout le monde que je n'arriverai que le 18,
ai même écrit à Boucheporne.

Je te presse sur mon cœur et t'aime bien.*

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

TRUVÉE DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

LIVRE XV

ANNÉE 1811

du 22 janvier 1811, pour la prise de possession du westphalien annexé à l'Empire français. — Traité du 10	
— Nouvelles divisions administratives du royaume. . .	1
nal de la reine Catherine en 1811. — Appréhensions de Westphalie au sujet des projets d'agrandissement prêtés neur. — Le prince royal de Wurtemberg à Cassel. — d'une compensation repoussé par l'Empereur. — Retour Bulow, chargé de suivre à Paris les négociations relatives niement territorial (7 avril). — Sa disgrâce. — Il est par M. de Malchus. — Départ du Roi et de la Reine s (28 juin). — Retour de la cour à Cassel. — Voyage Hartz (4 août.) — Madame-Mère à Cassel (27 août). — du château de Cassel (24 novembre). — Lettre de sur au Roi sur ses préparatifs de guerre. — Assassinat du Morio, grand-écuyer.	9
INDICE relative au Livre XV.	69

LIVRE XVI

DU 1^{er} JANVIER AU 5 AVRIL 1812

de la Reine. — Bruits relatifs à la guerre de Russie. — tation des troupes françaises à la charge de la Westphalie. ince de Hesse-Philippsthal grand-chambellan. — Le Roi de lie reçoit l'ordre de concentrer son armée à Haile (27 fé- — Le général Vandamme à Cassel. — Voyage du Roi à n 8 au 25 mars. — Ordre donné au contingent westphalien r l'Elbe (20 mars). — Le Reine reçoit la direction des pendant l'absence du Roi. — Bruits relatifs à la Pologne. rt du Roi pour l'armée (5 avril 1812).	155
INDICE relative au Livre XVI	179

LIVRE XVII

DU 5 AVRIL AU 16 JUILLET 1812

L'Allemagne et Napoléon au moment de la guerre de Russie.
 Lettre du Roi Jérôme à l'Empereur. — Appel des contingent
 la Confédération du Rhin. — Organisation et force du contin
 westphalien. — Le Roi Jérôme appelé à Paris (mars 1812).
 L'Empereur lui donne le commandement de l'aile droite d
 Grande-Armée. — Composition de l'aile droite. — Vandam
 Beynier, Poniatowski, Latour-Maubourg. — Départ du Roi
 Kalisch (5 avril). — La Reine Catherine à la tête du gouver
 nement. — État financier de la Westphalie. — Composition, force
 emplacement de la Grande-Armée et des armées russes. — Ma
 générale de la Grande-Armée, à partir de mars 1812. — Le
 Jérôme à Varsovie. — Marche de l'aile droite de Varsovie
 Grodno. — Mouvements et contre-marches de Reynier. — Pas
 du Niémen par la Grande-Armée, le 24 juin 1812. — Entrée
 Roi Jérôme à Grodno, le 30 juin. — Séjour à Grodno; les Lit
 niens; fatigue des troupes; soins administratifs; orages décha
 sur la Pologne. — L'Empereur s'arrête quinze jours à Wilna.
 Sa combinaison contre le camp de Drissa. — Son plan pour éloig
 Bagration pendant qu'il marche lui-même sur la Dwina. — Dav
 et Jérôme chargés de l'exécution de ce plan. — Erreur prolon
 de l'état-major impérial et du maréchal Davout, sur la force
 position et les mouvements de Bagration. — Le Roi Jérôme
 est dans le vrai. — Il n'est pas écouté. — Départ de Grodno
 colonnes de l'aile droite, les 4, 5 et 6 juillet 1812. — Marche
 Davout sur Minsk. — Marche du Roi Jérôme sur Neswij. —
 maréchal Davout lui envoie l'ordre de l'Empereur en vertu du
 le maréchal prend le commandement de toute l'aile droite. —
 Roi Jérôme refuse de conserver son commandement. — Il qu
 Neswij avec sa garde le 16 juillet. — Mécontentement de l'Em
 pereur contre Davout. — Jonction des troupes de Jérôme
 celles de Davout, vers Ighoumen. — Le Roi Jérôme de retour
 Cassel, le 16 août 1812.

CORRESPONDANCE relative au Livre XVII.

ERRATA

DU TROISIÈME VOLUME

Pages 166, 167, 184, 185, 210, 367, au lieu de : *Gottinguen*,
lisez : *Göttingen*.

Page 174, ligne 16, au lieu de : 176, lisez : 44.

Page 174, ligne 17, au lieu de : 11,500, lisez : 44,468.

Page 189, ligne 4, au lieu de : *n'existent*, lisez : *n'existe*.

Page 196, ligne 21, au lieu de : *Geinengen*, lisez : *Gemmingen*.

Page 197, ligne 2, au lieu de : *Ripnin*, lisez : *Ropin*.

Page 215, ligne 29, au lieu de : *Beltmon*, lisez : *Beltmann*.

Page 217, ligne 2, au lieu de : *Livre IX*, lisez : *Livre X*.

Page 319, ligne 23, au lieu de : *Jolivet*, lisez : *le comte Jolivet*.

Page 328, ligne 18, au lieu de : *Éminence*, lisez : *Excellence*.

Page 334, ligne 10, au lieu de : à *Cassel*, lisez : *Cassel*.

Page 340, ligne 7, au lieu de : *le vœu*, lisez : *du vœu*.

Page 346, ligne 22, au lieu de : *vers huit et neuf heures*, lisez :
entre huit et neuf heures.

Pages 352, 358, 360, 364, au lieu de : *Reinhard à Champagny*,
lisez : *le baron Reinhard au comte de Champagny, ministre des*
relations extérieures.

Page 384, ligne 49, effacez : *de conséquence*.

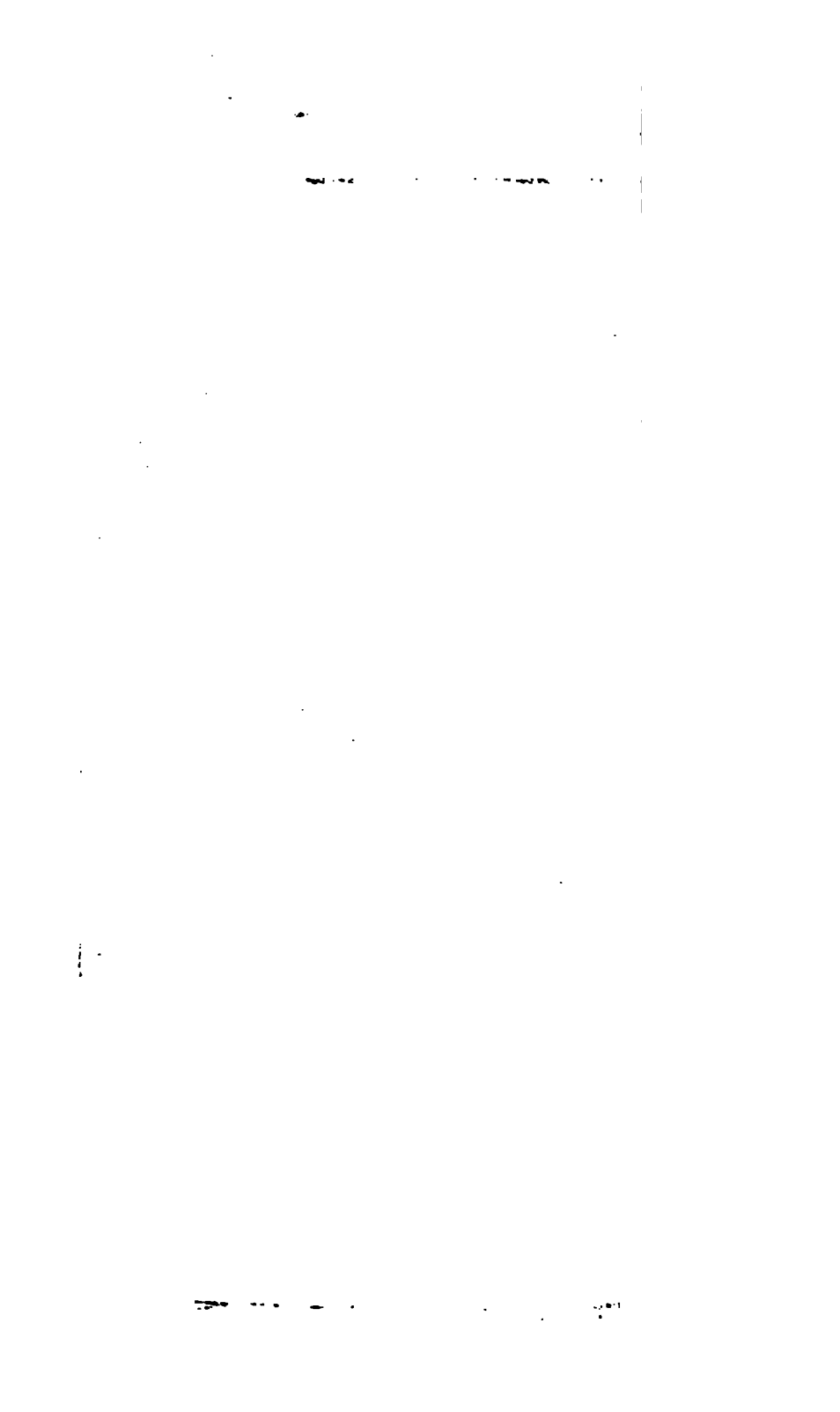
Page 444, ligne 20, au lieu de : *centraliser*, lisez : «

Pages 444 et 445, au lieu de *Golz*, lisez : *Goltz*.

Page 445, ligne 9, au lieu de : *les Bonaparte-Paton*
famille Paterson.

TE de la GI





MÉMOIRES
DU
ROI JÉRÔME

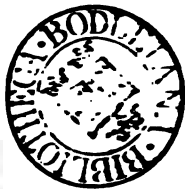


PARIS

IMPRIMERIE BALITOUT, QUESTROY
Rue Notre-Dame-Enfants, 2.

MÉMOIRES
ET CORRESPONDANCE
DU
ROI JÉRÔME
ET DE
LA REINE CATHERINE

TOME SIXIÈME



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1865

Tous droits réservés.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO



MÉMOIRES

DU ROI JÉRÔME

LIVRE XVIII

DU 16 JUILLET AU 31 DÉCEMBRE 1812

— L'armée westphalienne pendant la campagne de Russie. — Le duc d'Albrant, commandant le 8^e corps. — Bataille de la Moskowa. — Jour à Mojaisk. — Désastres de la retraite. — Rapport du baron de Lindenhausen. — La Westphalie pendant la campagne de 1812. — Finances. — Retraite de M. Pichon. — Le Roi apprend, le 16 décembre, le passage de l'Empereur à Dresde. — Sa lettre à l'Empereur. — Réponse de l'Empereur.

— Journal de la reine Catherine, du 7 avril jusqu'à la fin de 1812.

Ce serait laisser une lacune importante dans l'histoire de la Westphalie et dans celle de son Roi, que de passer sous silence la tragique et glorieuse destinée de cette jeune armée westphalienne, formée par Jérôme avec tant de soin et d'amour, animée de l'esprit français, et qu'il avait conduite lui-même des rives du Weser à celles de la Berésina. C'est à la gloire du corps westphalien pendant la campagne

de Russie, qu'on peut mesurer les efforts qu'avait dû faire ce prince pour créer une nationalité nouvelle au sein de l'Allemagne du Nord, l'armée d'un peuple étant en général celui de ses éléments qui représente le plus fidèlement son esprit d'unité et de patriotisme.

La douleur des soldats westphaliens fut très-vive à la nouvelle du départ du Roi. Nous en trouvons l'expression simple et touchante dans la lettre suivante, écrite au comte de Fürtenstein par le général d'Ochs, commandant la 2^e division du 8^e corps :

« Monseigneur, le départ de Sa Majesté nous a sensiblement frappés. Jamais une marche n'a été plus silencieuse que celle du 16 juillet. Personne n'osait se demander si le bruit du départ du Roi était réel ou controuvé. Lorsqu'il se fut confirmé à la fin de la journée, il régna une espèce de consternation dans toute la troupe, consternation dont il n'est pas difficile de se former une idée quand on connaît l'amour et l'attachement que porte l'armée à son souverain bien-aimé. Nous sommes, depuis, un peu revenus de cet état de tristesse, et nous nous efforçons d'en prévenir les suites, par la pensée que Sa Majesté daignera toujours, quoique absente, nous honorer de sa protection et de ses bontés. »

Le mouvement des 5^e et 8^e corps pour rallier le maréchal Davout avait commencé le 16 juillet. Il se prolongea par Ouzda Dukora, Borisow, jus-

.....,
jusqu'au Dnieper. Le reste de l'armée
me on le sait, arrêté près de quinze
les cantonnements autour de Wilna;
anta, Maliatouy, Swenziany, Gloubo-
heureusement on trouva sur le Dnieper,
t Rassasna, où s'établirent les cinquante
nes de Davout, des ressources considé-
voine et en blé. La sévérité inflexible du
t son activité administrative, réparèrent,
armée épuisée, les désordres de tout
uits par les marches excessives et loin-
trainards rallièrent en partie; les pillards
loyablement punis; les éclopés, les mala-
lis et rétablis. Après quinze jours de re-
s cantonnemens d'Orscha, le corps west-
nptait dix mille hommes présents sous les
épendamment de trois bataillons (1^{er} du
t, 2^e du 6^e et 3^e bataillon d'infanterie
ssés à Borizow sur la Bérésina, et de
de cuirassiers faisant partie du corps de
bourg.

Orscha que le général Junot, duc d'A-
taché jusque-là à la personne de l'Em-
is sans commandement, vint prendre celui
estphalien, qu'il garda jusqu'à la fin de la

Le 11 août, la gauche et le centre de l'armée française, campés autour de Witepsk, s'ébranlèrent pour se porter sur le Dnieper, passer ce fleuve à Rassasna et à Lyady, et marcher sur Smolensk par la rive gauche. L'aile droite, sous Davout, qui occupait la ligne du fleuve d'Orscha à Lyady, couvrit le passage et en prépara les moyens. Le 14 août, la Grande-Armée tout entière se trouva réunie sur la rive gauche du Dnieper et commença son mouvement sur Smolensk. A partir de ce moment, l'organisation de l'aile droite sous le maréchal Davout fut disloquée. Le maréchal rendit à la garde la division Claparède, au roi Murat le corps de Latour-Maubourg, et reprit ses anciennes divisions Morand, Friant et Gudin. Le corps de Poniatowski, réduit à neuf mille hommes, et celui du duc d'Abrantès, passèrent sous les ordres directs du grand quartier-général.

Pendant la marche sur Smolensk, le 8^e corps, qui flanquait la droite de l'armée, s'égara et ne put arriver à temps le 17 août pour entrer en ligne contre les Russes retranchés dans les faubourgs de la place. Dans la nuit qui suivit cette sanglante journée, les Russes évacuèrent Smolensk et se retirèrent sur Moscou par la rive droite du Dnieper. Le 18, le duc d'Abrantès fut dirigé sur Prouditchewo, avec ordre d'y passer le fleuve et d'inquiéter le flanc de l'armée russe, qui annonçait l'intention de tenir à Valoutina. Cette manœuvre ne réussit qu'imparfaitement et n'eut pas sur l'issue du combat de Valoutina l'influence qu'on en espérait. Les Westphaliens traversèrent bien le fleuve à Prouditchewo ; mais le duc

Abrantès eut beaucoup de peine à se dégager des marais qui couvraient la rive droite. Il ne put s'échanger quelques coups de canon avec les Russes.

L'Empereur montra en cette circonstance, contre Junot, une irritation extrême. Lorsque, visitant le champ de bataille, il parvint sur un plateau découvert situé en arrière de la position des Russes, et sur lequel il supposait que le 8^e corps aurait pu déboucher, peu s'en fallut qu'il ne rendît le malheureux Duc d'Abrantès responsable de tous les hasards malheureux qui, depuis le commencement de la campagne, nous avaient empêchés non pas de battre les Russes, mais de les entamer. Il voulut donner à Rapp le commandement de Junot. Rapp le refusa avec autant de fermeté que de noblesse, ne voulant pas s'associer à ce qu'il regardait comme une injustice, ou du moins à une sévérité excessive envers le Duc ancien, le plus dévoué, et l'un des plus braves serviteurs de l'Empereur. Junot resta à la tête du 8^e corps ; mais le reproche que l'Empereur lui adressa dans le vingt-neuvième bulletin, fut la véritable sentence sous laquelle succomba, quelques mois plus tard, cette organisation exaltée et nerveuse, déjà ébranlée par un coup de feu reçu à la tête dans la campagne de Portugal.

À la bataille de la Moskowa, les Westphaliens prirent une revanche éclatante du mécompte de Valouïna. Placé sous les ordres du maréchal Ney, ainsi que les divisions Dessaix et Compans du maréchal Davout, le 8^e corps forma la droite de la ligne française, la

nant aux Polonais de Poniatowski, lancés, en enfants perdus, dans les bois d'Ouitza pour tourner l'armée russe. Ce fut contre le corps de Touczkoff que l'infanterie westphalienne eut à combattre dans la plaine qui s'étend à la droite du village de Séménoffskoïé au delà du ravin de ce nom, et qui fut le théâtre de la plus sanglante mêlée dont l'histoire fasse mention. Au commencement de la bataille, les cuirassiers westphaliens réunis aux cuirassiers saxons, sous les ordres de Latour-Maubourg, avaient exécuté à la gauche de ce village une charge brillante, ayant plus d'une analogie avec celle de la cavalerie française à Waterloo sur le centre de l'armée anglaise. On sait que les trois flèches du grand mamelon en avant de Séménoffskoïé étant tombées au pouvoir des Français, le roi Murat se trouva en face des corps de Raelfskoi occupant d'une manière formidable, de l'autre côté des ravins, l'intervalle entre la grande route et le village de Séménoffskoïé. Le roi de Naples lança la division Lorge sur cette infanterie. Les cuirassiers westphaliens et saxons qui la composaient, franchirent le ravin sous un feu épouvantable, fondirent sur les lignes russes et enfoncèrent deux carrés. Mais après avoir forcé le centre de l'ennemi à reculer, la division fut obligée de revenir et de repasser le ravin, pour ne pas rester exposée, seule et en avant de toute l'armée, aux coups des batteries formidables de la grande redoute et du village.

L'armée westphalienne éprouva de grandes pertes dans cette terrible journée. Le général Damas, commandant la 1^{re} brigade de la 1^{re} division, modèle

le bravoure et d'honneur (1), fut tué à la tête de ses troupes. Le général Lepel, commandant la brigade de cuirassiers, eut le bras fracassé par un boulet et ne survécut que peu de jours. Le colonel Gilsa, du 1^{er} cuirassiers, qui lui succéda, tomba à son tour mortellement frappé. Six officiers supérieurs et trente officiers de tout grade trouvèrent à côté de leurs braves et malheureux chefs une mort glorieuse. Le général Tharreau, commandant la 1^{re} division, le général Hammerstein, commandant la brigade de cavalerie légère, furent grièvement blessés. Le brave général Alix dirigea sur le champ de bataille les batteries westphaliennes, avec l'habileté et l'ardeur guerrière

(1) Sa loyauté et sa valeur lui avaient fait donner le surnom du *Bayard* westphalien. Nommé sous-lieutenant en 1792, il avait fait, aux armées du Nord, les campagnes du commencement de la révolution. Aide de camp de son frère, le général Damas, il fut plus tard attaché à Kléber, et fit avec lui l'expédition d'Égypte. A vingt-huit ans, ses brillantes qualités et sa bravoure lui avaient mérité le grade de colonel. En 1806, il servit à l'état-major de Bernadotte. En 1809, étant commandant à Hambourg, il passa au service du roi Jérôme, qui, appréciant son mérite, le nomma général de brigade.

Où avec ce grade que le général Damas, encore fort jeune, commençait la campagne de Russie, à la tête d'une des brigades du 8^e corps. Il était tellement aimé des troupes sous ses ordres, que sur ce champ de bataille même de la Moskowa, où plus de soixante mille hommes des deux armées française et russe avaient trouvé la mort, les soldats westphaliens lui élevèrent un petit monument en bois.

En apprenant, à Cassel, la mort du brave Damas, le Roi de Westphalie s'empressa de faire écrire à sa veuve, qu'indépendamment d'une pension de 2,000 francs pour elle et ses enfants, il se chargeait de toutes les dépenses relatives à l'éducation de ces mêmes enfants. L'aîné, âgé de dix ans, fut nommé l'un de ses pages.

Ce fils, devenu officier dans l'armée française et général de brigade, a été premier aide de camp du prince Jérôme depuis le rétablissement de l'Empire.

qui ont illustré son nom dans le corps de l'armée française.

Comme récompense suprême, les Westphaliens apprirent que l'Empereur avait dit d'eux qu'ils surpassaient son attente, et le lendemain de la bataille eurent l'honneur de fournir la garde du corps impérial.

Le lendemain de la bataille, pendant que l'Armée se disposait à suivre les Russes en retraite vers Moscou, le 8^e corps prit position autour de la ville de Kolotskoï, où l'on établit provisoirement le quartier principal de l'armée, bien insuffisant, hélas ! pour l'effroyable quantité de blessés dont était jonché le champ de bataille. Le surlendemain 10 septembre la ville de Mojaïsk, sur la route de Moscou, tombée en notre pouvoir avant d'avoir été investie par l'ennemi, l'Empereur résolut d'y établir un dépôt de malades, d'écloués, d'y réunir des troupes et d'en faire un des postes intermédiaires de la ligne d'opération, comme l'étaient déjà Wilna, Brest, Smolensk. Le duc d'Abrantès y établit son quartier général, occupant, en outre, avec le 1^{er} corps d'infanterie légère, Kubinskoé, sur la route de Moscou ; avec le 7^e régiment de ligne, l'abbaye de Kolotskoï ; avec le 1^{er} bataillon du 6^e régiment, de Vereja, à cinq heures au sud de Mojaïsk, sur la route de Malo-Jaroslawetz et de Kalouga ; et les chasseurs de la garde, Rouza, à six lieues au sud.

A cette époque, les troupes westphaliennes à Mojaïsk ou aux environs, sous les ordres de l'Empereur, étaient considérablement réduites et ne com-

plus de quatre mille hommes ; car, outre les réactions d'effectif produites par le feu de l'ennemi, et les maladies, par l'abandon du drapeau, le 8^e corps avait dû laisser sur sa route des détachements considérables, trois bataillons à Borisow, et un bataillon à Smolensk.

Dès les premiers jours de l'occupation de ces cantonnements, un bataillon entier, le 1^{er} du 6^e, fut enlevé à Vereja. Ce détachement fut la première victime de la manœuvre fameuse exécutée par Kutusoff à sa sortie de Moscou, et qui est pour sa mémoire militaire son plus beau titre de gloire. Au lieu de se porter soit vers l'est de la Russie, soit vers le nord du côté de Saint-Pétersbourg, le général russe se dirigea vers le sud sur l'Oka, se plaçant ainsi sur la droite de la ligne d'opération de l'armée française. Le poste de Vereja, placé un peu en dehors de cette ligne du côté des nouvelles positions russes, se trouvait le plus exposé. Il fut surpris et enlevé par le général Doctoroff. Le bataillon tout entier fut pris ou tué.

Après l'enlèvement de ce bataillon, les troupes de Junot s'attendaient chaque nuit à être attaquées à Mojaïsk, et la supériorité des forces de l'ennemi rendait en effet cet événement possible. Si les Westphaliens échappèrent à ce danger, il est probable qu'ils le durent à ce que cette ville étant un lieu de passage, les Russes ne purent jamais être exactement instruits du petit nombre de ses défenseurs. On y comptait quelquefois plusieurs milliers d'hommes, qui allaient à Moscou ou qui en venaient, et souvent

il ne s'y trouvait pas huit cents soldats en état de combattre.

Le 8^e corps conserva ces cantonnements pendant tout le temps que la Grande-Armée occupa Moscou, et jusqu'au commencement de la retraite. Le 30 octobre, six jours après la bataille de Malo-Jaroslavetz, l'Empereur ayant abandonné son projet de marche sur Kalouga et ayant décidé de se retirer par la route de Smolensk, le rejoignit à Mojaïsk. Il y rallia le 8^e corps, et dès lors la destinée de l'armée westphalienne se perdit dans les vicissitudes de cette retraite de Russie commencée à Mojaïsk le 31 octobre, terminée à Kowno le 12 décembre, et semée des plus terribles et des plus héroïques catastrophes. Nous n'avons pas à y suivre les soldats westphaliens; nous mentionnerons toutefois une anecdote que le petit nombre de ceux qui survécurent ont rapportée dans leur patrie. Elle est encore aujourd'hui racontée dans les montagnes du Hartz, mais sous la forme légendaire, dont l'imagination du peuple a partout revêtu l'histoire du grand Empereur.

Pendant les premiers jours de la marche, les Westphaliens, étant au centre de la colonne, virent souvent l'Empereur traverser leurs rangs; le général Legras eut un jour avec lui une conversation fort longue. Napoléon lui fit beaucoup de questions sur le 8^e corps, sur les généraux qui le commandaient, et sur la manière dont les troupes avaient vécu à Mojaïsk. « Avez-vous eu lieu, lui demanda-t-il, d'être satisfait de la conduite de vos soldats ? — Sire, répondit le général, je pense que les rapports qui en

auront été faits à Votre Majesté ne leur ont jamais été défavorables? — Au contraire, répliqua l'Empereur, ce sont de fort braves gens, et je suis très-content d'eux. » Il demanda encore s'il y avait beaucoup de Français dans l'armée westphalienne. « Il y en a peu dans les grades subalternes, dit le général Legras; mais le Roi, voulant que ses soldats soient les frères de ceux de Votre Majesté, et s'étant proposé de leur donner les mêmes règlements et les mêmes habitudes, a cru qu'il lui convenait d'avoir plusieurs officiers français dans les rangs élevés. — C'est bien vu, dit l'Empereur; il a très-bien fait. »

Nous rapporterons enfin un passage intéressant de la correspondance du baron de Bodenhauseu, chambellan du Roi de Westphalie. Ce personnage, envoyé par Jérôme à la Grande-Armée pour y porter les récompenses méritées par le 8^e corps à la bataille de la Moskowa, la rejoignit dès le commencement de la retraite, et en fit une partie avec les débris du 8^e corps :

« Je partis de Cassel le 28 septembre; je pris la route de Berlin. Je passai par Kœnigsberg, Wilna, Minsk, Orscha, et j'arrivai le 14 octobre à Smolensk, me dirigeant sur Moscou. Depuis Smolensk, la route n'était plus sûre; des paysans, des corps de partisans et les Cosaques rendaient les communications très-dangereuses. Des brigades de postillons étaient bien organisées de relais en relais; les maisons de poste étaient même retranchées, et chacune d'elles avait

une garnison de cent hommes d'infanterie et de vingt-cinq cavaliers ; mais néanmoins on risquait beaucoup d'être attaqué et enlevé. Le général Jomini, gouverneur de Smolensk, m'ayant prévenu de cet état de choses, je profitai du départ d'un convoi de six mille hommes escortant un trésor impérial, pour me joindre à lui. Ce corps, commandé par le général Evers, ne pouvait malheureusement marcher bien vite ; je le quittai le surlendemain pour rejoindre un autre convoi transportant des vivres, sous la protection d'un escadron de dragons. J'atteignis ainsi, le 23, Mojaïsk, après avoir été attaqué cinq fois par les Cosaques. Dans cette ville se trouvait le quartier-général du 8^e corps, toujours sous les ordres du duc d'Abrantès. Je me rendis chez cet officier-général, et lui remis les décorations et les brevets dont j'étais porteur. Tandis que j'étais chez lui, le hasard y amena également un officier de l'état-major du prince de Neuchâtel, prêt à retourner au quartier impérial. Désireux de profiter de cette occasion pour me rendre auprès de l'Empereur, je laissai mes bagages à Mojaïsk, et je quittai cette ville le soir même, à huit heures.

• L'Empereur venait de se porter de Moscou sur la route de Kalouga ; je pris celle de Vereja, de Borowsk, et je le trouvai, le 24, à dix heures du matin, sur le champ de bataille de Malo-Jaroslawetz. Il me reçut et me demanda tout de suite, avec beaucoup d'intérêt, des nouvelles de son frère le Roi de Westphalie. Il désira savoir si le roi Jérôme formait de nouvelles troupes, si ses dépôts étaient bien considé-

rables, s'il avait encore beaucoup de ressources en hommes, si le 8^e corps s'était bien trouvé à Mojaïsk, s'il avait des malades ; enfin, il me fit une foule de questions à la suite desquelles il me congédia en m'ordonnant de suivre le quartier impérial.

« La veille, 23 octobre, une affaire assez sérieuse s'était engagée avec l'ennemi au village de Gorodnia près de Borowsk ; l'ennemi avait été repoussé à trois lieues du champ de bataille, près du couvent de Malo-Jaroslavetz. Le 24, du grand matin, l'Empereur se rendit de Borowsk à la hauteur de Gorodnia pour reconnaître la position des Russes. Il faisait un brouillard des plus épais. L'armée était en avant, et lui se trouvait à une lieue de ses troupes avec quelques officiers et une faible escorte. Ayant à expédier des ordres au prince de Neuchâtel resté à Borowsk, il lui envoya un de ses aides de camp. Cet officier n'avait pas fait une demi-lieue, qu'il tomba au beau milieu d'une colonne de cavalerie russe, formée par trois régiments de dragons, suivant précisément la même route que l'Empereur. L'aide de camp prit ces cavaliers pour des Français, continua son chemin, mais il fut reconnu et reçut plusieurs coups de pistolet. Il parvint cependant à s'échapper et revint bride abattue prévenir Napoléon. Il était temps, car les trois régiments russes étaient peu éloignés, et Napoléon, si son officier d'ordonnance eût été tué, pouvait être enlevé. L'Empereur s'empressa de rejoindre ses troupes ; une colonne fut envoyée au devant des dragons russes qui, égarés pen-

dant le brouillard, avaient fait fausse route : ils furent culbutés.

« Le même jour, l'Empereur retourna au bivouac qu'il avait occupé le matin. Vers midi, le brouillard s'étant dissipé, il alla reconnaître en personne le champ de bataille de Malo-Jaroslavetz, où les trois corps du Vice-Roi, du prince d'Eckmühl et du maréchal Ney, luttaient depuis l'aurore contre toute l'armée de Kutusoff. Le combat dura jusqu'à quatre heures. Les Russes se retirèrent alors à deux lieues, ayant éprouvé des pertes considérables. Après la bataille, Napoléon passa la revue des troupes, qui comptaient encore soixante-cinq mille hommes sous les armes. Le 25, à six heures du matin, il monta à cheval et se rendit sur les hauteurs près du couvent de Malo-Jaroslavetz, d'où il découvrit l'armée russe dans une belle position. Étant resté trois heures à observer l'ennemi, il ordonna, vers midi, un mouvement rétrograde, laissant au maréchal Davout le soin de former l'arrière-garde. Il coucha le soir à Borowsk et le lendemain à Vereja, où le colonel westphalien, Ruelle, avait été pris avec un bataillon. On lui amena le général Wintzingerode, fait prisonnier à Moscou. A sa vue, Napoléon entra dans une violente colère et lui dit : « Vous êtes un traître, vous servez contre votre patrie, la Confédération du Rhin. Vous changez de patrie comme on change d'habit. Vous n'avez qu'un but, c'est de me combattre, vous le faites par haine ; vous vous placez dans les rangs de toutes les puissances en guerre contre moi ; je vous ferai juger par un conseil de guerre, et si vous êtes coupable,

« Vous serez fusillé dans trois jours. L'incendie de Moscou est une infamie, je m'en vengerai. J'irai à Saint-Pétersbourg. Allez ! » Puis s'adressant à l'aide de camp du comte de Wintzingerode : « Vous avez servi votre patrie en homme d'honneur, lui dit-il, c'est bien, mais vous avez tort de vous attacher à un traître. Je vous ferai bien traiter, vous resterez à la maison du prince de Neufchâtel. »

« Quelque temps après, Wintzingerode et son aide de camp parvinrent à s'échapper.

« Le 25, j'ai pu enfin rencontrer les deux régiments de cuirassiers westphaliens. Cette brigade, qui avait déjà souffert beaucoup à la bataille de la Moskowa, fut réduite à rien dans les affaires du 4 et du 18 octobre ; il n'en restait guère que soixante chevaux ; la brigade saxonne du général Thielmann, qui faisait division avec elle, n'en présentait plus en fait que quarante, et tout le corps de Latour-Maubourg n'avait pas cinq cents cavaliers en état de combattre. Cet officier-général et le général de division ne pouvaient se lasser de faire l'éloge de la cavalerie westphalienne.

Le 28 octobre, l'armée française arriva à Moscou.

Le 8^e corps avait quitté cette ville le matin.

Le 9 novembre, l'Empereur, laissant Viasma, se dirigea sur Smolensk. Les Russes, en apprenant notre mouvement, s'étaient mis à notre poursuite à marches forcées, de Kalouga sur Viasma. Ils parvinrent

à l'arrière-garde que commandait le prince Goussoul. Ce dernier faillit être pris et fut sauvé par le mouvement rétrograde de Napoléon. L'Em-

pereur confia la mission périlleuse de couvrir l'armée au Vice-Roi; quatre jours après, le prince Eugène étant tombé malade, Ney le remplaça.

« A Viasma, craignant de ne pouvoir être expédié encore, je sollicitai l'autorisation, qui me fut accordée, de me rendre au 8^e corps, pour exécuter les ordres du Roi de Westphalie. Je passai cinq jours avec les troupes du duc d'Abrantès, et j'acquis la certitude que ce dernier était loin d'y être aimé. On se plaignait aussi du peu de soins dont les blessés et les malades étaient l'objet.

« L'armée commençait à souffrir beaucoup; chaque jour elle faisait des pertes effrayantes. On accusait Junot de contribuer aux maux du 8^e corps; mais le fait est que les autres corps étaient tout aussi à plaindre.

« Le 7 novembre, je revins au quartier impérial, et j'arrivai le 9, avec lui, à Smolensk. Je quittai cette ville le 13. L'Empereur en partit le lendemain, 14, en traîneau. Le 15, il était à Krasnoë. Le 8^e corps prit part, ce jour-là, à une action vigoureuse contre les Cosaques. Le général westphalien Hammerstein faillit être fait prisonnier, et le général Allix, n'ayant plus que quatre bouches à feu et pas assez de canonniers, servit lui-même cette artillerie avec les officiers encore debout.

« Le 8^e corps, qui avait quitté Mojaïsk, fort de 5,700 fantassins, 720 cavaliers (brigade de cavalerie légère), et ayant un matériel de 30 bouches à feu, n'avait plus à Smolensk que 16 canons, 2,300 fantassins et 450 chevaux. Pendant les trois jours que

la marche de Smolensk à Krasnoë, il perdit pièces, 400 fantassins et 30 chevaux. Dans les jours suivants, le froid étant devenu excessif, général Allix fut obligé d'abandonner ses quatre pièces, en sorte que, le 18 novembre, le riel de l'artillerie westphalienne n'existait plus. Il n'était encore quelques officiers et quelques caissiers.

Le 15 novembre, la Grande-Armée perdit beaucoup de bagages; le 8^e corps, son trésor, où il y avait une trentaine de mille francs. A Krasnoë, le général Maubourg forma, de toute la cavalerie, une division de six régiments à mille chevaux, dont le général Maubourg prit le commandement, ayant sous ses ordres le général Bruyères.

L'armée, continuant sa désastreuse retraite, arriva le 22 novembre à Bobr, à moitié chemin de Bobr à Borizow. Le 8^e corps n'existait pour dire plus. Le général d'Ochs proposa au duc de Brunswick de former un bataillon de ce qui restait de troupes westphaliennes, de couper les drapeaux et d'en distribuer la soie aux chefs de corps après avoir brûlé les hampes. Junot approuva ces dispositions, en sorte que l'on organisa les *trois cent vingt* hommes qui vivaient encore, en un bataillon dont le commandement fut confié au major Rauschenplatt. Quelques jours après, ce bataillon était en partie dé-

. »

ous n'avons rien à signaler de remarquable dans les affaires intérieures du royaume de Westphalie,

pendant les derniers mois de l'année 1812 le retour du Roi à Cassel (16 août). Il y eut, à cette époque, une sorte de répit aux embarras financiers. Par une singulière coïncidence, les exigences auxquelles le trésor avait à faire au jour le jour et argent comptant, depuis qu'il diminuèrent d'une manière sensible, précisément pendant le temps que l'armée westphalienne anéantie en Russie, et, avec elle, l'avenir de la monarchie nouvelle ; et l'on put croire que l'État se relever de son état de détresse, au moment où la fortune préparait sa chute. Cette détresse, la situation financière provenait, d'une part, de l'éloignement des troupes françaises, dont l'absence et le passage écrasaient le pays ; de l'autre, de l'habitude, à cette époque, dans les armées françaises et alliées, étant de ne donner sur la solde que des acomptes insignifiants pendant tout le temps que les troupes vivaient sur le territoire ennemi. Ce n'est qu'après la campagne que l'on payait les arriérés. L'armée westphalienne ayant péri presque tout entière pendant la guerre de Russie, seulement le trésor westphalien n'eut pas à lui faire et à la nourrir pendant les six derniers mois de l'année, mais le budget des dépenses de cette année se trouva complètement dégrevé d'une dizaine de millions qui représentait l'entretien de ces troupes pendant ce semestre. Triste économie réalisée sur la nation qu'aucun financier n'eût su faire entrer dans ses calculs !

Premiers jours de la rentrée du Roi, furent marqués par la retraite de M. Pichon.

personnage qui, comme consul-général aux États-Unis, avait joué, en 1803, un rôle si important dans les affaires intimes de Jérôme, était devenu, par ces vicissitudes fréquentes à cette époque si agitée, l'un des ministres du Prince. Il avait, à son insu, sauvé la jeunesse d'un péril.

En tant que directeur-général du Trésor public, il avait la direction du Trésor public, de la dette d'amortissement, avec la liquidation et l'insolvent de la dette publique. Il travaillait directement avec le Roi. Ces attributions, dans l'organisation de notre temps, font partie de celles du ministère des Finances. Soustraites au contrôle du ministère des Finances prussien, M. de Malchus, avaient une source de conflits administratifs, et, souvent, de jalousies et d'intrigues de cour. Il n'avait, à beaucoup de susceptibilité au sujet de ses droits d'intendant-général, un certain respect pour la capacité de ses collègues allemands et pour l'amour-propre personnel. En outre, il avait l'habitude de signaler au Roi les abus cachés, les fautes d'une administration naissante, et d'un homme fait à la hâte et sans l'expérience nécessaire. Ces prétentions souvent exagérées, ce rôle de censeur exercé sans ménagement, avaient excité contre M. Pichon un grand nombre de mécontents dans le ministère et à la cour. Il alla au devant de l'orage qui le menaçait en mettant au Roi,

pour ainsi dire, le marché à la main, au sujet d'attributions nouvelles et de distinctions de cour. Le Roi hésita longtemps avant d'accepter la démission qui lui était offerte, à cause des qualités réelles qu'il reconnaissait à M. Pichon, peut-être aussi à cause des souvenirs de sa jeunesse. Enfin, M. Pichon eut la permission de quitter le service de la Westphalie; mais il ne le fit que comblé des marques de regrets du Roi et des recommandations les plus vives et les plus flatteuses adressées pour lui à l'Empereur.

Quant à l'intérieur de Jérôme et de Catherine, et à leur disposition d'esprit pendant la fin de 1812, tout indique que la situation qui leur était faite par la retraite de Neswîj, pesait lourdement sur ces deux âmes nobles et sensibles et que, sur ce sujet délicat, elles n'avaient d'épanchement que l'une avec l'autre. Le cœur de Jérôme n'était plus à Cassel; il était avec son armée westphalienne, avec son frère, avec tant de compagnons d'armes dont une douloureuse fatalité l'avait séparé. Leurs revers le navraient, et leurs triomphes, il ne pouvait les savourer sans ressentir le regret amer de ne pas les partager. Ce trouble intérieur est fidèlement dépeint par la lettre suivante, écrite le 28 septembre au duc de Bassano, par M. Reinhard, ministre de France :

« Vendredi dernier, le Roi me fit encore appeler dans son cabinet. Il n'est pas besoin de dire que la victoire de Mojaïsk, la part qu'y ont eue les troupes westphaliennes, le problème de l'entrée ou paisible

sur certaines dispositions ou intentions de
Majesté Impériale, qu'assurément je ne m'étais
osé vanter de connaître. Quoi qu'il en soit, cette
affaire, je suis resté fidèle à la maxime de ne
prendre l'initiative sur les choses délicates qui
concernent la campagne que Sa Majesté a faite en
1805, et comme le Roi, de son côté, n'a pas pris
l'initiative, j'ignore s'il a inféré de notre conversation
qu'il était instruit de quelque chose ou que je ne
savais rien. Du reste, quelque effort que fasse le Roi
pour cacher la situation intérieure de son âme, il me
paraît certain que plus les événements de la campagne
sont glorieux, et plus l'idée d'en être éloigné le
pénalise. Aussi croit-on s'apercevoir que Sa Majesté
se consume et maigrit, et je vous avoue, Monseigneur,
qu'attaché comme je le suis à ce prince doué de
tant d'heureuses qualités, et reconnaissant de la
bienveillance qu'il m'a souvent témoignée, je ne puis
me sentir attristé et de sa situation qui à la fois
me pose la gêne de voiler ses torts et lui ôte les
moyens de les réparer, et de la manière qui me défend
de donner des conseils qu'on ne me demande pas,
et de lui témoigner un intérêt dont on ne veut pas
qu'il ait besoin. Aussi Monseigneur, serait-

lui porter la seule consolation capable de guérir sa blessure. »

On en était encore aux dernières nouvelles de la Grande-Armée, datées du 31 octobre, au commencement de la retraite, mais d'une retraite imposante, victorieuse, quand le 16 décembre reçut à Cassel la foudroyante nouvelle que l'Empereur, voyageant avec une seule voiture, venait de traverser la France avec une rapidité extraordinaire. Il n'y avait pas à douter que ce retour n'annonçât des événements d'une haute importance, et que l'Empereur ne pouvait rencontrer son frère sur un point de la route qu'il parcourait avec une si fiévreuse rapidité. Jérôme écrivit immédiatement à Paris pour demander l'autorisation d'y rejoindre son frère, dont il ignorait le malheur :

« Sire, j'apprends à l'instant le passage de Votre Majesté par Dresde ; je m'empresse de lui adresser mon désir, bien naturel sans doute, d'aller personnellement lui présenter les expressions de mon respect et véritable attachement. Je serais heureux si Votre Majesté voulait me permettre d'aller passer quelques jours auprès d'Elle. »

Arrivé le 18 au soir à Paris, l'Empereur lui fit lire la lettre du Roi le 23, et lui fit le jour même la réponse suivante, dans laquelle se trouve cette phrase de laconisme : *Il n'existe plus rien de l'armée napoléonienne à la Grande-Armée :*

« Mon frère, je reçois votre lettre ; je crois votre présence plus utile dans votre royaume qu'à Paris. Il n'existe plus rien de l'armée westphalienne à la Grande-Armée, et tout paraît annoncer une crise pour le printemps prochain. Faites-moi connaître ce que vous avez envoyé pour reformer vos cadres ; ce que vous pouvez faire pour compléter votre artillerie et votre cavalerie ; et enfin, ce que vous êtes en état de faire pour approvisionner et bien armer la position de Magdebourg, contre tout événement.

« La lecture des bulletins et les nouvelles que vous pouvez avoir reçues directement de la Grande-Armée, vous auront fait connaître qu'elle a dû prendre ses quartiers d'hiver sur la Vistule, après avoir fait des pertes très-sensibles. »

Le 27 décembre, le roi Jérôme répondit à son frère :

« Sire, je reçois la lettre que Votre Majesté a bien voulu m'écrire en date du 23. C'est surtout dans cette circonstance, que je ferai tout ce qu'*il est* ~~immédiatement~~ *possible de faire*, et je tiendrai tous mes sacrifices à bonheur ; heureux s'ils peuvent convaincre Votre Majesté que personne ne vous est plus tendrement attaché que moi.

« Jusqu'à ce que je sache quels sont les cadres qui me restent, je ne pourrai répondre positivement à Votre Majesté ce que je pourrai faire ; ce ne sont pas les hommes qui me manquent, puisque la conscription de 1812 est loin d'être épuisée ; mais c'est l'argent,

hommes et mille chevaux sans presque a

« Tous mes ordres sont donnés de
si Votre Majesté veut me le permettre
passer auprès d'Elle une semaine sa
absence dérange en rien la marche des
moi. Je désire beaucoup passer quel
auprès de Votre Majesté, persuadé
pourrait que me faire du bien de toutes l

Nous complétons ce livre par un
Journal de la reine Catherine, commenç
et se terminant avec l'année 1812.

JOURNAL DE LA REINE

7 *Avril* 1812. — Rien de nouveau, s
l'Empereur des Français doit partir défi
Saint-Cloud, où il est depuis le 30 avec
le 15 de ce mois, et être rendu à Francf

8 *Avril*. — J'ai reçu des nouvelles
luth. Nous avons eu une réunion de

as douloureuse à supporter; jamais je ne pour-
rais coutumer à être éloignée d'un être aussi chéri.
Ce que le Roi m'a donné est absolument illu-
miné tout le monde pourrait l'avoir, car les minis-
tres disent et ne font que ce qu'ils veulent. Je
suis au fait des affaires qu'autrefois, et peut-
être un peu moins. J'ai délibéré pendant un
long temps pour savoir si je m'en plaindrais au
Roi; mais, toute réflexion faite, j'aime mieux
être là-dessus ou du moins attendre le moment
propre à Dresde pour le lui dire de vive voix, car
je ne puis croire que je veux dominer ou m'ingérer
dans les affaires, et véritablement je n'ai d'autre
vœu que celui d'être utile à mon mari.

Avril. — Je viens d'apprendre, mais indirecte-
ment par le ministre de France, que l'Empereur ne
viendra pas à Dresde, mais que son entrevue avec l'Em-
pereur d'Autriche doit avoir lieu à Wurtzbourg et
qu'il y arrivera le 24 de ce mois. J'avais eu le
sentiment que je ne reverrais plus le Roi avant
l'automne; cependant, d'après toutes les assu-
rances qu'il m'avait données, j'avais pris courage, et

parce que je ne veux rien faire que mon m
permette, et qu'il n'approuverait pas, je cr
demande à l'Empereur de m'inviter à Wu
or, lui ayant demandé la permission, dans
du 6, d'aller le voir, j'ai bien reçu les ord
pour me rendre à Dresde, mais je ne les a
Wurtzbourg. J'ai donc écrit de suite au I
calculé que ma lettre pourrait être arrivée
m'envoie un courrier de cabinet avec sa r
puis la recevoir le 23 ou le 24, ce qui m
cette fâcheuse incertitude, car en agissant a
je risque ou de manquer à l'Empereur ou c
au Roi, et ces deux positions sont égalemen
de ma pensée.

14 *Avril.* — J'ai reçu des nouvelles du
mande avoir vu un aide de camp du com
wenstein se rendant à Paris, et qui lui
les Russes ne voulaient pas la guerre avec
que si l'Empereur leur garantissait des
gements, tout pourrait encore s'arrange
côté.

23 Avril. — J'ai reçu deux lettres du Roi ; il continue à me mander qu'il croit encore à la possibilité d'un accommodement.

25^e Avril. — J'ai eu un courrier du Roi ; il me mande qu'il va faire une tournée de simple agrément et d'instruction, sous le plus grand incognito, à Cracovie et aux mines de Wiéliczka. Ce voyage est autorisé par l'Empereur. Je crois cependant qu'il doit avoir encore un autre but. M. Siméon a assemblé aujourd'hui le conseil des ministres par extraordinaire, sans m'en donner avis ; c'est contre le décret du Roi, aussi le lui ai-je écrit.

26 Avril. — M. Reinhard, ministre de France, m'a fait demander à me voir, ayant une lettre de l'Empereur à me remettre ; je l'ai reçu à midi ; la lettre de l'Empereur est extrêmement amicale ; il me mande de plus que, s'il va à Dresde, il sera charmé de m'y voir ; ceci est donc encore fort douteux, ce qui me désespère. J'aurais tant de choses à dire à mon mari que je ne puis confier au papier !

27 Avril. — Je ne sais rien de nouveau du tout ; j'ai appris, de troisième main, que mon père me boudait, parce que je ne lui avais pas mandé le voyage du Roi à Paris. Si c'est vrai, comme je ne puis en douter, parce que depuis plus de quatre semaines il n'a pas répondu à cinq ou six de mes lettres, je trouve sa conduite un peu extraordinaire. Comment un père, qui doit aimer une fille qui ne lui a jamais

causé un moment de peine, peut-il exiger de connaître des secrets que cette fille n'est pas maîtresse de divulguer et qui ne sont pas les siens? Comment, dans un moment de peine pareil au mien, peut-on avoir quelque ressentiment contre moi? Quoique sa conduite soit injuste, je ne puis me dissimuler qu'elle me peine vivement. Malgré cela, je n'oublierai jamais le respect que je lui dois.

28 *Avril*. — Mon état est véritablement très-triste; j'ai toujours le pressentiment que je ne reverrai plus le Roi, idée déchirante et qui m'obsède nuit et jour; j'ai beau me raisonner, m'efforcer d'éloigner une pensée aussi cruelle, je n'y puis réussir. Encore cette nuit, je me suis réveillée en sanglotant; elle me poursuivait, cette malheureuse idée. Dieu! comment supporterai-je l'excès de mes maux?

29 *Avril*. — L'état cruel de mon âme augmente; en jetant mes regards sur le présent comme sur l'avenir, je ne vois que peines. Que de douleurs accablantes, si j'ai le malheur inouï de perdre le Roi dans cette funeste guerre, comme j'en ai le pressentiment! Ma vie ne sera plus qu'un tissu d'amertumes; toutes les jouissances me seront ravies; jamais situation n'aura été plus déplorable que la mienne. Si, d'un autre côté, j'ai le bonheur de conserver un époux chéri, n'ayant pas d'enfants, ne serais-je peut-être pas obligée, dans quelques années d'ici, de m'en séparer d'une autre façon? Quoique cette idée soit très-éloignée de l'âme généreuse et

able du meilleur des époux, cependant les circonstances, la politique, peuvent l'y forcer. Que deviendrai-je, alors!! Aussi, partout où je porte mes regards, je ne vois que des malheurs infinis. Je ne trouve de consolation qu'en adressant mes ferventes prières à Dieu. Qu'il me donne les forces nécessaires pour supporter en chrétienne la situation dans laquelle je me trouve² journellement !

7 Mai. — Le comte de Wintzingerode écrit qu'on croit généralement que le départ de l'Empereur est différé. L'ambassadeur de Russie a eu, le 27, une longue audience de l'Empereur, et l'on prétend qu'un secrétaire de l'ambassade, nouvellement revenu de Saint-Petersbourg, en courrier, a été admis à cette audience. Ce dernier a apporté, dit-on, des pleins pouvoirs qui autorisent l'ambassadeur à une négociation. Ce sera sans doute un éclaircissement bien nouveau, puisque le public ne connaît aujourd'hui que le grief des armements commencés par la cour de Russie, et dont la cour de France se plaint depuis longtemps. Le 28, il y a eu séance du Sénat et conseil d'État extraordinaire à Saint-Cloud.

10 Mai. — On dit que l'Empereur est parti le 7 de Paris et qu'il doit être rendu le 14 à Dresde. — On a dîné aujourd'hui à Catherinenthal. — J'ai reçu des nouvelles du Roi par courrier. Il espère toujours de voir à Dresde. Il paraît content de son séjour de Pologne. Il m'a envoyé un très-beau cheval. Il est

impossible de pousser plus loin les attentions délicates que mon bien-aimé Jérôme.

11 Mai. — La nouvelle se confirme que l'Empereur a quitté Paris le 7.

15 Mai. — Je reçois à l'instant, neuf heures du matin, une lettre de l'Impératrice des Français, qui m'invite à aller à Dresde. Je partirai cette nuit, à onze heures.

10 Juin. — On verra, d'après cette date, que mon pauvre journal a été bien négligé pendant tout mon séjour à Dresde ; cependant, je donnerai succinctement quelques détails. Je suis arrivée à Dresde le 17 mai, à onze heures du soir, juste quarante-huit heures après mon départ de Cassel, très-fatiguée, ayant passé deux nuits blanches. A mon arrivée, je trouvai, au bas de l'escalier d'honneur, un service d'honneur complet, quoique j'eusse fait prier de ne point prendre note de mon arrivée jusqu'au lendemain matin ; mais toutes les prières de mes officiers avaient été vaines. — Cela ne s'est jamais vu, ne s'est jamais fait à Dresde, — voilà les seules réponses qu'ils purent obtenir ; et moi, toute fatiguée, je fus obligée de faire encore l'aimable et de causer avec chacun. A peine étais-je entrée dans ma chambre, lorsqu'on m'annonça le roi, la reine et la princesse Auguste de Saxe. Qu'on juge de mon embarras, étant à moitié déshabillée. Enfin, il n'y avait pas deux partis

dre; il fallut, tant bien que mal, remettre les vêtements et recevoir ainsi Leurs Majestés, sient déjà dans le salon, au lieu de les recevoir, it au devant d'Elles, à l'antichambre. Après pliments d'usage de part et d'autre, nous nittâmes, charmés de retrouver chacun nos il était bien une heure du matin.

demain, je me fis conduire chez l'Empereur

l'Impératrice. Cette dernière me fit dire me recevrait à midi. Je m'y rendis à l'heure e. Je la trouvai à sa toilette; elle me reçut iniment d'amitié et de cordialité. Un moment l'Empereur vint chez elle. En me voyant, eçut avec bonté. Ma première pensée comme mière demande fut de dire à l'Empereur : re, ne faites-vous pas venir Jérôme ici, pour puisse le voir! — Oh! oh! me dit-il, vous ir que je ferai déranger un de mes généraux e pour une femme. » Je ne pus cacher quelques qui m'échappèrent à cette réponse, car c'était e espérance que je conservais de le revoir e commencement des hostilités. Cette espé- at vaine, comme tant d'autres l'ont été dans

8 mai, on attendait l'empereur et l'impéra- 'Autriche. J'étais à peine depuis un quart e chez l'Impératrice, que nous entendîmes le nnonçant leur arrivée. Toute cette journée se n visites et en représentation. — Je ne parle des banquets, concerts, opéras donnés pen- tre séjour à Dresde; ils se sont passés comme

partout ailleurs : l'ennui, l'étiquette, sont toujours leurs compagnons inséparables.

Un mot, avant toute chose maintenant, de l'empereur et de l'impératrice d'Autriche. L'empereur a un air de bonhomie qui enchante ; il m'a traité comme on ne peut pas mieux ; l'impératrice a une jolie tête et ses yeux sont surtout d'une grande beauté ; elle a le regard d'une sainte.

On prétend que l'Empereur fera élire un roi de Pologne avant le commencement des hostilités ; qu'il fera insurger les provinces polonaises russes, et que c'est pour cet effet qu'il a envoyé l'archevêque de Malines, comme ambassadeur à Varsovie. Au reste, je crois que personne ne sait le secret de l'Empereur, qui est impénétrable ; que même il n'a dit à son très-cher beau-père que ce qu'il a bien voulu.

L'Empereur est parti de Dresde dans la nuit du 28 au 29 ; il m'a traité encore très-amicalement en prenant congé de moi, et me recommandant d'avoir bien soin de l'Impératrice, dans ces premiers moments de séparation et de douleur. Il a pris congé de tous les cours individuellement, a parlé à chaque roi, prince, reine et princesse ; tout le monde, homme et femme, roi ou particulier, fondait en larmes. L'Empereur lui-même était attendri. Aussi ce départ était une vraie calamité, et je n'oublierai jamais l'impression que cet événement m'a faite. Dieu le protège et nous le ramène bientôt triomphant. Il devait aller de Dresde à Thorn, Dantzig, Elbingen et Friedland. De Friedland, un secret impénétrable guide ses pas. Il a dit cependant encore, à l'impératrice et à l'empereur

d'Autriche, peu de moments avant son départ, que si la guerre n'était pas commencée le 27 ou le 28 juin, il n'y aurait plus de guerre.

Après le départ de l'Empereur, pour distraire l'Impératrice, nous avons fait plusieurs courses dans les environs de Dresde, qui sont magnifiques. Nous avons été à Königstein, à Pilnitz, etc., etc. J'ai visité deux fois la galerie des tableaux. C'est une des belles choses que j'ai vues. Il y a, entre autres tableaux, une Sainte-Famille, de Raphaël ; une tête de Notre-Seigneur ; la Nuit, du Corrège, qui sont des chefs-d'œuvre. Le roi de Prusse a été mieux accueilli de l'Empereur qu'on n'aurait dû le croire ; je l'ai trouvé moins rustre qu'on ne le disait. Le prince royal paraît avoir de l'esprit ; il est petit pour son âge, mais comme ses pieds sont très-longs, il est à supposer qu'il deviendra grand. Toute la famille royale est composée de gens respectables, mais extrêmement ennuyeux et fous d'étiquette. Le prince de Saxe a fait ma conquête ; il a une famille charmante. La reine a une tournure et un ton abominables, c'est son frère habillé en femme. La princesse Auguste est une bonne personne, mais peu distinguée ; j'avoue que je l'ai regardée plus qu'une autre, parce qu'elle a dû épouser mon mari, et que je me suis bien convaincue qu'elle n'aurait jamais été une femme pour le Roi. Le 4, je suis partie de Dresde en même temps que l'Impératrice, elle pour Prague, moi pour Napo-
lionshöhe, où je suis arrivée le 7, à six heures du matin, très-fatiguée, ayant passé trois nuits blanches. J'ai retrouvé tout ici tel que je l'avais quitté. Tout le

11 *Juin.* — On tâche de désunir l'Empereur et l'Impératrice. J'ai été à même de le remarquer sur plusieurs occasions, pendant mon séjour à Vienne. Pour cet effet, on donne des soupçons à l'Empereur, qui a fait déjà plusieurs fautes à ce sujet, à cette pauvre Impératrice. On est même parvenu à lui nommer même les personnes qu'elle préférerait. C'est l'Impératrice qui a écrit cela. Lecamus l'a écrit, et cela m'a été communiqué par la duchesse de Montebello, qui était en toute cette confiance. Que je la trouve malheureuse ! véritablement, elle ne donne lieu à aucun de ce genre !

12 *Juin.* — J'ai oublié de remarquer dans mon journal, qu'en passant à Weimar (où je suis allé dans la soirée sans m'en douter), j'ai eu l'honneur de faire la connaissance de ma cousine, la duchesse Marie. Le prince héréditaire de Saxe, portière, me complimenta et me dit que la duchesse régnante et la princesse héréditaire allaient toutes deux venir me faire la cour,

pas avoir eu autant de plaisir de faire la
ance de quelqu'un que d'elle. Sans être
nent jolie, elle est, je le répète, infiniment
nte ; de grands yeux bleus et de beaux
blonds, une extrême blancheur, de belles
font un ensemble qui plaît et charme en
mps. C'est une de ces femmes à qui, je crois,
pourrais m'attacher, pour laquelle je pourrais
le amitié sans égale. La douceur, la bonté
ites sur sa physionomie. Elle s'énonce bien
pais, parle avec esprit, avec justesse. Une
mélancolie, répandue sur tout son être, lui
encore quelque chose de plus attrayant. Sa
est cruelle ; mais quel est l'être qui, dans ce
, en jouisse d'une meilleure, d'une plus
? J'avoue que, quoique notre connaissance
pas de loin et que je ne l'aie vue que pendant
re, cependant elle m'a inspiré tant d'intérêt,
s vœux la suivront partout, quel que soit
t ou le sien.

fin. — Nous vivons continuellement dans
ertitude accablante, dans un vague d'idées
Tout le monde croit que les hostilités ont
icé ; cependant, on n'en a point de nouvelles,
transpire.

15 *Juin.* — Les hostilités ont bien sûrement commencé; car hier, 14, était l'anniversaire de la bataille de Marengo et de Friedland, et l'Empereur aura certainement voulu faire quelque grand coup. Je n'ai toujours point de nouvelles du Roi, ce qui commence à m'inquiéter sérieusement.

17 *Juin.* — J'ai oublié de dire que j'ai vu mon oncle Eugène, pendant trois heures, à Dresde. J'ai été charmée de le revoir; il m'a donné beaucoup de nouvelles concernant notre famille. Mon père doit m'avoir su mauvais gré de lui avoir caché le départ du Roi pour Paris, et c'est pour cela qu'il a été huit semaines sans m'écrire, tandis que l'Empereur avait recommandé à son frère le plus grand secret! Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a fini par dire à mon oncle que j'étais aveugle pour ignorer moi-même le but de ce voyage, qui n'était autre que le plaisir et une amourette de femme, et que c'était la raison qui avait engagé le Roi à me recommander le secret, en me faisant croire que c'était la volonté de l'Empereur. Cette dernière inculpation m'est très-sensible. Mon père attribue des torts bien plus graves encore à mon mari; je ne puis rendre combien cela m'afflige. Enfin, le mécontentement de mon père a été si loin, que deux mois après, à Wurtzbourg, il n'a pu s'empêcher de le laisser percer aux yeux de l'Empereur. C'est ce que m'a dit l'Empereur. Au bout de ce temps-là, j'ai reçu à Dresde une lettre aussi froide que courte. Ce procédé de sa part, dans le moment présent et dans les circonstances actuelles, me peine

n'afflige vivement. En général, dans cette occasion
me dans bien d'autres, ma famille me témoigne
d'amitié.

18 Juin. — J'ai reçu des nouvelles du Roi; il se
ouve toujours à Varsovie. Il craint même de ne
quitter cette ville, et que son armée ne soit plutôt
armée d'observation qu'une armée agissante. Il
mécontent des propos qu'on tient au sujet de la
ogne; il prétend qu'il n'en sera pas le souverain.
i, je le répète, je crois que l'Empereur ne lui a
dit son secret. Au reste, qu'on lise, à ce sujet,
lettre du 19 juin 1812; elle prouve assez ce que
pensé. Les hostilités n'avaient pas encore com-
ncé, mais il est à présumer que maintenant la
erre est déclarée.

22 Juin. — M. de Schlotheim, notre ministre à
me, vient de nous informer que la paix entre les
mes et les Turcs paraît décidée. Je suis curieuse
voir si elle n'apportera pas de changements poli-
ues, en rapprochant davantage les esprits.

23 Juin. — Rien de nouveau; ma vie se passe
me manière triste et monotone, et je retrancherais
ontiers de mon existence les moments où je suis
mée du Roi.

24 Juin. — J'ai reçu une lettre du Roi; il doit
itter incessamment Varsovie pour se rendre à
ltusk; les Autrichiens doivent porter leur quar-

tier-général à Varsovie. Encore deux jours, et l'époque à laquelle l'Empereur a dit que la guerre serait déclarée ou non, sera écoulée; qu'il me tarde d'en connaître le résultat. Le Roi m'a envoyé une petite cassette remplie d'essence de roses; ce présent m'a fait grand plaisir.

25 *Juin.* — Le Roi est à Pultusk, il doit y rester dix jours, de là il ira à Ostrolenka. On parle d'une entrevue, entre les deux empereurs, sur les confins de la Courlande.

28 *Juin.* — Un moment avant d'aller au spectacle, M. Siméon m'a fait part d'une lettre que M. Lefebvre, secrétaire de la légation française à Berlin, lui a envoyée par estafette, et dans laquelle il lui mande que la déclaration de guerre a eu lieu le 22 de ce mois. Il y avait ajouté la dépêche de M. de Busche, du 14, qui parle de l'équipement d'une flotte destinée à une expédition soit sur nos côtes, soit sur celles de l'île de Rugen; on parle aussi des côtes d'Espagne, mais ce dernier point me paraît un vrai *château en Espagne*. Au surplus, voilà la guerre allumée du nord au midi de l'Europe. Quelle position pour de malheureuses femmes qui ont à l'armée tout ce qu'elles ont de plus cher au monde!! Quoiqu'on s'attendit à cette affreuse guerre; cependant, sans se l'avouer à soi-même, on concevait quelque espoir d'accommodement.

29 *Juin.* — J'ai reçu ce matin une lettre du Roi,

datée d'Ostrolenka. Il ne me parle pas encore de la déclaration de guerre, cependant il comptait partir pour Nowogrodek. Il n'y aura plus, entre lui et les Russes, que huit lieues de distance.

30 Juin. — Une estafette de M. Siméon, que nous avons reçue ce soir, confirme la nouvelle que nous avons reçue de M. Lefebvre. Toujours point de nouvelles du Roi depuis la déclaration de guerre. Les nouvelles de Paris annoncent l'arrivée du Saint-Père à Fontainebleau le 21. Tous les ministres et plusieurs chambellans sont allés à sa rencontre. On prépare le Palais archiépiscopal. Cette arrivée, dont personne ne se doutait, a produit un effet tout particulier.

2 Juillet. — Le silence du Roi me désole. La proclamation de l'Empereur, ou pour mieux dire, la déclaration de guerre du 22 juin, m'est parvenue par le comte de Schall, ministre d'Autriche, accrédité à notre cour; elle est moins violente que les précédentes; je la joins à ce journal. Il n'est pas fort réjouissant pour moi de recevoir toutes ces nouvelles par des étrangers. Je me dis dans la journée: — Maintenant ils se battent, maintenant ils se sont battus; et alors j'éprouve des angoisses inexprimables. J'aurais assez de courage pour les supporter, si j'avais la persuasion que la présence du Roi à l'armée peut améliorer son sort futur; mais, hélas! j'en doute. Je me rapporte, sur cet article, à la lettre que j'ai écrite à ce sujet, au Roi, le 1^{er} juillet 1812, la vingt-cinquième de celles que j'ai copiées.

4 Juillet. — Je reçois à l'instant une lettre du Roi, d'Augustowo, du 27 juin; il se porte bien; cette lettre m'a occasionné autant de plaisir que son silence m'avait causé de peine. Le Roi n'est plus qu'à huit lieues de Grodno; il devait y être, de gré ou de force, le 29, et devait passer le Niémen à cet endroit; l'Empereur a passé le Niémen, le 24 au matin, à Kowno, d'où il marchait en diligence sur Wilna. Je joins ici la copie, mot pour mot, des détails qu'il me donne. Le vice-roi passera le Niémen dans deux ou trois jours. D'après les manœuvres de l'Empereur, les Russes sont en mauvaise position, et tout ce qui est au dessous de Wilna et devant nous jusqu'à la Gallicie, aura de la peine à arriver au secours de ceux que l'Empereur va écraser. Les Autrichiens marchent aussi à grands pas, et déjà ils sont liés à notre droite.

Les lettres de Varsovie portent que la Diète s'est ouverte, le 28, sous le nom de Confédération polonaise. Je joins à ce journal les deux discours imprimés qui ont été prononcés. Les dames, qui se trouvaient en grand nombre à cette séance mémorable, ont pris sur-le-champ la cocarde bleu et rouge, et, le soir, ont paru en habit à la polonaise avec ces deux couleurs. Toute la ville était illuminée, et le peuple était au comble de l'enthousiasme. Dans les rues, on apercevait de nombreux transparents aux armes réunies du Grand-Duché et de la Lithuanie.

7 Juillet. — Le bruit court que des lettres de Königsberg mandent que l'empereur Napoléon est

à Wilna sans y trouver un chat. On prétend
es Russes se retirent derrière la Dwina.

Juillet. — Je reçois à l'instant une lettre du Roi,
de Grodno. Il y est entré le 30, à midi, sans
coup de résistance ; il a fait quelques centaines
osaques prisonniers ; les habitants ont reçu le Roi
enthousiasme. Le Roi se porte à merveille. Il
ait avec lui que sa cavalerie légère et une divi-
polonaise ; le reste devait arriver le lendemain,
juillet, ainsi que notre armée ; il a trouvé à
dno des vivres, de l'avoine, etc., etc., ce qui leur
it grand bien ; il espère toujours que nous serons
tôt réunis.

ai reçu aussi le bulletin de la Diète, séance du
nin 1812 ; je le joins à ce journal.

e ministre de Russie a écrit avant-hier, à
Siméon, une lettre pour le prévenir que, les re-
ns entre les deux cours étant interrompues, il
emanderait, dans quelques jours, ses passe-ports
lui, sa légation et quelques Russes. Sa lettre est
peut plus polie ; il paraît regretter de nous
er ; mais comment justifiera-t-il cette démarche
de sa cour, puisque, d'après sa lettre même, il
n'avoir pas reçu d'ordre à cet égard. Nous
ons d'ailleurs reçu aucune nouvelle officielle de
claration de guerre. J'oubliais de dire que le
n'a envoyé des objets pris au gouverneur russe,
trant à Grodno. Ces objets consistent en une
e bourse de soie verte, un couteau plus vieux
re, car il est de 1711, il a la forme d'un sabre

plusieurs petites agates, montées en argent, et plusieurs amulettes; voilà en quoi consiste ce petit trésor.

10 *Juillet*. — On parle enfin d'un arrangement entre la France et l'Angleterre, pour rétablir quelques rapports de commerce, nommément la libre importation des denrées coloniales, à l'exception du produit des manufactures anglaises. On dit que ce projet est à la veille de recevoir l'assentiment de l'Empereur des Français; cette nouvelle paraît venir de Göttingen, où l'on dit avoir reçu des nouvelles de Londres qui mandent à peu près la même chose. Le régent aurait retiré du conseil la déclaration de guerre avec l'Amérique. Si cette nouvelle est vraie, ce seraient les vaisseaux américains qui feraient le commerce; ce serait un petit acheminement vers la paix continentale.

11 *Juillet*. — Rien de nouveau, si ce n'est que le ministre de Russie a demandé hier ses passe-ports et part demain pour Copenhague. M. Reinhard ne reçoit aucune nouvelle officielle sur rien de ce qui se passe, il est tout à fait ébahi que le monde aille son train sans cela.

15 *Juillet*. — Depuis le 30 juin, nous n'avons pas de nouvelles du Roi directement. On peut s'imaginer les inquiétudes que j'éprouve. J'avoue que, parfois, j'ai des moments de désespoir. Grand Dieu! quelle cruelle existence que la mienne! j'ai beau porter mes

s de la Porte de ratifier le traité de paix. Les provinces polonaises russes ont envoyé un délégué à la Diète. Des nouvelles du 5 juillet, à Varsovie, portent : que l'Empereur était depuis le 26 à la capitale de la Lithuanie. Depuis plusieurs jours l'empereur Alexandre y avait son quartier-général. L'occupation de cette place par l'armée française est le premier fruit de la victoire. Le 23 juin, à six heures du matin, l'Empereur arriva aux avant-postes de Kowno, prit la capote et le bonnet de cuir polonais, et visita les rives du Niémen, accompagné seulement du général du génie Haxo. On ne peut imaginer, d'après ce courage réellement téméraire de l'empereur, si je ne dois pas craindre journellement pour les jours du Roi, qui, en fait de choses hardies, est encore plus hardi que l'Empereur. Cela me fait frémir.

5 juillet. — J'ai enfin reçu ce soir, à Cathelineau (où j'avais été passer la soirée), deux lettres du 5 et du 6. datées de Grodno. Grâce à

pereur de Russie, au quartier-général de l'empereur Napoléon. On prétend que c'est afin de conclure un traité d'échange pour les prisonniers. L'Empereur des Français a eu une très-longue conversation avec lui ; elle a duré plus de deux heures. Après cette conversation, il l'a fait dîner en tête-à-tête avec lui. On croit assez généralement que les Russes évitent toute espèce d'affaires jusqu'à ce qu'ils soient derrière la Dwina. Une fois l'armée française arrivée sur cette ligne, la Russie fera des propositions de paix. Reste à savoir si l'Empereur des Français voudra les accepter. Je crois plutôt qu'il poussera jusqu'à Saint-Pétersbourg, ne fût-ce que pour avoir la gloire de dire : — J'ai été dans toutes les capitales de l'Europe. Au reste, il organise déjà la Pologne en départements ; il a fait venir, à cet effet, M. Bignon.

21 *Juillet*. — Ma position est toujours bien triste. Plus le Roi s'éloigne, et moins fréquemment je reçois de ses nouvelles ; aussi mon âme s'abreuve-t-elle de douleurs. On ne peut se figurer ce que je souffre par les craintes présentes et futures que j'éprouve. Quelle sera mon existence dans la suite, n'ayant point d'enfant, pensée affreuse, et qui m'accable ! Serai-je donc séparée de l'être que j'adore le plus au monde, sans lequel je ne puis vivre, auquel je suis unie par les liens les plus sacrés, les plus chers ? Cette pensée me poursuit ; je sais que le cœur noble, généreux de mon époux n'a pas un pareil projet ; mais celui qui régit toute l'Europe, ne le forcera-t-il pas, d'une manière ou d'une autre, à rompre nos liens ! Que

viendrais-je alors ? Grand Dieu ! par quoi ai-je mé- tant de malheur ! un sort si cruel !

22 Juillet. — Toujours point de nouvelles ; je ne sais comment je puis exister dans le trouble d'esprit de mon cœur qui naît naturellement de ma position.

23 Juillet. — Nous n'avons point de nouvelles directes du Roi ; M. Marainville me mande, de Moscou, que le Roi se porte bien et qu'il supporte avec merveille la fatigue. Ces nouvelles sont du 13. Je lis dans ce journal plusieurs notes qu'il m'envoie sur l'armée.

24 Juillet. — L'empereur de Russie a fait des propositions de paix à l'empereur Napoléon, par un bref autographe. Il n'a fait de conditions que celle de retirer les troupes françaises du territoire russe. On paraît qu'elles n'ont point été acceptées, mais on a fait un cartel en faveur des prisonniers et des blessés, avec la facilité de correspondre directement, d'empereur à empereur. — Les affaires d'Espagne vont mal, à ce que l'on dit.

25 Juillet. — J'ai reçu, cet après-dîner, des nouvelles du Roi, du 14, de Neswij ; il se porte bien ; le corps du prince Bagration est entièrement séparé et ne pourra rejoindre le corps d'armée russe de la campagne ; ce sont soixante mille combattants de moins.

28 Juillet. — On m'a remis la proclamation de

L'empereur de Russie à son armée; je la joins ici. La Russie, la Suède et l'Angleterre paraissent avoir fait un traité d'alliance offensive et défensive. L'Angleterre paie cent mille livres sterling à la Suède pour ses subsides. La Porte a été obligée de ratifier la paix avec la Russie; le peuple s'est ameuté, et le sultan, malgré sa fermeté, a été obligé de céder.

29 Juillet. — Un moment avant d'aller au spectacle, j'ai reçu une lettre du Roi, du 15, de Neswij, où il me mande ce qui suit : « Après avoir poursuivi, « chassé Bagration devant moi, je le rejette sur le « prince d'Eckmühl, après l'avoir attaqué tous les « jours avec mon avant-garde; enfin, hier, je reçois « du prince d'Eckmühl une lettre dans laquelle il « m'annonce, qu'en cas de réunion, *je suis sous ses* « *ordres*. Il m'envoie en même temps l'ordre formel « de l'Empereur. Tu sens bien que je n'ai vu et je « voir dans tout ceci qu'un ordre de l'Empereur ou « au moins un désir de sa part pour que je quitte le « commandement de l'aile droite; ce que j'ai fait, « retournant avec mes gardes-du-corps chez moi, où « j'espère être dans quarante-cinq jours. » On peut juger de l'effroi que j'ai éprouvé en recevant cette nouvelle; j'en suis plus morte que vive. Quels résultats! Quelles seront les suites de cette démarche! quelque injuste que soit l'Empereur vis-à-vis du Roi, il aurait dû plier sous les circonstances; on ne gagne rien à tenir tête à l'Empereur.

30 Juillet. — L'Empereur vient d'ordonner

général Michaud de garder à Magdebourg toutes les troupes de renfort qui viendraient de France et de Confédération.

Je viens de recevoir à l'instant deux mots du Roi ; déjà rétrogradé, car sa lettre est datée du 21, de Wogrodek. Il ne me mande rien, si ce n'est qu'il a envoyé le baron de Sorsum à l'Empereur ; qu'il ne sait pas encore s'il retournera à Cassel pour prendre un commandement des armées de réserve, ou s'il aura un autre commandement à la Grande-Armée. Je lui promets de m'envoyer un courrier aussitôt que quelque chose sera décidé. J'avoue que je ne comprends rien à tout cela ; mes perplexités continuent ; ma situation n'a été plus critique, plus malheureuse que la mienne.

17^e Août. — J'ai reçu, cet après-dîner, une lettre de M. de Marainville, qui me mande que, le 25 août, le Roi était à Grodno, et qu'il devait arriver le 27 ou le 28 à Varsovie. M. de Sorsum n'était pas encore revenu du quartier-général de l'Empereur. Je conclus donc que, si le Roi accélère ainsi son voyage, il pourra être ici entre le 6 ou le 7. Ma situation est assez pénible de ne pouvoir me réjouir, avec toute plénitude, du bonheur de revoir le Roi ? Je crains que les suites de cette retraite ne soient fâcheuses, et pour lui personnellement, et pour cette pauvre Westphalie ; car jamais l'Empereur ne lui donnera cette démarche. Le Roi a laissé ses gardes armées, et il revient ici tout seul ; c'est sans doute pour prouver à l'Empereur qu'il se trouve personnel-

lement blessé, mais que rien ne pourra le faire changer de système. Cette conduite est noble, généreuse. J'ai prévu ce qui vient d'arriver, depuis mon voyage de Dresde. Le Roi a des ennemis trop puissants auprès de l'Empereur, et ces gens bas, rampants, savent qu'ils ne feront jamais du Roi une de leurs créatures. Voilà ce qui les pousse à faire tort à mon mari dans l'esprit de l'Empereur.

8 Août. — Hier, à peine j'étais au lit, que le comte d'Oberg est arrivé avec des lettres du Roi, qui m'annonce son retour ici pour le 18. On allègue dans le monde, pour raisons de son retour, des raisons de santé. Les gens sensés, et qui sont réellement attachés au Roi, en sont fâchés, tout en étant charmés de le revoir; moi je suis de ce petit nombre. Toutes les espérances qu'on aurait pu concevoir pour ce pays, sont déçues. La conduite de l'Empereur est bien dure et bien injuste. M. de Sorsum n'était pas encore revenu du quartier-général de l'Empereur, quand le comte d'Oberg est parti de Varsovie.

12 Août. — Hier, dans la nuit, à peine étais-je couchée, que le Roi est arrivé; mon bonheur a été au comble en le revoyant, et ce moment m'a fait oublier bien des moments douloureux que j'ai passés pendant son absence. Il m'a confirmé tout ce qu'il m'avait déjà écrit, et la manière dont l'Empereur l'a traité. Cependant, il paraît qu'ils sont mieux ensemble qu'on aurait pu le croire dans les premiers moments. L'Empereur désire surtout beaucoup que le public ne

ndement que le Roi avait à l'armée, au duc
tès; les Westphaliens y sont compris, ce dont
charmée.

loût. — Les Russes ne tiennent nulle part, ils
ent partout. L'empereur Alexandre a fait des
tions de paix; l'empereur Napoléon a ré-
: — « C'est trop tôt ou trop tard. » Il paraît
mpereur Alexandre a quitté l'armée.

loût. — Nous avons vu les salines d'Alendorf,
et considérables. En général, le pays de ces
à est bien plus cultivé et plus riche.

loût. — Nous avons couché au Meisner, c'est
t-Blanc de notre Westphalie. Je ne sais pas
ment son élévation, mais j'y ai trouvé une
perbe et du plaisir, ce qui vaut mieux que des
géométriques.

loût. — Le Roi m'a donné, à l'occasion de
ersaire de notre mariage, la plus jolie fête, à

reprises, sur son retour de l'armée, je me suis bien convaincue que les circonstances étaient telles, qu'il ne pouvait agir autrement, et que l'Empereur avait le projet de l'éloigner.

28 Août. — Ce n'est véritablement que depuis le retour du Roi que je jouis de quelques moments de loisir. On a bien raison de dire qu'en présence de celui qu'on aime, on est plus disposé à oublier ce qui peut faire du chagrin ; car je puis bien assurer que, depuis que je suis réunie au Roi, je n'en éprouve aucun, et que je n'ai plus d'autre désir que celui de le voir aussi heureux qu'il le mérite.

29 Août. — Le Roi vient de découvrir que la liaison de mon frère avec Madame *** continue...

1^{er} Septembre. — Le Roi a reçu des nouvelles de l'armée ; les troupes françaises se sont couvertes de gloire le 19 ; plusieurs officiers ont été tués et blessés, mais personne de connaissance.

14 Septembre. — J'ai bien négligé mon pauvre journal depuis onze jours ; ne croyant faire qu'une absence de trois ou quatre jours, je ne l'avais point emporté ; nous avons été entraînés par les belles contrées que nous avons parcourues ; les rives du Weser sont véritablement enchanteresses. Le château de Corvey est une des belles choses qu'on puisse voir, et par sa situation et par son architecture. Le prince-évêque de Corvey est un homme aimable. Nous avons descendu le Weser depuis Carlsaven

pu'à Hameln. Le château de Brunswick est très-bien ; les peintures et les statues sont de la plus grande beauté. Le Roi a ~~été~~ un bien infini pendant le cours de son voyage, et partout où il a passé, a béni sa présence.

17 Septembre. — Le grand-maréchal comte de Mellingerode est mort à Paris. C'est son caractère vaillant qui l'a tué.

18 Septembre. — Le peintre Wegands, que j'avais envoyé en Wurtemberg pour faire les portraits de la famille, est revenu. Mon frère Paul s'y est refusé. Ce sont des coups d'épingles que je reçois journellement de la part de mes parents.

23 Septembre. — Nous avons reçu la nouvelle d'une grande bataille livrée le 7 ; la victoire nous est échappée. Nous avons perdu cinq généraux ; le général Bülow, frère du grand-écuyer, et le général Bülow ont été tués. Les Westphaliens se sont fait battre ; l'Empereur lui-même a mis en post-scriptum au duc de Bassano : — « Faites dire au duc de Westphalie que ses troupes se sont conduites très-mal hier. » Ce mot-là nous vaut une bataille ; nous avons à regretter deux généraux, de Lepel et de Bülow, beaucoup d'officiers blessés ; les Russes ont perdu beaucoup de monde, ainsi que nous. Il y avait beaucoup de pièces de canon des deux parts ! L'Empereur lui-même a dit qu'il n'avait jamais vu de bataille plus grande.

jusqu'à dire qu'ils ont formellement decu
la feraient pas, qu'on aurait beau leur
Moscou et Saint-Petersbourg. Que de
sultats cette malheureuse guerre ne p
entraîner après elle ! Cette guerre finira
une guerre de fanatisme.

27 *Septembre.* — Nous venons d'app
l'Empereur est entré le 14, à midi, à M
aucune espèce de résistance. C'est cert
un grand succès.

1^{er} *Octobre.* — Nous avons eu des
Moscou. Toute la ville a été brûlée ; le
Rostopchin avait fait mettre en libert
malfaiteurs et leur avait ordonné de mett
cinq cents endroits différents à la fois
détruire toutes les pompes à feu pour
secours impossible. Mille palais et seize
ont été la proie des flammes. L'hôpital, c
trente mille blessés, a été brûlé ! Jamais
un exemple plus affreux de barbarie.

4 *Octobre.* — Nous sommes entrés e
pour nous établir.

ici, et à qui j'avais donné plusieurs lettres pour ma famille, entre autres une pour ma tante Louis, en lui enjoignant de la lui remettre en main propre, n'a pas osé aller la trouver, mon père ne l'ayant pas permis. J'avoue que j'ai été très-sensible à ce procédé.

15 *Octobre.* — Le prince royal de Wurtemberg est arrivé de l'armée, le 10 de ce mois, à Stuttgart. Mon père le trouve mieux portant qu'il ne s'y attendait. Je le crois... l'on parle déjà de voyages.

17 *Octobre.* — On prétend que l'Empereur a envoyé le maréchal Ney à Saint-Pétersbourg, pour négocier. Cette nouvelle n'est pas officielle.

28 *Octobre.* — Le Roi vient de recevoir, par un courrier de l'archichancelier, la nouvelle qu'il y a eu une révolution à Paris, le 23 de ce mois. Un nommé Malet, général, et un nommé Lahorie, qui avait été longtemps, avec Moreau, détenu à la Force, ont pu entraîner des légions qui se trouvent à Paris, en montrant un sénatus-consulte qui les autorisait à prendre le commandement de ces légions. Le gouverneur de Paris, Hulin, ayant voulu se défendre, a été grièvement blessé; le ministre de la police, le duc de Rovigo, et le préfet de police, ont été tous les deux menés à la Force, où ils ont été détenus pendant cinq heures. L'archichancelier, ayant appris par un sénateur ce qui venait de se passer, a aussitôt fait rassembler le peu de garde qu'il y avait encore à Paris, et a fait arrêter les séditeux. Au reste, cela n'a pas troublé un moment le repos public, et la

moitié de Paris n'a pas su ce dont il était question. L'Impératrice, le Roi de Rome, tous deux à Saint-Cloud, n'ont appris cet événement que quand tout était terminé. Madame mère était absente.

31 *Octobre*. — Il est bien prouvé que Malet et Lahorie n'ont pas de complices.

Laurette part demain ; elle n'a plus voulu me voir, disant que cette séparation lui coûterait trop. J'en ai été vivement affligée !

5 *Novembre*. — J'ai vu mademoiselle Carondelet. Elle n'est ni laide ni jolie. Elle s'exprime bien. Elle paraît heureuse d'avoir été nommée près de moi. M. de Gemmingen, ministre de Wurtemberg, a fait une relation exacte de toute l'histoire de Madame *** et du prince royal à mon père. Elle est très-fidèle et très-véridique.

Depuis le mois de novembre, je n'ai pas continué mon journal ; des désagréments sans nombre m'ont ôté la force et le goût de m'en occuper pendant un certain temps, et les désastres de nos armées ont mis le comble à mes chagrins ! Jamais année ne s'est terminée ainsi, et jamais nouvelle n'a commencé sous de plus malheureux auspices ! Dieu veuille qu'elle change de face.

CORRESPONDANCE

RELATIVE AU LIVRE XVIII.

« J'ai reçu, ma chère sœur, avant-hier seulement, le beau portrait de Madame, que je dois à vos bontés et à votre souvenir ; il m'est, sous tous les rapports, infiniment précieux, et je ne puis vous exprimer que bien faiblement combien je suis sensible à cette aimable attention de votre part. Vous sentez bien, ma chère sœur, qu'il m'en a infiniment coûté de l'avoir pu accompagner le Roi, et de n'avoir pas eu le plaisir de vous revoir. Je désire, depuis longtemps, avoir cette douce satisfaction, et ne puis me consoler de l'avoir manquée cette fois-ci, que par l'espoir de m'en dédommager un jour et dans une autre occasion.

« Tout ce que le Roi m'a dit du Roi de Rome, de sa beauté, de sa force, de sa santé, m'a charmée ;

La Reine
therine à l
pératrice M^{lle}
Louise. Ca
26 mars 18

donnez-lui, je vous prie, un baiser de la part d'une tante qui déjà le chérit sans le connaître, et veuillez parler de moi à l'Empereur et me servir d'interprète pour le remercier du souvenir et des bontés qu'il me conserve, et dont le Roi m'a fait part.

« Croyez, ma chère sœur, qu'un des moments les plus doux de ma vie sera celui où je pourrai vous renouveler, de vive voix, les expressions de la tendre et sincère amitié que je vous conserve. »

L'Impératrice
autrichienne à la
Reine Cathé-
rine, Prague, 8
mars 1812.

« Madame ma sœur ! l'aimable lettre que Votre Majesté a bien voulu m'écrire me causa un sensible plaisir, et je m'empresse de lui témoigner à quel point je fus touchée de votre charmant souvenir. Si j'ai tardé quelques jours à répondre à vos obligeantes lignes, ce fut afin de vous tranquilliser sur la santé de ma bonne Louise, qui, quoique munie d'un gros rhume en arrivant à Prague, se porte beaucoup mieux, et jouit de se retrouver avec ses sœurs qui en sont au comble du bonheur. Je fus enchantée que le séjour de Dresde me procurât l'avantage de vous y voir, de causer avec vous, et j'en conserverai toujours le souvenir, ainsi que mon cher mari, qui vous offre hommages et amitiés, et partage tous mes sentiments.

« Je vous désire le calme de l'âme et la possibilité de l'éprouver ; croyez que ce qui vous intéresse aura toujours du prix pour celle qui sera à jamais, Madame ma sœur, de Votre Majesté, la très-affectionnée sœur. »

« Madame ma sœur ! J'ai été bien agréablement surprise en recevant la lettre que Votre Majesté m'a honorée, et je la prie d'être persuadée que je prendrai toujours le plus vif intérêt à ce qui la concerne. Quoique j'aie eu l'avantage de posséder ma bien-aimée Louise, pendant quelques semaines, à Prague, je ne vous cache point que le moment de notre séparation ne m'ait été extrêmement pénible ; il me rappelait notre premier douloureux congé, et, si même cette fois-ci j'ai eu la douce certitude de son parfait bonheur, je n'ai pu surmonter le sentiment bien vif que mon cœur ressentit en l'embrassant. L'idée qu'elle se trouvera seule, livrée à de cruelles inquiétudes, ne pouvait être adoucie que par celle de la joie qu'elle éprouverait en revoyant son fils dont j'ai vu le portrait ; c'est le plus bel enfant du monde. Je vous en souhaite un tout pareil pour vous consoler, lors de la paix, des agitations que la guerre et l'absence du Roi doivent vous causer. Imaginez l'anxiété dans laquelle vous vivez, lorsque des nouvelles retardent d'un jour. Puissiez-vous en recevoir toujours de consolantes ; je les partagerai certainement, car jamais je n'oublierai l'amitié que vous m'avez témoignée, à Dresde, pendant le peu d'instants que j'ai profité de votre aimable compagnie. Il faut un cœur content et tranquille pour jouir des avantages de la campagne, et, lorsque le temps est pluvieux, il paraît que cela contribue à accroître les peines de l'âme. Votre amitié m'autorise à vous marquer que je suis ici depuis près d'un mois, parfaitement contente de l'usage des bains et de

L'Impr
d'Autriche
Reine C
rine. To
30 juillet 1

l'état de ma santé, qui se remet à vue d'œil. Mon cher Empereur étant à Baden, ce sera par écrit que je m'acquitterai de mes commissions pour lui. Le grand-duc de Würzburg est aussi ici ; il prend les bains.

« Vous désireriez recevoir plus souvent des nouvelles de notre chère Impératrice ; consolez-vous, j'en manque depuis son départ de Prague ; mais convaincue de sa tendresse, dont j'ai eu maintes preuves et de très-touchantes, durant mon séjour à Prague, je lui pardonne son silence, sachant que sa correspondance avec l'Empereur, son époux, l'occupe bien agréablement et absorbe ses loisirs. »

« Veuillez me conserver votre chère amitié, et ne pas oublier celle qui sera à jamais, Madame ma sœur de Votre Majesté, la très-affectionnée sœur. »

Reine Catherine
de la Prusse
à Berlin.
21 1812.

« Vous savez peut-être déjà, mon très-cher père, le retour du Roi, qui est arrivé ici dans la nuit du 14. Je n'ai pu vous l'écrire dès le lendemain, car vous jugez bien que j'ai été depuis très-occupée, non seulement du plaisir de me retrouver avec lui, mais aussi du soin de lui rendre compte de toutes les affaires dont il m'avait chargée en son absence. Sa santé avait beaucoup souffert, aussi je l'ai trouvé maigri ; cependant, comme cet état n'est qu'une suite de fatigues, j'espère que quelques jours de repos le remettront entièrement. Il n'a pu me donner des nouvelles de mon frère, car il en était trop éloigné. Je vous prie donc, mon cher père, d'avoir

te bonté, car je suis réellement inquiète de son
nce.

« Veuillez aussi avoir la bonté de m'excuser auprès
maman ; si je ne lui écris pas aujourd'hui, je le
ai certainement au premier jour.

« Le Roi me charge de le rappeler à votre sou-
nir, veuillez me conserver le vôtre ; si le plus
ndre attachement peut m'en rendre digne, je dois
ors avoir la certitude de le posséder. »

« J'ai à annoncer à Votre Excellence la retraite de
l. Pichon.

« Il y a déjà quelque temps que M. Pichon avait
voyé au Roi, à l'armée, un rapport où, en rappelant
promesse que Sa Majesté lui avait faite qu'il serait
tièrement indépendant du ministre des finances,
sistait sur la nécessité que cette indépendance
solennellement reconnue et proclamée. Le Roi,
geant pas à propos de s'en expliquer, fit rendre
oport à M. Pichon par M. de Fürstenstein.

« Au Conseil des ministres, qui fut tenu après le
du Roi, M. Pichon ne fut pas appelé, quoique,
si, on y traitât d'affaires qui concernaient son
stration.

« M. Pichon pria le Roi de lire le rapport
viens de parler. Sa Majesté dit alors qu'Elle
déjà lu, et l'engagea à lui en dire le contenu
ment. M. Pichon, après avoir développé ce
ouvait être regardé comme essentiel au succès
administration, y ajouta des demandes per-
elles d'intérêt et d'amour-propre. Il voulut que

Le ba
Reinhard et
de Bassano.
nistre des
fares éti
gères. Casse
août 1812.

« Le Roi refusa.

« La conversation, dit M. Pichon, dura quelques heures. Le Roi témoignait son embarras d'être un homme capable d'achever l'organisation que M. Pichon avait commencée; celui-ci voulait rester jusqu'à la consommation de son ouvrage, et espérait terminer dans l'espace de deux ou trois mois. Mais, hier au soir, il reçut une lettre dans laquelle Sa Majesté déclarait qu'Elle avait lu attentivement son rapport; qu'Elle ne pouvait lui accorder toutes ses demandes; qu'Elle rendait justice à son zèle et à son travail, et qu'Elle le recommanderait, à cet effet, à Sa Majesté l'Empereur; qu'au reste, si M. Pichon voulait rester à Cassel jusqu'à l'achèvement de son ouvrage, il devait causer à M. Pichon quelque dérangement, mais qu'il serait libre de partir dès que cela lui conviendrait, après avoir rendu ses comptes. M. Pichon répondit qu'il partirait, qu'il préparerait encore la distribution du mois de septembre, qu'il donnerait tous les renseignements nécessaires à son successeur, qu'au reste, comme intendant du Trésor, il n'avait pas de comptes à rendre.

« D'après la lettre du Roi, et d'après les ordres de M. Simon, M. Pichon aurait inséré, dans

souvent entravées, ses autres demandes ne
nissent, surtout dans les circonstances ac-
admettre aucune justification, ni quant au
quant à la forme.

qui prouve jusqu'à quel point M. Pichon avait
à tête, c'est qu'hier même il adressa, aux
s d'État et aux autres autorités, une note où
ait qu'il renverrait toutes les lettres qui lui
ient un autre titre que celui d'intendant-
du Trésor, et où ce titre ne serait pas mis
lte.

Pichon compte partir dans une quinzaine de
I. Siméon, qui ne l'a jamais aimé et qui, je
e l'a guère servi dans cette circonstance,
r'il est possible que l'affaire s'arrange encore.
on sera regretté, même parmi les Allemands,
ie sa retraite laisse M. de Malchus sans con-
sans contre-poids. Cette victoire, si c'en est
rainera la perte de M. de Malchus.

est certain, Monseigneur, qu'en M. Pichon, le

débarrasser des entraves de M. de Malchus, et même pour l'enlacer dans les siennes. Il s'est trop pressé et s'est cru trop nécessaire, et peut-être est-ce un bonheur pour lui de n'avoir point réussi. Il ne s'en est pas moins placé dans une situation très-fâcheuse : son organisation du Trésor sera défaite, et son travail principal ne laissera point de traces ; sa responsabilité sera compromise, et il est à désirer que, dans sa retraite, il ne trouve que des regrets, et point de repentir.

« Le Roi fera demain une excursion au Meisner, une des plus hautes montagnes de la Westphalie, à cinq ou six lieues de Cassel. Elle est fameuse par les formations basaltiques qu'on y trouve.

« Je viens de recevoir à l'instant un billet du maréchal de la Cour, qui m'annonce que Sa Majesté m'a fait l'honneur de me nommer du voyage.

« M. Pichon vient de m'écrire un billet, pour m'informer que le Roi l'a fait appeler, et a accepté son offre d'achever le travail de l'organisation du Trésor. »

La Reine Caroline au Roi Wurtemberg. Cassel, 6 octobre 1802.

« Mon très-cher père, nous sommes de retour en ville depuis dimanche ; la saison, quoique belle encore, est trop froide pour nous permettre de rester plus longtemps à Napoleonshöhe. Je présume que vous rentrerez aussi bientôt à Stuttgart.

« Vous aurez eu, je pense, tous les détails possibles sur la grande affaire de Mojaïsk et la prise de Moscou ; s'il est vrai que cette malheureuse ville soit réduite en cendres, la ruine et la désolation d'un si

us les rapports, desner ardemment le retour
npereur. Il a été, mon très-cher père, très-
de votre armée, et vous savez sans doute
r'il a rendu une pleine justice à la valeur et à
e conduite de la nôtre. Il a même désigné un
our la garde de sa personne, les grenadiers et
e ligne westphaliens.

présume que, lorsque ma lettre vous par-
, vous aurez revu mon frère; j'attends de ses
es de Stuttgart avec bien de l'impatience, et
l'assurance qu'il se trouve remis de sa longue
oureuse maladie.

Roi me charge, mon père, de le rappeler à
ouvenir; veuillez penser quelquefois à toute
lresse que je n'ai cessé d'avoir pour un
héri, et agréez avec bonté mon très-profond
. »

re, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre
que ses troupes, formant le 8^e corps de la
-Armée, ont pris une part active et glorieuse

Rapport du
comte de Hône,
ministre de la
guerre, au Roi
1806

« Le 7, au matin, l'armée westphalienne se forma en bataille en avant de son camp. La première brigade, commandée par le général Damas, reçut l'ordre, à sept heures, d'aller occuper un bois situé à la droite de l'attaque, et elle prit position auprès d'une redoute dont le 3^e corps venait de s'emparer.

« Cette brigade était suivie de neuf bouches à feu, qui, ne pouvant pénétrer dans le bois, se placèrent au milieu des batteries françaises. La cavalerie ennemie, tentant de reprendre cette position, dirigea une charge au travers de nos pièces; mais bientôt elle fut obligée de se retirer, en passant deux fois, avec une perte immense, sous le feu meurtrier de l'infanterie, formée en carrés. Les 2^e et 6^e régiments westphaliens montrèrent, en cette circonstance, le sang-froid qu'on peut attendre des troupes les plus aguerries.

« Les Russes se retiraient, lorsque le duc d'Abrantès arriva avec la 2^e brigade : bientôt il se sépara du 3^e corps, et, à la tête du 8^e, il se porta sur la droite, vers un bois occupé par l'ennemi, qui en fut promptement délogé. Nos troupes s'y maintinrent malgré le feu d'une artillerie formidable et d'une nuée de tirailleurs.

« Le 3^e corps s'étant mis alors en mouvement pour tourner ce bois, l'armée westphalienne parvint à en déboucher. Le 1^{er} bataillon d'infanterie légère, commandé par le chef de bataillon Rauschenplatt, parut le premier dans la plaine; il fut aussitôt assailli par les charges de la cavalerie russe; mais son feu, bien dirigé, renversa à bout portant les ennemis, et

ont du bataillon fut couvert de leurs cadavres. L'arrivée de la division arrivant assura ce succès, et les Russes se jetèrent dans les bois où ils furent vivement poursuivis.

Cependant les Russes, menacés par les progrès du corps westphalien, rassemblèrent encore une force nombreuse, et, avec ce courage enflammé qui inspire le désespoir, tentèrent de nouvelles attaques, mais ils furent culbutés sur tous les points obligés de chercher leur salut dans la retraite.

Nos troupes campèrent sur le champ de bataille. L'artillerie westphalienne a rendu, dans cette journée, des services les plus signalés. Le général Alix en a dirigé tous les mouvements avec sa précision et sa fermeté accoutumées, et il a été parfaitement secondé par M. le major de Pfuhl. Une batterie de sept pièces, qui a pris successivement plusieurs positions, en prenant la gauche des bois où le 8^e corps avait été battu, s'est établie, avant la fin de la journée, sur les hauteurs qu'avait occupées l'ennemi. Les obusiers, commandés par le capitaine Maître, ont servi à l'attaque d'une redoute, et ont protégé les opérations de notre cavalerie; ils ont lancé environ quatorze cents obus.

Nous avons à regretter la perte de plusieurs officiers distingués. Parmi les généraux, le brave général Damas, commandant la 1^{re} brigade, est mort de gloire sur cet illustre champ de bataille. Le général baron Thareau, commandant la 1^{re} division, a été dangereusement blessé de deux balles; le général comte de Lepel, commandant la brigade de

pas quitté le commandement de leurs
leurs blessures n'auroient pas de suites fâ

« Le duc d'Abrantès mande que tous
rivalisé d'ardeur et de courage; les gé
officiers supérieurs de toutes les ar
armées dignes de commander des
inutiles.

« Les régiments westphaliens de
trouvaient ce jour-là à leur première
ainsi que l'infanterie légère, déployé t
ferme et de ténacité, que Sa Majesté
juge suprême et rémunérateur des bel
daigné dire qu'ils avaient surpassé se
leur a fait l'extrême honneur de dema
demain, les grenadiers westphaliens p
de son quartier-général.

« Je joins au présent rapport l'état
tués ou blessés, ainsi que de ceux qui, s
fait remarquer dans la foule des braves, m
plus particulièrement recommandés à V

« Notre perte a été d'environ trois c
tués et mille blessés. »

de Zeppelin avait eu avec lui, par ordre du Roi Wurtemberg. M. de Zeppelin a dit au général Girard que le Roi, son maître, était très-positivement informé que des troubles étaient prêts à éclater en Westphalie, et que tout était préparé à cet effet. Lorsque le général Girard insista pour obtenir quelques données ultérieures, M. de Zeppelin déclara que Sa Majesté wurtembergeoise ne pouvait s'expliquer davantage sans trahir un secret qui lui était confié. Le Roi pense que le roi, son beau-père, aura vu ces notions par la reine son épouse, et, par conséquent, d'Angleterre.

« J'ai dit à Sa Majesté que, dans cette supposition, l'effort que le roi, son beau-père, lui fait donner, était sûrement lié aux projets concertés à la conférence d'Abo, et à l'expédition dont le prince royal de Suède devait y être chargé ; que les fanteries de ce prince auront trouvé des croyants dans le public et dans le cabinet d'Angleterre, et que, par ricochet, on en aura été informé à la cour de Wurtemberg. J'ai ajouté que, ce matin même, le chargé d'affaires du Danemarck était venu me lire le nouveau bulletin de M. de Rosencrang (que j'ai l'honneur de joindre ici), dont il résultait que l'embarquement suédois devait être ajourné jusqu'au printemps prochain. Enfin, j'ai fait considérer à Sa Majesté que, quelque malveillance qu'on veuille attribuer à certaines classes des habitants du royaume, il paraît encore bien douteux si, lors même qu'un grand nombre de forces ennemies se trouverait déjà dans le pays, on voudrait ou oserait s'y joindre ; qu'en même

temps, des intelligences assez étendues pour préparer une insurrection prête à éclater ne pouvaient se former sans que la police fût prévenue au moins de quelques conciliabules ou de quelques correspondances; que rien d'ailleurs n'autorisait à penser que les troubles pourraient prendre leur origine dans le pays même. J'ai conclu de tout cela que Sa Majesté pouvait être tranquille, sauf à ne pas négliger les mesures de précaution et de prévoyance. Aussi, le Roi a-t-il déjà envoyé un courrier à M. le général Bourcier, à Hanovre, qui, de son côté, va se trouver renforcé de six ou sept cents cavaliers de remonte, dont la marche, en trois détachements, m'a été annoncée successivement de Mayence depuis quelques jours.

« Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit à Sa Majesté, au sujet des troubles qu'on suppose prêts à éclater en Westphalie; mais me sera-t-il permis, Monseigneur, de faire, dans cette occasion, mention d'un fait qui est si souvent cité, et répété ici par des voyageurs et par des témoins de toute espèce? Je veux parler de l'excessive inégalité avec laquelle, provisoirement sans doute, l'impôt foncier est réparti dans les départements allemands nouvellement réunis à la France, impôt qui dépasse quelquefois tout le montant du bail que le propriétaire tire de son fermier, et de l'abus cruel que la plupart des employés subalternes des douanes et des droits réunis font de l'ignorance des lois et de la langue française où se trouvent ces nouveaux sujets de la France, pour leur extorquer de l'argent, ou pour leur

ire encourir des amendes et des confiscations. C'est
r les nombreux exemples de vexations de cette
pèce, que les Westphaliens, qui d'abord avaient
vié le sort de leurs anciens compatriotes, ont été
nduits à se trouver heureux de rester West-
aliens. »

« Je m'empresse de rassurer Votre Majesté sur les
quiétudes que pourrait lui causer la nouvelle des
énements qui se sont passés hier ici ; la crise
été courte, mais vive. En voici les principaux
its :

« Un ex-général nommé Mallet, détenu dans une
ison de santé, s'en est évadé, et s'est présenté
ez le commandant de la 10^e cohorte du premier
a, muni d'un faux sénatus-consulte et d'une pro-
mation qui annonçait la mort de l'Empereur et
établissement d'un gouvernement provisoire. Soit
versité, soit imbécillité, le commandant a mis sa
orte à sa disposition.

« Mallet s'est transporté à la Force, en a retiré les
léraux Lahorie et Guidal et quelques autres indi-
us. Cette troupe s'est divisée en détachements,
se sont portés au Ministère de la police, à la Pré-
ture de police et chez le général Hulin. Le mi-
re de la police et le préfet ont été arrêtés et
duits à la Force. Mallet, qui s'était chargé
rêter le général Hulin, sur la résistance de ce
nier, lui a tiré dans la tête un coup de pistolet,
l'a blessé très-dangereusement. Il a voulu ensuite
ter le général Doucet, chef de l'état-major ; mais

Le pri
Cambacérès
Roi Jérô
Paris, 24 oct
1812.

celui-ci, aidé de l'adjudant Laborde, a fait revenir les troupes et a lui-même arrêté Mallet.

« Pendant que tout cela se passait, j'ai été heureusement averti par le conseiller d'État Réal, et, avant que les scélérats fussent arrivés chez moi, j'ai eu le temps de faire appeler le ministre de la guerre, le maréchal duc de Conégliono, et le général Dériot, commandant la garde impériale. Cette brave troupe a pris les armes à l'instant et nous a tirés d'affaire.

« Le ministre et le préfet de police ont été dé-
gagés; on a arrêté Lahorie, et tout est rentré dans l'ordre.

« Toutes les précautions nécessaires ont été prises pour assurer la tranquillité de la ville, dont les habitants ont témoigné le plus grand attachement pour la personne de l'Empereur, et la plus grande joie en voyant démentir les nouvelles qui y avaient répandu l'alarme. Les coupables sont arrêtés.

« Il faut rendre grâces à la Providence, de ce que nous n'avons pas été arrêtés, le ministre de la guerre et moi. Votre Majesté reconnaîtra que, si ces deux arrestations avaient eu lieu, la confusion eût été parfaite et le succès des insurgés presque assuré.

« Il paraît que les changements que le Roi avait résolu de faire dans son ministère, ont, pour le moment, été ajournés. M. le baron de Malchus est, en ce moment, le ministre le plus en crédit. Le public, où le bruit de ces changements a déjà pénétré, prétend qu'il sera chargé, par intérim, du portefeuille de tous les ministères, hors celui des

eurs; que M. de Hône sera grand-général Chabert, ministre de la guerre; ix, intendant du Trésor, sera chargé la guerre, et remplacé par M. Bru- du secrétaire du cabinet, actuellement du corps d'armée westphalien. A la angements, on prononce les noms de , ministre du Roi à Paris, comme istère de l'Intérieur, et de Bercagny, tre nommé conseiller d'État.

seigneur, depuis son retour, le Roi ttant entre le désir de faire et la con- dre, et je dois dire que cette inquié- rien produit de bon. »

i, je reçois la lettre que vous m'avez du 12 octobre.

e faire partir le général Wolff, pour amandement de ma brigade de cui-

Le Roi Jérôme
au maréchal Ber-
thier, major-gé-
néral. Cassel, 26
octobre 1812.

é le général Fulgraß, commandant de nte par la mort du général Damas.

ment nommé le général Danloup- e mes aides de camp, au commande- ivision d'infanterie, en remplacement ivision d'Ochs, qui a passé à celui de par la mort du général Thareau.

utes ces nominations au duc d'Abran- ait à faire reconnaître ces différents

nt de marche, fort d'environ dix-huit

légère.

« Je fais fondre douze pièces de canon le 1^{er} janvier, j'aurai une petite division d'hommes (en y comprenant les dépôts de que j'ai doublés), prête à agir avec moi, sans préjudice de tous les re j'envoie, et que j'enverrai encore, si c'est nécessaire.

« Je désire que Sa Majesté l'Empereur prenne ces mesures actives, et les efforts que je fais pour désir de contribuer, autant qu'il m'est possible, à la continuation du succès de ses armes. »

Le duc de Bassano au baron Reinhard. Wilna, 6 novembre 1812.

« Sa Majesté m'ordonne de vous prescrire de ne pas sentir au Roi combien il est peu convenable d'être opportun dans les circonstances, de ne pas toucher l'église principale des protestants de Cassel, qui est catholique. De telles mesures ne doivent être prises dans les temps ordinaires, sans avoir longtemps et mûrement réfléchies, et il est du plus grand danger de toucher aux choses de religion. Ces tentatives aigrissent le peuple, et ne servent à aucun point les choses.

insuffisantes, et que le gouvernement du Roi
 it dans le projet qui a été formé, Sa Majesté
 nvenable que vous remettiez alors une note,
 moigner son mécontentement d'une mesure
 intempestive et aussi contraire à la poli-

Cour est revenue de Hoff-Geismar mercredi
 . Le lendemain, madame la comtesse de
 stein a été nommée dame du Palais. Sa con-
 semble indiquer que c'est malgré elle qu'elle
 engagée à demander cet honneur à Leurs
 s. Quoi qu'il en soit, on peut remarquer une
 adresse dans la conduite de M. de Fürstens-
 est sans se hâter, c'est en ne heurtant ni les
 es ni les choses, qu'il se maintient et qu'il
 e. Tous les hasards semblent le servir; il en
 t-être qu'il a fait naître, il est certain qu'il en
 é. Le départ de madame d'Otterstedt laissait
 la place de confidente de la Reine; on ne
 oint que madame de Fürstenstein ne parvienne
 ou à l'occuper. Une demoiselle de Carondelet,
 le compagnie de madame la princesse de
 a été nommée, le même jour, seconde lectrice
 eine et gardienne de ses diamants, place qui
 e habituellement à la personne de Sa Majesté.
 conde nomination écarte un peu de l'intimité
 dame Mallet, première lectrice, femme d'es-
 is dont le dévouement à la famille Fürstenstein
 ins assuré.
 nseigneur l'évêque de Corvey, grand-aumô-

Lebaron I
 hard au du
 Bassano. C.
 9 noven
 1812.

niér, est revenu, après avoir arrangé ses affaires dans son ancienne résidence.

« Le décret d'institution des maîtres des Requêtes a été publié. Il ne pourra en être nommé plus de six en service ordinaire. On cite, comme ayant déjà été nommés, MM. Dupleix, intendant du Trésor, Moulard, intendant de la Liste civile, Lecamus, trésorier de la Couronne, Duparcq, maître des Comptes.

« Il n'y a point eu deux envois de chevaux faits par le Roi au prince royal de Suède. Il n'y a eu que le premier, qui eut lieu peu de temps après que ce prince eut passé par Cassel, et dont le Roi est convenu. Il est très-vrai que le Roi a fait un prêt à ce prince au mois de juillet 1811, et que le remboursement a dû s'en faire par une fourniture de cuivres. M. Fournier prétend que la somme prêtée n'a pas excédé 200,000 francs. Comme le remboursement en cuivres n'a point été accepté, il ignore si, et comment, le prince royal se sera libéré. »

« baron Rein-
d au duc de
sano. Cassel,
novembre
2.

« L'inauguration de la statue de Sa Majesté l'Empereur a eu lieu en exécution d'un décret du Roi, rendu le 25 février 1810. A cause de la difficulté de trouver des artistes versés dans l'art de couler le métal, le marbre a été, provisoirement, substitué au bronze. La statue a été faite par Chaudet, sur le modèle de celle qui se trouve à Paris, dans le palais du Corps Législatif. Elle est de neuf pieds. On craignait que cette proportion ne fût trop petite pour l'étendue de la place; mais on s'est trompé: elle produit un très-bel effet. La place Royale est cir-

1. Au milieu, est une fontaine qui sert de tal à la statue ; elle est en face de la rue Royale château de Napoléonshöhe.

2. La journée était superbe : un beau soleil éclairait la place, que bordait, en cercle, la garde nationale de Cassel, qui est nombreuse et d'une assez bonne tenue. Le ministre de l'Intérieur, entouré de toutes les autorités qui dépendent de son département ainsi que de l'état-major de la ville, pronça quelques discours, dont le Roi l'a chargé de me communiquer une copie, au pied du monument, devant lequel se tenait la garde nationale. Le temps, le mouvement, les acclamations du peuple, tout contribua à rendre cette cérémonie imposante. Le ministre de l'Intérieur donna ensuite un dîner, où furent portées des toasts de Sa Majesté l'Empereur et du Roi.

3. Le Roi partira aujourd'hui pour Catherinenthal, où une grande chasse aura lieu demain. Après cela, après le *Te Deum* qui sera chanté ici, les principales autorités se rendront à Catherinenthal, où l'Empereur passera en revue les troupes qui sont ici. Sa Majesté m'a fait l'honneur de me faire inviter, seul représentant diplomatique, pour y assister et pour déjeuner avec Elle.

4. Les ministres du Roi à Paris, Dresde et Berlin, sont arrivés, ainsi que M. de Bercagny. Ce dernier m'a vu et m'a fait, des difficultés et des objections de son administration, un tableau où, sans doute, il ne s'est pas placé dans l'ombre, mais où on voit en lui l'homme d'esprit et zélé et qui s'adapte parfaitement à cette situation. »

Je suis en l'honneur d'informer Votre Excellence qu'heureusement je ne me trouverai point dans la nécessité de faire les représentations que Sa Majesté Impériale m'a présentées au sujet de l'intention où était le Roi de convertir en église catholique la principale église des protestants de Cassel. Dans cette circonstance, M. de Mancini seul avait été de l'avis du Roi, et le Ministre de la guerre de son côté ayant appuyé les insinuations des autres ministres sur l'effet que cela produirait, le Roi parut y avoir renoncé définitivement. Je ne bornerai en conséquence à informer M. Siméon pour son instruction personnelle, de la manière dont Sa Majesté Impériale a envisagé cette question.

Mon très-cher père, c'est en m'acquittant d'un devoir aussi doux que cher à mon cœur, que je bénis la Providence qui me conserve un père que je chéris comme moi-même. Le premier de mes vœux est de pouvoir m'en acquitter pendant de longues années. Je n'ai pas le bonheur jusqu'à présent de connaître l'auteur maternel, mais je sais que je serais bien heureux de retrouver dans d'autres êtres les sentiments de tendresse que mon cœur vous a voués; j'ose espérer, mon cher père, que vous y trouverez aussi quelques douceurs : je puis me rendre ce témoignage, que j'ai toujours tâché de mériter vos bontés, et j'ose espérer n'avoir jamais rien fait, du moins volontairement, qui puisse vous déplaire. C'est donc avec confiance que je puis vous demander la continuation de ces mêmes bontés et de votre bénédiction paternelle, per-

suadée qu'elle me portera bonheur ou me conservera celui dont je jouis; car si je conserve tous ceux que j'aime, il me restera peu de chose à souhaiter.

« Vous savez, mon cher père, le retour de l'Empereur, je vous avoue que je suis bien enchantée de le savoir à Paris et, pour le moment du moins, loin des dangers de cette terrible guerre. Je forme les vœux les plus ardents pour le rétablissement de la paix; d'elle seule dépend non-seulement notre bonheur, mais aussi notre repos et notre tranquillité.

« Le Roi me charge de vous offrir ses félicitations.

« Permettez-moi, mon très-cher père, de vous réitérer tous les vœux que je ne cesserai de former pour vous et qui égalent au moins mon très-profond respect. »

« Mon cousin, j'envoie le chambellan comte d'Oberg, l'un de mes officiers d'ordonnance, pour prendre des renseignements sur mon armée, dont je n'ai pas entendu parler depuis son départ de Mojaïsk, ainsi que pour donner des secours à ceux de mes officiers, sous-officiers et soldats qui en auraient besoin, et me rapporter les détails des pertes que j'ai sans doute éprouvées.

« Je désire, mon cousin, que vous donniez l'ordre à tous les officiers supérieurs dont les corps sont en Westphalie, tels que MM. Hessberg, Müller, le baron de Busch-Munck, le comte de Höne, etc., de se rendre à leurs corps où leur présence est nécessaire; et comme je suppose que la plus grande partie de

Le 1
rême a
général
28 dé
1812.

mon artillerie est perdue, je vous prie également de donner l'ordre au général Alix de revenir à Cassel pour créer un nouveau matériel et former un nouveau personnel, ce général étant directeur-général de l'artillerie, du génie et des ponts et chaussées, et ne m'ayant suivi à l'armée que parce que l'Empereur lui avait donné le commandement de l'artillerie de l'aile droite. Sans cela je me trouverais, la campagne prochaine, hors d'état de fournir de nouveaux renforts.

« Je desire, mon cousin, que vous soyez convaincu du tendre attachement que je vous porte.

« Cette lettre n'étant à d'autre fin, je prie Dieu qu'il vous ait, mon cousin, en sa sainte et digne garde. »

LIVRE XIX

ANNÉE 1813

Les efforts faits par la Westphalie pour concourir à la guerre de 1813. — Approvisionnement de Magdebourg. — Formation d'une nouvelle armée. — Détails financiers. — Charges accablantes résultant du siège et du stationnement des troupes dans le royaume. — Détresse générale. — Lettre du baron Reinhard (17 février). — Évacuation de Rhin par le prince Eugène (4 mars). — Départ de la Reine pour la France (10 mars). — Entrevue de la Reine et de l'Empereur à Trianon. — La Reine à Meudon. — Armée du prince Eugène sur l'Elbe; armée de l'Empereur sur le Mein. — Lettres de l'Empereur au Roi Jérôme. — Événements du Bas-Elbe. — Czernichew, Tettenborn, Dörnberg. — Ant-Cyr évacue Hambourg (12 mars). — L'armée russo-prussienne franchit l'Elbe. — Pointe sur Cassel. — Situation critique. — Le général Hammerstein à Heiligenstadt. — Évacuation momentanée de Hanovre et de Celle. — Le général Teste arrive à Cassel avec deux bataillons français (22 avril). — Le péril conjuré par la victoire de Lutzen (2 mai). — La division Hammerstein est dispersée dans la Grande-Armée. — Dégâts faits par la désertion. — Occupation d'Halberstadt par Czernichew (30 mai). — Appel de la division Dombrowski. — Armistice de Pläwitz (4 juin). — Le royaume de Westphalie et la conférence de Prague. — Le Roi Jérôme à Dresde. — Commandement offert. — Représentants envoyés au contingent westphalien. — Formation d'un régiment de hussards français au service de la Westphalie. — Reprise des hostilités (17 août). — Désertion de la brigade de hussards westphaliens, près de Zittau (22 août). — Arrestation du général Hammerstein. — Bernadotte, maître du passage de l'Elbe après la bataille de Dennewitz. — Bernadotte fait envahir la Westphalie par

deux colonnes. — Celle de Czernichew paraît à Mulhausen (24 septembre). — Dispositions de défense du Roi. — Lettre au duc de Valmy. — Czernichew attaque Cassel (28 septembre). — Il est repoussé. — Refus du duc de Valmy d'envoyer du secours, disposition du corps du général Bastineller. — Le Roi se retire sur Marbourg (28 septembre). — Désastre du général Bastineller, défection de ses troupes (28 et 29 septembre). — Le général Alix dans Cassel. — L'attaque contre Cassel renouvelée (30 septembre). — Capitulation. — Les Cosaques à Cassel (1^{re}, 2, 3 et 4 octobre). — Le duc de Valmy finit enfin marcher les renforts. — Une avant-garde, conduite par le général Alix, rentre à Cassel (6 octobre). — Deux colonnes, commandées par le général Rigau, convergent sur Cassel. — Rentrée du Roi à Cassel (16 octobre). — Bataille de Leipsig (18 et 19 octobre). — Evacuation de Cassel par le Roi (26 et 27 octobre). — Arrivée du Roi à Aix-la-Chapelle (5 novembre). — Le Roi Jérôme et la reine Catherine se rendent à Compiègne (15 novembre).

L'année 1813 devait être la dernière de l'existence du royaume de Westphalie. Elle s'ouvrit pour ce pays déjà épuisé, par une demande de nouveaux sacrifices correspondant à ceux que la France s'imposa à cette époque.

En présence du danger qui menaçait sa patrie et son frère, le Roi Jérôme prit l'initiative d'un nouveau principe à adopter pour les relations entre la Westphalie et la France. C'était que l'on regarderait comme non avenues les obligations réciproques imposées aux deux pays par les conventions particulières, et par le droit constitutif de la Confédération du Rhin ; que la Westphalie, mettant toutes ses ressources au service de l'Empereur ne reconnaît d'autre limite à ses sacrifices que l'impossibilité matérielle de les accomplir. Dès lors on ne disputa plus pour savoir si les exigences de l'un et les refus de l'autre s'appuyaient sur le texte des traités, mais

pour affirmer ou pour nier l'impossibilité absolue de céder à telle ou telle demande. Au fond, conformément à son système général, l'Empereur demanda toujours à son frère beaucoup plus que ce qu'il savait pouvoir obtenir; et, quant au gouvernement du Roi, malgré quelques résistances de forme, on peut dire qu'il mit au service de la cause commune la Westphalie tout entière.

Avant de faire connaître ce que l'Empereur demanda à la Westphalie et ce qu'elle put lui donner, il faut indiquer les ressources du pays à cette époque. Au mois de décembre 1812, le Ministre des finances, M. de Malchus, établit le budget de 1813.

Les recettes ordinaires *prévues*, portées à leur maximum, étaient évaluées à 44 millions; les recettes extraordinaires, provenant uniquement de la vente des domaines (les emprunts étant absolument impossibles), à 4 millions; total 48 millions.

Quant aux dépenses, en y comprenant le service de la dette publique, 11 millions, une somme de 3 millions, due au gouvernement français, par suite de liquidation générale de la contribution de guerre, enfin 7 millions pour l'entretien des douze mille hommes français, conformément aux anciens traités, les dépenses, disons-nous, présentaient un total de 58 millions de francs.

Déficit, environ 10 millions.

Dans ce budget des dépenses, celui de la guerre, peu près 20 millions, figurait, sur le pied de l'effectif de l'armée telle qu'on l'avait formée au commencement de 1812, c'est-à-dire de trente mille

hommes, dont vingt-cinq mille en Russie. Il est à remarquer que le calcul était fait dans l'hypothèse que ces vingt-cinq mille hommes resteraient hors du royaume pendant toute l'année 1813. Car si on avait admis que pendant cet exercice on aurait eu à les entretenir à l'intérieur du royaume, il aurait fallu augmenter la dépense d'environ 5 millions.

Disons tout de suite que, par suite des événements, ce calcul présumé des recettes se trouva au-dessous de la réalité dans une proportion telle qu'il ne peut même servir de base à une appréciation quelconque des désastres financiers de cette année.

D'abord les domaines ne furent pas vendus, parce qu'il n'y avait plus de capitaux libres dans le pays, et que le pays n'avait plus confiance dans la stabilité de l'état de choses existant.

Quant aux recettes ordinaires, il n'y eut guère que pendant les mois de janvier et février qu'elles rentrèrent à peu près intégralement. En effet, le mouvement en avant des corps que l'Empereur porta sur le bas Elbe, ne commença qu'au mois de mars; d'autre part, les partisans prussiens et les Cosaques ne parurent sur la rive gauche de l'Elbe, dans le royaume de Westphalie, qu'au mois d'avril. Il y eut donc pendant quelque temps une espèce de vide entre l'Elbe et le Rhin, les quarante mille hommes du prince Eugène n'ayant passé sur la rive gauche qu'au mois de mars. Ce fut une période de répit pour la Westphalie. Car elle a souffert pendant la campagne de 1813, presque autant de la présence de ses amis que de celle de ses ennemis.

endant les six derniers mois de son existence, de fin de mars au 30 septembre, le royaume fut sévèrement touché par le passage et le séjour des troupes françaises et ravagé par les Cosaques, qui inaugurèrent dans ce malheureux pays le système de ces terribles hardies et de pillages odieux qui les caractérisaient. Ces hordes sauvages volaient tout, enlevaient les conscrits, les chevaux, les troupeaux, les récoltes, tout ce qui pouvait suivre leur marche rapide ; sans compter qu'ils dépouillaient de tout presque un gouvernement dont le territoire était ainsi livré à l'ennemi. Les charges imposées au pays par les troupes françaises étaient de deux espèces. Dans les cantonnements le soldat et le cheval ne recevaient pas seulement de l'habitant le logement, mais encore la nourriture, fardeau très-lourd pour le paysan ruiné et même pour le bourgeois des villes. En outre, aux prestations administratives, à celles destinées à alimenter les distributions régulières dans les hôpitaux, le rassemblement, d'établissements fixes, etc., il fallait pourvu au moyen de réquisitions. Farine, viande, bestiaux, spiritueux, draps, cuirs et même vêtements, etc., toutes les denrées qui sont nécessaires à une armée, étaient l'objet de demandes incessantes par les généraux aux autorités communales. La répartition en était faite entre les habitants auxquels on délivrait des bons que le gouvernement français bien obligé de recevoir plus tard en paiement faisait payer par contributions. Ce système désastreux, que le prince d'Eckmühl avait toujours eu tendance à établir dans les provinces du nord de la Westphalie,

et contre lequel le Roi avait lutté avec énergie et succès jusqu'en 1813, préférant faire les derniers sacrifices pour payer régulièrement ce qui était fourni par les habitants, ce système, disons-nous, finit par prévaloir, pendant la campagne de Saxe. Au mois de mars, le Roi, par respect pour sa propre dignité, pour qu'il ne fût pas dit que son royaume était traité comme un pays conquis, régularisa ce mode de contributions de guerre au moyen d'une convention passée avec le prince Eugène, dont l'armée était réunie sur la rive gauche de l'Elbe autour de Magdebourg. Au commencement de février, il y avait déjà dans le royaume, à Hanovre et dans les alentours, des dépôts de cavalerie, d'un effectif de trois mille chevaux et de plusieurs milliers d'hommes. A cette époque, où les mouvements de troupes commençaient à peine, on comptait par jour plus de cinq ou six mille voitures mises en réquisition. Au mois d'avril, les dépôts du Hanovre étaient de dix à douze mille chevaux, et l'armée du prince Eugène, autour de Magdebourg, s'élevait à quarante ou cinquante mille hommes. Aussi la rentrée des contributions fut-elle complètement arrêtée dans les départements de l'Elbe, de l'Ocker, de la Saale et en grande partie dans les autres. Au 1^{er} avril, les rentrées du Trésor qui devaient être de 4 millions de francs, ne furent que de 300,000 francs, et jusqu'au 30 septembre la situation ne fit qu'empirer.

Ce fut donc avec les quatre ou cinq millions qui se trouvèrent dans la caisse du Trésor, à la fin de décembre 1812, et qui n'étaient autres qu'une partie

la réserve destinée à l'armée de Russie, avec rentrées de décembre 1812, janvier et février 13, en tout peut-être 10 ou 12 millions, que gouvernement westphalien fit face à toutes les penses des neuf premiers mois de 1813, et aux charges extraordinaires qui lui furent imposées.

Ces charges peuvent être groupées sous trois titres principaux :

1^o Entretien des troupes françaises stationnées ou passage ;

2^o Approvisionnement de Magdebourg ;

3^o Création d'une armée de vingt mille fantassins, deux mille cinq cents cavaliers, d'une artillerie totale de cinquante pièces.

Quant aux dépenses nécessitées par le passage et stationnement des troupes françaises, nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit précédemment. Il est impossible d'apprécier ce qu'elles représentèrent d'argent liquide enlevé au trésor, mais on peut affirmer qu'elles absorbèrent la totalité des contributions des trois plus riches départements de la monarchie. Nous devons dire toutefois que dans cette charge extraordinaire se condit et disparut la charge régulière des douze mille quatre cents soldats français nourris, logés et habillés par le Trésor westphalien, charge qui figurait encore dans le budget présumé de 1813 pour la somme de millions.

La question de l'approvisionnement de Magdebourg commença dans les premiers jours de janvier 13. L'Empereur s'en occupa dès son retour à

Paris, et tout spécialement, au milieu des prodigieuses créations que son génie dut enfanter à cette époque pour résister à l'Europe conjurée contre lui. Comprenant qu'il n'y avait qu'un bien faible espoir d'arrêter les Russes sur l'Oder; que tôt ou tard la Prusse se lèverait contre nous, et que la véritable base d'opérations de la campagne serait l'Elbe, il résolut de faire pivoter tout son système stratégique autour de Magdebourg. Dès lors la place dut être munie d'une puissante garnison, et non-seulement approvisionnée pour cette garnison, mais pourvue d'immenses magasins d'où les subsistances destinées à des armées entières pourraient remonter et descendre le fleuve. Magdebourg appartenait nominalemeut au royaume de Westphalie, et le gouvernement du Roi y avait un préfet dont la mission principale et à coup sûr fort pénible, semblait être d'amortir, en les recevant le premier, les coups humiliants que l'autorité militaire française, toute-puissante dans cette place de guerre, portait souvent à la dignité et à l'indépendance de la Westphalie, aux lois du pays et aux intérêts des particuliers.

L'Empereur décida que l'approvisionnement de Magdebourg serait fait par la Westphalie. D'abord on ne s'expliqua pas catégoriquement sur la quotité de l'approvisionnement. L'Empereur, demandant toujours plus qu'il ne voulait, parlait d'un approvisionnement d'un an pour vingt mille hommes, et, en outre, d'une réserve indéterminée pour une armée, le tout à la charge du Roi. Le Roi faisait

encer un nouvel approvisionnement de Magde-
bourg, quand on se souvenait que le dernier fait
en 1808, et qui lui avait coûté quatre
cent mille francs, avait été vendu à vil prix en 1809, lors
de la paix, par les agents français et pour le
compte de la France; de l'autre on répondait que
là pour la Westphalie une question de vie
ou de mort; que Magdebourg était bien un des
centres de résistance de l'Empire français,
avant tout, dans les circonstances actuelles,
un boulevard de la Westphalie, sa seule dé-
fense contre l'ennemi commun. Après un mois de
discussions confuses et assez vives, un décret de
l'empereur parut le 24 janvier qui tranchait sou-
verainement la question. L'approvisionnement de
Magdebourg dut être fait pour une garnison de
dix mille hommes, deux mille chevaux et un
effectif extraordinaire de deux mille malades, pen-
dant un an. La moitié de l'approvisionnement était
à la charge du gouvernement westphalien et l'autre
à la charge au compte de la France. On devait emmagas-
iner en outre, comme réserve, dans la place, deux
cent mille boisseaux d'avoine, cinquante mille quin-
taux de farine, et deux mille quintaux de blé.

que la place de
 pour une garnison
 mille chevaux
 pour que cet
 sans le moindre délai
 le futur prochain. Cet
 les deux parties
 de compte et entr
 l'autre
 de compte de
 et garde-m
 vous vous char
 provisionnement,
 de concurrence,
 et parce que
 les acquisitions, ce
 Envoiez-moi
 ou une colonne
 de la Westphalie
 de la France. Je
 sur le champ
 Vous re
 sur ces bases.
 des guerres
 des denrées de
 doit être en
 cause des difficultés qu'il
 Faites-moi connaître si
 avec les obligations que j'ai
 en argent comptant. Il faut que
 soient bonnes et à bon marché: elles

seront régulièrement payées à mesure des versements. Indépendamment de l'avoine nécessaire pour les deux mille chevaux pendant un an, je désire avoir à Magdebourg une réserve d'avoine. Faites passer, en conséquence, des marchés pour qu'il m'y ait fourni deux millions de boisseaux d'avoine. Il devra y avoir, au 1^{er} mars, soixante mille quintaux de farine, trente mille pour votre compte et trente mille au mien. Quant à la viande, il devra y avoir, par chaque approvisionnement de six mois, une quantité de viande salée suffisante pour deux mois, et pour les quatre autres mois, un approvisionnement de viande sur pied. »

Le Roi étant intervenu personnellement pour représenter à l'Empereur qu'il n'avait plus pour acheter l'approvisionnement que le moyen des réquisitions, moyen qui répugnait à ses sentiments d'honneur politique et administrative, et à son cœur brisé de la ruine de ses sujets et de la misère générale, l'Empereur lui écrivit de Trianon, le 12 mars, ces termes :

« Mon frère, je vois avec peine que vous perdez du temps précieux en discussions. Il est fâcheux qu'avec l'esprit que vous avez, vous ne veuillez pas voir qu'on ne peut approvisionner Magdebourg que par des réquisitions ; que ce sont des moyens que l'état de guerre autorise ; qu'on en a constamment usé ainsi, depuis que le monde est monde ; qu'en Italie, dans la campagne de 1809, que même pour

« Wessel, Strasbourg et Mayence, on use du même
« expédient. Les mouvements ont été si rapides qu'on
« ne peut pas avoir pourvu à ces approvisionne-
« ments par des marchés; il faut avoir bien peu d'ex-
« périence en administration pour ne pas savoir que,
« du moment que les fournisseurs voient une con-
« currence aussi considérable, il ne peut plus y avoir
« de limites à leurs prix. Bien plus, ces fournisseurs
« ne pourraient pas même, avec les seuls moyens de
« commerce, satisfaire à l'urgence des besoins; alors
« il faut bien avoir recours aux réquisitions; mais
« c'est par l'intermédiaire de l'administration, qui
« les répartit le plus légalement possible et contre
« des *bons* qui sont liquidés en temps et lieu. Or, ce
« que je fais à Mayence même, comment voulez-vous
« que je ne le fasse pas à Magdebourg? Au lieu de
« prendre des mesures énergiques, vous ne faites que
« contrarier tout ce qui se fait. Vous croyez d'ailleurs
« qu'il y a des milliards disponibles, tandis que si
« vous preniez seulement la plume en ce moment,
« vous verriez combien trois cent mille hommes que
« j'ai en Espagne, combien toutes les troupes que je
« lève cette année et les cent mille chevaux que
« j'équipe en ce moment, me coûtent d'argent! Si
« les magasins eussent été formés il y a trois mois,
« on aurait pu faire faire alors cette fourniture par
« des marchés. Aujourd'hui, il faut la faire par des
« réquisitions; mais il faut que ces réquisitions aient
« lieu par les ordres de vos ministres, par les préfets
« et par les administrations locales; qu'on réunisse
« ainsi une grande quantité d'avoine, de blé, de

rages, de bestiaux à Magdebourg. Tout cela payé par des bons qu'on liquidera le plus tôt on pourra. — Voici la différence de la Saxe et la Westphalie : c'est qu'à peine le Vice-Roi il demandé qu'on formât des magasins à Witberg, à Torgau, etc., qu'aussitôt les ordres partis et les magasins ont été formés. Vous, vous discutez toujours. Quel sera le résultat de cette fausse conduite ? C'est que les militaires font eux-mêmes les réquisitions dans le pays et qu'il y aura partout des sujets d'indiscipline et de désordre. Croyez-vous que si les Russes viennent en la Westphalie, ils payeront vos sujets argent comptant ? Même les plus petites dépenses, telles que celles des postes, ils les payent partout avec des bons. Votre pays a l'expérience de la guerre et sait ce que cet état exige ; vous seul ne le savez pas et faites miracle des choses les plus simples ! Il est honteux qu'une place comme Magdebourg, qui est la clef de votre royaume, ne soit pas encore approvisionnée. Tous vos raisonnements sont des sottises et vous ne savez pas vous mettre à la hauteur des circonstances. J'ai actuellement cent mille hommes à Hanau ; j'en aurai bientôt deux cent mille dans ce pays ; on y fait des magasins et l'on ne discute point. Les Bavares font aussi des magasins nombreux pour le passage du corps d'observation d'Italie. Il n'y a que vous qui vous plaignez et qui ne prenez aucune mesure, parce que vous faites des idées fausses. C'est dans le courant de janvier que je vous ai écrit pour l'ap-

« Tout cela sera momentané ; mais si vous
« pas de mesures, ou le soldat aura requisitions militaires, ou l'on évacuera
« deviendra la proie des Russes. Ainsi
« peut pas faire des marchés, car il n'est
« la nature des choses de pouvoir faire d
« quand cent mille hommes ont des be
« sants ; mais il faut faire des réquisiti
« plus d'ordre possible et les payer av
« qu'on liquidera plus ou moins vite. L
« d'autre parti à prendre dans des c
« aussi urgentes que celles où nous nou
« Ces réquisitions bien réparties ne feron
« cune partie des localités, n'écraseront
« vince et feront face à tout. Croyez
« pas un Westphalien qui ne sache que,
« le monde est monde, cela ne peut pas
« trement. Je suis obligé de faire forti
« bourg à mes dépens, de l'armer à me
« de lutter constamment contre les aut
« phaliennes pour toutes les mesures qu
« obiet que d'assurer la défense de la

« surtout à votre royaume que l'ennemi en veut le plus ! »

Nous ne relèverons qu'un passage dans cette lettre, c'est celui où l'Empereur compare les facilités que trouvent ses demandes en Saxe et en Bavière, aux résistances qu'elles rencontrent en Westphalie.

Ce n'était là qu'un de ces moyens qu'employait souvent l'Empereur pour stimuler le zèle de ses alliés, de ses frères, de ses serviteurs, en les piquant d'émulation et en louant toujours celui auquel il ne s'adressait pas dans le moment. En effet, dans le temps où cette lettre était écrite, le roi de Saxe réunissait l'infanterie de son armée, celle que Reynier avait ramenée sur l'Elbe, dans la place de Torgau, fermait les portes de cette ville aussi bien aux Français qu'aux Russes, et se plaçait dans une sorte de neutralité expectative. Quant à sa cavalerie, composée de deux mille quatre cents cuirassiers et chasseurs excellents, non-seulement il refusait nettement de l'adjoindre au 1^{er} corps du Rhin, celui de Ney, auquel elle était destinée; mais il l'emmenait comme escorte de sa personne, de sa famille, de son trésor, à Ratisbonne, après l'abandon de sa capitale.

Si, au mois de mars, l'Empereur a encore la Bavière dans la main, il n'en est pas moins bizarre de l'entendre faire l'éloge de la docilité de cette puissance, quelques mois seulement avant la grande défection de Hanau. Enfin, si l'Empereur, en se félicitant de l'empressement qu'il trouve chez ces deux alliés à

satisfaire à ses demandes, veut parler seulement *de* leur concours matériel, de celui qui se traduit *par* des sacrifices d'argent, il ne devrait pas oublier *en* même temps l'immense avantage de la Saxe, de la Bavière, de Bade, du Wurtemberg, sur la Westphalie, quant au crédit, véritable et seul moyen de sortir d'embarras dans ces moments de crise. Non-seulement ces pays avaient à cette époque des administrations financières établies de longue date avec des assiettes d'impôt et de perception traditionnelles, mais les antiques maisons qui les gouvernaient jouissaient d'une popularité et d'un crédit personnels considérables. Personne ne craignait au delà du Rhin, quelles que fussent les chances de la guerre, que les familles de Saxe, de Bavière, de Wurtemberg, croulassent de fond en comble, soit comme puissances politiques, soit comme fortunes particulières. Ainsi trouvait-on toujours de l'argent à Dresde, à Munich, à Stuttgart, pour obtempérer à une invitation de l'Empereur, à des taux plus ou moins élevés. A Cassel, au contraire, comme le disait M. de Malchus, *on n'avait plus confiance dans l'ordre de choses existant*. Une bataille perdue par l'Empereur, que restait-il de sa famille? Jérôme n'avait pas de patrimoine, il n'avait que sa liste civile. Voilà pourquoi on n'eût pas trouvé un écu à emprunter dans Cassel, eût-on engagé tout l'avenir des finances westphaliennes. Les fournisseurs eux-mêmes ne livraient plus rien qu'argent comptant. Pas d'emprunts, pas de marchés à terme, pas de rentrées de contributions, telles étaient les trois négations entre lesquelles se trou-

ait emprisonné le gouvernement du roi Jérôme. Dans une situation pareille, c'est M. Reinhard qui le dit dans une de ses lettres, ce que ce gouvernement sut faire tient du prodige.

Quoiqu'il en fût, il fallut bien pour Magdebourg, en passer par les volontés de l'Empereur et par *les moyens irréguliers et violents auxquels le Roi répugnait avec raison* (lettre de M. de Reinhard au duc de Bassano). Magdebourg fut donc approvisionné partie avec quelques millions en argent tirés du trésor du Roi, partie aux dépens des magasins westphaliens, beaucoup par les réquisitions effectuées soit par l'administration du royaume, soit par le gouverneur de la place, le général Lemarrois.

La formation d'un nouveau contingent pour la campagne de 1813, fut le plus grand effort accompli par la Westphalie dans l'intérêt de la cause commune. La correspondance des agents de l'Empereur est remplie d'expressions d'étonnement et d'admiration, à la vue des créations militaires si promptes et si complètes improvisées par le roi Jérôme ; quand nous disons qu'elles furent complètes, nous entendons parler du nombre d'hommes réunis sous les drapeaux, de l'excellent état de leur habillement et de leur armement, de leur instruction même, eu égard au peu de temps employé à les former. C'est tout ce que le Roi put faire pour son armée. Quant à l'esprit de ces belles troupes, il fut tel que le firent les circonstances extraordinaires de cette époque et la position particulière de la Westphalie. Braves sur le champ de bataille quand on pouvait les y amener,

viages avancés, aux incitations
mand qui pénétraient jusqu'à
formes, proclamations, récits
lettres des parents.

Le système de la conscription
portait un appel annuel de huit
deux mille appartenant à la ré
provisoirement dans leurs foyers

En 1808, première année où
fonctionné, on avait appelé, po
de l'armée nationale, douze m
six mille sur la classe de 1808
classes des années antérieures. S
nées 1809, 1810, 1811 et 181
six mille hommes, en tout trent
levés depuis l'établissement du r

Sur ces trente-six mille homme
la division d'Espagne, disparure
guerres de la Péninsule. Au com
l'Empereur renvoya au Roi que
reste de ces vaillantes troupes
un beau renom, même à côté d
ques légions françaises composant

Vingt-cinq mille hommes étaien

persés dans ces deux places.

le courant de la campagne de 1812, le Roi
rmé une colonne de marche de quinze cents
s pour porter des renforts aux différents corps
aliens en Russie. Cette colonne trouva sur
ds du Niémen les restes de ce qui avait été la
-Armée. Elle fut alors comprise dans la répar-
que l'on fit des corps qui n'avaient pas passé
nen, comme les divisions Heudelet, Loison,
ean, etc., pour garder les places de la Vistule
l'Oder. Les Westphaliens furent envoyés à
g, et comme ils retrouvèrent dans cette place
its dépôts de l'ancienne brigade Verdun, qui y
t tenu garnison, on reforma nominalement le
iment de ligne westphalien à deux bataillons.
nt au détachement enfermé dans Custring, ce
reste du 8^e corps, tel qu'il arrivait de Russie,
ndé par le duc d'Abrantès, et réduit à quel-
entaines d'officiers et de soldats. On garda un
de compagnie par cent hommes, et l'on ren-
e reste en Westphalie, par suite d'une mesure
le adoptée pour toute la Grande-Armée. C'est
ue le Roi reçut deux cent quatre-vingts offi-

mandement au général westphalien de
s'était très-honorablement comporté pen
pagne. Après avoir suivi les mouvemen
de retraite du prince Eugène, le général
fut dirigé sur Custring et reçut l'ordre de
dans cette place le 20 février. Il y trouva
Fornier, gouverneur de la ville, et une
trois mille trois cents Français, Italiens
Illyriens, qu'il porta, par son adjonction
mille trois cents hommes. Le général
investi du commandement spécial de
troupes alliées, prit part à cette belle
Custring, qui se prolongea, au milieu de
inouïes, jusqu'au 20 mars 1814. Ce jour
néral westphalien, compris dans la c
sortit de la ville à la tête de trente off
soixante-dix-neuf soldats westphaliens,
sept officiers et cent soixante et un sol
pital. Ce fut cette poignée de braves q
derniers drapeaux westphaliens, cinq m
chute de la monarchie du roi Jérôme e
seulement avant la capitulation de Paris.

Ainsi, au commencement de 1813

sant que pendant ces cinq années, il n'eût perdu **une** en dehors de la Russie et de l'Espagne, par **maladies**, les désertions, les réformes, etc. Par le **en** rentrant de Russie avec sa compagnie des **es-du-corps**, le roi Jérôme ne trouva pas un **mil-**
de soldats dans son royaume. Encore étaient-ce **non-valeurs** laissées dans les dépôts.

L'armée de 1813 fut donc à reconstituer de toutes **èces**, sans autres éléments antérieurs que quelques **ndres** d'Espagne, et deux cent quatre-vingts **offi-**
ers de l'armée de Russie.

Le chiffre auquel devait être fixé l'effectif de ce **nouveau** contingent donna lieu à d'assez longues **né-**
gociations entre Cassel et Paris. **C'est** pas que le **roi** Jérôme marchandât sur le nombre de ses soldats, **au** contraire; mais comme il avait une grande **répu-**
gnance pour cet approvisionnement de Magdebourg, **qui** ne rapportait ni profit ni honneur à la Westphalie, **il** cherchait légitimement à faire valoir les sacrifices **qu'il** s'imposait pour son armée, afin d'obtenir quelque **doucissement** aux exigences de l'Empereur à l'en-
roit de Magdebourg. Dans son idée, il y avait, vu **l'état** de ruine désespéré de la Westphalie, une **balance** à établir entre les dépenses de Magdebourg **et** **celles** du contingent. Telle concession faite sur le **nombre** des mois, ou la force de la garnison, dans la **question** de l'approvisionnement, représentait tant **de** **mille** hommes ajoutés à la force du contingent. **L'Empereur**, soit qu'il voulût aller au plus pressé, **est-à-dire** fermer avant tout l'Elbe par une grande **force** forte bien pourvue, soit qu'il commençât à se

ment pour Magdebourg, ne mettant
ligne l'affaire du contingent. Enfin c
termina par une décision formelle
La Westphalie dut mettre sur pied vin
d'infanterie, deux mille cinq cents
artillerie de cinquante pièces de can

Ce n'étaient pas les hommes qui n
détails que nous avons donnés sur le
la conscription montrent qu'il n'étai
de trouver une vingtaine de mille ho
phalie. La constitution des homm
rapports de tous les généraux françai
était fort remarquable.

L'argent d'abord, le temps ensuite
Roi les deux grandes difficultés, et
fort extraordinaire qu'il ait pu triom
mière.

Dès la fin de 1812, le Roi se trouv
à son retour et ne pensant pas à refa
Russie, parce qu'il ne pouvait prévoir
complète, avait commencé la formati
vaux régiments.

L'un fut celui des fusiliers de la
bataillons. et compta dans la garde

nce que les autres, furent les meilleurs de la armée.

ue au mois de janvier 1813 on eut perdu tout e voir revenir de Russie autre chose que quel- lres, on se décida à recruter et à reconstituer reaux corps auxquels on donna les numéros iens.

rent d'abord :

taillon des grenadiers-gardes ;

taillon des chasseurs-gardes.

dans l'ordre des numéros :

°, 3°, 6°, 7°, 8° d'infanterie : (le 1^{er} régiment Dantzig, les 4° et 5° comptant nominaleme
1).

les 1^{er}, 3° et 4° bataillons d'infanterie légère.

, pour l'infanterie disponible dans le royaume,
f bataillons de sept à huit cents hommes, et
nq bataillons, en comptant ce qui était assiégé
strin et dans Dantzig.

à la cavalerie, on refit un régiment de che-
rs de la garde à quatre escadrons de guerre,
giments de hussards à quatre escadrons
et sur la fin de la campagne, deux régiments
ssiers.

ois de juin, l'artillerie westphalienne attelait
rantaine de pièces.

verrons, en suivant les événements pas à pas,
t furent employés et ce que devinrent ces
s corps jusqu'au jour où les uns ayant dis-
le feu, par la désertion, les autres ayant été
s et fondus dans la Grande-Armée, il ne resta

plus au Roi pour rentrer dans sa capitale, au mois d'octobre 1813, que quatre escadrons de hussards français, montés, équipés, payés par le Roi, dernière formation militaire de la Westphalie.

Il est une affaire qui, pendant les premiers mois de 1813, revient sans cesse dans la correspondance échangée entre Paris et Cassel; c'est celle d'une somme due par la France à la Westphalie. En voici l'origine.

Le traité constitutif du royaume imposait à la Westphalie l'entretien d'un contingent de vingt-cinq mille hommes, dont, jusqu'à la paix générale, douze mille cinq cents Westphaliens et douze mille cinq cents hommes de troupes françaises. Les choses s'étaient ainsi passées jusqu'en 1811. A cette époque, sur les invitations réitérées de l'Empereur, qui se préparait déjà contre la Russie, le roi Jérôme porta l'armée nationale à trente mille hommes. Ayant, malgré cela, continué à entretenir les douze mille cinq cents soldats français imposés par le traité primitif, il se crut en droit de demander qu'une balance de comptes fût établie et à être remboursé des avances faites pour les troupes françaises, pendant tout le temps qu'il avait maintenu son contingent de vingt-cinq mille hommes au complet en soldats westphaliens. Le chiffre de la réclamation a beaucoup varié. Dans l'origine, il fut de 1,846,000 francs. L'Empereur admit d'abord le principe de la réclamation. A la date du 23 janvier, il écrit :

« Mon frère, je reçois votre lettre du 15 janvier.

« me fais faire un rapport sur la balance que vous m'avez envoyée et d'après laquelle la France doit à la Westphalie 9,062,000 francs, et la Westphalie 1,216,000 francs à la France. Aussitôt que j'aurai le rapport du ministre de l'administration de la guerre, je vous ferai solder la différence »

Le rapport ne paraît pas avoir été fait. Plus tard, ce n'est plus de 1,846,000 francs dont il s'agit, mais de 1,700,000 francs : diverses réclamations du gouvernement westphalien, une entre autres, relative à des terres coloniales saisies et vendues à Magdebourg, tant venues grossir le chiffre de la réclamation principale. Rien de tout cela n'aboutit à une liquidation véritable. Au mois de février, M. Reinhard, sollicité par le duc de Bassano de travailler à cette liquidation, ne peut s'empêcher d'insinuer qu'on lui demande là un travail presque futile ; il se permet de conseiller de faire fixer par M. de Cessac, directeur de l'administration de la guerre, une somme ronde, n'importe laquelle, qui sera versée dans le Trésor vide de la Westphalie. Au mois de mars, le roi Jérôme abandonne ces discussions diplomatiques un peu puériles, déclare que c'est une avance, un secours qu'il demande à l'Empereur. L'Empereur paraît accueillir la demande du Roi. Sa lettre du 11 avril commence par ces mots :

« Mon frère, je donne ordre qu'on vous envoie 500,000 francs en or. »

On pourrait croire que l'affaire ainsi réduite aux proportions d'un subside accordé par la France à la

Westphalie fut terminée par cette décision perdue. Nullement ; l'ordre de l'Empereur, de formalités de trésorerie inexpliquées, ne son exécution. Pendant deux mois le Roi ses 500,000 francs. Enfin, au mois de juin, un compte de 250,000 francs fut envoyé à Berlin, et versé par lui au Trésor westphalien ; cela qu'aboutirent les derniers rapports entre la France et la Westphalie. Ajoutons, que les obligations souscrites au Trésor impérial par le gouvernement westphalien représentant l'ancienne contribution de la Westphalie s'élevant pour 1813 à un peu plus de trois millions ne furent ni payées, ni même présentées, et ce fut un accord entre les deux parties, remontant au commencement de cette année désastreuse.

Nous extrayons de la correspondance quelques lettres qui, mieux que nous n'avons pu le faire, donneront une idée des inextricables embarras au milieu desquels se débattait la Westphalie. Les rapports des agents westphaliens et français nous font voir la cruelle position de ce jeune prince, sans pouvoir seulement la retarder, à la ruine de son pays d'adoption et de sa famille, et payant par des mois d'anxiété et d'efforts sans espoir, l'honneur de s'être assis sur un trône pendant cinq ans sans instruction et sans enseignement !

C'est d'abord une lettre du Roi à l'Empereur datée du 16 janvier. Elle ouvre, avec franchise, la longue série des plaintes de la Westphalie de ses aveux d'impuissance.

« Sire, d'une belle armée de trente mille hommes,
« il ne me reste plus que deux cent quatre-vingts
« officiers et deux mille soldats; tout son matériel a
« été également perdu, et il n'en reste ni un fusil, ni
« un canon. Je fais des efforts inouïs, afin de pouvoir,
« dans quelques mois, présenter à Votre Majesté une
« nouvelle armée de dix-huit mille hommes et deux
« mille chevaux. Je vends le reste de mes domaines.
« Je rassemble tout ce que je trouve de denrées et
« fais un nouvel emprunt pour pouvoir approvision-
« ner Magdebourg pendant trois mois pour une
« garnison de quinze mille hommes; enfin, Sire, je
« porte à l'exécution de toutes ces mesures un zèle
« et un dévouement dont un frère et un prince
« français seul peut être capable.

« Tandis que mon seul bonheur et ma seule ré-
« compense consistaient dans l'idée que Votre Ma-
« jesté, en apprenant tout ce que je fais, serait sa-
« tisfaite et reconnaîtrait mon attachement à sa
« personne et à la France, je reçois de M. le baron
« Reinhard une note qui me demande l'approvision-
« nement de Magdebourg *pour six mois et pour*
« *vingt mille hommes*, et qui dit que je trahirais la
« cause commune si je ne le faisais sur-le-champ;
« mais, Sire, nul n'est tenu à l'impossible, et je ne
« puis que rendre compte à Votre Majesté que je n'ai
« aucun moyen de satisfaire à sa demande. On peut,
« en traitant la Westphalie comme un pays ennemi
« et en frappant des réquisitions, rassembler des
« vivres, mais alors les contributions ne rentreront
« plus, l'armée ne pourra être réorganisée et l'esprit

« public, qui me donne tant de peine à maintenir
« se perdra entièrement. Votre Majesté pourra croire
« retirer momentanément quelques avantages de ces
« mesures de rigueur, mais le résultat en deviendra
« fâcheux et tout à fait contraire à tout ce qu'elle
« aura voulu obtenir.

« Je ne parle pas de moi, Sire, et je ne songe
« nullement à ma personne lorsqu'il s'agit de vous et
« de la France. Ma place et ma retraite, dans les cir-
« constances difficiles, sont toujours auprès de Votre
« Majesté. Tout ce que je viens d'avoir l'honneur de
« vous dire n'est donc que dans l'intime conviction
« qu'il m'est impossible de tenter l'exécution de ce
« que demande Votre Majesté, sans détruire mon
« propre gouvernement et voir arriver des événe-
« ments que je ne pourrais plus changer. Je supplie
« Votre Majesté de ne pas réduire au désespoir un
« frère et un allié qui lui est aussi tendrement at-
« ché et dévoué que moi. Tout ce que je puis pour
« votre service et pour lui être utile et agréable, je
« le fais avec joie, de premier mouvement et avant
« que Votre Majesté ne me le demande. Avec 4 mil-
« lions de francs, Votre Majesté peut approvisionner
« Magdebourg pour vingt mille hommes, pendant
« six mois, et si Votre Majesté veut mettre des
« fonds à ma disposition pour cet objet, je m'en
« chargerai avec plaisir.

« P. S. Votre Majesté verra par l'état ci-joint que
« la France doit à la Westphalie, après balance de
« comptes, la somme de 1,846,604 francs. Je prie

« Votre Majesté de nommer un commissaire pour arrêter et terminer cette liquidation. »

Puis nous recommandons au lecteur une lettre écrite un mois plus tard, le 17 février, au duc de Saxe, par M. Reinhard : c'est celle d'un témoin qui la Westphalie n'avait pas de mystère et qui savait comprendre à demi-mot ce que pensait et ce que voulait l'Empereur à l'endroit de la Westphalie. Son appréciation sur la situation de ce pays est d'autant plus remarquable, que, malgré quelques accès de sincérité, il avait une tendance naturelle à donner raison aux exigences de son maître, qui était en même temps celui de la moitié de l'Europe.

« Lorsque je témoignai aux ministres, comme je l'avais témoigné au Roi lui-même, la peine extrême que me causerait la nécessité de déclarer à Sa Majesté Impériale que le Roi refuse d'achever dès à présent son approvisionnement de six mois, M. de Malchus me dit que je connaissais le Roi, qu'on ne pouvait pas aller directement contre ses déterminations : qu'en ce moment, en outre, il était un peu exalté et se sentait réellement malheureux ; que malgré cela il me répondait que toutes les opérations seraient continuées, que son approvisionnement de denrées comprenait les neuf mois restants ; qu'on ferait tout, qu'on le ferait comme le voulait Sa Majesté Impériale ; mais qu'en même temps je sentirais très-certainement moi-même

« que le Trésor, avec ses rentrées déjà si fortement
« diminuées par les réquisitions pour Magdebourg,
« par l'arrivée d'une nombreuse cavalerie dans les
« départements de l'Ocker et de l'Aller, sans parler
« de toutes les troupes qu'on annonçait, était dans
« l'impossibilité absolue de suffire à toutes ces dé-
« penses simultanées et excessives. J'ai su gré à
« M. de Malchus de cette assurance, et je lui ai dit
« que j'en prenais acte.

« De mon côté, Monseigneur, j'irais contre l'évi-
« dence en ne confirmant pas ce que M. de Malchus
« dit de l'insuffisance des moyens westphaliens pour
« faire face à la fois à l'approvisionnement de Magde-
« bourg, aux dépenses d'un contingent de vingt
« mille hommes avec le train pour cinquante-deux
« pièces de canon et aux troupes qui arrivent.

« Il me reste, Monseigneur, à m'acquitter de la
« commission expresse ou de l'ordre que le Roi m'a
« donné de demander qu'il lui fût permis de se-
« rendre à Paris avec un seul aide de camp, et seu-
« lement pour vingt-quatre heures, afin d'exposer
« de vive voix à Sa Majesté l'Empereur sa situation
« et celle de son pays. « Je prendrais, a dit Sa Ma-
« jesté, si bien mes mesures, qu'ici on ne s'aperce-
« vrait même pas de mon absence. « Le Roi a ré-
« pété jusqu'à trois fois cette demande. Elle prouve,
« en toute hypothèse, combien la conscience qu'il a
« de son dévouement est entière, et combien il est
« convaincu de la justesse des aperçus et de la force
« des raisons qu'il se propose de faire valoir auprès
« de Sa Majesté Impériale.

Votre Excellence m'invite à étudier la question des avances faites par la Westphalie en 1811, dont l'examen passera par mes mains. Votre Excellence ignore pas combien j'ai dû m'en occuper, lorsque le maréchal prince d'Eckmühl se trouva chargé de la liquidation de ces mêmes avances. J'ai, soit dans ma mémoire, soit dans mes archives, toutes les données qui s'y rapportent, à l'exception du compte exact des dépenses des trois derniers mois que le ministre de la guerre ne m'avait fournies que par aperçu. Mais sur quelles bases, Monseigneur, serai-je chargé de faire un nouveau travail? Ici, on prétend que la liquidation est faite, que les quantités et les prix sont constatés par les commissaires des guerres. S'il fallait reprendre ce travail sur les bases d'alors, évaluer les fournitures d-dessous de ce qu'elles ont coûté réellement, discuter contradictoirement, traîner en longueur, les difficultés que j'éprouve ici pour faire marcher l'approvisionnement de Magdebourg et le contingent au gré de Sa Majesté Impériale, s'accroîtraient dans l'intervalle, et précisément à cause de cette opération même, jusqu'à l'infini ; et le but que nous nous proposons serait infailliblement contrarié. Oserais-je dire, Monseigneur, que le seul moyen d'avancer et de terminer serait de proposer une somme ronde dont M. le comte de Cessac déterminerait le maximum, et qui serait mise immédiatement à la disposition du Roi.

Toute ma correspondance n'a pu que convaincre Sa Majesté Impériale que jamais une arrière-

« pensée n'est entrée dans mes rapports, et que je
 « lui ai rendu un compte religieusement fidèle de
 « tout ce qui parvient à ma connaissance. En en-
 « dissimulant aucune des irrégularités petites ou
 « grandes qui pourraient se trouver dans la marche
 « du Roi ou de ses serviteurs, en découvrant les res-
 « sources qu'on voudrait cacher, les idées favorites
 « qu'on voudrait pouvoir réaliser de préférence, je
 « n'en dois pas moins au Roi et à ses ministres le
 « témoignage que leur dévouement à Sa Majesté
 « Impériale est sincère et entier, que toutes les res-
 « sources du royaume sont et seront consacrées à
 « son service, enfin que, dans les circonstances ac-
 « tuelles, qui deviennent de plus en plus graves, à
 « l'impossibilité de faire davantage se joint le dan-
 « ger qu'il y aurait à l'exiger d'un peuple près de
 « fermenter, et qu'on ne pourrait comprimer qu'en
 « paralysant une grande partie des moyens dont on
 « a besoin et qu'il doit fournir. »

Seconde lettre de M. Reinhard, à M. de Bassano,
 en date du 1^{er} mars, et relative aux mêmes sujets.

« Oui, a dit le Roi, il y va de votre propre intérêt,
 « et je vous en avertis. Lorsque la Westphalie sou-
 « combera de misère et que les habitants aimeront
 « mieux se faire tirer des coups de fusil que de doc-
 « ter leur dernier morceau de pain, c'est à vous
 « qu'on reprochera de n'avoir pas fait connaître la
 « véritable situation. Votre devoir est de dire la vé-
 « rité, même au risque de déplaire, d'être rappelés,

tre disgracié. Après trois mois, on vous rendra tice.

A ce discours, qui a été très-long, j'ai répondu e Sa Majesté Impériale connaissait par moi et is moi la situation de la Westphalie ; que lors- 'il s'agissait de remplir mon devoir, je ne man- ais ni de franchise, ni de fermeté ; qu'assuré- ent, je n'avais rien dissimulé et de ce que le Roi avait dit et de ce que je pensais moi-même sur usuffisance des moyens de la Westphalie ; qu'a- nt tout, il importait de bien convaincre S. M. empereur que toutes les ressources quelconques ce pays étaient consacrées... Ici le Roi m'a apé la parole. — Eh ! vous voyez bien, avec is de trois mois d'approvisionnement pour Mag- bourg, avec mon contingent entier à réorga- er, avec quarante mille hommes de troupes nçaises dans le royaume.

Je n'ai peut-être pas tort, Monseigneur, en con- érant cette attaque personnelle que le Roi m'a te, comme une espèce de riposte à la lettre que rais écrite avant-hier à M. de Fürstenstein. Aussi, st avec calme que j'invoque le témoignage de te ma correspondance avec Votre Excellence. is je me permettrai une seule observation. Quant is passé, je dirai avec vous, Monseigneur, qu'il est s remède ; mais quant au présent, il serait pos- e que Sa Majesté Impériale, frappée de quel- s notions de détail que j'ai cru de mon devoir donner, par exemple, d'une réserve du Trésor existait à la fin de l'année, de la prédilection

« du Roi pour sa garde, des profits des fournisseurs,
« en conclût que le Roi ne veut pas faire en ce
« moment tout ce qu'il peut, ou que ses ministres
« sacrifient la célérité et l'ensemble du service à
« leur intérêt personnel. Je dois répéter ici, et je
« crois fermement que les circonstances sont de-
« venues trop graves pour ne point les absoudre de
« toute accusation, et que ce qui peut rester à leur
« charge est d'une faible importance en comparaison
« des dépenses immenses et simultanées qu'exige le
« moment actuel. Je dois particulièrement rendre au
« ministre de la guerre la justice d'assurer que si
« c'est lui qui semble ralentir les opérations et qui
« passe des marchés onéreux, c'est un très-honnête
« homme, très-laborieux, très-dévoué à l'Empereur
« et au Roi, mais que c'est un homme faible, sus-
« ceptible de recevoir toutes les impressions qu'on
« lui donne, et seulement au niveau de sa place, lors-
« que les événements le sont aussi. Enfin, les four-
« nisseurs refusent et voudraient être au dehors de
« leurs marchés, quelque avantageux qu'ils puissent
« être, et ce n'est pas là une grimace ! Je crois que
« c'est tout dire. »

Enfin, deux lettres du Roi à l'Empereur, l'une du
16 mars, l'autre du 24 mars.

Voici la première .

« Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté, en
« date du 12. Je suis affligé qu'Elle ne reconnaisse
« pas les sacrifices que la Westphalie a faits et

le ne cesse de faire, surtout depuis trois

il senti, comme Votre Majesté, que la voie réquisitions était la seule que l'on pût employer dans les circonstances. Je l'ai prise pour l'approvisionnement de Magdebourg. Sans il est évident que Votre Majesté et moi aurions payé trente pour cent et plus les denrées déjà achetées.

mais je ne puis me dissimuler qu'en prenant en faveur les denrées de mes sujets par la voie des réquisitions, ils ne pourront payer leurs contributions, et Votre Majesté, qui connaît les ressources de la Westphalie, peut juger si elle est en mesure de créer à la fois une nouvelle armée, de soutenir le gouvernement et de nourrir une armée nombreuse de cent mille hommes.

Je suis loin de vouloir contrarier les desseins de Votre Majesté ; je les seconde et les seconderais toujours avec dévouement et avec zèle. Je ne sollicite ses secours que parce que mes moyens sont insuffisants et que je ne puis faire l'impossible. Que Votre Majesté m'accorde seulement quatre millions et je ferai, avec le système de réquisition générale que je vais établir, face aux dépenses les plus pressées, comme l'entretien des troupes françaises et la solde de mon armée. Je me repose, du reste, sur la promesse qu'Elle me renouvelle à la fin de sa lettre. »

Voici la seconde :

« Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté en date
« du 14 courant, et je m'empresse de lui envoyer ci-
« jointe la copie du décret que j'ai signé et fait expé-
« dier depuis le 20. Elle y verra que tout ce qu'Elle
« désire *est fait*. Mais, Sire, je vous supplie de ne
« point laisser succomber, par le manque de quel-
« ques millions, un pays tel que le mien, qui vous
« est d'une si grande utilité.

« Le déficit sur les revenus du mois passé pour les
« départements de l'Elbe, de la Saale et de l'Ocker,
« est de trois millions ; ce mois-ci, il sera double.
« Nous sommes au 24, et 500,000 francs ne sont
« pas encore rentrés ; cependant, Sire, confiant dans
« la parole de Votre Majesté, mon armée s'organise
« tout se fait et se livre, mais le mois prochain, rien
« ne pourra être payé, si Votre Majesté ne vient à
« mon secours.

« A la fin de la semaine prochaine, dix bataillons
« d'infanterie, plus de deux mille cavaliers bien
« montés et équipés et vingt-quatre pièces de canon,
« pourront partir avec moi pour Brunswick et se
« porter jusque sur l'Elbe, si Votre Majesté le dési-
« re. »

Quelque pénibles qu'eussent été à passer pour la
Westphalie et son Roi, les deux premiers mois de
1813, encore n'avaient-ils été signalés que par des
crises intérieures, et, pour ainsi dire, par des mal-
heurs domestiques. A partir du mois de mars, la

sence de l'ennemi, sur les frontières d'abord, une partie du territoire ensuite, enfin jusqu'aux portes de la capitale, ajouta les maux de l'invasion étrangère à tous ceux qui accablaient le pays.

Le prince Eugène, chargé du commandement de la Grande-Armée, après le départ de Murat, avait un mois et demi à rassembler un noyau d'une dizaine de mille hommes tenant la campagne, à concourir à peu près, au moyen des corps qui n'avaient passé le Niémen, et d'autres débris, les garnisons de la Vistule et de l'Oder (funeste décision de l'Empereur, qui fit perdre à la France soixante mille hommes), enfin à rétrograder pas à pas, de Thorn à Posen, de Posen à Francfort, de Francfort à Berlin. Dans la capitale de la Prusse, le corps de réserve. Mais les trente mille hommes qu'il eut dès lors sous la main, n'étaient pas suffisants pour tenir une ville ouverte, au cœur de l'Allemagne, au milieu même des passions les plus violentes, en présence d'un ennemi dont une victoire inespérée avait ébranlé et le courage et l'audace. Le 4 mars, le Vice-roi sortit de Berlin pour occuper la ligne de l'Elbe. Quelques jours plus tard, il arrêta définitivement sa retraite derrière ce fleuve, sous la protection des forts de Magdebourg et de Wittemberg.

Dès lors de Dessau à Lauenbourg, sur une étendue de soixante lieues, la Westphalie ne fut plus séparée que par le cours de l'Elbe des armées de la coalition et de la propagande allemande, laquelle aussi redoutable pour la nouvelle monarchie que les armées régulières. Nous verrons que jusqu'à

la fin la campagne de 1813, non-seulement les périodes de revers, mais au milieu de nos plus éclatantes victoires, cette barrière de l'Elbe fut toujours impuissante à protéger la Westphalie, que l'invasion étrangère fut en permanence dans le royaume, tantôt sous la forme de brigades par des bandes de Cosaques ou de partisans russiens, tantôt sous la forme d'opérations stratégiques régulières, jusqu'au jour où le sol westphalien rétrécissant de plus en plus, finit par manquer à fait sous les pas de Jérôme, représentant et défenseur de cette nationalité expirante.

L'évacuation de Berlin eut un immense retentissement. Dès le 23 février, le roi de Saxe avait quitté sa capitale. Le danger parut assez menaçant en Westphalie pour que le Roi fît partir la Reine pour la France, afin de rendre plus libres ses mouvements personnels et ceux de sa petite armée. La présence de la Reine au milieu d'une cour toujours en campagne et toujours menacée eût été un grand embarras et un amoindrissement évident de l'action militaire. — Le 21 février, M. Reinhard, consulté en secret sur cette affaire, avait écrit au duc de Bassano la dépêche suivante :

« J'arrête l'estafette qui arrive à l'instant pour
« dire à la hâte à Votre Excellence que le Roi, après
« les nouvelles du 17 et du 18 qu'il a reçues de Berlin et de Dresde, m'a engagé de nouveau à faire
« connaître à Sa Majesté Impériale son désir de faire
« partir la Reine et d'obtenir pour elle l'autorisation

tion de Sa Majesté, qu'il paraît être résolu d'attendre, avant de prendre sa dernière détermination. Le Roi croit avoir assez de forces pour répondre de son pays : il se portera partout où besoin sera, mais la présence de la Reine le gêne.

« Je pense, Monseigneur, que si les Russes arrivent à Berlin, si la cour saxonne quitte Dresde, l'impression que pourrait faire ici le départ de la Reine ajouterait peu de chose à celle que feraient les autres événements. Daignez en conséquence me faire connaître les ordres de Sa Majesté Impériale, et si, la Reine devant partir, il convient qu'elle aille à Stuttgart ou à Paris. C'est aujourd'hui l'anniversaire de sa naissance ; il n'y a pas eu de cour, le Roi fait en ce moment la revue de quelques troupes. Je dois me rendre à son cabinet à deux heures.

« Je crois pouvoir prendre sur moi d'assurer Votre Excellence que dans des circonstances comme celles qui nous pressent, les questions secondaires ne nuiront pas à l'approvisionnement de Magdebourg, et que, sans s'y arrêter davantage, on fait et fera tout pour les accélérer.

« M. le général Lauriston est arrivé à Magdebourg le 18 au soir. Je sais déjà qu'il a reçu les lettres de Sa Majesté. »

Cette demande du Roi se liait à une offre qu'il fait dans le même temps à l'Empereur, c'était, la Reine étant partie, d'abandonner Cassel et de s'enfermer à Magdebourg pour y défendre ce dernier

boulevard de la Westphalie, qui allait devenir le premier boulevard de la France. A la date du 2 mars, l'Empereur répondit qu'il approuvait le départ de la Reine, si l'Empereur Alexandre ou le général Kutusoff entraient, soit à Berlin, soit à Dresde. Quant à l'idée du Roi de s'enfermer à Magdebourg, il la repoussa comme n'étant pas en rapport avec la nature du danger, *l'ennemi devant, disait-il, disparaître dans un mois comme la fumée.*

Malgré ces restrictions de l'Empereur, le Roi, impressionné par les dépêches du prince Eugène, qui se représentait (ce qui était vrai) comme débordé sur le haut et bas Elbe, le Roi, disons-nous, prit son parti dans la journée du 9 mars, sans en parler à d'autres qu'à la Reine et aux personnes qui devaient l'accompagner. Il fit partir le jour même le baron de Boucheporn, maréchal de la cour. Le lendemain, à deux heures de l'après-midi, la Reine, accompagnée de la grande-maitresse, comtesse de Bocholtz, de trois dames du palais, du chevalier d'honneur comte de Busche et du premier écuyer comte d'Oberg, quitta Cassel, qu'elle ne devait plus revoir, et prit la route de France par Coblentz et Bruxelles.

Quittons un moment la Westphalie pour suivre la reine Catherine dans ce voyage, qui fut la première étape de cette longue route de l'exil qu'elle parcourut sans trêve ni repos pendant le reste de sa noble et pure existence.

L'Empereur, en apprenant l'arrivée de sa belle-sœur, éprouva quelque mécontentement d'un voyage qui était comme le symptôme officiel de la gravité

événements entre l'Elbe et le Rhin. Il voulut que l'événement eût le moins de retentissement possible. A cet effet, il décida que la Reine ne viendrait pas à Paris, où on aurait été obligé de lui faire une réception conforme à son rang, et qu'une résidence éloignée abriterait cette infortune royale, première suite du grand naufrage qui se préparait. Un messager de l'Empereur trouva la Reine à Péronne et lui fit connaître verbalement que tout était prêt à Compiègne pour la recevoir. Elle y arriva le 16 mars, et le lendemain à l'Empereur la lettre suivante :

Sire, j'ai chargé le comte de Busche, mon chevalier d'honneur, d'annoncer à Votre Majesté mon arrivée à Compiègne. C'est à Péronne que M. de Manouvillè m'a annoncé verbalement l'intention de Votre Majesté que je m'y rendisse directement. Je ne puis pas de mes vifs regrets de n'avoir pu sur-le-champ exprimer à Votre Majesté les sentiments d'attachement et de dévouement dont le Roi et moi ne cessons d'être pénétrés pour elle. Les sacrifices de tous genres que mon mari ne cesse de faire en sont une garantie suffisante; mais j'éprouve un bien vif chagrin de ne pouvoir confier de vive voix à Votre Majesté tout ce que le Roi m'avait chargé de lui dire et les motifs qui ont nécessité mon voyage. D'après une de vos lettres, Sire, je pensais quitter Cassel au moment où les Russes seraient entrés à Dresde ou à Berlin. Ils sont dans cette dernière ville depuis le 4 de ce mois, et c'est que le 10 que j'ai pu me déterminer (moins

« pour ma sûreté personnelle que pour laisser au Roi
« la disposition de toutes ses troupes dont il eût fallu
« laisser une partie à Cassel pour ma garde), à le
« quitter dans un moment aussi pénible. Je ne puis
« cacher à Votre Majesté que quoique le royaume
« soit tranquille, on y a répandu des libelles pro-
« pres à soulever les esprits dans un moment où ils se
« croiront appuyés par l'approche des Russes. J'ai
« donc cru devoir sacrifier mon désir de vivre et
« mourir près du Roi, à sa tranquillité personnelle,
« aux intentions de Votre Majesté qui avaient déter-
« miné d'une manière précise le moment où je
« devais quitter Cassel. Accablée d'inquiétudes pour
« un être qui m'est aussi cher que le Roi, c'est dans
« les bras de sa famille, de Votre Majesté elle-même
« que j'honore comme un père, que je suis venue me
« jeter avec une pleine confiance, espérant y trouver
« une ample consolation. J'ai tâché de rendre ce
« voyage en quelque sorte utile au Roi en amenant
« avec moi des personnes des plus illustres familles de
« la Westphalie et du Hanovre, qui sont autant de
« garanties de la bonne volonté qui les anime encore.
« Et maintenant, Sire, il ne me reste plus d'appui,
« plus de ressource, de consolation contre la chance
« des événements, que la tendresse de la famille
« du Roi, que l'attachement que j'ose attendre de
« Votre Majesté elle-même, à laquelle je suis tellement
« dévouée, que je l'ai préférée et préférerai toujours
« dans les moments les plus difficiles à ceux qui me
« tiennent par les liens du sang. Je ne puis attendre
« de consolation que de la certitude de pouvoir

bientôt lui offrir de vive voix les expressions de mon sincère et respectueux attachement. »

L'Empereur lui répondit le même jour de Trianon il avait fixé son séjour :

« Ma sœur, j'apprends avec plaisir votre arrivée à Compiègne. J'avais pensé que le Roi ne vous ferait partir que dans le cas où le gros de l'armée ennemie serait arrivé à Berlin ou à Dresde. Je lui avais exprimé mon opinion de la manière la plus positive en lui disant que ce n'était que dans le cas où l'Empereur Alexandre ou le général en chef Koutousoff serait arrivé à Berlin ; mais il vous a fait partir lorsque la cavalerie seulement y était arrivée ; quelques jours de retard auraient été utiles, parce que cela a été un objet d'inquiétude pour la 32^e division militaire, et même ici à Paris. J'ai pensé que, dans les circonstances, il était préférable que Votre Majesté restât à Compiègne ; n'ayant pas encore annoncé son arrivée à Paris, elle ne doit pas s'y rendre. Je comptais moi-même aller à Compiègne sous peu de jours, mais ce voyage étant un peu retardé, je ne vois pas d'inconvénient que vous laissiez votre maison à Compiègne et que vous veniez ici avec une partie de votre service d'honneur ; que Votre Majesté ne doute pas de tout le plaisir que j'aurai à la voir et de tous les sentiments que je lui porte. »

La Reine se rendit le 18 à Trianon. L'Empereur la reçut avec beaucoup d'affection, ne parla plus

de la condition de l'entrée d'Alexandre ou de Koutoussow à Berlin (en ce moment-là le quartier-général russe venait pour passer l'Elbe une toute autre route que celle de Berlin, et marchait sur Dresde), puis, sur l'observation de la Reine que Compiègne était bien loin de Paris et bien isolé, il lui offrit la résidence de Meudon, qu'elle accepta sans la connaître.

Deux jours après cette entrevue, la Reine s'établit à Meudon, dans ce château où un demi-siècle plus tard une princesse de Savoie femme du prince Napoléon devait fixer son austère et paisible résidence, et retrouver dans les souvenirs laissés par la Reine de Westphalie ceux d'une belle-mère vénérée. A cette époque, la famille de Savoie était dans l'exil; celle des Bonaparte allait l'y remplacer, alternant ainsi toutes deux dans la faveur de la fortune, jusqu'au jour où il lui plairait de les unir l'une à l'autre en suite des grandeurs. Qui eût pu soupçonner, en 1811, par quels fils mystérieux, courant à travers le dédale de cinquante années de vicissitudes inouïes, la destinée ramènerait à Meudon la postérité du roi Jérôme, devenue la descendance commune des races les plus illustres et les plus dissemblables?

Le château de Meudon, situé à quatre lieues de Paris, sur un sommet qui domine le cours de la Seine, jouit d'une des plus belles vues qui soient au monde. Mais ce séjour tire de son élévation même un caractère d'isolement très-prononcé. Les bois qui l'environnent lui donnent un aspect parfois sévère, en dehors des beaux jours de la belle saison. En 1813, la résidence de Meudon n'était pas telle que nous

nyons de nos jours, avec son intérieur complé-
ment réparé dans le goût moderne, meublé et
osé suivant les plus minutieuses exigences de
gance et du confortable, avec son parc percé à
glaise de perspectives verdoyantes, avec son in-
brable population bruyante et colorée d'oiseaux
e quadrupèdes, paons, flammants, pintades, sin-
daims, buffles, kanguroos, sans compter les
peaux de mérinos et de vaches hollandaises cou-
sous les arbres séculaires. Tout cela ne date et
t l'œuvre que du Prince Napoléon. Lorsque sa
e, fuyant la guerre, et quelle guerre ! vint y
cher un asile, Meudon avait toutes les tris-
es que lui avaient imprimées l'art et le goût du
septième siècle, les habitudes sombres et mo-
nes de son dernier occupant, le grand Dau-
i, et les délabrements accumulés par un siècle
une révolution. C'est à peine si, le château
at été destiné à l'apanage du Roi de Rome, on y
t fait quelques réparations indispensables ! La
le qui menait à Paris était, à cette époque, mal
etenue, encombrée et d'une extrême raideur de
tes. C'était un voyage que d'aller à Meudon ; la
ur seule d'un maître tout-puissant aurait pu dé-
r la foule des courtisans à faire de cette monta-
escarpée le but d'un pèlerinage intéressé ; il n'en
t pas ainsi pour la reine Catherine. Il n'y avait
quelques anciens amis de la famille Bonaparte
rompissent par moment la monotonie de cette
le cour, transplantée dans ce séjour solitaire.
lame-mère, qui avait toujours eu pour la reine

Catherine une affection que celle-ci payait d'un dévouement filial, vivait à Pont-sur-Seine. Celle des princesses de la famille avec laquelle elle était le plus liée, la reine d'Espagne, habitait Morfontaine. Les plus heureux moments étaient, pour la Reine, ceux qu'elle allait passer à Pont ou à Morfontaine; elle y fit à plusieurs reprises des voyages de huit et quinze jours. De rares visites à l'Impératrice, dont l'affabilité banale n'était d'aucune ressource pour un cœur souffrant, de plus fréquentes au cardinal Fesch, dans son habitation somptueuse et artistique de la rue du Montblanc, étaient les principales distractions de cette existence retirée. Le reste du temps, la pauvre Reine, dévorée de soucis, ne recevant que de mauvaises nouvelles de son mari et de son père, se consumait de tristesse dans cette solitude, dont les seuls souvenirs étaient ceux des sombres grandeurs du passé et des révolutions triomphantes; elle ne tarda pas à y dépérir par le froid et l'humidité. Aussi, dès que l'automne arrive sur ce plateau élevé, les vents y acquièrent une violence extrême, et, dès la fin de septembre, le château est presque toujours enveloppé d'un brouillard humide enlevé par la bise aux bas-fonds de la vallée. Un autre genre de souffrance plus pénible que les autres, parce qu'il faisait saigner chez une femme et chez une reine les sentiments les plus fiers et les plus délicats, vint assombrir encore cette situation. L'argent ne manquait pas tout à fait, parce que la Reine vivait avec un ordre et une économie extrêmes, mais on vivait dans la gêne, au jour le jour, au moyen de petites sommes

catastrophe était imminente, la Reine reçut
mari, par le baron de Sorsum, une somme de
cent mille francs, destinée à acheter près de
une petite propriété, leur abri et leur asile. Ce
comme nous le verrons, tout ce que le roi
sauva de cette fortune royale accumulée, sui-
es diffamateurs de l'Empire, pendant les six
de son règne. Cette somme, bien au-des-
le ce qui reste aux banquiers faillis de nos
et qui représentait pour Jérôme et sa femme le
e l'exil, elle eut ordre de n'y pas toucher, et
eparlerons de la manière dont elle fut em-

position précaire de la cour de Meudon, qui
lait chaque jour de l'arrivée d'un courrier,
pointe des Cosaques, était fort triste. Dès la fin
rs, la Reine enhardie, après réflexions, par
roles de l'Empereur, et conformément à des
ctions antérieures de son mari, écrivit à son
frère pour lui faire connaître l'état de ses affaires
stiques, et l'espoir qu'elle avait apporté de
halie, sur les indications du Roi. L'apanage des
s français, tant qu'ils restaient uniquement
e français était d'un million. Mais la Reine

étranger. La Reine Hortense en touchait deux. Le roi Jérôme, dans un moment où son royaume et lui même périssaient de misère, parce que tout avait été donné à la cause commune, crut que ce ne serait pas trop demander à l'Empereur, que de le prier d'allouer à la Reine Catherine, pendant son séjour forcé en France, la rente apanagère destinée aux princes français.

L'Empereur ne répondit pas à cette ouverture. Il est facile de comprendre que pour toutes ces questions d'argent, quelque minimes qu'elles fussent, il avait une manière de voir inspirée par les circonstances actuelles, dont seul il possédait le secret et connaissait la gravité. Il comptait dans un mois trancher avec son épée le nœud d'une situation en ce moment pleine de périls, mais qu'une victoire comme celle d'Iéna pouvait rendre plus brillante et plus solide que jamais. Vainqueur on n'aurait plus rien à lui demander, puisque tout serait rétabli; vaincu, il y aurait à compter pour lui et les siens avec bien d'autres détresses que celles dont on se plaignait. Aussi le vit-on, pendant toute cette campagne de 1813, refuser, ajourner toutes les dépenses qui n'étaient pas exclusivement les dépenses de l'armée, afin de concentrer tout l'argent liquide dans la caisse militaire, persuadé que ce placement sur la victoire rapporterait à tous au centuple, si elle était fidèle.

Nous avons vu que le prince Eugène, parti le 4 mars de Berlin, s'était assis le 6 sur l'Elbe, entre Magdebourg et Wittemberg. Son armée, chargée

de garder cette ligne et tout à fait distincte de celle que l'Empereur formait sur le Rhin, avait pour noyau principal l'ancien corps de Grenier, qui allait prendre la dénomination de 11^e corps, sous le duc de Tarente. Ce corps de vingt mille hommes s'établit en avant et en arrière de Wittemberg. Celui de Reynier, qui avait figuré si longtemps sous les ordres du roi Jérôme, à l'aile droite de l'armée de Russie, n'avait pas marché sur Moscou. Séparé dans sa retraite des Polonais de Poniatowski et des Autrichiens de Schwartzemberg par des événements que nous n'avons pas à raconter ici, ce corps arriva le 7 mars à Dresde, accru d'une petite division française, la division Durutte, et d'une division bavaroise. La division Durutte fut laissée à Dresde; les Saxons, éléments primitif et principal du corps, s'enfermèrent dans Torgau. La division bavaroise garda Meissen.

Outre ces troupes, qui, le 6 mars, étaient toutes formées et en ligne, l'armée du Vice-Roi comptait des corps d'armée en formation placés momentanément sous son commandement, parce qu'ils étaient sur l'Elbe, et qui s'organisaient et s'accroissaient tous les jours par les arrivées successives des détachements partis du Rhin aussitôt qu'ils étaient prêts. C'étaient :

1^o Le corps de Lauriston (5^e corps), quartier-général, Magdebourg, qui devait compter quarante-huit bataillons de cohortes, mais qui en avait à peine quelques-uns au commencement de mars;

2^o Le corps du duc de Bellune (2^e corps), quar-

le général Wandecourt, destiné à reconstituer, au moyen de jeunes hommes de France, douze des trente-sept régiments de l'armée de Russie, dont il avait partie une partie des cadres ;

7 Le corps du prince d'Eckmühl (1^{er} corps), formé d'une manière analogue à celle du 2^e corps, de vingt-quatre autres anciens régiments de l'armée de Russie. quartier-général à Dresde, puis à Leipzig vers le 4 mars : à cette époque, il n'y avait pas encore une seule brigade avec le maréchal ;

8 Un corps de cavalerie se formant sous Stassfurt entre Hanovre et Brunswick, avec ce qu'il y avait de troupes qui équipait le grand dépôt de cavalerie au général Buerker, à Hanovre.

Toutes ces troupes montant, dans les premiers jours de mars, à une quarantaine de mille hommes seulement, on le voit, avec une force numérique bien faible, fort peu de consistance comme organisation. Mais chaque jour, en amenant de France soit des conscrits, soit des corps entiers, augmentait les effectifs et donnait plus de réalité aux formations.

Enfin, en dehors du commandement du Vice-Roi et tout à fait sur le Bas-Elbe, le général Carra Saint-Cyr occupait Hambourg avec environ trois mille hommes, et le général Morand (non pas le célèbre de l'ancien corps de Davout), compromis en Pomeranie au milieu des coureurs russes, effectuait heureusement et habilement sa retraite sur la rive gauche de l'Elbe.

Ce rideau laissé sur l'Elbe et qui allait se con-

eu à peu en une masse de résistance sé-
tait destiné à arrêter la marche de l'ennemi
moment où la nouvelle Grande-Armée, con-
r l'Empereur en personne, serait en état de
à l'ennemi et de le repousser loin de cette
e l'Elbe, qui, de Lauenbourg à l'extrême
hure, était la frontière même de la France ;
fiction qui devait avoir sur les destinées de
e les conséquences les plus terribles !

armée, que l'Empereur recrutait et organisait
puissance administrative dont il avait seul le
levait compter deux cent mille hommes, et en
, par le fait, cent cinquante mille. Elle se com-

a 1^{er} corps d'observation du Rhin, bientôt
s, sous le maréchal Ney, en formation à
t et Wurtzbourg ;

2^e corps d'observation du Rhin, bientôt
sous Marmont, en formation, un peu en
ntre Mayence et Hanau ;

12^e corps, duc de Reggio, centre de for-
layence ;

armée d'Italie, 4^e corps, amené par le gé-
rand de l'Italie et de la Bavière, et destiné
ionction avec le gros de l'armée dans la
conie, au moment de la marche en avant ;
garde impériale ;

cavalerie de la garde impériale et des
ns de cavalerie de Latour-Maubourg ;
quatre mille chevaux, sous le maréchal

Le duc de Valmy reçut le commandement de toutes les places et dépôts du Rhin, depuis Mayence jusqu'à Wesel. Ce fut lui qui, pendant toute la campagne, organisa tout ce qui fut envoyé de renforts à l'armée, soit comme corps constitués, soit comme colonnes de marche composées de détachements divers. Ces deux points de Mayence et de Wesel devinrent les extrémités des deux lignes d'opérations principales dont l'Empereur se servit pendant la campagne de 1813, et qui toutes deux s'appuyaient sur le Rhin, notre base d'opérations naturelles. L'une de ces lignes était celle de la Franconie et de la Saxe. Elle partait de Mayence et aboutissait à Dresde, en passant par Francfort, Fulde, Eisenach, Gotha, Erfurth, Weimar, Naumbourg, Leipsig. L'autre était celle de la Westphalie; elle allait de Wesel à Magdebourg, par Munster, Minden, Hanovre et Brunswick. La masse du royaume de Westphalie se trouvait comprise entre ces deux lignes.

Nous regrettons d'avoir été obligés d'entrer dans ces détails militaires qui semblent étrangers à notre sujet. Mais la correspondance que nous publions et le récit des événements que nous allons présenter seraient complètement inintelligibles pour le lecteur qui n'aurait pas présents à l'esprit ces éléments principaux de l'histoire de la guerre de 1813.

Au commencement de mars, la correspondance de l'Empereur avec le Roi devint très-active. Les lettres de Napoléon portent en général sur des sujets militaires, sur la position du Vice-Roi, sur les éven-

traite au delà de l'Elbe, sur les me-
Empereur, ordonne pour défendre
el. Dans cette phase de sa corres-
ereur s'adresse à Jérôme avec un
ton affectueux dont il avait perdu
eusement avec lui, mais avec ses au-
hommes les plus avancés autrefois
. Il tient lui-même le Roi au courant,
jour, des mouvements des troupes,
pare, et c'est dans ces lettres, écrites
ncement de mars jusqu'à la fin d'a-
ut le mieux étudier ces admirables
pagne de 1813 jusqu'à la bataille de

le prince Eugène évacuait Berlin
de constituer d'une manière quel-
e de l'Elbe, l'Empereur demanda au
avait pas sous la main une force
ite, ne fût-ce que six mille hommes,
r l'Elbe, à la gauche du prince Eu-
ebourg et Hambourg, vers Havel-
la date du 9 mars, répondit à l'Em-
tait pas en état de faire marcher
e bataillons régulièrement formés,
s de douze mille conscrits, que me-
es troupes, à peine habillées et ar-
instruites, ce serait les livrer à

du Roi :

au les dépêches de Votre Majesté en

« date du 2 mars, et je m'empresse d'y répondre.
« Depuis le mois de décembre, je m'occupe à former
« une nouvelle armée, je n'ai pas perdu un seul ins-
« tant pour lever des hommes, j'en ai même en ce
« moment, sans compter les huit bataillons qui sont
« à Dantzig, Custrin et Magdebourg, près de douze
« mille présents et deux mille chevaux. Mais ces nou-
« velles troupes ne sont ni habillées, ni organisées,
« ni armées, les chevaux ne sont point harnachés, je
« n'ai donc encore ni un seul bataillon, ni un seul es-
« cadron que je puisse faire marcher sans crainte qu'il
« ne fit plus de mal que de bien. Cependant tout s'or-
« ganise avec activité, et à la fin de ce mois je pour-
« rai donner à Votre Majesté quatre bataillons et
« douze pièces de canon au grand complet et parfai-
« tement en état. Dans le milieu du mois prochain, je
« pourrai mettre encore à la disposition de Votre Ma-
« jesté quatre autres bataillons, ma brigade de hus-
« sards et six pièces de canon. Je ne comprends point
« dans tout cela ma garde, tant infanterie que cava-
« lerie.

« Les vingt-quatre fours que Votre Majesté a or-
« donnés seront établis dans dix jours, et je vais
« prendre des mesures pour tâcher d'avoir quatre à
« cinq cent mille rations de biscuit en réserve.

« Quant aux communications entre Cassel et le
« Rhin, j'observerai à Votre Majesté que mes États ne
« s'étendant pas au-delà de six à huit lieues dans la
« direction de Cologne, je ne puis donner aucun ren-
« seignement positif sur l'état des routes des pays in-
« termédiaires entre la France et la Westphalie, et

« c'est dans les grands-duchés de Berg et de Darms-
« tadt qu'il faut les chercher.

« Dans les circonstances présentes, Sire, la West-
« phalie est tellement écrasée par les passages et en-
« combrée de troupes, que dans le mois prochain il
« me sera impossible de faire seulement face à la
« dépense courante ; que Votre Majesté juge d'après
« cela dans quel état je me trouve pour ce qui est
« étranger au service courant ; mais, Sire, j'ai la con-
« viction que Votre Majesté, pouvant facilement se
« persuader de la situation critique de ce malheureux
« pays, viendra à son secours en lui faisant payer une
« partie de ce que la France lui doit, et qui se monte
« à présent à environ dix millions.

« Le Vice-Roi m'ayant écrit, en date du 3 au soir,
« qu'il se retirait sur l'Elbe et évacuait Berlin, vu que
« le comte de Witgenstein était devant lui avec vingt-
« cinq mille hommes d'infanterie et quatre-vingts
« pièces de canon, et qu'il avait déjà fait passer sur
« la rive gauche de l'Oder huit mille chevaux, j'ai
« fait mes préparatifs pour le départ de la Reine.
« Ayant ensuite appris avant-hier que l'ennemi était
« entré en force à Berlin le 4 au soir, je me suis
« décidé à la faire partir demain, non dans la crainte
« de l'ennemi, parce que je ne pense pas qu'il
« s'aventure de ce côté-ci de l'Elbe, mais par l'em-
« barras que la Reine me cause, étant obligé de
« laisser auprès d'elle, si je faisais un mouvement,
« un corps de troupes égal à celui qu'il me faut à
« moi-même.

« J'ai envoyé un de mes officiers, le colonel Hum-

« bert, au quartier-général du Vice-Roi pour être
« instruit de ses mouvements. »

L'Empereur, à qui l'expérience funeste des revers avait appris à ne plus exiger des hommes que ce qu'ils étaient en état de faire, se rendit immédiatement aux raisons de son frère, et par une lettre en date du 14 mars, l'instruisit en détail de tout ce qu'il ordonnait pour la défense de l'Elbe et de ses projets ultérieurs. Quoique, à propos de l'approvisionnement de Magdebourg, sa lettre contienne encore une allusion aux scrupules et aux susceptibilités du Roi, on peut y voir quel chemin la mauvaise fortune avait fait faire à cet esprit, naguère exalté par une grandeur sans bornes, dans la voie de la modération et surtout dans celle d'une juste appréciation des cœurs restés fidèles et dévoués au jour des revers.

« Mon frère, je reçois votre lettre du 10 mars.
« Puisque vous ne pouvez pas vous porter vis-à-vis
« de Wittemberg, le prince d'Eckmühl va s'y porter
« avec seize bataillons et trois batteries d'artillerie.
« Seize autres bataillons lui arrivent par Wesel, ce
« qui lui fera deux belles divisions. — Le général
« Lauriston va placer ses quatre divisions en avant
« de Magdebourg; le Vice-Roi viendra y joindre ses
« trois divisions et la garde. Les 1^{er} et 2^e corps de
« cavalerie vont s'y réunir. Le duc de Bellune, avec
« douze bataillons du 2^e corps, gardera la droite en-
« tre Magdebourg et Wittemberg. Les Saxons garde-
« ront Torgau, et aussitôt que le général Reynier sera

« obligé d'évacuer Dresde, il se repliera sur la Mulda,
« et ensuite, s'il le fallait, sur les montagnes du Hartz
« pour couvrir Cassel. Aussitôt que ces dispositions
« seront commencées, je désire que vous puissiez ar-
« river avec votre garde, les quatre bataillons que
« vous m'annoncez avoir de disponibles, seize à vingt-
« quatre pièces de canon et autant de cavalerie que
« vous placerez, à trois journées en arrière de l'Elbe,
« de manière à pouvoir, en deux grandes marches,
« arriver sur Magdebourg et assister à la bataille, si
« le Vice-Roi devait être attaqué en avant de cette
« place. Dans cette position, vous formerez une ré-
« serve prête à se porter sur la gauche si l'ennemi
« débordait de ce côté, ou sur la droite, si l'ennemi
« passait à Dessau et serrait de trop près le général
« Reynier, enfin sur tous les points de votre royaume
« dont la tranquillité serait troublée. J'ai lieu de pen-
« ser que le duc d'OEls est déjà dans vos États.

« Vingt-huit bataillons des seize régiments du
« 1^{er} corps et des douze du second (les quatrièmes)
« se réunissent à Wesel et vont se placer à Minden,
« Osnabruck et Brême. Ils occuperont aussi Ham-
« bourg, rétabliront la tranquillité dans cette division,
« et seront prêts à se porter partout où il sera néces-
« saire, et surtout contre un débarquement.

« Mon ministre vous parlera de votre situation.
« Je ne me refuse pas à vous donner quelques mil-
« lions qui peuvent vous être nécessaires ; mais avant
« tout, il faut être dans une position simple et claire.
« Aussitôt que je saurai que vous avez assis les réqui-
« sitions nécessaires pour approvisionner Magdebourg

« et nourrir l'armée du Vice-Roi, et que je n'aurai
« plus d'inquiétude de ce côté, je ne me refuserai
« pas à remplacer la perte que vous ferez sur votre
« contribution foncière, et à vous donner de forts
« à-compte. Mais votre fausse manière d'envisager
« toutes ces questions a empêché, jusqu'à présent,
« de prendre aucun parti. Le comte Daru m'a dit
« qu'il allait écrire longuement là-dessus à votre mi-
« nistre. Le duc de Bassano doit aussi lui avoir écrit.
« Du reste, le corps du prince de la Moskowa cou-
« ronne les montagnes de la Thuringe; tout est en
« mouvement; le 2^e corps d'observation du Rhin
« arrive à Mayence, et probablement j'y serai bien-
« tôt moi-même. C'est encore un mauvais mois à
« passer; mais ensuite l'ennemi disparaîtra comme
« la fumée. »

Il fut heureux que les éléments qui devaient constituer l'armée westphalienne restassent encore en formation à Cassel, car si dès le mois de mars ils avaient été dispersés et envoyés à l'armée du Vice-Roi, il ne se serait rien trouvé dans le royaume, vers le milieu d'avril, pour résister à la pointe que les Russes firent alors sur Cassel, ainsi que nous allons le raconter, et la capitale de Westphalie eût été prise avant la bataille de Lutzen, ce qui eût été pour l'Empereur un grave échec militaire et politique. Toutefois le Roi envoya sur l'Elbe celui de ses régiments de ligne dont la formation avait été commencée la première, c'est-à-dire le 9^e de ligne, fort de quinze cents hommes et deux bataillons. Un peu

plus tard, et dès que le 3^e de ligne présenta quelque consistance et un effectif suffisant, il rejoignit le 9^e avec lequel il devait faire brigade. Ces deux régiments furent placés à Magdebourg. On pensa que derrière les murailles d'une place forte, en contact avec des troupes françaises, le moral et la fidélité de ces jeunes soldats, fort ébranlés par les dispositions des populations allemandes, pourraient se raffermir, et que dans les loisirs d'une garnison sédentaire leur instruction se complèterait. Cette attente fut trompée comme nous le verrons. En attendant, le général Lemarrois, gouverneur de Magdebourg, ne put s'empêcher de rendre compte à l'Empereur que tout ce qui constitue l'élément matériel chez le soldat, habillement, armement, taille, constitution ne laissait rien à désirer chez ces jeunes soldats westphaliens.

Tandis que le prince Eugène, aidé du prince d'Eckmühl, manœuvrait sur l'Elbe pour y arrêter les Russes le plus longtemps possible, couvrant ainsi, à l'Est, la Saxe et la Westphalie, un orage inattendu vint fondre sur le Nord de ce dernier royaume et y apporter la dévastation et la guerre. Les départements de l'Elbe et de l'Ocker se transformèrent en un théâtre d'opérations secondaires, tandis que les départements du centre, ceux de la Saale et du Hartz, étaient envahis par les masses principales.

L'aide droite des Russes était formée, au mois de mars, par le général Wittgenstein. L'armée de ce général, ancienne armée de la Dwina, se montait à trente mille hommes, par l'adjonction du corps prussien du général d'York, qui était entré dans ses

rangs depuis sa défection, et qui avait combattu avec elle avant et sans attendre la déclaration de guerre de la Prusse à la France. C'est Wittgenstein qui était entré à Berlin, et qui faisait face au prince Eugène devant Magdebourg, tandis que le centre et la gauche de l'armée russe, renforcés de quatre-vingt mille Prussiens, s'avançaient du côté de Dresde, sous Wintzingerode et Blücher.

Il y avait à l'armée de Wittgenstein, trois hommes animés d'une haine implacable et personnelle contre la France, et doués de toutes les qualités qui font les chefs de partisans et d'aventuriers. C'étaient le comte de Czernichew, le colonel Tettenborn et le général Dörnberg. Czernichew, en 1811, avait été choisi par le Czar, comme un homme d'intrigue et sans scrupules, pour remplir auprès de Napoléon une mission diplomatique. Cette mission, sous les apparences d'un désir sincère de conciliation, avait abouti à un espionnage politique et militaire impudemment exercé. L'affaire d'un employé du Ministère de la guerre, condamné pour avoir vendu à Czernichew les états de situation de l'armée française, avait eu un immense retentissement et jeté beaucoup de déconsidération sur la diplomatie russe. Czernichew, presque chassé, malgré le caractère dont il était revêtu, avait failli être arrêté à Kehl. Il avait porté dans l'armée russe l'amer ressentiment de sa déconvenue et des talents militaires qui auraient pu, mieux que ses goûts de ténébreuses intrigues, légitimer et occuper son ambition. Il commandait, sous les ordres de Wittgenstein, un corps de huit mille

Cosaques. Le colonel Tottenborn était son lieutenant ; partisan hardi, aventureux , personnification véritable du type cosaque. Ils avaient avec eux, chargé, comme on dirait de nos jours, des affaires politiques, et tout simplement du service général de l'espionnage, cet ancien colonel westphalien, Dörnberg, qui avait, en 1809, conspiré contre le roi Jérôme, et qui, réfugié en Russie, avait reçu de l'empereur Alexandre les épaulettes de général. Dörnberg représentait, à l'armée de Wittgenstein, la haine des Allemands contre la France. La Westphalie, dont il connaissait les hommes, les ressources et le territoire, était le pays sur lequel il comptait exercer principalement sa propagande et son goût pour les aventures et les coups de main.

Czernichew, manœuvrant depuis le Niémen à l'extrémité de l'aile droite des Russes, et débordant sans cesse la gauche du prince Eugène, avait beaucoup inquiété ce Prince dans sa retraite. Il avait passé l'Oder à Wintzen, pendant que le Vice-Roi était encore à Francfort, enlevé, sur ses derrières, un régiment italien, et paru en vue de Berlin, encore occupé par le général Grenier. C'étaient ces manœuvres tournantes sur sa gauche, qui avaient décidé le prince Eugène à se retirer de l'Oder sur Berlin, et de Berlin sur Magdebourg. Czernichew les continua sur le Bas-Elbe aussitôt que Berlin fut évacué. Ses coureurs parcourant la Poméranie, jetèrent l'alarme dans les petites garnisons françaises qui occupaient cette province. Le général Morand les rassembla en un petit corps d'un millier de fantassins, de quelques

centaines de chevaux, et se retira sur l'Elbe. Les Cosaques ne tardèrent pas à l'y suivre et à paraître aux portes de Hambourg. Hambourg était alors occupé par le général Saint-Cyr, disposant de trois mille hommes d'infanterie, bataillons de ligne, de marine et de douaniers. Ce général, ému par les dispositions hostiles de la population, et mal renseigné sur la force des Cosaques qui couraient sur l'Elbe, évacua la ville le 12 mars, se retirant sur Brême, où il opéra sa jonction avec Morand. Six jours après, Tettenborn entra, à la tête de mille Cosaques seulement, dans la ville de Hambourg, enlevée sans coup férir à un corps de trois mille hommes, rétablit l'ancien Sénat, leva une légion anséatique, enfin organisa contre nous, dans cette ville qu'on avait faite française malgré elle, les éléments d'une résistance qu'il fallut deux mois à un corps d'armée et à Davout pour réduire.

Saint-Cyr et Morand, cantonnés à Brême, firent une tentative pour reprendre Lauenbourg. Morand, avec quinze cents hommes de toutes armes, se porta sur cette ville. Le 2 avril, les Cosaques de Czernichew, conduits par Dörnberg, l'y surprirent; tout son corps fut taillé en pièces, pris ou tué, lui-même mortellement blessé. Dès-lors, le feu fut à toute la partie Nord-Est de la Westphalie. Il fallut abandonner la ligne du Bas-Elbe pour occuper celle du Bas-Weser. L'Empereur envoya le général Vandamme à Brême, avec ceux des bataillons du 1^{er} corps qui étaient prêts. Avec ceux qu'il avait sous la main sur le Haut-Elbe, et qui étaient le noyau de la division

Lagrange, le prince d'Eckmühl se dirigea sur le Weser. On s'établit, en attendant des renforts, sur le Bas-Weser et l'Aller; Vandamme à Brême, avec une partie du 1^{er} corps, le général Maurin à Celle, avec quelques bataillons et cinq cents chevaux, le prince d'Eckmühl à Gifhorn, avec une autre portion de son corps et le corps de cavalerie de Sébastiani en formation. Jusqu'au 20 avril, ces corps restèrent dans l'inaction, s'enfermant dans les villes, faute de cavalerie pour résister aux Cosaques, les laissant pénétrer, comme nous le verrons, jusqu'à Hanovre et Brunswick, et leur abandonnant à ravager les districts westphaliens d'Ulzen, de Danneberg, de Salzwedel, de Stendal, de Werben.

Pendant que nous abandonnions la ligne du Bas-Elbe à Czernichew, nous étions obligés de nous retirer de celle du Haut-Elbe devant les masses principales russes et prussiennes conduites par Wintzingerode et Blücher, sous le commandement d'Alexandre. Le 26 mars, la division Durutte, du corps de Reynier, évacua Dresde, allant rejoindre le prince Eugène sur la Saale. Alors, l'armée française ne toucha plus l'Elbe que sur un point, à Magdebourg. L'armée du Vice-Roi formait une ligne dont la gauche s'appuyait à cette forteresse et la droite au Hartz, se couvrant sur son front par la Saale. Ainsi cette ligne formait, avec celle du Weser et de l'Aller occupée par Davout, un angle droit dont le sommet était à Magdebourg, le prince Eugène et le maréchal se tournant à peu près le dos, pour faire face à l'ennemi qui les avait débordés à droite

et à gauche, sur le Haut et sur le Bas-Elbe, à Hambourg et à Dresde.

Dans cette position, le prince Eugène manœuvra avec habileté, et livra le combat de Möckern, en avant de Magdebourg, afin de ralentir la marche des alliés et de gagner du temps. Huit jours, à ce moment, étaient d'un prix inestimable pour l'Empereur, qui débouchait de la Franconie et des montagnes de Thuringe, en instruisant, pendant la marche, ses bataillons de conscrits. Retardés par leurs propres hésitations et par l'attitude du prince Eugène, les Prussiens et les Russes ne débouchèrent que très-lentement sur la Saale. Le 11 avril, Wittgenstein, après avoir passé l'Elbe à Dessau, s'étendait entre cette ville et Köthen; le général Wintzingerode entra à Halle sur le territoire westphalien, et Blücher occupait Rochlitz, sur la Mulda. Le centre de l'armée alliée était ainsi à Leipsig.

Leur but, assez mal défini, était de s'avancer à la rencontre de l'Empereur, qui lui-même se disposait à descendre de la Thuringe, et marchait à leur rencontre sur cette route illustrée par nos victoires, la route de Fulde, Eisenach, Gotha, Erfurth, Weimar, Iéna, Naumbourg, Leipsig. Ils défilaient devant l'armée du Vice-Roi, cantonné sur la Basse-Saale, ayant à leur gauche les montagnes de la Bohême, devant eux, la Grande-Armée amenée par l'Empereur. Cette manœuvre ne pouvait se justifier que par la prétention d'empêcher la jonction de l'Empereur et du Vice-Roi.

Si l'on jette les yeux sur une carte du théâtre de

la guerre, on reconnaîtra que, de Leipsig, trois routes ou faisceaux de routes se dirigent à l'Ouest et au Nord-Ouest ; la première, est celle qui descend la Saale par Halle, Könnern, Bernburg ; la seconde, celle de la Franconie et dont nous venons de parler, par Naumbourg, Erfurth, Gotha, Eisenach, Fulde, etc. ; enfin la troisième, entre les deux autres, se dirigeant sur Cassel par Mersebourg, Querfurth, Artern, Sondershausen, Nordhausen, Heiligenstadt. L'armée russo-prussienne, occupant un vaste demi-cercle en avant de Leipsig, avait à sa droite la route de Halle qui la conduisait contre les positions du prince Eugène ; un peu sur sa gauche, la route de Naumbourg et d'Erfurth qui la conduisait à la rencontre de l'Empereur ; et, tout à fait devant elle, la route de Cassel qui était libre ou à peu près. Il était évident que, s'il y avait pour les alliés une chance quelconque d'empêcher ou de retarder la jonction des deux armées françaises, c'était en manœuvrant sur la route intermédiaire. Heureusement, ils le firent sans décision et en tâtonnant, en gens dont l'approche de l'Empereur troublait fort l'esprit. Le général russe Lanskoï, commandant l'avant-garde de Wintzingerode, échelonna sa cavalerie dans la direction de Sondershausen. Ne trouvant personne devant lui, et concevant alors l'espoir d'enlever Cassel, il parut en forces, vers le 12 avril, à Nordhausen, Mulhausen, Duderstadt, à l'entrée du pays montueux et boisé par lequel le massif du Hartz se lie au massif de la Thuringe. En ce moment la Grande-Armée, formée sur le Mein, montrait seulement ses

têtes de colonnes au débouché des montagnes qui dominent les vallées de la Werra et de la Saale; la 1^{re} division du corps de Ney (3^e corps), la division Souhaim, occupait Erfurth, mais n'avait pas encore commencé son mouvement en avant; à quelques lieues d'elle, la cavalerie russe occupait Weimar.

Dès que le danger fut signalé, le Roi prit avec décision les mesures les plus convenables pour arrêter un coup de main sur sa capitale. Les corps présents à Cassel, dont l'organisation offrait le moins d'imperfection, étaient le régiment de fusiliers de la Reine, le 8^e de ligne, les 2^e et 4^e bataillons d'infanterie légère, les quatre escadrons de cheveau-légers de la garde, les huit escadrons des deux régiments de hussards. Le Roi forma de ces troupes une petite division sous le commandement direct du comte de Hammerstein. Ce général avait fait, comme nous l'avons vu, la guerre de Russie avec beaucoup de distinction à la tête de la brigade de cavalerie légère du 8^e corps. Rentré en Westphalie, il avait reçu du Roi le grade de général de division et le titre de premier aide de camp. C'était le personnage militaire le plus considérable de la Westphalie, et en somme, la confiance que le Roi lui accorda en cette circonstance grave était bien placée et fut approuvée de tout le monde.

Le général de Hammerstein reçut ordre de quitter immédiatement, avec sa division, le camp de Cassel, où s'organisait et s'instruisait la plus grande partie de l'armée, et de se porter au delà de la Werra pour garder les défilés du Hartz, à l'intersection des routes

le Duderstadt, de Nordhausen et de Mulhausen. Le général de Zandt, avec le 8^e de ligne, fut laissé à Mühlhausen, au confluent de la Fulde et de la Werra, avec une avant-garde d'observation à Göttingen, le 2^e bataillon léger, à Eschwège, sur la Werra, avec une compagnie à Wanfried, du côté de Mulhausen. De sa personne, Hammerstein s'établit à Heiligenstadt avec les fusiliers, le 4^e bataillon léger, les quinze cents chevaux, hussards et cheveau-légers, commandés par le général Wolf, et dix pièces de canon.

Il ne resta à Cassel que le ramassis des recrues, parmi lesquels les hommes destinés aux grenadiers de la garde présentaient seuls quelque figure.

Le 15 avril, le jour même où l'Empereur quittait Paris pour se rendre à Mayence, le Roi lui rendit compte de l'état des affaires par la lettre suivante :

« Sire, je reçois, aujourd'hui 15, la lettre que
 « Votre Majesté a bien voulu m'écrire, en date du
 « 11 à midi, par laquelle elle m'annonce l'envoi de
 « 500,000 francs. Cela me servira à payer la solde,
 « mais c'est bien loin de me tirer de l'embarras où
 « je me trouve, puisque toutes les ordonnances mi-
 «nistérielles ne sont plus payées depuis le 11, ce
 « qui fait que les fournisseurs ont entièrement sus-
 « pendu toutes les fournitures.

« Je reçois journellement, et à toute heure, des
 « nouvelles du Haut et Bas-Elbe ; en voici le résumé :

« Le général Morand ayant été attaqué par un
 « corps de trois mille Russes ou Prussiens, après
 « avoir pris Lunebourg et lorsqu'il s'attendait à être

« joint par la cavalerie du prince d'Eckmühl, fut
« culbuté, tout son corps fut pris, et lui-même, ayant
« été blessé, est mort à la suite de ses blessures.
« C'est le traître Dörnberg qui, informé de l'ap-
« proche du prince d'Eckmühl, le fit enlever quoique
« mourant. L'ennemi cependant se retira sur la
« droite de l'Elbe; mais en apprenant que le prince
« d'Eckmühl n'était pas en force, il repassa à Dömitz
« avec douze mille hommes, et, à l'heure où j'écris
« à Votre Majesté, il se trouve à quatre lieues en
« avant de Celle.

« Le prince d'Eckmühl est à Gifhorn; le général
« Maurin à Celle, avec cinq cents chevaux, quatre
« bataillons et six pièces d'artillerie. Le prince Vice-
« Roi, après avoir fait en personne une reconnais-
« sance sur Halle, avec dix-huit cents chevaux et
« douze pièces d'artillerie légère, a porté son quar-
« tier-général à Ascherleben, où il se trouve aujour-
« d'hui.

« Je suppose que le but de l'ennemi doit être
« d'empêcher la réunion du Vice-Roi et du prince
« de la Moskowa, et, d'après ses mouvements, il me
« paraît manœuvrer pour gagner Sondershausen et
« les montagnes du Hartz avant le Vice-Roi. Si ce
« dernier, ne marchant pas assez promptement par
« sa droite, n'arrêtait pas le mouvement de l'en-
« nemi, il s'ensuivrait naturellement qu'il se trou-
« verait séparé du prince de la Moskowa, et qu'il ne
« pourrait ensuite effectuer sa jonction avec lui
« qu'en tournant les montagnes du Hartz, ce qui lui
« ferait perdre huit marches et laisserait à l'ennemi

« le temps d'arriver sur Cassel avant lui, car il faut
« renoncer à traverser le Hartz avec de l'artillerie.

« Le général de division de Hammerstein, mon
« premier aide de camp, est à Heiligenstadt, gar-
« dant tous les débouchés du Hartz avec quinze cents
« chevaux, six bataillons d'infanterie et douze pièces
« de canon. Il a pour instruction de garder lesdits
« débouchés, de se lier par sa droite, vers Eise-
« nach, avec la division Bonnet qui y arrive aujour-
« d'hui, et, par sa gauche, avec le Vice-Roi, vers
« Sondershausen, si, comme je le suppose, le Vice-
« Roi ne se laisse pas prévenir par l'ennemi sur ce
« point.

« Le 25, il me restera à Cassel cinq bataillons
« d'infanterie, sept cents chevaux et dix-huit pièces
« de canon ; Votre Majesté sait que j'ai quatre ba-
« taillons à Magdebourg, quatre à Custrin et deux
« à Dantzig. J'apprends en ce moment que sept mille
« Suédois sont entrés à Lunebourg, et qu'ils doivent
« être suivis d'un pareil nombre. »

Ce même jour, 15 avril, le général Hammerstein ayant envoyé le général Wolf en reconnaissance sur Nordhausen avec deux escadrons de cheveau-légers, la cavalerie westphalienne se trouva en présence de plusieurs régiments de Cosaques, fut entourée, et ne se dégagea qu'en laissant un escadron presque entier sur le carreau ou entre les mains de l'ennemi. En ce moment, les nouvelles les plus alarmantes, arrivant de tous côtés, se succédaient sans interruption à Cassel. Czernichew et Dörnberg, maîtres de

toute la rive gauche du Bas-Elbe jusqu'à l'Aller et au Weser, firent un mouvement en avant, correspondant à celui de Landskoï sur Cassel. Profitant de l'inaction momentanée de Vandamme, de Maurin et de Davout, qui se tenaient renfermés dans Breime, Celle et Gifhorn, de nombreuses bandes de Cosaques passèrent l'Aller et vinrent attaquer les faubourgs de Hanovre. On sait que cette ville westphalienne était, depuis plusieurs années, le siège d'un des dépôts de cavalerie les plus importants de l'empire; que c'était à Hanovre, sous les ordres de l'habile général Bourcier, que s'achetaient et se dressaient tous les chevaux de race hanovrienne que consommaient les armées impériales; qu'une grande partie de la cavalerie française destinée à la guerre de Russie, s'y était formée en 1811; et qu'enfin, depuis le mois de mars 1811, les corps de Sébastiani et de Latour-Maubourg, les seuls de cavalerie de ligne de l'armée, avaient tiré et tiraient de ce grand établissement militaire leurs hommes, leurs chevaux, leurs harnachements. Le général Bourcier, se croyant couvert par Breime, Celle et Gifhorn, fut stupéfait de voir les Cosaques aux portes de Hanovre. N'osant pas compromettre, par une résistance imprudente, les précieuses ressources dont il avait la garde, il commença, le 16 avril, l'évacuation de ses chevaux, de ses conscrits et de son matériel sur Osnabrück et Minden. Le même jour, le général Maurin, se voyant inondé de Cosaques autour de Celle, évacua la ville avec ses trois mille hommes dans la direction de Göttingen. La Westphalie était donc envahie par le Nord

aussi bien que par l'Est, et tout semblait reculer devant les Cosaques, eux-mêmes convergeant vers Cassel.

Dans la journée du 17, le Roi maintint la position avec beaucoup de sang-froid, assailli qu'il était par les terreurs du corps diplomatique, qui se voyait déjà prisonnier des Russes, et par les sollicitations intéressées de toute la colonie des fonctionnaires français, conseillant le départ du Roi qui autoriserait le leur. Ce ne serait, disaient-ils, qu'une retraite momentanée, qu'un simple mouvement militaire ne devant durer que quelques jours, juste le temps nécessaire pour que la marche du prince de la Moskowa sur Leipsig fit reculer tout ce qui était sur sa gauche et en arrière de lui à Mulhausen, Sondershausen, etc. Cela valait mieux que de risquer de laisser emmener par les Russes, dans un coup de main, le Roi, les ministres, tous les Français résidant à Cassel. Le baron Reinhard, le plus effrayé de tous, n'osait pas conseiller la retraite, mais était fortement d'avis d'une demande directe de secours, adressée au duc de Valmy. Le Roi, par amour-propre, répugnait à ce dernier moyen, jugeant avec beaucoup de justesse que ce ne pouvait être qu'une affaire de deux ou trois jours au plus : que, si l'on gagnait seulement vingt-quatre heures, il était impossible que six mille cavaliers Russes pussent se maintenir à Mulhausen, Sondershausen, ou même dans le Hartz, quand le Vice-Roi et la tête de colonne de la Grande-Armée, formée par le prince de la Moskowa, allaient se donner la main derrière eux, sur la Saale. A deux heures

de l'après-midi, le Roi écrivait à l'Empereur, qui arrivait en ce moment à Mayence :

« Sire, depuis ma lettre d'hier, 16, j'en ai reçu
« une du général Vandamme en réponse ; Votre Ma-
« jesté la trouvera ci-jointe sous le n° 1.

« Sous le n° 2, est un rapport du chef d'escadron
« de la gendarmerie à Hanovre, daté du 15.

« Sous le n° 3, est un autre rapport. Je les envoie
« à Votre Majesté tels qu'ils me parviennent, parce
« que je sais qu'Elle aime à les parcourir et à les
« comparer.

« Le Vice-Roi a son aile droite appuyée à Blanken-
« burg et Elbingerode, où se trouve le général Du-
« rutte, et sa gauche à Stassfurt.

« Je reçois, à l'instant, un rapport du général
« comte de Hammerstein, mon premier aide de
« camp, qui m'annonce que l'ennemi s'est porté en
« force, le 15, sur Nordhausen. Un escadron de
« cheval-légers de ma garde, qui y avait été en re-
« connaissance, a été accablé par le nombre et pres-
« que entièrement détruit. Je ne puis, cependant,
« penser que l'ennemi veuille se hasarder dans les
« montagnes du Hartz, le général Souham étant ar-
« rivé à Gotha, et le général Bonnet à Eisenach.

« J'attends des nouvelles positives sur le corps en-
« nemi entré à Nordhausen, et je m'empresserai d'en
« rendre compte à Votre Majesté.

« D'après ce que me rapporte un aide de camp du
« prince de la Moskowa, qui a quitté avant-hier soir
« le Vice-Roi, il paraît qu'il ne croit pas pouvoir tenir

« plus de quatre à cinq jours : 1° A cause des vivres,
« le pays étant absolument épuisé; 2° par le man-
« que de cavalerie, qui l'empêche de pouvoir s'éten-
« dre pour se procurer des ressources et d'avoir
« connaissance de l'ennemi. Je pense cependant que
« l'arrivée des corps qui viennent sur sa droite
« changera ses dispositions, et qu'il pourra tenir jus-
« qu'à l'arrivée de Votre Majesté, qui est d'autant
« plus essentielle que tous ces corps n'étant pas
« dirigés par la même tête, il s'ensuit que chacun est
« exposé à part.

« Si la force du corps ennemi n'est point trop
« considérable, je donnerai l'ordre au général Ham-
« merstein de se porter, du 20 au 21, sur Nordhau-
« sen, Sondershausen et Langensalza, pour y servir
« toujours de lien entre les corps du Rhin et l'armée
« du Vice-Roi.

« Ce qui m'inquiète le plus, dans ce moment-ci,
« c'est le manque de vivres et de moyens de trans-
« port, tous les chevaux du département de l'Elbe et
« de la Saale ayant été enlevés; l'arrivée de Votre
« Majesté remettra sans doute tout en ordre et cal-
« mera l'effervescence qui existe dans toute l'Allema-
« gne, sans distinction de pays.

« P. S. Je joins, sous le n° 4, un rapport que je
« reçois à l'instant et qui me paraît de la plus haute
« importance. »

Dans la soirée du 17, les dépêches du général Hammerstein présentèrent le péril comme imminent. Ce général annonçait que la compagnie postée à

Wanfried, venait d'être enlevée, que l'ennemi, en force du côté d'Eschwège, allait y effectuer le passage de la Werra pour marcher sur Cassel, que lui-même débordé sur sa droite, venait d'abandonner avec le gros de ses forces Heiligenstadt pour camper en arrière, au défilé d'Udra, et que, le lendemain, il comptait rétrograder sur la Werra à Witzehausen.

A dix heures, le Roi, après s'être concerté avec le baron Reinhard, écrivit au duc de Valmy pour lui demander de faire marcher immédiatement, sur Cassel, six des bataillons cantonnés à Giesen. Giesen est en Franconie, à quinze lieues de Francfort, et à vingt-cinq de Cassel. A cette époque, la 4^e division du 6^e corps (duc de Raguse) y était en formation. Elle était commandée par le général Teste, et devait comprendre, lorsqu'elle serait complète, quatre bataillons français et quatre bataillons polonais, ces derniers sous les ordres du général Dombrowski. Cette division, tant qu'elle restait en Franconie et qu'elle n'entrait pas en ligne en rejoignant son corps d'armée, appartenait au commandement territorial du duc de Valmy, dont le quartier-général était à Mayence. Elle était loin d'ailleurs d'être complète; non-seulement elle n'avait pas ses bataillons polonais, dont les hommes et les cadres arrivaient peu à peu et isolément, mais elle ne présentait encore de disponible que deux bataillons français sur quatre.

Le 18, au matin, les mauvaises nouvelles d'Heiligenstadt se confirmant, le Roi écrivit directement au général commandant à Giesen, au prince Berthier et à l'Empereur. Voici la lettre à l'Empereur :

« Sire, je reçois à l'instant, par le prince de Neuf-
« châtel, l'annonce de l'arrivée de Votre Majesté à
« Mayence.

« Tout ce que j'ai appris de nouveau depuis ma
« lettre d'hier, c'est que l'ennemi occupe Nordhau-
« sen et Mulhausen en force, et que le général de
« Hammerstein n'est point assez fort pour l'en dé-
« loger.

« L'ennemi a enlevé, dans la journée d'hier, à
« Wanfried, près d'Eisenach, une compagnie de mon
« second bataillon léger; mes troupes sont si jeunes
« qu'il est presque impossible de rien entreprendre
« isolément avec elles. Les soldats n'ont pas deux
« mois de formation, et les sous-officiers ne sont
« guère plus vieux, ce qui fait que je désirerais que
« Votre Majesté m'envoyât six bataillons de troupes
« françaises, et je mettrai aussitôt à sa disposition
« six de nos bataillons; sans cette précaution indis-
« pensable, je ne puis prévoir ce qui arrivera en cas
« d'apparition d'un petit corps de l'ennemi.

« Un corps de cavalerie ennemie a traversé, avant-
« hier, les montagnes du Hartz pour se porter sur les
« derrières du Vice-Roi, ou bien pour intercepter les
« communications entre Cassel et Brunswick. Ce
« corps s'est dirigé de Nordhausen sur Elbingerode,
« et je suppose de là sur Goslar.

« Je reçois, à l'instant, la nouvelle, que j'envoie en
« original à Votre Majesté, que l'ennemi se porte en
« force sur le général de Hammerstein; dans cette
« extrémité je prends sur moi d'inviter le général
« français qui commande à Giesen à m'envoyer pro-

« visoirement six bataillons , et je prie instamment
« Votre Majesté de lui en faire donner l'ordre.

« Votre Majesté sentira que la conservation de
« Cassel est de la plus haute importance pour assurer
« les communications entre les armées du Rhin et
« du Vice-Roi et entre ces mêmes armées et toute la
« 32^e division militaire.

« L'ennemi a le plus grand intérêt à faire une
« pointe sur ma capitale, pour détruire momentanément
« toute l'action de mon gouvernement, et insur-
« ger et livrer à l'anarchie les derrières des armées
« françaises. D'après ces considérations extrêmement
« importantes , Votre Majesté jugera sans doute que
« je ne dois pas entièrement me confier dans ce mo-
« ment pressant à des troupes neuves que, malgré
« tous mes soins, on entoure de toutes les séductions
« possibles ; quant à moi, je déclare à Votre Majesté
« que je ne bougerai pas d'ici, car le moindre pas
« rétrograde mettrait tout en feu.

« Il serait aussi nécessaire, je pense, que Votre
« Majesté ordonnât à la division qui occupe Eisenach,
« de se porter sur Mulhausen et Nordhausen. »

Seconde dépêche, écrite le même jour, 18 avril,
par le Roi à l'Empereur, à midi.

« Sire, après avoir fini ma dernière dépêche, un
« de mes officiers d'état-major est arrivé de Hanovre,
« d'où il est parti hier à midi, et me donne les nou-
« velles suivantes :

« 1^o Que le général Bourcier, avec tous les dépôts

« de cavalerie, avait évacué ladite ville, en très-grand
« désordre, hier à onze heures du soir, pour se reti-
« rer sur Minden et Osnabrück;

« 2° Que le général Maurin, qui s'était enfermé
« dans Celle avec quatre bataillons, quatre pièces
« de canon et cinq cents chevaux, se retirait sur
« Hanovre, où il était attendu hier;

« 3° Qu'un corps de huit mille Russes ou Prussiens,
« suivi d'un grand nombre de paysans, se portait sur
« Breime avec l'intention d'attaquer le général Van-
« damme, qui doit être enfermé dans cette ville. »

Voici, d'un autre côté, les rapports adressés direc-
tement à l'Empereur par le baron Reinhard :

« Je sors de chez le Roi. Sa Majesté me dit que la
« position du général Hammerstein a été tournée,
« qu'il est en retraite sur Witzehausen, qu'il écrit
« que l'ennemi qui est devant lui est fort de dix mille
« hommes, et que son intention paraît être de couper
« la communication avec Francfort. Il n'y a que les
« cheveau-légers de la garde qui tiennent. les autres
« troupes restent en arrière ou se débandent. Le Roi
« a encore ici la plupart des cuirassiers, mais pourra-t-
« on s'y fier ?

« Le Roi conserve toujours l'honorable résolution
« de rester à Cassel ; en effet, sa dignité, celle de Sa
« Majesté Impériale, le salut de la Westphalie le
« commandent. L'ennemi ne peut avoir en vue d'au-
« tre succès que celui de faire partir le Roi. Sa Ma-
« jesté m'a proposé d'envoyer M. de Malartic, mon

« secrétaire de légation, pour rendre compte à Votre
« Majesté de tout ce que le temps ne me permet pas
« d'écrire, et surtout pour déterminer d'autant plus
« sûrement le général français qui doit commander
« à Giesen, à faire approcher de Cassel des troupes
« françaises. Le Roi pense que l'évacuation, même
« momentanée, de Cassel produirait un plus grand
« mal qu'il n'y aurait d'avantage à couper les ennemis
« qui se sont enfoncés entre deux armées.

« Je remets à M. de Malartic une lettre ouverte
« pour les généraux qu'il rencontrera. J'expose la
« situation actuelle de la ville de Cassel. J'atteste que
« la demande de troupes françaises a été faite par le
« Roi et par moi à Votre Majesté, et que pour tirer
« d'un danger imminent la résidence et la personne
« du frère de Votre Majesté, il n'y a pas un instant à
« perdre. Le Roi et le Vice-Roi sont mal instruits de
« ce qui se passe derrière le rideau de cavalerie dont
« se couvre l'ennemi. Depuis le 12, l'ennemi était en
« présence devant Celle, le Roi ne répond pas aux
« questions que je lui fais sur Hanovre, même incertitude du côté de Brunswick. La disette empêchera
« le Vice-Roi de garder longtemps la position d'
« Hartz. Sa droite est appuyée sur Blankenburg, mais
« tant que le prince de la Moskowa ne dépasse point
« Eisenach et Gotha, il reste une forte lacune à remplir.

« Déjà, le 15, Son Altesse Impériale semblait supposer que ce prince était à Erfurth.

« Je m'attacherai, Sire, à la personne du Roi. Sa
« Majesté sait qu'après Elle, c'est moi que le danger

Elle m'a promis de me permettre de l'accompagner. Je pense au reste qu'aucune détermination sera prise avant que Sa Majesté n'ait vu Hammerstein.

Le Roi me fait dire à l'instant qu'une petite brigade de dépôts de cavalerie, partis de Hanovre, prise par les Russes sur la route de Minde, Westphalie, pour peindre en un seul mot l'état des habitants, il n'y a point d'inquiétude, mais un calme menaçant. »

dépêche, même date :

Le soir. Le Roi s'y est moqué de ceux qui ont peur, mais il ne les a pas guéris. Au milieu du jour, nous étions encore à Heiligenstein, le prince d'Eckmühl, qu'on dit être retenu sur Brunswick, était encore à

l'opération continue.

Les troupes partent : l'alarme est partout.

Le prince de Bulow a été amené aujourd'hui à sa terre d'Essenrode, près de Brunswick, avec une escorte de gendarmes westphaliens et de soldats français. Sa femme et ses enfants s'étaient réfugiés. Ses papiers ont été saisis. Il a été conduit immédiatement devant le général Bonaparte, inspecteur-général de la gendarmerie. L'écuyer, qui l'avait nommé au prince d'Eckmühl, est un de ceux sur lesquels l'ennemi compte, est un négociant de Brunswick connu

« par son exaltation. J'apprends que le projet du
« Roi était de lui assigner pour logement provisoire
« Löwembourg, petit château près de Napoléonshöhe
« et de le faire conduire ensuite en France.

« La nuit s'est passée tranquillement. L'estafette
« du quartier-général arrive à l'instant. »

Le 19 avril arriva la réponse de Giesen. Le général Teste, prenant sur lui une initiative qui n'était pas sans courage de la part d'un général de division placé sous les ordres du duc de Valmy, qui lui-même ne remuait pas un bataillon sans l'ordre de l'Empereur, le général Teste, disons-nous, annonçait au Roi qu'il n'avait que deux bataillons, mais qu'il les conduisait immédiatement à Cassel.

Le Roi en rendit compte à l'Empereur par la dépêche suivante :

« Sire, je m'empresse d'annoncer à Votre Majesté
« que le général Teste, qui commande les troupes de
« Votre Majesté à Giesen, me mande qu'il n'a que
« deux bataillons à sa disposition, et qu'il les a fait
« partir sur-le-champ pour Cassel, où ils ne pourront
« probablement arriver qu'après-demain au plus tôt.
« J'envoie ci-joint à Votre Majesté deux lettres,
« l'une du général de Hammerstein qui a dû évacuer
« la nuit passée Heiligenstadt, mais je lui ai envoyé
« l'ordre de tenir le plus possible pour me donner le
« temps de recevoir les troupes que j'ai demandées.
« Votre Majesté peut à peine se figurer l'agitation
« et la fermentation qui règnent dans toutes les têtes,

« c'est ce qui m'a surtout décidé, quelque chose qui
« arrive, à tenir dans Cassel, bien convaincu que
« Votre Majesté ne m'abandonnera pas dans cette
« position.

« Je me trouve dans un embarras terrible par rap-
« port aux finances ; rien ne rentre plus absolument
« dans les caisses ; les 500,000 francs que m'a an-
« noncés Votre Majesté n'étant point arrivés, mes
« 3^e et 9^e régiments, qui sont à Magdebourg, n'ont
« point de solde depuis le 1^{er} de ce mois.

« La seconde lettre, que je reçois à l'instant, est
« du prince d'Eckmühl, et je la fais également passer
« en original à Votre Majesté. »

L'Empereur, ordinairement si jaloux de son au-
torité, approuva la réquisition adressée au général
Teste et la manière dont ce général y avait répondu.
Bien plus, il ordonna que cette division, dont deux
bataillons seulement allaient arriver à Cassel, y reste-
rait pour attendre et recevoir son complément d'ef-
fectif, et former avec les troupes westphaliennes qui
n'entreraient pas de suite en ligne un noyau de corps
sous les ordres du Roi.

Voici la lettre de l'Empereur, datée de Mayence,
le 20 avril 1813 :

« Mon frère, je reçois votre lettre du 19, à midi.
« Le général Teste n'a que deux bataillons. Je vois
« avec plaisir qu'il les a fait avancer. Je lui donne
« l'ordre de se porter à Cassel de sa personne. C'est
« un bon officier. Vous pourrez lui compléter une

« division avec vos troupes jusqu'à ce que le reste
« de ses troupes arrive, ce qui ne sera qu'en mai.
« Je viens de recevoir des lettres d'Eisenach, du 18
« au soir. La division Bonnet était déjà à Gotha; la
« division Compans était à Eisenach. L'opinion de
« ces officiers généraux était qu'il ne se trouvait que
« des partisans sur leur gauche. Je crains que le
« général Hammerstein ne voie des fantômes, et ne
« s'en laisse imposer par ses espions. Toutefois,
« j'espère qu'actuellement il aura établi ses commu-
« nications avec les ducs de Raguse et d'Istrie, qui
« ont dû être le 19 à Eisenach. Je compte moi-même
« partir bientôt. Envoyez-moi donc vos dépêches
« importantes, par duplicata, sur Mayence, jusqu'à
« ce que vous appreniez mon départ de Mayence. »

Le 19, l'ennemi s'était arrêté à la hauteur de Duderstadt, lançant des partis sur sa droite, dans le Hartz, du côté d'Elrich et d'Osterode, comme pour chercher une issue vers Brunswick, et y donner la main à Dörnberg et Czernichew, qui battaient le pays entre l'Aller et le Weser. Le 20, Landskoï repâta simplement sa cavalerie dans la direction de Leipsig. Ce jour-là, la division Souham, formant la tête de colonne du 3^e corps, qui marchait lui-même en tête de l'armée, se trouvait au-delà de Weimar et s'avancait sur Naumbourg. Elle avait ainsi dépassé de beaucoup ce corps de sept à huit mille Cosaques engagés dans leur pointe sur Cassel. Si l'Empereur avait eu à sa disposition, en 1813, pour éclairer ses colonnes d'infanterie, une cavalerie nombreuse, comme celle

qui, sous Murat ou Lasalle, avait préparé et complété les victoires des campagnes précédentes, nul doute que, par un simple mouvement à gauche, il n'eût coupé et mis en grand péril tout ce qui avait dépassé Artern, et n'eût détruit cette avant-garde en la jetant dans le Hartz ou sur l'armée du Vice-Roi. Mais le malheur de cette campagne fut le manque de cavalerie. Il n'y en avait pas d'autre que celle de la garde, sous Lefèvre Desnouettes, deux petites divisions sous Latour-Maubourg, en tout quatre mille hommes, et enfin le corps de Sébastiani, sur l'Aller, de quinze cents cavaliers.

Aussitôt que le général Hammerstein se sentit appuyé sur sa droite, du côté d'Eisenach, et que les Russes, en hésitant à l'attaquer, eurent montré qu'ils étaient inquiets sur leur propre position, il les poussa vigoureusement, déboucha d'Heiligenstadt, le 21, et s'avança dans la direction d'Artern.

La marche en avant de l'armée de Franconie, en délivrant Cassel, eut aussi pour effet de dégager les pays compris entre le Bas-Elbe et le Weser, et de faire prendre l'offensive sur toute la ligne de l'Aller.

Le 28 avril, le général Maurin se reporta sur Celle, dont Dörnberg avait pris possession pendant quelques heures au nom du roi d'Angleterre. Le maréchal Davout, nommé au commandement de la 32^e division militaire, laissa Sébastiani à Gifhorn, se rendit avec les bataillons de son corps à Breime, et, se portant en avant, déboucha par Rothenbourg sur Haarbours, pour commencer le siège de Hambourg, qui devait durer plus d'un mois. Le général Sébastiani,

quittant lui-même Gifhorn, balaya tout ce qui tenait la campagne sur la rive gauche de l'Elbe, dans le département de ce nom, battit Dörnberg à Sprachenzel et le rejeta sur Wentzel.

L'invasion, qui avait failli couvrir la Westphalie tout entière, se trouva refoulée pour le moment.

Nous mettons sous les yeux du lecteur un long rapport du baron Reinhard au duc de Bassano, en date du 22 avril, et qui présente un tableau intéressant de la cour et de Cassel pendant cette crise d'une semaine :

« L'arrivée de Sa Majesté l'Empereur à Mayence,
« le devoir que j'avais de lui rendre compte de tout
« ce qui se passait, les inquiétudes qui, dans ces
« derniers jours, ont agité la ville de Cassel, m'ont
« forcé à laisser une lacune de quelques jours dans
« ma correspondance avec Votre Excellence.

« Samedi, le 17, le Roi me fit venir pour me dire
« que cela commençait à devenir sérieux, et qu'on ne
« pouvait plus dormir que d'un œil; et en effet, Sire,
« répondis-je, votre capitale commence à être un
« peu cernée. — Non, dit le Roi, le général Hammerstein va marcher en avant : il va se mettre en
« ligne avec le Vice-Roi et le maréchal Ney, et il me
« montra sur la carte où le général Hammerstein se
« placerait. Je vis que je m'étais fourvoyé, et je ramenai Sa Majesté à me parler de ses craintes.
« Le 17, les autorités des villes de Hanovre et de
« Brunswick étaient sur le point d'évacuer, l'ennemi
« serrait le général Hammerstein à Heiligenstadt, le

« Roi avait reçu la nouvelle d'un nouveau passage de
« l'Elbe à Tangermünde et de l'arrivée de sept mille
« Suédois à Lunebourg.

« Dès la veille, quoique encore éloigné de penser
« que le danger de l'approche de l'ennemi pourrait
« devenir imminent pour la ville de Cassel, j'avais,
« surtout dans la vue d'arrêter parmi les troupes
« westphaliennes la désertion qui continuait ses ra-
« vages, pris sur moi de demander à M. le duc de
« Valmy deux bons bataillons de troupes françaises
« des anciens départements. Le lendemain, je sondai
« le Roi à ce sujet : il me répondit qu'il n'avait
« point d'ordres à donner, et qu'il ne pouvait pas
« avouer qu'il se défiait de ses troupes. Je lui dis
« alors ce que j'avais fait, et Sa Majesté voulut bien
« m'approuver. Le lendemain, le Roi envoya un
« courrier au général Teste, commandant quatorze
« bataillons qui, disait-on, étaient à Giesen, pour
« lui donner l'ordre, dont Sa Majesté prenait toute
« la responsabilité sur elle, d'en faire marcher six
« immédiatement sur Cassel.

« Le dimanche, à deux heures du matin, je reçus,
« par Monseigneur le Prince de Neufchâtel, la nou-
« velle de l'arrivée de Sa Majesté Impériale à
« Mayence. J'en acceptai l'heureux augure et je m'en
« sentis entièrement rassuré. Mais dès dix heures,
« le Roi me fit appeler, et j'appris que le général
« Hammerstein craignait d'être attaqué à Heiligens-
« tadt, et d'être obligé de se retirer à Witzehausen
« sur la Werra, à huit lieues de Cassel. Un escadron
« westphalien avait été enlevé à Nordhausen, une

« compagnie de chasseurs à Wanfried, à quatre lieues
« d'Eisenach, où se trouvait déjà une division fran-
« çaise. J'adressai une estafette extraordinaire à Sa
« Majesté Impériale avec des lettres du Roi pour lui
« représenter la nécessité urgente de venir au secours
« de la ville de Cassel. A deux heures, les nouvelles
« étaient devenues plus alarmantes. Le Roi me pro-
« posa d'expédier mon secrétaire de légation, soit
« pour presser l'arrivée des bataillons que devait
« envoyer le général Teste, soit pour rendre compte
« directement à Sa Majesté Impériale de la situation
« des choses. M. de Malartic partit à cinq heures.

« Dans la ville, l'alarme était générale. Des pré-
« paratifs de départ se faisaient dans toutes les fa-
« milles françaises : les femmes partaient. Je déclarai
« au Roi que je m'attachais à sa personne ; en même
« temps, je lui fis sentir combien il importait qu'il
« ne quittât sa capitale qu'à la dernière extrémité.
« Appelé une troisième fois chez le Roi, je lui fis
« lecture de la lettre que je venais d'écrire à Sa Ma-
« jesté l'Empereur, et où je disais que la dignité du
« Roi, celle de Sa Majesté Impériale, le salut de la
« Westphalie lui commandaient de rester. Sa Majesté
« voulut bien me dire que j'avais exprimé toute sa
« pensée ; et dès ce moment toute sa contenance et
« même une sorte d'exaltation noble et touchante
« me donnèrent la conviction que la détermination
« du Roi était prise irrévocablement. Je ne savais
« que trop combien plusieurs personnes en qui il
« avait confiance le pressaient de partir. Dans le
« corps diplomatique, l'inquiétude était grande : je

« ne pus revoir ces messieurs que tard dans la soirée. Le ministre d'Autriche me fit une espèce de querelle de ce qu'on semblait vouloir le mettre dans le cas de rester et de le rendre ainsi responsable aux yeux de sa cour : c'était dans un bon sens, et je ne pus que lui en faire des remerciements. Je répondis que le Roi était déterminé à rester et que je ne pouvais pas lui en dire davantage ; que très-certainement si Sa Majesté partait, il en serait averti ou par M. de Fürstenstein ou par moi. Le ministre de Saxe se proposait de rester. A dix heures du soir, nous apprîmes que le général Hammerstein n'avait pas quitté Heiligenstadt. La nuit se passa tranquillement, il n'y avait d'agitation que parmi les Français ; les autres habitants de la ville étaient calmes et ne montraient aucun symptôme de malveillance. Le Roi se promena, pendant la nuit, à pied. Le lendemain, le surlendemain, il se rendit aussi à pied aux camps, aux casernes, où il fit grâce à plusieurs déserteurs, et par tout sa présence produisit un heureux effet.

« Dès lundi, il était évident pour moi que l'ennemi craignant d'être coupé, ou peut être l'étant déjà par les mouvements du prince de la Moskowa, se retirait ; que s'il avait eu l'intention de tenter un coup de main sur Cassel, ayant, comme on le disait, de l'infanterie et du canon, sa cavalerie se serait montrée dès lundi matin sur les bords de la Fulde, et que toute l'armée des conscrits westphaliens ne l'en aurait pas empêché. Cependant, il avait poussé un fort parti vers Duderstadt, des pa-

« trouilles étaient venues à travers le Hartz jusqu'à
« Osterode. On pouvait supposer qu'ils cherchaient
« peut-être de ce côté-là une issue vers Hanovre ou
« Brunswick, où ils pouvaient espérer de se joindre
« à des partis venant du Bas-Elbe.

« Enfin, le 20 au soir, le Roi apprit que l'ennemi
« avait évacué Duderstadt, et que le général Ham-
« merstein le poursuivait vers Nordhausen, d'où il
« était venu. Cette nouvelle avait encore été précé-
« dée d'une alarme qu'on m'avait cachée. Probable-
« ment l'ennemi, pour masquer sa retraite, avait fait
« une fausse attaque vers Heiligenstadt, et le géné-
« ral Hammerstein avait encore craint d'être obligé
« de se replier. A la même époque, la ville de Celle,
« que le général Maurin avait évacuée dans la nuit
« du 16 au 17, fut réoccupée par nous le 18 après
« quelques escarmouches. Dörnberg y était entré
« le même jour, à midi : il s'était annoncé comme
« général au service d'Angleterre, et avait pris pos-
« session de la ville au nom du Prince-Régent : trois
« heures après, il n'y était plus. Du côté de Hanovre,
« on n'a aperçu que quelques faibles partis de Co-
« saques. Les dépôts du général Bourcier ont pris
« la route de Paderborn et Gifhorn, en avant de
« Brunswick.

« M. le prince d'Eckmühl, nommé au commande-
« ment de la 32^e division militaire, avait remis le
« commandement de ses troupes au général Sébas-
« tiani, qui s'est hâté de faire un mouvement en
« avant. Le 17, le prince de la Moskowa devait être
« à Erfurth et faire occuper Weimar le 18. Le quar-

« tier-général de Sa Majesté l'Empereur sera inces-
« samment à Eisenach. Aussi, Monseigneur, toute
« idée de danger et de surprise paraît avoir disparu
« en ce moment pour la Westphalie. La présence de
« Sa Majesté Impériale nous garantit què ce sera
« pour jamais. Quoique nous soyons ici mal informés
« des forces de l'ennemi, tout cependant porte à
« croire qu'elles sont bien moins considérables qu'on
« ne l'avait d'abord pensé, et probablement ce ne
« sera pas sur la rive gauche de l'Elbe que l'ennemi
« osera nous attendre pour livrer bataille.

« Le Roi a rendu un décret qui n'a pas été im-
« primé, mais dont Votre Excellence trouvera les
« dispositions dans le mémoire ci-joint, que viennent
« de me remettre les deux administrateurs des do-
« maines impériaux à Cassel. Je me bornerai, pour
« le moment, à en adresser copie à M. le comte de
« Fürstenstein.

« Le nouveau ministre de Bavière, comte de Lun-
« burg, successeur du comte de Rechberg, est arrivé
« ici vers la fin de la semaine passée ; il a remis au-
« jourd'hui ses lettres de créance. »

L'Empereur, parti le 24 avril de Mayence, arriva le 26 à Erfurth, et y séjourna deux jours. Ce fut de là qu'il envoya tous ses ordres pour l'admirable manœuvre qui devait amener la jonction de l'armée de Franconie avec celle du Vice-Roi, la concentration de tous les corps entre la Saale et Leipsig, enfin la bataille de Lutzen. Informé de son passage à Erfurth, le roi Jérôme partit de Cassel pour aller y trouver son

frère, mais il apprit en route que l'Empereur était déjà à Weimar. Il revint dans sa capitale, qu'il eût été imprudent d'abandonner longtemps après l'ébranlement matériel et moral que venait de recevoir le royaume, et au milieu de la crise qu'il traversait. A cette époque, la correspondance entre l'Empereur et le Roi était très-active; Napoléon écrivait souvent à son frère deux lettres par jour, sur le ton de la plus extrême confiance. C'est ainsi qu'il subordonnait toujours à l'appréciation du Roi et à la tranquillité du royaume les idées qu'il suggérait au Roi; tantôt celle de se porter, avec ce qui lui restait de troupes, du côté de Hanovre que l'on croyait menacé; tantôt celle de les faire marcher sur la Saale pour y rallier soit le Vice-Roi, soit le prince de la Moskowa. Le roi Jérôme répondait en demandant à marcher de sa personne et à rejoindre le quartier impérial, mais faisait observer qu'on ne pouvait penser à faire partir de Cassel le peu de troupes qui y assuraient et y représentaient l'autorité royale, surtout dans l'état d'organisation informe où étaient ces troupes. Au lieu d'une division que devait amener le général

* Teste, on n'avait vu arriver le 22 avril, à Cassel, que deux petits bataillons de six cents hommes chacun. Autour de ce noyau relativement solide, quoiqu'il fût composé de conscrits, on groupait au camp de Cassel les paysans à peine armés et habillés qui constituaient les nouveaux corps, c'est-à-dire le bataillon des grenadiers de la garde, les 2^e et 3^e régiments de ligne, les 1^{er} et 3^e bataillons d'infanterie légère, et les deux régiments de cuirassiers. Nous

avons vu que le général Hammerstein avait emmené le régiment des fusiliers de la garde, le 8^e de ligne, les 2^e et 4^e bataillons d'infanterie légère et la brigade de hussards. Le Roi signalait aussi à l'Empereur, comme un symptôme effrayant de l'état des esprits en Westphalie et comme un effet immédiat du manque d'argent pour la solde, les ravages que faisait la désertion parmi ses troupes. Les conscrits westphaliens désertaient par centaines, du camp de Cassel, de Magdebourg, de la division active de Hammerstein. Pendant les huit jours que ce général avait tenu les défilés d'Heiligenstadt, il avait perdu par la désertion près de deux mille hommes. Si cette position critique s'était prolongée, toute sa division se serait fondue; il n'avait pu marcher en avant, le 23, et entrer en ligne qu'avec trois mille hommes. Ce n'était pas la haine du gouvernement établi qui poussait ces jeunes gens à quitter leur drapeau, mais la lassitude générale, la terreur que leur inspiraient les récits des campagnes de Russie et d'Espagne, enfin l'attente d'un bouleversement qui les affranchirait du joug militaire. En général, ils ne cherchaient pas à passer à l'ennemi, malgré l'active propagande dont ils étaient entourés; ils laissaient au camp leurs armes, leurs effets, et retournaient furtivement à leurs villages, où ils se cachaient et où ils embarrassaient la marche du gouvernement par la présence de toute une population de réfractaires.

L'Empereur, frappé de ce tableau, approuvait le Roi de rester à Cassel, lui promettait quelque argent qui n'arrivait pas, s'inquiétait enfin de l'effet que

pouvaient produire à l'extérieur cet envahissement de la Westphalie, la position critique du Roi, et recommandait à son frère d'écrire partout, à sa femme en France, à son beau-père en Wurtemberg, à ses ministres près des cours étrangères, que tout était réparé, que les Cosaques fuyaient de toutes parts, que sa présence à lui, l'Empereur, avait ramené, avec la victoire, la tranquillité et la confiance.

Nous extrayons trois lettres de la correspondance des deux frères, pour les mettre sous les yeux du lecteur. C'est d'abord une lettre du Roi, datée de Cassel, le 28 avril :

« Sire, je reçois la lettre que Votre Majesté a bien
« voulu m'écrire, en date de ce matin, à quatre heures.
« Votre Majesté aura vu, par ma lettre d'hier, que
« dès que j'ai appris, par sa dépêche du 26, qu'Elle
« aurait le même soir son quartier général à Weimar,
« je ne me suis pas mis en route, et que l'état de
« fermentation dans lequel se trouve mon royaume
« ne me faisait pas juger prudent de partir avec mes
« troupes de Cassel.

« Si Votre Majesté croit donner une bataille de ce
« côté-ci de l'Elbe, je La prie de me permettre d'y
« aller de ma personne, cela aura beaucoup moins
« d'inconvénient, puisque mon absence ne sera que
« de peu de jours; mais il est impossible que je
« retire de Cassel les troupes qui s'y trouvent, à
« moins de vouloir tout laisser se bouleverser; les
« vivres même, pour nourrir les troupes qui sont

ici, ne rentrent plus que par le moyen de détachements de cinquante à cent hommes.

« Je ne pense pas que, pour le moment, il y ait à craindre du côté de Hanovre, puisque le général Vandamme s'est porté sur Lunebourg. Il reste encore aux environs de Hanovre trois ou quatre partis, composés de brigands, qui pillent les caisses, mais cela n'est d'aucune importance ; seulement cela inquiète et empêche la rentrée des contributions en nature et en argent.

« La division Hammerstein sera réunie demain à Sondershausen ; elle est forte de six bataillons, onze cents chevaux et dix pièces de canon.

« J'attends avec impatience la réponse de Votre Majesté.

« Je pourrai, de ma personne, me mettre en route une heure après sa réponse.

« Je joins ici un rapport, que je reçois à l'instant, et qui contient des détails intéressants que Votre Majesté saura mieux apprécier que moi. »

Puis une lettre de l'Empereur, écrite d'Erfurth le même jour, 28 avril :

« Mon frère, je reçois votre lettre du 27 avril. Je vous avais écrit ce matin. Mon quartier-général sera aujourd'hui à deux heures après-midi à Eckartsberg, point situé près d'Auerstaedt, à six lieues de Weimar et quatre de Naumbourg. Le prince de la Moskowa est à Naumbourg avec tout son corps ; le duc de Raguse est campé en avant

« de Weimar, le général Compans, qui était à Weis-
« sensée et à Colléda, va se placer aujourd'hui à la
« hauteur de Eckartsberg, à quatre lieues de Naum-
« bourg. Le 4^e corps est à Iéna, commandé par le
« général Bertrand ; le 12^e corps, commandé par le
« duc de Reggio, doit arriver demain à Saalfeld. En-
« voyez sur-le-champ un officier au Vice-Roi pour
« le prévenir de ces nouvelles. J'espère que nos com-
« munications se feront aujourd'hui par Naumbourg.
« Une de mes divisions était hier à Querfurth. Don-
« nez l'ordre au général Hammerstein d'envoyer en
« poste un officier sur Naumbourg pour m'instruire
« où il est. Ordonnez-lui de se diriger dans la direc-
« tion de Naumbourg, et de me faire connaître exac-
« tement où il se trouve ; qu'il envoie des officiers
« en poste pour communiquer avec le Vice-Roi, et
« que ces officiers viennent m'en rendre compte à
« Eckartsberg. Envoyez un courrier à Paris à la
« Reine pour l'instruire que j'ai passé la Saale et des
« succès du général Sébastiani. Donnez ordre à votre
« ministre auprès du roi de Saxe de se rendre à Pra-
« gue auprès de ce monarque, pour observer ce qui
« se fait. Envoyez un courrier au roi de Wurtemberg
« pour l'instruire du passage de la Saale et de la
« bonne situation des choses. Je pense que vous
« faites bien de rester à Cassel. Si vous avez gardé
« votre régiment de cavalerie de la garde, envoyez-
« le moi ; je vous le renverrai aussitôt que je serai
« sur l'Elbe. Je donne ordre que les seize bataillons de
« la division Teste, au fur et à mesure de leur arri-
« vée sur le Mein, se portent sur Cassel, où vous

« réunirez toute la division. Envoyez-nous des farines et des bœufs sur Naumbourg. Écrivez au prince d'Eckmühl, au général Lemarois et au général Sébastiani, pour les instruire de la situation des choses, et quoique je suppose que notre réunion se fera aujourd'hui, cependant jusqu'à ce que je vous aie fait dire qu'elle est faite, instruisez-moi de tout ce que vous apprendrez du Vice-Roi. Envoyez-moi des officiers intelligents, et en poste. Dites au général Lemarois d'envoyer un courrier à l'archi-trésorier à Amsterdam pour lui donner des nouvelles. »

Enfin, le 3 mai, sur le champ de bataille de Lutzen, Napoléon annonce en ces termes à son frère la victoire de la veille :

« Mon frère, votre aide de camp m'a trouvé sur le champ de bataille, poursuivant l'ennemi que mon armée a entièrement défait hier. L'empereur de Russie et le roi de Prusse commandaient en personne. Leurs gardes ont été écrasées.

« Je ne comprends rien au retard qu'éprouve le paiement des 500,000 francs. Ils sont compris dans la distribution du mois de mars. Envoyez un courrier au duc de Bassano, qui devrait déjà vous avoir fait payer cette somme. »

La victoire de Lutzen (2 mai) nous avait livré Leipzig, Dresde et le cours de l'Elbe. Celle de Bautzen (21 mai) força les armées russes et prussiennes à

se retirer sur le haut Oder. Pendant ce temps, le prince d'Eckmühl, arrêté dans ses opérations par l'attitude douteuse du Danemark, avait continué péniblement le siège de Hambourg. Vandamme, maître de Haarbours (petite ville sur la rive gauche de l'Elbe, en face de Hambourg), depuis le 27 avril, n'entra que le 11 mai dans cette ville, évacuée le 30 par Tettenborn. Le 2 juin, le prince d'Eckmühl fit occuper Lubeck par une brigade danoise, cette nation ayant renoué une alliance intime avec la France. L'armistice de Pleiswitz, qui devait durer jusqu'au 20 juillet, et qui fut prolongé jusqu'au 17 août, fut signé le 4 juin. La ligne de démarcation entre les armées belligérantes, après avoir suivi quelque temps le cours de l'Oder, suivait la frontière de la Saxe et de la Prusse, et se confondait avec l'Elbe à partir de Wittemberg jusqu'à son embouchure, sauf une inflexion au-dessus de Hambourg, et qui nous donnait Lubeck.

Ainsi l'Elbe, dans toute la partie de son cours qui servait de frontière à la Westphalie, la sépara, comme ligne de démarcation, des armées russes et prussiennes pendant toute la durée de l'armistice.

On pourrait croire qu'à partir de la bataille de Lutzen, après que la Grande-Armée se fût emparée de Dresde, que le prince d'Eckmühl eût occupé Lubeck, Haarbours, les partis ennemis qui jusqu'alors avaient désolé la rive gauche de l'Elbe se seraient définitivement retirés sur la rive droite de ce fleuve dont nous tenions toutes les places, Torgau, Wittemberg, Magdebourg; il n'en fut rien. Le gén-

ral Woronzow, malgré la retraite des Prussiens et des Russes, était resté devant Magdebourg pour en faire le blocus. Czernichew, s'appuyant sur ce dernier et secondé par les chefs de corps francs Lutzow et Pétersdorf, continua ses courses dans la Westphalie et les poussa même en Saxe jusqu'aux portes de Leipsig, qu'il faillit enlever. Le départ du général Sébastiani, pour suivre le mouvement de la Grande-Armée et entrer en ligne, avait livré, sans défense, aux incursions de ces audacieux partisans, les districts de Halle, d'Halberstadt, de Brunswik, de Stendal, de Salswedel. Ainsi l'Empereur, victorieux, poussant l'ennemi devant lui après deux éclatantes victoires, n'était même pas sûr de ses communications avec la France à travers deux pays, la Saxe et la Westphalie, incorporés pour ainsi dire à son empire depuis cinq ans, tant il est vrai qu'à cette époque toutes les ressources matérielles et morales de la France, successivement réduites et concentrées dans sa personne et dans l'armée qu'il commandait directement, étaient épuisées partout ailleurs, et qu'autour de lui il n'y avait que le vide. Nous avons peine à nous rendre compte aujourd'hui, avec nos idées de prudence, peut-être exagérées, comment l'Empereur pouvait faire la guerre sur le Dnieper, le Niémen, l'Oder, l'Elbe même, y livrer des batailles de géants, sans avoir derrière lui ou sur le Rhin une armée de réserve d'un effectif de moitié ou au moins du tiers de la sienne. En 1812 et en 1813, l'Empereur ne laissa rien, absolument rien, derrière lui, que quelques titres fictifs de commandement, destinés à en im-

poser à l'étranger et à dissimuler l'absence de forces réelles, comme pendant la campagne de Saxe celui du maréchal Augereau et du duc de Valmy. Ce dernier, qui aurait dû commander une véritable armée du Rhin, n'avait pas un seul régiment complet. Son action se bornait à rassembler les conscrits destinés aux corps de la Grande-Armée, à vérifier s'ils étaient habillés et armés avant de passer le Rhin, à les former en colonnes de marche (elles recevaient des numéros successifs; l'une des dernières, celle qui reprit Cassel, portait le numéro 154), et à les diriger sur l'armée pour combler, dans ses rangs, les vides effrayants occasionnés par le feu, la désertion et la maladie. C'est à ce point de vue que l'histoire du royaume de Westphalie est éminemment instructive. Nulle part ailleurs on ne saisit plus clairement les causes générales, d'un ordre supérieur même à celui des batailles gagnées ou perdues, sous lesquelles succombèrent l'Empereur et l'Empire.

Le 10 mai, le Roi écrit à l'Empereur :

• Sire, d'après les nouvelles que je reçois, les Anglais ont fait un petit débarquement de neuf cents hommes à Cuxhaven; le général Vandamme m'écrit, en date du 6, qu'il dirigeait une colonne sur ce point.

• Le général Sébastiani ayant quitté le Bas-Elbe, des partis de Cosaques de vingt-cinq à cinquante hommes ont de nouveau passé le fleuve et rôdent dans les environs de Celle. Le prince d'Eckmühl,

« n'ayant que trois cents hommes de cavalerie, ne
« peut s'opposer à ces incursions.

« Si Votre Majesté, lorsqu'Elle aura passé l'Elbe, a
« l'intention de renvoyer ma division, qui n'est nul-
« lement organisée pour aller bien loin, Elle pourrait
« la diriger sur Brunswick et Celle, où je la ferais
« compléter et la mettrais en état d'entrer réelle-
« ment en campagne.

« Le 3^e bataillon de la division Teste est arrivé
« aujourd'hui; il est, comme les autres, fort de six
« cents hommes. »

Les incursions signalées par le Roi sur la rive gauche de l'Elbe n'étaient que le prélude d'opérations plus importantes dirigées par Czernichew et destinées à couper les communications de l'armée et à chasser les Français de Cassel.

Le 23 mai, lendemain de la bataille de Bautzen, un corps nombreux de hussards, de hulans et de Cosaques attaqua, près de Könnern, sur le territoire westphalien, à six lieues de Halle, un régiment de marche de huit à neuf cents cavaliers français, que le général Poinot conduisait de Hanovre à Leipsig, où se formait le corps du duc de Padoue. Le général Poinot, après une vigoureuse résistance, fut fait prisonnier. Presque toute sa colonne fut tuée, prise, dispersée; quelques débris parvinrent à gagner Leipsig. Avec les difficultés que l'on avait à former quelque cavalerie, l'échec de Könnern était une perte très-sensible, sans parler de l'effet moral vraiment désastreux sur tous les pays entre l'Elbe et le Rhin.

Le 22 mai, sur l'ordre du major-général, la division du général Teste, forte alors de quatre bataillons, en tout deux mille cinq cents hommes, quitta Cassel pour se rendre à Magdebourg et renforcer la garnison de cette place. Cette colonne, que le général Teste, alors malade, ne commandait pas en personne, fut rejointe par quatre cents cavaliers, se rendant de Hanovre à Magdebourg, et coucha le 29 mai à huit lieues d'Halberstadt. L'officier qui la commandait reçut avis dans la soirée qu'un corps de trois mille Russes et Prussiens, dont mille cinq cents cavaliers, avec six pièces de canon, commandé par Czernichew, venait de paraître devant la ville d'Halberstadt, où couchait ce même jour un détachement français. Ce détachement, composé d'un bataillon provisoire et d'un parc d'artillerie comprenant quatorze canons, outre de nombreux équipages de cette arme, campait aux portes de la ville. L'officier qui remplaçait le général Teste fit prendre, le lendemain 30, les armes à ses troupes au point du jour, et se dirigea sur Halberstadt, quoique ce point ne fût pas sur sa route d'étape. Il y arriva à midi; mais déjà, telle était la rapidité du mouvement des Cosaques, que Czernichew avait eu le temps d'enlever le bataillon et le parc d'artillerie, de canonner la ville, d'y entrer, de faire prisonnier le général d'Ochs, qui y commandait seulement avec quelques gendarmes, de piller les caisses, brûler les magasins, et de disparaître, en emmenant son butin et ses prisonniers. La division Teste trouva la ville dans un état de désordre inexprimable, assez semblable à celui où l'avait mise le combat livré dans

ses murs le 29 juillet 1809, lorsque le duc d'Oels y détruisit le 5^e de ligne westphalien.

A cette nouvelle, le général Teste, quoique à peine convalescent, partit de Cassel pour rejoindre ses bataillons. Il se trouvait, à Halberstadt, dans une position difficile, à une dizaine de lieues de Schönebeck, sur l'Elbe, l'une des plus riches salines de la Westphalie, et qu'un corps ennemi dont on ignorait la force exacte, mais qui était très-nombreux, occupait sous le général Bulow. Le général français résolut alors de se retirer sur Brunswick, pour couvrir Hanovre. Le Roi donna l'ordre au général de Zandt, qui était à Celle avec cinq cents cuirassiers, de se porter sur Brunswick pour y renforcer la colonne du général Teste. Des rapports très-détaillés sur cette affaire se trouvent dans la correspondance placée à la fin de ce livre. Nous en extrayons la lettre sommaire écrite à ce sujet, le 1^{er} juin, par le Roi, au major-général, à cause de la réflexion qui la termine.

« Mon cousin, je vous envoie un rapport par lequel vous verrez que le corps de Czernichew, fort de deux mille hommes, a attaqué et pris Halberstadt, un parc d'artillerie de quatorze pièces de canon, escorté par six cents hommes d'infanterie, un grand convoi d'habillement appartenant à l'armée française, ainsi que ma compagnie de gendarmerie du département de l'Elbe et mon général de division, commandant ledit département.

« Ce corps de Czernichew s'est joint et fait l'avant-garde du corps du général Bulow, qui est fort de

« dix-huit mille hommes ; son quartier-général est
« dans ma saline de Schönebeck, où il m'a déjà en-
« levé pour plus de huit cent mille francs de sel et
« autres objets.

« Ce corps, dont le principal but est de rester sur
« les derrières de l'armée, pour intercepter tous les
« convois et corps voyageant isolément, désole mon
« pays et le désorganise, pille les caisses, brûle les
« magasins et empêche toute rentrée de contribu-
« tions, de conscrits, et fait enfin le plus grand
« mal.

« Le général Teste, qui était tombé très-dange-
« reusement malade à Cassel, est parti, quoique à
« peine convalescent, et doit avoir rejoint ses quatre
« bataillons depuis hier. J'ai envoyé à Brunswick le
« général de Zandt, avec un détachement de quatre
« cent soixante chevaux, afin de m'éclairer sur cette
« route.

« Vous m'avouerez, mon cousin, qu'il est déso-
« lant de voir mon pays ravagé et parcouru en tous
« sens par des partis ennemis, pendant que cinq de
« mes bataillons et huit de mes escadrons sont à gar-
« der la capitale du roi de Saxe. »

Après avoir exécuté son coup de main sur Halberstadt, le général Czernichew eut un moment la pensée de se porter sur Cassel. Mais la présence de la division Teste à Brunswick, et les mesures rapides que prit le Roi pour se mettre en défense, malgré l'insuffisance de ses moyens, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, firent renoncer le général russe

à ce projet. Il en conçut alors un autre d'une importance militaire plus grande, et dont le succès, qui ne tint qu'à un fil, aurait jeté une immense perturbation dans les opérations de l'Empereur, en coupant, pendant plus ou moins longtemps, ses communications avec la France. Il ne s'agissait de rien moins que d'enlever la ville de Leipsig, qui renfermait six mille blessés, deux bataillons et quelque cavalerie destinée au corps du duc de Padoue, encore en formation. A cet effet, Czernichew obtint de Woronzow que ce général ferait une démonstration sur Dessau, pendant que lui-même se porterait par Halle sur Leipsig à la tête de ses Cosaques et des corps de Lutzow et Péttersdorf, en tout une dizaine de mille hommes, dont quatre mille cavaliers au moins. Le 7 juin, les Russes et les Prussiens parurent devant Leipsig. Le duc de Padoue, hors d'état de résister, venait de recevoir la nouvelle de l'armistice de Pleiswitz, signé le 4. Il le notifia à Woronzow et à Czernichew. La confiance que les généraux russes eurent dans la parole du duc sauva seule la garnison de Leipsig d'un grand désastre. Ils se retirèrent et repassèrent l'Elbe le jour même.

Pendant que ces redoutables partisans se promenaient ainsi dans la Westphalie, dont ils menaçaient à chaque instant la capitale, le Roi faisait l'impossible pour organiser une défense quelconque, non sans un amer chagrin de l'éloignement des troupes nationales, pour lesquelles le pays s'était épuisé en hommes et en argent, et qui l'auraient au moins protégé.

Il faut, pour bien comprendre cette situation, se rendre compte de l'emploi des corps de l'armée westphalienne à cette époque.

Nous avons vu que le général de Hammerstein était entré en ligne vers la fin d'avril, et avait suivi le mouvement de la Grande-Armée avant et après la bataille de Lützen. Au lieu de laisser cette petite division toute constituée et sous le commandement de son chef, ce qui eût été une consolation pour le légitime amour-propre du Roi et de la nation westphalienne, les ordres du major-général en prescrivirent la dislocation. Les régiments, les bataillons même, séparés les uns des autres, furent affectés à des services spéciaux, et n'entrèrent dans la composition d'aucun de ces grands corps d'armée dont l'illustration se confondait avec celle des maréchaux placés à leur tête. Les deux régiments de hussards furent seuls attachés au corps du duc de Bellune; les chevaux-légers, les fusiliers de la garde, le 8^e de ligne, les 2^e et 4^e bataillons légers, furent distribués dans les places de l'Elbe; la majeure partie à Dresde même. Le général de Hammerstein n'ayant plus qu'un commandement illusoire, revint à Cassel.

Quant aux corps que le Roi formait successivement, nous avons vu que c'étaient les 2^e et 3^e de ligne, les 1^{er} et 3^e bataillons légers et les cuirassiers. Dans le courant de mai, le Roi ayant trouvé l'organisation du 3^e de ligne suffisamment avancée, l'avait fait partir, sur la demande de l'Empereur, pour Magdebourg, où était déjà le 9^e de ligne. Ainsi, lors de l'affaire d'Halberstadt, le Roi avait déjà envoyé à

l'armée quatre bataillons en garnison à Magdebourg, six bataillons cantonnés à Dresde et autres postes de l'Elbe, dix escadrons de hussards et cheveau-légers, et deux batteries d'artillerie. Il y avait en outre six bataillons westphaliens bloqués dans Dantzig et Custring.

Il ne restait donc au Roi vers cette époque, la division Teste étant partie, que ses deux bataillons de grenadiers et de chasseurs de la garde, fort réduits par la désertion, que le 2^e de ligne et les 1^{er} et 3^e bataillons légers et les deux régiments de cuirassiers à peine formés. Ces six bataillons se relevaient alternativement dans le service des colonnes mobiles qui parcouraient le pays. C'était le seul moyen que l'on eût pour protéger les habitants contre les partis de Cosaques sans cesse en mouvement, pour arrêter les réfractaires et les déserteurs, enfin pour donner quelque force aux autorités au milieu de la désorganisation générale. Les troupes qui ne battaient pas la campagne étaient campées près de Cassel, exercées journellement sous les yeux du Roi, et tenues continuellement en haleine pour que l'oisiveté donnât moins de prise à la désertion. Le principal conseiller du Roi, le véritable représentant de l'autorité militaire, la seule qui subsistât au milieu de cette affreuse crise, était alors le général Allix, cet officier français qui avait commandé l'artillerie westphalienne en Russie, et s'y était acquis une grande réputation. Savant, spirituel et d'une bravoure hors ligne, Allix avait acquis toute la confiance du Roi et s'imposait même aux ministres, par son énergie et sa

fermeté, qualités qui donnent toujours la domination dans les temps de défaillance générale. Le Roi l'avait nommé gouverneur de Cassel, et c'est sous ce titre qu'Allix a été le dernier soldat de la Westphalie, le dernier serviteur du Roi Jérôme. Malheureusement, des bizarreries singulières, des emportements irréfléchis, que ses ennemis traitaient de folie, rendaient quelquefois son contact blessant; les ministres ne l'aimaient pas, tout en reconnaissant en lui une supériorité véritable. Le baron Reinhard, sur la fin, s'était brouillé mortellement avec le général, lorsque le Roi, désespérant de rien obtenir de la France, s'était entièrement confié à l'homme qui avait toujours quelques ressources prêtes pour le danger présent, et dont l'énergie militaire retrempait toutes les âmes autour de lui.

Donc, sur le conseil du général Allix, aussitôt que l'on apprit à Cassel l'entrée de Czernichew à Halberstadt, et la retraite du général Teste à Brunswick, on forma, avec ce qu'il y avait au camp, un petit corps de deux bataillons, de cent cuirassiers et de six pièces de canon, et on l'envoya occuper les défilés du Hartz sous le commandement du général Hammersstein, revenu, ainsi que nous l'avons vu, de l'armée. Il ne resta à Cassel que les gardes du corps, comptant environ deux cents cavaliers, et les deux bataillons de grenadiers et chasseurs de la garde, d'un effectif total d'environ six cents hommes. Il n'y avait pas espoir de repousser Czernichew avec ces faibles moyens. Le Roi eut recours aux dépôts de la Franconie, comme il avait fait au mois d'avril, lors de l'appel adressé au

duc de Valmy et au général Teste. Cette fois c'était la division Dombrowski, qui, étant la première à marcher parmi les corps de formation nouvelle organisés sur le Mein, s'acheminait de Francfort sur l'Elbe par bataillons. Les deux régiments polonais, qui dans le principe avaient dû faire partie de la division Teste, étaient devenus le noyau d'une division polonaise que commandait Dombrowski. Le 1^{er} juin, ce général étant à Hersfeld avec son 1^{er} bataillon, le Roi lui adressa l'invitation de le diriger du côté d'Eschwège sur la Werra, un peu à gauche de la route suivie par la division pour se rendre à Eisenach et Erfurth. Le général Dombrowski, avec l'autorisation du duc de Valmy, s'empressa d'obtempérer à cette réquisition, et fit appuyer à gauche ses bataillons au fur et à mesure qu'ils arrivaient à Hersfeld : lui-même se rendit de sa personne auprès du Roi. Cependant l'orage que l'on prévoyait devoir fondre sur Cassel s'étant détourné sur Leipsig, le roi Jérôme, dès le 9 juin, s'entendit avec le général Dombrowski pour que la division polonaise continuât la route qui lui avait été tracée primitivement. Cet incident n'occasionna qu'un retard de deux jours sur l'itinéraire envoyé par le grand quartier-général. L'Empereur, informé du fait par le Roi, par le duc de Valmy et par le maréchal Augereau, ne blâma pas son frère d'avoir arrêté le général Dombrowski, approuva même la mesure, mais se plaignit de ce que Jérôme se fût servi de son nom à lui, l'Empereur, pour adresser une réquisition à un général de l'armée. La nuance étant assez délicate à saisir, nous mettons sous les yeux du

lecteur la lettre même du Roi adressée à Dombrowski :

« Monsieur le général Dombrowski, d'après ce qui
« s'est passé à Halberstadt, un corps ennemi, fort
« de deux mille chevaux, deux mille hommes d'in-
« fanterie et les quatorze pièces d'artillerie française
« qu'il a enlevées dans la journée du 30, s'est porté
« sur Artern, Halberstadt, et paraît continuer sa mar-
« che pour se porter à Weimar ; en conséquence il
« est indispensable que vous marchiez ayant votre
« division réunie.

« D'après les instructions que j'ai reçues de Sa
« Majesté l'Empereur, vous devez diriger vos deux
« bataillons d'infanterie et votre artillerie de Hers-
« feld par Rothembourg à Eschwège, et vos deux
« régiments de cavalerie de Hersfeld par Berka
« sur Kreutzbourg, afin que si l'ennemi est en force
« supérieure, je puisse réunir à votre division quatre
« bataillons, quatre escadrons et douze pièces de
« canon ; et que vous puissiez, étant ainsi réuni et
« renforcé, chasser ce corps ennemi de l'autre côté
« de l'Elbe.

« Je n'ai pas besoin de vous recommander de don-
« ner l'ordre à vos chefs de corps de se garder mili-
« tairement, et d'avoir bien soin de s'éclairer sur la
« route d'Eisenach et de Langensalza.

« Je désire que, de votre personne, vous passiez
« par Cassel afin que je puisse vous donner les ins-
« tructions convenables aux circonstances. Faites-
« moi connaître le jour où vos deux bataillons sé-

« sont arrivés à Eschwège, et vos deux régiments de
« cavalerie à Kreutzbourg.

« Je donne l'ordre à mon officier d'ordonnance
« de marcher avec vos deux bataillons jusqu'à
« Eschwège, afin que ces troupes ne manquent de
« rien ; donnez-lui en conséquence, pour vos chefs
« de corps, les ordres nécessaires. »

Nous n'aurions pas insisté sur cet incident de la division polonaise, qui n'eut pas de suite et aucune importance stratégique, si le mécontentement que l'Empereur témoigna en cette circonstance au Roi Jérôme et au duc de Valmy n'avait eu sur l'esprit de ce dernier une influence fâcheuse, et n'avait été quatre mois plus tard la cause indirecte de la prise de Cassel. Nous verrons en effet, à la fin de septembre, l'ennemi menacer Cassel pour la troisième fois, le Roi avoir recours au duc de Valmy, ce dernier hésiter plusieurs jours sous l'impression du blâme de l'Empereur, et n'accorder enfin les renforts que quand la capitale de la Westphalie était déjà au pouvoir de Czernichew.

L'armistice du 4 juin ne détermina pas la retraite immédiate de tous les partis russes et prussiens sur la rive droite de l'Elbe. Le Roi, ayant cru devoir se transporter, le 10 juin, dans les départements de la Westphalie qui avaient le plus souffert de ces invasions successives, trouva les malheureux départements de l'Elbe et de la Saale infestés par des bandes de partisans que la signature de l'armistice permettait de traiter comme de véritables bandits,

en dehors des lois de la guerre. Il put, en même temps, se convaincre par lui-même de l'état déplorable où la guerre avait mis cette partie jadis florissante de son royaume. Voici deux lettres écrites par lui, à l'Empereur, pendant cette tournée :

« Sire, malgré l'armistice, des partis ennemis occupent encore les départements de l'Elbe et de la Saale. Ce sont deux corps; l'un, de cinq à six mille hommes, en grande partie prussiens, a son quartier-général à Perbst (pays d'Anhalt-Dessen); des détachements de ce corps ont occupé encore hier, 15, quatre de mes districts, et ont enlevé une grande partie de sel, de grains et de chevaux.

« L'autre, commandé par le traître Dörnberg, est fort de deux mille hommes, a son quartier-général à Lauenbourg, et est composé de la légion anséatique, des déserteurs des pays voisins et des Mecklembourgeois. Avant-hier 14, un détachement de ce corps était à huit lieues d'ici. J'ai envoyé contre lui le général de Zandt avec trois cents chevaux et une compagnie d'infanterie.

« Il me serait difficile de dépeindre à Votre Majesté l'état de désespoir véritable où se trouvent tous les habitants des départements de la Saale, de l'Elbe et d'une partie de celui de l'Ocker; je suis obligé de renoncer à leur faire payer les contributions, car ils abandonnent leurs demeures, se suicident et sont hors d'état de satisfaire à leurs propres besoins. »

« Brunswick, 16 juin 1813.

« Sire, je me suis rendu dans cette ville pour
« faire une tournée dans les départements de mon
« royaume qui ont été occupés par l'ennemi et ravagés par ses partis, afin de les réorganiser.

« Les Russes et Prussiens ne se sont définitivement
« retirés que hier, en emportant tout ce qu'ils ont
« pu ; la misère est extrême dans les pays qui ont été
« le théâtre de tant de déprédations.

« Je serai, le 20, à Halle, sur les frontières de la
« Saxe et à quelques lieues de Leipsig ; je me regarderais comme infiniment heureux, si Votre Majesté, cédant à l'extrême désir que j'ai de la voir, me permettait d'aller à Dresde lui faire ma cour, ne fût-ce que pour vingt-quatre heures. J'attendrai la
« réponse de Votre Majesté. »

De Brunswick le Roi se rendit à Halle, malheureuse ville qui depuis deux mois, avait servi plusieurs fois de théâtre aux rencontres sanglantes des deux armées. De là il partit pour Dresde, où l'Empereur l'avait appelé. Arrivé, le 22 juin, dans la capitale de la Saxe, le roi Jérôme y resta jusque dans les premiers jours de juillet, assistant, dans l'intimité fraternelle, aux premières phases de cette lutte diplomatique mémorable qui aboutit à la rupture de l'armistice et à la déclaration de guerre de l'Autriche. Nous n'avons à entrer dans aucun détail sur cette crise suprême, qui décida du sort de l'Empire ; mais il est une remarque particulière à la Westphalie

et tout à fait caractéristique, qui résulte de l'examen des longues négociations de Prague. Jamais l'existence du royaume de Westphalie, sous Jérôme, ne fut mise en question. Les alliés, en y comprenant l'Autriche, bien qu'à cette époque encore elle jouât en apparence le rôle de médiatrice armée, ne voulaient rien céder, sur le grand-duché de Varsovie, sur l'Espagne, sur les provinces anséatiques, surtout sur la Confédération du Rhin, mais reconnurent toujours la Westphalie avec sa dynastie française. Ainsi, la ligne du Rhin devenant la frontière entre l'Allemagne et la France, et tout lien d'alliance ou de confédération étant rompu entre l'Empire et les États de Bade, de Wurtemberg, de Bavière, de Saxe, de Wurtzbourg, etc., la Westphalie aurait constitué une nationalité à part, inclinant du côté de la France par sa dynastie et ses lois, du côté de l'Allemagne par la race de sa population, sorte de bastion dont la base se serait appuyée sur le Rhin et qui se serait étendu jusqu'à l'Elbe, au milieu des peuples germaniques. L'idée de l'indépendance allemande avait, à cette époque, une force incroyable, et celle de l'unité allemande commençait à poindre. Pour que l'Autriche, la Prusse surtout, qui perdait ainsi une partie de ses provinces héréditaires, consentissent à ce grand sacrifice de la Westphalie, il fallait qu'il fût légitimé à leurs yeux et vis-à-vis de l'opinion publique, par les conditions exceptionnelles dans lesquelles le nouvel État s'était développé. En un mot, laisser la Westphalie constituée en royaume sous Jérôme, alors que le reste de l'Allemagne tendait à se replacer sur ses

anciennes bases territoriales et politiques, c'était reconnaître sa vitalité propre et les principes implantés par la France et la Révolution sur cette terre germanique.

On sait que les concessions de l'Empereur s'arrêtèrent aux provinces anséatiques, sous prétexte qu'elles faisaient partie intégrante de l'empire français. La possession de cette contrée fatale, dont une partie, donnée à Jérôme, puis reprise par l'Empereur, avait été entre les deux frères le sujet de si vifs débats, et d'où le prince d'Eckmühl avait étendu si longtemps son omnipotence proconsulaire jusqu'au centre même de la Westphalie, devint la pierre d'achoppement contre laquelle se brisa la fortune de l'Empereur. Ainsi, le décret de décembre 1811, qui transforma les provinces anséatiques en départements français, et qui tient une si grande place dans l'histoire de la Westphalie, fut, de tous les actes de l'Empereur, celui qui l'engagea le plus et le plus malheureusement, puisque sa fierté se crut obligée d'en soutenir la validité contre l'Europe entière, et de lui sacrifier le fruit de cent victoires.

Pendant le séjour du roi Jérôme à Dresde, il fut de nouveau question de lui donner un commandement dans l'armée. L'Empereur, sentant autour de lui faiblir sinon l'énergie du moins la confiance de ses maréchaux, cherchait à rajeunir le commandement de ses armées. Malgré l'affaire de Neswîj, il trouvait dans Jérôme un entrain militaire, une fougue de jeunesse, une foi dans le génie et le bonheur fraternel, un dévouement absolu enfin qui lui sem-

naient pour compenser quelques défauts secondaires dont un sentiment peut-être exagéré de la dignité royale était le principal. L'Empereur proposa au Roi de prendre le commandement d'un corps d'armée : mais ayant à compter avec l'amour-propre de ses maréchaux, influencé d'ailleurs par le souvenir des difficultés survenues avec le prince d'Essling, il voulut imposer à son frère la condition d'être à un maréchal, quand il se trouverait détaché avec lui, et de ne conserver le droit au commandement que sur les généraux de division. Le Roi Jérôme refusa d'y souscrire. Peut-être, pour sa mémoire, doit-on l'approuver de cette résolution, quand on songe aux souvenirs néfastes dont la fin de cette campagne a chargé les noms les plus illustres et les plus chers à la France, ceux de Macdonald, d'Oudinot, de Ney, de Vandamme, si fatalement associés au retentissement des défaites de la Katzbach, de Gross-Beeren, de Dennewitz et de Kulm.

Dans le courant de juillet, quelques jours après le retour du Roi à Cassel, l'Empereur fit demander au Roi toutes les troupes qu'il avait disponibles. Afin de stimuler l'empressement du Roi, l'Empereur lui fit espérer que, moyennant cette adjonction de nouveaux renforts westphaliens, on réunirait les corps jusqu'à ce jour épars de son contingent pour en former une division sous les ordres d'un général nommé par le Roi. C'était là l'objet d'un vif désir chez Jérôme. La vérité est qu'il était impossible d'avoir plus maltraité un contingent allié qu'on n'avait fait et qu'on ne fit jusqu'à la fin du contingent west-

phalien, à tel point qu'il n'est trace, dans aucun des historiens de la campagne de 1813, des douze ou quinze mille soldats de cette nation qui combattirent pour la France, tandis que les plus petits contingents saxons, wurtembergeois, badois, bavares, italiens, sont soigneusement mentionnés. Cela tient, comme nous l'avons dit, à ce que les troupes westphaliennes ne reçurent pas d'organisation divisionnaire et ne furent pas attachées en bloc à un corps d'armée.

Il fut convenu que l'on tirerait de Magdebourg le 3^e de ligne, en laissant seulement dans cette place le 9^e de même arme ; que le Roi enverrait de Cassel le 2^e de ligne et le 1^{er} bataillon léger, une batterie d'artillerie légère et deux batteries à pied ; que ces troupes réunies aux corps westphaliens, dispersés dans l'armée formeraient une division de douze bataillons, dix escadrons et trente pièces de canon. Le général Danloup-Verdun, aide de camp du Roi, devait la commander ; les généraux de brigade, pour l'infanterie, étaient les généraux Bernard et Lagoon, et, pour la cavalerie, le général Wolf. Enfin, cette division, à laquelle on donnait le numéro 31, était destinée au corps d'armée du maréchal Macdonald (11^e corps). Dès la fin de juillet, le Roi avait tenu tous ses engagements ; le 3^e de ligne avait fait son mouvement ; le 2^e de ligne, le 1^{er} bataillon léger et vingt canons étaient partis du camp de Cassel ; il ne restait, pour garder cette capitale et le royaume, que les deux bataillons de grenadiers et de chasseurs

de la garde, le 3^e bataillon léger, les deux régiments de cuirassiers et quatre canons attelés.

Quant aux promesses relatives à l'organisation divisionnaire du contingent westphalien, elles ne furent pas remplies. Les deux régiments de hussards furent attachés au corps du duc de Bellune (2^e corps). Le 27 août, nous trouvons le 1^{er} bataillon léger, le 3^e de ligne et une partie de l'artillerie westphalienne, sous le colonel Pfuhl, prenant une part glorieuse à la bataille de Dresde, pendant que le 11^e corps, auquel ces troupes auraient dû appartenir, se fait battre sur la Katzbach, à quarante lieues de là. Dans le même temps (23 août), les chevan-légers combattaient à Treuenbritzen et à Gross-Beeren, dans le mouvement malheureux que l'aile gauche de l'armée, commandée par le maréchal Oudinot, fit sur Berlin; enfin le 2^e de ligne resta cantonné à Torgau.

Ces corps, ainsi que tous les autres du contingent, dispersés dans la multitude des postes occupés par la Grande-Armée, eurent une fin presque ignorée, lorsque les malheurs de la retraite de Leipzig firent disparaître autour de l'Empereur, par la désertion, par la maladie, par l'abandon, tout ce qui n'était pas Français et doué d'une trempe, d'un courage et d'une fidélité à toute épreuve. Il n'y a que deux régiments, les 1^{er} et 2^e hussards, dont la perte, survenue dès le début des hostilités, ait eu, comme nous le verrons tout à l'heure, une notoriété historique et une influence quelconque sur les derniers jours du royaume de Westphalie.

Cependant il fallait pourvoir à la protection du pays situé entre l'Elbe et le Rhin, tout à fait dégarni par suite des départs successifs de toutes les troupes disponibles, soit en Franconie, soit en Westphalie. L'Empereur, ne s'abusant pas sur l'issue des négociations de Prague et sur le parti définitif que prendrait l'Autriche, s'attendait, sans mettre personne dans sa confiance, à une fin de campagne plus terrible que toutes les guerres passées. En prévision d'un malheur, il fallait organiser la défense du Weser, et si la grande ligne d'opération par Leipzig, Erfurth et Mayence se trouvait compromise, conserver au moins la ligne secondaire de Magdebourg à Wesel, par Minden. Enfin il était urgent, alors qu'on avait enlevé à la Westphalie tout son contingent, de prendre quelques mesures pour mettre la capitale de ce royaume à l'abri d'un coup de main.

Dans ce double but, vers la fin de juillet, l'Empereur organisa à Minden une petite division de cinq bataillons et de quelques centaines de cavaliers, dont le général Lemoine eut le commandement. Le Roi et le baron Reinhard furent prévenus que, dans une circonstance urgente, c'était à ce général qu'ils devaient s'adresser. En même temps l'Empereur décida le Roi à une mesure à laquelle la légitime fierté de Jérôme avait répugné pendant longtemps, mais que l'état critique des affaires imposait comme une nécessité. Il s'agissait de recruter, pour la garde de Cassel et du Roi, un corps uniquement composé de Français, mais dont le Roi aurait l'entière disposition, et qui serait au service de la Westphalie. En affectant

spécialement à la garde de Cassel une légion étrangère, on semblait avouer que l'on ne pouvait plus compter sur l'armée nationale, et c'est là ce qui blessait le Roi, car au lieu de dire que l'armée westphalienne n'était pas sûre, il eût été plus exact de dire que cette armée n'existait plus, qu'elle avait été dispersée tout entière dans la Grande-Armée sans aucune compensation de gloire pour le pays, et qu'il fallait bien prendre des soldats français pour garder Cassel, puisqu'on en avait fait partir ce qu'il y avait de mieux parmi les soldats westphaliens.

Les bases de ce projet sont exposées dans la note ci-dessous, adressée le 4 juillet par le duc de Basse au baron Reinhard.

« Sa Majesté le Roi de Westphalie a exprimé à Sa
 « Majesté l'Empereur et Roi le désir d'avoir à son
 « service des troupes françaises. L'adoption de cette
 « mesure a en effet paru indispensable à Sa Majesté
 « Impériale, mais Elle a pensé qu'il était nécessaire
 « de régler par une convention le nombre et l'espèce
 « de ces troupes, le mode de leur recrutement, leur
 « formation et leur organisation, ainsi que les con-
 « ditions auxquelles elles seraient au service du Roi;
 « et Elle a fait choix de M. le baron Reinhard pour
 « négocier et conclure cette convention.

« M. le baron Reinhard se rendra immédiatement
 « à cet effet auprès du Roi.

« Quant au nombre et à l'espèce de troupes, l'in-
 « tention de Sa Majesté Impériale est que le Roi
 « forme :

« 1^o Un régiment de hussards qui portera le nom
« de hussards de la garde ; ce régiment sera composé
« de quatre escadrons de deux cent cinquante hom-
« mes chacun, ce qui fera un complet de mille hom-
« mes à cheval ;

« 2^o Une compagnie d'artillerie à cheval de deux
« cents hommes ;

« 3^o Enfin et aussitôt qu'il sera possible, un régi-
« ment d'infanterie légère de deux bataillons, chaque
« bataillon ayant six compagnies composées chacune
« de cent quarante hommes. A ce régiment devront
« être de plus attachées une compagnie d'artillerie
« avec deux pièces de canon et une compagnie de
« dépôt. Il aura ainsi un complet de mille neuf cent
« soixante hommes ; ce régiment sera spécialement
« chargé de la garde de la ville de Cassel.

« Pour que le Roi puisse former de suite le régi-
« ment de hussards, l'Empereur lui fournira les hom-
« mes nécessaires aussitôt que la convention sera
« signée, en sorte que le Roi en les faisant monter
« promptement, aura en peu de temps autour de sa
« personne un corps de quelque consistance.

« Sa Majesté fournira aussi les hommes de la com-
« pagnie d'artillerie à cheval ; mais les soldats du
« train qui y seront attachés seront westphaliens.

« Quant au régiment d'infanterie légère, le Roi
« pourra envoyer en France des recruteurs qui en-
« rôleront des hommes à prix d'argent. Mais il est
« bien entendu, et il devra être explicitement con-
« venu, qu'on n'en pourra enrôler aucun qui soit de
« la conscription.

« Pour ce qui est des officiers, le Roi fera la demande de tous ceux qui seront nécessaires à la formation des trois corps, et il traitera avec eux de gré à gré. Ils passeront au service de Westphalie avec un grade supérieur à celui qu'ils ont dans l'armée française. Après avoir été employés deux ans au service de Westphalie dans leur nouveau grade, ils pourront le conserver dans l'armée française, pourvu qu'ils y rentrent du consentement du ministère de France et de celui de Westphalie.

« Tous les officiers, aussi bien que les sous-officiers, seront Français; mais on pourra admettre des soldats étrangers.

« Tous les hommes faisant partie des trois corps, officiers, sous-officiers et soldats, auront le même traitement qu'en France, tant pour la solde que pour les masses. Ils auront droit à des soldes ou pensions de retraite et à des récompenses. Ils ne seront tenus de prêter aucun serment particulier, leur obéissance au Roi étant suffisamment comprise dans les obligations que leur imposent et leur serment comme Français, et celui qu'ils ont prêté à l'Empereur.

« La convention établira encore que le Roi formera un escadron de gardes-du-corps de deux cent cinquante hommes, tous Français, lesquels garderont sa personne, concurremment avec les gardes-du-corps westphaliens.

« Il pourra composer cet escadron de l'élite des Français qui auront été à son service, et, quand cela

« sera possible, d'hommes tirés des régiments de la garde impériale.

« Telles sont les bases de la convention que M. le baron Reinhard est chargé de conclure, et les clauses qu'elle doit contenir. Son objet, qui est la sûreté de la personne du Roi et le maintien de la tranquillité dans sa capitale, est entièrement et uniquement dans l'intérêt de ce prince. Il n'est donc pas à présumer que le baron Reinhard éprouve de difficultés sur aucun des points qu'il doit régler. »

Ce projet de convention donna lieu à quelques observations de détail de la part du Roi. Ses ministres firent de cette combinaison urgente le texte d'une négociation diplomatique ; la dernière qui devait occuper la chancellerie westphalienne ! L'Empereur, impatienté de ces retards, trancha la question par un simple ordre du jour. Les événements, en se pressant d'une manière effrayante, le rendirent inutile. Ni le régiment d'infanterie, ni l'artillerie, ne furent formés. Tout se réduisit à l'envoi de six cents conscrits expédiés de Mayence à Cassel. On les improvisa hussards, quoiqu'ils ne sussent pas tenir à cheval ; l'administration westphalienne épuisée, non pas ses dernières ressources pécuniaires, elle n'en avait plus, mais les derniers expédients dont elle vivait, pour les habiller, les armer et les monter. Ces hussards du régiment Jérôme-Napoléon, enfants de la conscription de 1814, défendirent presque seuls, avec une fidélité touchante et un courage héroïque, les derniers lambeaux du sol westphalien ; et nous les

verrons à l'attaque de Cassel, quitter leurs chevaux, qu'ils ne savaient pas conduire, pour prendre des fusils et se faire tuer sur le pont de la Fulde.

Les lenteurs apportées à cette affaire, les plaintes du Roi, trop légitimes, hélas ! et regrettables seulement en un sens, c'est qu'elles n'avaient aucune espèce de chance d'être écoutées, mécontentèrent l'Empereur.

Pour en finir avec le récit monotone de ces tiraillements qui remplit presque toute l'histoire du royaume de Westphalie, nous mettons sous les yeux du lecteur une longue dépêche de Reinhard écrite de Cassel le 10 juillet au duc de Bassano. Ce sera la dernière de ce genre que nous publierons, aussi bien, il n'y a plus place dans notre récit que pour des catastrophes terribles et des événements à jamais mémorables, dans le retentissement desquels se perd le souvenir des dissentiments passagers et des débats secondaires.

« Cassel, 10 juillet 1812.

« Le Roi, aussi jaloux de ce qui touche ses droits
« comme souverain que de ce qui touche l'intérêt
« de ses finances, a ouvert sa conversation d'hier
« avec moi par se plaindre des réquisitions nou-
« velles faites par le nouveau gouverneur de Mag-
« debourg, M. le comte Lemarois, et surtout des
« menaces dont il les avait accompagnées, en annon-
« çant que dans le cas où, par le retard des livrai-
« sons demandées, le service serait compromis, il se
« les procurerait par voie d'exécution, et qu'il met-

« trait le séquestre sur les revenus des quatre dé-
« partements de l'Aller, de l'Ocker, de la Saale et de
« l'Elbe. J'ai dit à Sa Majesté qu'à Dresde on ne m'a-
« vait donné connaissance d'aucune demande nou-
« velle à faire à la Westphalie, à l'exception d'une
« fourniture de trois mille bêtes à cornes que M. le
« comte Daru avait particulièrement recommandée
« à mes soins, mais que j'étais revenu bien pénétré
« de l'intérêt qu'avaient les souverains alliés et sur-
« tout le frère de Sa Majesté Impériale, à continuer
« de seconder les efforts de la France et à faciliter
« par tous leurs moyens le succès de nos opérations.
« La réponse du Roi a été celle que malheureuse-
« ment j'avais pu prévoir. En protestant de son an-
« cien dévouement, Sa Majesté m'a rappelé les im-
« menses sacrifices que la Westphalie n'a cessé de
« faire, et l'impossibilité de les continuer, à moins
« que Sa Majesté Impériale ne daignât y remédier
« par un secours de quelques millions destinés à ai-
« der ses malheureux sujets à supporter le fardeau
« sous lequel ils étaient sur le point de succomber.

« Me rendant ensuite chez le ministre de l'inté-
« rieur, je le trouvai en conférence avec celui des
« finances devant un portefeuille rempli de papiers
« relatifs aux réquisitions nouvelles qui avaient été
« faites depuis peu de jours. Ces deux ministres m'en
« ont fait l'énumération succincte qui, je l'avouerai,
« m'a paru un peu effrayante. Indépendamment des
« fournitures courantes pour Magdebourg, indépen-
« damment des travaux de Werben, qui occupent
« six cents ouvriers, des livraisons en bois pour les-

« quelques on a abattu des forêts entières, des cen-
« taines de voitures et des milliers de chevaux de
« requisition, constamment employés à Magdebourg
« et sur l'Elbe, etc., il s'agit d'un nouvel hôpital pour
« quatre mille malades, d'un autre pour huit cents
« convalescents, et de l'entretien d'une nouvelle ar-
« mée de soixante mille hommes, de manière que,
« d'après le calcul du ministre des finances, cette
« charge nouvelle imposée à la Westphalie, en y
« comprenant cinq cent soixante mille francs pour
« frais de premier établissement des hôpitaux, mon-
« terait à quinze cent mille francs par mois. « Si
« seulement, ont ajouté ces ministres, la France vou-
« lait nous aider en payant la moitié de ce que, cal-
« culées aux prix les plus modiques, nous coûtent ces
« requisitions énormes, il y aurait quelque possibilité
« d'y satisfaire, en arrosant un peu tant de canaux
« desséchés, et en soulageant, par une distribution
« sage, la misère des plus nécessiteux ; mais, lors-
« qu'après avoir enlevé au paysan sa journée, son
« bétail, son grain, on finit par lui enlever son lit et
« celui de ses enfants, que deviendra-t-il ? que de-
« viendra le pays ? Et qu'on ne dise pas que les ré-
« quisitions en nature ne sont pas de l'argent ; elles
« sont de l'argent, et plus que de l'argent. A chaque
« demande nouvelle qu'on nous fait, on semble avoir
« oublié celles qui ont précédé. On ne voit que le
« présent, sans peut-être nous savoir gré du passé,
« et cependant c'est ce passé qui a amené notre im-
« puissance actuelle. Il y a certaines fournitures,
« certains travaux commandés par ordre de Sa Ma-

« jesté l'Empereur, comme, par exemple, à Hanovre,
« des selles, des harnais, qui sont payés régulière-
« ment et même largement : cela fait quelque bien,
« mais c'est une goutte dans l'Océan. Un système de
« réquisition peut devenir indispensable dans un
« moment d'urgence extrême ; mais il est contre sa
« nature d'être permanent : il doit finir nécessaire-
« ment par se dévorer lui-même. »

« J'ai laissé ces deux ministres avisant aux moyens
« de satisfaire, autant que possible, aux demandes
« qui leur étaient adressées, et ne prévoyant pas
« comment éviter l'effet des menaces de M. le comte
« Lemarois. Je les ai engagés à faire de nouveaux
« efforts, d'autant plus qu'ils étaient indispensables.
« Il n'est que trop facile, Monseigneur, de compren-
« dre que, dans l'immensité des opérations que Sa
« Majesté Impériale fait marcher de front, et dans
« celle des dépenses qui s'ensuivent, on a dû établir
« une classification stricte et sévère des paiements
« qui peuvent et doivent être faits comptant, de ceux
« qui peuvent être différés, de ceux qui resteront
« dans le vague ou à la charge des pays qui ont fait
« des fournitures. Ce n'est que par la combinaison
« la plus savante des rigueurs et des ménagements,
« et par un calcul qui frise constamment la borne de
« l'impossible, que peut être maintenu un système
« auquel la France doit la supériorité constante de
« ses moyens et de ses forces. Aussi, quoique n'ayant
« pu méconnaître ni l'équité, ni la sagesse du vœu
« exprimé par les ministres westphaliens, n'ai-je pu
« ni partager ni encourager leurs espérances de sou-

« lagement. La Westphalie, encore plus que les pays
« voisins, est intéressée au triomphe de notre cause,
« et si le but auquel tendent des efforts inouïs est
« promptement atteint, l'humanité sera plus que
« consolée.

« Le budget du mois de juillet présente un
« aperçu de 6 millions de dépenses urgentes et de
« 2,800,000 francs de recettes. Dans la dépense,
« sont compris les 750,000 francs d'intérêts de la
« contribution de guerre dus à la France, échus à la
« fin du mois passé.

« Le Roi, après son retour, a déclaré, dit-on, à
« ses ministres, qu'il voulait qu'ils fissent tous
« leurs efforts pour satisfaire aux demandes de la
« France. Je ne me permets point encore de porter un
« jugement sur les dispositions avec lesquelles lui et
« son ministre des finances sont revenus de leur
« voyage. — Un entrepreneur d'hôpitaux, qui s'é-
« tait enfui de Magdebourg, et dont M. le gouverneur
« exigeait le retour, y a été renvoyé avec l'ordre de
« continuer son service, et après avoir reçu un à-
« compte de la somme qu'il avait à réclamer. »

La reprise des hostilités, après la rupture de l'armistice (17 août), fut marquée par un événement qui eut un grand retentissement à Cassel et y porta un trouble extrême.

Nous avons vu que les 1^{er} et 2^e hussards westphaliens avaient été attachés au corps du duc de Bellune (2^e corps). Ils faisaient partie de la division du général Bruno. Le 2^e corps avait été placé autour de

Zittau, au débouché des montagnes de la Bohême, sur la rive droite de l'Elbe, pendant que l'Empereur se portait contre l'armée de Blücher, qui venait d'attaquer le duc de Tarente sur la Katzbach. Dans la nuit du 22 au 23 août, ces deux régiments, conduits par leurs commandants, le colonel Hammerstein et le major Pentz, passèrent à l'ennemi. Les dispositions de ces deux officiers furent si habilement prises, le secret des conjurés si bien gardé, que ce ne fut que dans la matinée du 23 que l'on s'aperçut de la disparition des deux régiments.

L'Empereur ne montra ni surprise ni colère à cette nouvelle ; il ordonna seulement que l'on fit mettre pied à terre à tout ce qu'il y avait de cavalerie westphalienne à la Grande-Armée, pour donner les chevaux et les harnachements à des cavaliers français démontés ; ordre tardif et illusoire, car ces deux régiments de hussards étaient tout ce qui restait de la cavalerie westphalienne, sauf deux escadrons de cheveu-légers qui, au même moment où leurs camarades désertaient à Zittau, combattaient bravement à l'aile gauche à Gross-Beeren et Dennewitz. L'impression fut très-vive à Cassel. Le colonel Hammerstein était frère du premier aide de camp du Roi ; cet officier général, le premier par son mérite et ses services de l'armée westphalienne, avait répondu de la fidélité de son frère sur sa tête. Il avait encore à l'armée deux autres frères et des beaux-frères, tous occupant des grades élevés. Cette défection sur les frontières de Bohême, où se tenaient à l'affût les embaucheurs et les agents de

l'ancien électeur de Cassel, coïncidant avec l'apparition, du côté de Chemnitz, d'une bande de partisans appartenant à ce prince, fit croire au gouvernement westphalien qu'une vaste conspiration militaire, dont l'affaire de Zittau n'était que le prélude, menaçait le royaume et le Roi, et que le général Hammerstein en était le chef. On l'arrêta, et on le conduisit à Mayence, d'où il écrivit une lettre qui parut impressionner vivement le Roi et lui faire regretter cet acte de justice préventive. Du reste, l'arrestation du général Hammerstein se changea en un exil momentané; le duc de Valmy, à la demande du Roi, l'ayant laissé libre dans Mayence sur parole. Les frères et les beaux-frères du général, conduits à Cassel en même temps que lui, y restèrent aux arrêts jusqu'à la première occupation de cette ville par Czernichew. Leur conduite honorable en cette circonstance acheva de dissiper les préventions que l'on avait contre eux et de prouver leur innocence. Non-seulement ils refusèrent de s'associer aux actes du parti allemand, qui croyait trouver en eux des auxiliaires empressés, mais, en quittant la ville, ils déclarèrent qu'ils se considéraient toujours comme prisonniers et à la disposition du Roi.

Les derniers jours d'août furent marqués par des alternatives de succès et de revers, dont le contre-coup arrivait à Cassel sous la forme de nouvelles obscures, contradictoires, dans lesquelles le Roi, ses ministres, ses serviteurs cherchaient avec anxiété à lire leurs destinées. La victoire de Dresde (27 août) jeta le parti français dans la joie la plus vive, trou-

blée presque aussitôt par le bruit du désastre de la Katzbach (26 août), de Gross-Beeren (23 août), de Kulm (30 août). Enfin, vers le 10 septembre, on apprit la vérité sur la bataille de Dennewitz ou Jüterbrock, perdue le 5 septembre par le prince de la Moskowa contre Bernadotte. Dès-lors, les esprits les plus confiants et les plus fermes ne furent plus dominés que par des prévisions sinistres. Il était évident qu'un cercle de fer se resserrait autour de l'Empereur; que bientôt il aurait à combattre non plus pour conserver Dresde, mais pour assurer sa retraite sur Mayence.

Le plan des alliés, qui consistait à envelopper l'Empereur, et qu'ils poursuivirent lentement et avec persévérance jusqu'à la bataille de Leipzig (18 octobre), se révéla dès la première quinzaine de septembre par les démonstrations préliminaires dont le roi Jérôme fut, dans sa capitale, le témoin le plus rapproché et enfin la victime.

D'abord l'orage parut venir du côté de la Bohême; comme à l'époque de la campagne de Wagram, des corps détachés de l'armée autrichienne franchirent le Riesen-Gebirge par les défilés de Komotau, et descendirent à Chemnitz, menaçant à la fois Leipzig et Cassel. Par une vicissitude bizarre, ils étaient commandés par ce même Thielmann qui, sous les ordres du roi Jérôme, avait, en 1809, disputé Leipzig et Dresde aux bandes du duc d'Oels et au corps autrichien d'Am-Ende, lancés sur la Saxe du haut des montagnes de la Bohême. Thielmann avait passé aux alliés. Il fut suivi dans les plaines de la Saxe par

l'hetman Platow, cet ancien adversaire du roi Jérôme, devant Grodno, à Mir, à Neswij. Ils poussèrent hardiment sur la communication de Cassel à Leipzig. Le 18 septembre, Thielmann entra dans Mersebourg, dont il fit la garnison prisonnière. La Grande-Armée n'en était pas encore réduite à se voir coupée de la France par quelques milliers d'ennemis. Lefèvre Desnouettes, envoyé pour punir Thielmann et Platow de leur audace prématurée, battit le premier le 24 septembre, et quoique quelques jours après il eût été forcé lui-même de reculer devant Platow, la route d'Erfurth demeura à peu près libre.

Ce n'était pas du reste du côté de la Bohême, mais du côté de l'Elbe que devait partir le coup fatal au trône du roi Jérôme. Il fut préparé par la haine de Bernadotte et exécuté par l'audace persévérante de Czernichew, que le succès couronna cette fois.

Après la bataille de Dennevitz (5 septembre) le prince de la Moskowa avait ramené sous Wittemberg l'aile gauche de l'armée, mutilée et épuisée par les efforts désastreux qu'elle venait de tenter coup sur coup sur Berlin. Bernadotte ayant refoulé dans Wittemberg et dans Magdebourg toutes les troupes qui avaient pris part à ces malheureuses opérations resta maître du cours de l'Elbe depuis Torgau jusqu'à Hambourg, où le prince d'Eckmühl s'était enfermé. Conformément au plan arrêté dans le conseil des souverains, il prépara pour l'armée du Nord, qu'il commandait, le passage de l'Elbe à Roslau et Acken, près de Dessau, son rôle étant de déboucher de ces

points sur la Saale en arrière de la Grande-Armée resserrée de plus en plus autour de Dresde.

Prêt à se porter sur la rive gauche de l'Elbe, aussitôt que les armées de Sibérie et de Bohême seraient en mesure de concerter leurs mouvements avec les siens, il avait devant lui la Westphalie presque entièrement dé garnie de troupes.

En effet, le général Lemoine avec sa division avait quitté le Weser dans les premiers jours de septembre et avait été dirigé sur Magdebourg, pour concourir à la défense des places de l'Elbe. Ainsi avait-on fait de la division Teste au mois de mai, prévoyance funeste, qui, dans la confiance d'un retour victorieux sur l'Elbe, sur l'Oder, sur la Vistule, priva la France envahie de plus de cent mille hommes enfermés dans Dantzig, Custrin, Hambourg, Magdebourg, etc. Le général Laubardière avait remplacé le général Lemoine sur le Weser, mais avec des forces tout à fait insignifiantes, et qui n'étaient susceptibles que de garder quelques postes. Quant au corps du maréchal Augereau, le dernier formé de tous ceux de la Grande-Armée, il était resté jusqu'au commencement de septembre à Wurtzbourg, où on l'avait porté à un effectif de seize mille hommes environ. Vers cette époque l'Empereur l'appela à lui pour couvrir les derrières de la Grande-Armée. Le maréchal prit position à Iéna, laissant en arrière et à gauche la Westphalie complètement ouverte. Le Roi, en dehors de ses faibles moyens, n'avait donc pour appuyer la défense de sa capitale que les ressources des dépôts de la Franco nie, ressources éloignées et douteuses qu'il fallait

arracher à l'initiative du duc de Valmy, devenu très-timoré depuis l'affaire de Dombrowski. Des renforts préparés dans ces dépôts, les premiers à marcher pour rejoindre l'armée étaient réunis en une colonne de marche portant le numéro cinquante-quatre. Cette colonne, placée sous les ordres du général Rigaud, était composée de trois mille fantassins et de cinq ou six cents chevaux, et comprenait, outre des détachements à pied et à cheval de toute espèce de corps, un bataillon du 51^e de ligne, un du 55^e de ligne, deux escadrons de gardes d'honneur, enfin cinq cents hommes isolés destinés aux différents régiments de la garde impériale et réunis en un bataillon de marche. Le général Rigaud devant escorter jusqu'à Erfurth un convoi de munitions, avait dans les derniers jours de septembre tout son monde échelonné sur la route de Francfort à Fulde, et attendait du duc de Valmy l'ordre de se mettre en marche.

Quant aux troupes dont pouvait disposer le Roi directement, elles se réduisaient, ainsi qu'on peut le vérifier en se reportant aux détails que nous avons donnés en différents endroits sur l'armée westphalienne, aux suivantes :

1 ^e Le régiment de hussards Jérôme-Napoléon (Français).	600 hommes.
2 ^e Les gardes-du-corps. . . .	150
3 ^e Le bataillon de grenadiers de la garde.	500

A revorter. . . . 1,250

<i>Report</i>	1,250
4° Le bataillon de chasseurs de la garde.	500
5° Le 3° bataillon d'infanterie légère.	500
6° Les 1 ^{er} et 2° cuirassiers. .	600

Total. : . . . 2,850 hommes.

Voici quel était, vers le milieu de septembre, l'emplacement de ces corps :

Le général Klösterlein commandait à Brunswick avec deux compagnies des chasseurs-gardes. Il avait aussi sous ses ordres deux compagnies du contingent allemand de Waldeck.

Le général Zandt était porté à Münden, au confluent de la Fulde et de la Verra, à six lieues au nord de Cassel, avec les quatre autres compagnies de chasseurs-gardes et deux cents hussards Jérôme-Napoléon.

Le général Bastineller, commandant le corps le moins faible, couvrait Cassel du côté le plus menacé sur les routes de Mülhausen et Nordhausen, mais sur la rive gauche de la Verra, et non plus sur la rive droite, vers Heiligenstadt, comme au mois d'avril avait pu le faire le général Hammerstein à la tête de forces plus considérables. Le général Bastineller avait avec lui le 1^{er} bataillon d'infanterie légère, les deux régiments de cuirassiers et quatre canons.

Le Roi restait à Cassel même avec quatre cents hussards du régiment Jérôme-Napoléon, ses cent cin-

quante gardes-du-corps, son bataillon de grenadiers et deux canons attelés.

Bernadotte et Czernichew, sans connaître ces détails dans toute leur précision, savaient par leurs espions (et beaucoup de gens en Westphalie s'empressaient alors de leur en servir), que le royaume était sans défense, et que si l'on se présentait devant Cassel avant les seuls renforts qu'on pût y appeler, ceux de la Franconie, il y avait toute chance d'enlever cette capitale d'un coup de main. En conséquence, Bernadotte, de sa position centrale de Roslau, où il attendait pour franchir l'Elbe avec toute son armée la coopération de Blücher et de Schwartzemberg, envahit la Westphalie par deux colonnes mobiles. L'une, composée de l'avant-garde du général Walmoden, passa l'Elbe à Dömitz, à vingt lieues au-dessus de Hambourg, l'autre sous Czernichew à Roslau même, entre Magdebourg et Wittemberg.

La première, courant dès le 9 septembre sur la rive gauche de l'Elbe, souleva une partie des districts westphaliens du Bas-Elbe, ceux de Danneberg, de Welzen, de Salzwedel, de Stendal, et tenta d'y organiser la landstrum. Le prince d'Eckmühl, qui tenait Lubeck et Hambourg, ainsi débordé sur sa droite, fit marcher de Hambourg contre ce corps, un détachement sous le général Lepecheux. Ce détachement ayant été contraint de rentrer à Hambourg, la colonne prussienne se présenta le 24 septembre devant Brunswick, s'en empara et prit, soit dans la ville, soit pendant la retraite du général Klüsterlein sur Wolfenbüttel, tout ce qu'il avait de monde avec

lui, les compagnies de chasseurs de la garde et celles du contingent de Waldeck.

Pendant ce temps Czernichew, à la tête de quatre mille Cosaques et dragons, et de dix pièces de canon, s'avança droit sur Cassel par Roslau, Könnern, Eisleben, Mülhausen. Le 24 septembre, il était dans cette dernière ville, à dix-huit lieues de Cassel. Le 25, le Roi se voyant attaqué par le nord et par l'est, écrivit au duc de Valmy, à Mayence, pour lui demander qu'il mit immédiatement en route la 54^e colonne de marche, et qu'au lieu de la diriger sur Erfurth par Fulde et Wach, il la dirigeât sur Cassel par Fulde et Hersfeld ou au moins sur cette dernière ville; ce changement d'itinéraire n'était pour le général Rigaud qu'un détour d'une douzaine de lieues, et ne devait pas retarder sa marche de plus de deux jours s'il fallait qu'il la reprît sur Erfurth. Le Roi ajoutait qu'ayant la confiance que le duc lui enverrait des renforts, il était décidé à les attendre dans Cassel, quoi qu'il advînt.

La lettre du Roi étant parvenue à Mayence dans la nuit du 26 au 27, le duc de Valmy lui répondit qu'il lui était impossible de prendre sur lui de modifier l'itinéraire de la 54^e colonne de marche, et qu'il en référerait à l'Empereur. Cette première lettre du duc de Valmy fut remise au Roi le 28 septembre à dix heures du soir. Nous allons voir où elle le trouva, et la malheureuse influence qu'elle eut sur les événements.

Pendant les journées du 26 et du 27 septembre, les rapports arrivèrent à Cassel plus alarmants d'heure

en heure. Dans la nuit du 26 au 27 le général Bastineller fit connaître qu'il allait être tourné par sa droite, qu'une colonne ennemie avec du canon se portait sur Eschwege, sans doute pour y passer la Verra et marcher sur Cassel. Le Roi lui donna ordre de se rapprocher de la ville pour la couvrir, en appuyant, s'il était possible, ses postes extrêmes à la Verra, du côté de Witzenhausen, à la Fulde, du côté de Melzungen où était un gué. Dans l'après-midi du 27, le Roi attendit en vain, soit l'arrivée du général Bastineller, soit des nouvelles de sa colonne. Dans la soirée on vint annoncer que des partis de Cosaques avaient paru à Helsa, à trois lieues de Cassel, à l'embranchement des routes de Witzenhausen et d'Eschwege, et qu'ils y avaient enlevé un courrier. Il était dès lors évident que le général Bastineller avait été devancé par l'ennemi, qu'il était coupé de Cassel et que la seule manœuvre qu'il eût désormais à exécuter c'était de s'y porter directement. On lui en expédia l'ordre à tout hasard, sa position n'étant pas connue.

Dans cette journée-là, le Roi reçut une communication singulière, bien propre à faire apprécier l'espèce de crainte respectueuse avec laquelle les alliés brisaient pièce à pièce ce grand édifice de l'Empire français, et l'incertitude et la divergence de leurs vues. Czernichev fit parvenir au Roi une lettre très-convenable et très-digne, et qui parut sincère. Dans cette lettre, écrite non par le chef des Cosaques, mais par l'ancien diplomate, le général Czernichev exposait au Roi qu'il n'y avait pas de raison pour que le cousin de l'empereur de Russie, le gendre du roi de

Wurtemberg, quittât ses États; que les alliés faisaient avant tout la guerre à l'Empereur Napoléon et aux Français; que si la Westphalie se retirait de la querelle, les troupes alliées respecteraient en elle un pays allemand, et dans son Roi, un allié et un parent de leur souverain.

Si l'on se reporte aux conférences de Prague, où l'existence du royaume, alors qu'on refaisait la carte de l'Europe, ne fut pas une seule fois mise en question; si l'on songe au caractère de modération et d'impartialité relative qu'Alexandre affectait au milieu des passions violentes déchaînées autour de lui, caractère qui devait, en 1814, éclater d'une manière si remarquable dans ses rapports personnels avec la reine Catherine; si l'on se rappelle enfin quel était Czernichew, politique aux menées souterraines, toujours prêt au double jeu pour son compte ou pour le compte de son maître, dont il se piquait d'avoir la confiance et la secrète pensée, on s'expliquera très-naturellement cette démarche inattendue. Dans le moment, tout occupé de ses préparatifs de défense, Jérôme n'y attacha qu'une très-médiocre attention. Il fit répondre par un aide de camp, et sous forme de note, que *Roi par les victoires de la France et pour la France, le frère de l'Empereur ne saurait se maintenir sous le coup de ses revers.*

Le 28, au point du jour, on fit monter à cheval un escadron de hussards, et on l'envoya en reconnaissance au delà de la porte de Leipzig, en le faisant soutenir par une compagnie de grenadiers. Au milieu d'un épais brouillard, la reconnaissance se heurta

contre l'avant-garde de Czernichew, qui descendait des hauteurs du Forst dans la plaine où coule la Fulde. Les hussards et les grenadiers, accueillis par la mitraille, se replièrent sur la porte de Leipzig après avoir perdu beaucoup de monde. La ville de Cassel bâtie sur la rive gauche de la Fulde, est unie par un pont au faubourg de la rive droite. De la porte principale de ce faubourg, appelée porte de Leipzig, part la grande route qui conduit à cette ville par Hela, Eschwege, Mülhausen, Querfurth, Mersebourg. A la porte de Leipzig, dans le faubourg, correspond la porte de Francfort dans la ville même. De cette porte, la route dite de Francfort court jusqu'à Jesberg, sur la rive gauche de la Fulde, en la remontant, et de Jesberg se dirige droit sur la Franconie par Marbourg et Giesen, avec embranchement sur Coblenz, par Wetzlar. Enfin, une troisième route aboutissant au nord de Cassel, passe par Paderborn, Lipstadt, et conduit soit à Cologne, soit à Wesel.

A ces nouvelles, et au bruit du canon, le Roi monta à cheval et fit ses préparatifs de défense. On barri-cada le pont, et l'on envoya à l'entrée du faubourg, deux cents hussards français auxquels on donna des fusils, et deux pièces de canon pour défendre la porte de Leipzig. Après une heure de canonnade, l'artillerie westphalienne fut démontée par l'artillerie russe, quatre fois plus nombreuse. Les hussards évacuèrent alors le faubourg et se retirèrent derrière les barricades du pont, d'où ils repoussèrent toutes les attaques des Cosaques.

Pendant ce temps, le Roi avait réuni sur l'espla-

nade du vieux château le bataillon des grenadiers-gardes, les cent cinquante gardes-du-corps, et trois escadrons de hussards français, les seuls qui sussent tenir à cheval. Autour de lui étaient accourus le ministre de France, le baron Malchus, ministre des finances, les officiers de la maison civile et militaire du Roi, parmi lesquels MM. Bocholtz, Pukler, Lepel, quelques personnages appartenant à la noblesse de la ville, entre autres, le général de Schlieffen, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

A huit heures, les officiers envoyés en reconnaissance sur la route de Francfort, le long de la rive gauche de la Fulde, rapportèrent au Roi qu'un parti ennemi avait passé la rivière à gué et s'approchait de la ville. Un brouillard épais couvrait la campagne. Le Roi, ignorant la force de l'ennemi sur la route de Francfort, qui était celle par où il attendait les renforts du duc de Valmy, jugea qu'il était de la dernière importance de rester maître de cette communication. Il appela le général Allix, gouverneur de la ville, lui donna deux compagnies de sa garde pour renforcer la défense du pont que les hussards maintenaient d'ailleurs avec succès, et le prévient qu'il allait, de sa personne, avec les grenadiers, les gardes-du-corps, et les trois escadrons de hussards, se porter sur la route de Francfort, au devant de l'ennemi, pour ne pas se laisser enfermer à Cassel et couper du général Rigaud, qu'il supposait en marche sur cette ville. Il y avait lieu, du reste, de rentrer en possession du gué de Melzungen, par où le général Bastineller, qu'on attendait d'un moment à l'autre,

rallierait certainement la colonne du Roi. A peine cette colonne avait-elle débouché de la porte de Francfort, qu'on se rencontra au milieu du brouillard avec les Cosaques. Le Roi faisant filer les grenadiers le long de la Fulde, chargea l'ennemi avec les gardes-du-corps et les hussards, le rejeta sur les fantassins dans la rivière, avec des pertes sensibles et dans la plus grande confusion. Cette vive attaque, à laquelle ils semblaient ne pas s'être attendus, déconcerta les Cosaques. Le feu cessa contre le pont, le faubourg fut évacué, et l'avant-garde de Czernichew alla établir son camp sur le Forst, à demi-lieue de la ville.

Le Roi ne recevant aucune nouvelle de Bastineller, resta jusqu'à dix heures du matin en vue de la ville, sur la route de Francfort. Certain alors que ce général avait éprouvé quelque désastre, et ne sachant pas quelles forces il avait devant lui sur le Forst, et peut-être derrière lui du côté de Melzungen, il prit le parti de rétrograder lentement dans la direction de Marbourg, au devant des troupes du duc de Valmy. A Jesberg, au lieu des renforts attendus, le Roi trouva la réponse du maréchal, celle qu'il avait écrite le 27, et dans laquelle le duc de Valmy déclarait ne pouvoir prendre sur lui de faire marcher la colonne du général Rigaud.

Le 29 au matin, Bastineller n'ayant pas paru, le Roi continua sa retraite sur Marbourg. Il avait été rejoint par le ministre de France, et par la plupart de ses ministres. Arrivé à Marbourg, dernière ville de la Westphalie dans la direction de Francfort, le Roi chargea son aide de camp, le

général Danloup-Verdun d'y arrêter la colonne, d'y rallier le petit corps de Bastineller, s'il existait encore, et d'y attendre les mesures que l'Empereur ou le duc de Valmy jugeraient à propos de prendre pour la réoccupation de Cassel. Son action personnelle étant désormais impuissante et son autorité nulle, Jérôme, le cœur navré, accompagné de quelques serviteurs et du ministre de France, franchit la frontière de son royaume, s'arrêta pour coucher à Wetzlar, et le lendemain, atteignit Coblenz. Il se logea dans le château de Montabauer, à quelques lieues de la ville, sur la rive droite du Rhin, répugnant à passer ce fleuve au delà duquel on semblait dire adieu à toutes les conquêtes de l'Empire.

Voici ce qui était arrivé au général Bastineller, et ce qui, en privant le Roi des troupes qui couvraient Cassel, avait amené l'abandon de la capitale. Ce malheureux général, brave, dévoué, mais manquant d'initiative, perdit toute la journée du 27 et celle du 28, à repousser les partis de Cosaques qui le harcelaient de tous côtés, au lieu de marcher tout droit sur Cassel, où son arrivée aurait donné une toute autre tournure aux affaires et peut-être mis Czernichew en péril. Dès le 28, il avait bien compris aux mouvements des troupes qui le débordaient, qu'il avait été prévenu sur Cassel, où l'ennemi était arrivé avant lui. Il n'osa pas (la plus commune et la plus désastreuse des fautes de guerre), il n'osa pas marcher sur le canon. Il pivota autour de Cassel, et vint bivouaquer le 28 au soir, après un détour énorme, près de Melzungen, sur la Fulde, à quatre lieues de la ville.

Le plus humiliant et le plus douloureux des désastres s'y attendait. Dans la nuit les troupes qui composaient sa garnison, 1^{re} et 2^e cuirassiers, 3^e bataillon léger et une batterie d'artillerie, sentant que derrière elles un événement grave avait dû se passer à Cassel, et que probablement l'ennemi y était entre, furent saisies du vertige de la désertion, ce mal sous lequel se fondait l'armée prussienne depuis le commencement de la campagne. Le matin à l'appel, il ne restait plus que dix hommes du bataillon d'infanterie, deux cent trente cuirassiers et un seul artilleur. Le général fit enlever et jeter dans la Fulde ses pièces de canon et s'achemina sur Hersfeld, dans la direction de Giessen et de Frankfurt, ne croyant plus utile ni prudent de chercher à percer sur Cassel. Il arriva à Hersfeld seulement avec huit cuirassiers, et la moitié des officiers. Nous recommandons aux lecteurs le rapport du général Bismarck compris dans la correspondance à la fin de ce livre. Ce document est empreint d'un cachet irrépressible de simplicité naïve, d'honneur outragé, de douleur profonde.

Cependant le général Allix, laissé dans Cassel avec deux cents hussards français et deux compagnies de la garde, vit l'ennemi se retirer sur le Forst après l'échec que lui avait fait subir le Roi à la sortie de la ville. La journée du 28 se passa sans incident, mais au milieu d'une grande fermentation des passions populaires. La prison, située dans le faubourg, avait été ouverte dès le matin par les Russes. Les détonations, en se répandant dans la ville, y portèrent des éléments de désordre, de pillage et de violence aux-

quels les meneurs du parti allemand cherchèrent à donner une couleur politique. Les soldats des deux compagnies de grenadiers laissées par le Roi ne tardèrent pas à abandonner leurs postes, puis leurs armes, et à se mêler à la populace, devenue effrayante pour les honnêtes citoyens. Le lendemain 29, le général Zandt, venant de Münden, entra dans Cassel par la route de Carlshaven, ayant fait un détour pour passer sur la rive gauche de la Fulde, et éviter la porte de Leipzig. Il amenait avec lui quelques restes de ses quatre compagnies de chasseurs-gardes, réduites par la désertion à une centaine d'hommes, et deux cents hussards Jérôme-Napoléon, ceux-là d'une fidélité, d'un dévouement et d'une bravoure à toute épreuve. A peine arrivés en ville, les chasseurs se débandèrent, et le général Allix n'eut plus à compter pour défendre la ville que sur trois cent cinquante hussards démontés, des conscrits de 1814, presque des enfants, mais retrempant leur patriotisme et leur amour-propre français au contact d'une nationalité étrangère devenant d'heure en heure plus hostile.

Le 30, à midi, Czernichew ayant rallié tous ses renforts, et réuni environ quatre mille Cosaques et une dizaine de pièces d'artillerie, se mit à canonner vivement la ville. A deux heures le feu cessa ; un parlementaire se présenta à la porte de Leipzig, et fut conduit chez le général Allix, au milieu d'un grand concours de peuple et de soldats déserteurs demandant la reddition de la place. Allix refusa. Cependant les sommations de Czernichew, les cris et les

violences d'une partie de la population devinrent d'heure en heure plus menaçants jusqu'au soir. Enfin, à sept heures, un dernier parlementaire se présenta, escorté d'une multitude furieuse, qui envahit à sa suite l'hôtel du gouverneur. Allix, au milieu des plus grands dangers, et n'ayant plus la liberté de défendre la ville, ni même sa propre vie, signa une convention dont voici le texte complet :

CONVENTION DE CASSEL, SIGNÉE PAR LE GÉNÉRAL ALLIX,
LE 30 SEPTEMBRE 1813.

*Réponse aux articles proposés par Son Excellence
M. le Gouverneur de Cassel.*

« ARTICLE PREMIER. — Départ des troupes westphaliennes et françaises ce soir avec armes et bagages sûrement, à l'exception des canons.

« ART. 2. — La ville sera occupée ce soir en entier par les troupes impériales russes.

« ART. 3. — Pour mettre les troupes westphaliennes et françaises à l'abri de toutes les tentatives que pourraient entreprendre contre elles les détachements de Cosaques qui se trouvent sur toutes les routes, un régiment de Cosaques les escortera à deux milles de Cassel.

« ART. 4. — Les membres du corps diplomatique et les individus de la classe civile pourront, dans la journée de demain ou après-demain, obtenir des passeports pour se rendre où bon leur semblera.

« ART. 5. — Tout ce qui ne se trouvera pas parti

avec l'escorte russe ce soir, et qui se trouvera sur les routes, sera considéré de bonne prise, de même que tous les effets royaux que l'on transportera de la ville.

« ART. 6. — L'exécution de la présente capitulation doit avoir lieu dans le courant de deux heures.

« Fait à Cassel, à sept heures et demie du soir, le 30 septembre 1813. »

L'acte n'était pas encore signé, que sans attendre le délai fixé pour l'occupation de la ville, les Cosaques l'envahirent de tous côtés. Une partie des hussards français eut à peine le temps de gagner avec Allix la porte de Francfort et la route de Marbourg. Le reste, laissé dans les postes envahis par le peuple, se dispersa, mais en gardant ses armes, et le lendemain tous ces braves gens, à force d'énergie et d'intelligence, parvinrent à regagner la colonne et à rallier le drapeau. Allix arriva le 2 octobre à Marbourg avec sa petite troupe.

Les détails relatifs à l'entrée de Czernichew et de ses Cosaques à Cassel, au séjour qu'il y firent jusqu'au 4 octobre, à l'attitude de la population, sont rendus d'une manière très-fidèle et très-pittoresque dans un rapport que M. Hugot, secrétaire général du conseil d'État, resté dans la ville et témoin oculaire, rédigea pour la légation française. Nous mettons ce tableau sous les yeux de nos lecteurs. Certains traits rappellent d'une manière, hélas ! trop frappante, les souvenirs encore vivants des deux invasions de la France, lorsque nos villes étaient successivement occupées

par les étrangers, et qu'un parti anti-national affectait de regarder les envahisseurs du sol national comme des libérateurs, et ses défenseurs comme des brigands.

« Le lendemain, 1^{er} octobre, offrit aux regards des
« habitants un mouvement extraordinaire de Cosa-
« ques, et leurs lances déjà fichées aux portes de tous
« les établissements qui renfermaient quelque chose
« de précieux.

« Vers les dix heures du matin, le général Czerni-
« chew fit son entrée par la porte de Leipzig. Il était
« à cheval, entouré d'une espèce d'état-major que
« suivaient une quarantaine de Cosaques, sans ordre
« et dans l'accoutrement le plus dégoûtant. On est à
« concevoir, pourquoi ce chef militaire ne choisit pas
« de préférence son escorte parmi les dragons qui font
« partie de sa troupe, et qui du moins offrent figure
« militaire.

« Czernichew, paré de tous ses ordres, portant le
« cordon rouge sur l'habit, et la tête couverte d'une
« misérable casquette, parcourut au pas l'espace de
« la porte de Leipzig à la rue de Bellevue. Il était pré-
« cédé et suivi de quelques hommes de la dernière
« lie et d'un plus grand nombre de polissons, qui de
« temps à autre poussaient, mais avec peu d'ensem-
« ble, les cris de hurrah ! vive l'empereur Alexan-
« dre ! vive le prince électoral ! Les gens que la
« curiosité tenait sur le passage, et parmi ceux-ci
« des personnes qu'on supposait plus éclairées et
« mieux instruites, reconnaissaient et se montraient

« le prétendu prince électoral de Hesse, qui n'était
« que dans leur imagination. Tout le long de la route,
« un Cosaque distribuait un imprimé qu'on s'arra-
« chait. Le cortège s'arrêta à l'hôtel du *Comte de la*
« *Ville*, à Bellevue, où le général Czernichew prit son
« quartier.

« Un de ses officiers, nommé Raschanowitsch, s'é-
« tablit à la Maison-Rouge, et fit connaître par un
« placard qu'il était commandant de la place, et qu'on
« devait s'adresser à lui, soit qu'on eût à se plaindre,
« soit pour remettre ou dénoncer tous effets militaires
« ou appartenant à la couronne.

« Le premier acte de cette nouvelle autorité mili-
« taire fut de faire arrêter deux agents de police.
« L'un, sur le refus du crieur public, avant la prise
« de la ville, avait publié l'ordre de la mairie qui dé-
« fendait aux habitants de garder chez eux les soldats
« de la garnison ; l'autre, ancien tambour-major au
« service de la France et pensionnaire français, ayant
« perdu le bras droit dans la dernière campagne con-
« tre la Russie, s'était servi de son bras gauche, lors
« de l'attaque du 28 septembre, pour décharger plu-
« sieurs fusils sur les assaillants. Tous deux, conduits
« en prison par des Cosaques, furent poursuivis et
« horriblement maltraités par la canaille ameutée.
« On s'étonne que le dernier, nommé Backaus, ait
« pu survivre aux coups, sous lesquels il semblait à
« chaque instant devoir expirer.

« Dans la même matinée, on fit afficher un pla-
« card en deux colonnes, où l'on apprenait au peuple
« que, de l'autorité du prince royal de Suède, le

« royaume de Westphalie cessait d'exister ; que l'armée française avait perdu depuis quelques semaines plus de cent mille prisonniers et trois cents pièces de canon, que la Bavière et le Wurtemberg avaient déserté la cause de l'Empereur des Français pour se ranger dans la ligue du Nord ; enfin que déjà la plus grande partie de l'Allemagne était délivrée, et que les généreuses intentions de l'Empereur de Russie ne lui feraient poser les armes que lorsque l'œuvre entière de la délivrance serait accomplie.

« Le reste de cette journée (1^{er} octobre), la ville fut fatiguée du galop continuel et du spectacle de ces hommes hideux, toujours armés de leurs longues piques, et qui, pourtant, ne se portèrent qu'à très-peu d'outrages envers les personnes.

« Dès son arrivée, le général Czernichew avait donné des ordres pour qu'il y eût spectacle. Il éprouva des lenteurs et une espèce de résistance de la part du directeur et de celle des comédiens. On afficha par ordre : *M. de Crac, Adolphe et Clara* et le *ballet des Masques*. Le général et ses officiers, conduits en quatre ou cinq voyages dans une mauvaise voiture, prirent place dans les loges des ministres à droite. Celles du Roi et de la Cour étaient fermées. Le nombre des spectateurs ne s'élevait pas à cent cinquante, parmi lesquels trois ou quatre femmes. Le général Czernichew ne parut point satisfait du public ; point de hurrah, pas le moindre signe de satisfaction, et il était facile de voir qu'il ne s'attendait pas à cette froideur ; Czer-

« nichew sortit après la première pièce et ne vit point
« le ballet.

« Le 2 au matin, on faisait courir le bruit que les
« Autrichiens étaient à Francfort, et que six mille
« Prussiens arrivaient le jour même à Cassel. Les
« gens sensés ne virent dans cette nouvelle qu'un
« moyen de déchaîner le brigandage auquel on allait
« se livrer. En effet, tous les édifices publics, l'ar-
« senal, le muséum, les ministères, les maisons du
« Roi, son palais, les magasins militaires, les caser-
« nes, furent assaillis à la fois. Les paysans, arrachés
« avec violence à leurs travaux, arrivaient escortés
« de Cosaques pour transporter le butin. Jusques au
« lendemain, on ne vit que chevaux et voitures char-
« gées se rendre de toutes les parties de la ville au
« *Forst* devenu l'entrepôt des dépouilles de la rési-
« dence. On passe sous silence mille vols commis avec
« adresse ou impudence non-seulement par les Co-
« saques, mais par des Westphaliens déserteurs, sol-
« dats et officiers qui semblaient, en s'enrôlant dans
« la milice pillarde, pressés de faire leurs preuves et
« mériter leurs grades.

« On affichait en même temps une invitation à
« tous ceux qui voudraient coopérer à l'œuvre de
« la délivrance de leur patrie, de se présenter au
« bureau du colonel Dörnberg, frère de celui qui,
« il y a quatre ans, trahit la confiance de son Roi
« et de son bienfaiteur. Deux mille soldats, à ce que
« l'on croit, se sont fait inscrire qui, loin de leur
« patrie, au delà des mers, sans espoir de retour,
« sans espoir d'avancement, iront pleurer leur crime

« et la perfidie de ceux qui les vendent à l'Angle-
« terre.

« Un paysan, qu'on présume être le courrier de la
« troupe, arriva entre dix et onze heures du matin,
« encurtê et pressé par un Cosaque. Il repartit un
« quart-d'heure après. Dès ce moment, on remarqua
« une activité extraordinaire. La mairie fut requise de
« lever sur-le-champ deux cent cinquante chevaux.
« Ils furent choisis sur un ancien état des chevaux de
« luxe de la ville, et amenés sur la place Frédéric.
« Les Cosaques commencèrent par s'emparer de quel-
« ques-uns. Czernichew sembla n'être plus ami
« pressé, renvoya cette quantité de chevaux et les
« fit reprendre le lendemain.

« Le soir, il y eut de nouveau spectacle, *par ordre*.
« Le directeur ayant proposé l'opéra d'*Euphrosine*
« ou *le Tyran corrigé*, et le ballet de *Figaro*, le gé-
« néral ordonna de substituer à la première pièce, le
« *Tyran supposé*, et toutefois ne parut point au spec-
« tacle. Son état-major y assista. Le public, bien
« moins nombreux encore que la veille, semblait n'être
« venu que pour chercher une distraction aux
« violences qui s'exerçaient et à celles qu'on redou-
« tait.

« Les rues étaient désertes, à peine rencontrait-on
« deux personnes ensemble et toujours muettes.

« On continua, dans cette soirée du 2, de vider
« l'arsenal. Les canons et toutes sortes de munitions
« furent enlevés et transportés au *Forst*.

« Le 3, on ne parlait que de l'arrivée de trente
« mille Autrichiens. Quelques Cosaques, revêtus de

« l'uniforme prussien, parcoururent les rues ; on ne
« douta point de l'arrivée des six mille Prussiens
« attendus la veille, et l'on crut avec la même bonho-
« mie à la nouvelle armée que le bruit du jour annon-
« çait. Czernichew avait soin de faire circuler ses
« hommes du Forst à la ville et de la ville au Forst,
« afin d'imposer sur le nombre de sa troupe qu'il te-
« nait au camp, divisée en pelotons, éloignés les uns
« des autres. Indépendamment de cette force qu'on
« pouvait voir, cinquante à cent Cosaques épars dans
« un rayon d'une lieue, laissaient croire qu'une ar-
« mée occupait les villages environnants. Le fait est
« que le nombre ne s'en élevait pas à plus de deux
« mille.

« Cependant l'enlèvement des caisses, des effets
« précieux, des effets militaires, des chevaux de
« main, de ceux des paysans, des voitures de luxe et
« autres, ne discontinuait pas. On croyait les Co-
« saques insatiables, ils donnèrent une preuve du
« contraire. Il restait encore au garde-meuble, devenu
« le magasin d'habillement, une quantité immense de
« couvertures, de draps de toile, etc., dont ils ne
« pouvaient plus se charger, ils les mirent en vente,
« et pendant trois heures, de tous les quartiers de la
« ville et sans interruption, on vint acheter pour un
« thaler une pièce de drap, de toile, une couver-
« ture, etc. Cette scène scandaleuse se compliqua de
« mille petits faits honteux et quelquefois atroces,
« qu'on s'efforce d'oublier.

« Sur la fin de son occupation, l'ennemi fit mettre
« en liberté tous les forçats, et quelques heures avant

« son départ, il fit arrêter et conduire au camp le
« préfet du département, le maire de la ville, le di-
« recteur des postes et quelques autres personnes
« qu'on n'a pas encore revues. On sait qu'un plus
« grand nombre de fonctionnaires avaient été dési-
« gnés pour être emmenés par l'ennemi, mais ils eu-
« rent le bonheur d'échapper aux recherches.

« Enfin, à onze heures du matin, toujours paré
« de ses ordres et de son ruban, entouré comme lors
« de son entrée, et traînant à sa suite le sieur Du-
« parc, maître des comptes et madame Garnier,
« femme du premier chirurgien du Roi, le général
« Czernichew quitta son quartier pour se rendre,
« par le pont de Leipzig, à ce qu'il appelait son corps
« d'armée. Il traversa toutes les rues au pas, comme
« on le ferait à une fête triomphale, saluant et sou-
« riant à tout le monde, et n'obtenant ni salut ni
« acclamations.

« Le commandant Raschanowitsch avait laissé à la
« Maison-Rouge l'ordre que son dîner fût servi à
« trois heures, le général Czernichew avait promis
« de revenir dans quatre jours. Le commandant ne
« revint pas prendre son dîner commandé, et l'on
« espéra que le général se dispenserait de tenir sa
« promesse.

« Toutes les nuits, pendant l'occupation de la
« ville par les Russes, ont été calmes. On peut croire
« que les Russes eux-mêmes ont voulu que l'ordre
« fût à peu près maintenu, car c'est avec un certain
« ordre que s'est exécuté le pillage; d'ailleurs la ville
« était pleine d'étrangers qui n'étaient pas arrivés sans

« intérêt, et dans un pillage désordonné, trop de co-
« partageants eussent diminué la part des Cosaques.
« Mais ce qui a surtout contribué à maintenir la
« tranquillité, c'est le dévouement de la garde
« nationale, qui, dès le 2 octobre, revenue de sa
« stupeur, et excitée par un vif sentiment d'indigna-
« tion et celui de l'intérêt commun, a montré un
« zèle et une énergie au delà de toute expression.
« On lui doit d'avoir prévenu ou arrêté beaucoup
« d'excès. Le 3 octobre, jour du départ, et où le
« danger paraissait plus grand, chaque rue, chaque
« maison, pour ainsi dire, avait un poste. Les chefs
« et le gros des Cosaques étaient partis, mais beau-
« coup de ces sauvages restaient ; d'autres rentraient
« de leurs stations sur diverses routes, et ce n'était
« pas le seul danger à craindre. Quantité de paysans,
« de Westphaliens déserteurs, d'ouvriers sans ou-
« vrage et sans argent, de jeunes étudiants libertins
« et fanatiques avaient vu leur espoir trompé, il n'y
« avait eu pour eux ni vengeance, ni pillage. On
« pouvait redouter toutes sortes d'excès ; tout fut
« maintenu dans le calme le plus parfait, et il faut
« rendre cette justice au bon esprit des habitants
« de Cassel, que Westphaliens et Français semblaient
« n'avoir qu'un sentiment, celui de l'indignation et
« d'un intérêt commun.

« Aussitôt après l'évacuation de la ville, on vit les
« rues abonder d'une population plus pure. On avait
« besoin de respirer, on se cherchait, on se saluait,
« on se félicitait d'un coup d'œil, sans oser encore
« davantage.

« Un autre spectacle contribuait aussi à ouvrir
« l'âme à des affections plus douces, c'était celui
« d'une quantité de malades westphaliens et français
« qui, lors de l'arrivée de l'ennemi, quittant
« l'hôpital militaire placé hors des portes, avaient
« été recueillis dans les hôpitaux de la ville, et retournaient
« avec une espèce de joie à l'asile dont
« les Russes les avaient chassés.

« Il y trouvèrent huit Cosaques trop grièvement
« blessés pour pouvoir suivre leur corps; le même
« nombre y étaient morts, deux après avoir été amputés.
« Environ vingt-cinq avaient été emmenés
« dans des voitures.

« A l'autorité du chef russe succédait celle d'une
« commission nommée par lui, dont tous les membres
« étaient choisis dans la classe aisée, et plusieurs
« parmi les fonctionnaires.

« Les premiers actes de cette commission ont dû
« rassurer tous les citoyens.

« Le 4, lendemain du départ des Russes, on se
« croyait délivré de cette race pillarde; mais il fallait
« encore en voir aller, venir et impunément emmener
« des dépouilles surprises isolément. On craignait
« le retour des chefs, on respirait encore dans
« une atmosphère russe; on était terrifié et par leurs
« faits et par leurs mensonges; enfin, aucune force
« amie ne promettait du secours contre un malheur
« plus grand, si une voie de fait contre l'un de ces
« barbares eût provoqué le retour de leurs troupes.

« A quatre heures après-midi, une cinquantaine
« de Cosaques qui devaient être le poste avancé sur

« la route de Francfort, passèrent emmenant quelques voitures où se trouvaient un général français, une dame, deux courriers et deux marchands. Ce même soir, partit un officier russe qui jusque-là était resté à l'hôtel qu'avait occupé le général Czernichew. Le poste qui tenait la porte de Leipzig délogea également. Dans la nuit du 4 au 5, la garde nationale poussa ses patrouilles à pied et à cheval jusqu'à deux lieues, sur toutes les routes qui aboutissent à Cassel.

« Le 5, on vit encore à différentes heures du jour un ou deux Cosaques traverser la ville et suivre la route de Münden (Nord), qu'avait prise leur chef, mais tous les avis s'accordèrent sur l'entière liberté de toutes les communications de Cassel. Cependant on croit savoir que près de Marbourg, sur la route de Francfort, les paysans entreprenaient aussi d'inquiéter les voyageurs. »

Cependant le duc de Valmy n'avait pas tardé à concevoir quelques inquiétudes sur la détermination qu'il avait prise de refuser du secours au Roi. De tous côtés les avis de la marche de Czernichew sur Cassel arrivaient à Mayence. La dernière lettre que le Roi écrivit au maréchal dans la nuit du 27 au 28, au moment de l'apparition à Helsa des premiers Cosaques, le décida à prendre quelques dispositions propres à rapprocher les secours de Cassel, sans qu'il ordonnât pour cela de mouvement décisif. Le général Rigaud dut s'avancer avec la 54^e colonne, dont nous avons fait connaître la composition, de Fulde jusqu'à Wach,

à l'embranchement des deux routes qui mènent l'une à Erfurth par Eisenach, l'autre à Cassel par Hersfeld; à Wach il eut pour instruction de remettre son convoi au général Dalton, chargé de l'escorter jusqu'à Leipzig, et d'attendre pour marcher sur Cassel, soit une réquisition urgente du roi Jérôme, soit des ordres de l'Empereur. En même temps le duc de Valmy dirigea sur Marbourg deux bataillons qu'il avait sous la main, l'un du 127^e, l'autre du 128^e de ligne, de manière qu'ils fussent dans cette ville le 3 octobre.

Mais dès qu'il apprit la prise de Cassel, et que de Coblentz le Roi lui eut fait connaître la gravité de la situation, le duc de Valmy ne jugea pas lui-même ces mesures de précaution suffisantes. Inquiet de voir Francfort découvert du côté de Cassel, le maréchal, tout en en référant à l'Empereur, ordonna d'urgence la formation d'une division destinée à se porter sur Cassel. Il l'organisa en prenant à la 54^e colonne du général Rigaud ses deux bataillons des 51^e et 55^e, et son bataillon de marche de la garde impériale, et en les réunissant à Giesen et Marbourg aux deux bataillons des 127^e et 128^e déjà dirigés sur cette dernière ville. Il y avait à Hanau un grand dépôt de cavalerie sous les ordres du général Préval. Le duc de Valmy en tira douze cents cavaliers montés appartenant à différents corps, et les adjoignit à la division d'infanterie, ainsi que deux batteries d'artillerie. Enfin, sur la demande du Roi, qui connaissait et estimait le général Préval, le duc de Valmy lui donna l'ordre d'aller prendre le commandement en chef de ce petit corps et de marcher sur Cassel par Marbourg, pen-

dant que le général Rigaud, réduit à deux mille hommes par la formation de la division Préval, se dirigerait sur le même point par Fulde et Hersfeld.

Toutes ces dispositions furent approuvées par l'Empereur, sauf la nomination du général Préval. Il voulut que ce général restât à Hanau et que le général Rigaud prît le commandement des deux colonnes et restât sous le Roi à la tête de toutes les troupes françaises opérant en Westphalie.

Ces ordres, qui donnés quelques jours plus tôt eussent sauvé Cassel, furent du moins très-vivement exécutés aussitôt que la décision en eut été prise. Dès le 7 octobre, la division française était échelonnée de Francfort à Marbourg, et avait fait entrer dans ses rangs un millier de soldats, reste de l'armée westphalienne, réunis à Marbourg par le général Danloup-Verden, aide de camp du Roi. C'étaient d'abord les cinq cents hussards Jérôme-Napoléon, puis les gardes-du-corps, enfin une centaine de grenadiers de la garde. Voilà à quoi était réduit ce bataillon d'élite emmené de Cassel par le Roi, et qui, sur la route et à Marbourg même, s'était misérablement débandé en abandonnant ses officiers.

Le brave Allix, arrivé le 2 octobre à Marbourg avec ses hussards, eut beaucoup de peine à attendre que la division française fût prête à tenir la campagne. Dès qu'il en eut la permission du duc de Valmy, il partit avec l'avant-garde, composée d'un bataillon et d'un escadron, fit brûler une étape à cette avant-garde, et rentra le 7 octobre à Cassel, huit jours après en avoir été chassé ! On sait que depuis le 4,

les derniers Cosaques avaient quitté ville, Czernichew ayant eu connaissance de la concentration de troupes qui se faisait à Giesen et Marbourg, et dont il ne crut pas prudent d'attendre les effets.

Le Roi, logé pendant les premiers jours au château de Montabauer, ne jugea pas convenable de faire un long séjour sur les terres du duc de Nassau, et finit par aller s'établir à Coblenz même, à l'hôtel du préfet, M. Dauzan. Autour de lui vinrent se grouper ses ministres, le comte de Fürstenstein, le comte de Höne, de Malsbourg, de Malchus, de Wolfradt, le baron Reinhard, remplacé un moment par le secrétaire de la légation de Malartic. Les ministres de Saxe, de Bade, de Hesse, s'étaient réfugiés à Arolsen, à quelques lieues de Cassel, sur le territoire du prince de Waldeck, qui avait obtenu la neutralité de ses États. Quant au ministre de Wurtemberg, M. de Gremp, on remarqua avec étonnement, qu'au lieu de suivre le Roi à Coblenz, ou de prendre à Arolsen, comme ses collègues, une position d'expectative, il était retourné droit à Stuttgart, annonçant qu'il regardait sa mission comme terminée !

Ce séjour à Coblenz, première halte sur la pente rapide du malheur, fut l'initiation de Jérôme aux comptes nécessaires que l'infortune est tenue de régler avec l'ingratitude. Si quelques amis l'avaient suivi, plusieurs étaient restés en chemin. Les plus comblés de ses faveurs avaient été naturellement les premiers à faiblir. Il était surtout aigri contre la famille de Fürstenstein, dont les membres, sauf le comte lui-même, ami personnel et dévoué, n'avaient pas ré-

pondu par leur conduite à la confiance du Roi, confiance basée sur le souvenir de tant de bienfaits. Le comte de Hardenberg, grand maître des cérémonies, père de la comtesse de Fürstenstein, le baron de Schultz, son parent, trésorier-général de l'ordre de la Couronne, s'étaient montrés en public pendant l'occupation de Cassel, sans les insignes de cet ordre, ce qui pouvait passer, non-seulement pour un reniement, mais pour une avance faite à l'étranger. Lecamus, frère du ministre, trésorier de la Couronne, avait par négligence ou faiblesse laissé tomber entre les mains de Czernichew une somme de 200,000 fr. qu'il aurait pu sauver. Un autre personnage, plus comblé, s'il était possible, que ne l'avaient été les Fürstenstein, avait tenu aussi une conduite équivoque, c'était le grand chambellan, prince de Hesse Philipsthal. Mais en ce qui concernait ce prince, Jérôme était allé de lui-même au devant de l'ingratitude, en s'obstinant à attacher à sa personne un homme qui appartenait à la famille de l'électeur de Hesse. L'Empereur, avec ce tact net et droit qu'il avait sur toutes choses, avait empêché son frère de nommer grand maréchal du palais le prince de Hesse, en lui disant qu'il serait ridicule de voir la garde de sa personne confiée à un parent du souverain dépossédé. Le Roi en avait fait un grand chambellan, ce qui était moins choquant.

A la tête des hommes fidèles réunis autour du Roi à Coblentz, était M. Siméon, le chef du ministère. Depuis quelques mois il aspirait à rentrer en France et à prendre un repos auquel son âge et ses

services assidus lui donnaient droit. En voyant les mauvais jours venir, cet homme respectable avait différé une séparation prévue depuis longtemps.

Il donnait à la cour de Cassel, surtout pendant les dernières crises, l'exemple d'une résignation silencieuse aux maux qu'il ne pouvait empêcher, d'une appréciation de l'avenir dépourvue d'illusion comme de faiblesse, d'un grand amour du travail, seule distraction des soucis politiques. Ses conseils au Roi étaient discrets, mais sages et toujours dictés par une saine notion du devoir. C'était le Cambacérès de la Westphalie. Lorsqu'il fut question de retourner à Cassel, il déclara au Roi qu'il était prêt à le suivre de nouveau. Le Roi refusa ce dernier sacrifice, et lui donna à entendre, avec une tristesse résignée, qu'ils n'avaient pas à se tromper l'un l'autre en s'encourageant mutuellement par des espérances, qu'ils étaient trop clairvoyants pour nourrir; que le retour à Cassel était une sorte de satisfaction donnée à l'honneur militaire; que la monarchie westphalienne était morte, morte pour ne plus revivre; que lui, Jérôme, n'avait plus besoin à Cassel de ministre de la justice, et que s'il devait lui rester des amis, c'est en France qu'il ne tarderait pas à aller les retrouver. Il força Siméon à partir, porteur d'une lettre pour l'Empereur où le Roi exprimait toute son estime et toute sa reconnaissance pour le conseiller qu'il avait reçu des mains de son frère en montant sur le trône, et qu'il lui rendait au moment où il allait en descendre.

Eh bien! au milieu de ces séparations, de ces

défections; en présence d'un avenir qui s'annonçait si terrible, ce qui pesait le plus à Coblenz sur l'âme de Jérôme, c'était le silence que l'Empereur conservait à son égard. Il ne connaissait plus les intentions, les ordres indispensables de son frère, que par l'intermédiaire du major-général, des ducs de Valmy ou de Bassano.

Était-ce de la part de l'Empereur découragement intime à l'endroit de tout ce qui concernait cet établissement de la Westphalie, qu'il avait rêvé si grand, et qu'il prévoyait perdu sans retour? Était-ce mécontentement réel ou fictif de l'évacuation de Cassel, dont il avait laissé échapper quelques symptômes? car un des traits de sa politique, le moins digne de lui assurément, était de distraire les esprits de la connaissance et du spectacle de ses revers, en transformant les malheurs en fautes, et en élevant des événements secondaires à la hauteur de causes capitales. Peut-être y avait-il de tout cela dans son refroidissement momentané pour Jérôme; sans parler des effroyables complications stratégiques au milieu desquelles il se débattait, courant après la victoire vers tous les points de l'horizon sans repos ni trêve et à peine suivi, la rencontrant quelquefois sur ses pas, apprenant toujours qu'elle s'était dérobée devant ses lieutenants.

En effet, le temps que Jérôme passa à Coblenz, fut la phase décisive et suprême de la campagne de 1813, alors qu'ayant refoulé Macdonald de la Lusace, Oudinot et Ney de la Prusse, Vandamme de la Bohême, les alliés resserrèrent autour de l'Empereur

un cercle formé de cinq cent mille baïonnettes, le forcèrent à quitter Dresde, et à venir tenter une dernière fois la fortune à Leipzig.

Quant à la Westphalie, sans parler de tout ce qui était au pouvoir de l'ennemi, celles de ses provinces qui étaient encore libres présentaient le désordre le plus affreux. Les autorités royales ayant disparu presque partout, et le pouvoir central ayant cessé de se faire sentir, la dissolution était arrivée à son comble.

Jérôme, au milieu de ces malheurs, entendant les cris de joie des ennemis de la France, sans instructions de l'Empereur, se voyant abandonné comme Roi et oublié comme frère, était dans une position affreuse. Nous citons deux dépêches de M. de Maltic, écrites au duc de Bassano, l'une de Coblenz, le 12 octobre, l'autre de Cassel, le 16, jour de la rentrée du Roi, et qui donnent une idée du chagrin profond de l'âme de ce Prince.

Premier extrait, du 12 :

« Quoique je sente toute la difficulté du devoir
« qui m'est imposé par les circonstances, je crois que
« je ne dois pas tarder plus longtemps à rendre
« compte à Votre Excellence des entretiens confidentiels que j'ai eus avec M. de Fürstenstein.

« Dès la première fois que j'ai eu l'honneur de le
« voir depuis mon arrivée à Coblenz, ce ministre
« m'a parlé avec confiance et abandon de la position
« du Roi dans cette ville. Il est revenu sur ce sujet
« hier, il y est revenu encore aujourd'hui, et si, d'un

« côté, je ne puis être en doute sur la peine que le
« Roi éprouve, à être sans nouvelles et sans ordres
« de la part de l'Empereur, de l'autre la versatilité
« aisée à remarquer dans les désirs que conçoit
« M. de Fürstenstein doit me prouver qu'en effet le
« Roi ne dissimule pas, lorsqu'il dit être sans nou-
« velles de l'Empereur et qu'il est très-vrai que Sa
« Majesté ignore ce qu'Elle doit faire.

« Je dis la versatilité, puisque tantôt M. de Für-
« stenstein exprime le désir que le Roi arrive au plus
« vite à Cassel, tantôt qu'il s'arrête à Marbourg;
« tantôt qu'il attende à Coblentz les ordres de l'Em-
« pereur, tantôt enfin qu'il soit ordonné à Sa Majesté
« de partir pour Paris, laissant ainsi tout son royaume
« à la disposition de son frère, pour le traiter en pays
« occupé militairement, et en tirer toutes les res-
« sources qu'il est susceptible de fournir.

« Si M. de Fürstenstein, Monseigneur, n'a vu en
« moi, comme je le crois, qu'un homme qui sent
« toute la gêne de la position du Roi, qui entre
« dans toutes ses peines, il lui était impossible de
« rencontrer personne qui fît des vœux plus sincères
« pour que cette situation violente vienne enfin à
« cesser; mais s'il cherche un conseil, il s'est mal
« adressé. Je sens toute mon insuffisance, et je ne
« puis qu'en faire profession.

« Le chagrin du Roi, qu'il dissimule en public, où
« jamais il n'a été ni plus aimable ni plus séduisant,
« se renferme au dedans de lui-même. Je ne puis
« expliquer que de cette manière la colère que M. de
« Fürstenstein et M. Siméon l'accusent de manifester

« contre ceux de ses serviteurs qui, dans les der-
« nières circonstances, n'ont pas suivi sa personne.
« Mais il faut dire aussi que M. de Fürstenstein est
« un peu aigri. Quoique l'affection du Roi pour lui
« ne se soit pas démentie un seul instant, quoique
« sa faveur soit toujours la même, cependant il a été
« frappé dans la famille de sa femme, il l'a été dans
« la sienne propre. Aussi j'ose croire, j'ose espérer
« que les expressions de ce ministre ne doivent pas
« être prises au pied de la lettre, lorsqu'il s'écrie
« avec un sentiment profond : *Je conseille la clé-*
« *mence et je ne suis point écouté.* Mais les premières
« nouvelles que le Roi recevra de l'Empereur re-
« mettront le calme dans son âme. Il est une vérité
« que les derniers événements ont dû lui prouver :
« c'est que sa personne est aimée parce que l'on
« connaît toute la bonté de son cœur. Il ne voudra
« pas perdre un aussi beau triomphe.

« M. Danzau (le préfet de Coblentz) a senti aussi
« que sa position était difficile. Il m'a dit que lorsque
« le Roi était à Montabauer (château près de Coblentz),
« un chambellan est venu lui annoncer l'arrivée de
« Sa Majesté, qu'il avait demandé la permission d'aller
« trouver le Roi, et que son dessein était de lui faire
« observer que peut-être lui-même croirait mieux
« de ne pas passer le Rhin, mais que cette permission
« lui avait été refusée. Après cela, il me semble que
« M. Danzau ne pouvait se conduire mieux qu'il n'a
« fait, et, d'ailleurs, convenait-il au Roi de rester
« dans les États du prince de Nassau? Le Roi a été
« loger à l'hôtel de la Préfecture, et si l'arrivée de

« Sa Majesté a causé d'abord un peu d'étonnement,
« ce sentiment s'est bientôt calmé, et on va sentir le
« départ du Souverain qui répandait autour de lui
« beaucoup d'argent, et qui ne doit en général laisser
« que des regrets dans tous les lieux qu'il quitte. »

Deuxième extrait, du 16 :

« Je dois à Votre Excellence le compte de la con-
« versation que j'ai eue hier, à Marbourg, avec Sa
« Majesté. La circonstance était assez importante
« pour que je misse toute mon attention à ne laisser
« échapper aucun des mouvements du Roi, et, je dois
« le dire, tout en lui, même la gêne qu'il s'efforce
« de dissimuler, m'a paru noble et généreux.

« Le Roi m'a remis les deux paquets destinés pour
« moi, et son impatience était visible d'y trouver
« des nouvelles de l'Empereur, quoique, en même
« temps, son espérance à cet égard fût bien faible,
« car les paquets étaient adressés à Cassel. Il m'a
« appris que le colonel Gautier, qu'il avait expédié
« le 3 de Wezlar à Dresde, n'avait pas pu pénétrer,
« et avait trouvé le chemin d'Erfurth à Leipzig infesté
« d'ennemis. Je voyais en lui beaucoup d'agitation.
« Je hasardai de lui parler de ce qui l'occupe presque
« uniquement depuis quelques jours : « Votre Ma-
« jesté, lui dis-je, a sans doute d'excellentes nouvelles
« de Cassel ? — Oui, de bonnes nouvelles ; mais ce
« sont de grands gueux. » Et après un moment de
« silence : « Oh ! je ne puis pas me persuader à moi-
« même que ce soient là de bons sujets. » Le Roi me

« dit ces paroles avec beaucoup de sensibilité. Je
« crus voir qu'il eût été bien aise de s'épancher,
« mais qu'il était retenu. Je ne pouvais l'exciter
« davantage. Je n'ai pas assez l'honneur d'être connu
« de Sa Majesté pour me permettre de chercher à
« forcer sa confiance. Je crois devoir me borner à
« l'attendre. J'ai su depuis que, la veille et le jour
« même, les officiers des grenadiers qui l'avaient
« abandonné s'étaient présentés devant lui, et qu'il
« leur avait parlé avec une dignité vraiment remar-
« quable, qui les avait pénétrés de douleur. Je de-
« mandai à Sa Majesté combien Elle comptait trouver
« de troupes à Cassel : « Environ quatre mille
« hommes, et quatre mille autres sont du côté
« d'Eschwege; ce sont les deux divisions Préval et
« Rigaud. De Wezlar, j'ai envoyé un courrier au
« duc de Valmy pour lui demander positivement s'il
« était autorisé à mettre et à laisser sous mon com-
« mandement ces deux divisions; car si je n'ai pas
« de troupes, il vaut mieux que je reste à Coblenz
« ou à Marbourg, sans retourner à Cassel pour m'ex-
« poser à en sortir encore. Le duc de Valmy m'a
« répondu que ces deux divisions ne pouvaient
« m'être envoyées que sur un ordre signé de l'Em-
« pereur ou du major général. »

« La conversation alors est devenue plus générale.
« Le Roi m'a parlé du traité de la Bavière, de la
« conduite de M. de Grempp, de celle de M. de Selby,
« qui, seul, a été remarqué au spectacle pendant le
« séjour des Russes à Cassel, de l'insertion dans l'*Ob-
« servateur Autrichien* de la dépêche de M. le baron

« Reinhard, l'en date du 12 septembre. Il m'a dit
« qu'il se pourrait que ce fût la connaissance de cette
« lettre qui eût déterminé M. de Czernichew à tenter
« le coup de main qui lui a trop réussi. Enfin, Mon-
« seigneur, personnellement heureux de l'amabilité,
« de la bonté du Roi, je n'ai pu que remarquer
« avec un chagrin notable combien la disposition
« intérieure de son âme était éloignée du repos.
« Quelle est la cause de cette agitation? Est-ce
« peine de ce qui est arrivé; est-ce ressentiment,
« peut-être approchant un peu trop de la sensibilité,
« contre des personnes qui, dans des circonstances
« extraordinaires, auront, sans s'en douter, blessé
« l'amour-propre d'un prince jaloux du pouvoir, non
« pour ses effets, mais pour le pouvoir même? Est-ce
« enfin appréciation juste de l'état des choses rela-
« tivement à la Westphalie? Chagrin de s'être trompé
« dans le choix des personnes dont il s'était entouré,
« et de se voir obligé de recommencer un édifice qui
« était loin d'être parfait, mais qui offrait à l'œil un
« ensemble assez complet et assez bien organisé?

« Votre Excellence décidera mieux que moi ces
« questions; peut-être même les lui soumettre est-il
« pour moi hors de propos, mais j'espère dans son
« indulgence dont je sens tous les jours que j'ai un
« extrême besoin.

« Des nouvelles de l'Empereur seraient pour le
« Roi un baume souverain.

« Le départ de M. de Gremp, pour Stuttgart, a eu
« lieu par les ordres du roi de Wurtemberg, d'après
« les rapports un peu acerbes que ce ministre a faits

« à son maître ; mais ce rappel me paraît bien précipité, et si je connais bien l'esprit de cette cour, dans laquelle j'ai résidé pendant deux ans, il y a là un germe de passion violente contre la France, tempérée, il est vrai, par la haine contre la Bavière et par une véritable admiration pour la gloire et la puissance de l'Empereur. Mais une étincelle suffira pour embraser la poudre et pour développer l'ambition gigantesque d'être maître de la Souabe entière, et de n'avoir que le Rhin pour frontière du côté de la France. »

Après plusieurs jours d'attente et de perplexité, après avoir envoyé plusieurs officiers à l'Empereur qui ne purent parvenir jusqu'à lui, la route d'Erfurt étant déjà interceptée, le Roi se décida à quitter Coblenz le 13 octobre. Il s'arrêta un jour à Marbourg, première ville de ses États, incertain encore s'il lui convenait de rentrer dans sa capitale où il n'y avait plus ni administration, ni gouvernement, ni argent; humilié de n'avoir pas même pu rassembler une centaine de mille francs, unique ressource pour les dépenses de sa maison, de son gouvernement et des troupes françaises, blessé surtout jusqu'au fond du cœur de ne rien ramener, de ne rien retrouver de cette armée westphalienne, objet de tous ses soins, et pendant si longtemps sa consolation et son orgueil. D'ailleurs, que signifiait cette reprise de possession éphémère, alors qu'une catastrophe définitive approchait d'une manière lente mais sûre, alors qu'on attendait d'heure en heure l'annonce de la grande

bataille, et que les esprits, découragés par une si fatale succession de revers, la regardaient d'avance comme perdue? Enfin, comme il avait été investi du commandement supérieur de la division Rigaud, il ferma l'oreille à toute autre considération que celle du devoir militaire; ne se regardant plus que comme un général français, il quitta Marbourg dans la nuit du 15, et arriva à Cassel le 16 au matin, le premier des trois jours que dura la bataille de Leipzig.

Il y avait été précédé de quelques jours par les sept mille hommes de troupes françaises dont une partie occupait la ville, et dont l'autre tenait la ligne de la Werra, du côté d'Heiligenstadt. A son entrée dans Cassel, le Roi fut salué, de la part de la population, d'acclamations assez vives. Mais déjà son cœur était fermé aux illusions de l'enthousiasme populaire : « Ils m'acclament, dit-il tristement à ceux qui l'entouraient, ce n'est pas pour moi, c'est qu'ils pensent que je vais les délivrer d'Allix. »

En effet, le général Allix, rentré dans la ville depuis le 7 octobre, y avait déployé un luxe de rigueurs tout à fait intempestives, et qui heureusement se réduisirent à des démonstrations purement comminatoires. Le système du général, qui n'en avait pourtant pas besoin pour se faire valoir, était que, dans la journée du 30 septembre, il n'avait cédé, en rendant Cassel, qu'à un soulèvement de la population. Dès lors il y avait eu des traîtres, des coupables qu'il fallait rechercher et punir. Le général Allix se déchaînait surtout contre les membres du comité provisoire institué, au départ et avec l'assentiment de

Gernichew, pour maintenir l'ordre et exercer quelques-unes des attributions les plus urgentes de l'autorité souveraine. Pour lui, les citoyens qui s'étaient arrogé ces fonctions (et il faut avouer qu'ils n'avaient pas été choisis parmi les partisans du Roi et des Français), étaient les chefs de la conspiration devant laquelle il s'était retiré en abandonnant Cassel. Dès son arrivée, il avait institué une commission militaire pour rechercher et punir les actes de trahison qui avaient accompagné l'occupation de la ville par les Russes. Quelques personnes avaient été emprisonnées. Le Roi le laissa faire d'abord, *croyant*, selon l'expression de Reinhard, *couvrir tout par son droit de faire grâce*. Sur la fin, pourtant, il disgracia Allix et céda à l'influence de Reinhard. Ce dernier, du reste, n'embrassait le système de l'amnistie complète que par esprit d'opposition au général Allix, auquel il avait voué une haine implacable. C'est au milieu de ces tiraillements, de ces récriminations personnelles et violentes, triste effet du malheur commun ! que s'écoulèrent les huit jours que le Roi passa à Cassel.

Le 19 octobre, l'armée française, vaincue à Leipzig, commença sa retraite par Erfurth sur Mayence. L'armée des alliés, embrassant dans la marche de ses colonnes vers le Rhin tout l'espace compris entre les montagnes de la Bohême et les provinces anséatiques encore occupées par le prince d'Eckmühl, la Westphalie fut envahie par le général Sacken. Un ordre d'évacuation générale du pays entre l'Elbe et le Rhin fut donné sur toute la ligne, à Hanovre, à Celle, à

Minden, où était le général Laubardière, gardant le Weser, à Cassel, enfin, où était le Roi avec la division Rigaud, gardant la Werra. Le 24, le corps de Sacken était à Mülhausen. Le Roi partagea la division Rigaud en deux colonnes. La première, dont il se réserva le commandement, était composée du bataillon de marche de la garde impériale, du bataillon du 55^e et de six cent cinquante cavaliers montés, dont deux escadrons des gardes d'honneur, deux cents hussards Jérôme-Napoléon et quatre-vingt-quinze gardes-du-corps. La seconde, sous les ordres du général Rigaud, était forte de cinq mille fantassins, de huit cents cavaliers et de deux batteries d'artillerie.

Le 26 octobre au matin, le Roi quitta Napoléons-höhe sans passer par Cassel, et, à la tête de la première colonne, prit la route de Dusseldorf par Arolsen, Aremberg, Elberfeld. Cette fois-ci, la retraite se faisait sur Dusseldorf et Cologne, et non plus sur Mayence, les routes de la Franconie étant encombrées par les colonnes de la Grande-Armée qui regagnaient le Rhin.

Le même jour, et par une route de traverse, un convoi composé des voitures des ministres et des principaux fonctionnaires français, des bagages et des archives, s'achemina dans la même direction sous l'escorte de quatre cents hussards Jérôme-Napoléon et sous les ordres du ministre de la guerre comte de Hüne. Le Roi, n'ayant avec lui, en dehors de sa maison militaire, que le baron Reinhard, coucha le 26 à Arolsen, le 28 à Aremberg, le 30 à Elberfeld, près de Dusseldorf, le 1^{er} novembre à

l'ennemi. le jour où la Grande-Armée repassait le Rhin à Mayence.

Voici le billet que le baron Reinhard écrit de Cassel, le 25 octobre, au duc de Bassano, pour lui faire connaître les dispositions qui avaient été prises :

« Le Roi, décidé à quitter Cassel, soit à cause des
• revers de la guerre, soit à cause des embarras
• de l'administration auxquels il ne peut remédier,
• informe en outre ce matin par le général Rigaud
• que l'ennemi est réuni en force à Duderstadt,
• prendra demain la route d'Arolsen, et ensuite celle
• de Paderborn et de Lipstadt, au lieu de la route
• de Wabern et de Marbourg qu'il était résolu de
• prendre encore ce matin. Je précéderai Sa Majesté
• de quelques heures, surtout qu'avec ses troupes
• et à cheval Elle prendra une route peu praticable
• pour les voitures. Cette lettre partira après notre
• départ, et je l'écris au clair parce qu'il serait pos-
• sible que, lorsqu'elle rencontrera Votre Excellence,
• Elle ne se trouvât pas à portée de ses archives.
• Mon cœur est oppressé, mais le courage et la con-
• fiance ne m'ont point abandonné. »

Le 27 octobre, le général Rigaud, débordé sur sa droite, puisque la veille avait eu lieu le dernier combat d'arrière-garde de la Grande-Armée à Eisonach, le général Rigaud, disons-nous, évacua Cassel, et se dirigea sur Dusseldorf et Cologne par Paderborn et Lipstadt.

Le 1^{er} novembre, le Roi fut rejoint à Cologne par les membres de l'ancien gouvernement westphalien ; le 3, par le général Rigaud et sa colonne. Le même jour, il reçut de l'Empereur l'avis que toutes les troupes placées sur la rive gauche du Rhin, de Mayence à Wesel, passaient sous le commandement du duc de Tarente ; le lendemain, les ordres de dislocation de la division Rigaud furent envoyés par l'état-major général, et le Roi licencia ses derniers gardes-du-corps. Le 5 novembre, l'Empereur, au moment de quitter Mayence pour se rendre à Paris, invita le Roi à choisir une résidence dans un des départements français limitrophes de la ligne du Rhin, son intention étant que le Roi prît une position d'expectative, rapprochée de la Westphalie, qui empêchât de considérer les espérances et les projets de l'Empereur sur les pays de la rive droite comme complètement abandonnés. Le Roi choisit Aix-la-Chapelle, et alla s'y fixer.

Le lendemain du jour de l'arrivée de l'Empereur à Paris, 9 novembre, la reine Catherine était allée le voir à Saint-Cloud. L'Empereur lui parla avec amertume du parti que le roi de Wurtemberg venait de prendre en passant à la coalition, et de sa volonté que Jérôme restât encore quelque temps à Aix-la-Chapelle. Malgré sa timidité naturelle, timidité que la disposition d'esprit de son beau-frère, irrité et malheureux, n'était pas de nature à rassurer, la Reine se hasarda, dans une seconde entrevue, à parler de son désir de revoir son mari après une si longue séparation et de l'apparence d'exil que pré-

sentait le séjour d'Aix-la-Chapelle. Elle demanda que le Roi pût venir s'établir soit à Meudon, soit à Stains, propriété qu'ils venaient d'acquérir près de Paris. L'Empereur refusa Stains, où le Roi aurait trop paru rentrer dans une condition privée, et Meudon qui aurait eu, en tant que séjour princier, les inconvénients de Paris. Il décida que le Roi s'établirait, avec la reine Catherine, à Compiègne.

Le 15 novembre, les deux époux se réunirent dans cette résidence, après une séparation de huit mois.

JOURNAL DE LA REINE.

Le 1^{er} Janvier 1813. — Nous avons passé le jour de l'an, comme les deux années précédentes, à Catherinsthal.

10 Janvier. — Mon père vient de m'informer à l'instant, par une estafette, que le 8 de ce mois on avait voulu attenter à ses jours; cette horrible trame a été découverte par le plus grand hasard, je ne puis assez bénir la Providence de m'avoir conservé mon père. Je vais traduire de l'allemand l'événement tel qu'il s'est passé : hier, 8 janvier. 1813, Sa Majesté le Roi voulut faire une partie de chasse aux environs de Pleidelsheim et de Mun. La veille arriva une estafette de la part du grand bailli de Marbach, adressée au Roi, qui avait passé la nuit à Mon-Repos (château de plaisance). Le rapport du grand bailli contenait

qu'on avait trouvé au pavillon de chasse dressé pour Sa Majesté, de la poudre à canon et d'autres matières inflammables.

Il résulte les détails suivants des enquêtes faites jusqu'à présent, qu'un paysan de Mun, nommé Brügel, homme probe, assidu et aisé, d'après le témoignage du maire et des membres de la municipalité, était allé à Bertryheim, chercher des pelles au moulin à moudre. Il retourna par Pleidelsheim, où il alla voir un de ses parents et boire un verre de vin. Il partit de Pleidelsheim sur les huit heures du soir, pour retourner à Mun.

Étant encore éloigné d'une demi-heure de Mun, il aperçut une lumière à peu de distance de la grande route, à l'endroit où le pavillon de chasse était dressé. Pensant que le garde-chasse ou le bourgmestre de Mun pouvait s'y trouver, il s'écria : garde-chasse ! bourgmestre ! on ne lui répondit pas ; il dirigea ses pas vers le pavillon de chasse, et s'aperçut que deux personnes tenaient une lanterne à la main ; lorsqu'il s'approcha de ces deux hommes, ils prirent la fuite à gauche du pavillon de chasse par un sentier qui va à Mandelsheim. Celui qui portait la lanterne la laissa tomber en fuyant. Brügel la releva sans poursuivre les fuyards, étant décidé à continuer sa route pour rentrer chez lui. Il avait pris la lanterne dont la chandelle s'était éteinte en tombant, de sorte qu'il n'y avait que la mèche qui fumait encore. L'endroit où il ramassa la lanterne était à peu près à la distance de quinze pas du pavillon de chasse du Roi. Lorsqu'il y passa en retournant à la grande

route, il remarqua au clair de la lune qu'un ais qu'on avait mis pour servir de plancher, était déplacé et dérangé. Il crut entrevoir quelque chose d'extraordinaire, se hâta d'arriver chez lui, alla voir de suite le maire, auquel il remit la lanterne et lui raconta l'événement. Le maire envoya sur-le-champ le sous-bourgmestre et un archer au pavillon de chasse pour l'examiner. A leur arrivée, ils trouvèrent sur le plancher du pavillon, un briquet, de l'amadou, et une pierre à feu, précisément à l'endroit où le Roi se serait trouvé à la chasse en déchargeant son fusil, et dans l'ouverture du plancher, ils découvrirent un sac d'une forme allongée d'environ dix-huit pouces, sur trois pouces de diamètre, avec un petit paquet d'étoupe; il leur vint d'abord dans l'idée qu'il pourrait y avoir de la poudre à canon dans ce sac : idée qui les remplit d'effroi et de peur. Cependant ils ramassèrent tous les objets qu'ils avaient trouvés, et retournèrent à la hâte à Mun, chez le maire, qui ouvrit le sac et y trouva effectivement de la poudre à canon d'une espèce fine, mais peu égale. Il pesa le sac dont le poids était de quatre livres trois quarts. Il instruisit sur-le-champ de cet événement le grand-maitre des forêts, et le grand bailli de Marbach auquel il envoya les objets trouvés.

Le maire, ne croyant pas avoir assez fait dans une pareille circonstance, se rendit lui-même sur les lieux, accompagné de quatre habitants de Mun, munis de flambeaux; ne trouvant plus rien au pavillon de chasse, il tâcha de trouver l'endroit d'où les deux personnes qui avaient pris la fuite pouvaient

être venues, et où elles pouvaient être allées. Aussi trouva-t-il leur trace sur le terrain d'où elles étaient venues, mais non sur celui par lequel elles s'étaient retirées, le sentier qui conduit à Mandelsheim étant tout près, et la neige foulée par les passants, n'ayant plus conservé les pistes qu'on y avait laissées. Le maire suivit les traces du chemin que lesdites personnes avaient pris en venant jusqu'à la grande route de Höpfigheim et Mandelsheim, auquel endroit toutes marques disparurent.

A en juger par ces traces, l'une des deux personnes devait être de grande taille et marcher à grands pas.

Telle est la déclaration unanime du maire, du sous-bourgmestre, ainsi que de l'archer et du paysan Brügel, de Mun.

13 Janvier. — M. Reinhard a remis aujourd'hui au comte de Fürstenstein, ministre secrétaire d'État, une note officielle dans laquelle l'Empereur demande au Roi l'approvisionnement de Magdebourg, pour six mois, et pour une garnison de vingt mille hommes. Cet approvisionnement coûterait quatre millions de francs; nous avons tous les ans un déficit de vingt millions pour les sacrifices inouïs que nous supportons, et pour la contribution française; le pays ne rapporte que quarante-deux millions, et nous en dépensons soixante-deux.

Le Roi a répondu à cette note avec mesure, justesse et sang-froid, et dit dans la lettre qu'il écrit à l'Empereur, qu'après avoir mis trente mille hommes sur

pied au lieu de vingt mille, d'après les traités; après avoir perdu entièrement cette armée, il s'occupe néanmoins de réorganiser dix-huit mille hommes pour pouvoir les envoyer dans trois mois à l'armée; que, pour cet effet, il s'occupe de faire un nouvel emprunt et de vendre le peu de domaines qui lui restent; que de plus il approvisionnera Magdebourg pour trois mois, que ce sont là tous les sacrifices qu'il peut faire dans ce moment, car en surchargeant encore plus son peuple, il serait à craindre qu'un soulèvement n'en fût la suite.

20 *Janvier*. — L'on parle généralement du couronnement de l'Impératrice et du Roi de Rome; il doit être fixé au 1^{er} mars. On prétend aussi que l'Impératrice sera nommée régente. Le Roi écrit qu'il sera invité à assister à cette cérémonie, j'espère que j'y serai de même invitée, car j'aime Paris à la folie, et je ne me trouve parfaitement heureuse que dans le sein de ma famille; je l'appelle ainsi à double titre, car je l'affectionne et l'aime comme la mienne propre. Si la guerre continuait et que j'allasse à Paris pour les fêtes, l'intention du Roi serait de m'y laisser; le théâtre de la guerre, selon toutes les probabilités, serait un peu trop rapproché de nos foyers, et le Roi doit naturellement défendre son royaume jusqu'à la dernière extrémité.

On parle beaucoup de paix depuis une quinzaine de jours, il paraît qu'on y travaille véritablement.

22 *Janvier*. — Le Roi a reçu hier soir un cour-

rier du roi de Naples; il lui mande qu'une jaunisse l'oblige à quitter l'armée; il a remis le commandement au Vice-Roi et lui dit de plus : « Tu es absolument justifié de la conduite que tu as tenue à l'armée, j'ai toujours connu ce Davout pour un homme...., mais depuis cette campagne il a de plus montré.... Je compte retourner à mon poste au printemps. »

28 Janvier. — Le Roi vient de recevoir la réponse de l'Empereur à la fameuse lettre qu'il lui avait écrite au sujet de Magdebourg; il s'attendait à en avoir une assez dure; point du tout, au lieu de cela, elle est charmante; il lui dit qu'après qu'on lui aura fait un rapport il donnera les ordres pour qu'on paie sur-le-champ tout ce que l'on doit au Roi, que rien n'est plus simple, et que comme le Roi ne peut approvisionner entièrement Magdebourg, il va se charger de l'autre moitié et il autorise même le Roi à faire surveiller les commissaires qu'il va nommer pour cet effet, pour qu'ils paient régulièrement.

30 Janvier. — Le Roi ayant osé faire quelques observations à l'Empereur lors de son voyage à Paris l'année dernière, avant le commencement de cette guerre, sur les difficultés, les dangers auxquels il allait s'exposer, l'Empereur impatienté lui tint ce propos :

« Vous me faites pitié, c'est comme si l'écolier d'Homère voulait lui apprendre à faire des vers. »

Malheureusement l'écolier d'Homère n'a que trop bien jugé des événements.

31 Janvier. — Autre propos de l'Empereur ; lors de son retour dernièrement en France, il passa par Varsovie ; il fit venir les ministres du Grand-Duché, il leur parla longuement sur leurs affaires et sur la dernière retraite ; il finit par dire : « Le sublime toulche à l'absurde, c'est à la postérité à juger si j'ai commis une faute en allant à Moscou. »

1^{er} Février. — Le Roi a donné en cadeau au général de Hammerstein, revenu de l'armée, 50,000 francs. De vingt-huit mille hommes que le Roi avait à l'armée, il ne lui en reste qu'à peu près deux mille ; de deux cents officiers, trois cents, de cinquante canons, pas un, et tout le matériel a été perdu.

L'Empereur a signé à Fontainebleau un second concordat avec le Pape ; le Pape a mis pour première condition qu'il serait mis en pleine liberté, libre et maître de choisir à l'avenir le lieu qu'il voudrait habiter ; le premier acte de sa liberté entière a été de signer le concordat conclu avec l'Empereur à une campagne du cardinal de Raffo, à trente lieues de Fontainebleau. Il a, dit-on, refusé de couronner le roi de Rome comme Roi de Rome, mais non comme prince impérial de France ; on dit qu'il a choisi Saverne pour le lieu de sa résidence. La réconciliation du cardinal Fesch a eu lieu en même temps ; il est rappelé à Paris, et il sera probablement nommé archevêque de Paris.

On mande de Paris que la cour d'Autriche a envoyé le général Valmoden (Westphalien d'origine) à Londres, pour proposer au cabinet de Saint-James sa médiation ; on prétend qu'on l'aurait acceptée ; la base de cette paix serait la restitution du royaume d'Espagne à Ferdinand, prince des Asturies, avec la condition qu'il épouserait la fille du roi Joseph, l'infante Zenaïde ; le royaume d'Italie serait donné en échange au roi Joseph.

Le mécontentement est à son comble, à ce qu'on dit, en France ; il ne faut pas se fier à toutes les adresses que nous voyons dans *le Moniteur* pour offrir à l'Empereur des régiments et des soldats équipés par les différentes villes de l'Empire. Si on laisse ignorer toutes ces opinions à l'Empereur et les murmures des peuples, le réveil sera funeste.

2 Février. — L'une des conditions que l'Autriche a faites en proposant sa médiation à la France et à l'Angleterre pour conclure enfin une paix stable et durable, est que l'Empereur des Français lui rendrait le royaume d'Illyrie, qui n'a pas encore été réuni à l'Empire français par un sénatus-consulte. L'Empereur a répondu à cela qu'il pourrait bien accéder à cette demande si l'Autriche, par contre, *voulait céder la Gallicie pour faire de la Pologne un royaume indépendant.*

3 Février. — Le Roi a nommé le comte de Busch pour remplacer M. de Gilsa à la place de chevalier d'honneur qu'il avait auprès de moi ; le comte d'O-

béry a été nommé le même jour mon premier écuyer.

10 *Février*. — J'ai eu hier une frayeur épouvantable; j'étais tout tranquillement à travailler, et madame Malet (ma lectrice) me lisait, lorsque des cris perçants se font entendre dans mon cabinet de toilette, et en même temps mon valet de chambre coiffeur, H^{***}, se précipitait dans ma chambre tenant une bûche de bois dans ses mains, et une femme de chambre, S^{***}, le suivait, et tous deux criaient au secours, l'on me tue, l'on m'assassine. H^{***}, blessé à la mâchoire, S^{***} à la tête, tout près de la tempe droite et saignant beaucoup, tous deux étaient comme des enragés, des furieux, s'injuriant. Je voyais le moment où ils s'assommeraient. A ce spectacle, je fus prête à m'évanouir et je n'ai eu que la force de leur ordonner de quitter au plus vite mes appartements. Je les chassai de suite tous deux du palais, punition trop juste après l'éclat et la mauvaise conduite qu'ils avaient tenue dans mes appartements. J'avais cette femme depuis trois ans, elle me servait à merveille, mais elle était d'une impertinence sans égale.

16 *Février*. — M. Bercagny, préfet de Magdebourg, a envoyé aujourd'hui au Roi la copie d'un décret que l'Empereur des Français a envoyé au général Michaud, commandant de Magdebourg, dans lequel il ordonne au général Michaud de faire démolir le reste des faubourgs qui existe encore. Tous les

ingénieurs disent eux-mêmes que c'est rendre gratuitement des gens malheureux en les démolissant, car en les laissant subsister, ils disent qu'ils n'empêchent pas la défense de Magdebourg; l'Empereur a dit aussi que le Roi de Westphalie dédommagera les malheureux qui en souffriront, et que si l'on ne veut pas approvisionner Magdebourg comme il l'ordonne, le général Michaud doit faire des réquisitions à douze lieues à la ronde de Magdebourg.

Le Roi, après avoir pris lecture de toutes ces dépêches, a de suite envoyé un courrier à l'Empereur en le priant, quoique en termes très-mesurés, de vouloir bien s'expliquer catégoriquement, si sa situation exigeait qu'il traitât le royaume ainsi; que si c'était là l'intention de Sa Majesté, il La priait de permettre qu'il se retirât de suite à Paris; qu'alors l'Empereur serait maître de faire ce qu'il jugerait à propos dans son royaume.

17 Février. — Un propos que l'Empereur, dit-on, a tenu au dernier cercle diplomatique, en parlant au ministre de Prusse : « Il est permis, dit-il, à l'Autriche « d'avoir une opinion, mais pas à la Prusse. » Si cela est vrai, c'est fait pour exaspérer non-seulement un souverain, mais tout un peuple; aussi la Prusse prend-elle déjà un ton plus haut, et elle doit avoir assuré, que si la France continuait à la traiter avec cette rigueur, elle se jetterait dans les bras de la Russie; le Roi personnellement est cependant encore attaché à la cause de l'Empereur.

22 Février. — Le Roi a fêté mon jour de naissance avec cette amabilité qui le caractérise en toute chose.

23 Février. — Les Russes se sont présentés le 21 de ce mois, avec quelques mille Cosaques, devant Berlin ; un officier est venu sommer le général Grenier de se rendre ; pour toute réponse, il lui dit : Attendez un moment, vous allez voir comment je me rends ; aussitôt il est sorti de la ville avec quatre pièces de canon et a fait ranger trois mille hommes en bataille qui ont fait un feu de mitraille, et en peu d'instants ont dispersé ces Cosaques. On dit que la milice et les bourgeois de Berlin se sont très-bien conduits dans cette occasion. Cependant, depuis quelque temps, le cabinet de Berlin prend un ton plus haut avec nous.

26 Février. — Le Vice-Roi est arrivé à Berlin.

7 Mars. — Le Vice-Roi a été obligé d'évacuer Berlin, faute de cavalerie. Le général Wittgenstein y est entré avec cinquante mille hommes.

9 Mars. — L'Empereur ayant désiré que je quittasse Cassel au moment où les Russes entreraient à Berlin, le Roi a décidé que je partirai d'ici demain 10, au soir.

CORRESPONDANCE

RELATIVE AU LIVRE XIX.

« Mon très-cher père, j'accepte avec une vraie reconnaissance l'augure que vous me donnez d'une année plus heureuse que celle qui vient de s'écouler. Les pertes qui vous affligent sont malheureusement communes; pas une nation n'a été exempte de calamités, toutes sont également dans le deuil; mon mari a perdu aussi beaucoup de monde; le peu d'officiers qui restent et que les maladies ou les blessures ont rappelés ici donnent des détails qui font frémir.

« Enfin, mon cher père, pour se consoler de tous ces malheurs, il faut s'arrêter aux nouvelles du jour qui sont toutes à la paix.

« Ce passage subit du froid au dégel rend ici tout le monde malade. J'ai payé mon tribut par quelques jours de fièvre et un gros rhume, mais je me trouve

La re
therine
de Wurt
Cassel,
vier 181

beaucoup mieux aujourd'hui et mon premier soin est, mon cher père, de vous répéter que jamais cœur ne fut plus dévoué et qu'il est impossible d'ajouter à mes sentiments pour un père que je ne cesserai d'honorer et de chérir.

« Le Roi vous remercie de votre souvenir et me charge de ses compliments pour vous. »

Reine Ca-
se au Roi
artemberg.
n. 12 jan-
1813.

« Mon très-cher père, je reçois à l'instant, par votre lettre du 10, la confirmation d'une nouvelle qui m'a jetée dès hier dans les plus vives alarmes. Mon premier mouvement a été de vous écrire une seconde lettre, mais j'ai craint que peut-être vous n'eussiez des raisons pour tenir cet attentat secret, alors je me suis adressée à ma tante Emmy pour avoir des détails. Je remercie la Providence qui m'a conservé un père que je n'ai jamais cessé de chérir au-delà de toute expression; j'envie à vos autres enfants d'avoir pu vous témoigner dans cet affreux moment toute la tendresse et la douleur dont mon cœur est pénétré.

« J'espère, pour la justification des Wurtembergeois, que ces monstres ne sont pas de notre pays. Ah! si je pouvais me consoler d'une tentative aussi horrible, ce serait justement par l'idée qu'elle ne peut être que la suite d'une passion et d'une affreuse vengeance personnelle.

« Le Roi, qui en est très-affecté, vous écrit, mon cher père, pour vous le témoigner. Veuillez nous en faire donner tous les détails; croyez que malgré l'absence, mon cœur a toujours été près de vous, et qu'enfin rien ne peut ajouter à ma vive tendresse

dont je me trouverais si heureuse de vous donner des témoignages. »

« Le soussigné, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Sa Majesté le Roi de Westphalie près Sa Majesté Impériale et Royale l'Empereur des Français, roi d'Italie, etc., etc., au moment où le gouvernement royal songe à faire de nouveaux efforts pour devenir, autant que possible, utile aux projets de son auguste allié et protecteur, a reçu ordre du Roi son maître, de porter les considérations suivantes sous les yeux de l'Empereur :

« Lors de l'érection du royaume, son contingent fut fixé à vingt-cinq mille hommes, dont quinze cents de cavalerie et quinze cents d'artillerie.

« La Westphalie reçut momentanément par le traité de Paris un accroissement de six cent mille âmes de population, et sur l'observation que S. M. le Roi fit à Sa Majesté Impériale et Royale que le contingent, tel qu'il avait été primitivement fixé, se trouvait hors de toute proportion avec celui des autres puissances de la Confédération, il fut stipulé que le royaume ayant alors une population de deux millions six cent mille habitants, fournirait vingt-six mille hommes.

« La réunion à l'Empire français de plusieurs départements du royaume ayant de nouveau réduit sa population à deux millions d'habitants, Sa Majesté demande que son contingent soit fixé à vingt mille hommes, dont quatorze cents de cavalerie et huit cents d'artillerie.

Le com
Wintzing
ministre
Westphalie
France, au
de Bass
Paris, 13 ju
1813.

« Sa Majesté le Roi espérant que cette demande, fondée sur le principe établi pour toutes les puissances de la Confédération, sera consentie par Sa Majesté Impériale et Royale, s'engage (quoique son armée ait été entièrement détruite) à faire tous ses efforts pour fournir au 1^{er} juin prochain son contingent complet ainsi déterminé, savoir : dix-sept mille huit cents hommes d'infanterie, quatorze cents de cavalerie, huit cents d'artillerie, en tout vingt mille hommes.

« Mais Sa Majesté le Roi pense que dans ce cas, il est rigoureusement juste que l'on acquitte les sommes déjà avancées pour l'entretien des troupes françaises et tienne compte de celles qui le seront désormais, puisque cette obligation d'entretenir douze mille cinq cents Français ne Lui était imposée que dans la supposition qu'Elle ne fournirait que la moitié de son contingent, tandis qu'au contraire par zèle et par dévouement, Elle s'est empressée de le fournir au-delà du complet.

« Sa Majesté le Roi espère que les sacrifices de toute espèce et les nouveaux efforts qu'Elle se propose de faire, seront appréciés par Sa Majesté Impériale et Royale, puisqu'il est à sa connaissance que l'armée westphalienne détruite, n'a encore, par le malheur des circonstances, pu conserver ni un fusil, ni un canon, et qu'il faut créer des ressources extraordinaires pour créer un matériel aussi considérable dans un espace de temps aussi court.

« Quant à l'approvisionnement de Magdebourg, Sa Majesté, pénétrée de l'importance de cette mesure

s'engage également à n'omettre aucun moyen pour y parvenir, et cet approvisionnement va s'opérer incessamment. Mais Sa Majesté demande que les magasins de cette place soient laissés à la garde et sous la surveillance de ses agents, afin que ce qui est arrivé il y a deux ans ne se renouvelle pas. A cette époque (et sans doute contre les ordres et à l'insu de Sa Majesté Impériale et Royale) les administrations françaises croyant n'en avoir plus besoin, vendirent à vil prix, et pour leur compte, les denrées pour le rassemblement desquelles la Westphalie avait fait des dépenses considérables et forcées.

« Cette demande est fondée sur l'utilité commune, et de son adoption doivent résulter, avec certitude, l'ordre, une sage distribution des ressources et une économie avantageuse.

« Sa Majesté le Roi, mon maître, se flatte que dans cet exposé sincère des mesures qu'il se propose de réaliser, Sa Majesté Impériale et Royale verra la preuve non équivoque que la Westphalie donnera avec dévouement, dans chaque circonstance, l'exemple de tous les sacrifices pour concourir, autant qu'il est en elle, au maintien du système général du continent, et à la réussite des projets glorieux de son auguste protecteur.

« Le soussigné est chargé d'ajouter que, pour exécuter les obligations que Sa Majesté le Roi s'impose, il est indispensablement nécessaire que tous les débris de l'armée westphalienne, principalement composés d'officiers, reçoivent sur-le-champ l'ordre de revenir à Cassel, puisque sans eux il serait im-

possible d'organiser avec succès de nouvelles troupes.

« Les demandes que le soussigné est chargé de faire portent donc sur les objets suivants :

« 1° Que le contingent de la Westphalie n'ayant que deux millions de population, soit fixé à vingt mille hommes, c'est-à-dire un homme sur cent.

« 2° Que la Westphalie fournissant son contingent entier, soit par conséquent remboursée des frais qu'elle a déjà faits et qu'elle serait dans le cas de faire encore pour les troupes françaises, à l'entretien desquelles elle n'a plus été tenue dès que le contingent a été fourni au complet.

« 3° Que l'approvisionnement de la place de Magdebourg soit confié à la garde et placé sous la surveillance des agents de Sa Majesté.

« 4° Que tous les débris et détachements de l'armée westphalienne soient sur-le-champ renvoyés à Cassel pour servir à l'organisation des nouveaux régiments.

« Le soussigné espère que Son Excellence M. le duc de Bassano, ministre des relations extérieures, obtiendra un acquiescement d'autant plus prompt que tout justifie les propositions faites par ordre du Roi, son maître, et qu'il est de l'intérêt commun qu'aucun suspens quelconque n'ait lieu. »

Le comte de
Sotomaior au
baron Reinhard,
nol. 16 jan-
v. 1813.

« Le soussigné, ministre secrétaire d'État de Sa Majesté le Roi de Westphalie, s'est empressé de mettre sous les yeux du Roi son maître, la note que Son Excellence le baron Reinhard, envoyé ex-

traordinaire , lui a fait l'honneur de lui adresser , en date du 14 de ce mois.

• Sa Majesté a remarqué que c'est avec beaucoup de justice, qu'il y est dit que l'on n'a pas besoin de lui rappeler les liens intimes qui l'attachent à la France et à l'Empereur , pour exciter ses efforts dans la circonstance actuelle. Elle a donné des preuves qu'Elle les connaît autant qu'Elle les chérit, lorsqu'Elle a mis sur pied une armée de trente mille hommes parfaitement équipés, et que, pour y parvenir, Elle a épuisé la plus grande et la meilleure partie des ressources que pouvait lui offrir la Westphalie. Elle n'a point attendu l'exemple de la grande et belle impulsion qu'a reçue toute la France, pour faire éclater les sentiments qui l'animent. Avant la réception de la note du 14, les ordres avaient été donnés pour la formation d'une nouvelle armée de dix-huit mille hommes, et l'approvisionnement de siège de Magdebourg, pour quinze mille hommes, pendant trois mois.

• Sa Majesté n'a point d'autre intérêt que celui de la France et de son auguste frère. Elle ne peut vouloir trahir la cause commune de laquelle dépendent sa couronne et son existence, mais ce serait la desservir que d'exaspérer les habitants du royaume, en leur enlevant le peu qui leur reste, sans utilité : car on ne parviendrait pas, même en usant de toutes les rigueurs imaginables, à satisfaire aux demandes faites à la Westphalie, à former en même temps une armée, à remplir les engagements envers la France, à pourvoir aux besoins des différentes branches de l'administration de l'État, à fournir les transports

militaires et la subsistance aux troupes en marche : deux charges qui sont en sus des impositions, et qui en augmentent prodigieusement le fardeau.

« Ce serait trahir la vérité, que de laisser croire que le royaume peut, avec toutes les obligations qui viennent d'être indiquées, fournir à Magdebourg un approvisionnement de six mois pour vingt mille hommes.

« On ne parlera point ici des traités qui n'imposent pas une telle obligation à la Westphalie, qui ne l'engagent qu'à l'entretien de vingt-cinq mille hommes, dont douze mille cinq cents Français, auxquels elle n'est plus tenue, puisqu'à la réquisition de Sa Majesté l'Empereur, elle a fourni plus que l'entier contingent, en envoyant à l'armée jusqu'à trente mille hommes. Sa Majesté sent parfaitement qu'Elle ne doit pas s'en tenir aux traités, dans une circonstance extraordinaire. Elle regarde comme un de ses devoirs les plus chers, de faire tout ce qu'Elle peut, et, en effet, Elle forme pour l'ouverture de la campagne prochaine une armée de dix-huit mille hommes, et Elle approvisionne Magdebourg pour quinze mille hommes pendant trois mois. Elle est obligée pour cela de recourir à un nouvel emprunt, de vendre des domaines, et de faire verser à Magdebourg tout ce qu'il y a de denrées dans les magasins de l'État.

« Si Sa Majesté l'Empereur veut faire rembourser à la Westphalie la somme de 3,727,687 francs 32 centimes qui lui est due, pour avances faites aux troupes françaises, ainsi qu'il résulte des comptes qui m'ont été communiqués, ou lui faire re-

mise d'une partie des sommes qu'elle s'est engagée à payer périodiquement à la France, Sa Majesté emploiera ces secours à augmenter d'autant l'approvisionnement demandé. Il est douloureux pour Elle, que son dévouement sans bornes à Sa Majesté, trouve des obstacles insurmontables dans la situation du royaume, et qu'Elle ne puisse donner à la fois des preuves de zèle et de puissance, en satisfaisant à tous les désirs de son auguste frère.

« C'est donc pour l'intérêt même de la cause commune, que Sa Majesté m'ordonne de déclarer qu'Elle ne peut rien ajouter aux efforts qu'Elle fait en ce moment, afin qu'on ne se trompe pas par de faux calculs. Elle ne refuse rien de tout ce qui n'est pas impossible, mais sachant jusqu'où l'on peut aller, Elle croit de son devoir de le faire connaître. Tout ce qui serait exigé au delà ne pourrait être exécuté, ou ne le serait qu'au dépens de la tranquillité publique, nécessaire à la cause commune, et au préjudice de plusieurs parties du service non moins utiles à cette cause. »

« Mon frère, selon l'usage que j'ai toujours pratiqué dans les circonstances importantes, je crois devoir faire connaître à Votre Majesté la situation de nos affaires.

« Votre Majesté a appris par les rapports qui ont été publiés les victoires que j'ai obtenues sur l'armée russe. Je ne l'ai pas rencontrée une seule fois que je ne l'aie battue. Sa cavalerie et son infanterie se sont, en général, mal montrées. Ses Cosaques sont les

L'Emp
Napoléon
Jérôme.
18 janvi

seules de ses troupes qui aient bien fait dans le genre de guerre auquel ils sont propres. Après les combats de Smolensk, et la bataille de la Moskowa, je suis entré à Moscou. Je trouvai dans cette grande ville, abondance de toutes choses, les maisons meublées, des provisions partout, et les habitants dans les meilleures dispositions. Mais, vingt-quatre heures après, le feu éclata en deux cents endroits en même temps. Les riches magasins furent la proie des flammes. Les négociants et toute la classe moyenne voyant leurs demeures en cendres prirent la fuite, se dispersèrent dans les bois, et après quatre jours d'efforts prodigieux mais inutiles, Moscou, que nous ne pûmes sauver, n'exista plus. — Grand nombre d'habitants des villages m'avaient demandé un décret qui leur donnât la liberté, et promettaient de prendre les armes pour moi. Mais dans un pays où la classe moyenne est peu nombreuse et lorsque, effrayés par la ruine de Moscou, les hommes de cette classe (sans lesquels il était impossible de diriger et de contenir dans de justes bornes le mouvement une fois imprimé à de grandes masses) se furent éloignés, je sentis qu'armer une population d'esclaves, c'était dévouer le pays à d'effroyables maux. Je n'en eus pas même l'idée. Je ne songeai qu'à organiser mon armée et à revenir sur la Dwina. Dès que je jugeai le moment opportun pour le mouvement, je marchai sur l'ennemi. Je manœuvrai sur sa gauche, je le poussai à quarante werstes, et, profitant de cet avantage, j'appuyai mon mouvement sur Smolensk. J'arrivai le 5 novembre à Dorogobouge, par le plus beau temps possible. Je me

félicitais de la situation de mes affaires ; je n'avais pas laissé dans les hôpitaux plus de cinq cents hommes hors d'état d'être transportés ; je traînais tout avec moi, je n'étais plus qu'à trois petites journées de Smolensk ; l'ennemi avait été culbuté à Wiazma, et dispersé dans les bois ; le général-major qui le commandait avait été pris. Mais du 5 au 7, le froid devint rigoureux, les chemins se couvrirent de verglas. Je dirigeai le Vice-Roi sur Doukhowtchina, et avec le reste de l'armée je me portai sur la grande communication de Smolensk. Au lieu de trois jours, il en fallut cinq pour y arriver. Je perdis, dans ces marches, environ quatre à cinq mille chevaux de trait et de cavalerie. Le mal n'était rien encore. Le Vice-Roi était retenu par les glaces sur le Vop. Attaqué par les Cosaques, il les repoussa avec un grand avantage, et ne fit aucune perte en hommes ; mais il fut obligé d'abandonner une partie du matériel à cause du verglas que la rapidité des pentes rendait impraticable. Ce fut là que j'éprouvai les premières pertes un peu sensibles. Arrivé à Smolensk, j'appris que le prince de Schwartzenberg qui commandait ma droite avait marché pour couvrir Varsovie, au lieu de venir sur Minsk, et je sentis la nécessité de me porter sur la Bérézina, pour y prévenir l'ennemi. Cependant mon armée était encore belle ; mes pertes étaient peu de chose, et j'espérais écraser les forces ennemies de la Wolhynie et de la Dwina. Mais le froid augmenta tellement qu'on croyait être au milieu de janvier et non au commencement de novembre. En peu de jours, trente mille de mes chevaux moururent, toute

ma cavalerie se trouva à pied, je fus obligé de détruire la plus grande partie de mon artillerie. Je reconnus qu'il n'était plus temps de manœuvrer, et qu'il fallait me rapprocher de mes arsenaux.

« J'ordonnai qu'on fit sauter Smolensk, opération dont le maréchal Ney fut chargé. J'arrivai à Krasnoé. Les Cosaques qui s'aperçurent bientôt que nous n'avions plus de cavalerie, se jetèrent entre nos colonnes; les hommes quittèrent les rangs pour aller, la nuit, chercher des abris contre l'affreuse rigueur du climat. Je n'avais pas de troupes à cheval pour les protéger. Cependant l'ennemi fit de vains efforts pour profiter de cette situation des choses. Il fut constamment attaqué et battu toutes les fois qu'il se présenta sérieusement. Le maréchal Ney, qui était resté en arrière de trois jours, marcha par la gauche du Borysthène, et se réunit à Orcha sans avoir éprouvé d'autre perte que celle du matériel, qu'il avait été forcé de détruire. Je me fis rallier par les autres corps restés sur la Dwina, et je marchai sur la Bérézina que je traversai à la vue de l'ennemi. Je battis Tchitchagoff, et, après avoir dirigé sur Wilna mon armée, dont je laissai le commandement au Roi de Naples, je me rendis dans ma capitale.

« Votre Majesté peut apprécier les faussetés débitées par les bulletins russes, s'ils sont parvenus à sa connaissance. Il n'y a pas eu une affaire où les Russes aient pris un seul canon et une seule aigle; ils n'ont pas fait d'autres prisonniers en front de bandière que des tirailleurs, dont on prend toujours un certain nombre, alors même qu'on est battu. Ma garde n'a

jamais donné, elle n'a pas perdu un seul homme dans une action, elle n'a donc pas pu perdre des aigles, comme les bulletins russes le publient. Lorsqu'ils racontent qu'ils ont pris onze mille hommes au maréchal Ney, ils débitent une autre fausseté. Ce qu'ils disent de l'affaire du Vice-Roi et de celle de Krasnoé, où la garde aurait donné, n'est qu'un tissu d'impostures, de platitudes et de folies. Sans doute, beaucoup de soldats, des officiers, des généraux même sont tombés au pouvoir de l'ennemi ; mais ils n'y sont tombés que parce qu'ils étaient restés malades, ou que, cherchant à se soustraire aux rigueurs du froid porté subitement à vingt-quatre et vingt-six degrés, ils s'éloignaient des routes de l'armée et marchaient isolés. Les Russes ont profité de ces circonstances imprévues. Ils peuvent s'en réjouir, mais ils ne peuvent assurément pas s'en glorifier. La Grande-Armée, que j'avais laissée entre Minsk et Wilna, serait restée dans cette ville et ses environs, si le défaut de villages en avant de Wilna et le froid excessif porté à vingt-six degrés n'eussent déterminé le Roi de Naples à prendre des cantonnements en deçà du Niémen. Le Niémen était occupé par le duc de Tarente et la division Grandjean ; la division Heudelet, qui n'avait pris aucune part à la dernière campagne, et la division Loison étaient entre le Niémen et Königsberg, où se trouvaient le quartier-général de l'armée et ma garde. Dix-sept divisions formant les 1^{er}, 2^e, 3^e, 4^e et 9^e corps, sous les ordres du Vice-Roi, du prince d'Eckmühl, des ducs de Reggio, d'Elchingen et de Bellune, occupent les positions

d'Elbing, de Marienbourg et de Thorn, et autour de ces villes des pays très-beaux et très-abondants. Le corps du prince de Schwartzemberg et le 7^e, que commande le général Reynier, couvrent Varsovie pendant que les Bavares se réunissent à Plock et que les Westphaliens et les Wurtembergeois sont dirigés sur Posen : Dantzic, Elbing, Königsberg, Thorn, Modlin ont des magasins bien approvisionnés. Dantzic seul a de quoi fournir aux divers corps trois cents pièces d'artillerie de campagne. La cavalerie démontée se rend dans les dépôts et sur l'Oder pour y recevoir des chevaux. Mais sans compter cette cavalerie, la Grande-Armée, dans son état actuel, présente encore un effectif de deux cent mille combattants. Pour réparer ses pertes et pour la rendre beaucoup plus forte encore qu'elle n'était au commencement de la dernière campagne, j'avais déjà tout prêts des moyens qui me semblaient devoir suffire. Quarante bataillons sont sur l'Oder, où j'ai ordonné qu'ils hivernassent. Ils vont être rejoints par les troupes parties d'Italie, sous la conduite du général Grenier, et qui viennent de passer en Bavière, et formeront avec elles un corps d'armée tout composé de vieux soldats. Quatre-vingt-quatre bataillons pris sur les cent bataillons des cohortes, composés d'hommes de vingt-deux à vingt-huit ans et déjà depuis un an sous les drapeaux, se réunissent à Hambourg pour former un corps d'observation sur l'Elbe, qui aura six divisions avec l'artillerie et les équipages nécessaires. Quarante bataillons que j'ai ordonné de rassembler à Vérone, pourront, au mois de mars,

traverser le Tyrol et se porter sur l'Oder. Enfin un premier et un second corps d'observation du Rhin, de soixante-dix à quatre-vingts bataillons chacun, se forment à Erfurth, Wesel et Mayence. Ainsi, indépendamment de la Grande-Armée, et sans rien retirer de celle d'Espagne, qui a un effectif de trois cent mille hommes et un présent sous les armes de deux cent soixante mille, j'avais de disponibles au-delà de trois cents bataillons, tous composés de Français, et en grande partie de vieilles troupes que j'ai tirées de mes camps sur les côtes et de mes garnisons de France et d'Italie, et qui pourront, ainsi que deux divisions de ma garde, être réunis au mois de mars sur l'Elbe et sur l'Oder. Avec cette force en hommes, avec les revenus ordinaires de mon Empire, qui seront pour la présente année de un milliard cent millions, et ayant toute raison de compter sur la fidélité de mes alliés, je m'étais flatté de n'avoir point à demander de nouveaux efforts à mes peuples, dont l'esprit d'ailleurs est tel que je n'eus jamais lieu d'en être plus satisfait. Mais cet état de choses vient d'être subitement changé par la trahison du général d'Yorck, qui, avec le corps prussien, fort de vingt mille hommes, sous ses ordres, a pris le parti de l'ennemi. A cette occasion, la Prusse m'a donné de ses intentions les assurances les plus fortes et que j'ai lieu de croire sincères ; mais elles n'empêchent pas que son corps de troupes ne soit avec l'ennemi. Les conséquences immédiates de cette trahison sont que le Roi de Naples a dû se retirer derrière la Vistule, et que mes pertes s'accroîtront de celles qui

auront été faites dans les hôpitaux de la vieille Prusse. Une de ces conséquences éloignées pourrait être que la guerre s'approchât de l'Allemagne. J'ai pris toutes les mesures convenables pour garder les frontières de la Confédération. Mais tous les États confédérés doivent sentir la nécessité de faire, de leur côté, des efforts proportionnés à ce que les circonstances exigent. Ce n'est pas seulement contre l'ennemi extérieur qu'ils ont à se prémunir. Ils en ont un plus dangereux à craindre, l'esprit de révolte et d'anarchie.

• L'empereur de Russie vient de nommer le prince de Stein ministre d'État ; il l'admet dans ses conseils les plus intimes, lui et tous ces hommes qui, aspirant à changer la face de l'Allemagne, cherchent depuis longtemps à y parvenir par les bouleversements et les révolutions. Si ces hommes peuvent entretenir, comme ils s'efforceront de le faire, des intelligences au sein de la Confédération, et y souffler l'esprit qui les anime, des maux sans nombre et sans mesure peuvent fondre tout à coup sur elle. De l'énergie que les souverains vont développer dépendent, et la tranquillité des peuples et l'existence des maisons qui règnent sur les divers États confédérés. J'ai garanti l'existence de leurs princes, je l'ai garantie et contre leurs ennemis extérieurs, et contre ceux qui, à l'intérieur, voudraient attenter à leur autorité. Je remplirai mes engagements. Les grands sacrifices que j'impose à mes peuples, les grandes mesures que je viens d'adopter n'ont d'autre but que de les remplir. Mais quand je ferai tout pour les souverains confédé-

rés, je dois espérer qu'ils ne s'abandonneront pas eux-mêmes et ne trahiront pas leur propre cause. Ils la trahiraient, s'ils ne concouraient pas avec moi de tous leurs moyens ; s'ils ne prenaient pas les mesures les plus efficaces pour mettre dans le meilleur état leur infanterie, leur artillerie, leur cavalerie surtout, s'ils ne faisaient pas tout ce qui dépend d'eux pour que la guerre soit éloignée de l'Allemagne et que tous les projets de l'ennemi soient déjoués. Ils la trahiraient encore en ne mettant point les agitateurs de toute espèce dans l'impuissance de nuire, en laissant les feuilles publiques égarer l'opinion par des nouvelles mensongères, ou la corrompre par des doctrines pernicieuses ; en ne surveillant point, avec une inquiète vigilance, et les prédications et l'enseignement, et tout ce qui peut exercer quelque influence sur la tranquillité publique.

« Je demande donc à Votre Majesté de ne négliger aucune de ces mesures et de tout faire pour rétablir son contingent sur le même pied où il était avant la guerre. Le résultat des efforts communs sera, dans une seconde campagne, le triomphe de la cause commune, ou, si l'ennemi désire de prévenir cette campagne par des négociations, nous aurons, dans la grandeur de nos préparatifs, le gage certain d'une paix honorable et sûre, dont la première condition sera de maintenir tout ce qui existe et de ne toucher en rien aux lois constitutrices de la Confédération, ni aux intérêts de ses souverains. »

baron Rein-
d au duc de
sano, à Paris.
del, 18 jan-
: 1813.

« J'étais à écrire le dernier paragraphe de ma dépêche d'aujourd'hui, lorsque le Roi m'a fait appeler dans son cabinet. Sa Majesté venait de recevoir des nouvelles de Posen et de Vienne dont Elle m'a fait part. Après une conversation d'un petit quart d'heure sur les affaires militaires et politiques, le Roi m'a demandé de faire une démarche confidentielle auprès de Votre Excellence. Il désirerait que la Reine allât à Paris. Lui-même, il se sentirait alors plus libre et pourrait se porter partout où les circonstances l'exigeraient, avec toutes ses troupes, dont sans cela il faudrait toujours qu'une partie restât à la garde de la Reine. Mais comme, avant tout, il lui semble nécessaire que la Reine ne puisse pas se douter de l'idée d'un danger, il désirerait que l'invitation de se rendre à Paris lui vînt directement de Sa Majesté Impériale, et c'est par cette raison qu'il préfère en faire l'insinuation par mon entremise et surtout par celle de Votre Excellence. La circonstance du couronnement du Roi de Rome, annoncé pour le premier dimanche de mars, lui paraît extrêmement favorable au succès de son vœu. La Reine partirait pour Paris, aussitôt que Sa Majesté Impériale le trouverait convenable, avec quelques-unes de ses dames; elle logerait ou dans le palais de Monseigneur le cardinal Fesch, ou chez Son-Altesse Impériale Madame-mère, et elle passerait ainsi les moments de la crise.

« Je confie ces insinuations à la prévoyance de Votre Excellence et à son attachement pour le Roi. La coïncidence des fêtes du couronnement m'a paru

heureuse pour le succès du projet de Sa Majesté. Je ne puis voir dans ce voyage de la Reine aucun inconvénient, j'y verrais au contraire des avantages, même pour disposer le Roi à se dévouer encore plus entièrement à ce qu'il doit à son auguste frère et à sa propre couronne. L'exemple de la Reine ne sera d'ailleurs imité par personne. Il ne pourra s'appliquer qu'à ceux qui recevraient une invitation semblable de Sa Majesté l'Empereur. »

« Je viens de chez le Roi, qui m'avait fait appeler pour me dire en deux mots que le quartier-général est à Posen; que la division Heudelet a refusé de se porter en avant, et qu'on croit que le quartier-général viendra à Magdebourg. Il m'a remis la lettre ci-jointe pour Sa Majesté Impériale, dans laquelle, d'après ce que Sa Majesté m'a dit, Elle demande que Sa Majesté l'Empereur lui donne le commandement entre l'Elbe et le Rhin. Elle y voit un moyen assuré de garantir son royaume de toute insurrection, d'utiliser et de régulariser toutes les ressources qu'il offre, et la Reine allant à Paris, de disposer immédiatement de toutes les troupes westphaliennes. Le Roi, dans ce cas, se porterait de suite en avant avec dix ou douze mille hommes, toute sa garde comprise. Il s'enfermerait au besoin dans Magdebourg.

« Cet entretien, Monseigneur, n'a duré que peu de minutes; le Roi ne m'a guère laissé le temps de placer un mot; il est sorti pour faire la revue d'un régiment. Votre Excellence me permettra également

Le baron
hard au d
Bassano, à
Cassel, 20
vier 1813.

de n'être que le simple rapporteur des paroles de Sa Majesté.

« Le *Moniteur westphalien* annonce la mort des généraux Hessberg et Legras, ce dernier était frère de M. de Bercagny. Le général de division Ochs était le 11 mourant à Thorn. On croit morts le général Borstel et le colonel Rossi.

« P. S. — M. le ministre de la guerre vient de m'informer de la part du Roi que la 4^e brigade de la 3^e division, qui devait se rendre à Magdebourg, ayant reçu contre-ordre, et devant marcher directement à Berlin, le 9^e régiment d'infanterie westphalienne dont Sa Majesté a passé la revue ce matin, et qui est fort de mille sept cents hommes, partira pour cette place : le 1^{er} bataillon demain, le 2^e après-demain : il sera suivi des bataillons de dépôt du 1^{er} et du 3^e régiment. »

Le Roi Jérôme à l'Empereur Napoléon.
sel, 23 jan-
1813.

« Monsieur mon frère, je reçois la lettre de Votre Majesté en date du 18 courant, qui m'a été remise par son ministre le baron Reinhard.

« Je m'occupe avec la plus grande activité de la réorganisation de mon armée. Avant trois mois mon contingent de cavalerie de quinze cents hommes au grand complet, sera instruit et équipé, et prêt à agir, j'ai déjà de quoi recompléter en entier mes trois régiments d'infanterie qui restent à l'armée, savoir : le 1^{er} à Dantzic, le 4^e et le 5^e à Thorn. Le 9^e régiment que j'ai nouvellement formé, vient de partir pour Magdebourg où je l'ai envoyé pour renforcer la garnison.

« Je lèverai en outre autant de troupes qu'il me sera possible. Pénétré de l'importance des réflexions de Votre Majesté sur les dangers qui pourraient résulter pour la tranquillité intérieure des États de la Confédération, des instigations perfides de l'ennemi, je fais constamment exercer dans mon pays la plus grande surveillance et je prends toutes les précautions que peut me dicter la connaissance que j'ai acquise de l'esprit de mon peuple.

« J'ose espérer que Votre Majesté est convaincue que mon dévouement est égal à la grandeur et à l'importance des circonstances; nos intérêts comme souverains et mes affections particulières comme frère de Votre Majesté, se rattachent avec une telle force à sa personne et à tous ses desseins, qu'ils présentent la meilleure assurance de mon zèle et de l'étendue de mes efforts pour la cause commune. »

« Sa Majesté a daigné me donner connaissance de la lettre que Votre Excellence a adressée au comte de Fürstenstein, en date du 29 janvier, par rapport à l'approvisionnement de Magdebourg. Tout ce que Votre Excellence y dit est conforme aux ouvertures faites par le ministre de France. On nous presse de tous côtés pour un objet pour lequel cependant nous ne pouvons rien faire, puisque d'après le décret impérial du 24 janvier l'initiative ne dépend pas de nous seuls, et pour lequel le Roi ne pourrait pas même faire d'avance, puisque la dépense qui doit être faite de suite, excède les moyens du Trésor public.

M. de Schus, ministre des Finances, comte de Zingerode, ministre de Prusse, en France, Cassel, 6 février 1813.

« En ne calculant que sur des prix moyens, l'approvisionnement demandé occasionnera une dépense d'environ 5,818,574 fr. 84 cent., et la réserve de deux millions de boisseaux d'avoine d'environ 1,350,000 fr., ou en total de 7,168,575 fr. Votre Excellence sentira aisément à quel point il doit être impossible au Roi de se charger de l'avance d'une pareille somme, et quels sacrifices il doit coûter pour fournir la dépense de la moitié de l'approvisionnement, qui doit rester à la charge du royaume, et qui s'élève à 2,909,287 fr. 42 cent. Le Roi, qui, en tout ce qui concerne l'Empereur, ne consulte que son désir de faire tout ce qui est humainement possible pour remplir ses vues, a ordonné de faire un approvisionnement pour trois mois, qui sera terminé sous peu de jours. Il coûte environ 1,200,000 fr., et la dépense aurait été plus considérable encore si l'on n'y avait pas employé les denrées qui se trouvaient dans les magasins domaniaux : il n'aurait pas du tout pu être fait, si le Roi n'avait pas ordonné d'y employer des fonds affectés pour d'autres services, et qui devront être remplacés. Mais aussi n'est-il pas possible de faire au delà, si l'Empereur ne vient pas à notre secours, et s'il ne met pas à la disposition du Roi un fonds suffisant pour l'approvisionnement en question. Les revenus de l'État ont successivement été poussés jusqu'à 44,000,000 de francs, indépendamment des centimes additionnels qui, dans la majeure partie des départements, s'élèvent jusqu'à 30 et 40 centimes par franc, ce qui est énorme pour un État dont la population est à peine de deux millions d'âmes.

Et pourtant tout cela ne suffit pas, et il a fallu établir une partie du service sur des moyens extraordinaires dont la réalisation sûre et facile, dans tout autre temps, est plus que jamais problématique dans le moment actuel, où il n'existe pas de crédit pour les États de la Confédération et où la confiance à peine établie est anéantie par la crainte des événements dont chacun veut attendre le développement. La confiance ne se commande pas.

« L'armée, dont la formation et la mise en campagne avaient coûté des sommes énormes, est presque détruite : il ne reste que des débris dont la réorganisation coûtera encore une fois des efforts et des sommes que je ne vois pas comment on pourra fournir, le pays étant écrasé de charges auxquelles il doit finir par succomber : celles-ci sont vraiment énormes. Indépendamment des passages de troupes qui, l'année passée, ont eu lieu dans plusieurs directions, et qui recommencent dans ce moment, le pays a dû nourrir des dépôts de cavalerie très-considérables. Dans ce moment, il y a au delà de trois mille chevaux dans plusieurs départements. On nous en annonce d'autres encore. Je n'avance pas trop en soutenant qu'il y a des jours où le royaume doit fournir quatre à cinq mille voitures de réquisition, ce qui ruine les cultivateurs et appauvrit les habitants. Aussi les effets et les suites s'en font sentir d'une manière alarmante. Il y a déjà des cantons auxquels on a dû faire la remise de la majeure partie de leurs contributions, les revenus domaniaux restent en arrière, la valeur des propriétés foncières baisse au

point que les exemples qu'on pourrait citer ne paraîtraient pas croyables, s'ils n'étaient pas garantis par la notoriété.

« Le tableau que je vous présente, Monsieur le Comte, est affligeant, mais il vous convaincra de l'impossibilité de faire le complément de l'approvisionnement en question, avant que le solde qui revient au Trésor public du décompte avec la France n'ait été payé, et avant que l'Empereur n'ait fait faire des fonds pour la moitié qui doit être faite pour son compte. Le Roi destine ce solde pour ledit complément de la moitié à sa charge. Il se propose de faire fournir les grains par voie de réquisition et en les payant d'après les prix de la Saint-Martin. Cela réduira la dépense, mais il serait dangereux dans ce moment de frapper une pareille réquisition, sans payer le prix réglé au moment de la fourniture. D'ailleurs les entrepreneurs exigent comme condition *sine quâ non* une avance d'un tiers du prix de leurs marchés. Il est absolument impossible au Roi de la faire, et par cette raison, je prie Votre Excellence de faire tout ce qui dépendra d'Elle pour obtenir que le solde qui nous revient soit payé le plus tôt possible, et pour que les fonds annoncés par le décret impérial soient également faits, sans quoi, je le répète à regret, il serait impossible de remplir les intentions de l'Empereur.

« Le même décret prescrit que les prix devront être réglés de concert entre les ministres du Roi et l'ordonnateur de l'armée d'observation de l'Elbe. Nous sommes prêts et tout est préparé, mais nous

ignorons quand cet ordonnateur arrivera. Nous l'attendons avec impatience, puisqu'aux termes du décret, il est impossible de régler la moindre chose sans son concours. »

« Mon frère, dans les quinze premiers jours de mars, tout le corps d'observation de l'Elbe doit être réuni à Magdebourg et à une journée aux environs. Je donne l'ordre que le prince d'Eckmühl, avec une division de seize bataillons, se porte à Wittenberg, et qu'une autre division se porte à Dessau. Des mesures sont prises depuis longtemps par les Saxons pour occuper Torgau. Je vous ai fait mander que je désirais que vous missiez votre corps sur la gauche du général Lauriston, à mi-chemin de Magdebourg et de Hambourg. Les troupes pourront se placer même sur la rive droite du fleuve pendant le temps qu'il n'y aura point de danger, afin d'inquiéter l'ennemi. On s'assurera de tous les bateaux pour empêcher le passage de l'Elbe. Toutes les forces de l'ennemi, selon les derniers renseignements, paraissent être du côté de Kalisch. S'il marchait sur Dresde pour tourner ainsi l'Oder et l'Elbe, j'ai ordonné au Vice-Roi de porter sa ligne d'opération par Magdebourg, Cassel et Wesel. Si le Vice-Roi était obligé d'abandonner l'Elbe, il défendrait le Weser et Cassel. Je pense donc qu'il est convenable que, sans faire semblant de rien, vous ayez à Cassel une ressource de quatre à cinq cent mille rations de biscuit et une manutention de vingt-quatre fours que vous pouvez faire construire en annonçant l'arrivée d'une armée, ce qui sera

L'Emp
Napoléon
Jérôme.
2 mars 18

toujours d'un bon effet. — Envoyez-moi ici, près du grand-maréchal du palais, un officier des ponts et chaussées ou un individu de ce pays qui connaisse bien les chemins de Cassel à Cologne, de Cassel à Francfort et de Cassel à Wesel, et qui puisse donner de bons renseignements sur les routes et les localités.

« Le Vice-Roi m'a mandé, sous la date du 24, qu'il restait à Berlin. Le général Reynier est entre Glogau et Dresde avec les Saxons et la division Darutte. La Bavière a organisé quinze mille hommes, dont deux mille de cavalerie, et trente pièces de canon; ce corps se réunit à Bayreuth, Kronach et Bamberg. Les Wurtembergeois se réunissent à Würtzbourg, ainsi que les Hessois et les Badois.

« Le 1^{er} corps d'observation du Rhin est tout entier réuni à Francfort; le prince de la Moskowa, qui le commande, y sera rendu de sa personne le 10. — Le duc de Raguse, qui commande le 2^e corps d'observation du Rhin, sera rendu le 15 à Francfort, Le duc de Trévise sera rendu à Gotha le 12; il aura soixante pièces de la garde avec double approvisionnement, trois mille hommes de cavalerie de ma garde et dix mille hommes d'infanterie aussi de ma garde. — Le général Bertrand, avec soixante mille hommes du corps d'observation d'Italie, commencera le 10 à déboucher par le Tyrol pour venir se placer à Ratisbonne. — Je pense qu'il serait convenable que vous eussiez près du Vice-Roi un de vos aides de camp connaissant les localités, pour l'aider et pour vous assurer de ce qui se passe. Il faudrait que cet aide de

camp eût un chiffre avec vous, et qu'il s'en servît constamment en vous écrivant, car il faut bien vous attendre que les Cosaques intercepteront des courriers. Ayez aussi un chiffre avec le général Lauriston.

« J'envoie pour gouverneur de Magdebourg le général de division Haxo. Si le Vice-Roi était obligé d'abandonner l'Elbe (ce qu'il ne fera qu'à bonne enseigne, vu surtout la ligne d'opérations que je lui prescris sur Cassel et Wesel), la garnison de Magdebourg serait composée de quinze cents ou deux mille hommes de troupes westphaliennes et de deux divisions complètes du 1^{er} et du 2^e corps, qui se réunissent à Dessau et Wittemberg.— Aussitôt que l'empereur Alexandre ou le général Kutusof seraient entrés, soit à Berlin, soit à Dresde, vous feriez partir la Reine par Wesel et l'enverriez à Paris, mais pas avant. — Faites-moi connaître la nature des routes du Weser à Cologne. Des pièces d'artillerie peuvent-elles y passer ? — Vous voyez que par ces dispositions l'entrée des Russes à Dresde ne dérangerait ni ne compromettrait rien, puisque la division qui est dans la citadelle à Erfurth est approvisionnée et à l'abri d'un coup de main. — Les choses ainsi disposées, lorsque je croirai le moment arrivé, je me rendrai à Mayence, et si les Russes s'avancent, je prendrai des dispositions convenables ; mais nous avons grand besoin de gagner jusqu'en mai. — Je suppose que j'ai dans mon cabinet toutes les cartes de votre pays. Si vous aviez des cartes que je n'eusse pas, adressez-les-moi par l'officier que vous m'enverrez. »

L'Empereur
Napoléon Ier
Le 10 Mars 1813

« Mon frère, je vous ai fait connaître mes intentions dans ma lettre d'aujourd'hui. Vous aurez vu que mon intention est que vous réunissiez vos troupes sur la rive gauche du général Lauriston, à mi-chemin entre Hambourg et Magdebourg, au coude de la rivière, et que vos troupes exercent tout le long de l'Elbe, afin de retirer tous les bateaux de ce côté. Je pense en conséquence que vous aurez là six mille hommes et seize pièces de canon, vous pourrez faire établir une redoute sur la rive droite pour protéger le passage de la rivière, soit sur un pont que vous établirez soit de même au moyen d'un va-et-vient qui pourra porter cinq cents hommes et cinquante chevaux à la fois. Cette position de vos troupes est fort nécessaire, et l'établissement d'un pont ou d'un va-et-vient ainsi que celui d'une forte redoute faisant tête de pont sur la rive droite, me paraît très-convenable. Occupez-vous de cela sans délai. »

L'Empereur
Napoléon Ier
Le 10 Mars 1813

« Mon frère, si l'ennemi poussait en force, le Vice-Roi avec le général Lauriston, le général Reynier et votre corps, ce qui ferait une armée de plus de cent mille hommes, défendraient la Westphalie et la 32^e division militaire, dans le temps que ma garde, le 1^{er} et le 2^e corps d'observation du Rhin, le corps d'observation d'Italie, les Wurtembergeois et les Bava-rois se réuniraient sur le Mein ; ce qui ferait une armée de plus de deux cent mille hommes. Il est donc nécessaire de préparer le théâtre. Si le Vice-Roi abandonnait Magdebourg, sa gauche se retirerait probablement par la route de Hanovre et sa droite

sur Cassel. Je vous ai demandé de m'envoyer un officier très-instruit avec tous les plans et renseignements que vous auriez. Vous me ferez connaître si à Hameln il reste suffisamment des anciennes fortifications pour établir une tête de pont qui couvrirait un pont sur le Weser, ou s'il serait convenable d'établir ce pont à Minden. Faites-moi connaître le résultat de cette reconnaissance, et faites commencer les têtes de pont ayant la forme d'ouvrages de campagne. Il faudra aussi une tête de pont pour assurer le passage de l'Ems près de Munster. Faites faire un travail sur toute la route de Magdebourg à Wesel, et faites-moi connaître les positions que l'armée pourrait prendre dans le Hartz pour retarder la marche de l'ennemi et pour couvrir Hanovre et Cassel, en ayant soin de conserver les communications avec le Mein. Je vous ai demandé des renseignements positifs sur la route de Cologne et Coblenz à Cassel. Si l'on pouvait y établir l'estafette, la correspondance serait plus directe et plus rapide. La colonne de droite qui se retirerait sur Cassel aurait des rivières à traverser; il faut avoir sur chacune de ces rivières un pont avec une tête de pont. Toutes ces têtes de pont doivent être palissadées à la gorge pour être à l'abri des Cosaques.

« Faites faire tout de suite ces travaux et envoyez-moi ces renseignements. Vous ferez faire un mémoire là-dessus que vous m'enverrez et que vous vous tiendrez prêt à envoyer au Vice-Roi dès qu'il aura résolu de quitter Magdebourg. »

Le comte de
Furstenstein,
ministre des af-
faires étran-
gères, ou baron
Reinhard, mi-
nistre de l'Inté-
rieur, 3 mars
1813.

« J'ai mis de suite sous les yeux du Roi la lettre par laquelle Votre Excellence fait connaître à mon gouvernement que l'Empereur demande que toutes les troupes westphaliennes d'infanterie, d'artillerie, de cavalerie, et même la garde royale soient de suite rassemblées sur l'Elbe, à mi-chemin de Hambourg et de Magdebourg, vers Havelberg, pour flanquer le corps du général Lauriston. Sa Majesté s'empresserait de se conformer à cet égard aux intentions de Sa Majesté Impériale si l'état actuel de son contingent pouvait le lui permettre.

« De toute l'armée qui a fait la dernière campagne, il n'est revenu qu'un très-petit nombre de soldats et d'officiers; il a fallu de grands efforts pour se mettre en mesure de réparer d'aussi grandes pertes et tout en s'y livrant sans relâche, Sa Majesté a déclaré que son contingent ne pourrait être prêt que dans le mois d'avril.

« Les huit bataillons d'infanterie qui étaient disponibles ont été donnés par Sa Majesté et sont en ce moment à Magdebourg, à Dantzig et sur l'Oder. Les troupes qui restent au Roi ne sont que de nouvelles levées dont l'organisation se poursuit avec activité; mais il leur manque des officiers et on ne peut encore en former des corps. Envoyer de telles troupes à l'armée, c'est les donner à l'ennemi.

« La garde, qui ne se compose également que de conscrits, et dont la formation n'est pas encore achevée, est indispensable à la sûreté du Roi et du pays. Quoique l'esprit public n'ait encore manifesté aucun symptôme alarmant, on ne peut cependant se dissi-

muler que la fermentation qui règne autour du royaume peut parvenir à y pénétrer et qu'il en résulterait les suites les plus funestes, si l'on se dépouillait de tous les moyens de l'étouffer.

« Sa Majesté pourra mettre à la fin du mois, à la disposition du général comte Lauriston, quatre nouveaux bataillons d'infanterie, et quant à la brigade de hussards de quinze cents hommes, elle sera prête vers la mi-avril si le gouvernement reçoit quelques secours en argent, dont il a besoin pour se procurer le nombre de chevaux qui lui manque pour la compléter.

« Le Roi espère que Sa Majesté Impériale ne verra dans toute sa conduite que le plus vif désir de secondar ses vues de tous ses efforts. »

« Mon très-cher père, je m'empresse de vous informer que je compte partir pour Paris après-demain 10, l'Empereur ayant désiré que je quittasse ce pays dès que les Russes seraient entrés soit à Dresde ou à Berlin. Vous savez, sans doute, qu'ils sont dans cette dernière ville depuis le 4. J'ai toujours retardé, ainsi que le Roi, mon départ de Cassel dans la crainte de jeter l'alarme, mais cependant la prudence veut que je n'attende pas ici les événements. L'Empereur doit, dit-on, se rendre ici. Ma route est tracée par lui-même par Bruxelles pour éviter de me trouver au milieu d'une armée de cent mille hommes qui passe maintenant sur la route de Francfort. Le Roi reste ici pour la défense de son pays.

« Aussitôt mon arrivée à Paris, mon cher père, je

La Reine
therine et
de Wurtemberg
Cassel, 8
1813.

vous donnerai de mes nouvelles. Je vais loger à l'hôtel du cardinal Fesch, rue du Mont-Blanc ; veuillez m'excuser auprès de la Reine si je ne lui écris pas.

« Croyez, mon cher père, qu'au milieu de mes embarras et de mon chagrin en me séparant de mon mari dans de semblables circonstances, je pense à l'inquiétude que vous pourriez en avoir. »

Le Roi Jérôme à l'empereur Napoléon.
Casel, 10 mars
1813.

« Sire, depuis ma dépêche d'hier, j'ai reçu par un agent sûr la nouvelle de l'arrivée de l'empereur Alexandre à Wartemberg, à quatre lieues de Breslaw ; j'ai également la certitude de l'entrée de vingt mille Russes à Berlin. Le prince Repnin, qui était ministre auprès de moi, y est entré le premier avec trois mille hommes.

« Je reçois à l'instant la lettre de Votre Majesté, en date du 5, dans laquelle Elle veut bien me faire connaître quelles sont les dispositions qu'Elle a ordonnées au Vice-Roi de prendre dans le cas où il serait forcé de quitter l'Elbe. Je serai tout ce qui dépendra de moi pour l'aider de tous mes moyens.

« Quant à ce qui regarde la tête de pont à établir, soit à Hameln, soit à Minden, voici le fait : sur la rive gauche du Weser, vis-à-vis Hameln, il y a une position naturelle où s'élevait jadis le fort Saint-Georges, qui est très-forte et qui domine de beaucoup la rive droite ; mais la ville étant entièrement et tout à fait ouverte de l'autre côté, il serait impossible d'y établir une tête de pont à moins d'ouvrages très-considérables.

« La ville de Minden, au contraire, est entière-

ment située sur la rive gauche, le pont est en bon état et les fondements de l'ouvrage de la tête du pont existent encore. Votre Majesté pourrait ordonner à ses agents de faire rétablir de suite cette tête de pont, ce qui ne serait pas long. J'envoie à Votre Majesté les plans de Hameln et de Minden tels qu'ils existaient.

« Je prie Votre Majesté de vouloir bien se rappeler l'exposé de ma situation que je lui ai fait par ma lettre d'hier; si Elle ne vient point à mon secours en me faisant payer quelques millions sur les dix qui sont dus à la Westphalie, je serai hors d'état de faire face même au service courant; le moment approche où les contributions qui ne rentraient plus qu'à demi vont cesser tout à fait de rentrer. »

« Sire, Votre Majesté m'ayant demandé des renseignements sur les principales positions du Hartz et des départements voisins de l'Elbe susceptibles de défense, j'ai fait rédiger un mémoire que je lui envoie et qui me paraît répondre aux questions qu'Elle m'a faites.

Le 1
rême à
reur N
Cassel,
1813.

« Quoique je pense que le Vice-Roi jugera de même que moi sur notre position, j'ai cru qu'il ne serait pas inutile de lui adresser une copie dudit mémoire. »

« Ma chère petite femme, j'ai lu avec bien du plaisir ta lettre de Bonn. La seule chose qui puisse me consoler dans les embarras où je me trouve par rapport à mes finances, c'est l'espoir que l'Empereur re-

Le 1
rême à
Catheri
sel, 16
1813.

numéraire les sacrifices énormes et les charges que ce malheureux pays supporte. Je viens de recevoir une lettre de l'Empereur qui me fait bien de la peine; dis-lui, répète-lui bien qu'il n'y a que l'impossible qui puisse le arrêter lorsqu'il s'agit de le secourir, mais que nous sommes dans une telle situation, que s'il ne vient pas à notre secours par une somme de trois ou quatre millions, nous ne pouvons aller le mois prochain et ce serait malheureux, malheureux même pour la France, car le pays surpasse mon attente par la soumission et le bon esprit qui anime tous ses habitants.

« J'ai reçu avant-hier, à un bien ennuyeux concert, mais enfin il faut bien savoir s'ennuyer; je t'en dis pour prouver que rien n'avait bougé de la maison, excepté ton service particulier; cela a fait bon effet. Je pars demain pour Ziegenheim où je commanderai pour passer l'inspection de ma brigade de Hussards et de mon 2^e régiment de ligne qui s'y forment. Après-demain je coucherai à Homburg pour faire la même opération auprès des 5^e et 7^e régiments. Je serai de retour vendredi. Tout s'organise à force, et j'espère qu'à la mi-avril l'Empereur sera content et agréablement surpris.

« Tout est tranquille, on n'a plus peur des Russes. Il est possible qu'à la fin du mois j'aille passer quelques-uns de mes heures à Brunswick, la seule ville où l'esprit ne soit pas aussi bon.

« J'ai reçu une lettre d'Élisa pour toi, je te l'envoie; répète-lui et dis-lui que son neveu se porte à merveille. »

« Mon très-cher père, me voici arrivée sans accident à Compiègne. L'Empereur avait envoyé au devant de moi jusqu'à Péronne pour me prier de m'y reposer quelques jours en attendant qu'il revienne de Trianon. J'attends, d'un moment à l'autre, l'invitation de me rendre à Paris. Je me porte à merveille malgré les fatigues du voyage et la tristesse des circonstances qui me séparent du Roi, mais j'ai appris à me soumettre avec courage et résignation à ce que Dieu ordonne pour nous.

La
theric
de Wt
Comp
mars

« J'ai vu M. de Wintzingerode qui m'a remis votre lettre, mon cher père, cette bonté de votre part m'est très-sensible; veuillez lui adresser celles que vous m'écrirez parce qu'il saura toujours bien où me trouver.

« Je vous quitte, mon cher père, pour écrire au Roi. Il sera encore plus sensible que moi à la petite épreuve par laquelle on me fait passer avant d'arriver à l'Élysée, et c'est à moi à lui adoucir la chose le mieux possible. Croyez à toute ma tendresse, mes expressions sont trop faibles pour la bien rendre. »

« J'ai reçu vos différentes dépêches jusqu'à celle du 13 inclusivement. Je n'ai pu lire encore en entier les dernières, puisqu'elles sont au déchiffrement.

Le d
sano
Reinh
17 ma

« Sa Majesté la Reine de Westphalie est depuis hier à Compiègne; elle n'avait pas annoncé son arrivée à Paris, et l'on n'a pas pensé qu'elle dût se rendre dans cette capitale. Les visites d'usage et de déférence que Sa Majesté n'aurait pu se dispenser de recevoir n'eussent pas été d'un bon effet dans les circonstances ac-

celles-ci sont des bruits qui circulent dans Paris sur l'existence des armées. D'ailleurs, l'Empereur ne se trompe pas. Il est certain, dans sa capitale, il est à Trarane, et son départ pour Mayence ne peut être déguisé. Aussitôt qu'il y a de l'alarme de l'arrivée de la Reine, il s'empresse de se rendre à l'armée pour la combattre à l'ennemi, où toutes les dispositions sont prises pour qu'elle y soit parfaitement accueillie. Elle a écrit à l'Empereur et à l'impératrice. Il le comte de Busche, Sa Majesté Impériale a répondu à la Reine et l'a engagée à venir d'abord à Trarane ou à Rastatt, où l'Empereur se propose de passer une huitaine de jours. Il veut voir de près, Monsieur le baron, de faire comprendre qu'il est d'un type de convenance de maintenir la Reine à la capitale avant que les bruits qui y circulent soient dissipés. Mais aussitôt que l'armée aura repus l'offensive et marchera sur l'Oder, la Reine sera la maîtresse de venir à Paris. »

Notamment
l'impératrice
de Prusse
l'impératrice.

« Le Roi parle de ce qu'il pourra faire par des moyens tant ordinaires qu'extraordinaires, et en même temps réguliers, pour réduire son contingent, et pour qu'on puisse la place de Magdebourg. On peut à peu près soumettre au calcul la question de savoir si ses affaires restent ou non en deçà de ses moyens. »

« Le budget de 1863 présente une dépense de cinquante et un millions, et une recette de quarante-deux à quarante-quatre. En ressources extraordinaires, il ne reste à la Westphalie ni emprunt volon-

taire, ni emprunt forcé, ni anticipation des revenus, ni réduction de la dette, mais seulement la vente de quelques débris de ses domaines. Une expérience de quatre ans a démontré qu'avec tous les efforts possibles, le fisc n'a pu parvenir à porter les revenus à plus de quarante millions. Le budget du ministère de la guerre est porté à plus de vingt millions. Comme ils doivent avoir et auront la préférence sur toutes les autres dépenses, il n'y aura point de déficit dans cette somme. Ajoutons-y cinq millions qu'on se procurera par des moyens extraordinaires, voilà vingt-cinq millions qu'on peut employer pour les deux objets dont il s'agit.

« Voyons maintenant ce que la Westphalie peut offrir en hommes. Sa population est de deux millions. Sa conscription annuelle est de huit mille hommes, dont six mille pour être appelés au service, et deux mille de réserve. Depuis l'avènement du Roi, la Westphalie a mis sur pied quarante-cinq à cinquante mille hommes. En voici le calcul :

• En 1809, partis pour l'Espagne.	6,000 hommes.
• En 1811 et 1812, pour la Grande-Armée	28,715
• En 1813, dans le royaume . .)	10,615
• Morts, déserteurs depuis cinq ans (mémoire).	
<hr/>	
• Total.	45,330 hommes.

« Il paraîtrait donc que la conscription de cinq années a été plus qu'absorbée : mais comme la cons-

compensés par les contributions levées sur les cinq
communes limitrophes, nous pouvons supposer que les
contributions restées pour les Maglebourgs.

— Total des contributions 112,000

— Contributions de 1822 2,000

— Total 114,000

« Mais il faut observer que pour la latitude de la
Maglebourg, l'impôt de centner au service n'existe
qu'à peu près nul.

« L'impôt de centner levé par le Roi, se
paye par centner de centner ou quinze mille ho-
mes. L'impôt de centner se paie à très-peu de
chose par centner, sans en tenir compte les hommes dispo-
nibles. On dit que le Roi se flatte de pouvoir se
lever un plus grand nombre s'il avait de l'argent.
Comme je suppose qu'il ne s'agit pas d'articles
religieux, mais seulement des fonds nécessaires
pour l'équipement et l'entretien, il est à craindre que
le Roi ne se trompe.

« Il faudrait en ce cas lever le surplus par d'au-
tres moyens, par des moyens irréguliers qui pour-
raient être peints à employer dans les cir-
constances actuelles.

« L'impôt de centner à ce quinze mille centner
pourrait être levé et discipliné jusqu'au 1^{er} juin,
c'est-à-dire de tout secours : il suffit que le Roi l'ait
promis, et nous avons vu dans ce pays-ci des mira-
cles de promptitude en ce genre.

• Je passe à l'approvisionnement de Maglebourg.

objet que Sa Majesté l'Empereur semble regarder comme plus urgent et plus important encore que la réorganisation de l'armée. Le Roi promet un approvisionnement de trois mois pour une garnison de quatorze mille hommes. Cela paraît insuffisant, puisque ces magasins doivent avoir en même temps la destination de servir aux premiers besoins des troupes qui passeront, soit en allant, soit en revenant. Ce sera à notre gouvernement à déterminer exactement, avec l'époque, les quantités dont Magdebourg doit être approvisionnée. Il faudra en faire une loi sacrée au gouvernement westphalien, et en surveiller scrupuleusement l'exécution.

« Les sommes qui ne seront pas absorbées par cet approvisionnement resteront disponibles pour la réorganisation de l'armée. En mettant le premier objet en première ligne, et en le séparant du second, on imposera une sorte de contrainte au Roi, qui est naturellement porté à consacrer tous les moyens dont il peut disposer, à l'augmentation de son armée, et qui, quelque considération qu'on fasse valoir, s'intéressera moins à l'approvisionnement de Magdebourg.

« De cette manière, on pourra espérer qu'il fera réellement tout ce qui est possible, pour remplir les intentions de Sa Majesté l'Empereur.

« Le Roi, surtout en ce moment, répugne avec raison, à tous les moyens violents et irréguliers. Il est inutile de faire l'exposé de toutes les considérations sur lesquelles il s'appuie. En ce moment, il importe de ne pas donner lieu à des mouvements

désordonnés dans les pays soumis ou alliés à la France.

« Lorsque les troupes marcheront, les irrégularités arriveront d'elles-mêmes. Le langage que tient le Roi dans la note, est précisément le même qu'il tenait au commencement de l'année passée. Les choses sont allées comme elles ont pu. Le Roi s'est soumis à la nécessité, et son dévouement a été secondé par le zèle des autorités westphaliennes. »

La Reine Catherine au Roi de Wurtemberg.
Meudon, 24
mars 1813.

« Mon très-cher père, depuis que je suis en course, j'ai cherché inutilement un moment pour vous donner de mes nouvelles; je suis allé à Trianon le 18 voir l'Empereur. Je n'ai eu qu'à me louer de sa réception ainsi que de celle de l'Impératrice; il semble qu'ils veuillent me faire oublier le court mais assez désagréable séjour de Compiègne. Celui que l'Empereur vient de me fixer est agréable.

« Le château de Meudon est très-beau, il appartient au Roi de Rome et vient d'être récemment arrangé. Je suis maintenant très-contente de me trouver tranquille et de pouvoir soigner ma santé, qui a besoin de repos.

« J'ai reçu, il y a deux jours, des nouvelles du Roi, qui est encore parfaitement tranquille; il n'y avait pas le moindre mouvement dans notre voisinage.

« J'écirai demain à maman, ainsi qu'à ma bonne tante Emmy, dont j'ai reçu des nouvelles hier au soir.

« Veuillez, mon cher père, continuer à m'adresser vos lettres par M. de Wintzingerode.

« J'attends avec impatience de vos nouvelles, elles sont dans tous les temps nécessaires à mon bonheur, ainsi que de vous convaincre de mon bien tendre et sincère attachement. »

« Le Roi est parti ce matin pour Göttingen. Il y fera manœuvrer les troupes destinées pour Hildesheim, qui ont reçu ordre d'y faire halte. Il paraît aussi qu'il y règne de la fermentation parmi les étudiants, dont un grand nombre appartient à des pays actuellement occupés par l'ennemi. Le directeur de l'instruction publique y a précédé Sa Majesté, qui sera de retour ce soir à Cassel. C'est surtout de mauvaises nouvelles de l'intérieur que j'ai soupçonné que le Roi voulait me cacher. Son amour-propre attache une grande et juste importance à voir et à faire voir son royaume tranquille au milieu des orages. Je ne connais aucun fait. Je sais seulement qu'on trouve des obstacles à compléter la réquisition des dix-neuf cents chevaux. Mais on ne peut se dissimuler qu'un mauvais esprit commence à se manifester dans l'armée. Il y a déjà deux ou trois exemples que des piquets entiers de garde ont déserté de Napoléonshöhe et de Cassel même. Les soldats reçoivent fréquemment des lettres de leurs parents qui leur disent qu'il est temps de quitter leur service actuel. Dans cet état de choses, il pourrait devenir dangereux que les troupes westphaliennes restassent encore longtemps séparées de l'armée dont elles doivent faire partie. »

Le baron I
hard au du
Bassano. Ca
4 avril 1813

Le baron Rein-
ard au duc de
Saxe-Cobourg,
avril 1813.

« Le Roi désire que je me serve d'un courrier que Sa Majesté va expédier à l'instant à Paris pour dire à Votre Excellence ce que le Roi dit lui-même à Sa Majesté Impériale, que l'exécution de la promesse faite par Sa Majesté de venir au secours de la Westphalie par un envoi de fonds devient de la dernière urgence.

« Un rapport de l'intendant-général du Trésor vient d'annoncer au Roi qu'au lieu de trois ou quatre millions qui rentrent ordinairement au premier du mois, il est rentré 300,000 francs; qu'en conséquence ni la solde de l'armée, ni les appointements des employés de l'État ne peuvent être payés pour la seconde quinzaine de ce mois-ci. Le Roi ne réclame rien en ce moment à titre de paiement de ce qu'on lui doit, il demande quelques millions comme le seul moyen de conserver la Westphalie; et dans l'impossibilité où il est de trouver des ressources ailleurs, il prévoit, si ce secours est refusé ou retardé, que la cessation des paiements dans son royaume deviendra le signal d'un trouble général, peut-être préparé d'avance par les ennemis du gouvernement.

« Sa Majesté Impériale a attaché la promesse de venir au secours de la Westphalie, à la condition que les magasins pour l'approvisionnement de l'armée fussent formés. Ces magasins, dit le Roi, se forment; si quelque chose reste encore à désirer, ce n'est ni la volonté, ni le zèle qui manquent : c'est le temps, ce sont les moyens de transport. Je ne puis, Monseigneur, que me référer à mes lettres précédentes, en déclarant qu'il n'y a rien d'exagéré dans l'ensemble

des appréhensions du Roi, et que les secours que Sa Majesté Impériale daignera accorder dans le courant de ce mois seront les seuls efficaces.

« Rien de nouveau dans cette journée. La défaite du général Morand n'a été ni contredite, ni confirmée. Le Vice-Roi marche en avant.

« P. S. Le secrétaire du cabinet m'écrit que le courrier étant chargé de quelques paquets pour la Reine, n'ira probablement pas aussi vite que l'estafette. C'est donc celle-ci qui portera ma dépêche. »

« Mon frère, je donne ordre qu'on vous envoie 500,000 francs en or. Je serai du 20 au 22 à Erfurth, de ma personne, avec deux cent mille hommes, indépendamment de l'armée du Vice-Roi. Le général Vandamme et le prince d'Eckmühl restent dans le Nord pour défendre le royaume de Westphalie et la 32^e division militaire. Les vingt-huit bataillons du général Vandamme lui arrivent tous les jours; vingt-huit autres se réunissent à Wesel sous les ordres du général Lemarrois, ce qui fait quatre-vingt-quatre bataillons (y compris ceux du prince d'Eckmühl), qui, dans le mois de mai, pourront défendre le royaume de Westphalie et la 32^e division militaire. Pendant ce temps-là, avec le Vice-Roi et deux cent mille hommes que je mène avec moi, j'attaquerai l'ennemi. Envoyez-moi des nouvelles en grand détail de tout ce qui se passe, soit du côté du Vice-Roi, soit du côté de Brème, soit du côté du prince d'Eckmühl, et adressez-moi vos lettres par duplicata sur Erfurth et sur Mayence. Dirigez vos courriers de

L'Em.
Napoléon
Jérôme.
Cloud, 11
1813.

montré qu'ils ne réussiraient. Je compte partir
mon prochain 17. et être dès-lors le 21 à Mayence
et être sur l'Eschani.

« Vous recevrez cette lettre le 14. Ainsi, ce que
vous m'avez écrit le 15, le 16, le 17, le 18, le 19,
arrivera par courrier sur Mayence, pour que je
sois au courant sans perte de temps. — Je ne
puis rien prescrire pour votre corps, parce que je ne
sais pas les événements qui arriveront du côté du
Rhin. Suggérez le Vice-Roi et le prince d'Eckmühl
sur ce que vous voudrez. Faites-moi connaître en détail
la situation de vos troupes, afin que si je jugeais
opportunité de livrer une bataille générale, vous
pussiez me fournir avec tout ce que vous auriez de
disponible. Je n'ai pas besoin de vous dire que ceci
est l'un des plus grands secrets, pour vous seul, et que
personne ne doit s'en douter. »

« L'Empereur : L'Empereur, à vous entretenir d'une
question très-importante sur les troupes westpha-
liennes réunies autour de Cassel. Il m'avait paru
désirable que, dès à présent, elles se trouvassent ici
même en contact avec les troupes françaises; mais
le Roi m'a observé que si ces troupes se trouvaient
des ce moment avec des troupes françaises, nouvelles
passées, il en résulterait sûrement des scènes fâcheuses,
et qu'il ne pourrait plus en répondre. D'un autre
côté, si on les fait marcher pour joindre le Vice-Roi,
plus la marche sera longue et plus la désertion sera
forte. Une désorganisation totale serait à craindre
dans le cas où elles auraient à faire isolément une

retraite qui les mènerait vers le Rhin. D'après cela, et pendant la crise actuelle, j'ose croire que le parti le plus sage est précisément celui que le Roi a pris de les tenir concentrées autour de Cassel jusqu'à l'arrivée du Vice-Roi, si Son Altesse Impériale effectue sa retraite, ou bien jusqu'au moment où l'ennemi aura été repoussé derrière l'Elbe. Le Roi aura dans huit jours six bataillons d'infanterie de ligne, sans compter deux bataillons de fusiliers de la garde et un de grenadiers de la garde, quatre d'infanterie légère, trois mille chevaux, en cheveau-légers, hus-sards et cuirassiers, et trente canons. En outre, on commence à former ici le 6^e régiment qui était vacant, et le 9^e, qui s'organise à Magdebourg, avait avant-hier dix-neuf officiers et neuf cent soixante-huit soldats et sous-officiers. Les cadres venant d'Espagne sont attendus aujourd'hui.

« Le général Hammerstein, outre les autres grâces dont le Roi l'a comblé, a été nommé premier aide de camp. En cette qualité, il a annoncé aux autres aides de camp qu'ils recevraient désormais par lui les ordres de Sa Majesté. Le prince de Hesse-Philippsthal en a pris occasion pour demander sa retraite comme général et comme aide de camp, et le Roi la lui a accordée immédiatement. »

« Ma chère petite femme, je ne t'écris que deux mots étant très-occupé, mais je me porte à merveille. J'ai reçu tes lettres nos 10 et 12, celle-ci datée du 7, ne m'est parvenue qu'hier. »

Le Roi Je
à la Reine
therine. C
13 avril 18

« Tout le pays est assez tranquille, mais le Trésor

est malade, et si l'Empereur ne m'envoie quelques millions comme il me l'a promis à la fin du mois, il ne sera plus temps, car je ne pourrai plus payer ni les troupes ni les autorités. — Demande-lui ce que je dois faire, s'il ne juge pas à propos de m'envoyer cinq à six millions, car il me serait impossible de résister, ne pouvant plus payer les autorités ni la solde des troupes.

« Quelques Cosaques se sont montrés à Nordhausen et Eisenach, mais je pense que cela finira, puisque l'un va, j'espère, marcher en avant. Je te presse sur mon cœur. »

La Reine-
d'Espagne au
Prince de
Wurtemberg
Madrid, le 21
1812

« Mon très-cher père, j'ai bien senti et partagé la peine que vous fait éprouver la mort de ma grand-mère. L'Empereur est parti hier dans la nuit, à la suite de nouvelles qui ont précipité son départ. Les dispositions de l'Autriche pour nous ne sont pas des meilleures, et ce moment est des plus critiques. Cependant l'Empereur conserve toute sa présence d'esprit et toute la fermeté de son grand caractère. Au surplus, la confiance qu'il peut mettre en la nation doit servir aussi à soutenir son courage, les sacrifices qu'elle lui fait et l'esprit qui les dirige sont inouïs, il faut le voir pour le croire.

« Je vois assez souvent M. de Wintzingerode qui est du très-petit nombre de ceux que j'admets ici et que j'aime à y voir.

« Je vais quelquefois voir l'Empereur et l'Impératrice, mon devoir et mon inclination m'y portent; quelquefois aussi Madame mère qui me comble

d'amitiés; du reste, je sors très-peu et ne vois presque personne ici; Wintzingerode fils est, je vous le répète, un de ceux que je vois avec le plus de plaisir, non-seulement je trouve dans ce jeune homme un bon caractère et beaucoup d'esprit, mais j'ai de plus avec lui l'avantage de pouvoir lui parler en détail de tout ce qui vous concerne. Croyez, mon très-cher père, que j'y trouve une grande douceur. »

« Sire, j'adresse à Votre Majesté l'extrait de trois rapports que j'ai reçus aujourd'hui. J'attends à chaque instant le retour d'un courrier que j'ai expédié au général Vandamme et j'apprendrai par là s'il y a de la vérité dans les nouvelles contenues dans le rapport n° 3.

Le Roi Je
à l'Empe
Napoléon.
sel, 16
1813.

« On m'annonce de Halberstadt que l'ennemi se dirige sur Nordhausen; quand même cela serait, je pense qu'il n'est plus à temps de tirer quelque avantage de cette manœuvre, puisque le Vice-Roi a sa droite appuyée à Blankenbourg, qui se trouve au pied du Hartz.

« Je renforce journellement la division Hammers-
tein. »

« Mon cousin, dans le cas où l'Empereur ne serait pas encore arrivé à Mayence, je vous prie de donner les ordres pour que six bataillons, de ceux qui sont à Giesen, soient dirigés sur Cassel; je crois cette *mesure essentielle* à la cause; mes troupes sont toutes composées de recrues et je ne puis savoir jusqu'à quel point elles tiendraient si elles étaient seules.

Le Roi Je
au duc de
my. Cassel
avril 1813

« P. S. Je mets ma lettre à l'Empereur sous ca-
chet violet, afin que vous puissiez prendre connais-
sance de son contenu. »

Le Duc-Nécessaire
au général com-
mandant à Gie-
sen. Cassel, 23
avril 1813.

« C'est, depuis la lettre que j'ai écrite ce matin à
votre Excellence à Votre Majesté, je reçois la nouvelle
par le colonel Haunflin, qui arrive d'Heiligenstadt,
que le général Hammerstein y a été tourné et forcé,
et qu'il se retire sur Wittenhausen. Les troupes
ne tiennent pas, et vraisemblablement l'ennemi sera
cette nuit à cinq ou six lieues de Cassel. Dans cette
situation périlleuse je vais faire un choix parmi
les hommes que je considérais les plus capables de se
maintenir encore, et à la dernière extrémité je me
retirerai, s'il est possible, sur Marbourg, allant à la ren-
contre des troupes qui viendront de Giesen. Je prie
Votre Majesté de ne point différer de donner l'ordre
à quelques bataillons français de marcher vers moi.

« L'ennemi qui a tourné aussi Wanfried, marchera
sans doute par sa gauche vers Lichtenau, et de là sur
Wabern, pour faire en sorte de me couper cette route.
Je pense qu'il n'y a pas un moment à perdre si Votre
Majesté veut conserver Cassel et prévenir l'insurrec-
tion de tout le royaume.

« Si le général qui commande à Giesen n'a pas
obtempéré sur-le-champ à mon invitation, je crains
qu'il ne soit trop tard. »

Le Duc-Nécessaire
au général com-
mandant à Gie-
sen. Cassel, 23
avril 1813.

« Monsieur le général, des rapports que je reçois
à l'instant de mon avant-garde, qui n'est qu'à qua-
torze lieues de moi, m'annoncent qu'elle est attaquée

par l'ennemi. J'en rends compte à l'Empereur et je vous invite, Monsieur le général, à diriger sur Cassel, à marches forcées, six bataillons pour couvrir ce point important pour les communications de l'armée de l'Elbe et toutes les opérations de l'Empereur.

« Il est urgent que vous ne mettiez pas un instant de retard dans l'envoi de ces forces puisque Cassel et tous ses magasins se trouveraient compromis. Je prends sur moi, vis-à-vis Sa Majesté Impériale, toute la responsabilité qui pourrait peser sur vous. Je lui rends compte de l'ordre que je prends sur moi de vous donner. »

« Mon cousin, je reçois votre lettre par laquelle vous m'annoncez l'arrivée de l'Empereur à Mayence. Tous mes rapports confirment que l'ennemi est en force à Nordhausen et pousse sur Cassel. Déjà mon avant-garde a été attaquée sur tous les points ; n'ayant que des conscrits sans expérience et sachant à peine manier leurs armes, il n'est pas douteux que je me trouverai dans deux jours dans une situation très-critique si je ne reçois pas les troupes que j'ai demandées, par la lettre ci-jointe, au général qui est à Giesen.

« S'il ne s'était agi que de ma personne, je n'aurais pas pris sur moi de faire cette demande, parce qu'avec un régiment on est toujours à temps de se retirer en présence de l'ennemi, mais il s'agit du point important de Cassel, tant pour les communications de l'armée que pour les magasins qu'il renferme. D'ailleurs, je ne puis vous dissimuler que si

Le Roi Jé
au maré
Berthier. C
18 avril 18

pour me porter à mes avant-postes. Les dernières lettres du Vice-Roi sont du 16 ; il était alors la gauche à l'Elbe derrière la Saale, et la droite au Hartz. Je donne l'ordre au général Teste de se porter sur Marbourg ; il commande la 4^e division du duc de Raguse, 6^e corps. Cette division n'a encore que deux bataillons ; je viens d'y joindre quatre bataillons polonais du général Dombrowski. Ce général sera là en réserve. »

« Mon frère, je reçois votre lettre du 18 à midi. Le 17, la division Souham était à Gotha. Le 17 au soir, la division Bonnet était arrivée à Eisenach, avec le général Lefebvre Desnouettes, commandant la cavalerie de ma garde. Je suppose donc que ce corps d'ennemis, qui poussait sur vous, se sera retiré. Je suppose d'ailleurs que vous aurez prévenu directement sur Eisenach de ce mouvement. Toutefois, après avoir reçu votre lettre, j'ai fait partir des officiers pour que les ducs d'Istrie et de Raguse missent du monde sur les derrières de l'ennemi, qui marche sur vous. Je suppose qu'à l'heure qu'il est le prince de la Moskowa est à Erfurth avec la plus grande partie de son corps d'armée ; toutes ses divisions marchent sur lui et doivent l'avoir rejoint. Les ducs d'Istrie et de Raguse sont à Eisenach et Gotha. J'ai des nouvelles du général Vandamme du 16, de Brême. Instruisez le Vice-Roi par les moyens que vous jugerez les plus prompts, de toutes ces nouvelles. Aussitôt que vous serez dégagé du côté d'Erfurth par la présence de toute l'armée et que tout sera net-

L'Em
Napoléon
Roi Jérôme
Mayence
avril 1811

toyé entre Erfurth et vous, je pense que vous devez marcher du côté de Hanovre avec toutes vos forces. Vous ne pouvez pas avoir les six bataillons que vous avez demandés, mais le général Teste aura marché sur Cassel avec les deux bataillons français qu'il a; quant aux Polonais, ils ont besoin de se remettre. Vous devez bien sentir, dans ce moment, ce que j'ai toujours senti pour vous, l'inconvénient de ne pas avoir à Cassel une garde de quatre mille Français, qu'il vous eût été si facile de former, comme ont fait le roi d'Espagne et le roi de Naples. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. »

Le baron Reinhard à l'Empereur, à Mayence.
Cassel, 19 avril
1813.

« Ce qu'il y avait de plus alarmant dans les nouvelles d'hier, ne venait pas directement du général Hammerstein, mais, comme je l'apprends aujourd'hui, des rapports qu'avait faits verbalement au Roi le colonel Maurillon, commandant d'armes à Heiligenstadt, qui avait évacué la ville avec les autres autorités départementales. Ce colonel a été destitué aujourd'hui.

Le général Hammerstein, dont le Roi m'a dit qu'il envoie le rapport directement à Votre Majesté, n'accuse pas la mauvaise volonté de ses troupes, mais leur grande inexpérience : il croit, au reste, que l'ennemi devant lui est en force. Mon opinion, Sire, s'il m'est permis d'en avoir une, est que le général Hammerstein n'ayant pas été attaqué hier, ne le sera plus. L'ennemi se proposait deux objets, l'un de faire débander les conscrits westphaliens, et l'autre, peut-être parce qu'il craint déjà d'être coupé par le

prince de la Moskowa, de s'ouvrir une communication avec le corps qu'il supposait devoir s'emparer des villes de Hanovre et de Brunswick. La preuve en est qu'il a poussé de forts détachements vers Duderstadt et que ses patrouilles sont venues à travers le Hartz jusqu'à Osterode. S'il avait osé entreprendre un coup de main sur Cassel, nous aurions vu ses patrouilles sur la Fulde dès ce matin.

« Le Roi vient de me dire que deux bataillons français se sont déjà mis en marche de Giesen sur Cassel. Le Roi s'est beaucoup félicité aujourd'hui de n'être point parti hier.

« Peut-être ma lettre n° 2 à Votre Majesté, dont je me suis permis de lui faire en partie la lecture, y a-t-elle contribué. Sa Majesté a bien voulu approuver ce que j'y disais, qu'en toute hypothèse, le Roi ne partirait pas sans avoir vu le général Hammersstein.

« En effet, quand un de ses ministres m'a demandé s'il fallait conseiller au Roi de partir ou de rester, j'ai répondu qu'ils ne le devaient faire ni l'un ni l'autre, que le Roi ne pouvait évacuer que militairement et que c'était, avant tout, l'affaire d'un conseil de guerre.

« Le Roi ayant pris la détermination de rester, a montré dès lors le plus noble courage. Il s'est souvenu des circonstances périlleuses où il s'est trouvé, et dont il s'est toujours tiré. Sa Majesté m'a dit avec une sorte d'inspiration qu'Elle avait le pressentiment qu'Elle ne quitterait pas Cassel, et que ses troupes se battraient. Elle s'est promenée pendant la nuit en

redingote dans la ville où l'on remarquait beaucoup de mouvement, surtout parmi les familles françaises, dont plusieurs partaient, mais aucun symptôme de malveillance de la part des habitants. En effet, la physionomie de Cassel était toute différente de ce qu'elle était à pareille époque, lors de la révolte de 1809. Ce matin le Roi est allé au camp à pied, une grande foule l'a suivi; hier au soir, toute la ville était persuadée que Sa Majesté partirait.

« M. le maréchal prince d'Eckmühl a donné au général Maurin l'ordre de retourner à Celle. Il a remis au général Sébastiani le commandement des troupes qui sont à Gilhorn.

« On croit savoir ici que le 2 encore, les généraux Kutusoff et Barclay de Tolly, avec ce qu'on appelle la grande armée russe étaient à Kalisch. Il n'y a donc devant le prince de la Moskowa, que Blücher et Wintzingerode, devant le Vice-Roi que York et Wittgenstein, et sur le Bas-Elbe, que les partis de Tettenborn, Dörnberg et Czernichew. »

Le Roi Jérôme
à l'Empereur
Napoléon, Cas-
sel, 20 avril
1813.

« Sire, j'envoie ci-joint à Votre Majesté :

« 1^o Une note que m'a fait passer le Vice-Roi;

« 2^o Une dépêche que je reçois à l'instant du général Vandamme.

« Les rapports que je reçois en ce moment du général Hammerstein cadrent parfaitement avec ce que me mande le Vice-Roi; il est certain que le corps ennemi qui s'est jeté dans le Hartz, est fort au moins de six mille hommes, et que son but est de faire une pointe sur Cassel, mais je pense cependant que

puisqu'il n'a point attaqué le général Hammerstein, depuis que celui-ci a quitté Heiligenstadt, pour prendre position dans les défilés d'Udra, il est indécis sur ce qu'il a à faire.

« Il est probable qu'apprenant l'évacuation de Hanovre, il se portera par Duderstadt sur cette ville, afin de se joindre au corps de Czernichew. »

« Sire, je m'empresse d'annoncer à Votre Majesté que d'après l'ordre que j'avais donné au général Hammerstein de rassembler toutes ses forces pour attaquer l'ennemi, ce général s'est mis en marche ce matin à dix heures d'Udra, a poussé l'ennemi de l'autre côté d'Heiligenstadt, l'a chassé de Duderstadt où il avait un fort parti et l'a rejeté sur Nordhausen où il se portera demain ; les habitants de cette partie du Hartz ont constamment montré le meilleur esprit. J'ai eu à me plaindre du commandant du département et du capitaine de la gendarmerie ; ils ont été destitués.

Le Roi J.
à l'Empe
Napoléo
Mayence.
sel, 20
1813.

« Je vais faire examiner la conduite du préfet qui me paraît suspecte, cela ne m'étonne nullement, puisque c'est le frère du comte de Bulow que j'ai fait arrêter il y a deux jours, et dans les papiers duquel, si je n'ai point trouvé assez de preuves pour le faire juger, j'en ai au moins assez trouvé dans sa correspondance avec M. de Hardenberg pour être convaincu que c'est un mauvais homme, dangereux, intrigant et ennemi du système actuel. »

« Mon frère, les dernières nouvelles que j'ai d'Ei-

L'Em

Napoléon au
Roi Jérôme.
Mayence, 20
avril 1813.

senach sont du 18. On n'y avait connaissance de la marche d'aucun corps sur vous, et au contraire on m'annonçait que le général Hammerstein se trouvait à Heiligenstadt. Le prince de la Moskowa est arrivé le 17 à Erfurth, et se proposait d'occuper Weimar le 18. Moi-même je me mettrai incessamment en marche. Le Vice-Roi m'écrit, en date du 17, qu'il fait poursuivre les partisans qui avaient passé l'Elbe. La division wurtembergeoise arrive aujourd'hui à Wurtzbourg. Le général Bertrand, avec soixante mille hommes arrive à Cobourg, vingt mille hommes de ma garde doivent être partis de Fulde; ils suivent la marche du duc de Raguse. La tête de vingt mille autres arrive dans ce moment à Mayence, et ils seront arrivés dans cinq jours. D'un moment à l'autre je me porterai de ma personne à Eisenach. On dit que vos troupes désertent beaucoup. Faites moi connaître le vrai de cela et jusqu'à quel point c'est fondé. Faites connaître au général Vandamme que toute l'armée est en mouvement et que moi-même j'arrive à Weimar. »

M. Bercagny,
préfet de Magdebourg, au Roi Jérôme Magdebourg, 21 avril 1813.

« Sire, j'ai lieu de croire que les deux dernières lettres que j'ai eu l'honneur d'adresser à Votre Majesté, ont été interceptées par l'ennemi.

« Je présentais à Votre Majesté l'état des déserteurs des 3^e et 9^e régiments westphaliens.

« Le lendemain même de l'affiche et lecture dans les casernes du décret royal prononçant peine de mort contre les déserteurs et leurs complices, deux soldats ont déserté.

« Je ne dois pas taire à Votre Majesté, qu'indépendamment de l'opinion publique, tout à fait égarée par les charges excessives de la guerre et les soins hypocrites de l'ennemi qui répand un peu d'or et promet réparation des pertes, le soldat westphalien sait qu'il n'y a pas ici d'argent pour sa solde, et réclame pour obtenir égalité de nourriture dans les distributions à la garnison. Je crois de mon devoir rigoureux d'assurer à Sa Majesté qu'il est urgent d'assurer la solde des troupes westphaliennes. Celle des Français existe, à leur su, dans la caisse impériale.

« Des rapports de police portent que dix-huit bataillons et de l'artillerie de siège sont arrivés à Burg ; qu'outre le pont de Dömitz, l'on en fait un à Werben, que quatorze mille hommes ont passé à Dömitz, le 19.

« Le 18, quinze Cosaques ont enlevé le maire d'Arnebourg. C'est le fonctionnaire public qui a montré le plus de dévouement à Sa Majesté.

« Aucun courrier de Cassel n'est arrivé à Magdebourg depuis quatre jours. Je remets en conséquence cette lettre à M. Henon qui, en qualité de particulier, pourra plus facilement passer qu'une estafette.

« Sa Majesté l'Empereur sera vraisemblablement contente, en voyant l'approvisionnement de siège.

« Il est impossible de faire de plus grands efforts.

« Il existe ici plus de quarante mille quintaux de grains, mais le séjour et le passage de la Grande-Armée ont dévoré jusqu'aux dernières ressources du peuple, et les subsistances présenteront de terribles difficultés jusqu'à la moisson.

« M. le général d'Ochs est venu hier à Magdebourg, et en repart aujourd'hui.

« Les voyageurs prétendent que des partis de Cosaques nous resserrent depuis Blankenbourg jusqu'à Haidensieben, en coupant la route d'Helmstedt à Brunswick qui serait occupé, et de Gadenstedt à Langermünde.

« Le nouveau gouverneur a la plus grande activité.

« Il maintient autour de nous autant d'ordre que possible. »

Le Roi-Général
à l'Empereur
Vienne, le 20
Mars 1812.

« Sire, j'ai reçu la lettre que Votre Majesté a bien voulu m'écrire en date du 20. Je la remercie de ce qu'Elle a bien voulu approuver l'envoi que le général Teste m'a fait de deux bataillons français, qui sont arrivés ce matin à Cassel, forts de douze cents hommes. Aussitôt l'arrivée de ce général, je lui formerai une division composée de dix bataillons dont huit westphaliens, et de douze pièces de canon. Cette division pourra être prête dans le courant de la semaine prochaine, si Votre Majesté a la bonté de m'envoyer quelques fonds pour pouvoir l'équiper.

« Le général Hammerstein est en communication avec le général Lefebvre qui se trouve à Mulhausen, et le général Compans. Il a poussé l'ennemi au delà d'Heiligenstadt, et demain ou le jour d'ensuite, il l'attaquera à Nordhausen, où il tient toujours.

« P. S. — Je prie Votre Majesté de vouloir bien accepter une carte de mon royaume, faite à la main et qui est très-exacte. »

« Sire, nos avant-postes ont entendu ce matin une canonnade dans la direction de Mulhausen, mais plus loin des patrouilles ennemies de peu d'hommes sont venues les reconnaître et ils ont fait feu dessus.

Le général
Hammerstein
au Roi Jérôme.
Heiligenstadt,
22 avril 1813.

« D'après les rapports des habitants, un corps de cavalerie s'est établi cette nuit près de Bordungen. Un de mes meilleurs agents, ancien officier autrichien, vient de rentrer et rapporte que des patrouilles de trois à quatre cents Cosaques, guidées par quelques Prussiens, viennent régulièrement et plusieurs fois dans la journée à Worbis, Hamode, Zaniāden, c'est à quatre lieues de ma position, qu'à Wernigerode, Gibra, Dictedorn, à peu près à quatre lieues en arrière, des corps de cavalerie sont campés, et un quartier-général établi à Stransberg. Ces corps sont dans un mouvement continu, et les officiers disent qu'ils ont d'autres destinations. On n'a pas vu d'infanterie avec eux, ni de pièces, excepté quinze à Nordhausen et un parc dont on ignore le nombre de pièces à Gromingen.

« Les environs de Sondershausen sont également occupés par la cavalerie. Scherenberg, Brucken, Benide, Urbich en sont remplis.

« D'autres agents et des patrouilles sont continuellement en marche et je vais faire une reconnaissance soutenue d'infanterie dans la direction de Worbis et de Bordungen, pour exercer les troupes.

« J'ai fait partir le commandant Wagner pour Mulhausen, avec une lettre pour le général Lefebvre.

« *P. S.* — On annonce l'entrée du prince Auguste

de Prusse, avec seize mille hommes, à Nordhausen et celle de vingt-cinq mille Français à Mulhausen.

« Le général Lefebvre, en m'écrivant hier, n'avait que de la cavalerie de la garde avec lui, et retournait ensuite.

« Je saurai dans le cours de la journée ce qui en est. »

Le général
Compans m'a
répondu par
l'écrit que je
lui avais expé-
dié à Langensalza,
qu'il prendrait
les ordres du
duc de Raguse,
sur ma propo-
sition de faire
un mouvement
sur Sondershausen,
pendant que
j'attaquerai
Nordhausen.

« Sire, le général Compans m'a répondu par l'écrit que je lui avais expédié à Langensalza, qu'il prendrait les ordres du duc de Raguse, sur ma proposition de faire un mouvement sur Sondershausen, pendant que j'attaquerai Nordhausen.

« Le corps de Landskoï, qui avait cinq mille hommes de cavalerie et dix pièces, doit avoir pris la route de Stöberg, et mille chevaux rôdent toujours dans ces environs. Depuis ce matin, le 1^{er} de hussards, soutenu d'infanterie, se trouve près de Stadt Worbis en reconnaissance. Le général Verdun m'a rejoint, je laisse un bataillon au défilé d'Udra, et marche sur-le-champ avec mon monde, pour camper cette nuit près Bleicherode.

« Je joins à ces lignes la proclamation du général russe, à Nordhausen, ainsi que les actes des autorités qui en ont été la suite. »

L'Empereur
Napoleon au
Général
Compans.
Bayreuth, le
20 Mars 1813.

« Mon frère, je pars à sept heures du soir pour passer à Francfort après dix heures. Je continuerai ma route sans m'arrêter jusqu'à Erfurth. Je vous verrai avec plaisir aussitôt que votre présence ne sera plus nécessaire à Cassel. Je pense que dans ce moment

il pourrait y avoir de l'inconvénient à ce que vous quittiez cette ville ; mais aussitôt que l'ennemi sera rejeté sur la rive droite de la Saale, et que la rive gauche sera entièrement libre de partis ennemis, je vous verrai avec grand plaisir. »

« Mon frère, vous trouverez ci-joint une lettre pour le Vice-Roi ; envoyez-la-lui en toute diligence. Si vous n'êtes pas inquiet du côté du Weser, approchez-vous de Artern et d'Erfurth avec votre cavalerie, votre infanterie, votre artillerie et la division Teste. Cependant, que cela soit subordonné avant tout à la sûreté de votre royaume. Je porte ce soir mon quartier-général à Weimar. Le prince de la Moskowa, avec cinq divisions, a son quartier-général à Auers-taëdt, occupant Kambourg. Le général Bertrand avec le 4^e corps occupe Iéna. Le duc de Reggio avec son corps occupe Saalfeld. Ma garde sera ce soir à Weimar. Le duc de Reggio aura demain son quartier-général à Erfurth. Le général Compans sera ce soir à Weis-sensée. Si vous pouviez avoir seize ou vingt-quatre pièces de canon, quinze ou dix-huit cents chevaux et n'importe quelle quantité d'infanterie, tout cela ne pourrait qu'être fort utile. Faites placer également les bataillons de la division Teste, et commandez vous-même ce corps. Envoyez des courriers au général Vandamme pour l'instruire de ce qui se passe ; envoyez-en au général Lemarrois, et à Paris à la Reine, pour l'informer de tout autant que possible. Donnez ordre à vos préfets de Mulhausen et de Nordhausen de réunir autant de farine et de bœufs qu'il

L'Emp
Napoléon
Jérôme.
furth, 26
1813.

sera possible et de les diriger sur Naumbourg pour la nourriture de l'armée.

« Je n'ai pas de nouvelles de vous depuis le 22. »

Le Roi Jérôme
à l'Empereur
Napoléon. Cas-
sel, 27 avril
1813.

« Je reçois à l'instant la lettre de Votre Majesté en date du 26 à une heure après-midi.

« Je comptais me mettre en route demain matin pour me rendre à Erfurth auprès de Votre Majesté. J'avais pris toutes mes mesures pour que mon absence ne fût que de quarante-huit heures et que mes affaires n'en souffrissent pas. La nouvelle du départ de Votre Majesté pour Weimar me fait renoncer au projet que j'avais formé d'aller lui présenter mes hommages.

« J'envoie sur-le-champ l'ordre au général Hammerstein de réunir sa division. Il pourra être rendu le 29 à Sondershausen avec six bataillons d'infanterie, onze cents chevaux et douze pièces de canon; il se portera de là sur Artern, ainsi que Votre Majesté le désire.

« Votre Majesté sait que la division Teste n'est encore composée que de deux bataillons forts de onze cents hommes. Ce sont tous des conscrits qui ne savent ni tirer, ni porter leur fusil. Je les fais camper et on les exerce avec la plus grande assiduité. En outre de ces deux bataillons, je n'ai ici que deux bataillons de ma garde, et vu les circonstances présentes et la fermentation des esprits, il y aurait du danger à ce que je m'éloignasse de ma capitale avec toutes mes troupes. Je pense que la sûreté de Cassel et de la plus grande partie du royaume serait fortement com-

promise si je n'étais à portée de donner à chaque instant mes ordres.

« Je vais faire l'impossible pour diriger des vivres sur le point que m'indique Votre Majesté, mais je dois la prévenir que nous sommes tellement épuisés que la famine nous menace et se fait déjà sentir dans plusieurs districts, et particulièrement dans le Hartz, qui ne produit pas de grains.

« J'ai sur-le-champ fait partir la lettre de Votre Majesté pour le Vice-Roi. Un de mes officiers d'ordonnance va informer le général Vandamme et Lemarrois des nouvelles que me donne Votre Majesté.

« Je ne conçois pas comment Votre Majesté ne reçoit point de mes lettres, car je lui écris régulièrement. »

« Mon frère, je reçois votre lettre du 27, par laquelle vous m'instruisez que vous serez aujourd'hui 28 à Eschwège, et demain 29 à Erfurth. Si vous avez quelque inquiétude pour Hanovre, dirigez vos forces de ce côté. Si vous n'avez pas d'inquiétude pour Hanovre, envoyez toutes vos forces qui sont à Nordhausen sur Querfurth, et toutes celles que vous avez du côté de Mulhausen sur Weissensee. Ces deux colonnes se réuniront sur la Saale par les ordres ultérieurs que vous leur donnerez d'Erfurth, et vous pourrez ainsi assister à la tête de toutes vos forces, infanterie, cavalerie et artillerie, y compris votre garde, au mouvement que je vais faire pour jeter l'ennemi de l'autre côté de l'Elbe. Donnez ordre à vos préfets de Mulhausen et de Nordhausen d'expé-

L'Empereur
Napoléon I^{er}
Jérôme. Ex
28 avril 18

dier sur Naumbourg la plus grande quantité de subsistances qu'il sera possible, des farines, des bœufs et de la viande. »

Le Roi Jérôme
à l'Empereur
Napoléon. Cas-
sel, 29 avril
1813.

« Sire, je reçois à l'instant la lettre que Votre Majesté a bien voulu m'écrire en date d'hier, onze heures du matin.

« Je viens d'expédier au général Hammerstein l'ordre de se diriger sur Naumbourg et d'envoyer un officier en poste pour rendre compte à Votre Majesté de sa marche et prendre ses ordres.

« Le général Hammerstein a dans sa division le régiment de cavalerie de la garde, en tout onze à douze cents chevaux, six bataillons et dix pièces de canon.

« J'exécute en tout point les ordres contenus dans la lettre de Votre Majesté et renouvelle à mes préfets celui de faire l'impossible pour envoyer des vivres vers Naumbourg.

« Mon ministre auprès du roi de Saxe a reçu l'ordre de suivre ce souverain à Prague ; ses dépêches sont en général très-intéressantes, si je ne croyais pas que Votre Majesté en reçût de même de son ministre, je les lui ferais passer. »

L'Empereur
Napoléon au Roi
Jérôme, Naum-
bourg, 30 avril
1813.

« Mon frère, je reçois votre lettre du 29 avril à six heures du matin. Hier à deux heures après-midi, le général Souham a rencontré le général russe Landekoi, qui avait sous ses ordres six à sept mille hommes, infanterie, cavalerie et douze pièces de canon, l'a attaqué près de Weissenfels, l'a culbuté, lui a pris

beaucoup de monde et s'est emparé de Weissenfels. Ce combat n'est remarquable que parce que le général Souham n'avait que de l'infanterie, et que ces jeunes gens ont soutenu les charges de cavalerie et ont marché sur elle avec une ardeur et un enthousiasme qui permet de tout espérer. A quatre heures après-midi, le duc de Tarente est entré à Mersebourg, où étaient deux à trois mille Prussiens qui voulaient défendre la ville. Il les a culbutés, a pris un major et des prisonniers, et s'est emparé de la place et du pont. »

« Sire, je reçois à l'instant une lettre du général Vandamme en date du 28 que j'envoie ci-joint à Votre Majesté.

Le Roi Je
à l'Empereur
Napoléon.
sel, 1^{er} mai

« Je joins également une dépêche chiffrée très-intéressante de mon ministre à Munich ; je prie Votre Majesté de me la renvoyer aussitôt qu'elle l'aura lue.

« Je suis dans le plus cruel embarras, je n'ai pu payer la solde de mon armée pour la seconde quinzaine du mois courant. J'ai compté sur les 500,000 francs que Votre Majesté m'a annoncés, et ils ne sont point encore arrivés. Si Votre Majesté ne nous donne pas les secours qu'Elle a bien voulu nous promettre, il nous sera impossible de ne pas succomber. »

« Sire, j'ai reçu ce matin à quatre heures la lettre que Votre Majesté a bien voulu m'écrire du champ de bataille de Lutzen. Je me suis empressé de faire part au prince d'Eckmühl et au général Lemarrois de cette heureuse et importante nouvelle. Pour la bien

Le Roi Je
à l'Empereur
Napoléon.
sel, 5 mai

sentir, Sire, il faut se trouver dans la position où je me trouve, aussi personne n'a jamais été plus heureux que je ne le suis dans ce moment.

« J'envoie auprès de Votre Majesté le général comte de Wickemberg, mon aide de camp, afin qu'il puisse me donner des nouvelles. Je prie Votre Majesté de permettre qu'il reste à son quartier-général jusqu'au passage de l'Elbe.

« Aucun des bataillons qui doivent composer la division Teste n'est encore arrivé, à l'exception des deux qui sont ici depuis quinze jours. »

Le Roi Jérôme
À l'Empereur
Napoléon. Cas-
sel, 6 mai 1813.

« Sire, je reçois une lettre du prince d'Eckmühl, datée le 4, de Brême. Il m'annonce que le général Vandamme occupe la rive gauche de l'Elbe depuis Stade jusqu'à vis-à-vis Boizenbourg, que le général Sébastiani occupe Salzwedel, mais que si ce dernier quittait le pays, les partis ennemis reparaitraient inmanquablement sur la rive gauche du Bas-Elbe, vu que lui (prince d'Eckmühl) n'a que trois cents chevaux.

« Il m'envoie les gazettes de Hambourg, j'y ai trouvé des choses intéressantes; j'en envoie la traduction à Votre Majesté. La petite feuille n° 1 contient l'extrait de ce qu'il y a de plus intéressant.

« La garnison française de Spandau arrive demain 7, à Brunswick, elle est forte de deux mille hommes, cinq cents officiers, deux pièces de canon et escortée par quatre cents uhlands russes.

« Je suis bien impatient, Sire, d'apprendre les détails de la bataille de Lutzen, et surtout les suites

qu'elle aura, car d'après ce qu'on mande de Vienne et de Prague, il était à prévoir que l'Autriche et la Saxe auraient, sinon changé de système, du moins voulu rester neutres, ce qui est presque aussi dangereux. »

« Sire, j'ai reçu la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire le 23, pour me donner connaissance de l'importante et heureuse victoire que l'Empereur a remportée à Bautzen.

Le 1
d'Eckmühl
Roi Jérôme
Haarlem
mai 1813

« Nous éprouverons sous peu, je l'espère, ses résultats de ce côté-ci.

« Au moment où nous étions sur le point de nous emparer de Hambourg, les Danois y sont entrés pour défendre cette ville contre nous. De nouveaux ordres du Roi en ayant fait retirer les troupes, les Suédois leur ont succédé.

« Le prince royal de Suède était avant-hier à Schwerin, et il paraît que toutes les troupes suédoises se portent sur Hambourg et sur l'Elbe.

« Ce prince doit commander avec les Suédois les corps de Dörnberg, Czernichew, Tettenborn, et un autre corps russe, sous les ordres de Woronzoff.

« En outre, une expédition suédoise de six mille hommes est embarquée depuis quelque temps à Göteborg. On croyait que sa destination serait sur le Weser, lorsque les autres troupes suédoises seraient arrivées sur l'Elbe.

« Le résultat de la victoire de Bautzen déjouera tous ces projets. Je ne doute pas que sous peu, les Suédois ne se hâtent de se rapprocher de Stralsund.

« L'ennemi a fait passer du côté de Dömitz des partis qui ont été jusqu'à Görlitz. »

Le Roi Jérôme
à la Reine Catherine.
Napoleonshöhe, 29
mai 1813.

« J'ai reçu, ma chère, tes lettres; la dernière m'est parvenue la première quoique le courrier ait été assez peu vite.

« Tu sais sans doute que le pauvre Duroc est expiré le 26, à dix heures du matin, après avoir fait son testament; c'est un excellent serviteur que perd l'Empereur et que je regrette vivement; je pense que tous nos succès, et en même temps ces pertes sensibles pour l'Empereur, nous amèneront bientôt la paix, et alors ou j'irai te chercher, ou je te ferai venir.

« Le prince royal de Suède est arrivé le 24 à Schwerin, sept mille Suédois sont entrés à Hambourg; le même jour, les Danois se sont déclarés pour nous.

« Nous avons toujours des partis de cinq à six cents Cosaques, et quelquefois jusqu'à deux mille qui rôdent; avant-hier, ils ont pris près de Halle le général français Poinot, ainsi que neuf cents chevaux qu'il commandait. »

Le Roi Jérôme
au prince de
Neufchatel, ma-
jor-général.
Napoleonshöhe,
4 juin 1813.

« Mon cousin, je reçois votre lettre du 30 mai, par laquelle vous m'informez que Sa Majesté l'Empereur désire que je donne des ordres que pour le reste de mon contingent soit mis en mouvement et dirigé sur Dresde.

« Je dois vous faire observer, mon cousin, que j'ai

déjà fourni seize bataillons et huit escadrons, savoir :

« Deux bataillons à Dantzig, quatre à Küstrin, quatre à Magdebourg et six à l'armée, ainsi que huit escadrons de cavalerie, parmi lesquels les fusiliers et les cheveau-légers de ma garde.

« Il me reste dans le royaume, outre douze cents hommes de la garde, quatre bataillons dont deux servent à garder la capitale, et les autres composent des colonnes mobiles. Vous n'ignorez pas, mon cousin, que l'éloignement des armées a livré plus que jamais les départements frontières de mon royaume aux incursions et aux insultes de l'ennemi, et si ce peu de troupes qui me reste m'est enlevé, il n'y aura pas un coin de mon territoire dont je puisse répondre, pas même de la sûreté de Cassel.

« C'est en vain que je voudrais, dans les circonstances présentes, faire de nouvelles levées, lorsque je ne puis payer les troupes que j'ai sur pied, lorsque mes sujets, accablés par les passages et les réquisitions, ont fourni en nature la plus grande partie de leurs contributions de l'année, et qu'enfin les partisans ennemis pillent journellement mes caisses et m'enlèvent jusqu'aux dernières ressources. Sa Majesté l'Empereur, qui connaît ma position pénible, m'avait donné l'assurance qu'il viendrait à mon secours par quelques millions; postérieurement à cette promesse, plusieurs fois répétée, Sa Majesté a bien voulu m'annoncer, qu'elle avait ordonné d'envoyer 500,000 francs; cependant je n'ai reçu, en tout, que 250,000 francs.

« En résultat, mon cousin, si l'Empereur ordonne que le peu de troupes que j'ai encore avec moi soit mis en marche, je remplirai ses intentions; mais alors je vous demande qui gardera la Westphalie et même la capitale. »

La Reine Catherine au Roi de Wurtemberg, Meudon, 5 juin 1813.

« Mon très-cher père, je suis de retour de Pont d'avant-hier; mon voyage aurait été beaucoup plus agréable, si le temps m'avait mieux secondée, mais nous en avons eu un ici détestable. Madame mère m'a reçue à merveille, elle est très-bonne femme, et comme elle me témoigne toujours beaucoup d'amitié, je ne puis que m'être très-bien trouvée chez elle. J'espérais à mon retour passer quelques jours ici, et ne partir que lundi prochain pour Morfontaine, où je comptais passer quinze jours chez la reine d'Espagne, mais je viens d'apprendre à l'instant même que l'Impératrice se propose de s'y rendre le jour même que j'avais projeté; la difficulté que j'aurais alors de trouver des chevaux de poste, m'oblige donc à me mettre en route dimanche prochain; je reviendrai ici plus tôt que je ne le croyais. La Reine partant le 14 pour les eaux, je compte aussi les prendre à mon retour, mais je les ferai venir ici de Forges. N'allez pas vous inquiéter, mon très-cher père, à cause de cela, je ne suis nullement malade, mais je les prends pour mille petits maux plus incommodes que douloureux.

« J'espère à mon retour recevoir de vos nouvelles, et peut-être en trouver ici; je désire, mon cher père, vous convaincre que rien ne peut me distraire de votre souvenir.

« Vous savez sans doute les nouvelles, Hambourg est de nouveau au pouvoir des Français, tout me permet de présager ma prochaine réunion avec le Roi ; il se porte toujours fort bien et me donne fréquemment de ses nouvelles. »

« Mon cousin, écrivez au roi de Westphalie pour qu'il complète son contingent. Sa division fera partie du 11^e corps. Mettez-moi sous les yeux l'état de l'infanterie et de l'artillerie westphaliennes qui se trouvent ici, et proposez-moi de les diriger sur le 11^e corps. Cette division a, je crois, un numéro.

L'Empereur Napoléon au prince de Neuchâtel, major général. Haynau, 7 juin 1813.

« Prévenez le duc de Tarente de cette disposition, qui augmentera son corps d'armée d'une division. Je crois que l'artillerie se trouve sous les ordres du duc de Raguse, elle doit passer également au corps du duc de Tarente.

« Toutes les troupes westphaliennes qui sont à Dresde rejoindront également le 11^e corps, aussitôt qu'il y aura dans cette ville huit bataillons de la jeune garde ; quatre y sont déjà arrivés. »

« Sire, je reçois la lettre que Votre Majesté a bien voulu m'écrire en date du 10 juin.

Le Roi Jérôme à l'Empereur Napoléon. Brunswick, 14 juin 1813.

« L'ennemi avait enlevé à Halberstadt seize pièces de canon escortées par quatre cents hommes ; le général Teste, avec quatre bataillons, m'écrivait que l'ennemi était trop en force pour qu'il pût pénétrer jusqu'à Magdebourg, et qu'il se repliait sur Brunswick. J'avais la nouvelle certaine qu'un corps ennemi de cinq mille hommes avait passé par Artern se diri-

gent sur Weimar, lorsque je vis par une lettre du duc de Castiglione que la division Dombrowski arrivait à Hersfeld par bataillon, à un jour de distance l'un de l'autre. Craignant quelque malheur pour cette division, je me hâtai de rassembler les seules troupes que j'eusse disponibles, savoir : deux bataillons d'infanterie, six cents chevaux avec six pièces de canon, je leur fis prendre position dans le Hartz, et me déterminai à prescrire au général Dombrowski, au nom de Votre Majesté (puisque sans cela il n'aurait point obéi), de réunir son infanterie à Eschwége et sa cavalerie à Kreuzbourg, afin qu'il pût être soutenu par mes troupes, et comme, même réuni, il n'aurait eu qu'un corps de deux mille hommes d'infanterie et seize cents chevaux, je l'engageai à se rendre auprès de moi pour prendre de nouvelles instructions, par la raison qu'étant journellement informé de tout ce qui se passe, si j'avais appris que l'ennemi eût été en forces inférieures, je lui aurais dit de continuer sa marche sans délai (ce qui a eu lieu), sinon je l'eusse fait attendre jusqu'à ce que d'autres troupes venant de Francfort, auxquelles je comptais donner le même ordre, l'eussent renforcé et mis à même de ne pas craindre l'ennemi.

« Dans le premier cas, Sire, je ne retardais pas la marche de ces troupes, et dans le second, j'empêchais que cette division ne fût compromise devant un ennemi trop supérieur en nombre.

« Voilà, Sire, les raisons qui ont dirigé ma conduite, qui est toujours basée sur le tendre et inviolable attachement que je porte à Votre Majesté et à ses inté-

rêts. Je la prie d'être convaincue qu'à l'avenir je m'abstiendrai de tout ordre semblable. »

« Mon frère, je reçois votre lettre du 14 juin. Je ne trouve pas mauvais, il s'en faut, que dans les circonstances où vous vous trouviez, vous ayez écrit au général Dombrowski et l'ayez détourné de sa route. Vous l'avez fait pour le général Teste, et je l'ai trouvé fort bien, et je le trouverai également bien dans toutes les occasions, puisque vous agissez avec connaissance de cause; mais dans aucun cas je ne saurais trouver bien que vous ayez donné un ordre en mon nom. — Des colonnes mobiles sont en marche de tous côtés pour saisir tout ce qui reste sur la rive gauche de l'Elbe, mon intention n'étant point de la laisser passer. Envoyez les renseignements que vous aurez au duc de Padoue, commandant le 3^e corps de cavalerie à Leipzig, et au général Doucet, commandant à Erfurth. »

L'Empereur
Napoléon au Roi
Jérôme. Dresde,
16 juin 1813.

« Mon frère, je reçois votre lettre du 14 juin. Je ne vois pas de difficulté à ce que vous veniez à Dresde. Cependant pour éviter tout cérémonial à la cour de Saxe, il faut y venir incognito. »

L'Empereur
Napoléon au Roi
Jérôme. Dresde,
17 juin 1813.

« Sire, je reçois les deux lettres que Votre Majesté a bien voulu m'écrire en date du 17. Le courrier m'a trouvé à Halberstadt, j'arriverai à Dresde dans la nuit du 22 au 23.

Le Roi Jérôme à l'Empereur Napoléon.
Halberstadt, 19
juin 1813.

« Le corps franc du major Lutzow, fort d'un millier d'hommes, rôde, à ce que j'apprends, dans les

environs de Halle ; j'ai détaché ce matin après lui cinq cents chevaux, deux bataillons d'infanterie et deux pièces de canon.

« J'envoie en avant mon maréchal de la cour qui s'entendra avec le duc de Vicence pour tout ce que j'ai à faire en arrivant ; il est chargé en même temps d'informer le roi de Saxe de mon arrivée et de le prier de vouloir bien permettre que je garde l'inognito jusqu'à mon arrivée à Dresde. »

La Reine Catherine au Roi de Wurtemberg. Mendon, 24 juin 1813.

« Mon très-cher père, je suis on ne peut pas plus inquiète de ne pas recevoir de vos nouvelles depuis la chute que vous avez faite et que j'ai apprise à Morfontaine par les journaux. Je vous ai écrit dans le moment même et je vous avais instamment prié de m'écrire le plus tôt possible, et cependant je n'ai pas reçu de lettres de vous, mon cher père, ni de maman, ni de personne ; il semble qu'on se soit entendu pour me laisser dans cette pénible incertitude, et je ne conçois rien à ce silence, car, enfin, personne ne devait douter de l'inquiétude que nous causerait votre accident.

« Je reçois à l'instant même votre lettre du 14, ce qui me rassure infiniment, quoique vous ne me parliez pas de cet événement ; je suis bien aise que mon frère et ma belle-sœur assistent au mariage du prince de Nassau ; c'est un événement auquel je prends moi-même beaucoup de part, à cause du duc de Nassau et de ma tante Louis, à laquelle il fait sans doute grand plaisir.

« Vous savez sûrement, mon très-cher père, qu'il

arrive un ambassadeur d'Angleterre, lord Addington; sa suite est déjà arrivée à Calais; c'est à ce qu'il me semble, un acheminement à la paix générale. Dieu veuille nous l'accorder bientôt.

« Le Roi était attendu par l'Empereur le 18, à Dresde; je ne puis encore avoir de ses nouvelles, sa dernière lettre, que j'ai reçue hier, était encore de Brunswick. Son voyage de Dresde déterminera peut-être mon retour à Cassel, puisqu'il sera à même de savoir où en seront les événements.

« Je continue à prendre mes eaux; jusqu'à présent je ne puis encore me vanter d'en être soulagée, car, depuis quelque temps je suis souffrante, ce que les médecins attribuent au mauvais temps et à l'air vif qu'il fait ici.

« Puissions-nous, mon très-cher père, avoir bientôt à nous réjouir d'une paix solide et qui nous permette de nous réunir à ceux que nous chérissons. »

« Je reçois seulement aujourd'hui, chère petite femme, ta lettre de Meudon. Je suis arrivé à Dresde le 22 à minuit; j'ai vu l'Empereur qui se porte à merveille, et qui fait des merveilles, car son armée est magnifique. Je pense qu'il veut la paix, il doit la désirer, mais tant pis pour nos ennemis s'ils le forcent à recommencer les hostilités; car jamais l'Empereur n'a été plus en état de faire la guerre. L'Empereur vient de partir pour faire une petite course, il rentrera ce soir. Sa Majesté ne va qu'à cinq lieues d'ici, où elle verra une très-belle position; quant à moi, je pense, vu l'arrivée du comte Metternich et le départ

Le Roi J.
à la Rein-
therine. D.
25 juin 18

de l'Empereur, qui n'a eu lieu qu'à cinq heures et demie du soir, que la course pourrait bien avoir un but plus essentiel.

« L'Empereur m'ayant permis de venir le voir, je pense que je pourrai rester auprès de Sa Majesté encore quelques jours; mais dans tous les cas, il n'est pas probable que mon voyage puisse être de longue durée. »

La Reine Catherine au Roi de Wurtemberg.
Stuttgart, 17 juillet 1803.

« Mon très-cher père, j'ai reçu hier votre lettre du 8, par le jeune comte de Wintzingerode; mon sentiment est bien d'accord avec le vôtre, et je ne puis qu'être bien reconnaissante des sentiments paternels que vous me témoignez en chaque occasion, mais il m'est malheureusement impossible de suivre dans ce moment mon penchant qui me rappelle près de mon mari, puisque l'Empereur lui-même s'oppose dans ce moment à mon retour à Cassel, ayant témoigné à Dresde, au Roi, le désir que j'attendisse ici l'issue des événements. Ils sont de fait trop incertains pour risquer un pareil voyage qui m'obligerait peut-être à quitter de nouveau le royaume, ce qui serait et bien plus coûteux et plus désavantageux sous tous les rapports que d'attendre encore quelques mois, la tournure des circonstances. Si nous avons la paix, il est plus que probable que mon mari viendra me chercher ici; si c'est la guerre, je n'ai pas besoin de vous dire que ma présence en Westphalie serait plus qu'inutile; la raison elle-même me dicte la patience, mais en même temps je vous avouerai franchement qu'elle a quelquefois de la peine à prendre le dessus,

et qu'il me faut bien du courage pour supporter l'isolement dans lequel je vis, car la position de ce château force à la solitude la plus complète; peu de gens sont tentés de monter une montagne escarpée pour venir me voir, ce n'est donc sous aucun rapport rien d'agréable, mais la seule nécessité qui me retient ici. Le Roi aurait désiré autant que moi abrégier cette séparation, qui d'après sa lettre ne devait durer que jusqu'à la moitié de ce mois-ci, mais que des événements récents le forcent de prolonger encore. Je vous remercie, mon cher père, de me donner des nouvelles de ma tante Emmy, car sans vous j'ignorerais ce qu'elle fait. Croyez que je sens tout le prix de l'attention que vous avez de m'en parler souvent. »

« Mon frère, il est probable que les ennemis dénonceront l'armistice le 11 ou le 12, et qu'à cette époque l'Autriche nous déclarera la guerre, J'ai fait ce qui était possible pour tout concilier; mais les prétentions de l'Autriche étaient telles qu'elle se croyait en mesure de tout reprendre, même la Confédération du Rhin, et même Venise. Ceci doit être encore tenu secret; je vous l'écris pour votre gouverne. Si l'armistice est dénoncé le 11 ou le 12, les hostilités commenceront le 17 ou le 18. Je ne sais pas si les hommes destinés à former le régiment français à votre service sont arrivés à Cassel, et si vous avez pu les monter et les armer. J'ai ici des forces telles que j'espère faire repentir l'Autriche de ses folles prétentions. Il est cependant nécessaire que

L'E
Napo
Jérôr
9 août

vous vous teniez sur vos gardes. Je suppose que vous avez un chiffre avec le major-général, un avec le duc de Valmy, un avec mon ministre de la guerre, un avec le prince d'Eckmühl, un avec le général Durosnel, gouverneur de Dresde, et un avec le commandant d'Erfurth, afin de pouvoir correspondre avec eux selon les différentes circonstances. »

L'Empereur :
Supplément à la
Journal de l'Empire.
22 août 1803.

« Mon frère, l'armistice a été dénoncé hier par l'ennemi, et les hostilités recommenceront le 17. Correspondez avec mon ministre de la guerre et le duc de Valmy pour organiser promptement votre régiment de hussards français. Le ministre de la guerre a ordre de vous envoyer les officiers nécessaires; mais vous devez aussi désigner vous-même ceux que vous connaissez et qui ne sont pas à l'armée. Je n'ai pas encore la nouvelle que l'Autriche nous ait déclaré la guerre; mais vous devez calculer là-dessus. J'ai ordonné à un général de partir de Wesel avec six bataillons de la 6^e division bis, et de se porter à Minden où il formera un corps d'observation qui agira selon les circonstances. »

Le Roi :
Journal de l'Empire.
22 août 1803.

« Ma chère femme, j'envoie à Paris pour déposer un portefeuille dont je ne sais que faire et qui m'embarrasse; je lui donne une lettre pour le roi d'Espagne; ne le retiens au plus que vingt-quatre heures.

« L'ennemi a dénoncé l'armistice, les hostilités recommenceront le 17. Le général Moreau est arrivé d'Amérique au quartier-général russe: il va prendre un commandement contre nous.

« L'Autriche ne s'est pas encore déclarée. J'espère pourtant que tout ira bien, que Dieu nous conserve l'Empereur. »

« Mon très-cher père, il me serait impossible de vous exprimer à quel point votre lettre du 7 de ce mois m'affecte; non-seulement j'éprouve une peine sensible d'un événement aussi malheureux, mais il m'afflige doublement par les chagrins que vous en ressentez. Au nom du ciel, mon cher père, ne vous laissez point aller à tous les tristes sentiments dont votre cœur doit être pénétré, mais veuillez songer qu'il vous reste d'autres enfants qui, si j'en juge d'après moi, peuvent vous offrir quelques consolations; croyez du moins que je partage bien vivement tout ce qui peut vous affecter, et que je voudrais pour tout au monde pouvoir vous le prouver dans tous les moments. Je suis aujourd'hui, 15 août, à Paris, pour les cérémonies du jour; elles eussent été bien plus gaies si les circonstances eussent tourné autrement; elles doivent, mon cher père, vous donner la clef de la prolongation de mon séjour en France; vous y verrez que mon mari, quelque envie qu'il en ait depuis longtemps, ne pouvait céder au désir de me faire revenir, puisque ce n'eût pu être que momentanément, et que par la même raison je ne pouvais et ne devais lui forcer la main là-dessus; ce n'est pas une consolation, mais c'est un motif de se faire une raison que de songer à la multitude de gens de toutes les classes qui souffrent aujourd'hui d'une manière ou d'une autre. Ces pauvres enfants de Paul

La Reine
therine au
de Wurtemb
Paris, 15
1813.

sont aussi bien malheureux d'être abandonnés par père et mère; ils ne le sentent heureusement point encore; d'ailleurs, votre tendresse et celle de maman les empêchera de se croire orphelins, mais jugez, mon cher père, si moi, dont tout le bonheur serait d'avoir des enfants, je puis concevoir qu'on puisse les abandonner.

« Je voudrais, mon cher père, pouvoir mieux vous exprimer combien mon cœur vous est tendrement attaché et vous faire trouver quelque adoucissement dans cette assurance. »

L'Empereur
Napoléon au
duc de Bassano.
Gorlitz, 24 août
1813.

« Monsieur le duc de Bassano, je serai ce soir, de ma personne, à Bunzlau ou à Stolpen. Ma garde arrivera ce soir à Bautzen. Le maréchal Saint-Cyr n'ayant pas fait prévenir le général Vandamme, il n'a pu partir hier, mais ce général sera ce soir à Stolpen. J'ai envoyé ce soir des ordres au duc de Bellune. J'aurai donc le 25 ou le 26 deux cent mille hommes à Stolpen. Vous ne me donnez pas assez de détails sur les affaires qui ont eu lieu. Les généraux n'en disent rien. Il fallait vous informer du nombre de nos blessés et des pertes que nous avons éprouvées; occupez-vous-en sans délai. Deux régiments de hussards westphaliens viennent de passer tout entiers à l'ennemi, à ce qu'il paraît, avec tous leurs officiers. Prévenez-en le roi de Westphalie. Je vais prendre des mesures pour faire mettre pied à terre aux autres régiments westphaliens qui sont à l'armée et m'emparer de leurs chevaux. Tenez cela le plus secrètement possible. Il serait important que le Roi

fit donner tous les chevaux de sa cavalerie à son régiment de hussards français, et qu'il cessât ses levées de troupes; c'est en donner à l'ennemi. Il pourra écrire au commandant du dépôt de cavalerie à Francfort, pour en faire venir un millier de cavaliers français pour les monter. Si le roi de Westphalie se rend à cette proposition, il y aurait ce moyen à prendre : il enverrait un millier d'hommes de sa cavalerie à Magdebourg; là, le général Lemarrois leur ferait mettre pied à terre et donnerait leurs chevaux et leurs armes aux cavaliers français qui s'y trouvent en dépôt, et les hommes seraient envoyés en Westphalie. De cette manière, nous garderions les chevaux, les selles et les armes.

« Faites passer la lettre ci-jointe au roi de Westphalie. Vous sentez combien il importe que votre dépêche ne soit point interceptée. Vous écrirez en chiffres à mon ministre, et vous ferez chiffrer la lettre au Roi, que je n'ai pu faire chiffrer, parce qu'il est à craindre que le chiffre de l'armée soit entre les mains de l'ennemi. »

« Ma chère maman, j'étais occupé à faire peindre pour vous une petite boîte en émail; depuis trois mois on y a travaillé et j'espère qu'elle vous sera agréable; je vous prie de l'accepter comme une marque de ma tendresse pour la meilleure comme pour la plus chérie des mères.

Le Roi
rêve à Ma
mère. Cass
septembre

« Nous sommes toujours dans l'attente de grandes nouvelles du côté de Berlin; il paraît que l'on se repose un peu du côté de la Bohême : l'Empereur

que Dieu nous accorde
bonheur à tous : et le souhait de tout le monde et
de moi-même l'accomplisse.

Mon père, mon frère, mon oncle, je vous embrasse de
tout mon cœur, votre affectionné et dévoué fils.

Mon père,
mon frère,
mon oncle,
je vous embrasse
de tout mon cœur.

Mon père, mon frère, mon oncle, je vous embrasse de
tout mon cœur. La vie de mes plus douces
consolations est de vous écrire et de m'entretenir avec vous de mes
affaires et de mes inquiétudes. J'ai aussi bien besoin
de recevoir fréquemment de vos nouvelles; dans le
cas où vous ne m'en sauriez se rassurer trop
souvent sur le compte de tout ce qui nous est cher.
Je ne puis à cet égard que me louer de l'exactitude
de moi-même. Il m'arrive très-souvent et me parle de sa
situation, elle devient de jour en jour plus critique,
et le jour où je me réunirai bientôt avec lui, ce ne
sera pas sous des auspices bien rassurants. Il est
environné d'ennemis de toutes parts, il n'y a pas
un seul Brunswick qui n'ait été menacé par un corps
ennemi. L'armée commandée par le général Czernichev qui
n'a pu être battue contre la division Lemoine; enfin,
le moment où on ne peut pas plus inquiétant, et je
souffrais d'une manière ou d'une autre que les
affaires fussent terminées, car l'incertitude est un mal
non difficile à supporter. Je suis en attendant tou-
jours à Montmartre, en l'amitié qu'on me témoigne
m'aide à supporter mes peines. Si vous voyez ma
mère Louis, dites-lui, je vous prie, que j'ai reçu
souvent par les nouvelles de sa sœur de Reuss; sa
famille me traite mieux qu'elle dont je ne reçois

guère plus de nouvelles que par ricochet; donnez-m'en, mon cher père, de votre santé et surtout de votre tranquillité; croyez que l'une et l'autre sont au premier rang des choses de ce monde qui m'intéressent et que rien ne saurait ajouter à ma tendresse pour vous. »

« Mon n° 530, parti le 27 au soir, par un courrier porteur de dépêches à M. le général Lemarrois, pour le quartier-général impérial, et prié de faire un détour par Cassel, vous rendra compte de l'entrée des ennemis à Brunswick et de la retraite du général Klösterlein, gouverneur de cette ville par Wolfenbuttel, Goslar et Seesen, après s'être vu enlever, par deux ou trois cents cavaliers prussiens, soixante-quinze chasseurs-carabiniers (troupe d'élite qu'il avait laissée comme arrière-garde à Brunswick), et en deçà de Wolfenbuttel toutes les troupes qu'il avait emmenées, parmi lesquelles les deux compagnies du contingent de Waldek, à moitié armées. Il vous informait de l'apparition d'un corps ennemi à Mulhausen; qu'un témoin oculaire estimait à quatre mille cavaliers (ce qui ne s'accordait que trop avec une lettre du général Lemarrois du 25, qui m'annonçait la marche par Eisleben, probablement sur Naumbourg, d'un corps ennemi de la même force), de l'impression que fit sur le Roi cette nouvelle alarmante; de ses lettres pressantes écrites à M. le duc de Valmy, pour demander que la 54^e colonne de marche de trois mille deux cents hommes, que M. le maréchal venait d'organiser, passât par Cassel.

Le baron
hard au d
Bassano
lar, 29 se
bre 1813.

« Le 28, à cinq heures du matin, j'apprends de la part de M. de Bongars que, vers minuit, un officier et quelques Cosaques ont paru à Helsa, première poste de Cassel à Eisenach, conrant après un courrier qu'ils ont pris. Je vois les généraux Allix et Bongars. Le Roi approuve ma proposition de faire part à M. d'Hédouville de ce qu'exige notre position critique, par le courrier qui devait porter les nouvelles instances de Sa Majesté à M. le duc de Valmy. Vers sept heures, je porte la lettre au cabinet. Le Roi, en ce moment, montait à cheval. J'entends le canon et les coups de fusil à la porte de Leipzig. Je rentre sans avoir vu le Roi ; je ne comprends pas le danger. Après huit heures, j'apprends que Sa Majesté est au vieux château, j'y cours. Je vois sur la place du château les gardes-du-corps, les hussards, quelques chasseurs-carabiniers et grenadiers-gardes. Je vois Sa Majesté qui m'annonce la nécessité où Elle est de partir. J'insiste pour qu'Elle m'emmène avec Elle, moi et M. Malartic, au moins dans ma propre calèche, attelée de mes propres chevaux, en laissant femme et enfants. Le Roi, me dit : « Tenez-vous « prêt. » Une demi-heure après, Sa Majesté me fait dire qu'Elle m'accorde une place dans sa voiture, un instant après, que la voiture m'attend. Je n'ai pas le temps de prendre congé de ma famille. Je ramasse une douzaine de mes dernières dépêches, laissant tous les papiers à M. Malartic. La voiture était déjà en marche, j'y cours, j'y monte ; il était neuf heures passé.

« Un brouillard très-épais avait régné pendant

toute la matinée, il durait encore. Le convoi, où il n'y avait qu'une seule voiture du Roi, trois ou quatre autres, et le reste, canons et caissons escortés par des hussards marchant lentement, ne passa qu'à onze heures. Le Roi avait pris position à une lieue de Cassel, sur une hauteur, dominant la Fulde. Quand après onze heures, l'horizon fut éclairci, le canon, entremêlé de coups de fusils, se fit entendre de nouveau au midi de Cassel, sur la Fulde. Après midi, il cessa. Nous étions alors à deux lieues, le Roi avec ses généraux et quelques-uns de ses ministres restant à cheval en arrière.

• Vers les six heures du soir, nous arrivâmes à Jcsberg. Après huit heures, Sa Majesté vint avec sa suite. Elle avait reçu dans la journée la lettre de M. le duc de Valmy, qui refusait d'envoyer la 54^e colonne. Elle est arrivée à Wetzlar ce matin, à huit heures, sans escorte. Elle se propose d'y passer la nuit, quoique ce matin la route de communication de Melzungen par Hersfeld à Giësen lui ait donné des inquiétudes fondées sur le calcul des marches possibles d'un parti ennemi. Il est quatre heures. Le Roi part à cinq heures. Il désire que j'envoie promptement sa lettre pour Sa Majesté Impériale. Je ne puis donc donner à Votre Excellence aujourd'hui le récit des faits militaires, en ce qui est à ma connaissance. Nous n'avons aucune nouvelle de Cassel, absolument aucune. Personne ne nous a joints. Le Roi et ceux qui l'entourent sont incertains s'il vaut mieux se rendre à Coblentz, en France enfin, ou attendre des nouvelles ultérieures sur la rive

droite du Rhin, pour revenir à Marbourg si elles sont bonnes. Jusqu'à hier, trois heures après midi, Cassel n'était pas occupé.

« J'écris à la hâte et le cœur navré. »

Le Roi Jérôme à la Reine Catherine. Montabauer, 1^{er} octobre 1813.

« Comme je suis extrêmement occupé, ma chère femme, je prends le parti de dicter ma lettre à Marinville, afin de te donner le détail de tout ce qui s'est passé depuis Wetzlar.

« Les quatre mille hommes que j'avais demandés au duc de Valmy m'ayant été refusés, j'ordonnai au général Verdun de tenir, autant que possible, à Marbourg, mais j'en reçus la réponse : que tous les grenadiers, à l'exception des officiers et de quarante hommes, ayant déserté, que tous les cuirassiers et le 3^e bataillon d'infanterie légère, qui étaient avec le général Bastineller, ayant également déserté à l'approche de l'ennemi, ainsi qu'une grande partie des officiers, que treize gardes-du-corps, même, s'étant sauvés avec leurs chevaux, qu'enfin *quatre mille hommes ennemis* tournant Marbourg pour se porter sur Giesen, il se voyait obligé de se replier sur Wetzlar. Je pris alors le parti d'envoyer un page au duc de Valmy, et je le fis sommer, *sur sa responsabilité*, de m'envoyer quatre mille hommes environ, pour que je pusse me porter sur Cassel, qui tenait encore avant-hier au soir. Il sentit enfin l'importance de cette opération, et a pris sur lui de mettre à ma disposition trois mille cinq cents hommes, avec lesquels je serai, après-demain 3, à Marbourg, et j'espère, avant le 8, de retour à Cassel.

« Les habitants de Cassel se conduisent parfaitement bien, et malgré les boulets et la mitraille, non-seulement ils se sont tenus tranquilles, mais ils ont encore, à toute force, voulu contribuer à la défense de la ville, ce qui a bien réussi.

« La noblesse s'est en général très-mal conduite ; les , au lieu d'être auprès de moi pendant tout le temps de l'attaque, étaient à cheval, en habits bourgeois, faisant je ne sais quoi ; mais aussi il y en a eu d'autres, tels que Malsbourg, Bocholtz, Malchus, Löwenstein, les Lessberg, Pükler, Lepel, qui ne m'ont quitté ni au milieu du danger, ni pendant ma retraite, et qui sont encore auprès de moi.

« Un trait fait pour figurer dans l'histoire, est celui du vieux général Schlieffen, qui, malgré son âge de quatre-vingt-quatre ans, se rendit auprès de moi, dès qu'il entendit le premier coup de canon, sur la place du vieux château, et me dit : « Siré, je regrette
• que mon âge ne me permette plus de pouvoir
• servir mon roi avec autant d'activité que je le
• désirerais, mais comme il y a du danger, je prie
• Votre Majesté de me permettre de rester auprès
• d'elle ; je donnerai au moins aux jeunes gens
• l'exemple de la fidélité, et j'aiderai Votre Majesté
• de mes conseils, si elle daigne me le permettre. »

« Non-seulement il est resté auprès de moi pendant tout le temps de l'attaque, en habit de commandeur, ayant soin de se porter partout où le feu était le plus vif, mais encore il n'a pas quitté le général Allix, lorsque, voyant que le général Bastineller ne débouchait pas, je fus obligé d'aller prendre

[illegible][illegible][illegible]

Il doit faire la paix dans cette position, s'il ne veut pas perdre non-seulement l'Allemagne, mais encore la France.

« Tu sentiras, ma chère petite femme, que dans de pareilles circonstances, il est de toute nécessité de mettre dans les dépenses de notre maison le plus d'économie possible.

« Aussitôt que le baron de Sorsum aura fini, soit d'une manière soit de l'autre, il doit se rendre auprès de moi en passant par Coblentz, d'où le baron de Marinville le dirigera.

« Je suis ici sans valet de chambre ni cuisinier, sans chemises ni bottes, etc., mais comme tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, j'espère que tout aura un bon résultat. Du reste, je prends toujours mon parti de tout, et je désire que tu ne t'inquiètes pas et te reposes entièrement sur moi. Il faut, dans toutes les circonstances, faire son devoir en honnête homme.

« A l'instant où j'allais expédier le page, j'apprends que l'Empereur est arrivé à Leipzig, où il a établi son quartier-général.

« Le dénoûment approche; il y a plusieurs mois que je l'ai prédit à l'Empereur, soit verbalement, soit par écrit; mais, quel qu'il soit, nous serons toujours plus heureux, en ce qu'un ordre de choses stable en sera la suite.

« Je n'ai pas de courrier auprès de moi, ainsi renvoie-moi ceux que tu as, à vingt-quatre heures de distance, et toujours en les dirigeant par Coblentz,

où ils devront prendre les ordres du baron de Mar-
rinville. »

Le Roi Jé-
rôme à l'Empe-
reur Napoléon.
Montabauer, 1^{er}
octobre 1813.

« Sire, j'envoie auprès de Votre Majesté le colonel
Lallemand, commandant mon premier régiment de
cuirassiers. Je lui envoie également le rapport du
général Bastineller; Elle y verra que tous les sous-
officiers et soldats de la brigade de cuirassiers, et
quelques officiers, ont déserté leur drapeau, pendant
que le général Bastineller exécutait son mouvement
sur Cassel. Le général Verdun m'écrit, en date d'hier,
qu'il a été obligé d'évacuer Marbourg, le général
Czernichew se portant avec six mille hommes sur
Francfort.

« Le général Allix tenait encore dans Cassel, le 29,
à cinq heures du soir. Il m'annonce que l'infanterie
ennemie arrivait à Kauffungen, et il s'attendait à être
attaqué dans la nuit. Il fait un grand éloge des
habitants de Cassel; je n'en dirai pas autant de ceux
du département de la Werra, que je viens de tra-
verser. Tous ces malheurs ne seraient point arrivés,
si quatre mille Français, que j'avais demandés,
m'avaient été envoyés; mais il ne faut plus songer
qu'à les réparer.

« Votre Majesté doit compter que la Hesse s'in-
surge en ce moment et sera en pleine insurrection
dans deux jours. Les habitants sont très-sauvages, il
faudra employer contre eux beaucoup de forces.
Votre Majesté sait mieux que personne que j'ai
prévu ce qui arrive, et qu'à plusieurs reprises je lui
ai proposé, pour éviter ces malheurs, de me laisser

dix à douze bataillons à Cassel. C'était moins pour mes intérêts que je faisais cette demande, que pour le bien du service de Votre Majesté.

« Je fais réunir le peu de troupes qui restent aux généraux Verdun et Bastineller, à Wetzlar. Je resterai de ma personne ici, et attendrai à connaître vos intentions sur ce que je dois faire. Je ne pourrai me décider à passer le Rhin qu'autant que j'y serai forcé. »

« Mon très-cher père, vous recevrez en même temps mes lettres du 26 septembre et du 4 courant, parce que ne voulant pas vous les faire parvenir par la poste, je suis obligée d'attendre une occasion sûre pour vous les envoyer, et que j'ai été prévenue, par le comte de Wintzingerode, que cette première lettre ne pourrait partir que jeudi prochain.

La Reine
therine a
de Wurtem-
bourg, 4
bre 1813.

« Vous recevrez par la même voie les détails ci-joints sur ce qui s'est passé à Cassel ; l'intérêt que vous n'avez cessé, mon cher père, de prendre à mon sort et à celui du Roi, m'oblige à vous envoyer cette relation, quelque triste qu'elle soit, préférant vous dire les choses telles qu'elles sont que de vous livrer à vos propres conjectures. Mon mari a été obligé de faire sa retraite avec un habit sur le corps ; tout ce qu'il possédait est vraisemblablement au pouvoir de l'ennemi ; il est accompagné de très-peu de personnes. Je suis dans la plus grande inquiétude sur le compte de tous ceux qui nous étaient attachés et qui sont restés à Cassel ; aussi, mon cher père, me vois-je obligée de vous prier de communiquer tout ceci à

comme on j'aurais l'impossibilité de m'occuper de deux ou trois sujets longtemps de suite.

« Le même instant un courrier du Roi, expédié à Chambéry de Montabaur, il me mande qu'on a découvert le nouveau Comte le 20, et qu'il suppose cette ville au pouvoir de l'ennemi, d'autant plus que l'Armée Française est en pleine insurrection, qu'il ne compte d'ailleurs y rester qu'autant que l'Empereur lui fournira des liasses suffisantes pour le faire avec succès.

« Si depuis la reprise des hostilités il eût voulu se rendre au Roi, comme il le lui avait demandé à Bressa, il ne se serait pas trouvé dans le cas d'abdiquer son trône. Le Roi, depuis longtemps, a prêté à l'Empereur tout ce qui vient d'arriver, et lui a fait connaître le mauvais esprit qui règne dans le pays et qui fait de cette guerre une guerre d'opinion et de faction, un malheureux peuple ayant été corrompu par la manière dont le gouvernement français le traite. »

« Pendant le jour de Feltre, j'ai été plusieurs jours jusqu'à 25 septembre, où j'ai été attaqué par l'ennemi dans un capitaine, qu'il m'a été impossible de vous donner un précis de ce qui s'est passé jusqu'au 20 au soir, où Cassel a capitulé. Je le fais aujourd'hui après avoir reçu à Cassel, où je me suis retiré, la nouvelle de cette capitulation.

« Le 20 septembre, j'apprends que l'ennemi était entré à Rulhausen avec quatre mille chevaux, deux mille caissons et seize pièces de canon.

Le 20 septembre, j'apprends que l'ennemi était entré à Rulhausen avec quatre mille chevaux, deux mille caissons et seize pièces de canon.

« Dans le même temps, le général Lemarrois annonçait au ministre de France que trois régiments d'infanterie russe, huit cents chevaux et douze pièces de canon, contre lesquels une de ses divisions s'était battue à Willemstadt, se dirigeaient sur Brunswick.

« Il ne me parut plus douteux qu'ils ne voulussent faire une tentative sur Cassel. J'en prévins le duc de Valmy et l'engageai à faire passer par Cassel sa 54^e colonne de marche, forte de trois mille hommes environ, en lui faisant observer que, si mes craintes n'étaient pas fondées, cette colonne ne perdrait qu'une journée de marche, et que, s'il en arrivait autrement, elle servirait soit à repousser l'ennemi de Cassel, où j'étais décidé à l'attendre, soit à assurer ma retraite en cas de nécessité.

« Le 26, le général Bastineller, qui observait dans le Hartz les mouvements de l'ennemi, m'annonça qu'il se portait sur Eschwège au nombre de sept mille hommes, et le général Zandt, qui était en position à Göttingen, me rendait compte en même temps que l'ennemi était en force à Brunswick. Cependant, comptant sur l'arrivée de la colonne française que j'avais demandée au duc de Valmy, je fis mes dispositions de défense. Je donnai ordre au général Bastineller d'appuyer sa gauche sur Witzzenhausen et sa droite sur Melzungen, afin que l'ennemi ne pût pas intercepter la route de Francfort en passant le gué qui est près de ce dernier endroit.

« Le général Bastineller ne put exécuter ce mouvement assez promptement, l'ennemi étant en force devant lui. Il me rendit compte que huit cents che-

vingt et quatre pièces de canon étaient parvenus à tourner sa droite, et se hâtaient d'arriver sur Cassel.

« Le 27, je donnai l'ordre au général Bastineller de prendre position en avant de Cassel; mais l'ennemi le gagna de vitesse, renversa le même jour les avant-postes, à onze heures du soir à Helsa et Kaufungen, et j'en reçus la nouvelle le 28, à quatre heures du matin.

« Le 28, je fis prendre sur-le-champ les armes au peu de troupes que j'avais avec moi à Cassel. J'envoyai vingt-cinq hussards et deux compagnies de chasseurs à pied de la garde pour reconnaître l'ennemi au milieu duquel ils se trouvèrent un quart-d'heure après être sortis de la ville (il faisait un brouillard si épais que l'on pouvait à peine se voir à deux pas).

« Ce détachement, reçu à bout portant par l'artillerie ennemie, se replia en assez bon ordre sur la porte de Leipzig, après avoir perdu la moitié de son monde.

« Deux pièces de canon que j'avais placées à la porte de Leipzig, ripostaient vivement à l'ennemi dont les boulets traversaient la ville; mais ces deux pièces furent démontées après une demi-heure de combat. Pendant ce temps, je faisais barricader le pont qui communique du faubourg à la ville. A peine cette opération fut-elle achevée, que l'ennemi arriva. Les canons, vint braquer sur la prison d'Etat les canonniers. Le monde; une

vaux et quatre pièces de canon étaient parvenus à tourner sa droite, et se hâtaient d'arriver sur Cassel.

« Le 27, je donnai l'ordre au général Bastineller de prendre position en avant de Cassel; mais l'ennemi le gagna de vitesse, renversa le même jour les avant-postes, à onze heures du soir à Helsa et Kaufmannen, et j'en reçus la nouvelle le 28, à quatre heures du matin.

« Le 28, je fis prendre sur-le-champ les armes au peu de troupes que j'avais avec moi à Cassel. J'envoyai vingt-cinq hussards et deux compagnies de chasseurs à pied de la garde pour reconnaître l'ennemi au milieu duquel ils se trouvèrent un quart d'heure après être sortis de la ville (il faisait un brouillard si épais que l'on pouvait à peine se voir à deux pas).

« Ce détachement, reçu à bout portant par l'artillerie ennemie, se replia en assez bon ordre sur la porte de Leipzig, après avoir perdu la moitié de son monde.

« Deux pièces de canon que j'avais placées à la porte de Leipzig, ripostaient vivement à l'ennemi dont les boulets traversaient la ville; mais ces deux pièces furent démontées après une demi-heure de combat. Pendant ce temps, je faisais harricader le pont qui communique du faubourg à la ville. A peine cette opération fut-elle achevée, que l'ennemi entouça les portes à coups de canon, vint braquer une pièce vis-à-vis du pont, ouvrit la prison d'État qui en est près, et fit sortir tous les prisonniers.

« Je perdis sur ce point beaucoup de monde; une

partie de mes hussards ne sachant point encore monter à cheval, ou n'étant pas équipés, demandèrent des fusils, et défendirent ce pont, ma dernière ressource.

« Pendant ce temps, quatre cents chevaux ennemis avaient passé la Fulde à gué, et se dirigeaient vers la porte de Francfort. Le moment était critique. Je me mis à la tête de mes gardes-du-corps et de deux escadrons de hussards; je fis longer la rivière à mes grenadiers pour s'emparer du gué, et je sortis moi-même de la ville par la porte de Francfort, pour marcher à leur rencontre. A peine avais-je fait deux cents pas, qu'un peloton d'avant-garde m'annonça que l'ennemi était en bataille devant lui. Je m'avancai sur-le-champ au galop pour le reconnaître, mais le brouillard était si épais que je me trouvai bientôt au milieu de lui, à portée de faire le coup de sabre. J'ordonnai aussitôt au 2^e escadron de hussards de le charger, tandis que je le faisais tourner par sa droite par mes gardes-du-corps, afin de les rejeter sur mes grenadiers qui occupaient déjà le gué. Cela me réussit complètement, et les grenadiers le mirent en déroute, après lui avoir tué bon nombre d'hommes.

« L'ennemi fut forcé par ce mouvement d'évacuer la partie de la ville qu'il occupait du côté de la porte de Leipzig, parce qu'il craignait que je ne le prisse à dos en passant moi-même le gué, mais j'étais loin de le vouloir faire, étant convaincu que cette avant-garde allait être fortement soutenue.

« La ville se trouvant ainsi dégagée, je pris posi-

tion à une demi-lieue en arrière, avec mes gardes-du-corps, mon bataillon de grenadiers et quatre cents hussards, les seuls qui fussent en état de se tenir à cheval et de donner un coup de sabre. Je restai depuis dix heures du matin que le feu avait cessé, jusqu'à trois heures après-midi, espérant à chaque instant voir déboucher les colonnes des généraux Zandt et Bastineller. Ne les voyant pas paraître, je renforçai les postes de la ville par une compagnie de chasseurs-carabiniers et deux pièces d'artillerie, et comme l'ennemi remontait de manière à arriver avant moi à Wabern, je me repliai sur Jesberg, décidé à m'y tenir, et à attendre la colonne française que je ne doutais pas que le duc de Valmy m'eût envoyée. Quel fut donc mon étonnement et ma peine, en recevant à dix heures du soir, par le retour de mon courrier, une lettre en réponse à la mienne, par laquelle le duc m'annonçait qu'il ne pouvait prendre sur lui une pareille mesure ! Dans cet état de choses, il ne me restait d'autre parti à prendre (ne pouvant plus tenir chez moi, ni compter sur des secours) que de me retirer vers Coblenz pour y attendre les événements. C'est ce que je me décidai à faire à mon grand regret, après avoir confié au général Allix la défense de ma capitale, et donné l'ordre au général Verdun de me couvrir, en se maintenant autant que possible dans le royaume.

« Le 29, le général Allix tenait encore dans Cassel; à cinq heures du soir l'artillerie ennemie arrivait à Kauffungen, et il s'attendait à être attaqué dans la nuit.

« Le général Verdun avait été obligé d'évacuer Marbourg ; une colonne de six mille Russes se dirigeant sur Francfort, et le pays commençant à s'insurger, la désertion d'ailleurs étant très-forte. La brigade du général Bastineller, composée de deux régiments de cuirassiers, avait presque entièrement déserté, après avoir rendu ses chevaux aux habitants. J'ordonnai aux généraux Verdun et Bastineller de réunir à Wetzlar le peu de troupes qui pouvait leur rester, et d'y attendre de nouveaux ordres. J'envoyai moi-même le colonel Lallemand à Sa Majesté l'Empereur et Roi, pour l'informer de ce qui se passait et connaître ses intentions.

« Le 30, j'appris que le général Zandt était parvenu à pénétrer dans Cassel avec quatre cents chevaux et cinq cents hommes d'infanterie ; que les habitants se comportaient fort bien, mais que le département de la Werra était en insurrection.

« Le 1^{er} octobre, je reçus une lettre du duc de Valmy, qui, sur mes sollicitations pressantes et répétées, m'annonça qu'il m'envoyait une colonne de marche de trois à quatre mille hommes.

« J'ordonnai au général Verdun de prendre le commandement de ces forces et de se porter sur Marbourg, où il attendrait mes ordres. Je résolus moi-même de me porter de ma personne sur Wetzlar.

« Le 2, tous les rapports que je reçus me confirmèrent dans la pensée que les forces que voulait m'envoyer le duc de Valmy m'arriveraient trop tard, et ne seraient plus suffisantes pour arrêter les progrès du mal. La désertion était à peu près complète dans

mon armée; les mouvements insurrectionnels se propageaient dans le royaume et surtout dans le département de la Werra; l'ennemi s'était porté en force sur Cassel, et l'on ne doutait pas qu'il n'eût été enlevé d'assaut.

« Le 3, la confirmation de ces fâcheuses nouvelles, le manque absolu de troupes et la fausse position dans laquelle je me trouvais depuis mon départ de Cassel, me firent prendre la résolution de me rendre à Coblenz avec le peu de monde qui m'était resté fidèle. J'ai pensé que cette ville étant tout à fait dégarnie de troupes, ma présence pourrait y être utile.

« Le 4, le général comte de Wickenberg, gouverneur de Cassel, m'a apporté la capitulation qu'a obtenue le général Allix; elle est aussi honorable qu'on pouvait l'espérer pour une garnison composée de deux cents hussards seulement, contre une force ennemie de cinq mille hommes et de quinze pièces de canon.

« La ville de Cassel, dont je vous adresse copie de la capitulation, s'est rendue à l'ennemi le 30 septembre, à huit heures du soir.

« J'ai reçu, le même jour, une lettre du duc de Valmy, dans laquelle, après m'avoir fait part des mesures qu'il a cru devoir prendre dans les circonstances actuelles, pour couvrir Mayence et Francfort, il m'annonce qu'il va envoyer à Friedberg les deux ou trois mille hommes de troupes qu'il voulait mettre à ma disposition, et qui m'eussent suffi huit jours auparavant.

« Cette nouvelle m'a confirmé dans la résolution

que j'avais prise de rester à Coblenz, jusqu'à ce qu'il ait mis à ma disposition des troupes suffisantes pour arrêter les progrès de l'ennemi et ceux de l'insurrection dans mon royaume, jusqu'à ce que Sa Majesté l'Empereur m'ait fait connaître ses intentions. En attendant, je désire, Monsieur le duc, que vous veuillez bien donner des ordres pour que le petit noyau de troupes qui me reste, et qui est composé d'hommes éprouvés, soit entretenu dans ce pays comme le sont les troupes françaises ou alliées hors de leur territoire, et ne reste pas plus longtemps à ma charge. Il est facile de sentir que me trouvant ici hors de mon royaume, et sans aucun des moyens qui étaient en mon pouvoir, il me serait de toute impossibilité de supporter cette charge.

« Voilà, Monsieur le duc, le détail de ma position ; quelque fâcheuse qu'elle soit, je la supporterais avec calme, si je ne voyais combien les suites en seront nuisibles aux opérations de Sa Majesté l'Empereur.

« L'occupation de mon royaume par l'ennemi va lui donner sur-le-champ une armée nouvelle et des moyens d'existence qui naguère étaient à la disposition de l'armée française.

« Je suis plus convaincu que jamais, que sept à huit bataillons français eussent évité ce malheur ; je les ai longtemps sollicités verbalement et par écrit, et il est douloureux que je ne les aie point obtenus. »

« Ma chère femme, je m'empresse de répondre à ta lettre du 5. Ce que Reinhard a mandé de Wetzlar n'est nullement contraire à mes rapports, qui di-

Le Roi Je
à la Reine C
rine. Cob
9 octobre 1

sent très-bien que le 30 Cassel tenait encore; le général Allix n'a capitulé que le 30 à neuf heures du soir.

« Du reste rien n'a été pillé chez nous, excepté deux ou trois vieilles calèches, quelques selles françaises et deux harnais, ainsi qu'une vingtaine de chevaux malades. Madame Garnier est partie avec Czernichew le 3. Le prince royal de Suède paraît avoir été battu par le prince de la Moskowa, ce qui a forcé le corps russe qui était à Cassel à s'enfuir.

« Tout ce que j'ai mandé de Moulard est heureusement tout à fait faux; au contraire, il est arrivé, ayant sauvé tout, absolument tout ce qui était de son service. Il est reparti pour Cassel où le général Allix est depuis le 7.

« Si mes troupes avaient été fidèles, Czernichew n'emportait pas ses oreilles.

« Je compte partir sous deux jours pour Cassel; je retarde afin de laisser à Allix le temps de faire les exemples de sévérité nécessaires.

« La comtesse de Fürstenstein arrive aujourd'hui, la princesse Löwenstein est arrivée hier, ainsi que mesdames Laville et Chabert, la princesse de Solm arrivera demain. La princesse de Hesse et son mari sont restés à Cassel; il n'a cependant pas oublié, pendant que j'étais encore en ville et occupé à me battre, non de venir auprès de moi comme tant d'autres, mais d'aller au Trésor chercher son traitement et celui de sa femme, en disant: Je ne sors pas d'ici que je n'aie mon argent, etc.

« Je t'enverrai un courrier de Cassel; sois per-

suadée que tout ira bien et que cette crise sera la dernière. »

« Dans la lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire du petit village d'Herzbruck à Votre Excellence, je lui ai rendu compte des événements de Cassel jusqu'au 30 septembre. Ce fut ce jour-là que les ennemis reçurent des renforts nombreux qui firent monter leur corps à plus de trois mille hommes ; le général Allix n'avait plus que trente hommes à chaque porte de la ville. Le général Zandt l'avait rejoint et réunissait deux escadrons des hussards Jérôme-Napoléon et quatre-vingt-sept gardes-du-corps, seul reste de cette belle compagnie sur laquelle le Roi comptait tant. On commença à canonner la ville. Vers deux heures après-midi, le général Allix ayant eu déjà à repousser plusieurs fois les plaintes, et même les insultes de la populace, consentit à capituler. Il fut convenu que tout ce qui se trouverait dans la ville, officiers et soldats, auraient la liberté de sortir en conservant leurs armes, jusqu'à dix heures du soir pour se rendre à Marbourg; qu'à dix heures seulement les Russes pourraient prendre possession de Cassel, mais que les troupes ne seraient pas logées dans la ville ; que les propriétés particulières seraient respectées; que les canons resteraient au pouvoir des Russes; qu'enfin, pendant deux fois vingt-quatre heures, les employés civils auraient la faculté d'obtenir des passeports.

« Alors le général sortit avec ce qu'il put réunir de troupes, mais comme la capitulation n'a pas été

M. de M
tic, chargé
affaires de Fr
au duc de
sano, Cob
11 octobre

publiée, beaucoup d'officiers qui se trouvaient dispersés n'ont pu en avoir connaissance et auront été faits prisonniers. A dix heures, le général Czernichew entra et alla se loger dans la maison que le ministre de France avait occupée pendant longtemps rue de Bellevue. L'officier qu'il établit gouverneur de la ville fut logé à l'auberge. Le lendemain, le général Czernichew fit publier la proclamation que Votre Excellence connaît sans doute, et par laquelle il dissout le royaume de Westphalie et annonce un plan de désorganisation totale. Jusqu'au 2, où le terme des quarante-huit heures expirait, il ne paraît pas qu'il ait été délivré de passeports. Madame de Fürstenstein est la seule personne, à ma connaissance, qui en ait obtenu. M. Hugot, secrétaire-général du ministère des relations extérieures, fut rendu responsable des papiers du ministère, et M. Czernichew lui a dit qu'il avait à lui demander quelques communications. Il est vraisemblable qu'il aura voulu savoir de quelle manière M. de Busch aura rendu compte de son retour à Pétersbourg après son dernier voyage à Paris.

« Du reste, il ne paraît pas qu'il y ait eu de pillage. On a pris trois dessins dans les appartements du Roi, les portraits de Madame mère, de la reine de Naples et de la grande duchesse de Toscane. Un bourgeois, ivre sans doute, avait cassé un bras à la statue de l'Empereur qui se trouve sur la place Napoléon. Il y fut mis une garde. La seule exaction commise dans la ville a été une réquisition considérable de chevaux. Le soir, M. de Czernichew a été au

spectacle. Il s'est placé dans la loge des ministres. M. Fritz Dörnberg, le frère du général Dörnberg, qui était à la tête de l'insurrection de 1809, s'est chargé d'organiser une légion westphalienne. Il distribuait aux personnes qu'il parvenait à séduire le signe de la légion anséatique, la petite casquette de velours noir ornée d'une tête de mort et de deux os en argent.

• Cependant le général Allix avait trouvé à Marbourg les troupes que le duc de Valmy envoyait au secours du Roi, et s'était mis sur-le-champ en marche pour revenir à Cassel. M. de Czernichew ne l'a pas attendu, et le général russe est parti emmenant avec lui, contre les termes de la capitulation, le préfet, le maire et le directeur des postes. J'avais pensé d'abord qu'il se serait retiré sur Brunswick, afin de regagner le Bas-Elbe. On me dit qu'il a pris la route de Heiligenstadt, mais alors il se trouvera cerné par le général Allix et les troupes françaises qui sont à Dessau.

• Le Roi se prépare à rentrer bientôt dans sa capitale. Tous ses équipages partent successivement, mais je ne crois pas que Sa Majesté se mette en route avant le retour du colonel Gauthier, qui a été envoyé auprès de Sa Majesté Impériale. Il paraît que cette mission avait d'abord été donnée à M. le comte de Hône, mais qu'il a reçu à Marbourg l'ordre de se rendre à Cassel, où il est arrivé le 9.

• Selon toutes les apparences le Roi s'arrêtera un ou deux jours à Marbourg, pour y réunir les troupes françaises qu'il croit devoir monter à huit mille

hommes, et qu'il espère conserver sous son commandement pour la garde de son royaume.

« En ce moment, le Roi paraît vouloir s'armer de sévérité envers beaucoup de ses serviteurs. Des rapports défavorables ont été faits sur le prince de Hesse, le comte de Hardenberg, M. de Schultz, trésorier de l'ordre de la Couronne; tous les trois sont destitués. M. de Hardenberg est père de madame de Fürstenstein, M. de Schultz est son parent. M. Lecamus, frère de M. de Fürstenstein, et trésorier de la Couronne, est également destitué. Ainsi, Monseigneur, voilà cette famille que le Roi traitait avec une faveur si marquée, frappée d'une manière bien sensible. Si j'osais me permettre d'avoir une opinion, je croirais, à cause de cela même, que ces exemples de sévérité seront les seuls. Il est possible que le Roi se soit persuadé qu'il doit punir, mais l'admirable justesse de son esprit lui fera bientôt reconnaître qu'il serait difficile de trouver des coupables là où, puisqu'il n'y avait pas d'ordres, il n'a pu y avoir désobéissance. La bonté naturelle de son cœur reprendra le dessus; il sentira qu'il n'a fait que des pertes légères, tandis que ceux qui ont sauvé ce qui lui appartenait, ont sacrifié tout ce qu'ils possédaient; et puisque c'est la famille de M. de Fürstenstein qu'il choisit pour exercer sur elle sa sévérité, cette sévérité ne sera sans doute pas de longue durée.

« M. Moulard et M. Dupleix, à qui les arrêts avaient été ordonnés à leur arrivée à Coblenz, sont déjà repartis pour Cassel. M. Moulard va réunir à l'intendance de la maison le service du Trésor de la Couronne.

« Il avait été question de mettre en jugement le général Bastineller, qui, soit erreur, ou manque d'habileté, n'a point exécuté les ordres qu'il avait reçus, et seul a causé le succès de l'ennemi ; mais il a écrit au Roi une lettre touchante, et sans doute Sa Majesté oubliera ses torts en faveur de son dévouement.

« MM. de Hammerstein, qui avaient été délivrés de la prison du Castel par les Cosaques, et ensuite pillés par eux, n'ont pas voulu d'une liberté ainsi obtenue. Ils ont fait entre les mains du comte de Merveltz, conseiller d'État, une déclaration qu'ils se regardent toujours comme prisonniers, et que ne pouvant rentrer au Castel, ils se retirent à pour y rester sous la surveillance du gouvernement.

« M. Siméon est arrivé hier ici ; son intention est d'aller à Paris, mais il est vraisemblable que les ordres du Roi le feront retourner à Cassel.

« P. S. Un rapport que je reçois de Hanovre m'apprend qu'il y a eu des troubles populaires, mais que du moins jusqu'au 5 aucun ennemi ne s'y était montré.

« Le Roi part demain matin.

« M. Siméon a sa retraite. Il a témoigné au Roi le désir de le suivre à Cassel et de ne pas l'abandonner dans les circonstances actuelles. Le Roi lui a conseillé d'aller à Paris, et lui a écrit une lettre charmante. »

« Le Roi vient de partir, M. Dauzan a accompagné Sa Majesté jusqu'aux frontières du département et est revenu enchanté de toute l'amabilité dont il a été comblé.

M. de Mal
tic, chargé
affaires de l'
au duc de
sano, Cob
13 octobre

« Le Roi compte coucher à Wetzlar ; je le suivrai dans la journée. Je suis parti d'auprès de M. Reinhard sans argent et sans voiture. Il faut que je m'occupe un peu de moi-même. D'ailleurs, il n'y a plus de chevaux à la poste. Madame de Löwenstein, Madame de la Ville-Ilion et Madame de Fürstenstein restent ici pour le moment. M. Siméon partira dans quelques jours pour Paris. Ce respectable vieillard ne quitte le Roi qu'avec un regret qui fait autant d'honneur au souverain qu'au ministre. Quoique depuis longtemps il songeât au repos, ce n'était pas dans une circonstance critique qu'il eût voulu se séparer du Roi, dont il a vu poindre la jeunesse, et auquel il a rendu tant de services essentiels. Le Roi sentira peut-être trop tard que M. Siméon était un des appuis de son trône. Le peuple n'en est pas à le sentir. Je ne sais, mais la vieillesse de M. Siméon, de longtemps encore, n'approchera de la caducité, et si l'Empereur rendait au ministre qu'il avait prêté à son frère, l'honneur de siéger au conseil, il est à croire qu'il trouverait en lui un serviteur d'autant plus éclairé qu'un séjour de six ans en Allemagne a dû augmenter la masse de ses connaissances et donner à ses réflexions un nouveau poids.

« M. de Wolfradt sera son successeur.

« On m'a assuré, mais je ne voudrais pas garantir cette assertion, que M. de Czernichew avait un plan exact du château qu'habitait le Roi ; qu'il est arrivé sans guide jusqu'à la chambre de Sa Majesté, et qu'il a dit que si un gendarme ne s'était pas échappé de ses mains, il prenait le Roi dans son lit. »

« Mon cousin, j'ai reçu votre lettre par laquelle vous me demandez des nouvelles de l'Empereur. Voici celles que j'ai reçues : Sa Majesté m'a fait écrire par le général Sébastiani, en date du 25 au matin, qu'Elle avait pris position avec son armée, le 25 à Gotha, et qu'Elle serait le 26 à Eisenach, etc. En même temps le général Sébastiani m'a fait dire par le général Wolf (qui a été obligé de se faire jour pour arriver d'Eisenach à Cassel), que je ne devais pas perdre de temps pour commencer mon mouvement de retraite. Mais comme le corps du général russe Sacken, qui marchait sur Cassel, en était encore à dix lieues le 25 au matin, je ne me suis mis en marche que le 26, avec les troupes formant ma garde, dont vous trouverez ci-joint la note.

Le Roi
rême au d
Valmy. A
berg, 29 oc
1813.

« J'ai donné ordre au général Rigaud de commencer son mouvement de retraite par Paderborn, Lipstadt, etc., dès le moment où l'infanterie ennemie passerait la Werra. Je suppose qu'il s'est mis en mouvement vingt-quatre heures après moi.

« Je n'ai pas voulu prendre sur moi de donner ordre aux généraux Amey et Laubardière de se replier, quoique j'aie à peu près la conviction qu'ils seront relevés, le premier à Minden et l'autre à Brême ; mais ces deux généraux étant sous les ordres du prince d'Eckmühl, j'ai dû penser qu'ils avaient reçu des dispositions particulières.

« Je serai le 1^{er} à Cologne, avec les troupes formant ma garde. Le général Rigaud prendra position le 2, à Elberfeld. Je pense qu'il serait essentiel que ce général se jetât dans Wesel, avec les trois mille

hommes d'infanterie qu'il a avec lui; et que ses huit cents hommes de cavalerie vinssent me joindre à Cologne; mon intention étant de me rendre à Coblenz avec toutes ces forces, pour me rapprocher de Mayence.

« J'attends avec impatience de connaître ce qui se passe de votre côté.

« P. S. — J'ai envoyé par estafette votre dépêche pour l'Empereur. Je l'ai dirigée sur Wach, mais je doute qu'elle arrive sans être interceptée : d'ailleurs je suppose qu'elle est chiffrée. »

NOTE DES TROUPES COMPOSANT LA GARDE DE SA MAJESTÉ
LE ROI DE WESTPHALIE.

« Gardes du corps	114	} 664 hommes montés.
« Gardes d'honneur	300	
« 20 ^e de dragons	80	
« 3 ^e de cuirassiers	70	
« Bataillon de la garde impériale, com- posé de divers détachements	420	} 1,010 hommes.
« 51 ^e régiment de ligne	620	
« TOTAL		1,704 hommes.

La Reine Ca-
therine au Roi
de Wurtemberg.
Moulou, 30 oc-
tobre 1813.

« Mon très-cher père, il m'est impossible de vous dire jusqu'à quel point je suis affectée des nouvelles que vous venez de me donner. D'après la connaissance que j'ai de votre façon de penser, je puis me figurer tout ce que vous avez dû souffrir; l'espèce de congé que vous prenez de moi pour un temps illimité, m'est on ne peut plus sensible; mes lettres précédentes, si vous les avez reçues, et surtout celle

du 20 octobre, doivent vous convaincre, mon cher père, que ma seule, mon unique consolation était de pouvoir vous offrir mon cœur et d'être en relation de confiance avec vous. Je suis bien sûre aussi qu'en réfléchissant à ma position, vous trouverez que l'interruption forcée de notre correspondance est infiniment plus douloureuse pour moi qu'elle ne peut vous l'être à vous-même. J'ai du moins la consolation de penser que vous restez chez vous aussi tranquillement que ces tristes circonstances peuvent le permettre, tandis que mon mari et moi allons être errants et sans qu'il y ait rien de fixé sur notre sort présent ni futur. Assurément ce ne sont pas les grandeurs que je regrette ; je saurai supporter avec courage tout ce qui me sera personnel, mais je ne saurais, pour le Roi, fixer mes regards sans effroi sur l'avenir. Je ne vois aucun rayon d'espérance luire pour lui dans les événements futurs. De quelque manière que tournent les choses, je ne puis guère espérer que qui que ce soit lui tienne compte des sacrifices que lui ont imposés l'honneur, le sang et la reconnaissance. Les autres chercheront à en profiter, mais personne ne songera à l'en dédommager, et Dieu seul connaît le sort qui nous est réservé. Les hommes ne se font pas, en général, une raison sur les événements comme les femmes ; voilà les motifs et les réflexions qui rendent pour moi le présent encore plus pénible, en m'ôtant la ressource d'espérer dans l'avenir ; aussi m'est-il bien difficile de supporter les peines qui m'accablent. Conservez-moi, mon cher père, votre tendresse paternelle, je vous

ai toujours dit combien elle était nécessaire à mon bonheur; je vous le répète, non avec plus de vérité, mais peut-être d'une manière plus sentie, dans un moment où je me vois privée d'en recevoir les consolants témoignages. Veuillez remercier mon frère de son souvenir, dans ce moment il m'a fait du bien.

« Renouvelez-moi vos bénédictions, j'espère les avoir méritées, c'est du moins pour moi un souvenir consolant; je puis alors croire que votre pensée m'accompagnera dans ces moments douloureux. »

*Le Roi Jérôme
à la Reine Cathé-
rine. Cologne,
1^{er} novembre
1813.*

« Je reçois, ma bonne femme, ta lettre du 29; j'arrive à Cologne bien portant et avec une grande dose de courage et d'espérance; tu vois que je suis loin d'être alarmé; la fortune est femme, dit-on, elle nous abandonne un instant, mais nous la ramènerons, à force de bons procédés, plus fidèle que jamais.

« Je t'avais dit qu'avec les troupes que j'avais j'étais sûr de faire ma retraite en bon ordre, c'est ce qui est arrivé; j'ai mis sept jours et n'ai rien perdu de mes équipages. L'argent seulement nous manque, car la liste civile de septembre a été pillée par l'ennemi, et celle d'octobre n'a pu être payée; tu vois, d'après cela, avec quelle économie il faut aller; aussi le baron de Sorsum m'effraie lorsqu'il me demande pour novembre 60,000 francs; cela n'est pas possible, ainsi il faut qu'on s'arrange :

« 1^o Les traitements d'honneur, jusqu'à la paix, ne seront payés qu'à moitié;

« 2^o Il faut une telle économie, que 30,000 francs

doivent suffire pour un mois; je n'ai avec moi que 80,000 francs et j'ai quarante personnes qui m'ont suivi.

« L'Empereur doit être arrivé à Mayence; j'en attends la nouvelle pour me rendre auprès de lui.

« Ton portrait, dont tu me fais des reproches, est dans mon portefeuille; ainsi faites amende honorable, et demandez bien vite pardon. De toutes les manières, avant peu je serai à même de vous bien gronder autrement que par lettre, et ce ne sera pas le moment le moins heureux de ma vie.

« La conduite de ton père est telle que je m'y attendais.

« Je t'envoie bien vite un courrier pour te tirer d'inquiétude, car vous voyez à Paris tout en noir et bien noir.

« Mes amitiés à maman, Joseph, Julie et mes charmantes nièces, et mille et mille baisers pour toi. »



LIVRE XX

ANNÉE 1814

Jérôme et Catherine pendant la campagne de France. — Les alliés devant Paris. — Le Conseil de régence. — Altercation de Jérôme et de Clarke. — Départ de l'Impératrice pour Blois (29 mars). — Jérôme et Catherine l'accompagnent. — La Reine Catherine se rend d'Orléans à Paris (10 avril). — Elle est repoussée par son frère et sollicitée par son père d'abandonner son mari. — Ses réponses à ces ouvertures. — Ses entrevues avec l'empereur Alexandre. — Son départ de Paris pour aller rejoindre le Roi (17 avril). — Elle est arrêtée à Fossard, par Maubreuil (21 avril). — Vol de ses diamants et de son argent. — Sa lettre à l'empereur Alexandre. — Réponse de ce prince. — La Reine continue son voyage pour la Suisse. — Éclaircissements historiques sur l'affaire Maubreuil. — Proposition d'assassiner l'Empereur faite à Maubreuil par Roux Laborie, dans les premiers jours d'avril. — Exécution décidée au moment du départ de Fontainebleau. — Pleins pouvoirs donnés à Maubreuil, le 17 avril. — N'ayant pas exécuté l'attentat sur l'Empereur, il arrête la Reine Catherine. — Ce que sont devenus les diamants de la Reine. — Affirmations de Maubreuil. — Réclamations de l'empereur Alexandre. — Trouvaille d'une partie des parures au fond de la Seine. — Circonstances invraisemblables de cette prétendue découverte. — Graves soupçons qui pèsent sur l'entourage du comte d'Artois. — Notice sur Maubreuil. — Le Roi Jérôme et la Reine Catherine en Suisse. — Ils se fixent à Ekensberg, près de Graetz, le 16 juin 1814. — Journal de la Reine, du 16 juin au 27 septembre 1814, comprenant l'établissement du Roi Jérôme à Tricaste, le 20 août, et l'accouchement de la Reine, le 23 août 1814.

Depuis le jour de sa rentrée en France (5 novembre 1813), jusqu'à la chute de l'Empire, et au départ de l'Impératrice de Paris (29 mars 1814), le roi Jérôme vécut dans la retraite, froidement traité par l'Empereur qui ne devait apprendre à bien juger son frère que dans la crise suprême de 1815, et sur le champ de bataille de Waterloo.

Les deux époux, réunis au château de Compiègne, le 5 novembre 1813, y séjournèrent jusqu'au 10 janvier 1814. A cette époque, ils quittèrent cette résidence, fort dispendieuse et particulièrement incommode pendant le rigoureux hiver de 1813. La Reine d'ailleurs était grosse, et avait besoin d'une retraite plus chaude et plus tranquille. Ils la trouvèrent pendant quelques jours dans leur modeste propriété de Stains, près Paris, qu'ils avaient acquise de M. Hainguerlot. Enfin, dans le courant de février, ils s'établirent à Paris, dans l'hôtel du cardinal Fesch.

C'est à Paris que les événements de mars trouvèrent le roi Jérôme. Le 28 au soir, l'avant-garde des alliés était signalée sur la Marne, poussant devant elle les corps de Marmont et de Mortier, coupés de la Grande-Armée. Dans la nuit, le conseil de régence, présidé par Marie-Louise, assistée du roi Joseph, lieutenant-général du royaume, décida le départ de l'Impératrice et du roi de Rome. Jérôme ne faisait pas partie de ce conseil, dans lequel le ministre Clarke représentait l'élément militaire, et Talleyrand l'élément politique. A l'issue de cette fatale délibération, une vive altercation s'éleva entre Jérôme et

Clarke. Jérôme avait compris que le départ de la Régente et du fils de l'Empereur équivalait à la reddition de Paris, et que toutes les chances heureuses, basées sur l'arrivée de l'Empereur et de la Grande-Armée, allaient être perdues. Cette protestation de l'énergie et du dévouement contre la faiblesse et la trahison fut inutile. Il ne restait plus à Jérôme qu'à suivre la fortune impériale, représentée par l'Impératrice, dans la voie fatale où il pressentait qu'elle allait se perdre.

Le 29 mars, le roi Jérôme et la reine Catherine s'acheminèrent sur Blois, à la suite de la Régente. Nous n'avons pas à raconter la lugubre histoire de ce fatal mois d'avril 1814. Qu'il nous suffise de dire que Jérôme resta, l'un des derniers, fidèle à la Régente, abandonnée, dès le départ de Blois, par les membres du conseil de régence et les serviteurs de l'Empereur, qui lui avaient conseillé la fuite. Le 10, il était à côté de Marie-Louise quand elle entra à Orléans, et ne quitta cette ville que le 12, au moment où la Régente, se remettant avec son fils entre les mains de l'empereur d'Autriche, se laissa conduire à Rambouillet.

Deux jours avant, Jérôme et Catherine avaient pris une importante détermination. Bien que le traité de Fontainebleau du 11 avril n'eût pas encore été signé, il n'était pas douteux que chacun des membres de la famille impériale, sauf peut-être l'Impératrice et le roi de Rome, n'auraient plus à compter pour leur avenir que sur leurs alliances de famille, comme le prince Eugène, ou sur leur for-

tune personnelle, comme le roi Joseph. Il ne restait rien au roi Jérôme de ses grandeurs passées que sa parenté avec la maison de Wurtemberg et avec la famille impériale de Russie; en effet, la reine Catherine, fille du roi régnant de Wurtemberg, était cousine germaine de l'empereur Alexandre.

Dès le 9 avril, la Reine avait écrit de Blois, au Roi son père, la lettre suivante, dans laquelle elle lui demandait un asile pour elle, pour son mari, et pour l'enfant qu'elle portait dans son sein.

« Mon très-cher père, le bouleversement total des
« choses en France et l'abdication formelle de l'Em-
« pereur Napoléon à cet empire ayant provoqué
« l'empereur de Russie à établir un autre ordre de
« choses, et une autre dynastie paraissant devoir
« monter sur le trône, le devoir et l'honneur nous
« font une loi de quitter cet empire. Nos regards se
« portent donc naturellement vers vous, mon tendre
« père, et tout proscrits et exilés que nous sommes,
« nous espérons que vous voudrez bien nous donner
« un asile, au Roi et à moi, seulement pour les pre-
« miers moments.

« J'ai écrit hier 8 à l'empereur de Russie et à mon
« frère pour leur demander les passeports et un sauf-
« conduit; dès que nous les aurons obtenus, nous
« nous mettrons de suite en marche, prenant la route
« de Schaffhausen. Le Roi s'empressera alors de vous
« envoyer un de ses aides de camp pour vous ins-
« truire et vous dire encore plus exactement notre
« route et notre arrivée dans ces États. Vous conce-

« vrez, mon cher père, tout ce que cette perspective
« de vous revoir bientôt doit avoir des charmes pour
« moi et pour le Roi, quoique ce soit sans doute
« sous des auspices bien peu heureux ; mais votre
« cœur paternel nous fera oublier les premières pei-
« nes sensibles que nous ayons éprouvées. »

Agités du pressentiment que cet appel aux sentiments paternels du roi de Wurtemberg ne serait pas entendu, Jérôme et Catherine crurent devoir tenter deux démarches plus directes, l'une auprès du Prince Royal de Wurtemberg, qu'ils avaient comblé jadis des marques de leur affection, l'autre auprès de l'empereur Alexandre. La Reine partit donc le 10 avril d'Orléans pour Paris, où dominaient, à la tête et dans les rangs des vainqueurs, son cousin et son frère.

Là où elle était en droit d'espérer, sinon une aide puissante, du moins des sentiments affectueux et consolateurs, elle ne trouva qu'un refus impitoyable, suivi d'offres mille fois plus cruelles que ce refus. Son frère ne voulut pas la voir ; il lui écrivit une lettre pleine de dureté, dans laquelle il lui déclara que sa demande d'un asile en Wurtemberg était inadmissible à cause des ombrages que ce séjour pourrait donner aux alliés. Le comte de Wintzingerode, ministre de Wurtemberg, daigna voir la fille de son souverain, mais ce fut pour lui faire la première ouverture d'un projet qui depuis fut poursuivi par le roi de Wurtemberg avec une tenacité incroyable, le Prince Royal ayant probablement refusé de se charger d'une

personne mission par un acte de pitié fraternelle. Il ne s'agissait de rien moins que de décider la Reine à quitter son époux et à accepter un riche établissement princier à la cour de Wurtemberg pour prix de cet abandon. On voulait tenter pour Catherine ce qu'il était facile d'essayer, dans ce même moment, pour Marie-Antoinette, priver les Bonaparte de leurs droits d'époux et de père, les déshonorer aux yeux des peuples, dans la personne de leurs femmes, et les mettre en dehors de la loi naturelle après les avoir mis en dehors de la loi politique.

À cette offre, confirmée presque aussitôt par une lettre de son père, la reine Catherine répondit par deux lettres que nous mettons en entier sous les yeux du lecteur. Elles constituent son plus beau titre aux yeux de la postérité, la Reine, sous le coup de malheurs encore plus grands, n'ayant jamais faibli dans l'affirmation des nobles sentiments qu'elles expriment. C'est en faisant allusion à ces monuments du dévouement le plus pur et de l'affection conjugale la plus sainte, que l'Empereur a dit à Sainte-Hélène, que *cette princesse s'était inscrite de ses propres mains dans l'histoire.*

Première lettre, datée de Paris du 15 avril.

« Mon très-cher père, le Prince Royal a dû vous
« dire que j'étais arrivée à Paris il y a peu de jours
« sous de bien malheureux auspices, mais dirigée
« par le désir d'être utile à mon mari et d'assurer
« son sort à venir.

« Il n'y a pas de sacrifice que je ne sois prête à

« faire pour son bonheur. Je suis venue ici dans l'intention d'obtenir pour lui une indemnité, un pays quelconque et quelque petit qu'il puisse être, où nous puissions oublier dans la retraite, les grandeurs et les malheurs qui en sont ordinairement la suite.

« J'avais eu, ainsi que le Roi, l'idée de me jeter dans vos bras paternels et d'attendre chez vous, près d'un père que j'ai toujours tendrement chéri, l'issue des événements actuels, mais une lettre très-dure que j'ai reçue du Prince Royal, auquel j'avais témoigné ce désir et qui me mandait qu'une pareille démarche pourrait vous compromettre, nous a décidés à chercher ailleurs un refuge, car le Roi serait inconsolable de vous nuire dans la moindre des choses; aussi, nous avons renoncé irrévocablement à ce projet.

« Je ne vous dissimulerai cependant pas que cela me prive, ainsi que mon mari, de la consolation d'aller chercher près de vous un asile sûr et tranquille dont nous avons un si grand besoin dans notre malheureuse position.

« Ce voyage ici est affreux pour moi, obligée d'y entendre les propos les plus révoltants contre mon époux. Le Prince Royal est exaspéré contre lui; mais ce qui m'a le plus affectée et le plus étonnée est la proposition que M. de Wintzingerode s'est permis de me faire, qui est celle de me séparer du Roi; il m'a assurée, mon très-cher père, qu'elle ne vient pas de vous; aussi n'aurais-je jamais imaginé que votre cœur paternel l'eût dictée, et que vous

• avez pu lui donner un ordre pareil. Veuillez jeter
• un coup d'œil en arrière; mariée au Roi sans le
• connaître, dirigée à cette époque par les grands in-
• térêts politiques, je me suis attachée à lui, je porte
• aujourd'hui son enfant dans mon sein ; il a fait mon
• bonheur pendant sept ans par des procédés aim-
• ables et doux, mais eût-il été pour moi le plus mau-
• vais des maris, m'eût-il rendue malheureuse, je ne
• l'abandonnerais pas dans le malheur, et je ne mé-
• riterais ni votre estime ni la sienne si j'étais capable
• d'un pareil procédé. Jamais je ne séparerai mes
• intérêts des siens ; ma résolution est inébranlable
• là-dessus : elle m'est inspirée par le sentiment et
• par l'honneur. Je le suivrai là où le sort le conduira,
• n'importe où, et je vivrai avec lui des chétifs re-
• venus que nous avons conservés, si je ne puis
• lui obtenir une indemnité décente et convenable ;
• car pour de l'argent, une pension de la France,
• nous n'en accepterons jamais : toute la famille n'a
• qu'une voix là-dessus, et s'est refusée à toute
• espèce de proposition de ce genre.

• Je me suis, comme vous le pensez bien, adressée
• pour toutes nos affaires à l'empereur Alexandre,
• qui m'a promis de s'intéresser à ma malheureuse
• position, et qui me donne toutes les preuves
• d'affection qu'on peut attendre d'un bon parent.
• Si les choses dépendaient de lui, je serais bien sûre
• d'obtenir ce que je demande ; cependant, mon
• très-cher père, je ne puis savoir ce qui va être
• prononcé sur mon compte ; j'irai rejoindre mon
• mari dans deux ou trois jours, le plus tôt possible,

« et j'abandonnerai le reste à la Providence. Elle
« aura peut-être pitié de moi.

« Que votre bénédiction, mon cher père, veuille
« m'accompagner en tous lieux ; j'en ai besoin pour
« ma consolation. Nous autres, pauvres femmes, ne
« pouvons vivre en nous occupant constamment de
« politique ; l'amour de mon mari, de ma famille,
« assureraient plus sûrement mon bonheur que
« toutes les chances de la fortune. Assurez-moi donc
« de votre tendresse, mon très-cher père, et croyez
« à la mienne comme au très-profond respect avec
« lequel, etc., etc. »

Deuxième lettre datée de Paris, du 17 avril.

« Mon très-cher père, je viens de recevoir la
« lettre du 12 avril que vous avez bien voulu
« m'écrire ; elle m'est parvenue le lendemain du jour
« où M. de Wintzingerode m'avait fait faire les ou-
« vertures dont vous l'aviez chargé. Mes précédentes
« lettres ont dû vous prouver quelles étaient mes
« irrévocables résolutions. Quelle qu'ait été toute ma
« vie, mon cher père, ma tendresse et ma soumission
« à la moindre de vos volontés, vous ne pouvez
« vous-même me blâmer si, dans une circonstance
« aussi importante, je me vois obligée de n'écouter
« que ce que le devoir et l'honneur me dictent. Unie
« à mon mari par des liens qu'a d'abord formés la
« politique, je ne veux pas rappeler ici le bonheur
« que je lui ai dû pendant sept ans, mais eût-il été
« pour moi le plus mauvais des époux, si vous ne

« consultez, mon père, que les vrais principes que
« l'honneur me dicte, vous serez le premier à me
« dire que je ne puis l'abandonner lorsqu'il devient
« malheureux, et surtout lorsqu'il n'est pas cause de
« son malheur.

« Ma première idée, mon premier mouvement ont
« été d'aller me jeter dans vos bras, mais avec lui,
« avec le père de mon enfant; je comptais trouver
« en vous toutes les consolations que me promettent
« dans vos lettres vos sentiments paternels, mais
« seule, je ne puis songer à chercher un asile sûr. Où
« serait d'ailleurs ma tranquillité, si je ne la parta-
« geais avec lui, à qui je dois aujourd'hui, plus que
« jamais, mes soins et mes consolations?

« Mon cher père, je me jette à vos genoux et vous
« supplie de considérer ma position et les devoirs
« qu'elle me dicte; ne consultez pas la politique, mais
« seulement les devoirs les plus sacrés de père et
« ceux d'une épouse et mère, et voyez si en man-
« quant à mes premiers devoirs, je serais capable ou
« digne de respecter les autres!

« Considérez toutes ces choses; et veuillez vous
« dire que les principes les plus sacrés peuvent seuls
« m'engager à refuser toute offre de grandeurs et de
« fortune que je dois à vos bontés, et qui m'empê-
« cherait aujourd'hui de remplir mes devoirs de
« femme et de mère. J'ai dû vous faire connaître
« ici, de Paris, où vous ne pouvez supposer l'in-
« fluence de mon époux, cette irrévocable déter-
« mination.

« Avec le désespoir d'encourir par là peut-être

« votre disgrâce, je puise mon courage dans la conviction de me rendre encore plus digne de votre estime, persuadée qu'avec le temps vous me rendrez justice, que vous direz à vous-même que je n'ai pu agir autrement sans me manquer à moi-même, et que les devoirs de fille tendre et soumise que j'ai remplis toute ma vie, devaient vous être un garant que je remplirais également ceux d'épouse et de mère. Veuillez, mon cher père, accorder du moins votre bénédiction aux intentions pures qui me dirigent; veuillez penser que tout rêve de bonheur est fini pour moi, et que je ne puis plus trouver de consolation et de dédommagements, que dans l'affection et la tendresse des miens.

« Que Dieu que j'implore veille sur vos jours et les rende heureux, mais s'ils étaient un jour altérés par l'infortune, vous me verriez, mon cher père, à vos pieds, tâcher de les adoucir et vous porter d'aussi grands sacrifices que ceux que je fais maintenant pour mon époux. »

La protection et les espérances que Catherine avait en vain cherchées près de son père et de son frère, elle les trouva près de l'empereur de Russie, et rien n'est plus propre à mettre dans tout son jour le côté chevaleresque de cette nature singulière d'Alexandre, mélange de bien et de mal, que la conduite qu'il tint dans cette circonstance. Il se plut à renchérir sur les égards qu'il aurait eus pour Catherine, en qualité de femme, de parente et de Reine, si elle eût encore été sur un des premiers trônes de l'Allemagne,

et il est visible que rougissant des passions haineuses, vindicatives et grossières qui éclataient à ce moment-là parmi les vainqueurs de l'Empire, il voulut leur donner une leçon, sinon de grandeur d'âme, du moins de dignité, de politesse et de bon goût. Il s'empressa de se rendre auprès de la Reine, à l'hôtel du cardinal Fesch, où elle était descendue. Non-seulement il l'assura de sa protection immédiate (protection fort nécessaire pour la belle-sœur de Napoléon, au milieu de Paris livré à la réaction bourbonienne la plus violente), mais il lui promit de défendre, au prochain Congrès, les intérêts de la Reine et ceux de son mari comme les siens propres, lui donnant à entendre qu'il ne serait pas impossible de trouver, dans ce grand remaniement de l'Europe qui allait s'effectuer, un coin de terre qui, sous un titre princier, devint pour Jérôme et sa famille un asile inviolable. A ce moment, le traité du 11 avril venait d'être signé. Alexandre entendit sans étonnement la Reine déclarer que, sans même attendre de connaître à ce sujet les intentions formelles de son époux, jamais elle ni Jérôme ne consentiraient à recevoir des Bourbons la pension de 500,000 francs que l'article 6 du traité forçait ces derniers à leur payer. Enfin l'empereur Alexandre offrit à la famille fugitive un asile dans ses propres États.

Voici les trois billets qu'Alexandre eut occasion d'écrire à la Reine pendant les cinq jours qu'elle passa à Paris. Ce ne sont pas les documents les moins curieux de l'histoire de ce prince, et les moins honorables pour sa mémoire. Du reste, nous le verrons

par la suite rester fidèle aux nobles sentiments dont ils portent l'empreinte.

Premier billet :

« Paris, 13 avril 1814.

« Empressé comme je le suis, Madame, de profiter
« de toutes les occasions d'approcher de Votre
« Majesté, j'ose La prier de m'indiquer l'heure à
« laquelle je pourrais jouir de ce bonheur, en lui
« étant le moins à charge ?

« Je dépose à ses pieds mes hommages les plus
« respectueux. »

Second billet :

« Paris, 14 avril 1814.

« Je m'empresse d'envoyer à Votre Majesté les
« passeports qu'Elle m'a demandés ; la crainte seule
« de lui être importune, en la fatiguant tous les jours
« de ma figure, m'a empêché de les lui porter moi-
« même.

« Je dépose à ses pieds mes hommages les plus
« respectueux. »

Troisième billet :

« Paris, 15 avril 1814.

« J'envoie à Votre Majesté mon aide de camp, le
« colonel Pancratief, destiné à accompagner le Roi
« jusqu'aux frontières de la Suisse. Il ne dépend plus
« que de vos ordres, et Votre Majesté pourra l'ex-
« pédier aussitôt qu'Elle le jugera convenable.

« Je dépose à ses pieds mes hommages respec-
« tueux. »

La dernière offre, celle d'un refuge en Russie, Catherine dut la refuser, Jérôme lui ayant fait connaître qu'il était décidé à se retirer en Suisse. Elle avait laissé son mari, le 10, à Orléans, avec l'Impératrice. Le 16, elle reçut une lettre de lui, datée du 13, de Lamothe-Beuvron, localité située sur la rive gauche de la Loire, à quelques lieues de cette ville. Jérôme y attendait Catherine, pour prendre avec elle le chemin de Lausanne. Voici cette lettre :

« Je reçois, par Chuler, ta lettre d'hier, à onze heures du soir. J'ai quitté Orléans en même temps que l'Impératrice ; je comptais aller à Lausanne, mais, d'après ce que tu me dis, je resterai ici jusqu'à ce que je reçoive de tes nouvelles.

« Je suis chez un seigneur polonais, dans un beau château, et surtout loin d'une grande ville, où je n'aurais pu voir tranquillement toutes les injures que l'on dit à notre famille. Je m'en rapporte à tout ce que tu feras et te remercie des soins que tu te donnes.

« L'Empereur Alexandre m'a bien deviné, quand il t'a dit qu'il ne pensait pas que je voulusse rien accepter des Bourbons. J'aimerais mieux mourir de faim que de commettre une lâcheté.

« Je te répète donc que je t'attends ici et suis disposé à approuver tout ce que tu feras. »

Il ne restait à Catherine qu'à aller rejoindre son époux, auquel elle venait de tout sacrifier, et à entrer

résolument avec lui dans les nouvelles et sombres destinées qu'elle se faisait gloire de partager.

Dans la nuit du 17 au 18 avril, à trois heures du matin, la Reine quitta l'hôtel du cardinal accompagnée de la comtesse de Bocholtz et du comte de Fürstenstein, le fidèle compagnon des malheurs comme des prospérités de cette maison. Elle prit la route d'Orléans, comptant, de cette ville, se mettre en communication avec Lamothe-Beuvron. Les voitures de suite, occupées par les domestiques de la Reine, portaient les bagages ordinaires; mais, dans la voiture même de la Reine, on avait placé onze petites caisses, cassettes ou coffres contenant ses bijoux, ses diamants, ses objets précieux. Une de ces caisses, la plus grande, était un nécessaire à double fond; appartenant personnellement au Roi et dont il avait gardé la clef; une autre, la plus petite, renfermait une somme de 84,000 francs en or, sur laquelle on payait les dépenses courantes du voyage.

Les routes conduisant à Paris, dans un rayon de trente lieues, étaient encombrées, à cette époque, par les armées de toute l'Europe, y compris les débris de l'armée française. Des mouvements de troupes incessants et considérables y rendaient le service des relais fort irréguliers et l'interrompaient quelquefois complètement. La Reine n'arriva à Étampes que dans la nuit du 18 avril. Elle y trouva un message de son mari qui lui mandait que, menacé dans sa retraite par la réaction royaliste, il avait cru prudent de ne pas attendre qu'elle fût devenue plus

entreprenante; qu'il venait en conséquence de partir directement pour Berne, où il engageait la Reine munie du passeport russe, à venir le rejoindre. Le lendemain 19, la Reine, changeant la direction de son voyage, s'achemina vers Dijon, en passant par Nemours. Le manque de chevaux la força de s'arrêter vingt-quatre heures. Elle y était encore dans la journée du 20, quand des acclamations soudaines de : *Vive l'Empereur !* rappelant l'enthousiasme de jours de triomphe, vinrent frapper ses oreilles. C'était l'adieu que la France du Nord faisait à son Empereur, conduit à l'île d'Elbe par les commissaires des puissances alliées.

Le détachement de la garde qui l'escortait jusque là, ceux de l'armée répandus sur la route, la population entière de Nemours, entouraient la voiture de Napoléon, pendant que l'on changeait de chevaux, en poussant des cris frénétiques où éclataient à la fois l'amour pour le héros, la fureur contre l'étranger et l'espoir d'une vengeance prochaine.

La Reine parut devant l'Empereur, qui connaissait déjà le sacrifice qu'elle avait accompli et la courageuse conduite de cette noble femme, confondue par lui, si longtemps à tort, avec Marie-Louise, dans la même appréciation politique et morale. Une étreinte muette de son beau-frère apprit à la Reine tout ce que ce cœur trahi avait dû souffrir depuis vingt jours, puisqu'un témoignage de fidélité le touchait à ce point.

L'Empereur partit en disant à la Reine un adieu qui devait être éternel.

Catherine, retenue à Nemours jusqu'au soir, mit, à cause de l'embarras des relais, plus de douze heures à franchir l'espace qui sépare Nemours de Montereau.

Elle arrivait le 21, vers sept heures du matin, à une demi-lieue de cette dernière ville, au relai de Fossard, quand les postillons s'arrêtèrent devant un détachement de cavaliers de la garde qui barrait la route. Deux hommes s'avancèrent vers la Reine, et, au nom du roi Louis XVIII, lui enjoignirent de descendre de voiture pour que ses bagages fussent visités. Dans l'un de ces deux hommes, la Reine reconnut le comte de Maubreuil, attaché naguère à sa maison comme écuyer, et à celle du Roi, comme capitaine des chasses.

Le hameau de Fossard se composait, à cette époque, d'une maison de poste et d'une mauvaise auberge. On fit entrer la voiture dans la cour de l'auberge, et là Maubreuil et Dasies (c'était le nom de son compagnon) donnèrent ordre qu'on la déchargeât et qu'on ouvrît les coffres. La Reine, indignée, défendit à ses domestiques de donner les clefs ; elles furent livrées, cependant, sur la menace qu'on allait tout défoncer. Alors commença une apparente perquisition de tout ce qui appartenait à la Reine et à sa suite, comme si l'on eût voulu y rechercher et en extraire quelque objet particulier, prétexte dérisoire, puisque tout ce qui avait quelque valeur était destiné à être enlevé. En effet, les coffrets à bijoux ayant été visités (moins le nécessaire du Roi, dont on n'avait pas la clef), furent refermés et placés sous bonne garde.

Cette opération dura six heures; pendant ce temps arriva de Montereau un second détachement de mameluks et de chasseurs de la garde, qui se mit à la disposition de Maubreuil. Des factionnaires furent placés à toutes les issues du hameau. Maubreuil étant entré avec Dasies, pour déjeuner, dans la chambre du rez-de-chaussée de l'auberge, la Reine refusa d'y entrer et resta sur une chaise dans la cour, assistant, muette et avec des larmes de honte dans les yeux, à cette scène de brigandage.

Au moment de son arrestation, elle avait demandé à voir les ordres en vertu desquels on attentait à sa liberté et à sa propriété; on avait refusé de les lui montrer. Ayant reconnu Maubreuil, elle lui avait dit avec indignation : « — Quand on a mangé le pain des gens, on ne se charge pas d'une pareille mission; ce que vous faites est abominable. »

Maubreuil, décontenancé, n'osa pas soutenir le regard de la Reine ni prendre la responsabilité directe de l'acte infâme qu'il commettait : « — Je ne suis que le commandant de la force armée, dit-il en montrant Dasies; parlez au commissaire, je ferai ce qu'il ordonnera. »

La Reine s'adressa alors à Dasies : « — Vous me dépouillez de tout ce qui m'appartient, dit-elle; le Roi n'a jamais donné de pareils ordres; je vous jure, sur mon honneur et foi de Reine, que je n'ai rien à la couronne de France. »

« — Nous prenez-vous pour des voleurs, répondit Dasies. Nous avons nos ordres; toutes ces caisses vont partir. »

En effet, on avait mis en réquisition une patache qui passait sur la route ; on y plaça les dix caisses. Au moment où Maubreuil allait la faire partir, il aperçut sur la chaise de la Reine la cassette qui contenait les 84,000 francs en or. Il se consulta un moment avec Dasies, et le résultat de leur conférence fut l'ordre donné au commandant des mamelucks de placer la cassette avec les autres, sur la patache.

« — Est-il possible, s'écria la Reine, que vous preniez
« ainsi, non-seulement mes bijoux, mais mon argent,
« et que vous me laissiez, dépouillée de tout, sur
« une grande route. »

« — Madame, dit Maubreuil, je ne suis que l'exécuteur des ordres du gouvernement ; je dois rendre
« vos caisses intactes à Paris ; tout ce que je puis
« faire pour vous, c'est de vous donner ma ceinture ;
« elle contient cent napoléons d'or de vingt francs. »
Le comte de Fürstenstein la prit ; puis, en ayant vérifié le contenu, il trouva qu'elle ne renfermait que quarante-quatre napoléons, qui furent déposés au relai le plus voisin, entre les mains du juge de paix du canton de Pont-sur-Yonne.

Voyant la patache s'éloigner, la Reine demanda qu'on lui permit d'accompagner ses caisses jusqu'à Paris, jusqu'à la rencontre d'une autorité qui en pût prendre la charge, ou du moins de les faire accompagner par une personne de confiance. Pour toute réponse, Maubreuil fit monter la Reine et toute sa suite en voiture, plaça un cavalier à chaque portière et donna l'ordre aux postillons de prendre la route de Dijon, avec défense au maître de poste de Fossard

THE UNITED STATES OF AMERICA
DOES HEREBY DECLARE THAT
SHE IS NOT A PARTY TO
THE TREATY OF 1794
AND SHE DOES NOT
RECOGNIZE THE TREATY
AS A VALID INSTRUMENT
OF INTERNATIONAL LAW

THE UNITED STATES OF AMERICA
DOES HEREBY DECLARE THAT
SHE IS NOT A PARTY TO
THE TREATY OF 1794
AND SHE DOES NOT
RECOGNIZE THE TREATY
AS A VALID INSTRUMENT
OF INTERNATIONAL LAW
THE UNITED STATES OF AMERICA
DOES HEREBY DECLARE THAT
SHE IS NOT A PARTY TO
THE TREATY OF 1794
AND SHE DOES NOT
RECOGNIZE THE TREATY
AS A VALID INSTRUMENT
OF INTERNATIONAL LAW

« route pour prendre le chemin de Dijon, seule route
« qui me conduisait au lieu de ma destination. A un
« quart de lieue de Fossard, ma voiture fut arrêtée
« par des officiers français, l'un nommé M. de Mau-
« breuil et l'autre disant se nommer Dasies ; ils déclara-
« rent qu'ils m'arrêtaient par ordre de Louis XVIII,
« et me montrèrent des ordres secrets qu'ils ne
« voulurent pas me remettre et que j'ai tout lieu de
« croire faux. J'eus beau leur montrer mes passe-
« ports, ils ne les respectèrent point, et séparant ma
« voiture de toutes celles de ma suite, ils la condui-
« sèrent à Fossard, qui n'est qu'une ferme où l'on a
« établi un relai de poste. Là, ils firent paraître
« cinquante Cosaques, placèrent des vedettes à toutes
« les croisières des chemins, pour être apparemment
« certains qu'on ne viendrait pas les troubler dans
« leur expédition ; ils firent sortir de ma voiture
« tous les effets qui s'y trouvaient, sous prétexte que
« leur principale mission était de vérifier si je n'avais
« pas des diamants de la couronne. Surprise autant
« que choquée d'un pareil procédé, j'eus toutes les
« peines du monde à contenir mon indignation ;
« cependant, je ne fis point de difficulté de satisfaire
« leur curiosité, et pendant ce temps je suis restée
« au milieu d'une grange, où ils me laissèrent six
« heures. Voyant qu'ils n'avaient rien à objecter à
« ma conduite pleine de confiance, ils me dirent que
« tous ces bijoux devaient être envoyés à Paris, dans
« une voiture particulière, pour subir un examen.
« Je proposai alors de les y porter moi-même, mais
« ils me refusèrent et les placèrent de force, ainsi

« que tout l'argent que j'avais dans ma voiture pour
« mon voyage et mes besoins, sur une petite voiture
« que j'avais fait avancer. Je voulus reprendre la
« route de Paris; ils m'obligèrent de suivre celle où
« j'étais, et, pour en être assurés, ils placèrent deux
« soldats aux portières de ma voiture. Arrivée à
« Villeneuve-le-Guyare, d'où j'écris à Votre Majesté,
« j'ai été débarrassée de mon escorte et j'ai trouvé
« des troupes würtembergeoises, sous les ordres du
« général Gögert, à qui j'ai fait part de ma situation.
« Elle est des plus cruelles; placée entre les devoirs
« les plus sacrés et les menaces de mon père, comme
« Votre Majesté le verra d'après la copie ci-jointe de
« sa lettre, j'ai besoin de tout mon courage pour y
« résister. Je me mets sous la protection de Votre
« Majesté, et réclame sa justice contre les brigands
« qui m'ont dépouillée de tout et m'ont abandonnée
« sur la grande route. Je suis forcée de m'arrêter
« ici à cause du choc affreux que j'ai eu à soutenir
« et qui a altéré ma santé. J'y resterai jusqu'à demain
« midi avant de continuer ma route; j'espère que
« Votre Majesté voudra bien me faire donner quelques
« nouvelles consolantes. Votre Majesté connaît déjà
« mes sentiments sur les propositions de séparation
« que l'on m'a faites, et je trouve une consolation
« en pensant que son cœur noble les éprouve. Vous
« êtes mon refuge, et je compte sur la générosité de
« Votre Majesté, qui ne permettra pas qu'on se livre
« jamais à aucun acte de violence à mon égard.
« J'ose demander à Votre Majesté de vouloir bien
« faire assurer mon voyage, pour que je puisse re-

« joindre le Roi mon époux, le plus promptement possible, en Suisse. Je n'ai pas besoin de parler de ma reconnaissance à Votre Majesté; Elle doit y compter comme sur les tendres sentiments d'attachement, etc. »

Voici la réponse que l'empereur de Russie fit le jour même à cette lettre :

« Votre Majesté concevra facilement toute l'indignation avec laquelle j'ai appris la violence atroce qu'on a osé exercer contre sa personne. Je puis lui garantir que ce n'est qu'une bande de brigands, et toute leur conduite doit le prouver à Votre Majesté. J'ai exigé du gouvernement les mesures les plus promptes pour découvrir et punir exemplairement les coupables; les ordres sont déjà partis en conséquence. Mais, justement inquiet que quelque accident encore ne puisse incommoder Votre Majesté en route, je lui expédie le général comte Potocky, pour se trouver dans sa suite et lui offrir ses services, me reprochant beaucoup de n'avoir pas proposé à Votre Majesté d'accepter quelqu'un pour son escorte en partant de Paris. Je suis vraiment chagrin de tout ce qui s'est passé, et je la prie de croire que je mettrai tout le zèle possible dans la poursuite de cette affaire. »

L'attentat de Fossard constitue l'épisode principal de ce qu'on a appelé *l'affaire Maubreuil*, affaire qui eut, sous les deux Restaurations et pendant les Cent

jours, un retentissement immense, et fut, avec la mort du maréchal Ney, un des griefs qu'exploita, avec le plus de passion, la haine populaire, pour miner le gouvernement des Bourbons, jusqu'à sa chute en 1830. Indépendamment de la place qu'elle a occupée dans l'imagination des masses et des armes qu'elle a fournies aux luttes des partis, elle offre dans ses longs développemens, avant et après le fait principal que nous venons de raconter, un grand intérêt comme tableau des mœurs de cette époque, et jette un jour sanglant sur la moralité des principaux auteurs de la rentrée des Bourbons. M. Thiers, dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, s'est contenté d'y faire allusion en ces termes :

« Nous avons parlé de ces hommes de main que
« le comte d'Artois avait la faiblesse d'admettre
« auprès de lui, et à qui on avait l'imprudence de
« donner ou de laisser prendre des commissions.
« Quelques-uns de ces hommes s'étaient chargés de
« courir après la princesse Catherine, femme du
« prince Jérôme Napoléon. Cette princesse, fille du
« roi de Wurtemberg, objet par ses qualités person-
« nelles d'un respect mérité, fut arrêtée près de
« Fossard, tandis qu'elle cherchait à se rendre en
« Allemagne. On la dépouilla complètement. Les
« hommes qui l'avaient arrêtée, se disant munis
« d'une commission officielle dont le prétexte était
« de faire rentrer au Trésor les valeurs appartenant
« à l'État, vinrent apporter aux Tuileries les coffres
« à bagages qu'ils avaient enlevés, et qui, en appa-

« rence du moins, étaient intacts. A peine l'acte
« était-il consommé, que l'empereur de Russie,
« informé et indigné de ce qui s'était passé, envoya
« son ministre se plaindre et demander réparation
« de l'outrage fait à une princesse respectable, cou-
« verte par le traité du 11 avril, et de plus sa proche
« parente. On se hâta, pour première satisfaction, de
« rendre les coffres qui furent trouvés vides. Les
« diamants de la princesse, estimés à environ
« 1,500,000 francs, avaient disparu. Les hommes
« qui l'avaient arrêtée se défendirent en niant ce
« qu'on leur reprochait, et menacèrent, si on les
« poursuivait, de compromettre le gouvernement
« provisoire en déclarant de quelle commission ils
« étaient chargés. Cette commission, ils n'en faisaient
« pas mystère, avait été d'assassiner Napoléon. »

Telle est la mention discrète, et pour le moins fort incomplète, que M. Thiers consacre à cette histoire mystérieuse. Et pourtant elle a passionné la France pendant quinze ans; elle a été ravivée à plusieurs reprises par des procès scandaleux, des protestations écrasantes, des aventures romanesques, par un acte de violence fameux accompli en présence de toute la cour; son héros, enfin, vit encore de nos jours, jetant du fond de l'abîme où l'âge, la misère et le mépris public l'ont fait tomber, l'accusation d'assassinat à la mémoire du prince de Talleyrand, avec autant d'énergie qu'il y a trente-sept ans sa main souffletait la joue du plus grand apostat du dix-neuvième siècle. On ne peut expliquer cette réserve de l'illustre historien

de l'Empire, que par le désir d'épargner une suprême flétrissure à cette mémoire si chargée par l'histoire. N'ayant ni les mêmes ménagements à garder, ni les mêmes sympathies personnelles qui nous arrêtent, nous allons expliquer, par les faits qui ont précédé l'attentat de Fossard et par ceux qui l'ont suivi, comment ce vol de grand chemin représente l'avortement d'une tentative d'assassinat, et comment les hommes qui avaient espéré avoir la tête de l'Empereur, durent se contenter de partager les dépouilles de sa belle-sœur avec les bandits qu'ils avaient stipendiés.

Marie-Armand, comte de Guerry-Maubreuil, marquis d'Orvault, appartenait, ou plutôt appartient à une des premières familles de la Bretagne et du Poitou. Il est uni, par des liens de parenté très-étroits, à la famille des La Rochejaquelein, à celle des La Moricière et des Cornulier. Tous les siens se sont distingués, par leur dévouement à la cause des Bourbons, à une époque et dans un pays où ce dévouement se prouvait par le sang répandu. Son grand-père, Gabriel de Guerry, fut tué à la bataille de Sablé ; son père, Jacques de Guerry de Beauregard, au combat d'Aisenay ; ses deux oncles, Gilbert de Guerry et Benjamin de Guerry, furent fusillés à Auray. Il est difficile de trouver dans l'histoire une famille qui ait plus souffert que la sienne dans les guerres de la Vendée. Lui-même, âgé de quinze ans, prit part à la seconde de ces guerres. Après la pacification générale, il fut un des Vendéens qui se rallièrent à l'Empire. Par l'entremise de M. de Cau-

laincourt, il fut attaché à la cour de Westphalie comme écuyer et capitaine des chasses. Jeune, riche, grand duelliste, gros joueur, Maubreuil eut un certain succès à Cassel. Il obtint du Roi le grade de lieutenant dans le régiment de chevau-légers westphaliens qui servait en Espagne. Là, il se distingua dans plusieurs rencontres par son brillant courage, et reçut de l'Empereur la croix de la Légion d'honneur, récompense insigne et rare, eu égard à son âge et à son grade. Revenu en Westphalie, il quitta le service du Roi Jérôme, et vint à Paris pour essayer de refaire, dans les fournitures des armées et dans des affaires plus ou moins véreuses, une fortune fort compromise par ses dissipations. Il ne réussit qu'à la perdre tout à fait. Les événements de 1814 le trouvèrent ruiné, brouillé avec sa famille, dévoré d'ambition et de besoins, prêt à tout pour les satisfaire, et espérant en avoir les moyens dans le bouleversement politique qui se préparait. Lié par de-communs tripotages de Bourse et d'argent avec Roux Laborie, secrétaire intime de Talleyrand, avec de Vanteaux, homme d'affaires du comte d'Artois, Maubreuil embrassa, avec la passion et la violence qui le caractérisaient, la cause des Bourbons, aussitôt que les derniers revers de la campagne eurent fait revivre des espérances longtemps oubliées. Dans les démonstrations Bourbonniennes qui eurent lieu à Paris le 31 mars, Maubreuil dépassa l'exaltation des partisans les plus éhontés de l'étranger. Il eut un véritable triomphe sur les boulevards, le long desquels il se promena portant attachée à

la queue de son cheval sa croix de la Légion d'honneur.

Cependant l'Empereur était à Fontainebleau, où se concentraient successivement les corps de l'armée, échelonnés depuis Saint-Dizier, dans leur marche forcée sur Paris. Marmont n'avait pas encore trahi; le lion vaincu, mais non terrassé, était formidable; rien que son nom faisait trembler les potentats de l'Europe maîtres de Paris. L'opinion générale était qu'il faudrait encore une grande bataille; et de fait, sans la défection de Marmont, il n'est pas douteux que l'Empereur eût tenté un effort suprême aux portes de Paris. Les alliés et les royalistes en redoutaient l'issue, ou plutôt ils sentaient qu'il n'y aurait pour eux dans l'avenir que des nuits sans sommeil tant que Napoléon serait vivant et libre. Le gouvernement provisoire, installé par Talleyrand dans son hôtel de la rue Saint-Florentin, et présidé par lui, sous le patronage d'Alexandre, et dans le but de ramener les Bourbons, était dans des transes perpétuelles; c'était le centre de la grande trahison qui livrait la France.

Talleyrand le savait bien, et ne voyait pas sa tête en sûreté derrière les cent cinquante mille baïonnettes étrangères qui la couvraient. Le 2 avril, Roux Laborie, secrétaire de ce gouvernement, fit appeler Maubreuil. Il lui avait écrit dans la journée six billets dont les termes, de plus en plus pressants, donnaient la mesure de l'impatience croissante de Talleyrand. Maubreuil ne les trouva qu'en rentrant chez lui à sept heures. Il courut de suite auprès de Roux La-

borie, qui le reçut dans le cabinet même de Talleyrand et le fit asseoir dans le fauteuil du prince. On possède, dans les documents judiciaires composant l'énorme dossier des différents procès Maubreuil, et notamment dans le rapport des substituts Thouret et Brière de Valigny, à la date du 11 mai 1818, les détails les plus circonstanciés et les plus authentiques sur cette première entrevue et sur celles qui l'ont suivie. Il paraîtrait que l'idée primitive de Roux Laborie n'était pas celle d'un assassinat pur et simple. Toute sa combinaison était fondée sur l'attente d'une grande bataille. On espérait que Maubreuil, à la tête d'une troupe déterminée et choisie, une centaine d'hommes, pourrait, dans le tumulte du combat, piquer droit sur l'Empereur et le tuer. C'est ce qui explique la nature des moyens proposés et discutés, et les clauses du marché : entente préalable avec l'état-major du prince de Schwartzemberg, choix des hommes et surtout des chevaux, jusqu'à désigner dans les écuries russes les bêtes les plus fameuses par leur rapidité et leur vigueur, promesses énormes faites à Maubreuil en cas de succès. Il ne s'agissait, en effet, de rien moins que d'une pension de 200,000 francs, d'un brevet de lieutenant-général et du gouvernement d'une province, ridicule parodie des grands marchés politiques du seizième siècle, dans laquelle se complaisait visiblement la vanité aristocratique et féodale des restaurateurs de la légitimité.

Le lendemain, le projet était notablement modifié; on arrivait au guet-à-pens par une pente insensible; il était toujours question de la bataille, mais on

inclinaut à confier la mission de tuer l'Empereur à des hommes déguisés en soldats français, qui se mêleraient aux rangs de l'armée ; enfin, on agita s'il ne serait pas plus simple de gagner des cavaliers de la garde impériale, ce qui ne paraissait pas impossible à Maubreuil. Jusqu'au 6 avril, les pourparlers entre Maubreuil et Roux Laborie se maintinrent dans ces termes un peu vagues ; Maubreuil assurant chaque jour le secrétaire du gouvernement provisoire, suivant les formules traditionnellement employées dans les conspirations, qu'il rassemblait son monde, qu'il distribuait les rôles, qu'il dressait ses batteries, etc. Soit impuissance, incapacité ou arrière-pensée, Maubreuil se vantait, et par le fait s'agitait beaucoup, surtout aux yeux du gouvernement provisoire et du comité royaliste, sans rien préparer, couvrant par de grands mots et beaucoup de promesses le vide de son action. Il ne semble pas, en effet, qu'il ait jamais rattaché à son projet un noyau d'hommes déterminés à l'exécuter sous ses ordres. On ne vit paraître avec lui, dans l'attentat de Fossard, que Dasies, garde-magasin des vivres-pain de la Grande-Armée, se donnant pour gentilhomme, et ayant fait la connaissance de Maubreuil pour s'être trouvé à côté de lui, le 31 mars, tirant à la fameuse corde attachée à la statue impériale de la place Vendôme. Outre Dasies, un nommé Colleville, ancien garde-du-corps du comte d'Artois, remplit une mission sans importance, ayant été envoyé en messager de Paris à Fontainebleau, de Fontainebleau à Pithiviers et à Montereau, pendant que s'effectuait l'ar-

restation de la Reine. Si l'on ajoute à ces trois noms ceux de Prosper Barbier et de Fraitur, domestiques de Maubreuil, de Muller, domestique de Colleville, on aura le personnel complet de tout ce qui joua un rôle quelconque, sinon dans le complot, du moins, dans le coup de main.

Maubreuil n'en manifestait pas moins, aux yeux de Roux Laborie, de grands scrupules, ou si l'on veut, de grandes craintes ; il avait besoin, disait-il, d'être couvert par l'autorité du gouvernement provisoire, ou du moins par l'acquiescement exprès de son président, aux projets et aux promesses de son secrétaire. Un jour, à un moment convenu, le prince de Talleyrand traversant la pièce où se trouvait Maubreuil, répondit à son salut par un signe amical que ce dernier interpréta comme la confirmation de tout ce qui s'était traité par l'intermédiaire de Roux Laborie.

A partir du 6 avril, les instances de ce dernier devinrent moins vives, et l'affaire entra évidemment dans une phase nouvelle sur laquelle nous avons des données moins certaines que sur la première. Ce qui paraît probable, c'est que la défection de Marmont et l'abdication ayant eu lieu à cette époque, la perspective d'une bataille avait complètement disparu, et que, d'un autre côté, la mort de l'Empereur était devenue beaucoup moins essentielle qu'auparavant au succès et à la sécurité de la restauration Bourbonnienne. Comme nous ne voulons faire aucune hypothèse gratuite et ne présenter que des faits authentiques, nous passerons, sans nous y arrêter, sur les

modifications, seulement suggérées, que dut subir l'acte de complais, pour arriver aux documents inévitables qu'il venait aboutissant à un résultat de grand intérêt.

L'empereur d'Autriche, parti le 22 à Paris, avait pris le titre de gouverneur, tandis qu'à Taleyrand, aussi s'adressant à Vienne, les deux véritables maîtres de la France à cette époque. Les commissaires des puissances alliées, envoyés à Fontenoy pour assister au départ de l'Empereur, arrivaient armés qu'ils se croyaient sûrs de vaincre les dernières réfractances du 18 au 21 avril. A partir du 18, on pouvait apprendre l'un moment à l'autre que Napoléon était reparti de son armée, et qu'il rétablissait, sans autre garde que la parole des souverains alliés et la présence de leurs commissaires, sur la route de Berlin.

Malgré le 18 et le 17 avril, l'histoire enregistre la signature de cinq papiers de la plus haute importance, émanant des autorités en qui se concentrait alors toute la puissance de fait qui disposait de la France. Voici ces cinq papiers. Nous reproduisons chacun d'eux dans son texte complet (1) :

(1) Les cinq papiers que nous citons sont ceux qui ont été publiés, au moment de leur signature, dans tous les journaux de cette époque, soit qu'ils aient été le sujet d'un décret ou d'un arrêté, soit qu'ils aient été le résultat d'un décret ou d'un arrêté. Ils sont : 1° le décret du 18 avril 1814, par lequel l'Empereur se retire de Paris; 2° le décret du 19 avril 1814, par lequel l'Empereur se retire de Paris; 3° le décret du 20 avril 1814, par lequel l'Empereur se retire de Paris; 4° le décret du 21 avril 1814, par lequel l'Empereur se retire de Paris; 5° le décret du 22 avril 1814, par lequel l'Empereur se retire de Paris.

« Il est ordonné à toutes les autorités chargées de
« la police générale de France, aux commissaires

sur cette affaire, pendant la première restauration, par M. Besson, chef de la huitième division du ministère de la guerre, au ministre de la guerre le maréchal Foulst, rapport approuvé dans ses conclusions par le maréchal, à la date du 3 mars 1815, les trois ordres donnés à Maubreuil, par la guerre, la police et les postes, sont rapportés dans des termes notablement différents. Voici cette seconde version :

« Paris, le 16 avril 1814.

« Le Ministre de la guerre autorise M. de Maubreuil à se présenter près des autorités militaires, et à requérir la force armée pour l'exécution des mesures qu'il est chargé de prendre pour le service de Sa Majesté Louis XVIII.

« Le Ministre de la guerre,

« Signé : Le général DUPONT. »

« Paris, le 17 avril 1814

« Nous, Commissaire provisoire près le département de la police générale, invitons les autorités administratives, chargées de la police, à donner à M. de Maubreuil tous les secours qui lui sont nécessaires et qu'il réclamera pour remplir la mission secrète qui lui est confiée.

« Le Commissaire provisoire, chargé du portefeuille de la police générale,

« Signé : ANGLÈS. »

« Le Directeur général des postes ordonne aux maîtres de poste de la route de Paris à tout autre lieu, de fournir à M. de Maubreuil, chargé d'une mission importante, le nombre de chevaux et postillons dont il aura besoin, en payant suivant l'ordonnance, et de veiller à ce que son service se fasse avec célérité.

« Fait à Paris, le 17 avril 1814.

« Le Conseiller d'État, Directeur général des postes,

« Signé : BOURIENNE. »

Et plus bas :

« Le Directeur général ordonne aux maîtres de poste de prendre toutes les mesures pour que le voyage de M. de Maubreuil n'éprouve pas le plus léger retard. »

Il nous a été impossible de constater à qui devait remonter la responsabilité des altérations qu'ont subies les textes originaux dans l'une ou l'autre des deux versions. C'est un mystère de plus à ajouter à tous ceux qui planent sur cette histoire. D'ailleurs, le rapport de M. Besson prouve que le gouvernement des Bourbons ne niait nullement l'existence de l'esprit des ordres donnés à Maubreuil.

« généraux, spéciaux et autres, d'obéir aux ordres
« que M. de Maubreuil leur donnera, de faire et
« d'exécuter à l'instant même tout ce qu'il leur
« prescrira; M. de Maubreuil étant chargé d'une
« mission secrète de la plus haute importance.

« *Le Commissaire provisoire du département de*
« *la police générale,*

« *Signé : ANGLÈS.*

(Cochet.)

« Paris, le 17 avril 1814. »

« Il est ordonné à toutes les autorités militaires
« d'obéir aux ordres qui leur seront donnés par
« M. de Maubreuil, lequel est autorisé à les requérir
« et à en disposer selon qu'il le jugera convenable,
« étant chargé d'une mission secrète.

« Messieurs les commandants de corps veilleront
« à ce que les troupes soient mises sur-le-champ à
« sa disposition, pour l'exécution des ordres dont il
« est chargé pour le service de Sa Majesté Louis XVIII.

« *Le Ministre de la guerre,*

« *Signé : Général comte Duroc,*

(Cochet.)

« Paris, 16 avril 1814. »

« Le Directeur général des postes ordonne aux
« maîtres de poste de fournir à l'instant à M. de
« Maubreuil, chargé d'une haute mission, la quantité
« de chevaux qui lui sera nécessaire, et de veiller à
« ce qu'il n'éprouve aucun retard pour l'exécution

« des ordres dont il est chargé pour le service de
« Louis XVIII.

« *Le Directeur général des postes et relais*
« *de France,*

« *Signé : BOURIENNE.*

(Cachet.)

« Paris, le 17 avril 1814. »

« *P. S.* — Le Directeur général ordonne aux
« inspecteurs et maîtres de poste de veiller avec le
« plus grand soin à ce que le nombre de chevaux
« demandé par M. de Maubreuil, lui soit fourni avant
« et de préférence à qui que ce soit, et qu'il n'é-
« prouve aucun retard.

« *Le Directeur général,*

« *Signé : BOURIENNE.*

(Cachet.)

« Paris, le 17 avril 1814. »

« M. le général de Maubreuil étant chargé d'une
« haute mission d'une très-grande importance, pour
« laquelle il est autorisé à requérir les troupes de
« Sa Majesté Impériale Russe, M. le général en chef
« de l'infanterie russe, baron de Saken, ordonne aux
« commandants des troupes de les mettre à sa dispo-
« sition, pour l'exécution de sa mission, dès qu'il les
« demandera.

« *Le Général en chef de l'infanterie russe,*
« *gouverneur de Paris,*

« *Signé : Baron SAKEN.*

(Cachet.)

« Paris, le 17 avril 1814. »

« M. le général de Maubreuil étant autorisé de
« parcourir la France pour des affaires d'une très-
« grande importance et pour l'exécution d'une
« très-haute mission, et pouvant, dans son besoin,
« avoir occasion de requérir les troupes des hautes
« puissances; en conséquence de ce, et suivant
« l'ordre de M. le général en chef de l'infanterie
« russe, baron de Saken, il est ordonné à MM. les
« commandants des troupes alliées de les lui fournir
« sur ses demandes, pour l'exécution de sa haute
« mission.

« *Le Général d'état-major,*

« *Signé :* BARON DE BROKENHAUSEN.

(Cachet.)

« Paris, le 17 avril 1814. »

Tels furent les ordres remis à Maubreuil le 17 avril. On en établit des duplicatas dans lesquels le nom de Dasies était substitué au nom de Maubreuil, et Dasies les reçut pour qu'un accident arrivé au chef de l'entreprise n'en arrêtât pas l'exécution.

Nous ne pensons pas qu'il y ait, dans les temps modernes, un second exemple d'un pouvoir aussi illimité donné à un simple particulier dans toute l'étendue d'un État, et d'une mission élevée à une pareille hauteur d'importance et de mystère; car il n'est pas un mot, dans la teneur de ces ordres extraordinaires, qui puisse rien faire soupçonner sur la nature de leur objet, si ce n'est qu'il constituait un secret d'État des plus redoutables.

Maubreuil a soutenu toute sa vie, au milieu des anathèmes de tous les siens et des persécutions effroyables attirées sur lui par ses déclarations obstinées, que la mission, objet des cinq ordres fameux, était l'assassinat de l'Empereur sur la route du Midi. Le parti royaliste, au contraire, a prétendu qu'il s'agissait simplement de recouvrer une partie des diamants de la couronne, dont on supposait que la Reine Catherine pouvait être dépositaire pour le compte de la famille Bonaparte; mais il a soutenu cette thèse avec un embarras extrême, une répugnance visible à parler de cette affaire et seulement dans de rares occasions, alors que le silence devenait absolument impossible devant quelque recrudescence des interrogations accusatrices de l'opinion libérale. Quant au gouvernement même des Bourbons, il s'est renfermé dans un mutisme complet; aucun acte officiel n'est venu donner un sens au fait, dont personne d'ailleurs ne contestait le caractère authentique, d'une mission donnée à Maubreuil, le 17 avril 1814, par le comte d'Artois, lieutenant-général du roi Louis XVIII.

Pour donner une idée du silence gardé à cet égard par le gouvernement de la première restauration et de l'embarras où cette absence de mot d'ordre mettait ses propres agents, nous citons le passage suivant du rapport de M. Besson, que nous avons déjà mentionné, rapport classé naturellement parmi les documents *royalistes* :

« Des pièces semblables furent délivrées au sieur

« Dites. Mais quel était le but de cette mission et
« par qui fut-elle confiée aux sieurs Maubreuil et
« Dumas ? »

« Les pièces du procès, qui sont au nombre de
« trois cent soixante-cinq, ne présentent rien de
« certain sur ces deux points importants. Les juges
« d'instruction n'ont recueilli à cet égard que les
« déclarations de Dumas, Colleville et Maubreuil, et
« deux branillons de lettres de celui-ci à l'adresse du
« Ministre de la guerre et du Commissaire provisoire
« chargé du portefeuille de la police générale. »

Les Cabinets russes et prussiens ont imité cette réserve sur la part de responsabilité que leurs mandataires militaires avaient assumée sur eux dans l'affaire; mais s'ils ont accordé au gouvernement français le bénéfice de leur silence, ils ne l'ont fait que par contrainte et avec une mauvaise humeur non dissimulée; il est même à présumer que les signatures des deux commandants en chef des armées alliées ont été surprises par les ministres français; seulement l'histoire n'a pu, jusqu'ici, saisir le nœud secondaire de cette partie de l'intrigue, ni deviner ce qui s'est passé dans le cabinet d'Alexandre et dans celui de Frédéric Guillaume, comme elle explique à peu près complètement tout ce qui s'est tramé dans le cabinet de M. de Talleyrand.

Nous commençons par déclarer que le témoignage de Maubreuil est, à nos yeux, sans grande valeur morale; mais en présence des cinq documents authentiques que nous venons de rapporter, nous nous

bornons à demander si l'explication royaliste, celle de la recherche des diamants de la couronne, est admissible. Malheureusement pour ce parti, son explication, la seule, nous en convenons, qu'il pouvait mettre en avant toutes les fois qu'il lui était impossible de se taire, est matériellement ruinée par des faits du même ordre officiel et inattaquable que celui des cinq signatures. Voici ces faits :

Le *Moniteur* du 10 avril 1814, contient un arrêté du gouvernement provisoire qui débute en ces termes :

« Le Gouvernement provisoire, informé que,
« d'après les ordres du souverain dont la déchéance
« a été solennellement prononcée le 3 avril, des
« fonds considérables ont été enlevés de Paris dans
« les jours qui ont précédé l'occupation de cette ville
« par les troupes alliées..., arrête..., etc. »

Puis vient l'énumération de tous les fonctionnaires publics qui sont tenus, sous leur responsabilité, d'arrêter le transport des fonds provenant de cet enlèvement, de les saisir et d'en opérer immédiatement le dépôt dans la caisse publique la plus voisine.

Dès la veille, c'est à dire le 9 avril, un agent du gouvernement provisoire, M. Dudon, récemment tiré du donjon de Vincennes, où il était enfermé pour avoir déserté son poste à l'armée d'Espagne, était parti pour Orléans. Le 10, il entrait dans cette ville en même temps que l'Impératrice Marie-Louise, venant de Blois. Là, M. Dudon, armé du décret du

gouvernement provisoire, ouvertement, officiellement, sans la moindre opposition de la part des autorités alliées, qui venaient de recevoir l'Impératrice en souveraine, des quinze cents soldats de la garde impériale qui l'escortaient, de M. de Schouvaloff, aide de camp de l'empereur de Russie, qui l'accompagnait, M. Duflot, disons-nous, s'empara :

1^o Des diamants de la couronne, qui lui furent remis intégralement, sur reçu détaillé, y compris le *Régent*, que l'Impératrice tira de son propre sac où elle le portait ;

2^o De 65 millions, propriété personnelle de l'Empereur, provenant des économies de sa liste civile et du trésor accumulé dans les caves des Tuileries, trésor réduit à cette somme par l'affectation que Napoléon en avait faite aux dépenses de l'armée pendant la campagne de 1814 ;

3^o De toute la vaisselle d'or, d'argent, de vermeil, de table, de toilette, etc., appartenant à Napoléon et à Marie-Louise. (Le soir, l'évêque d'Orléans prêta la sienne pour le service de l'Impératrice.)

Ainsi, dès le 10 avril, les diamants de la couronne, dans l'état où ils existent encore aujourd'hui, étaient rentrés dans les mains du gouvernement provisoire, et il avait suffi, pour opérer cette saisie, d'un simple agent pourvu d'un mandat avoué, public, spécial et procédant à l'exécution du décret de la veille ; et cet agent avait eu le pouvoir et la facilité, non-seulement de reprendre les diamants de la couronne, mais de dépouiller la fille de l'empereur d'Autriche de la fortune de son mari, de ses bijoux et de ses objets

précieux les plus intimes et les plus personnels. Commissaires russes, garde impériale, autorités impériales, tout le monde avait trouvé l'opération, sinon toute simple, du moins impossible à entraver par un acte d'opposition quelconque.

Et l'on ose dire que le 17 avril, cinq jours après l'entrée du comte d'Artois à Paris et la constitution du gouvernement des Bourbons, dont le gouvernement provisoire n'était qu'une délégation incertaine et contestée, l'application de ce même arrêté du 9, à la Reine de Westphalie, a pu nécessiter les ordres extraordinaires donnés à Maubreuil, c'est-à-dire les autorités civiles et militaires, les armées russes et prussiennes mises à la disposition d'un seul, pour une mission *secrète* et de la *plus haute importance* !

Le vol fait à l'Impératrice Marie-Louise, entourée encore de tout le prestige et de tout l'apparat de l'autorité souveraine, venait d'être accompli comme un simple acte d'administration ; le prétexte légal de l'arrêté du 9 avait suffi ; et voler la Reine Catherine, fugitive, isolée, munie d'un simple passeport, prenait les proportions d'une affaire d'État européenne ! la France, la Russie et la Prusse avaient besoin de la comploter dans l'ombre et de s'armer de toutes leurs ressources !

Si une contradiction aussi absurde ne suffisait pas pour ruiner l'explication des royalistes, nous ajouterions que s'il se fût agi d'une recherche quelconque d'argent, de diamants, de papiers à opérer, même d'une manière générale, sur la personne des membres

de la famille Bonaparte, l'empereur Alexandre, qui fit publiquement éclater son indignation et qui traita fort mal le gouvernement français au sujet de cette affaire, n'aurait pas manqué, dans sa réponse à la Reine, tout en lui promettant justice, d'excuser ses alliés et lui-même, en alléguant un malentendu, des ordres mal compris ou dépassés; nullement, sa réponse ne respire que l'étonnement et l'indignation, comme s'il était stupéfait d'apprendre que sa cousine ait pu avoir quelque chose à démêler avec Maubreuil et avec sa mission, quelque idée d'ailleurs qu'il eût de cette mission.

Rapprochés des premières propositions de Roux Laborie, les ordres du 17 avril sont devenus, aux yeux de l'histoire, des arrêts d'assassinat dressés par le gouvernement des Bourbons contre l'Empereur Napoléon. Il ne peut plus y avoir d'incertitude que sur la part plus ou moins grande prise dans le complot par chacun des deux ou trois personnages qui gouvernaient, à ce moment, pour le comte d'Artois.

Maubreuil les a évidemment trompés. Que le cœur lui ait manqué au moment d'aller attendre l'Empereur sur la route de Lyon, ou qu'il n'ait pas réussi, malgré ses fanfaronnades de conspirateur, à recruter une bande d'assassins assez nombreuse et assez déterminée (car sa tête, dont l'exaltation touchait parfois à la folie, était peu capable de concevoir un plan mûrement réfléchi), il est certain que dès le 17 au soir, venant de recevoir les fameux ordres, il se jeta dans une entreprise tout à fait incompatible avec celle à laquelle il s'était engagé, ce qui prouve qu'il

était résolu à ne pas tenir ses promesses. Il a prétendu, dans ses différents procès et ses nombreux mémoires, que ce fut le hasard qui fit tomber la Reine Catherine au milieu d'une de ses bandes, celle de Fossard, alors qu'il faisait avec ses agents des semblants de manœuvres et qu'il dressait des embuscades fictives autour de Fontainebleau, pour entretenir les illusions de ses patrons royalistes et sauver ainsi la vie de l'Empereur.

Les instructions judiciaires démentent ces allégations, comme elles mettent à néant toute cette fantasmagorie de bandes et d'agents mis en mouvement du 17 au 21 avril et dont on n'a jamais trouvé trace. La vérité est que, le 17, Maubreuil ayant eu connaissance des préparatifs de départ de la Reine, s'embusqua avec Dasies, le seul complice sérieux qu'ait révélé l'instruction, devant la porte de l'hôtel Fesch, rue du Montblanc, qu'ils suivirent de poste en poste les voitures de Catherine jusqu'à Pithiviers; que là, ayant appris le changement d'itinéraire sur Montereau, ils prirent les devants et arrivèrent le 20 dans cette ville. Elle était occupée alors par des corps de la garde impériale qui attendaient les ordres de dislocation de l'armée. Un détachement de chasseurs et de mamelucks qui en faisait partie était commandé par un M. Tryon de Montalembert, connu de Maubreuil et même son allié. Sur la présentation de l'ordre du Ministre de la guerre, M. Tryon de Montalembert s'empressa de mettre à la disposition de Maubreuil un peloton de chasseurs et de mamelucks, et même, si l'on en croit Maubreuil, se prêta

à faire un choix d'hommes capables de tout entreprendre. C'est avec cette troupe, renforcée à quelques heures de là par une seconde, mise également à réquisition à Montereau, que Maubreuil et Dasi vinrent se poster au relai de Fossard et y arrêtaient comme nous l'avons raconté, la Reine Catherine, le 21 avril, à sept heures du matin.

Toute l'existence de Maubreuil s'est usée à soutenir, avec une énergie et une persistance dont nous ne cherchons pas à atténuer le caractère véritablement extraordinaire, la thèse suivante : Dès la première ouverture de Roux Laborie, Maubreuil a joué le jeu d'entrer dans ses vues, de prendre des engagements, mais avec l'intention bien arrêtée de ne pas les tenir. En suivant cette conduite, il aurait eu un double motif : premièrement, de sauver sa propre tête, qui eût été fort compromise s'il était resté possesseur du secret d'un pareil projet après avoir refusé de s'y associer ; en second lieu, de sauver la tête de l'Empereur, qu'un autre, moins scrupuleux que lui, se serait, sur son refus, chargé de frapper. Suivant lui, les ordres du 17 avril avaient pour but l'assassinat de l'Empereur après son départ de Fontainebleau. Maubreuil les a acceptés pour qu'ils ne tombassent pas en d'autres mains ; il a feint de mettre du monde en mouvement autour de Fontainebleau et sur les différentes routes conduisant de cette ville dans le Midi. L'arrestation de la Reine Catherine, la saisie de ses diamants et de son argent, n'ont eu d'autre but que de donner le change au gouvernement français, par l'exécution d'un coup de main sur

un membre de la famille Bonaparte, la tentative sur son chef étant censée avoir échoué, enfin, d'apaiser les promoteurs de l'assassinat en leur donnant de l'or au lieu du sang attendu.

Tel est l'étrange système de justification ou d'accusation, comme on voudra, duquel, depuis un demi-siècle, Maubreuil n'a pas dévié un seul jour. On peut dire qu'il a vécu toute sa vie de cette idée, poursuivie avec une prodigieuse ténacité, et qu'il en vit encore, dans un sens tout matériel, puisque, si nous ne nous trompons, il n'a plus que les secours de Napoléon III pour soutenir les derniers jours de son inexplicable et tragique carrière.

Peu nous importe, d'ailleurs, de savoir quels ont été les secrets motifs de Maubreuil, lorsqu'il a épargné l'Empereur, et ce qui s'est réellement passé, au mois d'avril 1814, dans cette âme livrée aux plus mauvaises passions et surexcitée encore par les commotions violentes de cette époque funeste ; il nous suffit d'avoir montré que l'idée d'assassiner l'Empereur, conçue par Roux Laborie, secrétaire de Talleyrand pendant l'existence du gouvernement provisoire, n'était reprise, par les ministres, conseillers ou agents du comte d'Artois, lieutenant-général du royaume, et poussée par eux jusqu'à la dernière limite qu'ils pouvaient atteindre ; la main, qu'ils avaient armée, ayant faibli au moment suprême.

Voilà la question de l'assassinat vidée. Il en reste une autre à éclaircir, celle du vol, qui ne manque pas non plus d'un certain intérêt, car il est instructif de rechercher si les *assassins politiques*, agissant au

nom du comte d'Artois, n'auraient pas été en même temps des filous et des receleurs du plus bas étage.

Les faits que nous allons exposer sont ici d'autant mieux à leur place, que tout le développement de l'affaire, postérieur à l'arrestation de Fossard, n'est qu'une conséquence des réclamations de la Reine appuyées des menaces de l'empereur Alexandre. Toutefois, avant de présenter ce résumé, il est nécessaire de rapporter un fait qui est de nature à l'éclairer d'un jour très-vif. Sans la connaissance de ce curieux précédent, le lecteur pourrait s'étonner et presque douter des rapports intimes existant entre les agents du comte d'Artois, Vitrolles et Vanteaux, et des voleurs de grand chemin comme Maubreuil et Dasies, et ne pas se bien rendre compte de la confusion que l'on établissait alors, comme la chose du monde la plus naturelle, entre les droits du Prince et ceux de l'État, entre sa caisse particulière et celle du fisc. Nous empruntons le récit à M. Thiers, qu'on ne peut soupçonner ni de manquer de ménagements, quand il met en scène la personne d'un Bourbon, ni d'être à la recherche des anecdotes scandaleuses. — Il s'agit de la suite de l'expédition de M. Dudon à Orléans, lorsqu'il eut saisi, entre les mains de Marie-Louise, le trésor particulier de Napoléon et sa vaisselle d'or et d'argent (*Histoire du Consulat et de l'Empire*, vol. xviii, p. 59) :

« Les auteurs de cette expédition avaient voulu
« conduire aux Tuileries les fourgons contenant les
« 10 millions, comme une portion recouvrée du

« domaine public, dont ils désiraient faire hommage
« à M. le comte d'Artois. Et, effectivement, le dépôt
« avait été conduit intact à la porte du Prince.
« Lorsque le baron Louis, ministre des finances,
« connut le fait, il en fut irrité au plus haut point. .

«
« Malgré son dévouement aux Bourbons, en appre-
« nant qu'on avait transporté aux Tuileries les dix
« millions dont il avait un besoin indispensable, il
« fut courroucé de la privation et de l'irrégularité.
« Il rassembla les principaux personnages composant
« le ministère et le conseil du Prince, leur dénonça
« le fait, et déclara que si les 10 millions n'étaient
« à l'instant renvoyés au Trésor, il donnerait sa dé-
« mission motivée. On s'efforça de le calmer ; on lui
« conseilla d'aller chez le Prince, de lui faire con-
« naître, avec modération et convenance, les règles
« établies, depuis 1789, dans la gestion de la for-
« tune publique, et on lui promit qu'il aurait satis-
« faction.

« Le ministre, un peu apaisé, se rendit chez le
« comte d'Artois, le surprit sans lui déplaire par la
« vigueur de son langage, et le trouva facile à rendre
« un bien qu'il ne songeait nullement à s'approprier,
« et dont il aurait usé tout au plus en faveur de ses
« amis malheureux si on ne lui avait pas dit que
« c'était le bien de l'État, indispensable d'ailleurs à
« l'acquittement des services publics. Les 10 millions
« furent rendus, à 500,000 francs près, qui étaient
« nécessaires pour l'entretien de la maison du
« Prince. »

L'arrestation de Fossard et la remise aux Tuileries, entre les mains des gens du comte d'Artois, du produit de cet acte audacieux, ont été des opérations du même ordre que l'expédition d'Orléans et le transport du trésor impérial à *la porte* du Prince. Dans l'affaire Maubreuil (la question d'assassinat réservée), il y a eu moins de régularité, et le vol de bas étage, la filouterie y ont joué un rôle dont il n'y a pas trace dans l'affaire Dudon, mais au fond, l'une comme l'autre sont le produit de la réaction Bourbonnienne telle que la comprenaient les émigrés et les amis du Prince. Celle-ci explique celle-là, qu'elle a précédée de huit jours.

Donc, le 21 avril à midi, Maubreuil et Dasies quittèrent Fossard dans leur voiture de poste, accompagnant la patache sur laquelle étaient les onze caisses; le convoi marchait sous l'escorte de neuf mamelucks ou chasseurs de la garde et d'un maréchal-des-logis. On s'arrêta à Chailly pour y terminer la journée et y passer la nuit. Sept chasseurs de l'escorte furent congédiés. Pendant ce séjour à Chailly, les caisses furent déchargées de la patache et portées dans la chambre de l'hôtel où s'étaient installés Maubreuil et Dasies.

Le lendemain 22, les caisses furent replacées sur la patache, moins celle contenant les 84,000 francs et le nécessaire du Roi. Le maréchal-des-logis, avec deux cavaliers, reçut ordre de les escorter jusqu'à Paris, et de les porter chez de Vanteaux, rue Taitbout, 18. Le sous-officier fut en outre chargé de remettre à ce dernier la lettre suivante de Maubreuil :

« Je t'envoie, mon cher Alexandre, un magasin
« de cassettes ; on m'a bien assuré que les deux
« cassettes n° 2 et n° 3, qui manquaient à l'envoi
« que tu as fait précédemment au château, y étaient,
« Toutes ces caisses ont été prises sur la Reine de
« Westphalie, non sans peine, je t'assure, et sans des
« menaces qui n'ont pu altérer le zèle que je porte
« aux intérêts de notre Roi, qui doit avant tout
« retrouver ses bijoux et son argent. Je suis à la
« poursuite d'autres objets plus considérables. On est
« bien en peine de savoir ce qui se passe. Le Roi
« Jérôme et son digne frère font le diable à Orléans.
« Ils ont armé aux environs des paysans. Je les
« joindrai et t'en conduirai un sous peu. »

Le 22, à midi, de Vanteaux reçut les caisses et la lettre.

Cependant le même jour, au lieu de les suivre, Maubreuil et Dasies se dirigèrent sur Versailles, emportant dans leur voiture la cassette de l'or et celle du nécessaire. Descendus à l'hôtel du Merle-Blanc, ils firent porter les deux coffres dans leur chambre. En transportant celle de l'or, le poids la fit défoncer ; on en ficela les débris avec les quatre petits sacs qu'elle contenait. Un serrurier fut appelé, ouvrit le nécessaire (dont le Roi avait gardé la clef), Maubreuil ayant désiré en reconnaître le contenu. Il fut refermé par le même ouvrier.

Dans la soirée, Maubreuil et Dasies partent pour Paris et se séparent en y arrivant. Dasies se rend droit chez de Vanteaux ; Maubreuil va le rejoindre,

après avoir déposé les deux coffres dans une chambre, rue Neuve-du-Luxembourg, 25, louée un mois auparavant, par le valet de chambre Barbier, sous son propre nom.

Dans la nuit du 22 au 23, entre minuit et une heure, Maubreuil, Dasies et de Vanteaux se trouvent enfin réunis chez de Vanteaux. Ce dernier avait les neuf caisses depuis douze heures ; il s'était rendu aux Tuileries après les avoir reçues ; on l'avait invité à les déposer entre les mains de M. de Vitrolles, secrétaire d'État, conseiller du comte d'Artois, et logeant aux Tuileries même. Mais ce dépôt n'avait pas été effectué le jour même, de Vanteaux prétendant que le temps lui avait manqué.

Le 23 au matin, la plainte de l'empereur Alexandre venait de parvenir aux Tuileries. Tout y était en grand émoi ; dès ce moment, on y reconnaissait la nécessité de sacrifier quelqu'un à la colère de l'empereur de Russie, et de donner une tournure juridique à l'affaire ; on parlait d'arrêter Maubreuil. Ce dernier, pressé par de Vanteaux, fait porter la cassette du Roi rue Taitbout, 18, et de là aux Tuileries, chez le baron de Vitrolles, qui la reçoit. Mais ce n'est que dans la nuit qui suit cette journée du 23, à une heure du matin, que Maubreuil porte aux Tuileries les quatre sacs d'or et les débris de la cassette qui les contenait. Il y arrive accompagné de Dasies, de Vanteaux, des nommés Gaudin et Geslin. Introduits chez le baron de Vitrolles, ils le trouvent couché ; alors, en présence de tous ces témoins, Maubreuil pose les quatre sacs sur la table de nuit du baron. M. de

Vitrolles lui dit que c'est bien, et de revenir le lendemain.

Le surlendemain 25, seulement, Maubreuil et Dasies sont rappelés aux Tuileries, et là, en présence de Vanteaux et d'autres témoins, il est procédé, *pour la première fois*, à l'apposition des scellés sur les onze caisses. Maubreuil et Dasies sont arrêtés, et les caisses portées à la préfecture de police. Plus tard, les scellés furent levés, et on procéda au récollement des objets contenus dans les coffres, au moyen des inventaires remis par Madame de la Rochette et par le Baron de Marinville, au nom du Roi Jérôme et de la Reine Catherine. Cette opération permit de constater que les diamants, bijoux et objets précieux portés sur les états, avaient disparu presque en totalité ; que les quatre double-fonds secrets du nécessaire du Roi étaient restés intacts ; enfin, que les quatre sacs qui devaient contenir 84,000 francs, ne renfermaient que 2,000 francs en pièces de un franc et de cinquante centimes.

Tels sont les faits judiciairement constatés et reconnus par les documents royalistes. Leur exactitude n'est donc pas en cause.

Ainsi, du 21 au 25 avril, les coffres ont passé, de mains en mains, entre celles de Maubreuil, de Dasies, de Vanteaux et de Vitrolles, jusqu'au moment où ils ont été régulièrement mis sous les scellés.

L'or et les diamants ayant disparu, il faut qu'ils soient restés accrochés à quelques-unes des étapes de cette longue pérégrination de la fortune de Jérôme et de Catherine, commencée à Fossard et terminée à

la préfecture de police. De Vanteaux et de Vitrolles, tout autant que Maubreuil et Dasies, les ont eus et gardés en leur possession jusqu'à l'apposition des scellés. Il est inutile d'ajouter que chacune des deux parties adverses accuse l'autre de les avoir volés.

En ne tenant compte que de ces deux affirmations contradictoires et de la *moratité légale* des personnages en cause, nous convenons qu'il y aurait *présomption* en faveur de Vitrolles et de Vanteaux, c'est-à-dire qu'il paraîtrait vraisemblable que le vol de l'or et des diamants est le fait de Maubreuil et de Dasies. Mais il s'est passé, à la suite de l'arrestation de ces deux hommes, des faits d'une nature fort étrange et qui obscurcissent considérablement ce dilemme assez simple dans sa formulé : *Les diamants et l'or ont été volés ou par Maubreuil et Dasies, ou par les agents du comte d'Artois*. Il serait bien possible que la vérité fût à la fois dans l'un et l'autre de ces deux termes, ou plutôt qu'il fallût la chercher dans un tissu de combinaisons mystérieuses, d'intrigues enchevêtrées, d'impudents mensonges, imbroglie inexplicable, mais compromettant au plus haut degré pour tous les noms qui s'y trouvent mêlés.

Arrêtés le 25 avril, Maubreuil et Dasies sont mis au secret. La magistrature que, malgré les passions du temps, nous voulons bien croire avoir agi de bonne foi en cette circonstance, c'est-à-dire à l'aveugle, poursuit l'instruction de l'affaire, dont la marche était d'ailleurs scrupuleusement surveillée et pressée par l'empereur Alexandre. Barbier, valet de chambre de Maubreuil, Fraitur, son cocher, Muller,

domestique de Colleville, furent arrêtés. On fit des perquisitions à leurs domiciles, dans ceux de leurs familles et de leurs amis, et aux différents endroits où s'étaient arrêtés Maubreuil et Dasies du 21 au 25 avril, notamment dans la chambre de la rue Neuve-du-Luxembourg, n° 25. Les débris de bijoux et les bijoux de peu de valeur qu'on y saisit prouvèrent que si Maubreuil n'avait pas tout pris, il ne s'était nullement fait scrupule de s'approprier une partie du trésor. Au-delà, l'instruction ne trouvait qu'obscurité, et s'arrêtait embarrassée devant la justification accusatrice de Maubreuil, qui, du fond de son cachot et avec une indomptable énergie, traitait les hommes les plus puissants du jour d'assassins et de voleurs.

Cependant, cette première captivité de Maubreuil et les délais plus ou moins légaux apportés au jugement public du procès, n'avaient arrêté ni les réclamations de la Reine Catherine, alors en exil, ni les instances impérieuses de l'empereur de Russie. Convaincu évidemment que toute l'affaire ne reposait pas sur la tête de Maubreuil, Alexandre ne se contentait nullement de son arrestation et des promesses d'une réparation juridique ; il exigeait du gouvernement français que l'on rendit les diamants, et cela avec une insistance peu flatteuse pour ceux qu'il pressait ainsi, car il était difficile de leur dire plus clairement qu'on ne leur réclamait que ce qu'il était en leur pouvoir de restituer, c'est-à-dire que ce qu'ils détenaient eux-mêmes.

Cette pression de l'empereur de Russie était

devenue tout à fait impossible à éluder, quand, au mois d'août 1814, la Chancellerie russe fut officiellement informée par le gouvernement français que les diamants de la Reine Catherine venaient d'être retrouvés. Un nommé Huet, employé à la préfecture de police, pêchant à la ligne dans la Seine, sur le quai de la Conférence, avait, disait-on, retiré de l'eau, accrochés à son hameçon, trois peignes avec leurs garnitures de diamants, d'opales et de perles. *Quinze jours* après cette découverte, une perquisition fut censée faite dans cette partie du lit de la Seine par les soins de la police. Il en résulta la découverte d'une certaine quantité d'objets précieux, reconnus pour avoir fait partie des écrins de la Reine de Westphalie. L'ensemble des objets ainsi retrouvés représentait, en valeur, un peu moins de la moitié de ce qui avait été enlevé à Fossard. Le tout fut déposé au Palais de Justice, comme pièces de conviction.

C'est là, c'est dans ce dénouement inattendu donné officiellement à l'affaire des diamants, c'est dans cette satisfaction trouvée à point nommé pour apaiser Alexandre, que git évidemment le nœud de la question du vol; mais nous convenons qu'il n'a pas encore été dénoué et qu'il ne le sera vraisemblablement jamais.

Il paraît certain que Huet avait eu des rapports, dans la prison, avec les domestiques de Maubreuil. Ce serait donc d'après leurs indications qu'il aurait mis la main sur le trésor; ou bien, si l'affaire de la découverte est une pure invention, une comédie

montée par la police pour avoir un prétexte honnête de représenter le corps du délit, il faut admettre qu'elle a exploité cette circonstance des rapports de Huet avec Barbier et Fraitur, pour donner à tout le procès une tournure défavorable à Maubreuil. En effet, à la faveur de cet enchaînement de circonstances singulières, un lien de vraisemblance s'établirait entre les suppositions suivantes : Maubreuil se débarrasse des diamants en les jetant dans la Seine de ses propres mains ou par celles de ses domestiques ; ces derniers en font l'aveu à Huet dans la prison ; Huet repêche les diamants pour son compte ou pour le compte de la police. Dans le cas le plus favorable aux versions royalistes, il faudrait encore reconnaître que l'histoire des hameçons est une pure fable, puisqu'elle suppose que le hasard seul, et non pas un indice révélateur, a conduit Huet à la découverte du trésor.

Mais ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que l'instruction la plus obstinée, le régime du secret, la pression judiciaire et policière la plus rigoureuse, n'ont pu tirer de Barbier ni de Fraitur un aveu quelconque de leur participation à l'abandon des diamants dans la Seine, aveu qui déchargeait presque complètement tous les gens du château, et qu'on leur eût payé d'un bien autre prix que la liberté. En outre, l'attitude de Huet, incarcéré après la découverte, n'a pas cessé d'être des plus énigmatiques, et l'on n'est jamais parvenu à établir, pour la pleine et entière justification de Vanteaux et consorts, un historique vraisemblable, conduisant les diamants de Fossard

au Palais de Justice par les stations des Tuileries et de la Seine, et après un voyage de quatre mois.

L'opinion libérale, en 1814 et en 1815, n'a pas manqué de s'emparer de toutes ces obscurités, de toutes ces contradictions pour attaquer, avec les armes de la haine et de l'ironie, le système de défense des royalistes. Ce fut principalement sur l'affaire de la pêche que s'accumulèrent les incrédulités, les railleries, les dénégations. Le mot de *pêche miraculeuse* fut le premier des mille quolibets qui coururent Paris à cette époque, au sujet de l'ingénieuse invention dont on faisait successivement honneur à tous les hommes du nouveau gouvernement. Tout, disait-on, dans cette fable, jusqu'à la qualité du pêcheur, trahissait la main de la police, et d'une police nouvelle, encore peu sûre d'elle-même, cherchant avec maladresse à renouer les traditions de l'ancien régime, interrompues par vingt ans de révolution.

En dehors des circonstances même de la découverte, la supposition que Maubreuil aurait jeté ou fait jeter les diamants dans la Seine (supposition officiellement admise par le gouvernement des Bourbons et nécessaire à sa justification), était déclarée inadmissible. Maubreuil, arrêté le 25 avril aux Tuileries même, où il avait été appelé pour assister à l'apposition des scellés, n'avait pu soupçonner, quelques jours ou quelques heures avant ce moment, qu'il fût dans cette situation désespérée où un voleur doit faire l'abandon volontaire du fruit de son vol pour en effacer la trace.

En rappelant la nature exceptionnelle de l'affaire,

les intérêts mis en jeu, la qualité des personnages, on soutenait que si Maubreuil, du 21 au 23 avril, s'était vu un seul instant dans la nécessité absolue de renoncer à cette fortune, pour laquelle il avait risqué le plus audacieux attentat, il lui eût été bien plus avantageux de la remettre simplement entre les mains de Vitrolles, de Vanteaux ou de tout autre, que d'aller la jeter dans la Seine.

Par le fait, il est difficile d'admettre qu'en restituant les diamants aux hommes qui les redemandaient avec tant d'instance, soit pour se les partager, soit pour les mettre à la disposition d'Alexandre, Maubreuil ne se fût pas ménagé de bien meilleures conditions qu'en se privant lui-même à la fois, par un acte insensé, et de la fortune et du moyen de se concilier ses redoutables adversaires, et de faire d'eux des amis ou des complices.

Toutes ces particularités étranges, qui font de cette affaire une des plus obscures de l'histoire des procès célèbres, sont exposées dans une note rédigée par M^e Caulet, défenseur de Maubreuil, au mois de mars 1815 (avant la rentrée de l'Empereur), et remise au ministre de la guerre, le maréchal Soult, par MM. de La Rochejaquelein. Nous la donnons en entier, parce qu'elle présente cet intérêt particulier propre aux documents contemporains de l'affaire même qu'ils concernent, et ensuite, parce qu'écrite par une plume visiblement royaliste, il n'est pas possible d'y voir une arme forgée par l'opinion libérale.

NOTE REMISE PAR M^e C... A MM. DE LA ROCHEJAQUELEIN,
POUR LE MINISTRE DE LA GUERRE

(Postérieure de quelques jours au 3 mars 1815)

« A l'instant où l'affaire de M. de Maubreuil vous
« est renvoyée, il convient de vous représenter que
« les bruits qui, dans le monde, ont pu frapper votre
« oreille au détriment de cet accusé, ont été produits
« par une succession d'événements dont nulle pré-
« voyance humaine ne pouvait le garantir. La plainte,
« que l'on disait *appuyée de très-haut*, était portée
« par une ci-devant Reine ; les personnes arrêtées,
« sorties de bonnes familles, étaient en butte à cer-
« tains ressentiments, parce que, les premières, elles
« avaient applaudi publiquement au retour du sou-
« verain qui vient de vous donner de sa confiance la
« marque la plus éclatante. L'importance des valeurs
« réclamées, que l'on affectait d'exagérer ; la rigueur
« inouïe d'un secret de quatre-vingt-dix jours, pen-
« dant lesquels les menaces et les promesses ont été
« prodiguées pour arracher de la main de M. de Mau-
« breuil des diamants qui n'y étaient pas ; les décla-
« mations ouvertes et les sourdes manœuvres de plu-
« sieurs agents de la ci-devant Reine, passés maîtres
« depuis longtemps dans l'art de pétrir et d'em-
« poisonner l'opinion ; l'intérêt croisé qu'avaient des
« personnages éminents et des hommes en péril peut-
« être dans l'affaire, de réunir sur un seul proscrit
« tout le poids de la prévention, et de le déshonorer
« pour discréditer d'avance ses déclarations ; la di-

« rection donnée à l'instruction entre les mains de la
« police ; la manière dont ses agents ont procédé ;
« l'habileté avec laquelle, pour lui ôter ses témoins
« nécessaires, on lui a accolé pour *complices* ses
« compagnons de voyage et tous ses domestiques ;
« les articles malveillants insérés de temps à autre
« dans les journaux pour nommer M. de Maubreuil
« et indisposer contre lui les esprits ; et, par dessus
« tout cela, le morne silence gardé par M. de Mau-
« breuil et ses co-accusés depuis le commencement
« de l'affaire, comme s'ils étaient réduits à l'im-
« puissance de se défendre et comme s'ils étaient
« écrasés par l'énormité d'un crime que l'on présen-
« tait comme une spoliation faite par des gentils-
« hommes, *de leur propre mouvement*, sur une
« grande route et à main armée ; que fallait-il de
« plus, Monseigneur, pour armer la prévention contre
« M. de Maubreuil, pour désoler sa noble famille et
« pour glacer le courage même de ses défenseurs ?

« Mais avec quelle dignité le ministre de la guerre,
« constitué juge de fait, déposera-t-il les sentiments
« qu'il a pu, comme maréchal, se former dans le
« monde, quand il saura que MM. de Maubreuil et
« Dasies étaient porteurs d'ordres écrits ;

« Que la mission qui leur a été confiée était minis-
« térielle, *secrète et indéterminée* ;

« Qu'il n'appartenait qu'à eux *seuls* d'en révéler
« la *nature* et l'*étendue* ;

« Qu'ils étaient les maîtres de fournir à l'esprit de
« parti un grand aliment ;

« Qu'attaqués de toutes parts, ils allaient imprimer

« des mémoires avidement désirés et secouer, au
« milieu des passions agitées, le brandon de la dis-
« corde, quand, trop dociles peut-être à la voix de
« leurs conseils, ils ont fait, au repos public et à la
« tranquillité de l'illustre famille rétablie sur son
« trône, le sacrifice de l'avantage qu'ils auraient
« infailliblement tiré de la divulgation de leurs moyens
« et de l'éclat de leur défense ;

« Quand Son Excellence saura :

« Que les caisses contenant les diamants ont été
« déposées, dans les mains qui les ont reçues pour
« le gouvernement, sans aucune vérification à l'ins-
« tant de ce dépôt ; que c'est plusieurs jours après
« ce dépôt qu'elles ont été ouvertes devant M. de
« Maubreuil, et qu'il a été inquiété et arrêté !

« Qu'il s'agissait alors de faire droit à la réclama-
« tion d'un grand souverain en faveur de sa cousine,
« et de lui donner politiquement, et en dissimulant
« les ordres du gouvernement provisoire, une prompte
« satisfaction aux dépens des porteurs et exécuteurs
« de ces ordres ;

« Que le soin de *couvrir* le gouvernement ou les
« auteurs de ces ordres *confidentiels et illimités* a
« été si bien recommandé aux personnes chez les-
« quelles les caisses contenant les diamants ont été
« remises et ouvertes, que sous prétexte de lire les
« ordres donnés à M. Dasies, on s'en était emparé,
« et qu'il fallut qu'il déployât tout son caractère pour
« se les faire rendre ;

« Qu'il y avait longtemps que M. de Maubreuil
« était au secret et sans communication avec qui que

« ce soit, quand des diamants ont été trouvés dans
« la Seine ;

« Que suivant le procès-verbal qui a été dressé,
« c'est un sieur *Huet*, depuis longtemps *attaché à la*
« *police*, qui, pêchant à la ligne, a enlevé un premier
« peigne, le lendemain, deux autres peignes, que
« cependant il est aussitôt allé passer quinze jours
« dans son pays, de sorte que ce ne fut qu'après
« cette absence qu'il vint, dans la compagnie d'un
« commissaire de police, retirer de l'eau le paquet
« duquel ces trois peignes avaient, dit-on, fait partie ;

« Que c'est au Roi même, et sous la signature
« d'une femme inconnue, que la nouvelle de la pêche
« des peignes a été portée ;

« Qu'encore, que l'on prétendit connaître le joail-
« lier qui s'est permis d'acheter de *Huet*, ou de
« quelqu'un de sa sorte, la riche monture du premier
« peigne pêché, aucune recherche n'a eu lieu contre
« ce joaillier, aucune inquiétude ne lui a été donnée ;

« Quand Son Excellence saura :

« Que pour attribuer à M. de Maubreuil d'abord
« le dépôt, et ensuite la pêche des diamants dans la
« Seine, il n'est pas de moyens dont on ait essayé
« l'effet sur lui-même, sur ses compagnons d'in-
« fortune, sur les domestiques emprisonnés, et sur
« *Huet*, auteur de la découverte, sans que l'on
« soit parvenu, jusqu'à ce jour, à fixer entre ces
« personnes et l'événement le plus léger point de
« contact ;

« Que cependant M. de Maubreuil n'a cessé, par
« ses lettres et par les démarches de ses parents et

« amis, d'exciter l'autorité à déployer toutes ses
 « ressources pour surprendre ou enlever au pêcheur
 « des diamants le secret de la comédie, du rôle qu'il
 « y a joué et des véritables fils qui l'ont fait mouvoir ;
 « Qu'il est échappé plusieurs fois à ce pêcheur
 « qu'il avait un bâillon dans la bouche, mais que, las
 « de sa captivité et des suites de ce qu'on lui avait
 « fait faire, il finirait par parler et tout dire.

« Quand Son Excellence saura enfin :

« Que pendant que M. de Maubreuil, dans les fers
 « depuis huit mois, ignore ce qu'a produit pour ou
 « contre lui l'instruction, il n'ignore pas combien de
 « mouvements se donnent, pour le faire succomber
 « et pour se mettre derrière lui à *couvert*, des hommes
 « qui sont libres, remuants et éminemment intéressés
 « à ce que les regards demeurent *fixés sur les objets*
 « de leur machiavélique diffamation.

« Avec ces premiers aperçus, Monseigneur, vous
 « reviendrez en grande partie d'une opinion qui
 « s'est répandue, parce que, n'ayant rien fait dans le
 « temps pour la prévenir et ne faisant rien encore
 « pour la combattre, son établissement dans le public
 « a coûté peu de peine à ses auteurs.

« La vérité, qui doit être tout pour un ministre de
 « votre caractère et de votre fermeté, c'est que les
 « prévenus se sont tus par des motifs qu'à la vue
 « de leurs ordres écrits vous saurez pénétrer, et qu'il
 « serait cruel pour eux, mortifiant et douloureux
 « pour leurs conseils, que la résignation et le silence,
 « qui ont été exigés d'eux, leur devinssent fatals en
 « dernier résultat. »

Terminons l'histoire de l'affaire Maubreuil pendant la première restauration.

Maubreuil et Dasies étaient au secret depuis le 25 avril. Le 10 octobre, on les transféra d'une prison dans une autre. Au moment où la voiture qui les transportait passait sous l'arcade Saint-Jean, des amis inconnus se jetèrent à la tête des chevaux et ouvrirent les portières après avoir bousculé les gendarmes. Dasies seul s'évada ; Maubreuil refusa de le faire, déclarant qu'il voulait être jugé. A partir de ce moment, Dasies disparaît et l'on n'en entend plus parler, et Maubreuil reste seul à répondre, devant l'histoire et devant la justice, des faits qui s'attachent à son nom.

Le 3 décembre 1814, le tribunal correctionnel de la Seine, devant lequel l'affaire avait été portée, déclara qu'il n'appartenait qu'à l'autorité supérieure militaire d'en connaître. A la suite du rapport de M. Le Graverueil, directeur des affaires criminelles et des grâces, dont la conclusion était que l'affaire devait être *terminée administrativement par le ministre de la guerre*, le chancelier de France, M. Dambray, a inscrit la décision suivante :

« Approuvé le présent rapport. Il ne m'appartient
« pas de prononcer moi-même sur une affaire qui
« reste dans les attributions de Son Excellence le
« ministre de la guerre, *puisque c'est en exécutant*
« *les ordres qu'il avait donnés que le délit dénoncé*
« *aurait été commis*. C'est donc au ministre de la
« guerre à prendre, dans sa sagesse, le parti qui lui

« paraîtra convenable. J'arrête qu'il sera fait un
« inventaire des pièces qui m'ont été adressées, et
« qu'elles seront envoyées à M. le maréchal duc de
« Dalmatie, avec invitation de m'en accuser la
« réception.

« *Le Chancelier de France,*

« *Signé : DAMBRAY.*

« 12 décembre 1814. »

Au mois de mars suivant, rien n'était fait; l'affaire, remise au ministre de la guerre, n'avait pas fait un pas. Maubreuil était seulement passé de la prison civile dans celle de l'Abbaye. Conformément aux conclusions du rapport précité, le ministre paraissait dans l'intention de laisser l'affaire dans la *voie administrative*, et non de la faire entrer dans une *voie judiciaire* par la convocation d'un conseil de guerre. Seulement, cette voie administrative conduisait à une impasse, et le résultat le plus clair était une violation des plus flagrantes du principe de la liberté personnelle.

Enfin, le 19 mars 1815, la veille du jour où l'Empereur devait rentrer à Paris, le jour même où Louis XVIII en sortait, les portes de l'Abbaye s'ouvrirent pour Maubreuil, sur un ordre du Roi. Le billet suivant prouve l'initiative personnelle que le Roi avait prise dans cette décision et l'importance qu'on y attachait au château :

MINUTE D'UNE LETTRE DICTÉE PAR M. DE NISAR, SECRÉTAIRE
GÉNÉRAL ADJOINT AU MINISTÈRE DE LA GUERRE, LE 19 MARS
1815, A DIX HEURES DU SOIR.

« *A M. le comte de Blacas, ministre de la maison
du Roi.*

« Monsieur le comte, M. le maréchal duc de Raguse
m'a envoyé ce matin son aide de camp pour me
dire que l'intention du Roi était que M. de Mau-
breuil fût mis en liberté.

« Je crois devoir faire observer à Votre Excellence
que cette mesure serait incomplète si les pièces de
la procédure n'étaient détruites. Je vous prie, en
conséquence, de prendre les ordres du Roi à ce
sujet et de me les transmettre. »

Nous nous abstenons de tout commentaire et nous
laissons au lecteur le soin de faire lui-même cadrer,
avec l'ensemble de ses impressions sur cette mysté-
rieuse histoire, les deux faits de l'évasion de l'arcade
Saint-Jean et de la mise en liberté de Maubreuil,
quelques heures avant l'arrivée de Napoléon.

Voici, comme résumé, le jugement porté par
M. de Vaulabelle, dans son *Histoire des deux
Restaurations* :

« Cette affaire couvre de trop de honte les diffé-
rents individus qui y ont trempé, pour que tous
ne se soient pas efforcés d'égarer l'opinion. Elle se
résume, quoi qu'on en ait pu dire, en un vol de

« grande route enté sur une positive mission d'assassinat. »

Nous n'avons plus qu'à ajouter que les diamants, soi-disant trouvés dans la Seine et déposés au Palais de Justice, furent vainement réclamés par le Roi Jérôme et la Reine Catherine pendant la première Restauration. Ils ne leur furent restitués qu'à l'époque des Cent jours, sur un ordre de l'Empereur.

La suite des aventures de Maubreuil est moins importante à connaître, et se rattache moins directement à notre sujet. Nous en donnons toutefois un résumé, pour ne pas laisser incomplète une biographie dont l'un des épisodes a dû être relaté par nous avec quelques détails.

Huit jours après sa mise en liberté par ordre des Bourbons, Maubreuil est arrêté par ordre de l'Empereur et mis au secret.

Ici se place une série de faits de la nature la plus extraordinaire :

Le 18 avril 1815, vingt-deux jours après son incarcération au dépôt de la Préfecture, Maubreuil s'évade au moyen d'une lime et d'une corde qu'un marquis de Brosse lui a fait passer. Maubreuil a toujours soutenu que M. de Brosse était un envoyé du comte d'Artois, alors en Belgique, et que Louis de La Rochejaquelein était intervenu dans son évasion pour la favoriser. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une fois hors de prison, Maubreuil, à travers mille périls, gagna la Belgique, et que nous le retrouvons à Gand, engagé dans des scènes de violence avec les membres

du gouvernement de Louis XVIII, pour défendre, suivant lui, sa liberté et sa vie contre un complot destiné à le faire disparaître. Le gouvernement des Pays-Bas dut intervenir. Maubreuil, on ne sait pour-quoi, fut livré, le 7 mai 1815, aux autorités militaires prussiennes qui occupaient Liège. Le 22 mai, un ordre du roi des Pays-Bas le fit mettre en liberté sur les frontières d'Allemagne.

Rentré en Vendée aussitôt après la seconde Restauration, Maubreuil est de nouveau décrété d'accusation, mais n'est arrêté qu'en juin 1816. Le 22 avril 1817, le tribunal de police correctionnelle de Paris, après des séances d'une violence et d'un scandale inouïs, se déclara incompétent. Une série inextricable de débats judiciaires commence alors, entremêlés d'arrêts de la Cour de cassation, de plaintes en calomnie de Maubreuil contre un nommé Semallé, agent royaliste. L'affaire est enfin jugée par la Cour de Douai, le 6 mai 1818, et Maubreuil condamné, comme dépositaire infidèle, à cinq ans d'emprisonnement ; mais, cinq mois avant l'arrêt, le 1^{er} janvier 1818, Maubreuil avait encore trouvé le moyen de s'évader de la prison de Douai.

En 1821, Maubreuil rentra en France et se présenta chez le préfet de police ; arrêté, puis relâché et reconduit en Belgique, quelques mois après il revint en France, et adressa aux Chambres une pétition dévoilant toute l'affaire du complot d'assassinat et du vol des diamants. Il fut immédiatement incarcéré, puis relâché de nouveau, sans qu'il soit possible de suivre le fil des ténébreuses intrigues qui ouvrirent

et fermèrent tant de fois, pour cet homme, la porte de la prison.

Enfin, c'est le 20 janvier 1827 que le nom de Maubreuil retentit pour la dernière fois avec un éclat scandaleux et sinistre. Cet anniversaire de la mort de Louis XVI était l'occasion d'une cérémonie expiatoire, célébrée dans l'église de Saint-Denis. Les princes du sang, les grands officiers de la couronne et tous les grands dignitaires de l'État y assistaient. Au moment où l'assemblée quittait l'église, Maubreuil, fendant la foule, s'approcha du Prince de Talleyrand et lui appliqua un soufflet. Le Prince tomba, presque sans connaissance, sous la violence du coup. Maubreuil, arrêté, fut condamné à cinq ans de prison, réduits à deux par suite d'un appel. Les avocats Germain et Pinet reprirent, à cette occasion, toute l'affaire de la tentative d'assassinat, et, avec une véhémence sans égale, jetèrent à un auditoire frémissant les noms de Roux Laborie, de Dupont, de d'Anglès, de Bourienne, signataires des ordres d'exécution. « Serait-il vrai, dit Germain, que le seul crime de Maubreuil ait été de n'avoir pas reparu couvert du sang qu'on lui avait demandé? »

L'audace de ces accusations publiques, qui n'allaient à rien moins qu'à déshonorer le gouvernement des Bourbons, a lieu d'étonner en pleine Restauration. Elle s'explique par la puissance d'inviolabilité que le mouvement irrésistible de l'opinion publique prêtait dès lors aux interprètes des passions populaires, et fait pressentir l'explosion de 1830.

A partir de cette époque, le silence se fit autour

de cet homme d'une célébrité néfaste. Sans ces lignes qui apprennent à nos lecteurs qu'il vit encore, peu d'entre eux auraient l'idée de reconnaître le comte de Maubreuil dans un grand vieillard qu'on voit errer quelquefois autour des hôtels de quelques familles vendéennes dont il se dit le parent, aux portes des ministères, à celles même des palais impériaux. Son aspect est pauvre sans être dégradé, et ses traits, ravagés et un peu hagards, portent plutôt l'empreinte des plus terribles passions que celle de l'extrême vieillesse et de la misère. Il parle, à ceux que la curiosité retient un moment auprès de lui, un langage déclamatoire et violent, le même dont se servaient les hommes des générations passées pour exprimer des haines inconnues à la nôtre ou dépassant la mesure de son énergie.

Le 30 avril 1814, la Reine Catherine arriva à Berne, où Jérôme l'attendait. A son passage à Neuchâtel, elle avait été rejointe par M. de Linden, conseiller privé du roi de Wurtemberg. Ce personnage venait faire, par ordre de son maître, une nouvelle tentative auprès de Catherine, pour la décider à rebrousser chemin, à se rendre en Wurtemberg et à se séparer de son époux.

Voici les deux lettres que la Reine Catherine écrivit de Berne, l'une à l'empereur de Russie, l'autre au roi de Wurtemberg, en réponse à cette dernière démarche.

Lettre à l'empereur de Russie, du 30 avril :

« Votre Majesté me permettra bien, j'espère, de

« lui exprimer encore, au départ du comte de
« Pölting, son aide de camp, combien je suis re-
« connaissante et touchée de l'amitié et des procédés
« aimables et affectueux dont Elle n'a cessé de me
« donner des preuves dans cette circonstance-ci.
« Elle ne saurait assez se convaincre des sentiments
« de gratitude qui m'animent.

« D'après la tournure que les événements prennent,
« le Roi mon époux ni moi ne croyons pas le séjour
« de la Suisse assez sûr ni son gouvernement assez
« fort pour nous garantir de toutes les entreprises
« que nos ennemis pourraient tenter. La Russie eût
« été sans doute le séjour que le Roi et moi aurions
« choisi de préférence, et Votre Majesté avait bien
« voulu me donner l'assurance qu'Elle nous y aurait
« accueillis; mais mon état de grossesse ne me
« permettant pas d'entreprendre pour le moment un
« aussi long voyage, le Roi mon époux et moi nous
« nous voyons obligés de demander l'agrément de
« Sa Majesté l'empereur d'Autriche pour nous établir
« aux environs de Graetz, en Styrie. Lorsque je serai
« relevée de couches, nous nous empresserons de
« profiter de l'aimable invitation de Votre Majesté et
« de nous retirer dans ses États.

« Votre Majesté aura peine à croire que, malgré
« la manière franche avec laquelle je me suis expliquée
« avec mon père, M. de Linden, son conseiller privé,
« vient d'arriver pour me proposer de nouveau de
« me séparer du Roi mon époux.

« Je n'ai fait ce mariage que malgré moi; par un
« coup du sort bien rare, je me trouve la femme la

« plus heureuse qui puisse exister. Mon père est-il
« donc jaloux de mon bonheur intérieur, le seul qui
« me reste ? Je ne demande rien à mon père ; quand
« je suis avec mon époux , je puis me passer de
« tout ; dans la prospérité, le roi mon père aurait-il
« jamais songé à me faire une pareille proposition ?
« Votre Majesté voit que j'épanche mon âme dans la
« sienne ; je n'ai plus qu'Elle qui me tienne lieu de
« famille, car l'on paraît avoir décidé de détruire
« mon bonheur, mais on n'y parviendra pas ! J'ose
« encoré supplier Votre Majesté d'écrire à mon père
« pour qu'il cesse ses persécutions ; il est le maître
« de ne rien faire pour moi, mais il ne doit point
« chercher à me déshonorer ainsi que mon enfant.
« Je le répète à Votre Majesté, j'ai été forcée par
« mon père d'épouser mon mari, et le Roi a été
« forcé de m'épouser ; cependant nous nous trouvons
« heureux.

« Le comte de Fürstenstein se rend à Paris pour
« presser la restitution des objets qui m'ont été volés.
« Je dois vous avouer franchement, Sire, que c'est
« la seule fortune que le Roi et moi possédions, et,
« comme sous aucun prétexte nous ne voudrions
« accepter d'argent des Bourbons, où en serions-nous
« réduits si la valeur de ces objets, qui passe plus de
« trois millions, était perdue pour nous ? Si Votre
« Majesté connaissait particulièrement le Roi mon
« époux, il ne lui serait pas difficile de juger que la
« jalousie de ses moyens et de ses talents est la seule
« cause de la haine qu'on lui porte.

« Votre Majesté voit combien je suis accoutumée à

« moi, les enfants les plus respectueux et les plus
« tendres.

« L'événement affreux auquel j'ai été exposée, n'a
« heureusement point influé sur ma santé ; mais je
« ne vous cacherais pas que les secousses fréquentes
« que j'ai dû éprouver, à plusieurs reprises, à la
« proposition qui m'a été faite de me séparer de mon
« époux, m'ont non-seulement mise au désespoir,
« mais auraient pu compromettre l'existence de l'en-
« fant que je porte dans mon sein ; M. de Linden en
« a été le témoin, et je ne doute pas qu'il ne vous
« en assure.

« Je me jette à vos genoux, ô le meilleur des
« pères, et vous conjure de vous désister de cette
« idée, car ma résolution et mes principes sont in-
« variables à ce sujet, et je n'aspire qu'à la tranquil-
« lité et au repos ; et il me serait cruel de devoir
« encore entrer dans des contestations vis-à-vis d'un
« père que je chéris et que je respecte plus que
« ma vie. »

Jérôme et Catherine restèrent un mois en Suisse, et firent pendant ce temps des instances auprès du gouvernement autrichien pour obtenir l'autorisation de fixer leur séjour à Graetz, en Styrie, les passions réactionnaires étant alors déchainées en Suisse avec une extrême violence. Cette autorisation leur fut accordée. Le 16 juin, les deux époux s'établirent au château d'Ekensberg, à une lieue et demie de Graetz.

Nous laissons ici parler la Reine Catherine elle-

même, dont le journal nous conduit jusqu'à la fin de septembre 1814.

JOURNAL DE LA REINE.

28 *Juillet* 1814. — M. de Malsburg est revenu aujourd'hui de Vienne. Pas d'espoir d'indemnité; il ne faut pas se dissimuler que les souverains veulent que la famille ne possède rien et qu'elle tombe dans l'oubli. Maubreuil avait dû assassiner l'Empereur avant de commettre le vol de mes diamants; il s'y est refusé. Proposition de M. Beugnot, ministre de la police, à Maubreuil, de 300,000 francs, pour qu'il rende mes diamants, et l'assurance de son évasion en Angleterre; refus de celui-ci, en disant : « Que
« l'on me remette un ordre signé de la main du roi
« Louis XVIII, comme quoi je dois rendre les dia-
« mants, et je les remettrai de suite. Je suis sûr de
« mon fait; je resterai encore deux ou trois mois en
« prison, puis on me fera sortir et ma fortune sera
« faite. » Preuve évidente que ce sont les Bourbons qui ont fait commettre ce vol.

M. de a fait donner 200,000 francs à un nommé Poirisac, qui était autrefois commissaire de police à Lyon, pour assassiner le Roi de Rome, qui est à Vienne, et le Vice-Roi; la chose a échoué. Propos de mon père à Metternich : « J'espère, dit-il,
« en parlant de mon mari et de moi, qu'on ne leur

« paiera pas les 500,000 francs, et qu'ils mour-
« ront de faim ; ils seront alors bien obligés de
« venir mendier leur pain chez moi, et alors nous
« verrons. »

2 Août. — Plus nous réfléchissons à notre situation actuelle, et plus elle nous paraît triste et pénible ; si nous restons jusqu'après mes couches ici, à Ekensberg, il est à craindre que nous ne soyons obligés de passer l'hiver à Graëtzt ; d'un autre côté, si nous nous déplaçons pour aller à Bologne et que la Grande-Duchesse (1) ne soit pas décidée à aller s'établir avec nous, n'importe où, à Rome ou autre part, ce déplacement nous aura coûté très-cher et nous n'aurons pas atteint notre but ; ce sont des conditions trop essentielles pour prendre légèrement un parti ; mon opinion, d'abord, est que l'empereur d'Autriche et le prince de Metternich ne voudront pas nous donner de passeport pour l'Italie dans ce moment-ci, car ils ne peuvent se dissimuler que l'Italie est bien mécontente des nouveaux changements qui s'y sont opérés, et qu'elle désire former un État indépendant ; elle est prête à faire une révolution, et l'Autriche doit craindre l'influence que notre famille a réellement en Italie. Notre position est véritablement affligeante. Il ne peut être question, pour le moment, de s'établir à Rome ; il y a trop de réaction et ce ne serait pas prudent de vouloir y aller.

(1) Eliza, sœur de l'Empereur, Grande-Duchesse de Lucques et Piombino.

3 *Avril*. — Élixa a reçu ses passeports pour Bologne; c'est le directeur de la police de Graëtz qui les lui a expédiés.

4 *Avril*. — Le Roi a pris tout à coup la résolution d'accompagner la Grande-Duchesse jusqu'à Trieste; on ne lui a fait aucune difficulté pour lui donner des passeports. Il sera six à huit jours absent. Si les passeports que nous avons demandés au prince de Metternich arrivent dans cet intervalle, je me mettrai de suite en route pour Bologne; sinon, je me verrai obligée de faire ici mes couches, ce qui ne laissera pas de me faire beaucoup de peine. Je suis bien affligée du départ d'Élixa; sa société était pour moi une grande consolation; son esprit, aussi juste que vaste, nous offrait de grandes ressources, et il est si rare, de nos temps, de trouver quelqu'un qui raisonne avec calme et sang-froid sur les événements qui se passent, qu'on ne saurait trop apprécier une pareille personne. Ils sont partis d'ici à trois heures du soir; je les ai accompagnés jusqu'à deux lieues d'Elkensberg, et je les ai quittés le cœur bien gros, car je ne me sépare jamais de mon bon Jérôme sans en ressentir une bien vive peine; cependant j'ai été bien aise que ce voyage lui procure quelques distractions, il en a besoin; notre triste position doit lui paraître encore plus cruelle qu'à moi; l'homme en général, et surtout un jeune homme de trente ans, qui a été roi, ne peut s'accoutumer facilement à vivre comme un simple particulier et à en prendre les goûts, les habitudes.

Éliza a passé cinq semaines avec nous; elle est arrivée à Ekensberg le 28 juin.

5 *Août*. — Ma journée s'est passée tristement; nos passeports ne sont pas arrivés, je crains bien que nous ne les recevions pas. J'ai déjeuné à dix heures; en rentrant chez moi, j'ai écrit, j'ai travaillé, j'ai lu; à cinq heures, j'ai dîné, j'avais invité M. de Malsbourg et M. de Gayl; après le dîner, je me suis promenée en voiture jusqu'à huit heures et demie; puis je me suis amusée à peindre; à dix heures, je me suis couchée.

6 *Août*. — Ma journée d'aujourd'hui s'est passée comme celle d'hier.

7 *Août*. — Nous avons eu un orage épouvantable cette nuit; je me suis réveillée en sursaut, rêvant que la foudre était tombée sur le château d'Ekensberg; je me suis vue entourée de flammes; ce rêve a fait une telle impression sur mon imagination, que j'ai eu toutes les peines du monde à me persuader du contraire. A mon réveil, j'ai reçu une estafette du Roi, qui me mande que n'étant arrivé à que vingt-quatre heures après son départ, ce qui fait trente-six lieues, il ne pourra arriver que dimanche, le 7, dans la matinée, à Trieste, et qu'il désire beaucoup pousser son voyage jusqu'à Venise; que par conséquent il ne pourra être de retour que samedi ou dimanche prochain à Ekensberg; il me mande de plus que, de vivre ensemble avec moi et sa chère

Éliza, devient de jour en jour un besoin de plus pour son cœur.

Je me suis entretenue, pendant longtemps aujourd'hui, avec M. de Gayl, sur la grande révolution qui se trame en France ; en voici les détails : Le prince d'Eckmühl doit faire donner l'ordre qui sera expédié des bureaux du ministère de la guerre, dont on a gagné le secrétaire-général, à la garnison de Vincennes, à un jour fixe, de se rendre à telle heure aux Tuileries ; le gouverneur est gagné, le faubourg Saint-Antoine aussi, par un nommé, qui y a distribué 200,000 francs. On enverra, pendant quelques heures seulement, des troupes sur toutes les routes de Paris, pour empêcher qu'aucun voyageur n'y entre pendant ce temps. A un signal convenu, les troupes entreront aux Tuileries, s'empareront de tous les Bourbons et proclameront le roi de Rome Empereur, l'Impératrice Marie-Louise, régente, et un Conseil de régence composé du Vice-Roi, qui doit être président, de M. de Talleyrand, du duc d'Otrante (Fouché), de Carnot, Lafitte, du duc d'Eckmühl, du maréchal Ney. Cette révolution doit s'opérer sans aucune effusion de sang. On se couchera avec le gouvernement des Bourbons et on se réveillera sous celui des Napoléons ; dès que la chose sera terminée, on enverra des courriers à tous les membres de la famille pour qu'ils rentrent au plus vite en France. Il y a à Vincennes une garnison de deux mille hommes, cent canons, trois mille fusils et deux mille piques, armes qui seront toutes distribuées dans le faubourg Saint-Antoine. Le a connaissance du complot ;

il paraît même que c'est lui qui fournit les fonds nécessaires. Isabey, peintre, et Corvisart, premier médecin, ont été envoyés tous deux à Aix, en Savoie, pour soumettre ce plan à l'Impératrice ; l'un des deux doit, à son retour, passer à Munich pour en conférer avec le Vice-Roi. Maintenant la grande question est de savoir si l'Impératrice y donnera les mains ; aura-t-elle assez de fermeté, de caractère, de courage pour le faire sans en parler à sa famille ? L'Autriche voudra-t-elle y participer ? Ne tâchera-t-elle pas d'éloigner ou même d'exclure la famille, tout en reconnaissant le petit-fils ? J'en ai peur, car le Cabinet de Vienne craint l'influence de notre famille. Pour les autres, rien n'est à redouter ; l'empereur de Russie a dit à plusieurs reprises : « Les Bourbons ne se soutiendront pas en France ; mais une fois que je n'y serai plus, les Français feront ce qu'ils voudront, je ne m'en mêlerai plus. » Le roi de Prusse doit avoir dit la même chose ; ainsi il n'y a plus qu'à savoir la conduite que tiendra l'Autriche, cabinet faible, soupçonneux, que le ministre actuel gouverne entièrement ; c'est un homme sans moyens ni talents, mais dont l'influence est inouïe ; ayant peur de l'ombre même de l'Empereur Napoléon, et redoutant par la même raison toute la famille, excepté la reine de Naples, qu'il soutient contre l'Angleterre, la France, l'Espagne et le roi de Sicile. J'expliquerai un jour toute l'affaire de Naples. La révolution qu'on médite aujourd'hui en France doit éclater dans moins d'un mois,

8 Août. — J'ai appris que le comte de Bissing, gouverneur civil de Grätz, était revenu de Vienne. J'ai envoyé de suite M. de Gayl pour s'informer de nos passeports; mais le prince de Metternich ne lui en avait pas même parlé. Dans l'après-dîner j'ai reçu une lettre de M. Alding pour M. de Luchesini; il lui mande qu'il a été à Baden trouver lui-même le prince de Metternich, pour lui demander les passeports pour la Grande-Duchesse, et que celui-ci lui avait répondu que, depuis le 29 juillet, il les avait expédiés. Si cela était vrai, les passeports auraient dû arriver dix fois pour une; il me paraît plus probable que le prince de Metternich, embarrassé des demandes répétées de la Grande-Duchesse, a mieux aimé ne pas répondre du tout.

9 Août. — Le comte de Bissing sort de chez moi; il vient de m'apporter une lettre du prince de Metternich à mon mari; je l'ai ouverte et lue (comme j'en avais reçu l'autorisation du Roi avant son départ); son contenu est que l'empereur désire, par des considérations très-importantes et qui, sous plusieurs rapports, se lient aux propres intérêts du Roi ainsi qu'à ceux de sa famille, que mon mari remette encore l'exécution de ce projet de voyage; que l'empereur, dit-il, ne se croit pas en droit de l'engager à se rendre directement à Rome sans que le Saint-Père en soit prevenu, et qu'il entrevoit des inconvénients de plusieurs genres à notre établissement à Bologne pendant l'occupation provisoire des légations, mais que l'empereur ne demande pas mieux que de faire

tout ce qui pourrait nous être agréable. Il nous proposerait donc de nous fixer momentanément à Trieste, en attendant que nous puissions nous rendre en Italie, si je me trouvais mal du climat de Graëtz et si l'époque de mes couches se trouvait tellement rapprochée que je ne crusse pas pouvoir attendre la réponse de Sa Sainteté à une lettre que l'empereur venait de lui adresser. J'ai de suite envoyé M. de Gayl avec cette lettre au Roi; mais j'espère que je ne me déplacerai pas, et que je ferai mes couches ici. Le Congrès devant s'ouvrir définitivement du 10 au 15 septembre, les choses peuvent prendre jusque-là une autre face, et peut-être notre sort sera-t-il amélioré, quoique j'en aie peu l'espoir.

10 Août. — Je me promenais dans le jardin, ce matin, quand M. de Malsbourg est arrivé; j'avoue qu'en le voyant j'ai eu une frayeur épouvantable, et je me suis doutée qu'il m'apportait la nouvelle que le Roi était parti pour Bologne, ce que les lettres dont Malsbourg était porteur m'ont confirmé. Le Roi voulait que je me misse de suite en route, ne pouvant concevoir que l'on me refuse des passeports, mais comme le comte de Bissing m'a refusé formellement de m'en donner pour dépasser Trieste, disant que les ordres de son gouvernement étaient précis, je ne me suis pas même exposée à les demander, mais j'ai conjuré le Roi de revenir le plus promptement possible. Le faible doit plier quand c'est la force qui domine et qu'on ne peut rien lui opposer. La crainte de l'Autriche est de voir que notre famille est aimée,

ciérie en Italie : elle craint que les moyens, l'esprit du Roi ne lui rallient un parti et qu'on ne se déclare pour lui. Voilà pourquoi elle veut le tenir éloigné de l'Italie jusqu'après le Congrès, qui décidera irrévocablement du sort de cette nation. Le cabinet de Vienne est si ombrageux, si méfiant, qu'il n'a vu dans l'arrivée de la Grande-Duchesse à Graëtz qu'un motif de méfiance de plus, croyant qu'elle n'était venue que dans l'intention d'engager mon mari à se rendre en Italie pour y opérer une révolution. Depuis ce moment, on nous met encore plus d'entraves et de gêne dans les moindres choses. Si le Roi avait 10 à 12 millions, j'aurais été la première à lui conseiller de tenter une révolution en Italie ; mais quand on ne peut soutenir par de l'argent ou par des armées de pareilles entreprises, il faut se tenir tranquille et ne point donner de soupçon. Le Roi n'a cependant jamais eu cette idée, mais ennuyé de Graëtz, qui est bien l'endroit le plus insipide que je connaisse, se croyant prisonnier, à cause des entraves dont l'entoure le gouvernement, jusqu'à ne pas vouloir permettre qu'il envoie un courrier où il veut. Desirant enfin se réunir à sa famille dans un beau pays et un bon climat, le Roi a pris le parti d'aller droit à Bologne. Le seul espoir que je nourris encore, est que d'après mes lettres et mes représentations il retournera de suite ici, et que peut-être le directeur de la police à Trieste n'aura pas osé lui délivrer de passeports sans une permission du gouvernement. Le comte de Maisbourg est retourné de suite auprès du Roi.

Le comte de Malsbourg vient de revenir de chez le comte de Bissing. Il est quatre heures de l'après-dînée. Il lui a refusé positivement des passeports, même jusqu'à Trieste, pour lui comme pour un courrier ou n'importe quel individu de ma maison, disant que les ordres de sa cour ne le permettaient pas ; il a même été jusqu'à dire au comte de Malsbourg que si M. de Gayl n'avait pas été chargé par moi des dépêches du prince de Metternich au Roi, il ne lui aurait point délivré de passeports. Le comte de Malsbourg lui ayant fait l'observation que cependant il avait ordre de me délivrer de suite les passeports pour Trieste, si je les voulais, il a répondu : « Oui, si la Reine veut s'en aller d'ici avec toute sa maison et aller s'établir pour le moment à Trieste ; « alors je suis autorisé à lui en délivrer ; mais je ne « pourrais lui en donner si elle voulait simplement y « aller pour faire une course. » Il a tancé d'importance le directeur de l'administration de la police, d'avoir donné un passeport au Roi jusqu'à Trieste, sans y avoir été autorisé par le cabinet de Vienne. Je me suis donc vue obligée d'écrire au Roi par estafette pour l'informer de tout cela ; mais le comte de Bissing a poussé la rigueur si loin, que j'ai été obligée de la faire adresser à un négociant à Trieste, pour que celui-ci la fît parvenir au Roi, n'importe où il serait. Toutes ces mesures, à ce que dit le comte de Bissing, ne sont que momentanées, et après le Congrès nous serons libres d'aller où nous voudrons. Ce moment n'en est pas moins pénible pour nous, et je ne vois pas qu'en changeant de

améric et allant nous établir à Trieste, cela puisse faire cesser l'inquiétude qui agite le cabinet de Vienne.

11 Août. — Ce soir, à dix heures, un valet de chambre de la Grande-Duchesse est arrivé avec la nouvelle qu'elle a senti, le 9, à cinq heures du matin, à quatre lieues de Palma-Nova, les premières douleurs de l'enfantement. Qu'on se figure l'embarras de mon mari. Enfin, comme par enchantement, un château se présente; le Roi prend son parti, il s'y fait annoncer, on l'y reçoit très-bien et le voilà installé. Arrive une sage-femme; elle a l'air d'être très-habile; quel bonheur! elle a assuré qu'Éliza accoucherait dans douze heures. — Quoique ce soit une position très-désagréable pour la Grande-Duchesse, cependant j'avoue que je suis bien aise qu'un obstacle se soit présenté qui empêche le Roi de continuer sa route pour Bologne.

12 Août. — Le comte de Wickenberg est de retour; le gouverneur m'a accordé d'aller à Trieste, après bien des prières et des sollicitations, mais il a exigé qu'on lui en fit la demande par écrit; il dit qu'elle lui est nécessaire pour justifier à Vienne d'avoir délivré les passeports.

13 Août. — Éliza est accouchée heureusement, le 10, d'un garçon; elle et le petit se portent bien. C'est le valet de chambre Bruit qui m'en a apporté

la nouvelle. M. de Gayl n'était pas encore arrivé auprès du Roi.

14 Août. — J'ai fait aujourd'hui mon testament ; il est toujours bon de prendre ses précautions, surtout quand, comme moi, on approche du moment critique de ses premières couches. Je n'y pense pas sans quelque frayeur. Il n'y a que l'idée de me séparer du Roi qui me tourmente ; il est si dur de quitter ce qu'on chérit !

15 Août. — Qu'une année peut apporter de changements ! Ce jour, autrefois si fêté presque dans le monde entier, se passe presque dans l'oubli. Que de réflexions cela ne fait-il pas faire ? Que les vicissitudes humaines sont donc grandes !!!

16 Août. — Le comte de Malsbourg est revenu. Le Roi désire que je me rende à Trieste ; comme ses souhaits sont les miens, je me décide à partir demain à dix heures. Je conçois que le Roi n'ait pas voulu revenir ici, le gouverneur nous en a trop fait. On prétend qu'un Vénitien a découvert au cabinet de Vienne un complot qui se tramait contre lui ; il ne s'agissait de rien moins que de renouveler les Vêpres siciliennes. Le gouvernement y envoie beaucoup de troupes, mais il commence à sentir qu'il ne pourra s'y soutenir ; il craint que les Italiens ne choisissent un Napoléon.

17 Août. — J'ai reçu, hier au soir, une lettre pour

le Roi, de M. Filleul, qui lui mande qu'on a retrouvé pour une valeur de douze à quinze cent mille francs de nos diamants. Ce sont des plongeurs qui les ont découverts; on les avait cachés dans la Seine, vis-à-vis les Invalides. La lettre est datée de Paris, du 3 août 1814. Je suis partie ce matin, à onze heures, d'Ekensberg; arrivée à une heure et demie du matin à Marbourg, où j'ai couché. Le pays m'a paru beau; le peuple fait horreur, à peine est-il habillé, et ils ont l'air de bêtes; leurs maisons sont bâties en bois et les toits en chaume. La plus affreuse misère se présente là sous l'aspect le plus hideux, et l'on ne peut qu'être étonné de voir un pays aussi cultivé, aussi abondant, habité par des malheureux. Mais le gouvernement autrichien met sa gloire à l'abrutir de plus en plus par un servage rigoureux. C'est cependant là un gouvernement qu'on appelle paternel!

18 Août. — Partie à dix heures du matin de Marbourg; les chemins sont bien mauvais, les chevaux détestables et de tristes postillons; plus on leur dit d'aller vite plus ils vont lentement; rarement ils montent sur leurs chevaux, ils marchent presque toujours à côté d'eux. Nous avons dîné à huit heures du soir.

19 Août. — J'ai voyagé la nuit. Depuis Frault, l'on voyage presque toujours entre deux gorges de montagnes. La manière de conserver les grains et les fourrages est des plus singulières: ils les mettent entre des lattes de bois et par dessus il y a un petit

toit de deux ou trois pieds de largeur ; le langage des habitants est un amalgame de styrien, d'illyrien et de sclavon ; il est impossible de se faire comprendre. Je suis arrivée à Palmina à minuit ; j'ai pris un bain et me suis couchée de suite.

20 *Août*. — Je suis arrivée entre quatre et cinq heures à Trieste ; le Roi est venu à ma rencontre, j'ai eu un bien grand plaisir à le revoir. On est tout étonné de découvrir tout d'un coup au haut de la montagne, au moment où l'on s'y attend le moins, la mer avec le port et la ville de Trieste. L'aspect est beau et imposant. Notre maison est située sur le port ; elle est assez grande, mais mal distribuée.

21 *Août*. — La Grande-Duchesse vient d'arriver, après dix jours de couches ; elle a amené avec elle un fameux accoucheur de Pise, M. Vacca. Il faut sa force d'âme et l'amitié qu'elle nous porte pour lui avoir fait faire ce voyage. Elle est encore faible ; sa fille aînée est avec elle.

22 *Août*. — Je ne me sens pas tout à fait bien ; je suppose que j'accoucherai bientôt. Je vais au spectacle ; la ville est triste.

17 *Septembre*. — Voilà encore une bien grande lacune dans mon journal ; mais ayant souffert les douleurs de l'enfantement dans la nuit du 22 au 23 août, je n'ai pu le continuer. J'ai souffert pendant trente-six heures et n'ai pu accoucher qu'avec les

lent, ce que j'ai souffert ne s'exprime pas. C'est M. Fourny qui m'a délivrée avec toute l'habileté d'un grand maître. C'est le 25 août, à midi, que je suis arrivée d'un lit bien porteur et bien jolî; et on avait compté d'un quart d'heure l'opération, mon enfant en aurait été la victime. Ce n'est que le troisième jour que je me suis bien portée, mais tout d'un coup mon lait a disparu; depuis ce moment jusqu'au deuxième jour, j'ai souffert l'impossible et j'ai été dans le plus grand danger. Les remèdes ont été vains, car aujourd'hui, le vingt-quatrième de mon couches, je me porte à merveille. J'ai adopté l'enfant que j'ai nourri; c'est une petite fille, jolîe comme un cœur, qui était aux enfants trouvés. Ou se croirait si son père n'est ni sa mère, ce sera moi qui lui en ferais lieu; elle s'appelle Christiana.

Les soins, l'affection, la tendresse que Jérôme m'a témoignés dans cette circonstance, ne sortiront jamais de ma mémoire; une garde-malade des plus attentives, des plus soigneuses, n'aurait pas pu m'en donner davantage. Le moment où j'ai été délivrée, il en était si joyeux, si content, que dans les premiers instants il ne s'occupait que de moi et nullement de l'enfant; il avait l'air de revivre après une longue agonie. Il n'était pas présent à l'opération, et il n'aurait pu soutenir la vue de cet appareil, mais deux secondes après ma délivrance il est venu; il croyait que j'y succomberais, quoique j'aie montré, à ce que tous les assistants ont dit, beaucoup de force et de courage. Moi-même, je croyais mourir en couches, j'y étais toute préparée; il n'y aurait eu

que l'idée de me séparer de mon cher Jérôme qui aurait pu troubler mes derniers moments. Je n'oublierai jamais aussi les soins amicaux qu'Éliza m'a donnés; elle est venue nous rejoindre ici, à Trieste, après dix jours de couches, c'est une abnégation de soi-même bien rare de nos temps. Elle avait emmené avec elle Madame de, qui depuis cinq mois soignait l'éducation de sa fille Napoléon; c'est une femme charmante, et je désire pour la Grande-Duchesse qu'elle la conserve.

La comtesse de Boccholz est partie hier, 16, pour rejoindre sa famille. La pauvre femme était bien affligée, elle ne m'avait pas quittée depuis six ans; c'est une personne respectable et qui s'est parfaitement bien conduite dans ces derniers événements. Ma première femme de chambre n'a pu se résoudre à me suivre en Italie. J'ai été peinée de me séparer d'elles deux.

18 *Septembre*. — Nous avons fait une course sur mer. J'ai oublié de marquer que le comte de Fürstenstein est revenu de Paris le 15; il nous a apporté les mêmes nouvelles que nous savions déjà. Il est toujours question de renvoyer les Bourbons et de proclamer le Roi de Rome; l'on ne doute pas que cette révolution ne réussisse. Fouché a même dit au comte de Fürstenstein que lord Castellaig, ministre des affaires étrangères en Angleterre, l'avait assuré que l'Angleterre ne s'en mêlerait point. Le duc de Berry avait été envoyé à Londres pour demander au Prince-Régent l'éloignement de toute

la famille Bonaparte du continent, et pour qu'elle fût reléguée en Amérique; le Prince-Régent a répondu qu'il existait des traités et qu'il les tiendrait religieusement; le duc de Berry est donc retourné à Paris très-peu satisfait de sa négociation. On dit cependant qu'au Congrès, il sera question d'éloigner l'Empereur Napoléon de l'île d'Elbe, où on le trouve trop rapproché des côtes de l'Italie.

19 *Septembre*. — J'ai écrit aujourd'hui à mon père et à l'empereur de Russie, pour tâcher de les intéresser tous deux à notre sort. J'ai rappelé au dernier les promesses qu'il m'avait faites lors de mon dernier séjour à Paris. Comme ils doivent se rendre tous deux au Congrès, j'ai cru de mon devoir de faire une dernière tentative; le titre sacré de mère m'en imposait la loi.

20 *Septembre*. — Mon fils devient de jour en jour plus beau; il fait toute notre consolation.

21 *Septembre*. — Toute la journée je m'occupe de mon fils.

CORRESPONDANCE

RELATIVE AU LIVRE XX.

« Mon très-cher père, il me serait difficile de vous dépeindre le plaisir que j'ai ressenti en recevant aujourd'hui votre lettre du 27 décembre, par l'entremise du prince de Neufchâtel; celle dont vous me parlez, du 27 novembre, que vous m'avez écrite de Francfort, ne m'est pas parvenue. J'en veux d'autant plus à l'empereur d'Autriche, que je sais qu'il est trop bon pour ne pas sentir la douleur qu'une fille doit éprouver d'être privée de toute nouvelle de sa famille; j'ai été dans cette triste position depuis le mois d'octobre, ignorant absolument le sort de tous les miens.

La Reine Catherine au Roi de Wurtemberg Stain, près Paris, 14 janvier 1814.

« Je me sers de la voie du prince de Neufchâtel pour vous tracer ce peu de lignes, j'espère qu'elles vous parviendront; cela me tient d'autant plus à

cœur que j'ai une bien heureuse nouvelle à vous annoncer et à laquelle certainement vous voudrez bien prendre quelque part, c'est le bonheur inattendu que j'ai d'être grosse de deux mois; le Roi et moi ne pouvions qu'attendre le moment de vous en faire part, et j'attendais avec une vive impatience une occasion favorable pour pouvoir vous en parler; enfin elle se présente, et je m'empresse de vous la communiquer, mon tendre père, et en même temps de vous prier de bien vouloir l'annoncer à la Reine et à la bonne Emmy; toutes deux, je pense, l'apprendront avec quelque plaisir. C'est aussi la seule chose consolante que je puisse vous mander, mon cher père, sur notre position actuelle; elle est toujours la même que celle que je vous ai dépeinte dans mes lettres précédentes, si ce n'est que nous avons été obligés de quitter Compiègne à cause du froid excessif qui nuisait essentiellement à ma santé dans l'état où je me trouve; ce château, très-grand, très-vaste, n'étant chauffé que par des cheminées, ne pouvait être habitable par un froid de dix à douze degrés, sans parler des frais énormes que ce séjour nous occasionnait dans un moment où le Roi ne retire rien de chez lui. Il a donc choisi le séjour de Stains, où nous sommes établis depuis trois jours, avec quelques personnes de notre cour.

« Nous faisons, le Roi et moi, des vœux bien sincères pour le rétablissement de la paix; elle est d'autant plus à désirer que l'Empereur est très-raisonnable, et que si les ennemis croient la France épuisée, ils se trompent beaucoup; il ne faut qu'un

mot pour qu'un million d'hommes soient sous les armes, et si ce mot ne se dit pas, il est à présumer que c'est parce qu'on ne veut pas mettre l'Europe en feu, dans la ferme persuasion que les alliés veulent véritablement la paix, comme tout le monde la veut et la désire de ce côté-ci.

« J'espère, mon cher père, que dans toutes les circonstances, et surtout dans un moment comme celui-ci, vous voudrez bien me conserver vos bontés, si précieuses à mon bonheur dans tous les instants de ma vie, mais si nécessaires, si indispensables dans la triste situation où nous nous trouvons.

« Veuillez bien témoigner à la Reine et à la bonne Emmy tous mes regrets de ne pouvoir leur écrire aujourd'hui à toutes deux, mais mon état me rend très-souffrante et m'oblige à quelques ménagements. Dès que je me trouverai mieux je leur écrirai, et ce sera un vrai bonheur que de pouvoir m'entretenir avec elles d'une espérance qui fait tout mon bonheur.

« Croyez, mon tendre père, que les vœux que j'ai formés pour vous au renouvellement de l'année ne sauraient être égalés que par le très-profond respect avec lequel, etc. »

« Mon très-cher père, j'ignore si vous avez reçu ma lettre du 14 janvier, par l'entremise du prince de Neuchâtel, par laquelle je vous mandais que j'avais reçu votre lettre du 27 décembre qui m'informait que vous aviez bien voulu m'écrire plusieurs fois par l'entremise de l'empereur d'Autriche. Je

La Reine
therine a
de Wurten
Paris, 12 f
1814.

n'ai reçu aucune de ces lettres, ce qui me fait craindre que celle dont je parle n'ait été perdue, et me contrarierait beaucoup, parce que je m'empressais de vous apprendre que la Providence a exaucé un de mes vœux les plus ardents et l'espoir que j'ai de me voir mère. Je me trouve à trois mois révolus de grossesse, et je me porte aussi bien que mon état et les circonstances peuvent le permettre. Dans la crainte, donc, que cette première nouvelle ne vous soit pas parvenue, je veux hasarder celle-ci, bien persuadée que vous partagerez ma satisfaction.

« En effet, mon cher père, ce bienfait de la Providence m'est comme un garant qu'Elle m'accordera également le plus cher de mes vœux, qui est de voir le Roi jouir enfin d'un sort heureux et tranquille; il ne me resterait alors rien à désirer. En attendant, nous vivons ici d'une manière fort retirée. Puissé je, mon cher père, avoir toujours la certitude que votre santé est également bonne, et que vous agréiez avec bonté le très-profond respect avec lequel, etc., etc. »

La Reine Catherine à l'Empereur de Russie.
Blois, 8 avril
1814.

« Mon très-cher cousin, l'arrivée de M. de Schwalow, qui doit accompagner Sa Majesté l'Impératrice à Fontainebleau, et qui déclare n'avoir aucune instruction qui nous regarde personnellement, m'engage à m'adresser encore une fois à Votre Majesté pour la prier de nous faire expédier des passeports et un officier pour nous escorter jusqu'à Stuttgart, où le Roi et moi désirons nous rendre et attendre les événements.

« Je ne répéterai point à Votre Majesté que je me confie entièrement à Elle. Je fais ici la même demande près de Votre Majesté pour Madame ma belle-mère, qui désire aller à Rome, ainsi que pour le Roi Joseph, le Roi Louis et leur suite. »

« Je me trouve bien seul, chère Catherine; j'espère que ce ne sera pas pour longtemps !

Le Roi
à la Reine
rue. Orléans
10 avril 1804

« Je fais partir demain matin, pour arriver le 13, ton fourgon attelé de huit chevaux blancs et le piqueur Laroche, en tout, onze chevaux. Si tu vois que nous aurons des indemnités, garde les chevaux, sans cela fais-les vendre ainsi que tout ce que tu jugeras à propos.

« Je te donne entier pouvoir pour les ordres que tu jugeras à propos de donner dans ma maison.

« J'attends avec bien de l'impatience l'officier et le passeport russes, afin de pouvoir me rendre à Bâle où j'attendrai de tes nouvelles.

« Puisque ton attachement pour moi t'a fait entreprendre ce voyage, ne précipite rien, l'essentiel est que je sois hors de France. Dis à ton frère que je compte sur son amitié pour soutenir nos intérêts; je sais qu'il peut beaucoup, je le lui demande avec confiance, puisque je le ferais avec plaisir pour lui.

« J'espère que tu seras arrivée à minuit à Paris, et que demain soir je recevrai de tes nouvelles.

« P. S. — Le général, qui ne part que demain, te remettra 60,000 francs que je t'envoie, afin que tu ne sois pas embarrassée. »

Le Roi Jérôme à la Reine Catherine. Pontarlier, 24 avril 1814.

« Ma chère femme, je suis dans des inquiétudes mortelles et dans le désespoir par la nouvelle que me donne un courrier français que tu as été arrêtée et pillée près de Montereau ; je ne puis rien concevoir à cela, puisque tu dois être accompagnée par un aide de camp de l'empereur de Russie.

« Mais enfin, ma chère femme, pourvu que ta santé ne soit pas altérée, je me consolerais aisément de la perte de tout ; mais je jure que l'auteur d'un aussi horrible attentat ne portera pas loin sa lâche conduite.

« Je t'attendrai à Neuchâtel, où je serai demain.

« Je couche ce soir à Pontarlier ; je t'envoie Tricot, renvoie-le-moi de suite, tu sentiras les anxiétés dans lesquelles je me trouve.

« Je te presse sur mon cœur et ne t'ai jamais tant aimée. Que n'ai-je été avec toi ? »

Le Roi Jérôme à la Reine Catherine. Berne, 29 avril 1814.

« Hier, à neuf heures du soir, je me suis couché triste et désolé de n'avoir pas un seul petit mot de ma bonne femme, me figurant tout ce qui est de plus affreux pour moi, qu'elle était malade et peut-être très-dangereusement. Ne pouvant reposer depuis cette nouvelle, tout à fait désolé et malheureux, je me décidais à partir seul pour Paris, lorsque Schaller est entré ; mon premier mot, ma seule et unique question, la seule qui pût occuper mon cœur, fut :

« — La Reine se porte-t-elle bien ? — Oui, Sire. »

Dieu soit béni, le reste m'est égal ! l'empereur de Russie fera rendre justice d'un pareil attentat ! Je ne pouvais rien entendre ; ma bonne Catherine n'était pas malade, c'était ma seule, mon unique idée. J'en

rends grâce à Dieu, et je promets bien que tu ne me quitteras plus.

« Je suppose que tu seras ce soir à Pontarlier, et demain soir ou après-demain ici ; tu dois compter que, de Neuchâtel, il te faut au moins huit grandes heures avec un relai.

« Schaller te remettra cette lettre, il fera préparer en même temps des chevaux sur la route ; renvoie-le-moi de suite afin que je puisse aller à ta rencontre.

« Je te presse sur mon cœur et t'aime de toute mon âme. »

« Ma chère sœur, je ne veux pas laisser partir le comte de Pölting sans le charger d'une lettre pour vous. J'ose me flatter que vous voudrez bien me conserver votre amitié ; c'est dans le malheur qu'on a le plus besoin de son secours, et qu'il faut se nourrir de souvenirs. Les témoignages non-équivoques que vous avez bien voulu me donner de votre amitié me font espérer que vous me la continuerez. — Croyez, ma chère sœur, que cette pensée est bien faite pour adoucir l'amertume de notre pénible situation. Vous n'ignorez pas sans doute les chagrins que j'ai éprouvés ; ils ont été plus affreux, plus accablants pour moi, venant de ma famille. J'avais cru trouver chez elle un refuge dans ces tristes événements, mais, le croira-t-on ? c'est elle la première qui m'a repoussée dans ces moments malheureux, et elle semble me faire un crime du bonheur dont je jouis auprès de mon époux. Vous jugerez facilement, d'après tout ceci, ce que je dois souffrir.

La I
Catheri
l'Impéra
Marie-Lo
Ekensber
Grätz, l'
1814.

Je connais trop vos sentiments, ma chère sœur, pour ne pas être persuadée que vous approuverez ma conduite. Nous n'en apprécions que mieux, le Roi et moi, la manière aimable dont Sa Majesté l'empereur d'Autriche nous a donné un asile. Oserais-je vous prier, ma chère sœur, si vous en trouvez l'occasion, de vouloir bien lui en témoigner toute notre reconnaissance.

« Vous avez su dans le temps, ma chère sœur, le vol affreux, commis envers ma personne, de tous mes diamants et de ceux du Roi mon époux. Jusqu'à présent, malgré les bons offices de Leurs Majestés l'empereur d'Autriche et l'empereur de Russie, nous n'avons encore pu rien recouvrer; cependant une perte de trois millions est d'une grande conséquence dans la position où nous nous trouvons; mais l'on nous fait espérer que peut-être nous ne les perdrons pas tous!... Vous voyez, ma chère sœur, combien je compte encore sur votre amitié pour entrer dans de tels détails. On perd difficilement l'habitude de s'épancher dans le sein de ceux qui vous sont chers.

« Parlez-moi de votre santé, ma chère sœur, et de tout ce qui peut vous intéresser; embrassez pour moi votre charmant petit Prince, dont sur toute la route j'ai entendu faire des éloges qui m'ont fait grand plaisir, car je lui porte, ainsi qu'à sa mère, un sentiment bien tendre et bien réel. Vous apprendrez peut-être avec plaisir que, malgré tous mes chagrins et les fatigues du voyage, ma grossesse continue toujours heureusement. C'est depuis hier que nous sommes arrivés ici. On nous a loué pour six mois le

château d'Ekensberg, situé à une demi-lieue de Gräätz. Il est bien beau, mais si vaste que nous nous y perdons avec notre très-petite suite ; aussi le Roi va-t-il s'occuper de chercher une habitation plus commode et surtout moins grande.

• Je craindrais d'abuser plus longtemps, ma chère sœur, des moments précieux que vous devez consacrer à votre famille, qui doit être bien heureuse de vous posséder et de vous alléger, dans ces moments affreux, le poids de vos maux. Agréez donc, ma chère sœur, l'assurance de mes sentiments affectueux, etc. »

• Mon très-cher père, arrivée ici le 16 au soir, je m'empresse de vous en informer et de vous assurer en même temps que, quoique notre voyage ait été long et pénible, ma santé n'en a nullement souffert, et que ma grossesse continue toujours heureusement. J'espère, mon cher père, que vous voudrez bien me donner de vos nouvelles et m'assurer que votre santé est bonne. Vous savez bien, mon cher père, que rien ne peut me rendre plus heureuse que la pensée de n'être pas entièrement effacée de votre souvenir et de ne pas vous être tout à fait indifférente. Le respect et l'amour filial que je n'ai cessé de vous témoigner dans toutes les circonstances de ma vie, me font espérer que vous ne me retirerez pas vos bontés, car j'en appelle à votre justice et à votre cœur paternel, et je suis persuadée que, quoique j'aie différé d'opinion dans ces derniers temps, à cause des circonstances impérieuses où je me suis trouvée, vous

La Reine
therine au
de Wurtem.
Ekensberg
juin 1814.

de parents, espérant que me voir avec tendresse, votre surveillance, qui sont également nécessaires à mon bonheur.

« Il ne s'agit évidemment d'être aimé; ce doit être ma récompense de toutes les peines et des privations auxquelles le sort m'a condamnée; les premiers soins que mon enfant apprendra à bégayer seront ceux de grand-papa, et je lui apprendrai à vous aimer et à vous respecter autant que je le fais moi-même. Je me fiers que ces sentiments lui porteront bonheur et lui prépareront un avenir heureux.

« Il ne serait fâcheux de vous parler de Gotha, faisant une campagne qui en est à une lieue, et n'y ayant pas encore été. Nous nous proposons de vivre ici aussi retirés et aussi simplement que possible et que notre situation actuelle le comporte; aussi le château d'Ellenberg, où nous sommes dans ce moment-ci, nous paraît-il beaucoup trop magnifique et nous comptons chercher une habitation plus petite pour nous y établir; mais, dans les premiers instants, il nous a été impossible de trouver un endroit moins somptueux.

« Voulez-vous bien, mon cher père, me mettre un pied de la Reine.

« L'écriture ne fatigue un peu dans mon état, c'est pourquoi je réclame son indulgence de ne pas lui écrire souvent d'ici; je le ferai dans quelques jours. »

Le Duc de
Saxe-Cobourg
Gotha à l'Em-
pereur d'Autriche

« Sire, depuis les événements qui se sont passés en France, je n'ai osé écrire à Votre Majesté dans la

crainte de lui paraître indiscrete, peut-être même de lui devenir à charge ; mais à l'époque très-prochaine où je vais devenir mère, et qui est par conséquent la plus intéressante de ma vie, je croirais manquer à un devoir sacré et cher à mon cœur en ne priant pas Votre Majesté d'être le parrain de mon enfant. Croyez, Sire, qu'en m'accordant cette faveur, vous rendrez le père et la mère infiniment heureux. Les circonstances ne peuvent rien sur nos sentiments, et nous nous glorifierons toujours de vous regarder, Sire, comme le chef de notre famille, et moi, en mon particulier, je n'oublierai jamais que Votre Majesté n'a cessé de nous donner des preuves de son amitié, et qu'Elle a fondé mon bonheur en m'unissant au Roi. Je me trouve heureuse d'avoir pu, dans les derniers temps, prouver publiquement l'attachement et le dévouement que je me glorifie et que je m'honore de porter à toute sa famille et surtout à son auguste personne. Veuillez, Sire, nous conserver un souvenir et votre intérêt, et croyez que je saisirai toujours avec empressement les occasions de vous faire agréer mon respectueux attachement. »

(à l'île d'
Fkensberg
juin 1814.

« Monsieur le comte, j'ai prévenu l'Empereur de la demande que vous avez bien voulu me faire parvenir de passeports pour l'Italie, et de votre projet de vous rendre à Rome après avoir passé quelque temps à Bologne.

Le prin
Metternich
comte de
(Roi Jér
Baden, 3
1814.

« L'Empereur m'ordonne, Monsieur le comte, de vous prévenir que des considérations très-importantes et qui, sous plusieurs rapports, se lient à vos

propres intérêts ainsi qu'à ceux de votre famille, portent Sa Majesté à désirer que vous remettiez encore l'exécution de ce projet de voyage. L'Empereur ne se croit pas en droit de vous engager à vous rendre directement à Rome sans que le Saint-Père en soit prévenu, et il entrevoit des inconvénients de plusieurs genres à votre établissement à Bologne pendant l'occupation provisoire des légations.

« Sa Majesté Impériale ne désirant pas moins faire tout ce qui pourrait vous être agréable, ainsi qu'à Madame la comtesse de Hartz, vous propose, Monsieur le comte, de vous fixer momentanément à Trieste, en attendant que vous puissiez vous rendre en Italie, si Madame la comtesse devait nourrir quelque préjugé contre le climat de Graëtz, et si l'époque de ses couches se trouvait tellement rapprochée qu'elle crût ne pas pouvoir attendre la réponse de Sa Sainteté, sur une lettre que l'Empereur vient de lui adresser. »

Le Roi Jérôme à la Reine Catherine. Passariano, près Palma-Nova, 9 août 1814.

« Ma chère Catherine, nous sommes partis hier soir de Trieste, et ce matin à cinq heures, étant à quatre lieues de Palma-Nova, Élixa a senti les premières douleurs ; juge de notre embarras et de mon étrange position. Enfin, comme par enchantement, un château se présente ; je prends mon parti, nous nous faisons annoncer, on nous reçoit très-bien et nous voilà installés ; une sage-femme se présente, elle a l'air d'être très-habile, quel excès de bonheur ! Elle assure qu'Élixa n'accouchera que dans douze ou vingt-quatre heures, et dès lors je prends le parti

de t'envoyer un courrier, avec prière de ne pas te mettre en route si tu sens les moindres douleurs ; mais, dans tous les cas, de te faire accompagner par ton accoucheur. Tu vois que ce que je disais souvent en plaisantant, qu'elle accoucherait sur la grande route, se vérifie ; mais enfin tout est pour le mieux, et lorsque tu seras auprès de moi je me consolerais de tout et serai bien heureux, car je t'aime. »

« Ma chère femme, je m'empresse de t'annoncer qu'Éliza vient d'accoucher heureusement d'un petit prince charmant. Elle et le petit vont bien. Ses couches ont été très-heureuses ; elle a trouvé ici une sage-femme qui peut le disputer à la plus fameuse de Paris ; je la garde pour toi.

Le Roi Jérôme
à la Reine
Thérèse. P
riano, 10
1814.

« Mille baisers ; je t'attends le 14.

« P. S. — Expédie cette lettre par estafette à Metternich ; je t'attends avec impatience.

« Donne dix louis à Tricot pour la bonne nouvelle. »

« Mon très-cher père, le premier usage que je fais de mes forces est de vous donner moi-même de mes nouvelles. Le Roi vous a informé de mon heureuse délivrance, quoiqu'elle ait été très-douloureuse, mais j'en dois à l'habileté de l'accoucheur Vacca, le plus fameux de l'Italie, d'avoir sauvé mon enfant qui était en péril, le travail ayant duré trente-six heures. Les soins que le Roi m'a donnés, ainsi que ceux de Madame la Grande-Duchesse, qui était venue ici après dix jours de couches, n'ont pas peu contribué

La Reine
Thérèse au
duc de Wurtemberg
Trieste, 1
tembre 18

il se soulevait quelque soulagement dans ces pénibles moments.

Tout ~~pour~~ tout-à-fait guéri, mon cher père, de l'effet des sept jours de mes nouvelles, mais nerveux et sensible jusqu'au douzième jour j'ai été très-souffrant, et même j'ai été un moment en danger ; il y avait eu d'abord une suppression qui m'a ôté les urines, puis si elles eussent continué sur un tel état local répandu par tout le corps, auraient pu devenir dangereuses ; mais enfin tout est guéri et je me trouve heureuse de pouvoir vous écrire maintenant que je suis en pleine convalescence.

Je n'ai pas voulu vous parler de cet accident, survenu si inopinément, afin de ne point vous donner l'inquiétude.

Mon fils se porte à merveille ; on dit qu'il me ressemble. Cette idée me flatte, car il me retracera les traits chers d'un père, et j'ose espérer que cette ressemblance lui portera bonheur et lui acquérera votre tendresse et vos bontés ; ce pauvre petit être a besoin d'être à les réclamer : né dans le malheur et sous les auspices les plus tristes, il a besoin plus qu'un autre de l'affection de ses parents. J'ose donc avec confiance le recommander à votre cœur paternel.

Veillez, je vous prie, me mettre aux pieds de la Reine, mes forces sont encore trop insuffisantes pour que je puisse moi-même lui écrire ; elles m'obligent même à terminer ces lignes, en vous priant de recevoir l'hommage de mon respect. »

« Je suis de nouveau obligée d'importuner Votre Majesté en réclamant aujourd'hui sa haute protection pour nous faire rendre justice. Votre Majesté a pris dans le temps trop d'intérêt au vol considérable de nos diamants et bijoux, pour que je ne sois pas convaincue qu'Elle voudra bien s'intéresser de nouveau à nous les faire rendre ; Elle n'ignore pas la pêche qu'on a faite. L'on reconnaît mes droits à cette propriété, les coupables sont convaincus de leur crime, et malgré cela l'on s'obstine à ne pas vouloir nous les rendre. J'avais envoyé le baron de Gayl à Paris pour les recevoir ; non-seulement on les lui a refusés, mais, nonobstant le traité du 11 avril qui garantit toutes nos propriétés particulières, l'on vient de mettre le séquestre sur notre vermeil, argenterie et meubles que la même personne avait été également chargée de nous expédier. J'ose donc prier Votre Majesté de vouloir bien donner les ordres à son ambassadeur à Paris, de réclamer mes diamants et bijoux et de faire lever le séquestre sur nos effets. Le baron de Gayl, qui est porteur de cette lettre, muni des ordres de Votre Majesté, pourrait se rendre directement à Paris.

« Je prie Votre Majesté d'agréer, avec son amitié ordinaire, l'assurance du respectueux attachement avec lequel je suis, etc. »

« Mon très-cher père, agréez, je vous prie, mes félicitations pour le 6 novembre ; ce jour, toujours précieux à mon cœur, me fait espérer que vous les recevrez avec bonté ; veuillez croire aussi, mon cher

La Reine
therine à l'
père de l'
Trieste, 2
tobre 1814

La Reine
therine
de Wurte
Trieste,
vembre

père, que personne ne forme des vœux plus sincères, plus constants pour votre bonheur, que moi. Je serais bien heureuse si je pouvais vous en convaincre et vous prouver l'attachement sans borne que je vous porte et qu'aucun événement ne peut altérer.

* J'ai bien des remerciements à vous faire d'avoir bien voulu vous intéresser à ce qu'on nous expédiât des passeports pour l'Italie; j'aurais cru que votre intercession nous les aurait fait obtenir, mais notre malheureuse destinée, qui s'acharne à nous poursuivre, n'a pas permis qu'une des choses que nous désirions le plus (celle de faire un établissement stable), nous fût accordée. Nous ne concevons pas comment la cour d'Autriche peut craindre notre présence en Italie, et nommément dans les provinces qu'elle occupe, ayant choisi de préférence ces États à tout autre pays pour y chercher un asile. La conduite sage, modérée et dénuée de toute intrigue, que nous menons depuis quatre mois que nous sommes dans cet Empire, serait suffisante, je pense, pour ôter tout soupçon à notre égard et toutes interprétations fâcheuses. Au reste, nous nous conformerons à votre avis et nous attendrons, quoi qu'il nous en coûte, patiemment ici la fin du Congrès qui, à ce que nous espérons, se terminera promptement.

* J'espère que M. de Gayl aura eu l'honneur de vous remettre ma lettre du 24, et que vous voudrez bien faire les démarches nécessaires pour nous faire rendre justice. J'ose appuyer sur cette prière, toute notre fortune y étant intéressée.

* Nous avons fait aujourd'hui vacciner notre fils,

qui continue à jouir de la meilleure santé; son intelligence commence à se développer; ce qui nous le rend doublement intéressant. J'ose croire qu'il supportera bien l'opération de la vaccine.

« Mon très-cher père, j'ai reçu votre lettre du 28; elle ne peut que me navrer le cœur. L'attachement et le dévouement que je porte au Roi mon époux dureront autant que ma vie. Le meilleur, le plus tendre des pères voudrait-il détruire mon bonheur intérieur; le seul qui me reste; et un excellent père peut-il désunir dans ses affections sa fille et son propre fils d'avec l'époux et le père. J'ai eu bien soin de cacher votre lettre au Roi, elle l'aurait douloureusement affecté; comptant sur le retour de votre tendresse, et n'ayant rien fait qui pût vous être désagréable, du moins avec connaissance de cause.

« Croyez, mon cher père, que le meilleur des hommes ne vous est pas connu, et qu'un jour vous lui rendrez la justice que tout être qui le connaît est forcé de lui rendre. Quant à ce que vous me dites qu'il désire toujours trancher du grand, je dois vous dire, mon cher père, qu'on vous a indignement trompé.

« Depuis que nous avons quitté la France, nous avons vécu comme de simples, de très-simples particuliers, ne voyant personne que les individus de notre maison, et sortant à peine tous les quatre ou cinq jours.

« Nos gens sont sans livrées et nos équipages sans armées; voilà l'exakte vérité. Je puis vous assurer

également, mon cher père, qu'excepté quand je reçois vos lettres en présence du Roi ou qu'elles sont agréables pour lui, j'ai bien soin de les lui cacher ; et quant à mes réponses, vous me connaissez assez, mon cher père, pour être persuadé qu'à mon âge, et avec mon caractère, je ne me sers de personne. »

La Reine Catherine au Roi de Wurtemberg. Trieste, 14 décembre 1814.

« Mon très-cher père, je me suis empressée de communiquer au Roi mon époux votre lettre du 6, à laquelle était jointe la note du comte de Zeppelin ; ce n'est pas sans étonnement et sans indignation que mon époux et moi avons reconnu les subterfuges dont se sert le gouvernement français pour retenir nos effets. Le Roi mon époux me charge de vous donner l'assurance positive, comme je le fais moi-même, que nous n'avons pas la moindre dette particulière à Paris.

« Le comte de Fürstenstein, qui est dans ce moment à Vienne, a été envoyé de Berne à Paris exprès pour acquitter toutes celles qui nous étaient personnelles, et le secrétaire du Roi, qui en est arrivé récemment, nous a apporté toutes les quittances signées des créanciers.

« Il est vrai que le Roi de Westphalie doit à l'Empereur Napoléon 700,000 francs, mais l'Empereur Napoléon doit au Roi de Westphalie *dix-sept cent mille francs* qu'il a fait prendre dans les caisses d'Osnabrück, lors de la réunion de cette partie de ce royaume à l'Empire français. Il y aurait donc une injustice révoltante à vouloir que le Roi mon époux,

perdant ses États, paie les dettes qu'il a contractées comme souverain !

« D'ailleurs, mon cher père, ce qui doit vous prouver la mauvaise foi et l'acharnement que l'on met à notre égard, c'est que l'on ne nous nomme point ces prétendus créanciers, et que la France qui, en vertu du traité du 11 avril, nous doit un revenu annuel de 500,000 francs (faisant un capital de 10 millions), est bien sûre de pouvoir se payer par elle-même, lors même que l'on pousserait l'injustice au point que le Roi mon époux acquittât les 700,000 francs dont il est redevable à l'Empereur Napoléon, sans vouloir lui payer les 1,700,000 francs qui lui sont dûs par son frère.

« Le comte de Wintzingerode pourra au reste vous donner tous les renseignements possibles sur cette affaire, ayant été chargé par le Roi, dans tous les temps, de faire des réclamations à ce sujet, et l'Empereur Napoléon ayant reconnu la dette. De plus, M. de Gayl était muni de ces papiers, et je m'étonne qu'il ne vous les ait pas communiqués. Enfin, mon cher père, qu'est-ce que mes diamants et les 80,000 francs en or qui étaient dans ma voiture ont de commun avec cette créance entre le Roi et l'Empereur ? Car, je vous le répète, il ne peut exister d'autres réclamations à notre charge. Mais ce qui, plus que tout autre chose, prouve que ce gouvernement français est perfide, c'est la permission formelle et par écrit qu'il avait donnée de la sortie des cent deux caisses, et le jour où elles devaient partir, après avoir reçu le paiement des droits, il les a fait

séquestrer; ce n'est donc qu'une ruse de sa part, quand il avance que ce sont les créanciers qui les ont saisies, car l'on n'a refusé ni on ne refuse de payer quiconque aurait de justes réclamations à faire.

« Le Roi et moi nous avons envoyé une note bien détaillée, que nous avons signée tous les deux, et dans laquelle il vous sera facile, mon cher père, de vous convaincre de la fausseté des arguments dont on se sert contre nous pour nous dépouiller de nos effets. Nous vous prions d'en faire l'usage que vous jugerez convenable.

« Ayant parlé au Roi de la pensée où vous étiez que la France n'eût pas reconnu le traité du 11 avril, il m'a fait voir la note ci-jointe, dont je vous envoie la copie, en vous priant seulement de ne pas dire que vous la tenez de moi.

« Avant de terminer ces lignes, je vous prie de recevoir mes remerciements de l'intérêt que vous voulez bien prendre à nos affaires à Paris.

« Le Roi et moi nous y sommes très-sensibles, et nous vous prions tous deux de vouloir bien nous le continuer. »

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SIXIÈME VOLUME

LIVRE XVIII

DU 16 JUILLET AU 31 DÉCEMBRE 1812

I. — L'armée westphalienne pendant la campagne de Russie. — Le duc d'Abrantès, commandant le 8 ^e corps. — Bataille de la Moskowa. — Séjour à Mojaïsk. — Désastres de la retraite. — Rapport du baron de Bodenhausen. — La Westphalie pendant la campagne de 1812. — Finances. — Retraite de M. Pichon. — Le Roi apprend, le 16 décembre, le passage de l'Empereur à Dresde. — Sa lettre à l'Empereur. — Réponse de l'Empereur.	1
II. — Journal de la reine Catherine, du 7 avril jusqu'à la fin de 1812.	24
CORRESPONDANCE relative au Livre XVIII	55

LIVRE XIX

ANNÉE 1813

Grands efforts faits par la Westphalie pour concourir à la guerre de 1813. — Approvisionnement de Magdebourg. — Formation d'une nouvelle armée. — Détails financiers. — Charges accablantes résultant du passage et du stationnement des troupes dans le royaume. — Détresse générale. — Lettre du baron Reinhard (17 février). — Evacuation de Berlin par le prince Eugène (4 mars). — Départ de la Reine pour la France (10 mars). — Entrevue de la Reine et de l'Empereur à Trianon. — La Reine à Meudon. — Armée du prince Eugène sur l'Elbe; armée de l'Empereur sur le Mein. — Lettres de l'Empereur au Roi Jérôme. — Événements du Bas-Elbe. — Czernichew, Tettenborn, Dörnberg. — Saint-Cyr évacue Hambourg (12 mars). — L'armée russo-prussienne franchit

l'Elbe. — Pointe sur Cassel. — Situation critique. — Le général Hammerstein à Heiligenstadt. — Évacuation momentanée de Hanovre et de Celle. — Le général Tente arrive à Cassel avec deux bataillons français (22 avril). — Le péril conjuré par la victoire de Lützen (2 mai). — La division Hammerstein est dispersée dans la Grande-Armée. — Ravages faits par la désertion. — Occupation d'Halberstadt par Czernichev (30 mai). — Appel de la division Dombrowski. — Armistice de Liegnitz (4 juin). — Le royaume de Westphalie et la conférence de Prague. — Le Roi Jérôme à Dresde. — Commandement offert. — Renforts envoyés au contingent westphalien. — Formation d'un régiment de hussards français au service de la Westphalie. — Reprise des hostilités (17 août). — Désertion de la brigade de hussards westphaliens, près de Zittau (22 août). — Arrestation du général Hammerstein. — Bernadotte, maître du passage de l'Elbe après la bataille de Dennewitz. — Bernadotte fait envahir la Westphalie par deux colonnes. — Celle de Czernichev paraît à Mülhausen (24 septembre). — Dispositions de défense du Roi. — Lettre au duc de Valmy. — Czernichev attaque Cassel (26 septembre). — Il est repoussé. — Refus du duc de Valmy d'envoyer du secours, disparition du corps du général Bastineller. — Le Roi se retire sur Marienburg (26 septembre). — Désastre du général Bastineller, défection de ses troupes (28 et 29 septembre). — Le général Alix dans Cassel. — L'attaque contre Cassel renouvelée (30 septembre). — Capitulation. — Les Cosaques à Cassel (1 ^{re} , 2, 3 et 4 octobre). — Le duc de Valmy fait enfin marcher les renforts. — Une avant-garde, conduite par le général Alix, rentre à Cassel (6 octobre). — Deux colonnes, commandées par le général Rigan, convergent sur Cassel. — Entrée du Roi à Cassel (16 octobre). — Bataille de Leipzig (18 et 19 octobre). — Évacuation de Cassel par le Roi (26 et 27 octobre). — Arrivée du Roi à Aix-la-Chapelle (5 novembre). — Le Roi Jérôme et la reine Catherine se réunissent à Compiègne (15 novembre).	79
CORRESPONDANCE relative au Livre XIX	203

LIVRE XX

ANNÉE 1814

Jérôme et Catherine pendant la campagne de France. — Les alliés devant Paris. — Le Conseil de régence. — Altération de Jérôme et de Clarke. — Départ de l'impératrice pour Blois (29 mars). — Jérôme et Catherine l'accompagnent. — La Reine Catherine se rend d'Orléans à Paris (10 avril). — Elle est repoussée par son frère et sollicitée par son père d'abandonner son mari. — Ses

réponses à ces ouvertures. — Ses entrevues avec l'empereur Alexandre. — Son départ de Paris pour aller rejoindre le Roi (17 avril). — Elle est arrêtée à Fossard, par Maubreuil (21 avril). — Vol de ses diamants et de son argent. — Sa lettre à l'empereur Alexandre. — Réponse de ce prince. — La Reine continue son voyage pour la Suisse. — Éclaircissements historiques sur l'affaire Maubreuil. — Proposition d'assassiner l'Empereur faite à Maubreuil par Roux Laborie, dans les premiers jours d'avril. — Exécution décidée au moment du départ de Fontainebleau. — Pleins pouvoirs donnés à Maubreuil, le 17 avril. — N'ayant pas exécuté l'attentat sur l'Empereur, il arrête la Reine Catherine. — Ce que sont devenus les diamants de la Reine. — Affirmations de Maubreuil. — Réclamations de l'empereur Alexandre. — Trouaille d'une partie des parures au fond de la Seine. — Circonstances invraisemblables de cette prétendue découverte. — Graves soupçons qui pèsent sur l'entourage du comte d'Artois. — Notice sur Maubreuil. — Le Roi Jérôme et la Reine Catherine en Suisse. — Ils se fixent à Ekenberg, près de Graätz, le 16 juin 1814. — Journal de la Reine, du 16 juin au 27 septembre 1814, comprenant l'établissement du Roi Jérôme à Trieste, le 20 août, et l'accouchement de la Reine, le 23 août 1814.	375
CORRESPONDANCE relative au Livre XX.	465









